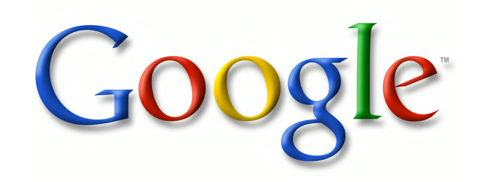
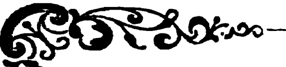






AU

CŒUR DE L'AFRIQUE

1868-1871

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES

DE L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

LE Dr GEORGE SCHWEINFURTH

Ouvrage

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

SUR LES ÉDITIONS ANGLAISE ET ALLEMANDE

PAR Mme H. LOREAU

ET CONTENANT 139 GRAVURES ET 2 CARTES

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1875

AU

CŒUR DE L'AFRIQUE

1868-1871

I

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

AU
CŒUR DE L'AFRIQUE

1868-1871

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES

DE L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

LE D[r] GEORGE SCHWEINFURTH

Ouvrage

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

SUR LES ÉDITIONS ANGLAISE ET ALLEMANDE

PAR M[me] H. LOREAU

ET CONTENANT 139 GRAVURES ET 2 CARTES

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

INTRODUCTION.

En amont d'Assouan, où s'arrêtent les excursions des touristes, commence le désert de Nubie, prolongement du Sahara jeté entre l'Égypte et l'Afrique centrale. Après avoir franchi ce bras sableux du désert, vous vous trouvez dans l'ancienne Éthiopie, composée de terres plates et basses que traverse le vieux Nil, tandis qu'à votre gauche se dresse l'Abyssinie, qui est la Suisse africaine. Dans cette vallée, sous quinze degrés et demi de latitude nord, le Nil-Blanc, qui vient de l'équateur, est rejoint par le Bahr-el-Azrek ou Nil-Bleu, dont le massif abyssin renferme les sources. Au confluent des deux Nil est bâtie Khartoum, la capitale du Soudan égyptien.

Sur le territoire compris entre le Nil-Bleu, le Rahad, le Nil-Blanc et l'Atbara, s'élevait jadis la ville de Méroé, qui, à l'époque glorieuse des Pharaons, avait ses pyramides et ses temples. Devenue indépendante à l'époque où déclina la puissance égyptienne, l'Éthiopie fut reconquise par les Ptolémées et abandonnée par les Romains, qui, d'après le conseil d'Auguste[1], prirent le désert de Nubie pour limite. Les Arabes suivirent leur exemple, ainsi que les Turcs; et l'Égypte ne dut peut-être qu'à Bonaparte l'impulsion qui l'a reportée vers le sud. On a stigmatisé l'expédition française, on l'a traitée de crime inutile; mais c'est par elle que les Mamelouks ont été renversés; par elle que le génie supérieur de l'Europe s'est déployé dans le pays : d'où est résulté un mouvement analogue à celui que, dans l'antiquité, y produisirent les Philhellènes, ces rois amis des Grecs. Par suite de ce mouvement, Méhémet-Ali organisa une armée d'après le système européen, traversa le désert qui lui servait de borne, et s'empara de l'Éthiopie. En même temps, il introduisit la civilisation au Caire. Ces deux projets, culture de la capitale et conquête

1. Gibbon, vol. I, ch. I.

INTRODUCTION.

En amont d'Assouan, où s'arrêtent les excursions des touristes, commence le désert de Nubie, prolongement du Sahara jeté entre l'Égypte et l'Afrique centrale. Après avoir franchi ce bras sableux du désert, vous vous trouvez dans l'ancienne Éthiopie, composée de terres plates et basses que traverse le vieux Nil, tandis qu'à votre gauche se dresse l'Abyssinie, qui est la Suisse africaine. Dans cette vallée, sous quinze degrés et demi de latitude nord, le Nil-Blanc, qui vient de l'équateur, est rejoint par le Bahr-el-Azrek ou Nil-Bleu, dont le massif abyssin renferme les sources. Au confluent des deux Nil est bâtie Khartoum, la capitale du Soudan égyptien.

Sur le territoire compris entre le Nil-Bleu, le Rahad, le Nil-Blanc et l'Atbara, s'élevait jadis la ville de Méroé, qui, à l'époque glorieuse des Pharaons, avait ses pyramides et ses temples. Devenue indépendante à l'époque où déclina la puissance égyptienne, l'Éthiopie fut reconquise par les Ptolémées et abandonnée par les Romains, qui, d'après le conseil d'Auguste[1], prirent le désert de Nubie pour limite. Les Arabes suivirent leur exemple, ainsi que les Turcs; et l'Égypte ne dut peut-être qu'à Bonaparte l'impulsion qui l'a reportée vers le sud. On a stigmatisé l'expédition française, on l'a traitée de crime inutile; mais c'est par elle que les Mamelouks ont été renversés; par elle que le génie supérieur de l'Europe s'est déployé dans le pays : d'où est résulté un mouvement analogue à celui que, dans l'antiquité, y produisirent les Philhellènes, ces rois amis des Grecs. Par suite de ce mouvement, Méhémet-Ali organisa une armée d'après le système européen, traversa le désert qui lui servait de borne, et s'empara de l'Éthiopie. En même temps, il introduisit la civilisation au Caire. Ces deux projets, culture de la capitale et conquête

1. Gibbon, vol. I, ch. I.

du Soudan, ont été repris, avec une intelligence et une énergie remarquables, par le khédive actuel.

Pour bien comprendre ce qui a été accompli, il faut se représenter le passé. L'Européen, qui autrefois visitait l'Égypte, courait les plus grands risques et subissait de continuelles insultes. Il ne lui était pas permis de monter à cheval; les gens pieux qu'il rencontrait dans les rues le traitaient de chien; les enfants lui jetaient des pierres; les femmes se détournaient de lui comme d'un être immonde. Maintenant le Caire vit des touristes autant que Rome et Florence; et si les chrétiens n'y sont pas aimés, ils y sont du moins bien accueillis. La ville est éclairée au gaz; elle a un jardin public, où la musique militaire indigène s'entend tous les jours, et un excellent théâtre pour lequel Verdi a composé *Aïda*. Des maisons de style parisien s'élèvent dans ses rues, et sont à peine terminées qu'elles se louent fort cher. Pas un homme comme il faut ne porte le turban; et peu de gens riches affectent aujourd'hui de mépriser l'instruction.

Au sud, la différence n'est pas moins grande. Les bandits qui infestaient le désert sont devenus chameliers, et vivent de la location de leurs bêtes. Ils seront bientôt terrassiers, employés de chemins de fer; déjà un télégraphe électrique relie Khartoum à la capitale. L'opinion civilisée, toute-puissante dans cette dernière ville, franchit les anciennes limites de l'empire, et la loi atteint les criminels jusque dans les sombres profondeurs du continent.

On voit dès lors combien les recherches géographiques sont facilitées par la puissance et le bon vouloir de l'Égypte. Le voyage autrefois commençait à la frontière nubienne, ou au bord de la mer Rouge, et l'explorateur pouvait être complétement dépouillé à une grande distance du pays nègre. Arrivait-il au Sennâr sans encombre, il se trouvait exposé tout à coup à des exactions et à des délais, qui ruinaient sa santé et sa bourse, avant qu'il eût entrevu la route nouvelle. Aujourd'hui un firman du vice-roi lui fait obtenir du gouverneur de Khartoum les gens et les barques qui lui sont nécessaires, et son point de départ est transporté à de nombreux degrés au midi. L'aire du firman est d'une énorme étendue : plus de deux mille kilomètres du nord au sud. Mais au delà de cette aire immense, les difficultés et les périls se sont accrus, en raison même des envahissements de l'Égypte. Les sultans du Darfour et de l'Ouadï vivent dans la crainte perpétuelle de l'annexion, et l'Européen qui en-

trerait chez eux en sortirait difficilement. D'autre part, la région forestière, qui se déploie au sud de ces contrées, est, ainsi que les provinces du haut Nil, un terrain de chasse où l'esclave est régulièrement poursuivi. Ces razzias troublent le pays et rendent le voyage doublement difficile : par l'irritation ou par la fuite des chassés, pour qui tous les arrivants sont des ennemis; et par les intrigues des chasseurs, qui redoutent les dépositions des témoins de leurs actes. A ces empêchements viennent se joindre les obstacles naturels, les fatigues de la route, les effets d'un climat redoutable. C'est ainsi que d'une pléiade d'hommes intrépides, qui ont essayé de pénétrer au centre de l'Afrique par la voie de Khartoum, deux seulement ont vu leurs efforts couronnés de succès : le premier est Baker, dont on connaît les découvertes; le second est l'auteur de cet ouvrage.

Né en décembre 1836 à Riga, où son père était négociant, Schweinfurth compléta ses études à Heidelberg et à Berlin, devint docteur ès sciences naturelles, et se consacra à la botanique qu'il avait travaillée presque dès l'enfance. A sa première école, il avait eu pour maître le fils d'un homme qui avait été missionnaire dans l'Afrique australe, et les récits des merveilles de cette terre sauvage, récits dont le maître était prodigue, ont pu tourner son esprit vers le continent qui plus tard devait attirer ses pas. Mais la cause déterminante de ses voyages fut une collection de plantes qu'il eut à classer et à décrire. Le jeune de Barnim qui, accompagné du docteur Hartmann, était parti pour le pays du Nil-Blanc, mourut au Fazokl en 1860, victime du climat, ainsi que tant d'autres. Son herbier, rapporté en Europe, fut confié au docteur Schweinfurth; et, en étudiant ces plantes desséchées, celui-ci n'eut plus qu'un rêve : visiter les lieux où il verrait ces mortes dans tout leur éclat, où à son tour il découvrirait de nouvelles espèces, ces «joies dorées» de l'explorateur.

Donc, en 1863, Schweinfurth se rendit en Égypte, herborisa dans le Delta, suivit la côte africaine de la mer Rouge, longea l'Abyssinie, et atteignit Khartoum. De là, sa bourse étant vide, il revint en Europe, où il arriva après deux ans et demi d'absence, avec une collection d'une extrême richesse.

Mais il ne tarda pas à soupirer de nouveau après la terre africaine. La fondation Humboldt pour l'avancement des sciences et l'exploration des pays lointains lui accorda la somme dont elle pouvait disposer; et, en 1868, il regagnait Khartoum.

Remontant le Nil jusqu'aux environs du neuvième degré de la-

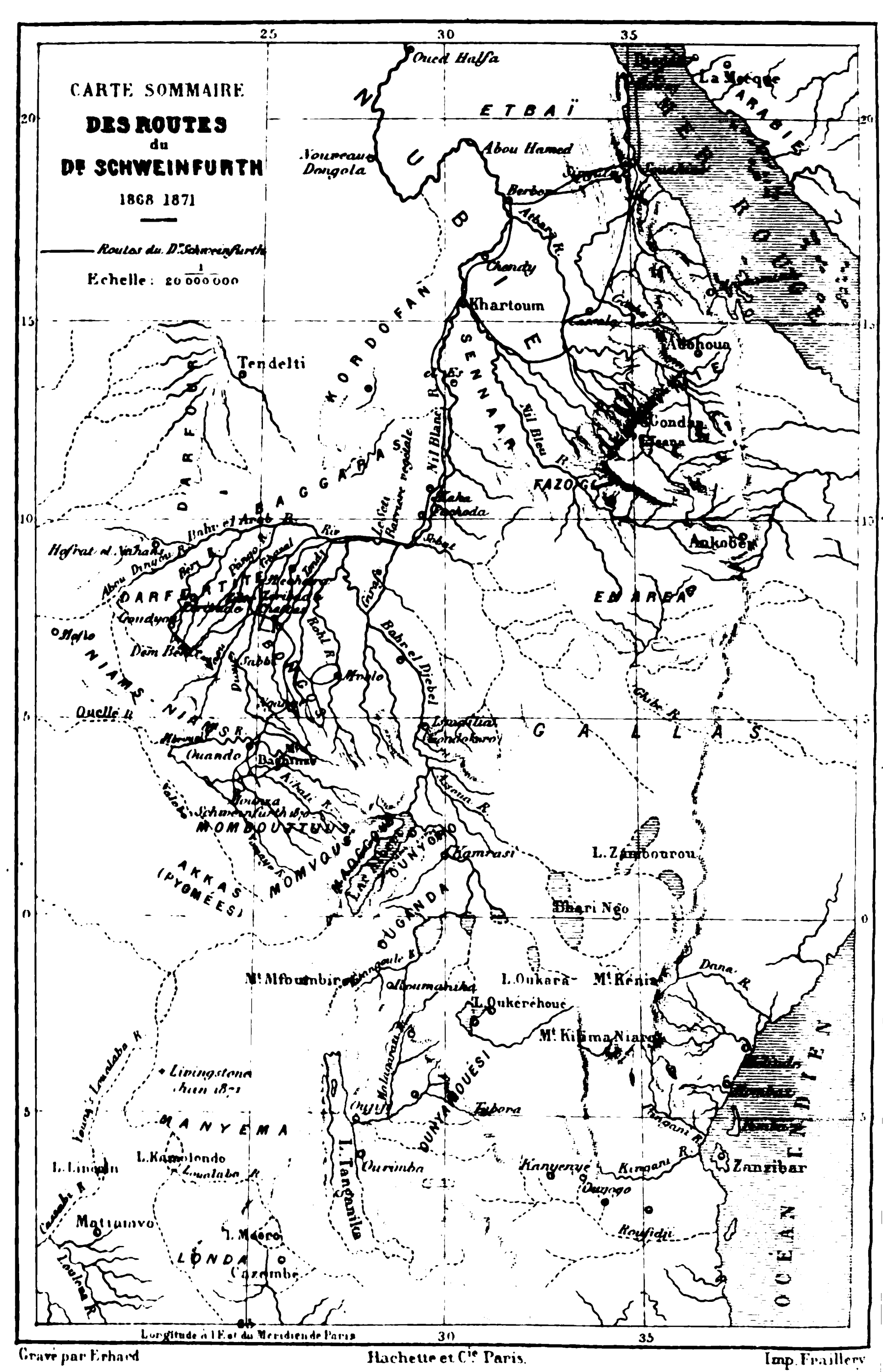
titude, il prit à l'ouest du fleuve, traversa le pays des Niams-Niams, visita les Mombouttous, peuple inconnu, chez lequel il se trouva au cœur même de l'Afrique, à égale distance des deux rivages. Cette fois, son absence dura trois ans et demi. Avant son retour il était déjà célèbre dans le monde savant des deux hémisphères.

Comme explorateur africain, il s'est placé au premier rang parmi les Mungo Park, les Denham, les Clapperton, les Livingstone, les Burton, les Barth et les Rohlf. Il possède en outre deux qualités éminentes : celles de botaniste consommé et de dessinateur habile. Les illustrations des autres voyages ont été faites, pour la plupart, d'après les croquis naïfs de mains inexpérimentées ; les esquisses de Schweinfurth sont des notes artistement prises, souvent des dessins complets, toujours des documents d'une grande valeur.

Sous le rapport géographique, l'ouvrage est d'une haute importance, en raison de la lumière qu'il jette sur une partie considérable du bassin du Nil, et par la découverte de l'Ouellé, grande rivière appartenant à un autre système fluvial, et qui se dirige vers l'intérieur.

Pour l'ethnologie, il résolut la question si longtemps débattue d'une race de nains au centre de l'Afrique. Ces pygmées, dont l'antiquité nous a légué le souvenir, ces petits peuples auxquels les anciens voyageurs au Congo ont fait allusion, et qu'on avait relégués parmi les êtres fabuleux, existent réellement. L'un de ces nains avait été vu par le révérend Krapf sur la côte orientale, et Du Chaillu les avait rencontrés dans l'Ashango; mais c'était encore l'un des vagues problèmes du centre mystérieux. Il était réservé à Schweinfurth de faire cesser toute incertitude à l'égard de cette petite race, qui paraît habiter différents points de l'intérieur, et dont les tribus actuelles ne sont probablement que les épaves de la population primitive.

WINWOOD READE.



Gravé par Erhard — Hachette et Cie Paris. — Imp. Fraillery

AU CŒUR

DE L'AFRIQUE

CHAPITRE PREMIER.

Mon premier voyage. — Motif et objet du voyage actuel. — Difficultés à la douane de Suez. — Divan du gouverneur. — Environs de Suez. — Soufrière de Ghimsah. — Reclusion des agents. — Côte séduisante. — Port de Djedda. — La fiancée du poisson. — Traversée de la mer Rouge. — Salines de Rahouaï. — Aspect de la côte. — Charme des nuits éclairées par la lune. — Importance de Souakin. — Première nuit dans les montagnes. — Dracénas. — Nombre considérable de plantes grasses. — Vallée de Singate. — Résidence idyllique du gouverneur. — Montagnes d'Erkahouite. — Oliviers sauvages. — Bédouins de la ville. — Équipement pour le désert. — Un vieux fanatique. — Camp d'O-Mareg. — Revêtement brun des rocs. — Chèvres et moutons. — Schweinfurthia. — Laideur des femmes. — Monument naturel. — Arrivée au Nil. — Danger. — Un mariage. — Les Quatre-vingt-dix Iles. — Misérable état du pays. Arrivée à Khartoum.

Lorsque en 1868 je me préparais au grand voyage dont les pages suivantes contiennent le récit, je connaissais déjà la terre d'Afrique. C'était dans les champs ensoleillés d'Égypte et de Nubie qu'en 1863 j'avais fait mon apprentissage de l'art de voyager. Pendant plusieurs mois j'avais parcouru la mer Rouge dans mon propre bateau; et c'était en explorant les montagnes vierges qui en côtoient la rive occidentale que ce grand projet avait été conçu. Attiré vers le district des Bicharines indépendants, j'avais, à diverses reprises, traversé le pays situé entre la mer Rouge et le Nil; et, en séjournant sur les terrasses inférieures

du massif abyssinien, j'avais apprécié les merveilles de la nature africaine et subi leur enchantement.

Je revins en Europe en 1866; mon retour, qui eut lieu par Khartoum et par Berber, me fit retraverser l'Égypte.

Une fois conçu, le projet d'étudier la flore de cette région se mêla de plus en plus à mon existence, dont le but fut de le réaliser. L'herbier splendide que j'avais rapporté d'Afrique, bien qu'obtenu au prix de nombreux accès de fièvre, contribuait à rendre mon désir plus vif. Le résultat de mon premier voyage était encourageant et d'un heureux augure pour celui que je méditais. L'expérience qu'il m'avait fait acquérir était précieuse; je lui devais d'avoir développé la faculté de généralisation, faculté si nécessaire à tout explorateur d'une région inconnue. Les faits que l'on y observe, les impressions que l'on y ressent ont besoin d'être vues et ressenties d'un point compréhensif, pour que les traits caractéristiques d'un pays puissent être représentés avec leurs véritables proportions.

Outre cette information générale que j'avais gagnée pratiquement, et que les livres ne m'auraient pas plus donnée qu'ils ne m'auraient appris les coutumes et la manière de voir des indigènes, je m'étais familiarisé avec l'arabe vulgaire, dont la connaissance m'était indispensable, et qui paraît suffire dans toute la région que traversent le Nil et ses nombreux affluents.

Herbier, topographie et langage semblaient être en ma faveur; le grave inconvénient provenait de ma santé. Je souffrais d'une désorganisation de la rate qui me faisait douter de mes forces; ce fut précisément le secret de la bonne fortune sans exemple que j'ai eue dans tout ce voyage. La fièvre, chez moi, avait probablement réduit cet organe à un tel état de passivité qu'il ne pouvait plus ressentir les effets de la malaria; ou peut-être avait-il assumé des fonctions de condensateur qui rendaient les miasmes inoffensifs. Dans tous les cas, il parut agir d'une façon dont je ne peux que me montrer reconnaissant envers la Providence.

En arrivant à Alexandrie, j'éprouvai une légère atteinte de l'ancien mal; c'était son adieu. Depuis lors il n'a pas reparu, même dans les marais pestilentiels du haut Nil, qui ont causé la mort de tant de mes prédécesseurs. Aucun retour douloureux n'a interrompu mes travaux, ou assombri mes jouissances; et, libéré de la fièvre, je suis resté une exception parmi les explorateurs de ces contrées.

Le temps qui s'écoula entre mes deux voyages fut occupé par les études nécessaires à l'analyse et à la classification des trésors que j'avais recueillis.

Tous ceux qui connaissent l'innocente avidité d'un chasseur de plantes comprendront à quel degré ce genre d'études fit arriver ma soif d'un nouveau butin. Je ne pouvais oublier que la plus grande partie du bassin du Nil, avec la flore mystérieuse de ses affluents méridionaux, ouvrait au botaniste un champ vierge de toute investigation; et cet inconnu avait pour moi un attrait irrésistible. Celui qui, dans un lieu fermé à la science, a recueilli des variétés nouvelles, et qui s'est livré sans réserve à la libre nature, aspire sans cesse, et avec une ardeur croissante, à retrouver ces joies. Ni les maux qu'il a subis, ni les dangers qu'il a courus ne sauraient l'en détourner; il se rappelle, comme une vision du paradis, cette terre qu'il aime; il s'exagère l'insalubrité du climat qu'il habite; il se révolte contre le misérable formalisme de la vie civilisée; et sa pensée vole aux solitudes lointaines, comme une colombe aux lieux déserts.

Telles furent mes impressions pendant les deux années qui suivirent mon retour. L'insuffisance de mes ressources personnelles m'avait forcé d'ajourner l'exécution de mon projet, lorsqu'une heureuse circonstance vint me permettre de réaliser mon rêve.

Après la mort d'Alexandre de Humboldt, il a été fondé à Berlin, sous le nom de cet homme illustre, et comme témoignage de gratitude envers lui, une institution [1] qui a pour but de venir en aide, sans distinction de croyance ou de nationalité, aux personnes qui se livrent à l'une des études auxquelles Humboldt s'est consacré avec tant d'ardeur. L'Académie des sciences de Berlin avait qualité pour juger des entreprises qui méritaient l'appui de l'institution, et pour choisir les agents qui pouvaient mener à bien ce qui avait été résolu. Je me hasardai à lui soumettre un projet d'exploration botanique dans la partie équatoriale que baignent les affluents occidentaux du haut Nil. Mon projet fut accepté, et j'eus le bonheur de me voir accorder les fonds disponibles que l'Institution Humboldt accumulait depuis cinq ans.

C'est ainsi, qu'au mois de juillet 1868, je me retrouvai sur le sol africain.

1. *Humboldt-Stiftung für Naturforschung und Reisen.* (Fondation Humboldt pour l'avancement des sciences et l'exploration des pays lointains.)

Pendant mon premier séjour à Khartoum j'avais recueilli des renseignements sur les expéditions que les traitants de cette place font du côté des sources du Nil pour y chercher de l'ivoire. J'avais en outre eu d'excellents rapports avec des Khartoumiens; et avec l'aide ce ces derniers j'espérais établir mon plan d'opérations sur une base solide.

Il était certain que le gouvernement du khédive n'avait que peu d'influence, et nulle autorité, chez les noires tribus du Nil supérieur. Sous sa direction les marchands de Khartoum avaient certes fait quelque chose. Depuis seize ans ils traversaient le pays dans presque tous les sens, et ils avaient établi, pour leur propre compte, des stations à la frontière nègre; mais sur la généralité du sol leur prise de possession n'existait pas. Néanmoins il était clair que sans leur concours, et sans l'appui du gouvernement, nul voyageur, ayant la science pour objet, ne pouvait espérer de réussir.

Divers explorateurs avaient déjà essayé, au prix de grands sacrifices, de former des expéditions indépendantes, escortées d'un nombre suffisant d'hommes armés, qu'ils engageaient de leur propre chef; mais dès qu'ils avaient gagné les régions lointaines, où les canaux de la rivière sont tous aux mains des trafiquants, ils tombaient nécessairement soùs la coupe de ces derniers, sans lesquels ils ne pouvaient avoir de vivres. On ne peut compter en outre que sur les traitants pour obtenir des porteurs, gens indispensables dans une région où toutes les bêtes de somme employées dans les autres pays sont tuées par le climat.

Bref, je résolus de me joindre aux caravanes des négociants de Khartoum, pensant bien que les contrées ouvertes par eux offriraient à mes efforts une étendue suffisante.

Il était probable que ces marchands d'ivoire n'éprouveraient pas le besoin de contrecarrer mes projets. Cependant je ne voulais pas m'y fier; et comme ils étaient sujets du kédive, je songeai à demander l'appui du gouvernement. Dans le pays nègre, les traitants étaient les maîtres de la situation et réellement irresponsables; néanmoins leurs intérêts les faisaient dépendre de l'Égypte; et c'était là ce qui me donnait le moyen de les tenir.

Par mesure diplomatique, je m'étais assuré la reconnaissance du gouvernement égyptien; toutefois je savais par expérience que de simples lettres de recommandation aux autorités locales, tant qu'elles ne renfermaient que les banalités des formules

ordinaires, étaient d'un service douteux. La récente mésaventure de Baker en était la preuve. Aussi me trouvai-je heureux d'avoir obtenu du premier ministre du kédive des ordres spéciaux pour le gouverneur général du Soudan. D'après ces ordres, le gouverneur devait sanctionner tous les contrats que je passerais avec les marchands, afin que mon voyage ne fût pas entravé, et pour assurer l'accomplissement de toutes les obligations qui seraient prises à mon égard.

La voie qui devait me faire gagner le centre du continent mystérieux paraissait donc aplanie; mais j'étais bien loin du but, loin même du lieu que je pouvais considérer comme mon véritable point de départ. Entre Alexandrie et Khartoum se déployait une route fréquentée; mais Khartoum était à peine au commencement de celle que j'avais à suivre.

Avant d'atteindre la région des cannibales et des pygmées, j'avais en perspective mille choses qui soumettraient ma patience à de rudes épreuves, comme elles le feront peut-être de celle du lecteur.

Ce que je fis à Alexandrie et au Caire offrirait peu d'intérêt; j'y fus entièrement occupé d'achats et de préparatifs. Par instants je me sentais très-abattu. Devant moi se dressait un avenir incertain, et des périls que je ne pouvais pas me dissimuler; derrière moi se trouvait l'Europe, dont je ne pouvais supporter le séjour tant que je n'aurais pas réalisé mon rêve.

A Suez l'activité me fut rendue, moitié par des vexations, moitié par de l'amusement. Le divan du gouverneur me donna celui-ci; la douane me procura les autres.

J'étais arrivé le 16 août, me proposant de me rendre à Djedda par la première occasion. Enchanté de la nouvelle qu'un vapeur, appartenant à la Compagnie de la Soufrière, partirait dans quatre jours, je me préparais à m'embarquer, lorsque je fus arrêté par les employés de la douane qui prétendaient examiner mes ballots en détail, et me faire payer, suivant le tarif, pour chacun des mille et un articles de mon équipement. Tout cela peut être aurait pu s'arranger; mais quand arriva mon wagon supplémentaire, bien que j'eusse déclaré qu'il m'était fourni par le gouvernement, bien que je fusse porteur de lettres officielles pour les agents du fisc, le directeur de la douane exigea un ordre spécial, et me renvoya au gouverneur, qui en référa par le télégraphe à Alexandrie.

En attendant, je fus obligé de faire le guet tour à tour avec le

Nubien qui me servait de factotum, et de rester en plein soleil, assis sur mes bagages, afin de protéger les caisses où étaient mes sacs remplis de thalaris (dollars de Marie-Thérèse).

Comme asile nocturne, j'avais une auberge, pas plus grande qu'une hutte, dans laquelle j'avais déjà trouvé, quelques années auparavant, tout ce qu'il fallait pour me donner un avant-goût des privations du désert.

On comprendra que je fusse irrité. Arriva enfin de la capitale l'ordre de me faire payer comme tout le monde. J'étais à peine revenu de ma surprise, quand par hasard l'un des commis du gouvernement fut frappé de certaines contradictions que renfermait la dépêche, et les désigna. Une enquête fut instituée; on découvrit qu'une omission assez importante avait été faite : celle du négatif, et que la teneur du message était que je *ne* devais *pas* payer.

Pendant tous ces retards, je passais une partie du jour au divan du gouverneur. Ce fonctionnaire, peu ému de la révolution que le développement de l'esprit moderne accomplissait autour de lui, développement très-visible à Suez, où trois parties du monde se donnent la main, administrait son peuple en toute simplicité, dans la crainte du Seigneur. Une audience entre autres m'en fournit la preuve. Arriva d'abord un grand gaillard au teint basané, à la mine patibulaire, telle qu'il est rare d'en rencontrer même dans les rues d'Alexandrie. Il avait besoin de faire légitimer la qualité de sujet, ou plutôt de *protégé* britannique qu'il avait prise. Aux questions qui lui furent adressées, il répondit qu'il était de Tarablos.

« De Tarablos! Comment alors pouvez-vous être Anglais? dit le gouverneur.

— Parce que Tarablos est dans l'ouest. »

Il lui fut répondu qu'il mentait, que jamais Tarablos n'avait été au couchant. Sur ce, longue discussion géographique au sujet des deux Tripoli, Tarablos étant celui du pachalik syrien. Sans se déconcerter, le gibier de potence dit que son père était né à Malte; qu'après la mort de ce dernier, il avait pris femme, s'était fixé à Tripoli, était devenu mahométan, et « qu'Allah soit avec vous et vous donne sa grâce! ajouta-t-il avec finesse, car j'espère pouvoir être à la fois sujet anglais et bon musulman. » Convaincu du fait, le gouverneur fit un signe approbatif, et laissa partir l'aigrefin.

Parut ensuite un petit homme, noir comme le diable, qui

avança en hésitant. Avec lui se trouvait une jeune fille entièrement voilée. Je crus être en présence d'un marchand d'esclaves, et le tableau d'Horace Vernet me revint à l'esprit; mais j'étais dans l'erreur. Le petit homme ayant déroulé mystérieusement l'enveloppe d'un paquet, déploya un splendide caftan de soie jaune. Il était, paraissait-il, marchand tailleur; et la jeune fille au voile était une esclave d'Enarea, qui, vendue autrefois pour un lucre infâme, trafiquait maintenant de sa beauté, sous l'influence du même mobile. Le superbe caftan, doublé de fausse hermine, ressemblait assez à la robe de chambre d'Ivan le Terrible, celle que l'on voit au couvent de Troïtsky, près de Moscou. Il avait été commandé par la jeune fille, qui refusait de le payer; d'où la comparution de la belle, amenée par le tailleur pour donner plus de force à la demande; ce fut le contraire qui arriva.

Quelle était l'origine de la troisième cause? Je l'ignore, mais le dénoûment ne fut guère moins imprévu que celui de la campagne d'Abyssinie. Selon toute apparence le gouverneur cherchait à concilier deux Arnautes. Le discours se faisant en langue turque, je n'y comprenais rien, lorsqu'on apporta des pommes, dont quelques-unes furent placées devant le juge, avec l'intention évidente de faciliter l'accord. Tout à coup, il y avait eu sans doute quelque malentendu, les pommes, lancées avec fureur, volèrent dans toutes les directions; et l'affaire se termina par la fuite des deux parties.

C'était le gouverneur qui, jetant la première pomme, avait fait naître le bombardement. Je l'ai vu, de mes propres yeux vu, et suis prêt à en déposer devant Sa Hautesse elle-même. Si quelqu'un jugeait le fait invraisemblable, le croyant incompatible avec la gravité ou l'indolence des Turcs, je lui dirais que l'extension des rapports de ceux-ci avec des tempéraments plus actifs que le leur, a beaucoup altéré leur caractère, et qu'aujourd'hui l'on ne doit pas attendre plus de modération d'un bey d'Égypte, dont la patience est mise à l'épreuve, que d'un caporal bavarois.

Bien que ces détails paraissent n'avoir aucune relation directe avec l'intérieur de l'Afrique, ils n'en avaient pas moins d'intérêt pour nous, en ce sens qu'ils démontraient combien, en fait d'administration, tout ce qui est turc ou mahométan, reste inébranlable sur ses anciennes bases. Quelle que soit l'importance que doive acquérir la ville de Suez, qui deviendra l'entrepôt du

globe entier, des scènes judiciaires, pareilles à celles que nous y avons vues s'y reproduiront tant que le dernier de ses pachas n'aura pas quitté ce monde.

Depuis ma première visite, datant de janvier 1864, c'est-à-dire en cinq ans, le nombre des habitants de Suez avait triplé. A elle seule, la guerre d'Abyssinie avait fait presque doubler la population. Une partie du camp, formé pour recevoir les troupes en marche, et d'immenses magasins à fourrages, — toute une bourgade — rappelaient le souvenir de cette heureuse entreprise.

Le canal d'eau douce, terminé depuis cinq ans, n'avait pas sensiblement amélioré la campagne; la désolation y régnait toujours. Pas de jardins, pas d'arbres, pas de verdure où l'œil pût se reposer du bleu du ciel, du bleu des flots. Les espérances qu'avait fait naître ce canal ne s'étaient nullement réalisées[1]; le dépôt fertilisant ne s'effectuait qu'avec une extrême lenteur, et n'avait encore rien produit, excepté à la base des montagnes de Mokkatan, où les bandes de terre, non imprégnées de sel, sont arrosées par un bras du canal. Il y avait là de grands champs de légumes, et une quantité de plantes du désert, qui, venues d'elles-mêmes, augmentaient la verdure. Le touriste y pouvait trouver sans peine la rose de Jéricho, cette fleur célèbre qu'il aurait vainement cherchée aux environs du Caire.

Pour me rendre à Khartoum j'avais choisi la voie maritime qui me faisait éviter le grand désert de Nubie. Cette route, par Souakin et par Berber, est à la fois plus rapide et moins coûteuse que celle d'Assouan et de Korosko; mais les traitants qui voyagent avec leur cargaison auraient tort de la prendre, vu l'élévation des droits de sortie et d'entrée qui frappent les marchandises à Suez et à Souakin.

Je pensai que le meilleur parti à suivre était de gagner Djedda, où je louerais un navire qui nous conduirait sur l'autre rive; et je pris pour cela un petit paquebot français, de préférence à l'un des vapeurs égyptiens qui font le trajet de Suez à Massaouah. Ces steamers, beaucoup plus grands que le nôtre, touchent bien à Djedda, voire à Souakin, mais ils ne sont pas disposés pour le commun des voyageurs.

1. L'amélioration qui, en 1869, pouvait être insensible, a fait de grands progrès depuis cette époque. L'arrivée de l'eau dans les lacs Amers a déjà singulièrement modifié le climat. Il pleut maintenant dans le pays, et avec assez d'abondance pour faire transformer le système de construction précédemment en usage. Voir le rapport de M. de Lesseps à l'Académie des Sciences de Paris, séance du 22 juin 1874.
(*Note du traducteur.*)

Notre petit paquebot se nommait le *Prince Mohammed Taufik*, nom de l'héritier présomptif du khédivat ; il appartenait à la Compagnie Soufrière, et avait pour mission de porter tous les quinze jours, aux mineurs du Ghimsah, leur provision d'eau douce. Bien qu'il ne fût pas établi pour recevoir des passagers, je n'y trouvai pas moins toutes mes aises. Ce n'était qu'une embarcation de trois cents tonneaux ; mais en divisant en sept compartiments le réceptacle où se mettait l'eau du Nil, on avait économisé beaucoup de place ; et une partie de la cale me fut réservée. Enfin, le capitaine était Danois, ce qui était une recommandation de plus.

Ce fut par une matinée mémorable que, le 18 août, le *Prince Mohammed* se disposa à quitter le port. Malgré l'heure matinale, maints curieux avaient le regard tendu vers le soleil, qui se levait, assombri par une éclipse ; et qui, semblable au croissant de la lune, apparaissait au-dessus de la mer comme une faucille d'or.

Nous fûmes encore retenus au mouillage pendant deux jours ; puis notre petit bateau leva l'ancre, et glissa au milieu de ses majestueux voisins, les vaisseaux de guerre, les paquebots de la Compagnie anglaise et ceux des Messageries, qui donnaient tant d'animation à la rade. Une brise fraîchissante du nord-est nous fit traverser le golfe ; et, de plus en plus épaisses, des ombres violettes couvrirent le rivage, jusqu'au moment où la nuit voila complétement à nos yeux le mont Sainte-Catherine et celui de Moïse.

Aux premières lueurs du jour nous étions au large de la côte sourcilleuse de la Solfatare. Là nous fûmes salués par les plis flottants des trois couleurs françaises, qui, au milieu du gris monotone, dont tout le pays est enveloppé, offrit à nos regards un brillant point de repos.

D'après le traité qu'elle a fait avec le gouvernement, la Compagnie a le droit d'étendre ses opérations sur cent soixante milles de la côte, au sud du cap Zeït, que forme le territoire égyptien, en face de la presqu'île du Sinaï.

La ligne du rivage est parallèle aux montagnes, dont elle reproduit les contours. Avec le groupe d'îles qui est vis-à-vis, elle constitue l'entrée du golfe de Suez. Nous descendons l'étroit canal qui sépare les îles de la terre ferme, et devant nous se dresse le Ghimsah, masse de gypse pur, aux flancs escarpés, et d'une blancheur de craie. Ce pic a une altitude d'environ deux cents pieds

au-dessus du niveau de la mer; il regarde à peu près le midi; et ainsi que toutes les collines qui bordent cette côte pelée et déserte, il présente à peine quelques traces de végétation.

Les mines sont exploitées depuis 1867 par une bande de travailleurs, dont vingt-six venus d'Europe, et trois cents de la Haute-Égypte. Elles ont donné pendant quelque temps un riche produit, qui faisait concevoir les plus grandes espérances; mais comme beaucoup de celles que l'on monte dans ce pays-ci, l'affaire décline. D'une part, l'intrigue et la corruption, de l'autre, une cupidité sans frein, ont montré une fois de plus la malechance du Gouvernement, qui semble condamné à ne jamais pouvoir tirer parti de ses ressources naturelles. Un fastidieux procès a mis à nu toute une série de scandales, aussi peu honorables pour les directeurs de l'entreprise que pour les agents du vice-roi.

En 1868, la position était assez triste. Le gouvernement s'est engagé à fournir des mineurs moyennant tel salaire par jour, et à entretenir à Ghimsah un détachement de vingt-cinq hommes, tant pour la défense de la colonie que pour empêcher la désertion parmi les ouvriers. Cette dernière mesure était superflue; les travailleurs, enfermés de tout côté par de vastes déserts, s'échapperaient difficilement; et les Bédouins ne sont guère à craindre. Les passagers du paquebot qui dernièrement a coulé bas à l'entrée du golfe soutiennent qu'ils ont vu sur la côte une bande farouche, composée de deux cents hommes, accourus pour les dépouiller. Ils l'ont dit à Suez, d'où le bruit s'en est répandu. Mais les Bédouins, malgré tous leurs efforts, ne parviendraient certainement pas à réunir une pareille bande en quelques heures. Pauvres fils du désert! je les connais mieux. Le cri d'un estomac vide, jusqu'à être racorni comme une outre desséchée, est la seule voix qui puisse les exciter à la violence. Donnez-leur deux poignées de doura, et vous vous en ferez les meilleurs amis du monde. Leur soif de butin se borne à piller les nids des tourterelles, et à fouiller les îlots voisins de la côte pour y prendre les œufs qu'ils y découvrent.

Protégées par des récifs de corail sans nombre, les rives de la mer Rouge offrent partout un asile assuré aux navires d'un faible tonnage. Il avait suffi de construire à Ghimsah un petit quai de débarquement. Derrière cette jetée se trouvait une grotte, faisant l'office de citerne, dans laquelle se transvasait, au moyen de siphons, l'eau contenue dans le petit navire. Sur

la plage étroite, qui se déroule entre le pied des rochers et le bord de la mer, on avait élevé des baraques en planches pour les ouvriers, et des maisonnettes de pierre pour les agents de la Compagnie.

Tel était l'endroit où la colonie, composée de représentants de nations diverses, menait sa déplorable existence. Bornés d'un côté par la morne étendue des flots, qu'animait rarement une voile solitaire; de l'autre, par les masses de gypse, que brûlait un soleil torride, ses membres avaient double fournaise : chaleur directe et chaleur réfléchie. A cet embrasement, s'ajoutaient les vapeurs suffocantes du soufre, et l'odeur continue du pétrole.

Non-seulement le bien-être, mais la vie même des colons dépendait du retour exact du navire qui leur apportait la nourriture et le breuvage. Il suffit d'avoir passé là un instant pour comprendre ce que doivent souffrir les reclus de nos jardins zoologiques ; pauvres bêtes, qui, amenées de tous les points du globe, sont mises en cage sans espoir d'en sortir. Tout aussi monotones, aussi dépourvus de joie sont les jours de ces malheureux mineurs. Plus sombre que la vie monacale, leur vie rappelle les austérités des premiers temps du christianisme. Peut-être est-ce dans l'air du pays ; les couvents de Saint-Pierre et de Saint-Paul se trouvent à quelques milles au nord-ouest. Ce sont les débris des plus anciens monastères de la chrétienté; et chaque fois que l'un ou l'autre vient à perdre son patriarche, l'Égypte pourvoit au remplacement du défunt suivant l'ancienne coutume.

Aperçue de la mer, la colonie du Ghimsah, elle-même, a tout à fait l'apparence d'un établissement monastique, fondé en pleine Thébaïde. Des cavernes y sont creusées de tout côté pour l'extraction du gypse ; parmi ces grottes est une rangée de douze maisonnettes, bâties sur un plan hexagonal : ce sont des fours à la mode sicilienne ; mais tout d'abord on les prendrait pour des cellules de moines.

Pour couronner cette misérable existence, la Compagnie, sous prétexte de maintenir la discipline, l'ordre et la moralité, avait banni péremptoirement toute femme de ses domaines. Cette prohibition était spécialement irritante pour les Français, et ne leur semblait pas moins intolérable que les vapeurs de soufre et de bitume qui empoisonnaient leur atmosphère. La mesure, toutefois, paraissait répondre à ce qu'on en attendait; car jeunes

et vieux, Arabes et Européens déployaient une activité qu'il est bien rare de rencontrer sous les tropiques. Ce n'était qu'au milieu du jour, quand la chaleur devenait le plus insupportable, que le travail s'arrêtait. A midi, pendant que l'employé au canal de Suez allait au café prendre une glace, ou faire une partie de billard, l'infatigable directeur de la Soufrière commençait sa tournée; et j'ai entendu peu de paroles aussi justes que les siennes, lorsqu'il me dit, en pareille circonstance, que le moment était venu pour lui de se livrer aux flammes infernales.

Après une relâche de vingt-quatre heures à Ghimsah, le *Prince Mohammed* se remit en route pour Djedda, où il arriva le quatrième jour. A cette époque, le pèlerinage est terminé et le port est désert. Nous n'y trouvâmes que trois bâtiments : un vaisseau de guerre français et deux égyptiens. Je me procurai sans peine une barque arabe, non pontée, qui devait me conduire à Souakin. Les vents du nord, soufflant sur la mer Rouge pendant la plus grande partie de l'année, y rendent la navigation presque aussi aisée dans ce sens qu'elle est difficile dans l'autre. Ceci explique pourquoi les bâtiments à voile, qui viennent du sud, remontent si rarement jusqu'à Suez; ils s'arrêtent à Djedda, et n'y arrivent que de l'Inde, ou au moment du pèlerinage.

Il me fallut passer à bord deux journées étouffantes pour veiller au débarquement de mes ballots et de mes caisses. Quiconque est allé dans l'Inde connaît la température de la mer Rouge, et sait combien, au midi du tropique, elle devient insupportable. Le thermomètre indiquait jusqu'à 38° centigrades, et l'atmosphère était pareille à une étuve. L'eau, moins chaude que l'air de quelques degrés, vous rafraîchissait un peu; on s'y plongeait à chaque instant du jour; mais cette vie aquatique était des plus énervantes.

Si la chaleur et l'éclat du soleil avaient été moins accablants, on aurait eu grand plaisir à s'ébattre dans les flots d'un si beau vert qui s'étendaient sur les hauts-fonds, où des bancs de corail déployaient leurs merveilles. Semblables à des terrasses couvertes de fleurs rares, ces plates-bandes, aux lignes capricieuses, descendaient leurs festons dans l'ombre violette de l'abîme. Au milieu de ces bosquets vivants glissaient des formes étranges, parmi lesquelles brillait la fiancée qu'invoquent les pêcheurs arabes : « O fiancée du poisson, charmante fiancée, viens à moi! » A tout moment je saisissais quelque bribe de ce chant que le

timonier fredonnait comme en rêve, aux heures les plus chaudes du jour, alors que sommeillait l'équipage, et que, pareille à un esprit des ondes, notre barque fendait sans bruit les flots d'émeraude. L'enchantement de ces eaux féeriques, peuplées de myriades d'objets vivants de toute forme, de toute nuance, est au delà de toute description.

Sans perdre de temps, sans même entrer dans la ville, j'avais pris la mer avec ma petite barque indigène. Nous fîmes d'abord peu de chemin; mais dans la seconde moitié du jour, il vint du nord-est une belle brise, qui dura toute la nuit; de telle sorte que le matin, après avoir fait près de cent milles[1] en vingt heures, nous lâchâmes nos voiles, par 21° de latitude nord, au pied des montagnes que j'avais déjà visitées. Devant nous la côte de Nubie se fermait presque entièrement. Une boussole d'un genre très-primitif nous aida à sortir de cette impasse.

Je vis avec joie que mes bagages n'avaient pas été mouillés, ainsi que me l'avaient fait craindre les allures de notre bateau, qui, par la grosse mer que nous avions eue, avait roulé et tangué d'une façon alarmante.

Nous suivîmes la côte; chaque point de vue me rappelait de doux souvenirs de mon premier voyage, que nulle traverse n'avait gâté. A peu de distance était le cap Rahouaï, où la formation d'une lagune a donné lieu à des salines naturelles. Les produits de ces salines suffisent à la consommation de Djedda, et s'exportent dans l'Inde. Toutefois le sel n'y est recueilli que pendant les huit mois les plus chauds de l'année, époque où la mer est basse, c'est-à-dire à deux ou trois pieds au-dessous du niveau qu'elle offre en hiver. La seule explication de cette différence d'altitude est dans la permanence de la direction du vent, jointe à la situation du bassin. La mer Rouge est placée de telle sorte que le vent qui prévaut dans la saison brûlante, chasse les vagues avec force vers le Bab-el-Mandeb, où l'étroitesse du passage en retarde la sortie, d'où résulte une énorme évaporation.

La bande qui se déroule entre la mer et le pied des montagnes, avec son ourlet de corail, était cachée à nos yeux. Un vert tapis de plantes salines couvrait la côte, longeant la terre pendant des milles; plantes principalement du genre *suæda*[2], ainsi

1. Le mille employé dans tout le cours du voyage est le mille marin de soixante au degré, équivalant, en chiffres ronds, à 1852 mètres.

2. Salsolées.

appelé, du mot arabe *sued*, d'où nous avons fait *soda*, nom scientifique de la soude.

L'utilisation de ces plantes remonte à une époque lointaine; et encore aujourd'hui des bateaux arabes sont employés à leur récolte.

Près de la rive, sortaient de l'eau, en massifs étendus, de grands bouquets d'*avicennia*, si communs dans les mers des tropiques, et dont le beau feuillage, pareil à celui du laurier, formait un contraste frappant avec la brune nudité du sol voisin. A une profondeur de trente pieds, se déployaient de vastes prairies sous-marines, composées d'algues de toute espèce, où vont pâturer les tortues et les dugongs, très-nombreux dans cette partie de la mer Rouge. Ce doit être une affaire pour ces créatures massives et peu agiles de tirer leur subsistance, brin à brin, de ces menues folioles. Il est vrai que c'est là tout leur travail; elles peuvent s'y livrer à loisir; rien ne les presse.

En été, les îlots servent de retraite aux bandes d'oiseaux de mer, qui vont nicher dans ces lieux paisibles. Au mois de juillet 1864, nous avons recueilli plus de deux mille œufs de sterne sur un de ces îlots, dont la partie sèche n'avait pas deux mille pieds carrés.

Comme la nuit approchait, le vent tomba; et, les voiles flottantes, nous dérivâmes jusqu'à la hauteur d'un endroit appelé Dourrour. Deux anciens postes militaires y montraient leurs murailles blanches, et ressemblaient assez aux tours d'observation de nos forteresses. Ces postes, dit-on, furent construits par ordre de Sélim II, lors de la conquête de l'Yémen. Débris mesquins du passé, ils témoignent d'un état de choses qui dure encore sur cette côte inhospitalière, où rien n'a changé : les institutions pas plus que les écueils du rivage.

Je n'oublierai jamais les nuits que j'ai vues s'écouler sur cette mer dans un calme plat. Impossible de dormir; noyé dans la sueur, on ne pouvait que rester près de sa lampe, s'efforçant d'espérer qu'au point du jour la brise serait moins chaude.

L'air et l'eau, combinés en une masse infinie de vapeur, ne laissaient pénétrer qu'une lueur blafarde et livide. Une raie brillante fendait seule le voile au-dessus des flots; elle sortait d'une déchirure de l'horizon, qui semblait être la source de toute la clarté répandue; mais apparence illusoire, car la lune était au-dessus de nos têtes. La barque flottait sur l'eau dormante, comme eût fait l'ombre d'un navire au sein d'un globe

vaporeux. Éclairée par les rayons verticaux de la lune, la mer figurait un ciel renversé, où des légions d'êtres mystérieux, de couleurs diverses, de formes confuses, s'agitaient sans bruit; et le calme de l'air, le silence ininterrompu de cette nature spectrale, augmentaient la magie de ces clairs de lune fantastiques.

Le soir du troisième jour, à une heure avancée, nous entrâmes dans le port de Souakin. Cette ville qui, autrefois relevait directement de la Turquie, avait été cédée trois ans auparavant au khédive, ainsi que Massaouah et la côte adjacente. Dans ce court espace de temps elle avait fait des progrès remarquables. Formé par la nature pour servir de port au Soudan Égyptien et à l'Abyssinie, Souakin néanmoins n'avait pu grandir tant que son administration lui était venue d'Arabie et de Constantinople. Sa prospérité actuelle n'est même que relative; le gouvernement vice-royal continue à l'entraver par les droits énormes qu'il impose au commerce, voire à celui qui se fait entre Suez et cette place. Surveillant d'un œil attentif l'état anarchique de l'Abyssinie, il voudrait transférer le centre de ses intérêts à Massaouah; mais le trafic du Nil par Berber prend une activité croissante; or, de cette ville à Souakin la route n'est que deux cents milles; tandis que de Massaouah à Khartoum il y a juste le double, ce qui rendrait incompréhensible le transfert en question.

C'était la quatrième fois que j'abordais à Souakin, et je fus accueilli par le gouverneur comme une vieille connaissance. Il envoya immédiatement retenir les chameaux dont j'avais besoin pour continuer ma route. Lui-même se proposait de quitter la ville le lendemain pour se rendre à sa résidence d'été, située dans les montagnes voisines.

Quatre mois devaient s'écouler avant que je pusse m'éloigner de Khartoum, la navigation du Nil-Blanc ne pouvant commencer au plutôt que dans le courant de décembre. Je résolus de combler cet intervalle par une tournée dans les montagnes du sud de la Nubie; ce qui aurait l'avantage de m'accoutumer à la fatigue et à la chaleur, sous un climat inoffensif, avant de m'exposer à la malaria des provinces du haut Nil. C'était justement la saison où les vallées, comprises entre la mer Rouge et le fleuve, me promettaient un riche butin; et j'espérais être dédommagé de la peine que j'allais prendre par les trouvailles que je devais faire sur les hauteurs. En outre, comment ne pas quitter Souakin, véritable fournaise, pour gagner l'horizon, où les vapeurs qui

enveloppaient les montagnes d'un voile gris, annonçaient que des pluies rafraîchissantes en avaient fait le meilleur séjour.

Le soir, par intervalles, des éclairs rompaient l'obscurité, et l'on entendait les grondements lointains de la foudre.

Mon départ eut lieu le 10 septembre, au point du jour. Après deux années de repos et de confort domestique dans une ville d'Europe, on ne se trouve pas commodément sur le vaisseau du désert; notre première étape fut une série d'épreuves. La plaine, bien que très-unie, était couverte d'énormes quartiers de roche, de couleur noire, brillant au soleil, et surchauffés, qui rendaient la marche excessivement pénible. A neuf milles environ de notre point de départ, nous nous arrêtâmes à l'ombre misérable d'acacias desséchés, qui ressemblaient à des carcasses de parasols, retournés et non recouverts. Comme au désespoir, ils tendaient leurs branches nues vers le ciel, et paraissaient l'implorer, lui demandant une averse. En cet endroit, l'eau renfermée dans nos outres, exposées au vent, descendit bientôt à dix degrés centigrades au-dessous de la température ambiante.

Cette plaine côtière, bien que le niveau en paraisse égal, s'incline évidemment vers le rivage; car à une distance de quelques heures, la ville s'aperçoit comme un point situé dans un fond. Au delà de ce point blanc, s'étend la mer qui va se perdre à l'horizon.

Les montagnes parallèles à la côte ont une altitude moyenne de trois mille à quatre mille pieds de France, avec des pics dont le sommet peut en avoir cinq mille. Parfois leur aspect est celui d'une muraille, qui surgit de la plaine; ailleurs ce sont des piles de rochers, groupés d'une façon pittoresque au-dessus les uns des autres, sur plusieurs rangs, non moins pittoresquement disposés.

Sortis du promontoire où notre première course avait eu lieu, nous longeâmes la clôture d'une vallée, flanquée sur les deux rives d'une pente de granit; et le lendemain, après douze heures de persévérance, nous atteignîmes la première passe de la montagne, située à trois mille deux cent dix pieds au-dessus du niveau de la mer.

Rien de plus agréable que cette ascension qui nous faisait sortir de la chaleur humide et suffocante de la plage. Chaque bouffée de l'air vivifiant, qui circulait autour de nous, semblait nous rendre une énergie nouvelle. Le charme d'un pareil changement fut surtout apprécié quand vint le soir. Étendus sur la



Dragonniers ou dracénas.

couche de sable du fond de la vallée, nos membres fatigués trouvèrent le repos. Dans le silence de la nuit, les étoiles nous versaient, avec leur lumière, un doux encouragement. L'air, imprégné des effluves du camphre, du thym, de la menthe, de toutes les senteurs balsamiques, nous enveloppait d'aromes avec lesquels n'auraient pu rivaliser nul produit du parfumeur, et qui ne sauraient être surpassés en aucun point du globe. Les plantes qui exhalent ces parfums vivifiants sont d'humbles herbes alpestres, parmi lesquelles une pulicaire venait en première ligne. Sans bruit et pareils à des ombres, les chameaux glissaient dans la vallée, jouissant de la pâture qu'ils y trouvaient en abondance, et qui leur semblait d'autant plus savoureuse qu'ils venaient de la côte, où, pour eux, tout n'était que pénurie, salure et amertume.

Un calme solennel régnait partout. Nulle voix discordante : ni le hurlement des bêtes de proie, ni le cri funèbre de l'oiseau de nuit; rien que le chant délicat du grillon qui nous berçait; et je m'endormis d'un sommeil paisible.

Les montagnes situées entre Souakin et Singate, sont l'habitat d'un si grand nombre de plantes remarquables que, par cela seul, elles mériteraient d'être visitées. Au milieu de toutes ces richesses, le regard est d'abord attiré par les dragonniers et par les euphorbes que leur aspect rend si curieux. Ils prospèrent sur les sommets les plus élevés; mais ils croissent également à deux mille pieds plus bas.

Comme si dans leur transport d'un monde à un autre on en avait laissé tomber çà et là quelques-uns, les dragonniers, ou dracénas, appartiennent à ces types de végétation qui n'occupent sur la terre que des espaces extrêmement restreints. Les premiers qui furent observés sur le continent d'Afrique étaient ceux que l'on rencontre dans les montagnes où nous sommes, et ils ne s'y trouvent que dans une aire de quelques milles carrés.

N'ayant pas plus de quinze à vingt pieds de hauteur, les dragonniers de Nubie sont des nains en comparaison de leur frère d'Oratava[1]; mais sous tous les autres rapports, il n'y a que fort

1. Mesuré en 1799 par M. de Humboldt, ce dragonnier avait soixante-cinq pieds de hauteur et quarante-cinq de tour au-dessus des racines. Suivant Ledru il en aurait soixante-quatorze à la base. « En 1402, à ce que l'on disait, Béthencourt lui avait trouvé les mêmes dimensions. On peut d'après cela, ajoute M. de Humboldt, se faire une idée de son ancienneté; et qu'on n'oublie pas que le dracena croît avec une lenteur

peu de différence, — des distinctions subtiles, — entre eux et ceux des Canaries.

Les Hadendoas et les Bicharines appellent le dracéna *To-Omba* ou *T'Ombet*. De ses feuilles ils tirent une filasse grossière, dont ils font des cordes. En juin, on donne aux chameaux les grandes tiges de ses fleurs, qui sont pour eux un excellent fourrage, tandis que pour les chèvres elles constituent un poison mortel.

Un trait remarquable de cette partie de la montagne est la grande quantité de plantes grasses qui en décorent les rochers; décoration nécessaire aux flancs nus de ses gorges, et dont les formes rigides sont en parfaite harmonie avec le caractère de ses pentes abruptes, de ses rocs stériles.

Même en Abyssinie, l'euphorbe et l'aloès ne se trouvent jamais à une hauteur moindre de quatre mille pieds. Ici on les rencontre à un niveau bien inférieur.

Outre le kolkoual géant, quatre petites variétés d'euphorbes, et quelques stapélies remarquables, ressemblant aux euphorbes charnues, prospèrent à la cime des montagnes. Dans leur société croît une plante bizarre, que l'on dirait appartenir à la flore infernale, la caraïbe (*bucerosia*) dont les branches, en forme d'ailes, sont épineuses et dentelées sur les bords comme la crête d'un dragon. Cette ramure fantastique porte des bouquets de fleurs brunes de la grosseur du poing, et qui exhalent une odeur révoltante et nuisible. La plante elle-même est gonflée d'un suc blanc et visqueux de nature vénéneuse.

Impossible d'énumérer toutes les variétés de la flore de cette région; nul espace n'y suffirait; mais je dois parler du seleb (*Sanseveria*), dont les feuilles tendres et charnues fournissent aux nomades du pays la matière des cordes avec lesquelles ils attachent leurs paquets sur les chameaux. Par leur forme peu éloignée de celle du courbatch, ces feuilles doivent évoquer de pénibles souvenirs chez le pauvre Nubien qui les rencontré, et à qui elles rappellent le fouet des Turcs.

Si richement ornés des espèces les plus rares sont tous ces rochers; si nombreuse, si variée est l'exhibition de tous ces

excessive. » Malgré son âge, le colosse n'en produisait pas moins des fleurs et des fruits. Voy. *Tableaux de la Nature, traduction française de Galusky*, *t.* II, *p.* 17 et 98. Depuis lors, le dragonnier d'Ortava a perdu l'une de ses maîtresses branches, que lui a enlevée l'ouragan du mois de juillet 1819. Il n'en continue pas moins à fructifier.

(Note de l'auteur.)

feuillages succulents, de toutes ces plantes nouvelles, que l'enthousiasme arrive presqu'au délire. Comme exemple frappant de singularité de forme, le lassaf (*capparis galeata*), mérite qu'on s'y arrête. Ainsi que le montre le dessin de la planche ci-jointe, fait d'après nature, les pétales, par une difformité bizarre, constituent un double groupe, attaché à un large sépale et produisent l'effet de deux mouchoirs, sortant d'une seule poche.



Le lassaf (*capparis galeata*).

Toutefois cette richesse de végétation est bornée au versant qui regarde la mer du côté de l'est, dès qu'on a franchi la seconde passe, on ne trouve plus de verdure, tant soit peu luxuriante, qu'au plus profond des vallées. Des acacias formant presque une haie, tant ils se serrent les uns contre les autres, et des touffes gigantesques de salvadora, qui ressemblent à d'énormes plats de salade verte, surgissent de ces fonds qu'entoure un espace désolé. Les vapeurs maritimes ne viennent pas jusque-là humecter les pentes, dont la pierre surchauffée demeure stérile. Tel fut le pays que nous traversâmes le matin de notre troisième jour de marche. Vers midi, après dix-neuf heures de route, à compter de notre point de départ, nous atteignîmes Singate, résidence d'été des Bédouins de Souakin.

La vallée, en cet endroit, a une largeur d'à peu près une lieue. Elle est encaissée par deux hauts chaînons de la montagne qui se dirigent vers la côte, et qui semblent être joints par une quantité d'éperons. Sur le vaste lit sableux de la vallée, ne se voyaient pas moins de cinq cents tentes que leur forme pouvait faire comparer aux poumons d'une volaille

rôtie[1]. Un quart au moins de la population de la ville, qui trois mille âmes, vient à Singate passer la saison pluvieuse. Lorsque arrive la sécheresse et que la montagne n'a plus d'herbe, le camp est levé; et chameaux et chèvres retournent chercher pâture sur les pentes des environs de la côte.

Je trouvai là Mountass Bey, le gouverneur de Souakin. Sa résidence consistait en un sammor, qui est un acacia à large cime, et formant parasol. Sous cette toiture commode et gracieuse, dont tout le monde faisait usage, fut servi le repas du jour. Des tentes étaient dressées aux environs pour servir de refuge en cas de pluie, ce qui arriva bientôt. Un orage, d'une violence inaccoutumée, changea peu de temps après le fond de la vallée en un torrent écumeux, de deux cents pas de large, qui, pendant trois heures, se précipita vers la mer avec une furie constante. Je me réfugiai dans un grand bâtiment, fait avec des blocs de pierre et de l'argile, et qui servait de caserne à deux cents bachibouzouks. Après l'orage, la température baissa au point de nous donner de la fraîcheur; et le lendemain matin j'eus la satisfaction de n'enregistrer que 20° centigrades.

Tant que je demeurai à Singate, j'eus mon couvert mis sous l'arbre du gouverneur; hospitalité que rendait fort agréable, non-seulement le talent du cuisinier, mais encore la musique des chanteurs égyptiens qui faisaient partie de la suite du bey.

Mes chameaux, pendant ce temps-là, pâturaient largement dans les vallées environnantes, où ils reprenaient des forces pour les fatigues prochaines. Leurs conducteurs n'étaient nullement pressés de partir, le temps n'ayant pour eux aucun prix.

Une tournée de cinq jours dans les hautes montagnes d'Erkahouite, situées à sept ou huit lieues de Singate, ouvrit à mes recherches les trésors botaniques de cet éperon septentrional du massif abyssinien, jusqu'alors inexploré, et fut pour moi une source de jouissances, dont profitèrent le physique et le moral.

Erkahouite est, de même que Singate, un lieu de campement d'été pour les habitants de Souakin. La vallée où sont dressées les tentes, s'appelle Harrasa; j'y trouvai la flore des Alpes abyssiniennes dans toute sa splendeur. C'est par millions qu'il faudrait chiffrer les groupes d'euphorbes et de dracénas qui décorent la montagne; si bien que, vues d'un endroit éloigné, les pentes ont l'air d'être mouchetées de noir.

1. *Deren Form sich am besten mit dem Bruststück von gebrctenem Geflügel vergleichen lässt.*

Parmi d'innombrables sommets de granit, la plupart en forme de dôme, et revêtus de charmants feuillages, s'élève une masse énorme, aux flancs inclinés, qui est sans doute le point culminant du district de Souakin, si non de toute la ligne côtière de la chaîne. J'escaladai cette montagne, cinq mille cent soixante-quatre pieds d'altitude, et je fus amplement dédommagé de ma fatigue par le magnifique panorama qui s'offrit à mes yeux. Comme en une carte, au dessin net et précis, le rivage et ses lignes sinueuses, les montagnes avec leur système confus, se déroulèrent à mes pieds. Dans cet immense horizon, d'une étendue de soixante-dix mille, je reconnaissais les groupes qui avaient eu mes premières visites; et les pics que j'y retrouvais, me servant de point de repère, m'indiquaient ma position actuelle avec exactitude.

Par suite de la réunion d'influences météorologiques favorables, la végétation est beaucoup plus développée sur cette masse culminante, que dans les cantons voisins d'une altitude inférieure. Le fait est démontré clairement par les touffes d'usnée qui pendent de toutes les branches, de toutes les ramilles; par l'abondance des lichens d'un jaune soufre qui tapissent toutes les roches, et par de nombreux lits de mousse d'un aspect florissant, d'autant plus à noter, qu'en Égypte et en Nubie, les mousses font généralement défaut; à peine si l'on en voit dans les fissures de la vallée du Nil. Leur existence dépend d'un minimum d'humidité permanente qui se trouve bien rarement dans ces pays arides.

J'ai rencontré à Erkahouite l'olivier sauvage que, déjà quelques années avant, j'avais découvert sur le mont Elba. J'observai qu'il a ici la même forme basse et buissonnante, et la même feuille, pareille à celle du buis, que sur les chaînes côtières de la Méditerranée. Comparés attentivement, les sujets de ces deux rives lointaines m'ont offert dans leur ensemble une si grande identité que, pour moi, l'olivier d'Europe et celui d'Afrique sont bien de la même espèce.

Il est généralement reçu, personne ne l'ignore, que l'olivier, ainsi que le figuier, est originaire de la frontière d'Asie. Les peuples sémitiques l'avaient pris en vénération à une époque très-ancienne; et l'ont amené par leurs soins à donner de riches produits. Ce type végétal manque tout à fait dans l'intérieur du continent. Au temps d'Homère, l'olivier sauvage se rencontrait dans les îles de l'Archipel. De nos jours il se montre encore sur

les côtes de Syrie ; mais avec certaines modifications ; tandis que sur les bords de la mer Rouge il n'a subi aucun changement ; l'arbre mythologique est resté là tel qu'il était lors de ses premiers rêves.

Une roche plate et nue d'hornblende noire, d'un développement de plusieurs milles, sépare les montagnes d'Erkahouite de celles qui ferment la vallée de Singate du côté de l'est. Les grands ravins, ou plutôt les vallons dont ses flancs sont creusés, montrent quels doivent être la violence et le prodigieux volume des eaux qu'elle jette à la mer. Ces lits profonds et larges ne sont néanmoins remplis que dans la saison pluvieuse, et, chaque fois, pendant quelques heures seulement; d'où il résulte que, les pluies terminées, on y fait venir du grain. La céréale du pays est le doura (*holcus sorghum*) dont, malgré son importance, la production est très-limitée, en raison du manque de travailleurs. Les nomades ont fort peu de goût pour l'agriculture, et la négligent complétement, bien qu'à l'époque où la sécheresse détruit les pâturages, ils aient à subir la famine, qui, pour eux, est un fléau périodique. En 1868, dans les seules vallées qui entourent Singate, soixante-dix hommes moururent littéralement de faim, après avoir essayé vainement pendant des semaines de se soutenir avec du pourpier sauvage.

Tous ces lits de torrent, où le sol conserve pendant quelques mois assez d'humidité pour qu'on puisse les mettre en culture, et qui n'offrent pas les hautes murailles des gorges, sont appelés *ouadis* par les Arabes. Tristes à voir pendant la saison sèche, leurs bandes de sable, dès la première averse, se couvrent d'une végétation qui devient bientôt luxuriante. La pointe des herbes surgit, donnant à la pelouse l'air d'être composée d'aiguilles sans nombre; vient la feuille qui se déploie, et vous avez comme un champ de blé ondulant sous la brise. A moitié chemin de Singate et d'Erkahouite, nous avons fait halte dans un ouadi de cette nature, qui porte le nom de Sarrahouib. Quel tableau! Que de gaieté dans toutes ces couleurs! Rien de plus agréable que l'ombre de l'acacia, ni de plus frappant que l'abondance des fleurs de l'aloès d'Abyssinie, qui transforme ces champs de sable en de riants jardins. L'herbe était de nuance diverse, et les acacias étaient verts; jaunes et rouges étaient les aloès, et par massifs tellement serrés, qu'ils me rappelaient entièrement les plates-bandes de tulipes des Hollandais. C'était la même profusion, la même splendeur; seulement ici les jardins

sont au milieu d'une solitude désolée, un vaste amas de pierres noires.

L'un des charmes particuliers d'un voyage au désert, c'est qu'il est plein de contrastes, qu'il vous expose à la fois la misère et l'abondance, la vie et la mort. Il vous ouvre les yeux sur les moindres bienfaits de la nature, et vous démontre qu'à chaque privation est alliée une jouissance.

Chargé de trésors, je revins à Singate, où je restai jusqu'au 21 septembre. Ce séjour me donna mainte occasion d'étudier de nouveau les gens de Souakin, mes anciens amis, et de mieux connaître leurs habitudes.

Les deux rives de la mer Rouge ont entre elles une ressemblance frappante, qui n'est pas seulement territoriale. Quelle que puisse être la différence de souche et de langage qu'il y ait entre les Bédouins d'Éthiopie, tels que les Bicharines, les Hadendoas, les Beni-Amer et les vrais Arabes, des deux côtés c'est le même peuple, quant aux sentiments et à la manière de vivre. Je dis les vrais Arabes, parce que cette dernière qualification a été parfois trop généralisée; elle doit être restreinte aux nomades de l'Arabie, qui se distinguent des populations fixes.

Sur les deux rives, les habitants ont les mêmes idées, les mêmes mœurs. Ce sont des gens du désert, des pasteurs errants, qui tirent du dehors les céréales dont ils ont besoin. La vie urbaine elle-même, ne les fait pas renoncer au bivac; ils restent toujours semi-nomades. Comme preuve à l'appui, je rappellerai que dans l'île de Malte, où une colonie arabe est arrivée au plus haut degré de civilisation que ce peuple ait jamais atteint, les petites villes de ce groupe industrieux portent encore des noms qui désignent ailleurs des stations du désert. La moitié de Souakin est un camp de nomades; c'est pour cela que j'ai appliqué le nom de Bédouins aux gens qui l'habitent.

Ces Bédouins de la ville ne diffèrent de ceux de la montagne que par leur costume, qui est presque toujours d'une blancheur immaculée; tandis que les vrais enfants des steppes ont adopté pour leur unique vêtement, qui ne se lave jamais, un gris brunâtre en complète harmonie avec le ton général de leur parcours.

On voit parmi les gens de Souakin un grand nombre de fort beaux visages; les traits sont d'une régularité parfaite; et dans tous les mouvements de ces hommes superbes il y a une élégance, une dignité surprenantes.

Comme les habitants de l'Hedjaz et de l'Yémen, ces Bédouins de la ville mâchent du tabac, et se livrent à divers amusements qui sont inconnus de ceux de la montagne ; mais les uns et les autres ont les mêmes visées, le même idéal : agir le moins possible, dormir beaucoup, boire du lait de chèvre, manger du mouton, et réunir le plus de dollars qu'ils peuvent; dernier point qu'ils atteignent difficilement, en raison de leur paresse. Des esclaves femelles, au lieu d'ânes, qui à Souakin seraient trop chers à nourrir, leur sont indispensables pour le transport de l'eau, qu'il faut aller chercher extra-muros. Celui d'entre eux qui possède un esclave, en outre de sa porteuse d'eau, et qui a cinquante dollars dans son sac, est un personnage dont la coiffure devient la grande affaire et donne beaucoup de travail. Quand il ne dort pas, c'est-à-dire matin et soir, au moment de la fraîcheur, il se promène, toujours tête nue, les cheveux divisés en mille petites mèches, hautement échafaudées. Il flâne sur la route, se mêle à une conversation, ou octroie la faveur de ses précieux conseils.

Lorsque la ville devient étouffante, que les chèvres, ayant mangé le dernier brin d'herbe, ne donnent plus de lait ; que les chameaux ont dévoré jusqu'à la racine les dernières touffes de sodada, les Bédouins de Souakin empaquettent les perches d'acacia et les nattes qui formeront leurs tentes ; ils abandonnent les haies épineuses, voilées de toiles d'araignées qui entourent leurs clos, et gagnent les portions de la montagne dont leurs ancêtres leur ont légué la jouissance. A leur suite partent les soldats du vice-roi, qui, de vallée en vallée, vont, le courbatch à la main, prélever la taxe frappée sur le bétail. Ils doivent en outre ressaisir tout voleur de chameaux qui s'est enfui.

Le 21 septembre je repris ma course vers le Nil — cent soixante-quinze milles de distance. Chemin faisant, ma petite bande, qui, en surplus des chameliers, ne se composait que d'un natif de Berber et d'un chien que j'avais amené d'Europe, s'augmenta par hasard d'une couple de jeunes pèlerins revenant de la Mecque. Les hommes qui, en Égypte, m'avaient offert leurs services, paraissaient tellement faibles, que je ne les avais pas jugés capables d'entreprendre un voyage au cœur de l'Afrique ; or je ne pouvais compléter ma suite que lorsque j'aurais gagné Khartoum. L'adjonction des deux pèlerins, au début d'une marche de seize jours à travers la montagne, fut donc parfaitement accueillie. L'un de mes nouveaux compagnons possédait un

sabre turc; avec ma carabine, cet armement paraissait devoir nous suffire contre les indigènes. On se rappelle l'éclatante victoire que le parasol de Baker remporta sur un parti nombreux des gens que nous avions à craindre. Notre chien était en outre une sécurité en cas d'attaque nocturne. Nous en eûmes la preuve à deux reprises différentes, où son avertissement nous fut donné fort à propos.

Beaucoup moins agréable que ma première acquisition, fut celle d'un vieux fanatique, suivi de deux épouses, et qui également revenait de pèleriner. Ce vieil hadji, fort ennuyeux de sa personne, était prêtre à Kano, dans le Haoussa; ce qui l'avait obligé à faire une assez longue route. Mais quand il racontait monts et merveilles des pays qu'il avait traversés, je le remettais à sa place, ayant vu réellement beaucoup plus de choses que lui. Mes connaissances géographiques sur la partie ouest du Soudan le jetaient dans une profonde surprise; et frappé des détails que je lui donnai sur le pays, il en conclut que j'y étais allé. Nous n'en fûmes pas meilleurs amis pour cela; l'état de son ménage rendait entre nous toute liaison impossible; les bons rapports cessèrent même tout à fait au bout de quelques jours. De ses deux femmes, l'une était venue de Kano, et se trouvait supplantée par l'autre, que le vieux pèlerin avait épousée au tombeau du prophète. Depuis ce mariage, la première se voyait retirer les morceaux de la bouche et refuser les satisfactions les plus innocentes; d'où il résultait que les deux rivales étaient toujours en querelle et s'arrachaient littéralement les cheveux. Le prêtre, non-seulement donnait raison à la nouvelle épouse, mais il maltraitait cruellement l'ancienne. Je finis par ne plus pouvoir être témoin de pareilles scènes; et, prenant à parti le vieux pécheur, j'essayai de lui inculquer le respect des droits et de la dignité de la femme, de telle façon qu'il pût dire à ses compatriotes ce qu'en pensent les Européens.

Les chameliers, non moins durs que les roches qui nous entouraient de leurs masses sourcilleuses, regardèrent ce petit drame avec une indifférence égale à celle de leurs bêtes. Quiconque veut traverser le désert fera bien de ne prendre avec lui que le moins possible de cette canaille. Une suite nombreuse est là-bas fort gênante, en raison de la pénurie d'ombre où l'on se trouve, n'ayant pas toujours le loisir de dresser une tente, et ne pouvant s'abriter que sous le maigre feuillage des lieux de halte.

Une montée rapide, située à brève distance de Singate, nous conduisit au point de partage des eaux entre la mer Rouge et le Nil. La passe est à peu près derrière les défilés qui regardent la côte. Lorsque nous l'eûmes franchie, nous descendîmes dans un grand ouadi, paré de verdure, et qu'on appelle l'O-Mareg. C'est encore un pâturage qui appartient aux gens de Souakin. Au milieu de cette verte vallée, d'une largeur de deux milles, s'élevaient une cinquantaine de tentes, dont la police était faite par un capitaine et quelques hommes, placés là pour veiller aux intérêts du gouvernement. De grands troupeaux de vaches, de moutons, de chèvres et de chameaux, parmi lesquels se voyaient plusieurs centaines d'ânes, paissaient dans toutes les directions.

L'O-Mareg n'est pas, comme on pourrait le croire, un tributaire du Langheb, rivière torrentielle et volumineuse, qui, à l'époque de son retour périodique, va rejoindre la Barka. Il envoie ses eaux directement dans l'Atbara, ainsi que font tous les grands lits que désormais nous allons trouver sur notre passage.

En conséquence des averses qui tombaient fréquemment, il y avait de l'eau dans presque toutes les vallées, et partout les chameaux trouvaient une pâture abondante. Cela permit à nos chameliers de prendre au sud de la route ordinaire des caravanes, ce qui était plus direct et ce qui me donna l'occasion d'enrichir ma carte de maints nouveaux détails. Autant que possible, les chameliers se font une règle d'éviter la rencontre des pasteurs. Bien que de la même race, ils ont à craindre les conflits qui sont presque inévitables aux environs des sources. Je n'étais pas surpris de leur timidité, ayant eu moi-même à souffrir de ces rencontres dans mon premier voyage.

Après avoir franchi le troisième rang de la chaîne, nous arrivâmes au grand ouadi Ameht, limité au nord par le mont O-Kourr, masse colossale, qui, sur la route de l'ouest, forme un point de repère visible pendant une journée de marche. Une diorite de variétés diverses est la roche prédominante, bien qu'une fort belle serpentine se rencontre fréquemment. Dans une partie de la vallée se dresse un bloc homogène d'un porphyre superbe, ayant environ mille pieds de hauteur, et veiné du plus beau rouge antique.

De la prévalence de la diorite dans ces montagnes, qui, sans nul doute, renferment une strate d'un vert d'herbe, il ne faudrait

pas conclure du tout que le vert soit la couleur dominante de ces falaises. Au contraire, presque tous les rochers qui les composent, quelle que soit la teinte qu'ils présentent quand on les brise, sont uniformément revêtus d'une couche d'un brun foncé, qui dissimule leurs nuances particulières. A l'intérieur, la diorite est d'un ton clair et mat. Une accrétion superficielle, jusqu'à présent inexpliquée, revêt chaque fragment de la roche d'une strate d'un millimètre d'épaisseur, et dont la couleur brune peut être comparée à celle du chocolat.

De même que dans l'Erkahouite et dans l'O-Mareg, nous trouvâmes dans l'ouadi Ameht des carrés de sorgho, établis çà et là comme pour servir de champs d'expérience, mais qui, en réalité, représentaient toute l'agriculture du vallon. Quelques huttes primitives, formées de pierres employées dans toute leur rudesse, témoignaient de la stabilité de ce rendez-vous de pasteurs. Nous y fûmes amplement pourvus de laitage et de viande, les moutons et les chèvres étant fort nombreux dans la vallée, ainsi que dans les pâturages voisins. L'élève du chameau y est beaucoup moins développée que dans les districts du nord de l'Etbaï, comme on appelle le territoire des Bicharines. Cela tient à la crainte que les avanies et les pillages des soldats inspirent aux éleveurs, qui, par ce motif, s'éloignent des routes.

Les chèvres du pays sont petites, et d'une race particulière, appartenant à l'espèce que l'on désigne sous le nom d'éthiopienne, espèce qui renferme de nombreuses variétés. Ces chèvres diffèrent de celles de la vallée du Nil et se retrouvent chez tous les nomades de l'intérieur. Celles des Dinkas sont plus grandes, mais offrent les mêmes caractères.

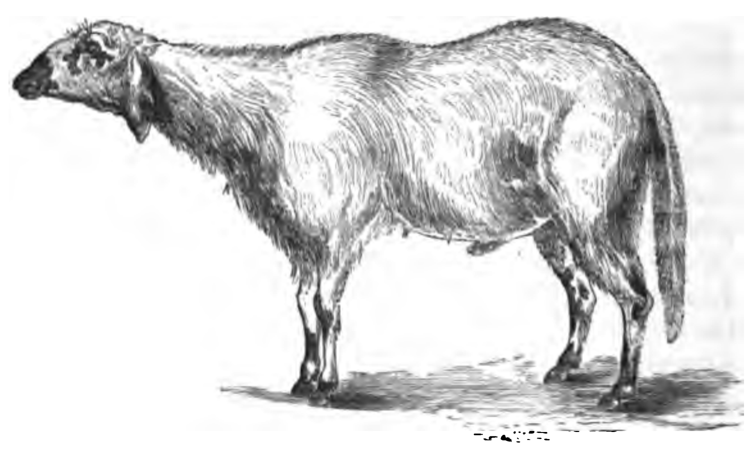
La chèvre éthiopienne est l'une des plus élégantes et des plus agiles de la famille; on pourrait la nommer *chèvre percheuse*, car elle va de préférence chercher sa nourriture sur les acacias, dont elle gravit les tiges inclinées ou les branches inférieures. On la voit souvent en grand nombre autour d'un arbre aux rameaux tombants, qu'elle attaque debout, toute droite sur les pieds de derrière; de telle sorte, qu'à distance, l'arbre a l'air d'être entouré d'hommes. Ou bien elle est posée sur la branche, dans une attitude curieuse, parfois à cheval, les jambes pendantes, et faisant ployer le rameau sous le poids de son corps.

Chez les Bicharines, les moutons sont plus nombreux que les chèvres; ils sont également d'une race particulière, dont les traits différentiels constituent, pour ainsi dire, une nationalité. Par

ses caractères généraux, le mouton etbaï se rapproche étroitement de l'espèce à large queue; mais il s'en distingue par une queue mince, longue et touffue, et par quelques détails de la robe. Celle-ci, qui n'est pas laineuse, se compose simplement d'un poil long, droit et ferme; elle est presque toujours entièrement blanche, excepté, et c'est là le principal caractère de la race, excepté aux chevilles et à la bouche, qui sont revêtues de noir.

Dans le pays, le prix courant de ces moutons ne dépasse jamais un dollar; un jeune agneau n'a que la moitié de cette valeur.

On ne rencontre de vaches que dans les environs de Souakin



Mouton des Bicharines.

et sur la route du Taka, plus méridionale que la nôtre. Sur la ligne que nous suivions, la pluie est moins abondante, et les bêtes bovines n'auraient pas toute l'année, comme dans les pâturages de la Barka, la nourriture nécessaire à leur entretien.

Sortis de l'Amelt, nous traversâmes, dans le district suivant, un plateau élevé que déchiraient de nombreux vallons, se dirigeant au sud-ouest, et creusés profondément au milieu des pierres et de la rocaille. Le plus important de ces larges ravins, aux cours d'eau périodiques, est l'ouadi Arab; son lit desséché nous opposa des berges de trente à quarante pieds de hauteur, dont les pentes abruptes soumirent nos chameaux à une rude épreuve.

Là croissait abondamment la plante à laquelle mon nom a été

donné, et qui est une espèce de cacalia : la *Schweinfurthie ptérosperme*. Ce n'est en elle-même qu'une herbe insignifiante; mais lors de sa découverte, elle me fut dédiée par Alexandre Braun, le célèbre professeur de l'Université de Berlin; marque de souvenir qui, selon les paroles de Linné, peut être plus durable que ce qui est gravé sur la pierre. Toujours est-il que cette humble plante, en s'offrant à mes yeux, sembla m'apporter comme un salut du pays natal.

Une dépression de la falaise nous fit gagner le quatrième rang de la chaîne qui traverse cette partie de l'Afrique, où elle projette de nombreux rameaux. Laissant à notre droite, c'est-à-dire au nord, le mont Vahouinté et le pic de Badab, qui en est le point culminant, et qui a cinq mille pieds de hauteur, nous descendîmes dans une vaste plaine, située au couchant de cette montagne. Un magnifique panorama s'offrit alors à nos regards. Nous atteignîmes ensuite l'ouadi Habôb, d'une largeur d'environ quatre cents pieds. Puis, ayant franchi l'ouadi Kokrêb, qui a deux milles de large, nous arrivâmes à l'ouadi Youmga, dont la largeur est la même. Nous étions alors sur le cinquième rang de montagnes, dans lequel est située la fontaine de Rahouaï, rendez-vous de tous les nomades qui parcourent les localités voisines. Un tribut, prélevé par ordre du grand cheik des Hadendoas, et sanctionné par le gouvernement d'Égypte, frappe toutes les caravanes qui passent en cet endroit.

Dans leur indolence, mes chameliers saisissaient les moindres occasions de prolonger les haltes. Tout d'abord cela m'était indifférent; j'avais du temps devant moi, et les jouissances que me donnaient la flore remplissaient mes loisirs. Quant à mes compagnons, c'était autre chose; ils souhaitaient vivement d'atteindre les rives du Nil, où se terminerait cette vie de bivouac en des lieux souvent désolés. Ma tolérance elle-même finit par avoir des bornes; les excuses devenaient inadmissibles : un jour les bêtes avaient pris la fuite, le lendemain elles n'avaient pas de nourriture. Bref, il en résulta un combat régulier entre nous quatre et les douze Bédouins qui nous conduisaient. Des bâtons, le sabre turc et un tuyau de pipe indestructible, notre seul armement, suffirent à nous donner la victoire. Mon tube fit voler en éclats maintes houlettes pastorales ; et à dater de ce jour, nous nous dirigeâmes vers l'ouest d'un pas plus rapide.

En suivant le Laëmêb, dont les eaux torrentielles étaient alors remplacées par de la verdure, nous arrivâmes à l'O-Fik, dernière

montagne de la chaîne. Au delà s'étendait, jusqu'à la vallée du Nil, un désert que ne rafraîchissait aucune source. L'O-Bâke est le dernier endroit où l'on puisse se désaltérer, avant de s'engager dans cette plaine aride. Nous y trouvâmes quelques familles bicharines, campées aux environs avec leurs troupeaux, et qui, suivant leur habitude, avaient ensemencé en doura un champ considérable. Nous remarquâmes, parmi les hommes, des traits expressifs et bien développés, non pas du type caucasique, mais en différant moins que ceux des autres habitants de la vallée du Nil. Quant aux femmes de ce groupe, je ne crois pas qu'il y ait sur terre de créatures plus affreuses; je parle naturellement de celles qui ont dépassé le printemps de la vie. Leur maigreur est inimaginable, et les rend aussi effrayantes que le seraient leurs chèvres, si on enlevait à ces animaux le poil qui, chez eux, amortit les angles du squelette. Rien chez ces femmes de la délicatesse naturelle à beaucoup de sauvages, et à laquelle les enfants du désert doivent cet aspect des gazelles, qui sont toujours propres sans jamais se baigner. Physiquement et moralement, elles sont repoussantes; édentées, galeuses, importunes et bavardes : l'incarnation de toutes les infirmités de la vieillesse féminine.

De l'O-Bâke, il faut une marche énergique de vingt lieues pour atteindre le premier puits, situé aux confins de la vallée du Nil. La route, maintenant formée de nombreux sentiers courant les uns à côté des autres comme des pistes de troupeaux, se déroulait sur un plateau rocheux, dans la direction de l'ouest-sud-ouest. Les chameaux, disposés en phalange, marchaient côte à côte; il est rare qu'en terrain ouvert ils se mettent en file. Des lits de torrents sablonneux coupaient le chemin à des intervalles rapprochés, et des groupes de montagnes se voyaient à l'horizon.

En quittant l'O-Bâke, nous eûmes d'abord à traverser des plaines, s'étendant à l'ouest des puits. Le sable d'une extrême finesse dont ces plaines sont couvertes, et que le vent amoncelle en collines de la hauteur d'une maison, rendait aux chameaux la marche très-pénible. De cette nappe de sable, où des quartiers de roche sont éparpillés, surgit un bloc de granit solitaire qui a reçu des Bédouins le nom significatif d'*Ermite*. A une journée de marche de celui-ci est un autre bloc isolé, de même nature, un de ces points de repère qu'on voit de très-loin, et que le regard fatigué du voyageur salue avec gratitude. Cet obélisque naturel a trente-cinq pieds d'élévation, et la forme d'une poire ou

d'une figue renversée. Il est évident que le rétrécissement de la base est dû à l'action tournoyante du sable, chassé par le vent[1]. Les indigènes appellent *Abou-Odfa* ce bloc monumental. Odfa est le nom de la selle-palanquin dont se servent les femmes pour monter à chameau. Des blocs de même forme, toutefois plus petits, se voient fréquemment dans les autres parties de la route.



Abou Odfa.

Notre avant-dernier bivouac fut établi dans le fond herbeux de l'Abou-Kolôde, où se trouvaient de grandes mares, conséquence de la dernière averse. Cette dépression offrait ce trait caractéristique d'être au-dessous du niveau que le Nil présente à Berber; d'où il résultait que, pour atteindre celui-ci, le chemin

1. La figure ci-jointe représente ce bloc, soigneusement dessiné d'après nature.

allait remonter. Le dernier ouadi est l'Abou-Sélem. Bien qu'il ne pût être cultivé qu'à diverses reprises, en raison du retour des averses, le Sélem présentait alors un champ ininterrompu de sorgho, dû à l'activité des gens laborieux de la vallée du Nil.

Enfin, le 7 octobre, nous arrivions à Berber. Je me procurai immédiatement une embarcation pour me rendre à Khartoum; et, campé au ras de la ville, je m'occupai de mes préparatifs de départ.

Je courus à cette époque un véritable danger. Mon serviteur nubien, voulant soustraire à l'œil de la police les marchandises prohibées d'un Grec, avait eu l'idée de cacher dans ma tente, sans m'en prévenir, une quantité considérable de poudre et d'autres matières explosibles. Tandis qu'il se promenait, j'allumai du feu sur le sable pour faire ma cuisine, ne me doutant guère du péril, auquel heureusement j'échappai.

Mon ancienne connaissance, M. Lafargue, négociant à Berber, vice-consul de France, et voyageur expérimenté dans la région du haut Nil, me reçut avec cette hospitalité cordiale que tous ceux qui viennent errer dans ces parages ont été à même d'apprécier. Baker, avec exactitude, compare cette réception à une oasis trouvée dans le désert. Pas besoin d'être recommandé, pas de vains échanges de politesses, de paroles creuses, ou exprimant le contraire de ce que l'on pense; mais un accueil simple et franc, une amabilité de bon aloi. Ici tous les Européens sont des compatriotes; tout est sincère et vient du cœur. « Ce qui me plaît en vous, c'est l'aisance avec laquelle vous voyagez dans ce pays; vous arrivez, vous partez, vous revenez, comme si c'était une promenade. » Telle fut la manière ouverte et bienveillante dont m'accueillit M. Lafargue. Nous nous sommes quittés, cette fois encore, très-contents l'un de l'autre, en nous redisant à nous-même : « Je ne le verrai plus. »

Sur le trajet de Berber à Karthoum par le Nil, trajet qu'ont fait connaître suffisamment les autres voyageurs, je n'ai rien de neuf à rapporter. L'absence complète de vent pendant la majeure partie de la route prolongea tellement la traversée, qu'il nous fallut seize jours pour l'accomplir.

Jusqu'à Chendy et à Matamma, les seules villes importantes de cette province, le rivage n'offre rien d'intéressant. En deux endroits seulement il me rappela la vallée égyptienne : ce fut à l'embouchure de l'Atbara et à la place où les pyramides de Méroé forment à la scène un fond plein de grandeur.

Matamma est une ville populeuse, mais sans caractère et sans vie. Les maisons, construites avec le limon du Nil, sont insignifiantes et irrégulièrement groupées : un amas d'énormes fourmilières. Pas un arbre ne prête l'ombre de son feuillage à ses rues poudreuses et d'une malpropreté indicible.

L'accalmie, qui nous y arrêta, et l'ennui d'un pareil séjour inspirèrent à mon domestique Arbâbe toutes sortes d'extravagances. Je lui donnai une partie de ses gages ; sur-le-champ il prit une femme, choisie dans le cercle de ses compatriotes. Deux jours après, l'épousée était rendue à sa famille pour y attendre indéfiniment le retour de son mari. Arbâbe s'était déjà marié plusieurs fois à Khartoum, ce qu'il faisait à chaque voyage, et ce qui, chez lui, devenait une habitude.

A partir de Matamma, la scénerie fut pleine de charme. Cet éloge est surtout applicable à la vue que présentent les îles du fleuve. Entre l'île de Marnad et le pic insulaire de Rahouyan [1], c'est-à-dire dans toute l'étendue de la sixième cataracte, elles sont tellement nombreuses que personne n'a la prétention d'en connaître le chiffre précis ; d'où les mariniers les appellent les *Quatre-vingt-dix-neuf Iles*. Avec cela, des rivages offrant une perspective des plus attrayantes, et procurant des jouissances que nul autre parcours fluvial ne saurait donner plus complétement. De superbes massifs d'acacias, de trois variétés, mêlés à des groupes de jujubiers, enguirlandés du feuillage des lianes, font ressembler cette profusion d'îles à autant de corbeilles de verdure, posées sur l'eau ; tandis que les défilés de Sablouk, dont les falaises de granit dénudé et les eaux tumultueuses rappellent le Bingerloch, opposent leur sauvagerie pittoresque à ces riants bosquets.

Très-frappante est l'extension du Nil en amont des cataractes, lorsqu'au sortir de ces gorges, où, resserré entre des murs de quelque cent pieds de hauteur, il n'avait plus que l'aspect d'un torrent de montagne, on le voit se déployer avec une majesté qu'en Égypte il a perdue depuis longtemps.

Au-dessous de leur rencontre, les eaux du Nil-Blanc et celles du Nil-Bleu restent distinctes sur une longue étendue. Il est très-probable qu'à certaines époques le niveau des deux courants présente une différence de plusieurs pieds. Le nilomètre, que l'on se propose d'établir dans cette région, devra donc être placé

1. Ce pic a cinq cents pieds de hauteur

en aval du confluent, afin que, par le télégraphe, on puisse transmettre au Caire la nouvelle exacte de l'état du fleuve.

Dans la vallée nubienne, tout le charme a disparu. L'aspect de la contrée est extrêmement misérable, et non moins pitoyable est la condition des habitants. Depuis dix ans, par suite du chiffre croissant des taxes et de l'amoindrissement de la production, les choses ont toujours été de mal en pis. Celui qui passe ne voit qu'une faible partie de cette misère, profondément enracinée. Il aperçoit le résultat, sans en découvrir la cause; et les rapports contradictoires qu'il entend ne lui permettent pas de se faire une juste idée de la situation du pays. Il lui faudrait à la fois écouter les plaintes du peuple et les objections que le gouvernement leur oppose avec quelque apparence de raison. Dans tous les cas, il est évident que la culture du sol décline, que la pénurie augmente et que la disette est de plus en plus commune. Cette année, moins de deux mois après la moisson, le prix courant du roup[1] de sorgho s'est élevé à un dollar. Déjà, en 1866, on m'avait désigné trois grands villages dont tous les habitants avaient émigré. Cette fois encore, j'avais sous les yeux des preuves d'une pareille détresse. Entre Damer et Chendy on semblait effrayé de la dépopulation. Les hommes non mariés vont à Karthoum se mettre au service des traitants en qualité de soldats; les autres renoncent à la culture, et emmènent leurs chèvres et leurs moutons au désert, où ils essayent de la maigre vie des pasteurs.

Le 1er novembre, à midi, nous atteignîmes Karthoum, dont le port était animé par des centaines de bateaux. Le consul germanique, Herr Duisberg, qui avait eu pour moi tant de bontés, lors de ma première visite, me fit de nouveau le meilleur accueil. Je trouvai, dans sa demeure élégante et spacieuse, à la fois repos et confort, tout ce qui pouvait me donner des forces pour accomplir ce que j'allais entreprendre.

1. Sept litres et demi.

CHAPITRE II.

Bonne réception. — Dyafer Pacha. — Contrat avec Ghattas. — Herr W. Duisberg. — Commerce de l'ivoire à Khartoum. — Possessions des Khartoumiens dans le pays nègre. — Départ de Khartoum. — Équipage. — Description de la barque. — Première nuit sur le Nil-Blanc. — Caractère du paysage. — Dégradation de la rive orientale. — Fertilité du sol. — Forêts d'acacias. — Troupeaux des Hassaniehs. — Quantités d'hippopotames. — Oies et canards. — Commencement du désert. — L'ambatch. — Premier jour de malheur. — Poursuite d'un buffle. — Baggaras. — Le mont Nyémati. — Causeries du soir. — Plantes cultivées. — Baggaras alarmés par des buffles. — Mohammed Kher. — Impressions causées par la première vue des sauvages. — Attaqués par les abeilles. — Mouche nuisible au bétail. — Trois canots sur les épaules d'un homme. — Réparation d'une vergue. — Fachoda. — Gaieté des équipages. — Armes à feu. Python de Séba.

D'après l'opinion admise en Égypte, dans les cercles les mieux informés, le gouvernement se faisait une règle de susciter des obstacles aux voyageurs qui se proposaient de visiter les pays du haut Nil. Cette conduite avait pour but de prévenir les rapports de témoins oculaires et d'empêcher certains détails de la traite d'arriver à la connaissance du monde civilisé. Il craignait, disait-on, de laisser voir que son influence sur les marchands de Karthoum ne suffisait pas à leur faire abandonner le trafic de l'homme. Sous cette impression, je pensais à mon voyage avec une certaine inquiétude, et je comptais peu sur l'efficacité du firman dont j'étais porteur. J'éprouvai donc une surprise doublement agréable, lorsque aussitôt après mon arrivée je fus honoré de la visite du puissant Dyafer Pacha, et que, dès les premiers mots, j'acquis la certitude que le gouvernement local me prêterait son appui.

Ma lettre de recommandation de l'Académie de Berlin fut, après cela, communiquée au divan; elle y fut couramment traduite par le médecin ordinaire du gouverneur; et le pacha déclara aussitôt qu'il se faisait le *vekil*, c'est-à-dire l'homme d'affaires, de notre Académie des sciences. Dyafer Pacha, qui

gouvernait alors avec une grande vigueur le Soudan égyptien, avait été capitaine de frégate sous le règne actif de Méhémet-Ali. Je l'avais connu lors de mon premier voyage; à cette époque, il administrait la Haute-Égypte. C'était un homme d'un savoir étendu; on trouvait chez lui de grandes piles d'atlas et de planches d'anatomie. Il saisit parfaitement le sens de mon entreprise, me témoigna tout l'intérêt qu'il prenait à mes recherches, espéra qu'elles seraient fructueuses, et que s'il en résultait quelque découverte qui pût concourir au bien-être de son pays, l'État en recevrait communication. Je lui répondis que l'Académie royale n'avait pas de vues étroites, et l'assurai que je ne négligerais rien de ce qui pourrait faire honneur à sa personne, ou être profitable à son gouvernement.

Dyafer parut satisfait de ma réponse et m'adressa aux fonctionnaires qui devaient écrire les conditions de mon engagement avec Ghattas, un copte, faisant la traite de l'ivoire sur une très-grande échelle. Le gouverneur lui-même avait rédigé les termes du contrat, dans lesquels je trouvai peu de chose qui ne fût pas entièrement en ma faveur.

Outre Ghattas, il y avait à Khartoum plusieurs individus qui possédaient de grands établissements dans la région du haut Nil; mais lui seul était chrétien; les autres, pour la plupart de francs Osmanlis, avaient une réputation qui, à l'égard de la traite des nègres, laissait beaucoup à dire. Par ces motifs, auxquels se joignait sa grande fortune, car il était le plus riche de tous, le malheureux Ghattas fut requis de me garantir contre toutes les mésaventures qui pourraient m'arriver. S'il advenait que je fusse livré aux anthropophages ou abandonné chez les noirs, laissé en péril dans un lieu quelconque, tant mieux pour le gouvernement, qui aurait alors un motif légal pour confisquer les domaines de mon riche protecteur.

Je manquerais à tous les devoirs qu'impose la reconnaissance, si je ne mentionnais pas l'intérêt que Herr Duisberg, vice-consul de la Confédération germanique du Nord, prit à mon expédition. Non-seulement il me donna l'hospitalité la plus large pendant plusieurs semaines, mais il employa toute l'influence qu'il avait sur les traitants à dissiper leurs craintes au sujet de mon entreprise et à me les rendre favorables.

Malgré la prévention qu'aurait pu faire naître sa qualité de chef de la mission protestante, il avait su gagner l'estime de tous, et particulièrement celle du gouverneur, qui appréciait

hautement son intégrité. Jusqu'alors les négociants de Khartoum avaient regardé tout voyageur scientifique comme un espion dangereux, n'ayant d'autre but que d'informer tel consul général des opérations auxquelles lesdits négociants se livraient sur le haut Nil. L'esprit conciliant de M. Duisberg leur persuada que mon plan n'avait rien de contraire à leurs intérêts; et ils acceptèrent le repas somptueux que le vice-consul donna en mon honneur. Toute la haute société de la ville, pachas et beys, décorés d'ordres étincelants, riches traitants en robes de satin aux couleurs brillantes, participèrent à ce dîner de réconciliation entre les représentants du commerce local et ceux de la science européenne.

La traite de l'ivoire, à Karthoum, est tout entière aux mains de six grands négociants et d'une douzaine d'individus qui font en ce genre de petites affaires. Depuis des années, le chiffre de l'exportation n'a pas excédé, comme valeur, cinq cent mille dollars. Le produit du territoire adjacent aux rives du fleuve décroît d'une manière continue, et l'on n'atteindrait plus la somme annuelle si, à chaque campagne, on ne pénétrait plus avant dans l'intérieur.

Il est faux de supposer que la recherche des dents d'éléphant n'est qu'un objet secondaire pour les marchands de Khartoum, et ne sert qu'à masquer les opérations beaucoup plus lucratives de la traite de l'homme. Ces deux branches de commerce ont beaucoup moins de relations entre elles qu'on se le figure généralement[1]. Sans le prix considérable de l'ivoire, les provinces qui avoisinent les sources du Nil nous seraient encore entièrement fermées; elles ne produisent rien par elles-mêmes qui puisse couvrir les frais de transport; et c'est à la traite des dents d'éléphant que les comptoirs doivent leur première existence. Nous devons reconnaître, il est vrai, que ces postes ont facilité les opérations des marchands d'esclaves. Sans eux, les chasseurs d'hommes n'auraient pas pénétré dans les endroits où, grâce aux routes du Kordofan et du Darfour, ils s'abattent tous les ans par milliers.

Les riches négociants dont je parlais tout à l'heure possèdent un grand nombre de ces établissements, aussi rapprochés que possible des contrées à ivoire, et fondés au milieu de populations paisibles, vouées à l'agriculture. Ils se sont partagé le sol,

1. Voir la fin du second volume. (*Note du traducteur.*)

ont réduit les naturels à l'état de vasselage, créé de nombreux postes où ils entretiennent des gens armés, et se sont assuré le libre parcours de toute la région. Ces postes, où s'emmagasine l'ivoire et qui renferment des munitions, des objets d'échange et des vivres, sont des villages entourés de palissades, d'où leur nom de zèribas[1].

Dans chacun d'eux, le commerçant auquel ils appartiennent est représenté par un surintendant qui a sous ses ordres un grand nombre d'employés, et qui réunit tous les pouvoirs. Il commande les forces du district, détermine l'impôt que les indigènes ont à payer en nature pour l'entretien de la garnison, et la quantité de porteurs qu'ils doivent fournir pour les expéditions lointaines; il nomme et déplace les agents locaux, décide de la paix ou de la guerre, contracte des alliances, et envoie tous les ans à Khartoum les marchandises qui ont été recueillies.

On pénètre dans les deux principales provinces de la traite de l'ivoire au moyen des deux rivières qui, par leur réunion, forment le Nil-Blanc, et qui sont le Bahr-el-Ghazal et le Bahr-el-Djébel. A Khartoum le nom de Fleuve-Blanc (Bahr-el-Abiad) s'applique à toute la partie connue du fleuve qui est en amont de la ville, y compris les tributaires; mais employé dans son véritable sens, il ne désigne que la partie du Nil qui s'étend de Khartoum à l'embouchure du Sobat. Deux centres moins importants sont accessibles par cette dernière rivière et par le canal de la Girafe.

Le voyage fluvial dépend des moussons qui en déterminent l'époque. Pluies et vents permettent de franchir les gorges des montagnes, mais seulement de décembre en janvier, et bornent le transit de la vallée inférieure aux mois de juin, de juillet et d'août.

Sur le Bahr-el-Djébel, le point extrême de la navigation est Gondokoro, par cinq degrés de latitude nord, où se sont arrêtés de nombreux voyages de découverte. Sur le Bahr-el-Ghazal, une sorte d'impasse conduit à l'unique *mechera* qui s'y rencontre[2]. Au delà de ce point, les gens de Khartoum étendent leur domination sur un espace de cinq degrés à l'ouest et au sud. Le pays des Niams-Niams est pour eux une mine féconde qu'ils exploitent

1. Au Soudan, toute palissade, toute haie d'épine est appelée *zèriba;* en Syrie, les clôtures des parcs à bestiaux portent le même nom : *zirb* ou *zèrib*.

2. Les *mecheras* sont les débarcadères; ils se trouvent partout à plusieurs journées de marche des établissements.

avec activité. De toutes les directions que je pouvais prendre, celle-ci paraissait être la plus favorable à mes projets. En conséquence, je me décidai à mettre le cap sur la rivière des Gazelles, et je terminai avec Ghattas. Par notre contrat, il s'engageait à me fournir des moyens de subsistance et tous les porteurs dont j'aurais besoin, ainsi que des gens d'escorte en nombre suffisant. Il mettait en outre une barque à ma disposition, et une clause particulière stipulait que je serais libre d'accompagner ses gens dans toutes leurs entreprises.

Le gouverneur imposa les mêmes obligations à tous les traitants qui avaient des domaines dans la province du Ghazal. Toutes les conditions furent écrites en double; j'eus copie des pièces, et la minute resta au gouvernement.

Rien ne me retenait plus à Khartoum; je pouvais commencer mon véritable voyage. Jamais le gouvernement égyptien n'avait pris une part aussi grande, bien qu'indirecte, à une entreprise scientifique; et ce ne fut pas sans une vive satisfaction que je considérai la masse de papiers officiels qui devaient m'ouvrir une partie considérable du centre de l'Afrique.

Afin d'avoir toujours avec moi des gens sur lesquels je pusse compter, j'engageai six Nubiens, établis à Khartoum avec leurs femmes et leurs enfants, et qui avaient déjà visité différents points du haut Nil. Tous avaient été au service d'Européens; Rikhane, entre autres, le cuisinier, avait suivi Petherick en 1863, dans son malheureux voyage à Gondokoro. Mes Nubiens ne me causèrent pas de déception : je n'eus jamais à me plaindre sérieusement d'aucun d'eux.

Tous nos préparatifs avaient si bien marché, que le 5 janvier 1869 nous pouvions nous mettre en route. Mais il fallut céder aux remontrances des gens de Khartoum; jamais, suivant eux, on ne doit partir le mercredi ou le samedi, qu'ils tiennent pour des jours néfastes. J'en fus informé, et il en résulta un court délai. Protester n'aurait servi de rien; le bon sens voulait que je me soumisse à l'usage du pays. Non-seulement je n'aurais pas convaincu les gens de l'absurdité de leur croyance; mais, chose plus grave, à la première mésaventure, ma suite n'aurait pas manqué d'attribuer notre malheur à mon incrédulité. Dans tous les cas, c'eût été frapper mes hommes d'inertie que de les mettre en opposition avec les arrêts du destin.

Nous étions à bord trente-deux individus, nombre minime en comparaison de ce que je voyais sur les autres barques, et il n'y

avait pas moyen de le réduire. L'équipage seul n'aurait pas triomphé des obstacles que nous allions rencontrer. Ghattas, à qui appartenait le bateau, l'avait garni de huit mariniers et de quinze hommes d'escorte, ayant pour mission de nous défendre et de nous prêter assistance dans les endroits où le halage serait de rigueur. Ces soldats, ainsi qu'on les appelle, étaient jeunes pour la plupart, et natifs des bords du Nil, situés entre Khartoum et Berber, d'où l'impôt les avait fait partir. L'agriculture ne les empêchant pas de mourir de faim, ils l'avaient quittée pour s'enrôler en qualité de pillards, de voleurs de bétail, de chasseurs d'hommes, pour n'importe quel métier qui pût satisfaire le penchant que tout Nubien a pour la vie d'aventures.

Outre ceux de leurs compatriotes que j'avais loués à Khartoum, ma suite personnelle comprenait deux femmes, deux esclaves, dont les bras suppléaient au moulin absent, et qui, à l'aide d'une pierre, convertissaient le doura en farine pour les hommes.

Nous étions pressés comme des moutons dans un parc; mais, relativement, notre logis était spacieux. Les bateaux, qui n'étaient guère plus grands que le nôtre, portaient régulièrement soixante hommes, parfois quatre-vingts; et c'était peu de chose en comparaison de ce que nous avons rencontré. J'ai vu des barques, jeaugeant cinquante tonneaux, dans lesquelles étaient arrimés deux cents esclaves. Les gens de l'équipage, accroupis comme des poules, y juchaient sur des planches tendues sur le pont, entre les mâts; et pour que les soldats pussent dormir, ces barques s'arrêtaient le soir dans les endroits où le pays était sûr.

Une cloison en bois brut, placée à l'arrière de notre bateau, me constituait une sorte de cabine. J'avais arrangé ce petit coin le mieux possible, y entassant mes ballots, mes caisses, les mille objets de mon équipement; et c'était là que j'allais m'asseoir.

Faits pour résister à la fois au choc des hippopotames et à celui des bancs de moules, qui se rencontrent çà et là dans le fleuve, les *negghers*, ou bateaux du haut Nil, sont construits d'une manière toute spéciale. Je ne crois pas qu'il en existe de pareils sur un autre point du globe; et je suis persuadé qu'à une exposition nautique un spécimen de ces barques serait l'objet d'une vive attention. Les récits de voyages ne me paraissent pas avoir donné la description des negghers; c'est pourquoi j'entrerai à leur sujet dans quelques détails.

Il n'est pas douteux que la construction des navires de la mer Rouge, de même que l'architecture des villes qui bordent cette

mer, ne soit d'origine indienne, tout le bois de charpente qui s'emploie en Arabie étant pris dans l'Inde. C'est au contraire en Égypte que se sont inspirés les constructeurs des barques du haut Nil, bien qu'ils aient dû modifier la structure et la forme de leur modèle pour l'adapter aux exigences locales. Il ne faut pas oublier que les cataractes qui interrompent la navigation dans la vallée nubienne rendent très-difficile la montée du fleuve et requièrent les efforts les plus énergiques. Ces cataractes, au nombre de dix, n'ont même été franchies en totalité, pour la première fois, que dans ces derniers temps, par des bateaux à vapeur d'une force d'environ soixante chevaux.

A Khartoum, le seul bois dont on fasse usage pour la construction des barques est le sount (*acacia nilotica*). Beaucoup plus dur et plus lourd que le chêne, ce bois néanmoins est, paraît-il, le seul de la contrée qui puisse être débité à la scie. En raison de sa texture irrégulière et de ses ramifications nombreuses, il est impossible d'en tirer des planches de plus de dix pieds de longueur, ce qui même est assez rare. Le sapin n'arrivant que par exception à Khartoum, où il est hors de prix, les mâts et les vergues y sont faits par assemblage; tous les joints y sont recouverts d'une virole de cuir de bœuf, ce qui ne les empêche pas de céder promptement à la tempête.

L'acacia nilotique n'est pas seulement court et tortu, mais tellement dur qu'il faut le scier quand il est vert. D'autre part, la scie est rarement employée par les Nubiens, qui, dès lors, ne savent pas s'en servir; d'où il résulte que les planches sont faites sans la moindre prétention à la régularité.

Ces défauts, toutefois, sont rachetés par la ténacité sans seconde et par l'indestructibilité du sount. Avec quelle autre es sence pourrait-on faire, sans côtes, des bateaux de soixante pieds de long sur vingt pieds de large?

Les flancs de ces barques ont un pied d'épaisseur; ils sont formés de plusieurs couches de planches de longueurs diverses, qui se soutiennent mutuellement. A l'endroit où elles se rejoignent, les planches, dont les extrémités se recouvrent, sont retenues par des clous d'une longueur suffisante pour traverser au moins deux couches de bois. De cette manière, à force de soins et de mesurages, on obtient l'incurvation voulue.

Vue de l'intérieur, la barque ressemble un peu à la moitié d'une coquille de noisette allongée; en somme, elle présente une symétrie complète.

Le prix des clous et l'usure rapide des outils rendent les negghers cinq fois plus coûteux que ne le sont en Europe les bateaux en chêne de même dimension. Un mât d'une vingtaine de pieds porte la seule voile de la barque, voile latine attachée à une vergue gigantesque : en général moitié en sus de la longueur de la coque.

Salués par une foule nombreuse, dans laquelle mes gens avaient une quantité de parents et d'amis, nous quittâmes la rive. Le Ras-el-Khartoum fut immédiatement doublé; ce grand promontoire, d'où la ville a tiré son nom, et qui rappelle le groin d'un animal, s'avance entre les deux rivières et se termine à leur confluent.

Quelle que fût la masse de notre bateau, le vent du nord, gonflant notre voile géante, nous fit marcher au sud avec la vitesse de la vapeur. La nuit arriva sans ralentir notre course, nuit superbe éclairée par la lune. Impossible de dormir tant j'étais ému de la pensée que mon vœu se réalisait, que ce n'était pas un rêve, mais un fait irrévocable. Le bruissement de l'eau qui se trouvait à fond de cale, et de temps à autre le cri d'un oiseau, troublaient seuls le silence. Roulés dans leurs vêtements blancs, comme des momies dans leurs suaires, les gens de l'équipage dormaient sur le pont, serrés les uns contre les autres, et ajoutaient à l'effet spectral de ce voyage nocturne.

Au matin les rayons du soleil tombèrent sur les rives monotones du fleuve, et semblèrent presque illuminer l'Océan, tellement s'étendaient les eaux, dont le courant se dirigeait au nord, sans aucune inflexion. Des terrains bas, confondus avec l'onde interminable, se révélaient par des lignes boisées, qui servaient de cadre à la scène. Les bords du désert formaient au loin de molles ondulations, sur lesquelles s'élevaient, parfois dispersés, parfois en groupes compactes, des acacias : *haras* et *seyals*. Ce qu'on apercevait de la végétation démontrait que la Nubie conserve tout le caractère de la solitude voisine. Le chouche (*panicum turgidum*), pâture ordinaire des chameaux, se trouvait là en abondance. Nous avions franchi un degré de latitude depuis notre départ de Karthoum.

Le voyage du Nil-Blanc a été souvent raconté; on sait que les territoires qui bordent le fleuve gardent le même aspect pendant une longue suite de milles. Rarement quelque montagne lointaine, quelque hauteur isolée vous repose de cette vaste



Le vent du nord, gonflant notre voile géante, nous fit marcher au sud
avec la vitesse de la vapeur.

monotonie. Malgré tout, la scène ne manque pas d'intérêt; mille détails se présentent et vous impressionnent.

Le nombre des oies et des canards que l'on rencontre chaque jour attire d'abord l'attention; puis les gras rôtis qu'ils vous fournissent vous rassasient au point que vous prenez leurs bandes en une sorte de dégoût.

La quantité de bétail est prodigieuse; des troupeaux à perte de vue, et sur les deux rives, paissent dans le lointain, ou viennent s'abreuver aux mares qui bordent l'eau courante. Deux fois aussi large qu'en Égypte, le fleuve est animé par les bateaux des pasteurs qui conduisent leurs bestiaux çà et là, accompagnés de leurs chiens qui les suivent à la nage.

De bonne heure, le troisième jour, nous atteignîmes Ghéténa, village considérable, peuplé d'Hassaniehs, et qui est un lieu de rendez-vous favori pour les barques du Nil. Des cypéracées d'un vert splendide et d'une végétation luxuriante donnaient aux rives l'aspect de celles de nos fleuves, bordés de riches prairies. Des milliers d'oies (*chenalopex œgyptiacus*), nullement troublées par la vue de notre bateau, allaient et venaient en se dandinant.

Tandis qu'à sa droite le fleuve a pour limite des bancs de sable de trente pieds de hauteur, la rive gauche aussi loin que porte la vue est entièrement plate, et le sorgho y est cultivé. Cette différence entre les deux bords, différence frappante qui se remarque sur plusieurs degrés de latitude, s'explique par une loi naturelle, dont les effets s'observent également sur le Nil inférieur. Quand un fleuve se dirige du sud au nord, le mouvement qu'imprime à ses molécules la rotation plus rapide des latitudes méridionales, le chasse de manière à produire l'érosion de la rive droite (celle du levant), tandis que le dépôt limoneux se fait du côté opposé. Si ce phénomène, qui nous est offert non moins clairement par quelques-uns des fleuves d'Europe, se présente ici sur une plus grande échelle, cela tient à la direction constante du Nil vers le nord, pendant un cours de trente degrés de latitude, le tiers du quadrant terrestre.

Il résulte de là que, en général, les cultures sont placées au couchant; tandis que les bateaux passent du côté de l'est, où le chenal est plus profond, et la rive émaillée de villages à population fixe. C'est à peine si le chenal s'écarte de la ligne suivie par cette rive, et quelques voyageurs ont vu dans la différence de niveau des deux rivages la preuve de l'inclinaison du pays vers l'ouest; mais celle-ci n'est qu'apparente.

Beaucoup de mes prédécesseurs ont fait, en outre, une grave méprise en jugeant de la productivité du district par les nappes de sable et par les champs de famine de la rive orientale. Le Nil-Blanc est chargé d'un limon qui n'a pas, il est vrai, les qualités que donnent à celui du Nil-Bleu les terres volcaniques des montagnes abyssines, mais qui n'en forment pas moins une alluvion féconde. Le sol est ici non-seulement fertile, mais d'une légèreté remarquable, et d'une teinte plus brillante, plus chaude que celui d'Égypte et de Nubie, ce qui est dû probablement à l'absence de calcaire.

Vers le milieu du jour, la brise souffla avec tant de force que notre reis fit carguer la voile; malgré cela, et en dépit du courant, notre marche fut surprenante. Le vent s'étant calmé peu à peu, on lui rendit graduellement de la toile, et nous filâmes avec la rapidité de la flèche. Des bandes d'oies se trouvaient sur notre passage; nous les traversions, tirant à l'aventure, et ramassant les victimes que nous pouvions atteindre.

Au coucher du soleil, nous étions à Wod-Chélaï, point de relâche très en faveur dans cette partie du Nil. Suivant la coutume, nous y tuâmes un bœuf[1]; et congé formel du monde mahométan y fut pris et scellé par de nombreuses libations de *mérissa* (bière indigène). Cette prise de congé devait se renouveler plus d'une fois. On nous avait dit qu'en amont il n'y avait plus de villages; mais de façon ou d'autre, il se présenta diverses occasions — achats indispensables, rencontres d'anciens amis — qui nécessitèrent de nouveaux adieux bachiques. Ces délais me faisaient perdre un temps considérable, et souvent dans les endroits les plus insipides.

Après un jour entier de halte à Wod-Chélaï, j'allai faire une petite excursion de l'autre côté de l'eau. J'entrai dans plusieurs villages, assez éloignés du Nil, et m'y informai de l'état de l'agriculture. Bien que très-éclaircies, de grandes forêts de sount couvraient les districts voisins du fleuve. Au delà des bois, s'étendait une grande plaine, largement cultivée. Le sol de cette plaine est composée d'une terre argileuse d'un gris de cendre, différente de celle d'Égypte, mais non moins fertile. Si Baker, en parlant de cette province, l'accuse de stérilité, c'est parce qu'il n'a vu que les sables de la rive orientale.

Une variété du sorgho ordinaire, variété à grain jaune, le *sof-*

1. J'avais eu pour cinq dollars (vingt-cinq francs) une couple de bœufs gras.

fra du marché de Khartoum, vient tellement bien ici que je lui ai trouvé des épis qui n'avaient pas moins de neuf pouces de longueur sur cinq de diamètre, preuve convaincante de la fécondité du sol.

J'étais accompagné dans cette promenade par Arslane, un grand chien de berger venu avec moi d'Europe; et dans tous les villages où nous entrions, les habitants prenaient la fuite, en s'écriant avec effroi : « Une hyène ! une hyène ! » Il fut très-difficile de leur faire comprendre que cet animal, dont la robe avait des taches brunes, n'était qu'un chien. Je ne connais pas d'endroit où la peur des gros chiens soit aussi générale que dans cette partie du Soudan.

Il y a quelques années, l'explorateur voyait ici d'immenses forêts; la demande considérable de bois de charpente pour la construction des bateaux les a presque entièrement fait disparaître. Sous le règne de Méhémet-Ali, le gouvernement avait à Wod-Chélaï un dock où se faisaient les nombreuses embarcations que ce pacha entreprenant lançait sur le haut Nil. Il existe aujourd'hui un établissement du même genre en amont de l'île d'Aba, où des provisions de bois sont emmagasinées pour les besoins futurs.

Sur cent arbres, à peine s'il y en a un qui puisse fournir les madriers nécessaires. Les habitants des rives aiment mieux payer leurs taxes en bois qu'en argent; d'où il résulte que les arbres de belle venue sont coupés avant l'âge, et que les anciens deviennent de plus en plus rares. Enfin, les bateaux à vapeur trouvent dans les forêts du rivage un supplément de combustible qui paraît inépuisable et dont ils abusent.

Notre marche se continua pendant la nuit, jusqu'à un endroit où l'on fait de l'eau et qui est situé sur la rive gauche, près du village de Tourra. A cette place, nous fûmes en vue de la montagne voisine d'Arrache-Kol.

Les hippopotames étaient de plus en plus nombreux; leurs ronflements continus s'entendaient de loin, et ne déchiraient pas moins l'oreille que le grincement perpétuel de notre gouvernail. L'Européen qui remonte le Nil-Blanc doit s'accoutumer à ce bruit sous peine de ne pas dormir.

La rive occidentale, marquée par des rangées d'acacias presque aussi droites que nos avenues, est d'un aspect qui n'a rien d'africain, en raison de l'absence du palmier, principal ornement des tropiques; elle rappelle plutôt les parties

maigrement peuplées des bords du Volga et d'autres rivières russes.

L'Arrache-Kol est une montagne isolée de quelque cent pieds de hauteur, et dont les pentes abruptes et dentelées surgissent directement de la plaine. Les trésors qu'y a récoltés il y a trente ans le voyageur Kotschy l'ont fait connaître aux botanistes. Je n'eus pas le loisir d'explorer les alentours de ce centre plein d'intérêt; il fallut me contenter d'une course au village de Tourra, qui est à deux lieues du fleuve.

On ne peut pas se faire une idée de la quantité de vaches qu'il y a aux environs de cette bourgade; la route est bordée d'une série d'abreuvoirs, où des troupeaux de mille à trois mille têtes se réunissent et présentent un spectacle frappant. Les bêtes bovines des Hassaniehs sont d'une race particulière à tout le Soudan oriental, race caractérisée par une bosse, et qui, sans nul doute, est proche parente du zébu de l'Inde.

Le bœuf d'Égypte, que la peste du bétail de 1863-64 a presque entièrement détruit, est dépourvu de cette bosse caractérielle. Ses cornes sont brèves, et il diffère du précédent par la forme du crâne. On ne le retrouve plus que dans la Nubie centrale. Il est moins grand et moins fort que celui des Hassaniehs. Je parlerai plus tard des bêtes bovines des Baggaras, qui surpassent toutes celles des tribus nègres du haut Nil. Dans les troupeaux des Chillouks, de même que dans ceux des Dinkas, la couleur dominante est le gris clair; tandis que chez le bétail en question la robe est généralement tachetée comme celle du léopard: des mouchetures noires sur un fond pâle; toutefois le pelage brun et blanc, ou blanc et noir, ainsi que le brun rouge tout uni, est loin d'être rare.

Je fus conduit, à travers des bois parfumés d'acacias en fleurs, à une place où un petit marché hebdomadaire avait rassemblé les vaches des environs, et où le lait coulait à flots.

Les Hassaniehs ne diffèrent pas, physiquement, des autres nomades qui, plus ou moins arabisés, parcourent le désert des deux côtés du Nil. Ceux que j'ai vus m'ont paru beaucoup moins défiants que les Bicharines et les Hadendoas; mais peut-être cela tenait-il à ce que, parlant un bon arabe, ils me comprenaient mieux et se faisaient mieux entendre. Partout ils accoururent et m'entourèrent pour voir mon chien, dont il me fallut chaque fois répéter l'histoire, redire les qualités et la généalogie. Possédant eux-mêmes une race magnifique de lévriers, qu'ils dressent

à chasser la gazelle et qu'ils ont en grande estime, ils prirent à ces détails le plus vif intérêt. Leurs chiens ont une odeur très-forte; je peux en dire autant des maîtres.

Le gracieux acacia parasol (*A. spirocarpa*) se rencontre ici, à la lisière du bois, pour disparaître finalement de l'autre côté du prochain désert. Sur la rive droite on voit de nombreux massifs d'un arbuste à larges feuilles qui couvre le pays et qui, pendant des milles, dispute la prééminence à toutes les plantes voisines. Cet arbuste est l'ipomée à feuilles d'asaret; en divers endroits on le prendrait pour un buisson de roses, tant ses grandes fleurs sont abondantes et relèvent brillamment le sombre aspect du rivage.

Notre marche fut continuée pendant la nuit; le chenal était large et profond; nous avancions librement dans l'ombre. Par leur ronflement, leur grondement perpétuel les hippopotames troublaient singulièrement notre repos; il semble qu'il n'y ait pas de trêve à leur tumulte. On les aurait crus tout près de nous; mais un regard aux alentours ne les découvrait pas; seulement, au loin des têtes massives, pareilles à des points noirs, s'apercevaient au-dessus de l'eau. De temps à autre, comme pour faire diversion, un rugissement éclatait sur la rive : celui de quelque lion cherchant pâture.

Au matin nous passâmes devant Douëmé, l'un des plus grands villages du district. Peu de temps après, nous atteignîmes des groupes d'îlots féconds dont le sol, cultivé récemment, l'est avec succès. Il est consolant de voir les fellahs de Nubie remonter le Nil et porter l'agriculture de plus en plus loin. La population passive des bords du fleuve, population noire, a été, depuis quelques décades, en partie déplacée, en partie éperonnée au travail; ce qui rachète un peu l'abandon de la région nubienne, dont l'oppression et l'impôt ont fait un désert.

Les oies étaient toujours aussi nombreuses : des bandes interminables. On avait recours à tous les moyens pour varier leur apprêt : farce de riz, sauce tomate, champignons. Tous les accommodements épuisés, nous en revenions au seul canard qu'on pût obtenir, l'*anas viduata*. Ce fut l'âge d'or de ma cuisine; les provisions abondaient, et Rikhane, doué de facultés inventives, en tirait le meilleur parti. Mais le temps allait venir où mon chef déplorerait la perte des années qu'il avait passées au Caire, à l'hôtel de Shepheard, pour y acquérir un talent qui, faute d'emploi, s'éteignait de jour en jour. Ce fut au point qu'au bout de

trois ans il ne savait plus faire cuire de riz sans le faire brûler.

Quelques jours après mon départ j'avais découvert que le sage Ghattas, à qui appartenait le bateau, y avait embarqué d'une façon très-économique toute la poudre et toutes les cartouches qu'il nous fallait pour un an. Afin d'éviter la dépense d'un emballage convenable, il avait mis tout bonnement dans du papier, et dans des sacs en natte, plusieurs quintaux de ces matières explosibles, et les avait empilés au seuil de ma cabine, juste à l'endroit où je m'asseyais pour fumer, tout en regardant le paysage. J'avais immédiatement fait recouvrir d'une peau de vache ce tas inflammable, et la contemplation et la pipe avaient été reprises avec sécurité.

Le soir du jour où nous avions été en vue de Douêmé, nous atteignîmes la station égyptienne d'El-Ês ou Kahoua, station militaire où le gouvernement a de grandes provisions de doura. El-Ês fut, pendant des années, l'extrême limite de l'action de l'État vers le sud. Il y passe une route très-fréquentée qui traverse les deux Nils, et qui joint le Kordofan à l'Abyssinie. C'est par cette route que les Baggaras amènent leurs chevaux que, pour la plupart, ils achètent à l'encan, au marché de Gallabat.

Immédiatement au-dessus d'El-Ês commence la région des îles Chillouks, dont la cognée n'a pas encore touché les arbres, ce qui les rend précieuses.

Un peu plus haut, suivant la ligne du rivage, se déroule des deux côtés une série d'établissements agricoles formés par des Nubiens. Nous nous arrêtâmes à Om-Mandeb, l'une des îles boisées dont il vient d'être question. Mandeb est ici le nom du plus épineux de tous les végétaux, le *mimosa asperata*. Propagé par le fleuve, l'asperata se retrouve accidentellement à de grandes distances, même en Égypte. Il entoure complétement l'île verdoyante à laquelle il donne son nom, et lui forme une enceinte impénétrable. Le melon d'eau se voit ici à l'état sauvage. J'ai acquis la preuve que ce délicat objet de nos soins est originaire d'Afrique, demeure primitive de l'âne et du chat.

La vie animale est largement développée dans ce désert. Non-seulement les bords en sont pressés par une foule d'hippopotames, qui les ont troués de leurs empreintes, mais des rangées de crocodiles se chauffaient au soleil à trente pas devant nous, et y avaient formé des sillons qui témoignaient de leur nombre.

Des varans (grands iguanes [1]) et d'autres reptiles glissaient dans l'herbe sèche qu'ils faisaient bruire. Partout sous les arbres étaient des coquilles d'œuf et des peaux de serpent. Au milieu des branches s'entendaient les querelles, les combats d'un méchant cercopithèque, le gris-et-vert, tandis que des oiseaux de mainte espèce, des aigles quittant leurs plates-formes, des légions de rémipèdes, animaient constamment la rive.

Mais ce qui pour moi avait le plus d'intérêt, c'était l'infinie variété des plantes qui abondaient sur le fleuve, jouets des vents et des vagues. Parmi elles était l'*herminiera*, connu sous le nom d'ambatch, et dont le rôle est si important dans cette partie du Nil, qu'on peut le désigner comme le plus remarquable des végétaux indigènes.

Kotschy, mon prédécesseur, ignorant qu'Adanson l'avait trouvé dans la Sénégambie, l'appela *Ædemone mirabilis*, changé par corruption en *Anémone mirabilis*, nom encore plus étrange, sous lequel il apparaît dans beaucoup de livres qui traitent de l'Afrique. L'ambatch se distingue par la légèreté exceptionnelle de son bois, si toutefois la substance fongiforme de sa tige mérite d'être qualifiée de ligneuse. Il atteint de quinze à vingt pieds de hauteur et six pouces de circonférence à sa base; sa légèreté est si grande que tout naturellement on le compare à une plume Ce n'est qu'en l'ayant à la main que l'on peut croire à la possibilité de mettre sur ses épaules un radeau assez grand pour porter huit personnes. L'ambatch croît avec une grande rapidité dans les plis tranquilles du rivage; comme il émet ses racines tout simplement dans l'eau, des buissons entiers sont facilement entraînés par le vent, ou par le courant, et vont s'établir ailleurs. Telle est l'origine des barrières végétales que l'on rencontre sur le haut Nil, où très-souvent elles arrêtent la navigation. D'autres plantes contribuent à former ces îles, qui, nouvelles Délos, sortent journellement des eaux; ce sont, en particulier, la vossie et le célèbre papyrus des anciens, qui n'existe plus maintenant dans aucune partie de l'Égypte ou de la Nubie.

Le 13 janvier, sur l'un des nombreux îlots du fleuve, eut lieu notre première rencontre avec les Chillouks. Cette tribu nègre avait autrefois des établissements dans toutes les îles de cette

1. *Grosse Leguane.* Nous avons traduit littéralement; mais nous rappellerons qu'on a séparé les varans des iguanes et qu'on en a fait une famille particulière. (*Note du traducteur.*)

région, et s'étendait beaucoup plus vers le nord; aujourd'hui, c'est un fait exceptionnel quand ses pirogues, creusées dans des tamariniers, descendent le fleuve jusqu'à cette latitude (12° 30'). Les Baggaras, au contraire, remontent la rive de plus en plus, et, à l'orient, s'aventurent avec leurs troupeaux jusque chez les Dinkas.

A cette place, des bancs de sable, rayés de diverses couleurs, donnent à la scène un caractère remarquable. Ils étaient couverts de bandes de grues couronnées, alignées sur cinq ou six rangs, comme des soldats, et le bec tourné du côté de la brise qui soufflait du nord. Cet oiseau, qui fait sa nourriture de grain et de fèves, a la chair préférable à celle de l'oie, au moins quand il est jeune. Avec la pintade, il nous aidait à varier notre menu.

Sur la rive gauche du fleuve se voyaient des troupes nombreuses d'antilopes mégalocères, qui venaient boire tranquillement. Ailleurs, les arbres près desquels nous passions étaient peuplés de singes folâtres, à qui les branches servaient de balançoires. Pour la première fois, nous vîmes le marabou (cigogne à sac) paraître au bord de l'eau en nombre considérable. Cette diversité de formes vivantes donnait à la solitude boisée où elle nous apparaissait quelque chose de la fascination du rêve.

Le 14 fut notre premier jour de malheur, et cela par ma faute, bien qu'indirectement. Un bateau nous avait rejoints dans la matinée; mes hommes, voulant profiter de la rencontre, demandèrent qu'on s'arrêtât. L'endroit où nous étions alors n'offrait nul intérêt; je fis aller un peu plus loin, afin de débarquer sur une île qui me paraissait plus attrayante. Ce fut dans cette île qu'arriva le malheur. Mohammed-Amin, l'un des deux hommes qui m'accompagnaient, approcha par hasard d'un buffle, couché dans les grandes herbes, où probablement ce buffle dormait. Ni l'un ni l'autre nous n'avions l'intention d'attaquer l'animal; mais, troublé dans son repos, celui-ci entra en fureur. Bondir et lancer l'importun dans l'espace fut l'affaire d'une seconde. Mon fidèle compagnon gisait là, tout sanglant; et devant lui, la queue haute, mugissant avec rage, le buffle se préparait à le fouler aux pieds, lorsque heureusement l'attention de la brute tomba sur nous, qui, muets de saisissement, regardions l'horrible scène.

J'étais sans armes; mon fusil, que portait Mohammed au mo-



Mohammed attaqué par un buffle.

ment de la rencontre, se balançait sur la corne gauche du buffle. Mon autre compagnon, chargé de ma carabine, avait immédiatement tiré sur la bête : les deux coups avaient raté. Pas le temps de délibérer, il fallait agir; l'homme saisit une petite hache de fer et la lança à la tête de l'ennemi dont il se trouvait à une vingtaine de pas. Bien visé! D'un bond prodigieux la bête se jeta dans les roseaux, brisant les tiges sous son énorme poids et faisant trembler le sol. Rugissant et grondant, bondissant toujours, se jetant de côté et d'autre, elle fuyait affolée. Comme il était possible que le troupeau la suivît, nous prîmes les rifles et nous nous élançâmes vers un arbre voisin. Mais bientôt le bruit s'apaisa et nous revînmes près de Mohammed. Il avait la tête clouée au sol par des tiges aiguës de roseaux brisés, qui lui traversaient les oreilles. Toutefois son état n'avait rien de très-grave. La corne l'avait frappé à la bouche, lui avait enlevé quatre dents de la mâchoire supérieure; et, avec de menues fractures, c'était là tout le mal que lui avait fait la bête. Trois semaines après il était guéri et recevait une gratification de quarante thalaris[1] pour le dédommager des quatre dents qu'il avait perdues. Cette libéralité de ma part rendit très-vif, chez mes hommes, le goût des entreprises, et les disposa on ne peut mieux en ma faveur.

Après une longue route nous revîmes tout à coup des montagnes; c'étaient les deux pics de Nyémati, deux masses granitiques imposantes qui s'élevaient sur la droite. Nous nous arrêtâmes en face de ce pic, dans une île où un certain nombre de Baggaras avaient dressé leurs tentes.

« *Habbabkoum, habbabkoum achéra* (bons amis ! bons amis !) » s'écrièrent mes gens à maintes reprises, dès qu'ils aperçurent leurs bruns frères en religion. *Semmen* et *rob* (beurre et lait de beurre) furent ensuite demandés de notre côté, tandis que les autres criaient : « *Esh! esh!* » ce qui veut dire du grain. « Du grain! répondirent mes hommes, c'est à peine si nous en avons assez pour nous. » Et les cris de semmen! et d'abbabkoum! retentirent de nouveau. Enfin nous abordons, et nous voilà embrassant les amis avec une effusion excessive; mais cela ne dure pas longtemps. Tout ce que l'on nous présente nous est offert au prix du marché de Khartoum; et dès qu'il est entendu que nous ne pouvons rien avoir sans l'acheter, mes hommes

1. Dollars de Marie-Thérèse.

confèrent aux habbabkoum le titre de *nas-bataline*, qui signifie gredins.

Les femmes sont plus courtoises; elles font assaut d'amabilité pour entraîner le plus d'arrivants possible aux cabarets qu'elles ont improvisés chez elles, comptant sur la soif inextinguible des gens de Khartoum. Avec ces femmes, toutes de foyer, et néanmoins peu accoutumées à entretenir le feu de Vesta, mes hommes passèrent leur journée de halte en débauches. Quant à moi, je flânai dans la steppe voisine, donnant du biscuit aux enfants, comme ailleurs j'aurais donné des bonbons.

Les Baggaras possèdent tout le territoire qui, du Kordofan et du Darfour, s'étend vers le sud jusqu'aux points de la rive qu'habitent les Dinkas et les Chillouks. Une portion d'entre eux — dans l'est, on peut dire un tiers — payent tribut à l'Égypte. Leur nom de Baggaras signifie vachers; le bétail, en effet, constitue leur seule richesse. Toutefois ils ne ressemblent guère aux bergers de nos idylles: ce sont des cavaliers belliqueux, habitués dès l'enfance au maniement des armes, et les bandits les plus audacieux qu'il y ait parmi les nomades éthiopiens. Ils attaquent l'éléphant à l'épée et à la lance, prouesse qui n'est pas moins périlleuse que ne le serait de jouer avec des lions et des léopards, ainsi qu'avec des chats.

Beaucoup de ces intrépides se louent aux marchands de Khartoum pour les expéditions qui s'organisent dans les établissements. Quelques-uns vinrent m'offrir leurs services, s'imaginant que la chasse à l'esclave était mon but. Je n'acceptai pas leurs offres; mais, si je n'avais aucun penchant à les prendre pour auxiliaires, il me fut difficile de ne pas donner cours à l'admiration que m'imposaient leurs formes athlétiques, la vivacité et l'aisance de leurs mouvements.

Les Baggaras parlent un arabe soudanien passablement pur. Leur physionomie est peu sémitique; j'ai trouvé chez eux un assez grand nombre de visages qui, par leur expression, me rappelaient ceux de mes amis d'Europe. Je maintiens, sans crainte de me tromper, qu'ils constituent la plus belle race de nomades qui soit au bord du Nil. Une longue chemise d'un bleu indigo, pareille à celle des paysans d'Égypte, compose dans cette tribu le vêtement de la multitude. Les riches portent des robes d'écarlate et d'indienne à ramage, et tous témoignent d'un goût très-vif pour la parure; j'ai été surpris de cet amour de la toilette chez une race d'un titre aussi élevé.

Je passai l'eau et j'allai faire un tour dans la montagne qui touche presque au bord du fleuve ; j'y rencontrai pour la première fois le tamarinier, que désormais je devais retrouver dans toutes mes courses. L'ombre épaisse que répand son feuillage, d'un beau vert, fait de cet arbre un lieu de rendez-vous sur tous les chemins du centre de l'Afrique.

Un autre arbre, qui devient familier à tous les voyageurs dans cette partie du Soudan, est l'héglik (*balanites egyptiaca*), dont les fruits, qui ressemblent à des prunes, jonchent le sol. Les habitants de Khartoum les désignent sous le nom de *lalôb;* ils renferment une pulpe douceâtre, qui a la saveur du pain d'épices, mais avec un arrière-goût d'amertume, et dont les propriétés sont purgatives [1].

Une escalade d'environ huit cents pieds d'altitude me conduisit au sommet du Nyémati, d'où l'on a une belle vue des savanes que traverse le fleuve. Les versants de la montagne qui est granitique sont formés en partie de masses rocailleuses, en partie de grandes surfaces planes, ayant plusieurs centaines de pieds de longueur, surfaces ininterrompues, qui descendent jusqu'à la rivière, et qui, par endroits, ressemblent à des toitures effondrées. Dans toutes les crevasses, dans toutes les fentes profondes étaient des essaims de chauves-souris; de toutes ces noires ouvertures s'échappait une odeur fétide. Le daman d'Abyssinie, dont l'extérieur rappelle celui des marmottes, et qui grimpe avec aisance aux rochers les plus abrupts, se voit dans toutes les montagnes de cette région.

Du Nyémati, la vue s'étend à l'orient jusqu'aux monts du Dar-el-Foungi, situés dans le haut Sennaar, à une distance de plus de trente milles.

A mesure que nous remontions le fleuve, les îles devenaient de plus en plus fréquentes et les canaux plus obstrués. Ici l'ambatch est presque entièrement exclu par la vossia; il ne reparaîtra largement qu'à l'embouchure des rivières.

Nous rencontrions continuellement des Baggaras, avec lesquels, sans nous arrêter, nous parlions du prix des vivres. Un bœuf en très-bonne condition, une bête grasse, nous fut vendue

1. Ce goût d'amertume est peut-être local; il ne paraît pas exister dans la vallée du Settite. Baker, en parlant des hégliks de cette région, dit que le fruit en est délicieux. Irritant pour les entrailles, il perd ses propriétés nuisibles par la cuisson. Mme Baker en avait fait, avec du miel sauvage, des confitures non moins saines qu'agréables.

(*Note du traducteur.*)

trois dollars, prix qui laisserait de beaux bénéfices à une compagnie fabriquant de l'extrait de viande. Les peaux ne sont pas exportées; elles s'emploient dans le pays.

Toute la rive gauche appartient aux Baggaras, qui s'y rendent en hiver, lorsque les herbages de l'intérieur sont desséchés. Dans les endroits où ils s'établissent de nouveau, comme ils font maintenant çà et là, soit dans les îles, soit sur la rive droite, ils en expulsent les Chillouks. A divers moments du jour, nous débarquions pour fraterniser avec eux.

Les canards, en très-grand nombre, étaient pour nous l'occasion d'une chasse amusante et fructueuse; quant aux oies, il y en avait toujours plus que nous n'en pouvions manger.

De temps à autre glissait auprès de notre barque la frêle pirogue d'un Chillouk se livrant à la pêche. Il n'y avait pas d'habbabkoum pour ce nègre; il n'y pouvait prétendre en sa qualité de païen. On le saluait ironiquement d'un *Wod-el-Mek* (fils de roi); puis on lui faisait dire d'où il venait, où il allait; et le poisson qu'il avait pris lui était enlevé. C'est ainsi que cela se pratique sur tous les bateaux qui passent. Mais les Chillouks sont également soumis à l'Égypte, et avant peu ils jouiront des mêmes droits que les autres sujets du khédive; si faible qu'il paraisse, l'avantage sera réel.

La route commençait à devenir d'un ennuyeux qui me donnait des craintes sérieuses. Cela durerait-il ainsi? Plus de bois sur les bords; rien que la savane, une plaine sans fin.

On tuait des canards bruns (*anas viduata*) et des spatules, dont le goût huileux ne pouvait être dissimulé qu'à force de piment. Le soir, on trompait les heures par des récits de voyages ou d'aventures. Chacun avait une histoire étonnante qu'il racontait avec délices; quelque fait en dehors de tout ce qu'on a jamais vu, et dont il affirmait l'authenticité « par le Coran et par la barbe du Prophète ». L'Afrique, disait Aristote, il y a plus de vingt siècles, a toujours quelque chose de neuf à montrer; c'est encore vrai maintenant. Le dernier récit, à l'époque dont il est question, roula sur les Pygmées. Ce fut alors que je reçus mes premiers renseignements à leur égard; j'étais loin de prévoir que je dusse jamais entrer en relations avec un pareil peuple. Je ris beaucoup des détails que me donnait sur lui un témoin oculaire; et, à part moi, rangeant ledit peuple dans la catégorie des créations fabuleuses, je cherchai une histoire qui fût la contre-partie de la sienne. « L'Homme à queue » d'Alexandre

Dumas répondait parfaitement à mes vues. Ce conte est si habilement fait, tellement précis dans sa simplicité, qu'il captiva l'attention de tous ceux qui l'écoutèrent.

Malgré l'incontestable monotonie de la scène, chaque endroit où j'abordais me procurait quelque surprise. Un désert se déployait sur la rive droite; j'y pénétrai un jour, et large fut ma récompense. Les buffles y avaient taillé des chemins à travers les fourrés et les lianes. Suivi d'une petite bande armée, je profitai de ces routes. Les empreintes qui se voyaient dans toutes les directions indiquaient une si grande quantité d'animaux, que l'on pouvait s'attendre à quelque rencontre aussi dangereuse que celle dont Mohammed avait été victime; mais il n'en fut rien. Je trouvai là, à l'état sauvage, la louffa qui appartient à la famille des courges. Le fruit de cette plante, quand il est sec, renferme un squelette fibreux qui peut servir d'éponge; ce pourquoi la louffa est souvent cultivée en Égypte.

Je pourrais citer beaucoup d'autres végétaux qui ne sont connus dans cette dernière contrée que par la culture, et qui ont leurs types dans les forêts du Nil-Blanc, où fut leur première demeure. On peut en inférer, avec quelque raison, qu'à une époque infiniment lointaine, le caractère de la végétation, dans toute la vallée du Nil, était beaucoup plus uniforme que de nos jours. C'est le développement de la civilisation dans l'ancienne Égypte qui a dépossédé la flore de son domaine septentrional, et fait qu'on ne retrouve plus certaines plantes qu'à des centaines de milles en amont du fleuve. L'assertion est confirmée, dans une certaine mesure, par ce qui s'est produit à l'égard des animaux. D'après les récits traditionnels, l'ibis, l'hippopotame et le crocodile se trouvaient, dans les temps reculés, sous des latitudes bien plus hautes que celles où nous les voyons maintenant. Le papyrus témoigne également en faveur de cette théorie.

Enfin l'horizon fut brisé au midi par une montagne qui était le Défafang, un ancien volcan d'une altitude de trois cents mètres et qui est à plusieurs milles du fleuve. Werne, l'un des premiers explorateurs du haut Nil, le seul Européen qui ait visité le Défafang, en a rapporté des échantillons de roche, dans lesquels se retrouve la nature vulcanienne de la lave basaltique, échantillons qui correspondent aux formations similaires de l'Eifel.

Cette montagne s'élève comme une borne-frontière entre le premier territoire nègre que traverse le Nil-Blanc et celui que parcourent les Baggaras.

Tandis que nous filions sur l'eau profonde, à côté des roseaux dont la rive est couverte, le bruit de notre grande voile fit partir un troupeau de buffles, qui disparut sans nous donner le temps de saisir nos carabines. Presque aussitôt nous passâmes devant le dernier camp des Baggaras, où une scène à la fois vive et pittoresque appela notre attention. Des buffles venaient de se jeter sur des pâtres et avaient mis tout le monde en émoi. Excités par les cris frénétiques des femmes, les hommes par centaines, quelques-uns à cheval, tous armés de lances ou d'épées, se précipitaient vers l'endroit où l'attaque avait eu lieu.

Il était évident pour nous que c'était la bande que nous avions dérangée qui était cause de cette alerte. On semblait croire que nous avions tiré sur les buffles ; mais personne n'aurait pu dire comment la chose s'était passée. Le vent du nord, qui nous était favorable, nous entraîna avant que nous eussions appris la fin de l'aventure. Nous vîmes seulement un pauvre garçon qui avait eu le même sort, et peut-être plus de mal, que notre Mohammed. A propos de celui-ci, je dirai que les deux bords de la fente de sa lèvre supérieure avaient été réunis au moyen d'une couple d'épingles à insectes ; qu'il but de la camomille, mangea de la bouillie en abondance ; et qu'après avoir craché un petit fragment d'os, puis un autre, il alla de mieux en mieux et ne tarda pas à se rétablir.

Dans l'après-midi notre bateau rencontra une flottille de pélicans d'un gris clair ; ce fut à qui lutterait de vitesse. Du petit plomb, qui lui fut envoyé à plusieurs reprises, ne parvint pas à mettre la bande au vol ; mais à la fin, l'ayant dépassée, nous réussîmes à tuer quelques-uns de ses membres. Avec les plumes flexibles que ce pélican a sur la poitrine, les sauvages du haut Nil se font des perruques qui imitent parfaitement les cheveux gris, et qui seraient une précieuse acquisition pour la garde-robe de n'importe quel théâtre.

Une course rapide sur la rive gauche me fit tomber sur la piste d'une troupe considérable d'éléphants. D'après les Baggaras, ces animaux abondent dans tout le district. Le territoire adjacent, qui appartient aux Chillouks, est trop peuplé pour que les éléphants y soient nombreux ; et ces animaux refluent dans ce lieu désert où il faut souvent les poursuivre en barque, le sol qui est au niveau du fleuve étant couvert par l'inondation.

Au coucher du soleil, nous atteignîmes, sur la rive droite, un endroit qui restera célèbre dans les fastes du Nil-Blanc, celui

où Mohammed Kher, fameux chef de bandits, eut son quartier général. Les remparts, derrière lesquels se voient des débris de murs en pisé, qu'entourent des tranchées profondes, marquent la place où fut la zèriba de Mohammed. A en juger par les tas d'ossements qui existent encore, le nombre des bœufs qui ont été consommés là est quelque chose d'énorme. Le pillage s'étendait au loin, mais les Chillouks en étaient les principales victimes[1]. Avec son contingent de Baggaras bien montés, Mohammed Kher ne fut pas seulement la terreur des noirs du voisinage; il brava les gens de Khartoum, et défia l'autorité du gouverneur. C'est lui, toutefois, qui enseigna aux traitants comment avec des fortifications bien employées on pouvait intimider et soumettre les indigènes.

Des quantités d'os humains, restes d'esclaves enlevés par la maladie, gisent dans ce repaire au milieu de têtes d'âne et de cheval. L'incendie annuel des steppes a carbonisé beaucoup d'entre eux. Dans toute l'Afrique, des squelettes d'homme calcinés indiquent la passée du marchand d'esclaves.

A peu de distance de ce lieu mal famé, se trouve un village devant lequel nous nous arrêtâmes. Ce village, appelé Kaka, est le point le plus septentrional qu'habitent les Chillouks, au bord du Nil-Blanc; le gouvernement du khédive y entretient un dépôt de doura.

Il y a vingt ans les Dinkas avaient sur cette rive des villages par centaines. Les récits des voyageurs qui accompagnèrent l'expédition envoyée à la recherche des sources du Nil par Méhémet Ali, font voir qu'il se trouvait alors ici non moins d'habitants qu'au centre du pays des Chillouks. Par suite des razzias de Mohammed Kher, toute la rive orientale n'est plus aujourd'hui qu'une forêt déserte. Excepté celui de Kaka, les Chillouks n'ont aucun établissement sur cette rive, et les Dinkas se sont retirés dans l'intérieur, à quelques journées du fleuve.

A peine étions-nous arrêtés que les gens du village se pressaient au bord de l'eau; c'était toujours mon chien qui était la grande attraction. La vue de sauvages qui, tout à coup, se présentent en foule dans leur nudité primitive, cause une impression étrange que même une longue habitude ne saurait dé-

1. Dans une de ces razzias, dont parle Petherick, Mohammed Kher, à la tête de ses Baggaras, fit cinq cents captifs, enleva douze mille têtes de gros bétail, et une telle quantité de grain qu'il fallut huit radeaux pour la transporter.

(*Note du traducteur.*

truire; quelque familier que devienne ce spectacle, il vous rappelle chaque fois la civilisation que vous laissez derrière vous, et la distance qui vous en sépare.

L'un de mes hommes m'arracha à mes pensées en me disant que les Chillouks ressemblaient aux chrétiens. Je lui répondis que ces noirs, quelle que fût leur croyance, avaient du moins le bonheur de n'être ni juifs, ni mahométans.

Un large sombréro, de forme mexicaine, qui me protégeait contre le soleil, excita la curiosité des spectateurs. Ceux-ci avaient une coiffure également compliquée, si ce n'est qu'elle était composée de leurs propres cheveux. Je leur fis remarquer la ressemblance qui existe entre les blancs et les noirs; ils la reconnurent; mais quelle ne fut pas leur surprise quand ils virent que ce qu'ils prenaient pour mes cheveux pouvait s'ôter et se remettre; ils n'en revenaient pas. Ils sont nés pour ainsi dire avec leur couvre-chef, qui ressemble au casque d'une pintade, ou qui rappelle le nimbe que portent les saints dans les tableaux de piété des Grecs. Leur chevelure, alors qu'ils sont tout petits — encore à la mamelle — est déjà façonnée avec de la gomme et des cendres; entretenue de la sorte, elle prend peu à peu la forme voulue.

La steppe désolée des environs de Kaka n'offrait rien à mes recherches; les restes desséchés de la végétation avaient été détruits par le feu. Je fis donc remettre à la voile le jour même, afin de trouver un coin de forêt vierge où il me fût possible d'herboriser. Un incident que, même aujourd'hui, je ne me rappelle pas sans frémir, trompa mon espérance. Nous arrivâmes bientôt à une place où le fleuve décrit une courbe remarquable; il prend là au nord-est, et, pendant huit milles, coule dans cette direction. L'endroit porte le nom singulier de *Dyourab-el-Esh*, qui veut dire : sac de grain[1]. Ce détour nous fit marcher vent debout, et il fallut que l'équipage remorquât le bateau. La corde, en traînant dans l'herbe, rencontra un essaim d'abeilles. Immédiatement une nuée de ces mouches sortit des roseaux et creva sur les remorqueurs. Ces derniers se jetèrent dans la rivière pour regagner la barque; l'essaim les poursuivit et remplit toutes les parties du pont; on comprend aisément la scène qui en résulta.

1. Ce nom, actuellement dépourvu de sens, a été donné autrefois à cette courbe en raison des cultures soignées qui couvraient ses bords, et qui produisaient énormément. Voy. *Travel in central Africa by M. and Mrs. Petherick*, vol. I, p. 98.
(*Note du traducteur.*)

Ne me doutant de rien, j'étais dans ma cabine, arrangeant mes plantes, lorsque j'entendis gambader autour de moi, ce que je pris simplement pour un jeu de mes hommes, jeu qui était à l'ordre du jour.

Cependant je demande ce qui arrive, et n'ai pour réponse que des gestes extravagants et des regards irrités; enfin on me crie : Des abeilles ! des abeilles ! Je saisis ma pipe, voulant essayer de fumer; vaine entreprise : des milliers d'ailes bourdonnantes m'entourent, et j'ai la figure et les mains piquées sans merci. Je veux me protéger le visage avec mon mouchoir; plus mes mains s'agitent, plus l'attaque est violente. D'horribles douleurs, quelque chose d'affolant : sur les doigts, sur les joues, dans l'œil, dans les cheveux. Mes chiens, couchés sous mon lit, s'élancent en hurlant, renversant tout sur leur passage. Hors de moi, je saute dans la rivière, je plonge; tout cela en vain : les coups d'aiguillons me pleuvent sur la tête. Sans écouter mes gens qui me rappellent, je rampe au milieu des roseaux, vers le bord marécageux. L'herbe me déchire les mains; je cherche toujours à gagner la rive, espérant m'abriter dans les bois. Tout à coup, saisi par quatre bras puissants, je recule avec tant de force que je sillonne la vase, où j'étouffe. On me ramène à bord, pas moyen de fuir.

Toutefois mes plongeons m'avaient rendu assez de présence d'esprit pour que l'idée me vînt de tirer un drap de mon coffre et de m'en envelopper complétement. Il me fallut d'abord tuer une à une les abeilles que j'avais enfermées avec moi; puis cet abri me protégea. Blotti sous ma couverture et agité de mouvements convulsifs, piqué de temps à autre par un aiguillon qui traversait le linge, j'entendis bourdonner trois heures durant, sans interruption. Pendant ce temps-là, quelques-uns de mes serviteurs, avec un entier oubli d'eux-mêmes, allèrent chercher mon gros chien, qui fut ramené et couvert de vêtements.

Peu à peu le calme se rétablit, chacun resta immobile ; un profond silence régna sur la barque, et les abeilles s'apaisèrent. Des hommes courageux gagnèrent la rive à la dérobée et réussirent à mettre le feu aux roseaux. La fumée leur venant en aide, ils éloignèrent les abeilles et nous conduisirent près de l'autre rive. Si la pensée du feu nous était venue d'abord, notre mésaventure aurait été beaucoup moins grave; mais la brusquerie de l'attaque et sa violence nous avaient enlevé toute présence d'esprit.

Délivré du fléau, nous fîmes l'examen de nos blessures. Avec des pinces j'arrachai tous les aiguillons que j'avais à la figure et aux mains; et la douleur ne tarda pas à disparaître dans les endroits où l'extirpation avait eu lieu. Mais impossible de découvrir les dards qui étaient dans le cuir chevelu ; un grand nombre s'étaient rompus dans la mêlée, et tous ceux-là produisirent de petits ulcères, qui, pendant deux jours, furent extrêmement douloureux. Mon pauvre Arslane avait été fort éprouvé; ses grands poils l'avaient protégé sur le dos; mais ailleurs, et principalement sur la tête, il avait subi de cruelles attaques. Mon second chien, un joli petit animal que j'avais emmené de Khartoum, ne fut pas retrouvé; il est probable qu'il succomba sous les aiguillons; sa perte me causa un véritable chagrin.

Ces abeilles meurtrières appartenaient à la même espèce que celles qui peuplent nos ruches. Un assaut pareil à celui que nous avons subi est chose rare sur les eaux du Nil-Blanc. Toutefois, d'après ceux de mes gens qui l'ont accompagné, Petherick en a reçu un de même nature.

Nous n'avons pas été les seuls à souffrir de la colère de nos abeilles. A chacun des seize bateaux qui, ce jour-là, ont passé dans notre sillage, l'attaque s'est renouvelée, toujours aussi furieuse.

Nul ne peut se faire une juste idée de la confusion qu'elle a dû jeter dans ces barques, où de soixante à quatre-vingts hommes étaient les uns sur les autres. Le soir, j'étais prêt à braver la fureur de dix buffles ou de deux lions, plutôt que d'affronter le même péril; tous mes compagnons étaient comme moi.

Je pris de la quinine et me réveillai bien portant; mais les plus maltraités de mes hommes avaient une fièvre très-forte. Peut-être l'aurais-je eue également, sans mon bain de vapeur; car enveloppé dans mon drap, avec mes habits mouillés, au moment le plus chaud du jour, je m'étais trouvé comme dans une étuve. Parmi les équipages des bateaux qui nous avaient suivis, il y eut deux morts causées par ces abeilles.

Le même jour un autre insecte nous avait infligé des piqûres irritantes, mais dont la douleur passait rapidement. C'était une simple mouche, un taon, qui semble jouer ici le rôle de la tsétsé. D'après les indigènes, cette mouche est très-nuisible au gros bétail. Nous l'avons trouvée largement répandue dans toute la région que nous avons explorée, et où la tsétsé proprement dite paraît faire défaut.



Canots d'ambatch.

Le lendemain nous passâmes de nouveau entre des plaines dépourvues d'arbres. Vers midi, cependant, nous fîmes une pause sur la rive droite, près d'un charmant bouquet de bois, où des asclépiadées grimpantes, des *leptadénias* laissaient retomber perpendiculairement leurs tiges flexibles, et reliant au sol les branches étalées du choubahi (*acacia verugera*) formaient un appareil complet pour la gymnastique des jeunes singes. Qui pénétrait dans ce fourré y voyait des traces sans nombre de vie animale; des peaux de serpents, des plumes d'oiseaux de mainte espèce; des carapaces et des arêtes, débris du festin des aigles; des crânes, des os de tous les genres, parfois des sque lettes humains tout entiers.

Sur la rive, où les avait déposés l'inondation, étaient des coquillages, principalement les demeures de l'ampulaire de Werne, qui, de la grosseur du poing, est un géant parmi les mollusques du Nil.

Instruits par l'expérience nous avions pris nos mesures pour incendier l'herbe sèche, dès que nous aurions achevé notre promenade. Nous ne pensions pas encore à partir, lorsque nous aperçûmes avec horreur des abeilles dans les roseaux; et sans perdre de temps nous gagnâmes la rive opposée. Là, nous trouvâmes une quantité de Chillouks, se livrant à la pêche, montés sur leurs canots d'ambatch, et fendant l'onde presque aussi vite que le poisson lui-même. Cette vitesse ne les empêchait pas de se mouvoir et de marcher sur leur esquif, en se balançant, à la façon des canards.

Si légers sont leurs batelets, où cependant peuvent tenir trois personnes, qu'un seul homme en porte trois sur ses épaules. Quelques douzaines de tiges d'ambatch, d'environ trois ans, forment ces canots, dont la construction est des plus simples. A une hauteur de six pieds, les tiges de l'herminiera s'amincissent rapidement, jusqu'à finir en pointe; de telle sorte que le faisceau n'a besoin que d'être lié aux deux extrémités, pour présenter une courbe qui ferait honneur à une gondole.

Il faut une longue pratique pour se servir habilement de ces canots, où le moindre dérangement d'équilibre peut vous faire chavirer. Toutefois, ils m'ont rendu grand service en me donnant le moyen de gagner la rive à pied sec ou d'herboriser parmi les buissons flottants. Lorsqu'un Chillouk a fini sa course, ou revient de la pêche, il prend sa gondole, comme il ferait d'un bouclier, et l'emporte non-seulement pour la mettre en lieu sûr,

mais pour la faire sécher; l'ambatch s'imbibe aisément et le canot arriverait à saturation.

Pendant ma promenade, l'équipage avait fait une découverte que le besoin de réparer notre grande vergue rendait précieuse. L'aubaine consistait en une tige de balanites, remplie de nœuds, mais assez droite ; elle n'avait que dix pieds de long; et ce n'était pas sans beaucoup de recherches qu'on l'avait trouvée, tant il est rare, dans ce pays, de voir un arbre qui ne soit pas tortu.

La partie de la vergue à remplacer était celle du milieu. Usés et fendillés, ses morceaux ne tenaient plus, même entourés de cuir de vache. La cognée détacha ce vieux débris de pin du nord, qui, après avoir servi tant d'années — personne n'aurait pu dire sous combien de latitudes et à combien de vaisseaux — achevait sa destinée sur le Nil-Blanc, où il fut livré aux flammes. Que le vent respecte sa cendre!

Toute la rive gauche était couverte de petits villages; et la zone cultivée semblait avoir une largeur de dix milles. Nous étions alors près de Fachoda, siége du gouvernement provincial. Les Chillouks nous apportèrent des vivres; et, pour la première fois, nos grains de verre nous servirent; mais déjà leur valeur était si dépréciée, que les œufs, le laitage et les volailles qu'ils nous procurèrent, furent payés aux prix du marché de Khartoum. Les pauvres gens insistaient, disant que c'était bien juste. C'est en effet la conséquence de leur passage de l'état d'hommes-singes — l'équivalent pour eux de l'âge de la pierre et du bronze — à la condition élevée de sujets, taillables et corvéables à merci.

Vers le milieu du jour, le 24 janvier, nous atteignîmes Fachoda, où, après un heureux voyage, nous nous trouvions à l'extrême limite de l'empire égyptien.

Fachoda était le siége d'un moudir et possédait une garnison destinée au maintien de l'autorité du khédive.

L'assujettissement du pays, toutefois, n'était pas complet; il ne fut opéré que deux ans plus tard. Le gouverneur séjournait depuis longtemps à six lieues de la ville, avec cinq cents fusils, pour faire entendre raison aux Chillouks du sud, qui n'étaient nullement disposés à se soumettre; et lors de notre arrivée, il n'y avait à Fachoda qu'une force de deux cents hommes.

L'érection de quelque chose ressemblant à une ville n'a commencé qu'en 1867. Avant cette époque, l'endroit s'appelait Dénab



Vue de Fachoda.

et ne présentait qu'un amas de huttes en paille, de forme conique, dominé par une forteresse imposante. Vues de loin les longues murailles du fort, avec leurs centaines de gargouilles, nous semblaient hérissées de canons, et prenaient un aspect formidable. En réalité l'armement se réduisait à quatre bouches à feu; toutes les pièces de campagne étaient alors au camp du moudir.

Le lieutenant du gouverneur me reçut avec une grande courtoisie; il m'envoya comme présent deux moutons gras, et mit à mon service ses bateaux, ses mulets, ses chevaux, ses soldats; bref, tout ce qui pouvait m'être utile pour explorer les environs avec facilité et confort.

En raison du peu de profondeur de l'eau, du côté où la ville se trouve, notre barque fut amarrée près d'une île étroite, qu'une sorte de jetée, composée de fascines, réunit à la terre ferme. Quand l'eau est grande, cette jetée sert de môle pour tous les bateaux qui arrivent, quel que soit leur tonnage, et leur permet d'approcher de la ville. Devant les murs de cette dernière, sur une terrasse mise à sec par l'abaissement du fleuve, étaient des champs et des potagers, que le gouverneur avait fait établir, suivant la mode égyptienne; et l'on voyait se profiler au-dessus d'eux les chadoufs qui servaient à leur arrosage. Fachoda était alors, vers le sud, la limite de la culture du froment, dans le Soudan oriental.

La contrée environnante est formée d'une steppe, où la vue, aussi loin qu'elle peut s'étendre, aperçoit des villages d'importance diverse, et dont les cases surgissent de l'herbe. Partout les arbres sont affreusement mutilés, ce qui résulte de la fourniture du bois réclamé par la troupe. Les bateaux du gouvernement ont beaucoup à faire pour procurer au vapeur, stationné là, sa provision de combustible. Toutes les branches sont coupées aussitôt qu'elles peuvent l'être; seuls les gros troncs d'acacias, jadis magnifiquement couronnés, maintenant complétement chauves, échappent à la destruction en opposant leurs masses aux faibles outils que la ville peut fournir.

Depuis trois ans, disait-on, la paix n'avait pas été troublée dans le pays, c'est-à-dire aux environs de Fachoda. Jusqu'à cette époque, des soulèvements plus ou moins considérables de la part des indigènes avaient été à l'ordre du jour. On m'a montré près d'un baobab flétri, situé à moins de seize cents pas des murs, l'endroit où la dernière affaire avait eu lieu. C'était pen-

dant la mousson, l'herbe était haute; une bande en profita pour venir attaquer la ville. D'une seule décharge, le canon du fort lui abattit quinze hommes; le coup fut décisif: l'attaque abandonnée n'a pas été reprise.

J'ai choisi dans la fosse où furent jetés les Chillouks, tués ce jour-là, neuf crânes bien conservés, dont l'examen a fourni des données positives pour l'ethnographie de cette région.

Tous les bateaux qui arrivent à Fachoda sont obligés d'y passer plusieurs jours; ils ont, d'une part, à compléter leur provision de grain; de l'autre à soumettre aux agents du fisc les papiers du bord, nécessaires à la perception des droits, qui se prélèvent sur chaque tête de l'équipage : mariniers et soldats. Il en résulte que pendant les mois de janvier et de février la ville présente assez d'animation.

Heureux de pouvoir donner à mes membres la liberté qui leur manquait dans ma très-petite cabine, je fis dresser ma tente sur la rive; ce ne fut pas sans inconvénients. La crainte des voleurs m'obligea à faire monter à mes hommes une garde continue, l'arme au bras et chargée. En outre, les forçats égyptiens, qui n'avaient pas de fers, l'évasion n'étant pas plus praticable dans cette contrée qu'en Sibérie, flânaient au bord de l'eau pour mendier, et m'assommaient de bribes de français et d'italien : ce qui m'était fort désagréable.

Beaucoup de bateaux arrivaient journellement; tous avaient plus ou moins souffert des abeilles au Dyouràb-el-Esh. L'équipage entier de l'une de ces barques avait été contraint de rester dans l'eau depuis midi jusqu'au soir, ses hommes ne levant la tête que pour respirer, et recevant chaque fois de nouvelles piqûres.

Une forte brise qui soufflait du nord-est rafraîchissait le temps au point que, au lever du soleil, le thermomètre ne marquait pas plus de 16 à 17 degrés centigrades. Les hippopotames eux-mêmes paraissaient trouver l'eau plus froide que de raison; car, dès l'aurore, on les voyait sur un banc de sable, où ils étaient en foule. Un des leurs m'offrit une cible convenable pour essayer ma grosse carabine à éléphant, et pour juger de l'effet de son énorme balle.

J'étais continuellement stupéfait de la bouffonnerie de tous ces gens des bateaux, y compris les miens; plaisanter, badiner, railler semblait être pour eux l'une des nécessités de la vie. Rien ne se faisait sans jeu de mots, — facétie ou mauvaise

pointe. Des drôleries perpétuelles, un esprit amusant, dont rien n'arrêtait le flot, ni le jour ni la nuit. L'un d'eux avait-il fait une chose qu'on pût ridiculiser, il était accueilli par des volées de houè ! houè ! (le voilà ! le voilà !) et les quolibets de pleuvoir.

La bière de Fachoda, qu'on leur servait dans des gourdes d'une assez belle contenance — pots et choppes sont inconnus ici — n'était pas sans concourir à cette folie permanente ; mais ces gens-là ont réellement la passion du badinage ; et ce n'est pas seulement la jeunesse qui se livre à ces jeux : les hommes faits, même ceux d'un âge avancé, ont la gaieté naïve des enfants.

Certains noms sont aussi communs là-bas, qu'en Angleterre ceux de Brown et de Smith. Sur notre bateau seulement, il y avait six Mohammed : d'où la nécessité de forger des sobriquets ; l'un d'eux avait été surnommé Abou-Achérah (l'homme aux dix pères) ; un autre Berdahouili (le Morfondu). Des épithètes plus ou moins poétiques : Père de la vierge, ou Cheik des femmes, désignaient quelques-uns. Celui de mes Mohammed, qui avait eu maille à partir avec un buffle, était suffisamment distingué par le surnom d'Amin, qui veut dire fidèle ; mais ses camarades l'appelaient le Nageur. Il avait jadis perdu un bateau qu'il commandait pour un traitant, et n'avait échappé à la mort qu'en gagnant la rive à la nage, d'où le nom satirique dont il était affublé.

Le soir de notre arrivée à Fachoda, un événement auquel je m'attendais tous les jours et à toute heure causa parmi nous un certain émoi : l'un de nos hommes fit partir son fusil sans le vouloir, et la balle siffla d'un bord à l'autre du bateau. Le lendemain, par la même inadvertance, un esclave de l'un des fonctionnaires du gouvernement reçut toute la charge dans le bras. L'auteur de la blessure eut à payer cent cinquante dollars, payement auquel tous ses camarades contribuèrent, sous prétexte que pareil accident pouvait leur arriver d'un moment à l'autre. Moi-même j'avais été effleuré par le coup de la veille ; et bien que d'habitude il fût très-partial pour ses hommes, le capitaine, qui était l'agent de Ghattas, jugea le fait très-sévèrement. A la majorité des voix, que les Nubiens ne manquent jamais de consulter, le coupable fut condamné à recevoir plusieurs douzaines de coups de fouet, qui lui furent infligés sur le pont et qu'il endura sans faire entendre un murmure.

La rive droite du courant, vis-à-vis de Fachoda, n'est pas celle

du fleuve, mais le bord d'une grande île qui a une étendue de plusieurs lieues en amont et en aval. De l'autre côté de l'eau, à quelque distance dans les terres, les Dinkas, nous a-t-on dit, habitent de grands villages, où, à l'époque de mon séjour, la garnison de Fachoda allait encore faire provision d'esclaves. En 1870, Baker réussit à mettre un terme à ces attentats; ce qui fut bientôt connu dans les provinces les plus lointaines.

Les tribus Dinkas de cette région sont appelées Dang-Yohl, Dang-Yahl, Behr, Nyell et Abelâng.

Vis-à-vis de Fachoda, la rive est couverte de fourrés étendus où l'on se procurerait du bois en quantité indéfinie. Dans l'une de mes excursions à travers cette forêt, j'ai tué un python de Séba, qui est le boa d'Afrique. Il mesurait quinze pieds de long et n'était pas au-dessus de la taille moyenne de l'espèce. J'ai vu souvent à Gallabat de ces reptiles avoir plus de vingt pieds. La mort rapide de cet énorme serpent, que j'avais tiré avec du plomb, dont quatre grains seulement l'avaient touché, me frappa comme un fait remarquable. Je trouvai pour mes carabines, dans sa dépouille qui était brillamment tachetée, la matière d'excellents étuis, à la fois solides et à l'épreuve de l'eau.

CHAPITRE III.

Camp du moudir. — Un roi nègre. — Campagnes. — Avenir du pays. — Un juge plein de sagesse. — Le Faki. — Gomme arabique. — L'arbre mélodieux. — Mohammed-Abd-es-Sâmate. — Bateaux en course. — Fourberie des Chillouks. — Grand marché. — Excuse du pillage. — Premier papyrus. — César parmi les pirates. — Impossible d'avancer. — Plantes aquatiques. — Hippopotames effrayés. — Dernier obstacle. — Le lac No. — Dépréciation du Bahr-el-Ghazal. — Le Ghattas. — Les Nouërs. — Le Balæniceps. — Analogie entre la population et la faune. — Euphorbes ressemblant aux cactus. — Importance du Bahr-el-Arab. — Prairies de vallisneria. — Arrivée au port Rek. — Nature du Bahr-el-Ghazal. — Le mechra. — Climat humide et ses victimes. — Le Saint. — Traits du paysage. — Une vieille reine et son prince-consort. — Présents royaux. — Poissons et volatiles.

Les bateaux de Ghattas, à destination du fleuve des Gazelles, n'arrivèrent que plus tard, ce qui nous fit passer neuf jours à Fachoda. Sans leur aide, notre équipage n'eût pas été suffisant pour triompher du *Sett*, amas d'herbes flottantes qui allaient nous barrer le chenal, et pour nous protéger contre une attaque possible des naturels insoumis.

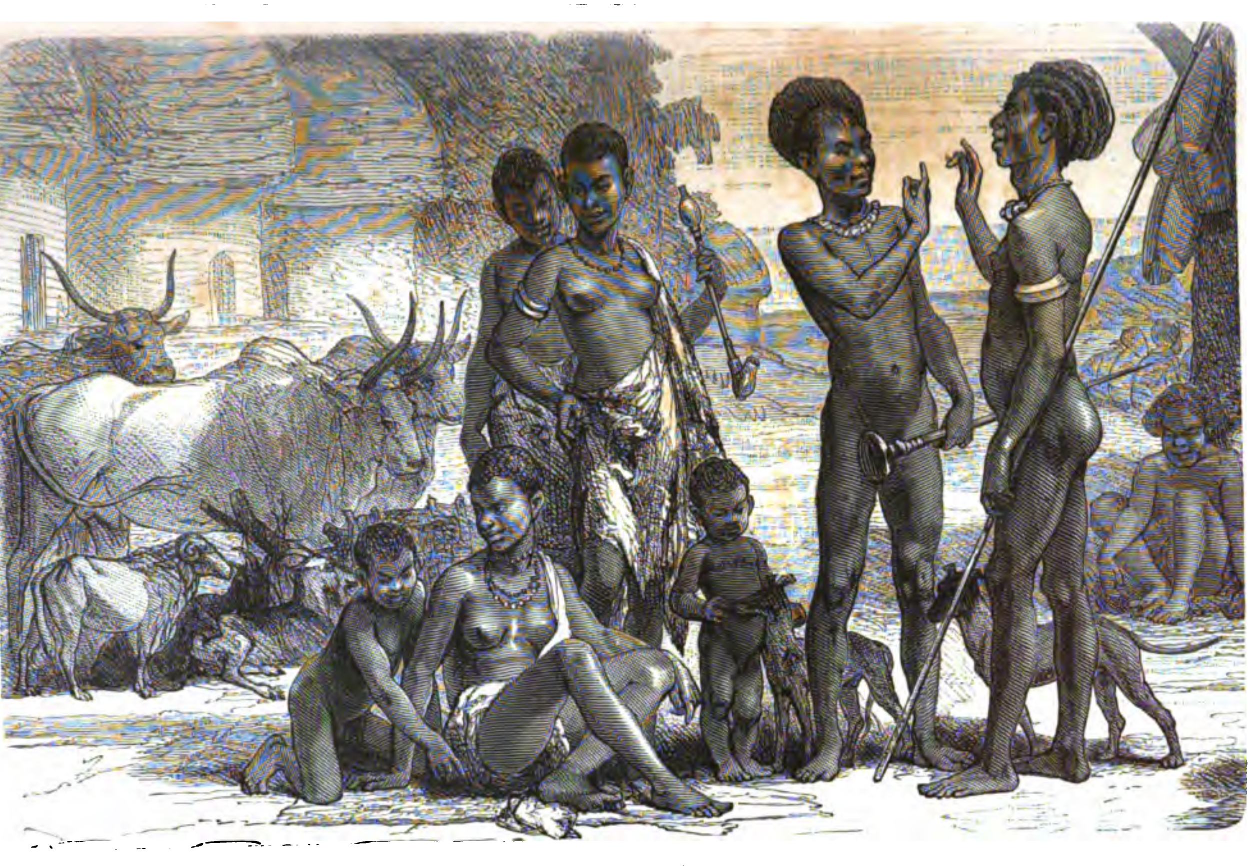
Je profitai de ce délai pour faire dans le pays une plus grande tournée, qui me mit à même de voir quelques-uns de ses villages, et de prendre un aperçu du nombre de ses habitants. Le chef de la garnison, un Turc, qui m'appelait son compatriote parce que j'étais Européen, m'accompagna, suivi d'une escorte imposante; nous étions tous à cheval. Dans cette excursion, où, par parenthèse, il ne me fut pas même offert un bol de lait, je vis peu de chose de neuf; c'était toujours ce que j'avais déjà observé : des êtres d'une teinte grise ou couleur de rouille, des huttes coniques innombrables et des troupeaux sans nombre. Je fus cependant frappé de quelques détails qui paraissent caractéristiques de ces nouveaux sujets de l'Égypte, et que je vais mentionner.

La tribu des Chillouks habite, sur la rive gauche du Nil-Blanc, un territoire d'environ deux cents milles de longueur sur dix de

large, et qui remonte jusqu'à l'embouchure de la rivière des Gazelles. Pressée au couchant par les Baggaras, elle ne peut pas s'étendre du côté de l'est, où elle est bornée par le fleuve. On ne la retrouve dans cette direction qu'au bord de la partie inférieure du Sobat. Son asservissement à l'Égypte, complété en 1871, a fait procéder, depuis cette époque, au recensement de tous les villages qu'elle possède sur la rive gauche du fleuve. Le dénombrement a donné un chiffre d'environ trois mille. Chacun de ces villages présente de quarante-cinq à deux cents huttes, et chacune de ces cases abrite une famille de quatre ou cinq membres; total : douze cent mille individus pour la fraction des Chillouks dont nous parlons. Cette estime est complétement en rapport avec celle que le moudir de Fachoda, très au courant de l'état du pays, m'avait communiquée en 1869. Or la bande de terre, où se pressent ces douze cent mille âmes, ayant à peine deux mille milles de superficie, nous lui trouvons six cents habitants par mille carré, c'est-à-dire le chiffre des cantons populeux d'Europe.

Dans aucune des parties connues de l'Afrique, sans même en excepter l'Égypte, la population n'est aussi compacte; mais peut-être n'y a-t-il pas de localité au monde où les conditions d'existence soient aussi favorables. L'agriculture, l'élève du bétail, la chasse et la pêche, tout contribue en cet endroit au développement et à l'entretien d'une vie exubérante. La fertilité du sol y est augmentée par le retour des pluies et par l'irrigation que permettent les crues du fleuve, auxquelles se joignent l'assistance de nombreux canaux et la protection des nuages, ordinairement assez nombreux pour atténuer l'ardeur du soleil et pour conserver à la terre une humidité permanente. Les herbages commencent à la lisière des champs; ils ont parfois à souffrir de la sécheresse et des incursions des Baggaras; mais, en somme, ils offrent au bétail une pâture quotidienne d'une valeur inappréciable. Le poisson abonde, ainsi que l'hippopotame et le crocodile; et sur l'autre rive est un magnifique terrain de chasse, entièrement libre, terrain qui serait colonisé avec avantage, n'étaient les Dinkas et leurs dispositions hostiles.

Une nouvelle preuve que le territoire des Chillouks est surabondamment peuplé nous est fournie par l'émigration d'un nombre considérable de ses habitants; beaucoup d'entre eux vont s'établir au sud-ouest, entre les Dinkas et les Bongos. Je parlerai plus loin de ces tribus détachées, qui sont les Dembos et les



Village chillouk.

Diours, et ne m'arrêterai ici que pour noter le contraste frappant que présente, avec l'uniformité des lieux, la diversité des peuples : différence de langage, d'extérieur et de nombre. Tandis qu'au pays des Chillouks il y a probablement plus de six cents âmes par mille carré, celui des Bongos, situé à moins de cent quatre-vingts milles au sud-ouest, offre à peine douze habitants pour le même espace; et, dans une étendue qui n'a pas plus de trois cents milles, les Baris et les Akkas nous donnent l'exemple des deux extrêmes de la stature humaine : les premiers pouvant rivaliser avec les Patagons, les autres étant bien au-dessous de la taille ordinaire.

A ce que nous avons dit relativement aux bourgades des Chillouks, il faut ajouter que sur toute la rive du fleuve, jusqu'aux dernières limites du territoire, elles semblent ne former qu'un seul village, dont les quartiers seraient séparés par des intervalles de mille pas au maximum, et quelquefois de trois cents pas tout au plus. Les cases, bâties avec une régularité remarquable, sont tellement rapprochées, qu'à première vue on compare naturellement leurs groupes à des amas de champignons. Elles sont plus élevées, plus étroites que celles des Dinkas, et leur toiture conique, au lieu de se terminer en pointe, a le sommet arrondi, ce qui augmente la ressemblance et rend la comparaison fort juste.

Ces bourgades, plus ou moins importantes, n'ont pas de clôture extérieure; elles sont divisées par des sortes de cloisons, faites en paille, cloisons qui courent parmi les huttes et renferment le bétail de chaque propriétaire. Les grands parcs à bestiaux, que l'on trouve ailleurs dans les villages éparpillés, tels que ceux des Dinkas, n'existent pas ici en raison du peu d'emplacement. Toutefois, au milieu de chaque village, est un espace circulaire où tous les soirs les habitants se réunissent. Là, couchés sur des peaux de bœufs ou accroupis sur des nattes d'ambatch, ils fument le tabac du pays dans d'énormes pipes à fourneau d'argile, et respirent les exhalaisons des tas de bouse auxquels on a mis le feu pour éloigner les moustiques.

Sur la place il y a généralement la tige d'un arbre, où sont accrochés des tambours destinés, en cas d'alerte, à donner l'alarme et à prévenir du danger les bourgades voisines.

Depuis la conquête, chaque village a son inspecteur, qui est soumis au contrôle d'un surintendant. Le ressort de celui-ci, qu'on peut appeler un district, se compose de cinquante à

soixante-dix, parfois de cent villages; et l'on compte près d'une centaine de ces districts qui, tous, ont leur nom particulier.

Bien que les Chillouks soient étrangers aux raffinements de la parfumerie d'Europe, ils n'en ont pas moins leurs cosmétiques, à savoir une couche de cendre qui les protége contre les insectes. Lorsque la cendre provient d'un bois quelconque, l'individu est absolument gris, ce qui est la livrée des pauvres; quand elle est faite avec de la bouse, elle donne au corps une teinte rousse, teinte diabolique, qui fait reconnaître les propriétaires du sol[1]. La cendre, la bouse et l'urine de vache sont les éléments indispensables de la toilette; ce dernier produit sert en outre au lavage de tous les récipients du lait, sans doute pour suppléer au manque de sel; mais cette coutume affecte l'odorat d'une manière peu flatteuse.

Les Chillouks présentent donc un aspect qui n'a rien d'agréable; d'autant plus que, dès leur enfance, on leur a enlevé les incisives de la mâchoire inférieure, usage qui, du reste, est commun à tous les noirs qui habitent les bords du haut Nil. Toutefois leur visage a beaucoup moins du type franchement nègre que l'on pourrait s'y attendre d'après la nuance de leur peau. A en juger par la forme de leur tête, qui est plus large et qui a la mâchoire moins forte que chez beaucoup de leurs congénères, ils appartiennent à l'une des races les moins dégradées du centre de l'Afrique. Les crânes que j'ai rapportés des environs de Fachoda ont offert, avec ceux qu'on a retirés des tombeaux de l'ancienne Égypte et avec d'autres provenant de fellahs contemporains, une ressemblance remarquable. Suivant le professeur Hartmann, la similitude consisterait dans le caractère important que présentent les os du nez; les avoir si profondément implantés qu'ils semblent comprimés par le front est, paraît-il, en discordance avec le type commun des races nègres. Sans se prononcer d'une manière décisive sur la véritable parenté des Égyptiens et des Chillouks, l'éminent professeur pense qu'il y a au moins dans la susdite ressemblance une nouvelle preuve de l'origine incontestablement africaine de ces derniers.

Les Chillouks ont la démarche si languissante, le repos d'une

1. Toutes les peuplades qui n'ont pas de vêtements, y suppléent en général par un enduit quelconque, soit une couche de graisse, de pommade, ou simplement d'huile; ce qui est nécessaire au bon entretien de la peau Ici, la couche de cendre aurait pour objet et pour résultat, selon Petherick, de prémunir ceux qui la portent contre les rhumatismes; d'où la préférence accordée à la cendre de bois de vache qui est ammoniacale. (*Note du traducteur.*)



Un Chillouk.

immobilité si parfaite, qu'on les prendrait pour des ombres quand ils se traînent sur leurs jambes maigres, ou pour des momies quand ils ne bougent pas; si bien que l'étranger, en regardant ces corps inertes et revêtus de cendre, croit voir des cadavres en décomposition plutôt que des êtres vivants. Néanmoins sans leur badigeon qui, rouge ou gris, leur donne complétement un aspect de l'autre monde, les Chillouks ne seraient pas disgracieux. Ils sont de taille moyenne; même en général, si on les compare aux Dinkas, haut montés sur des jambes grêles, ils semblent petits.

Comme la plupart des Africains peu vêtus ou entièrement nus, ils donnent la plus grande attention à leur coiffure; le poil au contraire est soigneusement enlevé de toutes les parties du corps sitôt qu'il apparaît. Chez les hommes, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, l'application répétée d'argile, de gomme ou de bouse de vache agglutine et raidit si bien la chevelure, que celle-ci prend et conserve la forme voulue : soit une crête, soit un casque ou un éventail. La plus grande variété s'observe à cet égard; on voit beaucoup d'individus avec une bande transversale de la hauteur de la main, bande qui va d'une oreille à l'autre et constitue un nimbe, de couleur grise, terminé, derrière la tête, par deux pendeloques circulaires. Certains élégants ne se contentent pas d'une seule bande, et en portent plusieurs disposées parallèlement, à de petits intervalles. Une forme qui est assez commune, et qui produit l'effet le plus grotesque, est l'imitation évidente du casque de la pintade; absolument comme, parmi nous, maintes coiffures semblent empruntées à l'uniforme de quelque animal.

De temps en temps on rencontre des têtes à peu près rases. Est-ce par suite de maladie ou de quelque mésaventure arrivée dans l'arrangement des cheveux, ou bien d'une chute qui aura brisé l'édifice? Je l'ignore; mais il manque quelque chose à ces têtes-là. En pareille circonstance on voit souvent un curieux appendice attaché sur le front, sorte d'abat-jour taillé dans la crinière d'une girafe. Cette visière de poil a été remarquée ailleurs; elle n'est pas étrangère aux Cafres du sud.

Quant aux femmes, je n'ai vu sur leurs têtes que de petites boucles naissantes et laineuses, pareilles aux frisons de l'Astrakan; mais si leur coiffure est simple, elles ne sont pas entièrement nues; un tablier en peau de veau, attaché à la ceinture, leur descend jusqu'aux genoux.

De même que les Dinkas, dont ils paraissent avoir les habi-

tudes, excepté pour l'arrangement de la toison, les Chillouks portent généralement une sorte de canne, espèce de massue, d'environ trois pieds de longueur, ayant une lourde pomme globuleuse, et allant en diminuant jusqu'à finir en pointe, de manière à figurer un énorme clou. Ils n'ont pas d'autre arme qu'une lance à longue hampe et à fer barbelé; cette lance vaut un dollar, à en juger par les objets réclamés en échange. L'arc et les flèches ne sont pas moins inconnus chez eux que chez les Dinkas, tandis qu'ils constituent les armes principales des Nouërs.

Les bœufs, les chèvres et les moutons des Chillouks sont les mêmes que ceux que nous trouverons plus tard chez les Dinkas. A l'élève du bétail se joint celle de la volaille. Excepté le chien, les autres animaux domestiques sont étrangers au pays; ils n'en supporteraient pas le climat. Mais partout les chiens abondent; ce sont de petits lévriers, — à peine de la taille de nos chiens d'arrêt. Presque tous ont la robe fauve, avec le museau noir; leur poil est court et doux, leur queue longue et nue comme celle des rats, leur museau très-effilé. L'oreille, dressée à demi, a l'extrémité molle, déchiquetée et retombant en avant. Comme tous les chiens des bords du Nil, depuis le paria d'Égypte jusqu'au mâtiné des villages soudaniens, le lévrier des Chillouks n'a pas, aux pieds de derrière, le rudiment d'orteil que possèdent tous les chiens d'Europe. En somme, il diffère peu de celui du Kordofan et du Sennaar. D'une agilité sans exemple, il bondit tellement vite qu'il force aisément la gazelle. Rien ne l'arrête; murs de dix pieds de haut, fourmilières les plus élevées, il les franchit d'un bond, avec l'aisance et la célérité des chats, et fait horizontalement des sauts de trois ou quatre fois la longueur de son corps. J'ai emmené une petite meute de ces chiens, de race pure, qui ont parfaitement réussi dans l'intérieur, où ils ont fait preuve d'une grande fécondité.

Les vieilles traditions et le souvenir fabuleux des ancêtres tiennent parmi les Chillouks, ainsi que chez tous les simples enfants de la nature, la place des légendes religieuses et des systèmes ethniques. Tout leur culte se borne à la vénération d'un certain héros qu'ils regardent comme le père de leur race, et qui, suivant eux, les a conduits à l'endroit qu'ils habitent. Dans les cas de disette, lorsque la pluie se fait désirer, ou pour obtenir une moisson plus abondante, ils invoquent le nom de ce père commun. A l'égard des morts, ils s'imaginent que

ceux-ci errent parmi les vivants et continuent à leur être utiles ou à les desservir.

Le premier février, à une heure avancée du soir, nous quittâmes Fachoda ; et sans faire usage de la voile, nous suivîmes la rive gauche du fleuve. Au point du jour, nous arrivions au camp du moudir. Nous y fûmes accueillis par des chants et par des acclamations accompagnés du braiment des trompettes. Le gouverneur m'introduisit dans sa tente; les pipes furent allumées, et, tout en fumant, je lui racontai pendant des heures les dernières nouvelles du monde civilisé. Après avoir parlé des sources du Nil, j'en vins à la campagne d'Abyssinie et détaillai les événements de la guerre de Sept-Jours. Je reçus en échange plusieurs moutons, plusieurs chèvres et un bœuf en excellente condition.

Des huttes en paille, grossièrement faites, et dont l'irrégularité contrastait d'une façon peu heureuse avec la symétrie que présentent les demeures des Chillouks, formaient le gros du camp. Des tentes militaires et des nattes, posées sur quatre piquets, complétaient l'installation. Une simple haie d'épine, trouée en deux endroits où se voyaient à chacun la gueule d'un canon, protégeait le bivac situé au bord du fleuve.

Sous la véranda du moudir, je fis connaissance avec celui des deux chefs indigènes qui, suivant l'expression du gouverneur, avait recouvré la raison, c'est-à-dire avait fait soumission pleine et entière à l'Égypte. Une guenille autour des reins, et des sandales communes, indiquaient seules le rang qu'il avait occupé. Ses cheveux ras étaient découverts, et toute sa parure consistait en un fil de perles, tel que, dans sa tribu, en portent les chefs de famille : collier valant environ deux groschen (vingt-cinq ou trente centimes). Il ne lui restait pas l'ombre de son ancien pouvoir ; les beaux jours où, entouré d'un conseil d'État, il avait tenu le sceptre patriarcal de ses aïeux, étaient finis à jamais.

De tous les noirs qui occupent les bords du Nil, les Chillouks avaient le gouvernement le plus régulier. Pour les apprécier à leur juste valeur, il faudrait consulter les notes qui ont été prises sur eux à l'époque de l'expédition de Méhémet-Ali. Les circonstances sont maintenant bien changées; tout a disparu de ce qui caractérisait cette peuplade, alors qu'elle était indépendante.

A proximité du camp, la paix semblait assurée ; les villageois paraissaient obéir sans murmure au gouverneur, dont l'admi-

nistration n'était pas oppressive, et qui se contentait de leur demander les vivres dont la troupe avait besoin. Mais avec les Chillouks du sud, le gouvernement était en hostilités ouvertes. Kachgar, un autre descendant de l'ancienne famille régnante, se posait toujours en souverain, et rendait la partie du fleuve qui bordait ses États extrêmement dangereuse pour les barques du commerce. De temps à autre le moudir, à la tête de ses six cents hommes, entreprenait une expédition contre lui, mais ne parvenait pas à l'atteindre. Bien que les rebelles, suivant le gouverneur, pussent mettre en ligne vingt ou trente mille guerriers, ils refusaient la bataille. Au second coup de canon, ils prenaient la fuite, abandonnant leurs troupeaux sur lesquels fondait la cavalerie égyptienne, composée de Baggaras. Cette race de nomades, nous l'avons déjà dit, s'est toujours adonnée à l'enlèvement du bétail et en fait encore son occupation favorite.

La tâche du gouverneur était loin d'être facile. Non-seulement il n'arrivait pas à soumettre les réfractaires, mais son insuccès le mettait mal avec les traitants. « Le moudir, me disait l'un de ces derniers, ne se soucie pas d'attaquer les Chillouks ; il les protége. Qu'ils lui donnent quelques-uns de leurs bœufs, c'est tout ce qu'il demande. Nous, au contraire, nous voudrions les écraser, anéantir cette lignée du démon. » Il y avait quelque chose de vrai dans ces paroles. « Je n'ai besoin que du meilleur d'entre eux, me confiait le moudir, et voudrais le leur faire comprendre. » Les Chillouks savaient fort bien que ce meilleur était leur bétail, et ne se résignaient à le céder que lorsque les grenades et les fusées leur écorchaient la peau.

Aujourd'hui toute la contrée est soumise. Quel sera son avenir? Il ne m'apparaît pas sous un jour favorable. Le khédive se refuse à prendre des Européens pour gouverneurs de ses provinces lointaines, ainsi que Munzinger l'est à Massaoua ; et ses fonctionnaires ne doivent pas avoir les qualités suffisantes pour administrer les territoires nouvellement annexés. Ismaïl-Pacha fonde de grandes espérances sur le chemin de fer qui doit relier Khartoum à l'Égypte. Il est probable, en effet, que cette voie ferrée donnera au commerce une impulsion inattendue; mais ce qu'elle n'empêchera pas, non plus que la volonté du khédive, c'est le dépeuplement du pays des Chillouks.

Puisque les naturels fuient le contact des civilisés, et que les cultivateurs d'Égypte ont chez eux des terres qui leur suffisent,

je ne vois d'avenir pour ce pays, si favorisé du Ciel, que dans une forte immigration d'Asiatiques.

Afin de mettre au courant ma correspondance, qui alors se trouvait assez arriérée, je passai trois jours au camp du moudir. Celui-ci était originaire du Kourdistan et d'une intelligence remarquable; ce fut pour moi un vif regret de ne pas pouvoir écouter plus longtemps les informations qu'il me donnait sur les Chillouks, dont un long séjour parmi eux lui avait fait connaître les mœurs et les usages. J'acceptai ses renseignements avec d'autant plus de confiance qu'il parlait couramment la langue du pays, ce que j'ai peu rencontré chez les fonctionnaires turcs, et ce qui lui permettait d'avoir avec les indigènes des relations plus étendues. Il était constamment pris pour arbitre par ses administrés, qui lui soumettaient leurs différends et jusqu'à leurs affaires les plus intimes.

Pendant que j'étais là, une jeune fille, après être restée longtemps blottie dans un coin, s'avança toute confuse, et d'une voix étouffée par l'émotion, pria le gouverneur de faire consentir ses parents à son mariage avec un jeune homme qui s'appelait Yod. Celui-ci était pauvre : c'était là le grand obstacle.

« A-t-il des vaches? demanda le moudir.

— Non; Yod n'a pas de vaches, mais Yod veut m'épouser, et je veux être la femme d'Yod. »

Elle ne sortait pas de là, et pressait le moudir de prendre parti pour elle : l'opinion du gouverneur déciderait ses parents. Mais le gouverneur refusait son concours.

« Nous le voulons, répétait la jeune fille.

— A-t-il des vaches? » reprenait le moudir.

L'affaire ne semblait pas pouvoir s'arranger, quand le gouverneur dit à la pauvre enfant : « Allez et prenez patience; attendez que votre promis ait assez de bétail pour satisfaire votre famille. » La décision n'était pas très-consolante, mais elle me fit voir que le gouverneur se faisait une loi de respecter la coutume du pays.

De beaux bois d'acacias-gommiers, aussi grands que le permettait l'extension des villages, entouraient le camp. Sur l'autre bord, se déployait toujours une terre déserte et sans maître. Les eaux du fleuve étaient basses, presque à leur minimum, et des bandes nombreuses d'oiseaux aquatiques, rémipèdes ou échassiers, barboteurs ou pêcheurs, animaient la rive. Ce n'étaient plus, comme en aval, les canards et les oies qui avaient la pré-

pondérance, mais les grues couronnées. Des milliers de ces grues, réunies en foule, se pressaient au bord de l'eau où il n'était pas difficile de les atteindre. Protégé par les grandes herbes qui couvraient les talus de la berge, on n'avait qu'à décharger son fusil pour faire une chasse merveilleuse. Outre la cigogne rose et la cigogne noire, se trouvait parfois la cigogne blanche, celle qui en Allemagne nous est familière et que j'ai vainement cherchée en amont.

Dans cette région, comme partout en Afrique, les milans sont d'une hardiesse excessive. De charmants faucons gris sont également nombreux ; mais de tous les rapaces que l'on voit ici, le plus remarquable est un grand aigle brun et blanchâtre, l'*haliætus vocifer*, qui, perché isolément sur les arbres ou sur les buissons, à proximité de l'eau, vous émeut par ses cris. Cette voix étrange, qui ne ressemble à aucune autre des voix de la race ailée, jette sur le fleuve, où ils se prolongent, des accents toujours imprévus. Parfois vous croyez entendre crier des femmes, dont la terreur vous glace, parfois ce sont les clameurs enfantines de gamins qui sortent de leur cachette. L'illusion est telle que, pour ma part, je n'ai jamais manqué d'accourir où m'appelaient ces cris de détresse. Cette particularité, à laquelle ce pygargue doit le nom de vocifer, lui a fait donner par les Soudaniens celui de Faki, le prêtre aux cris aigus.

Parmi les oiseaux qui recherchent les lieux habités, le plus abondant est la corneille d'Abyssinie à poitrine blanche. Tous les bois autour de Fachoda en sont couverts. Cette espèce vit par couples, dont l'occupation est de déchiqueter continuellement le tronc des arbres ; il n'est pas rare de voir le corbeau se joindre à cette corneille.

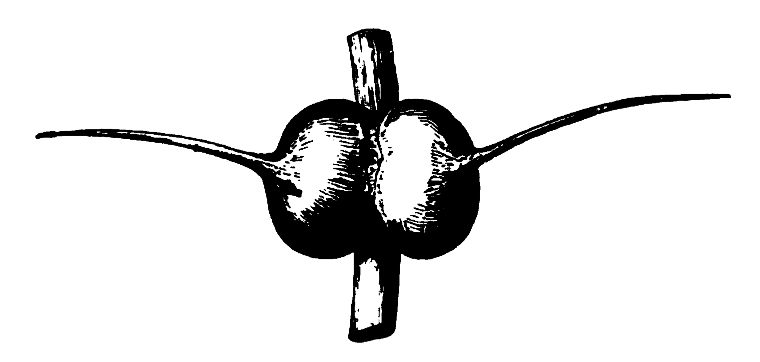
Le rahama, jadis vénéré par les Hébreux et par les Égyptiens, qui en avaient fait un emblème d'affection paternelle, se réunit en nombre considérable à Khartoum, où il exerce les fonctions de nettoyeur des rues ; mais bien qu'il se rencontre dans toutes les villes de Nubie et d'Égypte, on ne le voit pas ici ; il fuit le désert et ne se trouve à l'aise que dans les endroits civilisés. Il est remplacé dans ce district par le percnoptère (*neophron pileatus*), que les Soudaniens appellent *nisr*, bien qu'en arabe ce mot soit le nom générique de l'aigle.

Les landes, interrompues qu'elles sont par des touffes d'arbustes, et malgré la proximité des villages, renferment un grand nombre de pintades. Sur des espaces de plusieurs milles d'éten-

due, l'herbe des savanes est étouffée par le bamia (*hibiscus esculentus*), dont la capsule, avant la maturité, est pour les Nubiens un légume favori. Au bord du Nil-Blanc, cette malvacée croît parfaitement à l'état sauvage, tandis que plus au nord elle a besoin de culture.

La gomme est si abondamment produite par les bois d'acacia, que, dans l'intérêt du commerce, ces bois mériteraient une attention particulière. Pendant l'hiver, en une journée, un seul homme recueillerait aisément cent livres de ce précieux article. Les marchands de Khartoum ne parviennent pas à satisfaire à toutes les demandes qu'ils reçoivent d'Europe à son sujet; malgré cela, je n'ai vu personne qui s'occupât de sa récolte.

Jusqu'à présent, les différentes gommes apportées au marché



Épines d'acacia fistula.

de Khartoum sont les deux sortes connues sous le nom de *talk* et de *sennaari*, et dont la qualité est médiocre; elles n'en ont pas moins une certaine valeur commerciale; et, par leur abondance, elles procurent de grands bénéfices.

Les bois d'acacia occupent dans cette région une aire de cent milles carrés; sur la rive droite, ils arrivent jusqu'au bord de l'eau. De toutes les variétés qu'ils présentent, la plus remarquable est celle que j'ai nommée *fistula*, et qui, au bord du Nil, s'appelle *sofâr*, mot arabe qui veut dire flûte. Une larve d'insecte creuse les épines de cet arbre et forme à leur base une galle sphérique d'un pouce de diamètre. Quand la bestiole a quitté sa demeure, après y avoir fait une ouverture circulaire, le brin tubuleux devient un instrument de musique dont le vent tire des sons réguliers, pareils à ceux d'un pipeau; de là le nom

de sofâr, et celui d'*arbre siffleur*, que les indigènes ont donné au fistula.

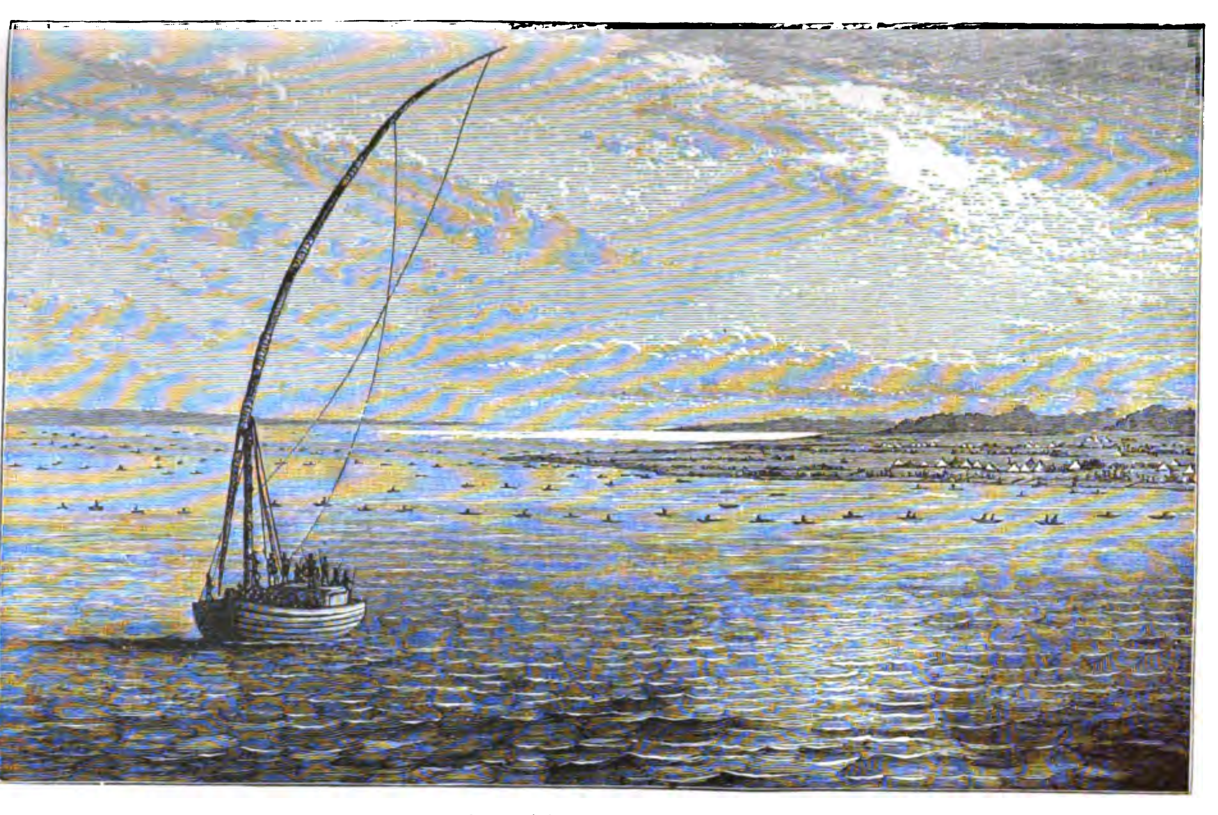
Non moins productif que les autres, cet acacia fournit une portion de la gomme qui est vendue sous le nom de Ghédaref. On trouve souvent celle-ci par amas de la grosseur du poing; il est rare qu'elle soit incolore; généralement elle est d'un jaune d'ambre.

Rien de plus frappant que l'aspect d'un bois de sofâr en hiver, alors que, dépouillée de tout feuillage, la ramée couverte de ses épines globuleuses, d'un blanc de chaux, groupées comme des flocons de neige sur ses bras nus, donne à la forêt un aspect fantastique, que rendent plus saisissant les soupirs harmonieux de ses milliers de voix.

La transmission des particularités que présente le sofâr est quelque chose de très-remarquable. A mon premier voyage, j'avais apporté au Caire des graines de cet acacia; en 1868, les arbres qu'elles avaient produits étaient déjà de grande taille et offraient à leur tour les altérations caractéristiques des parents : mêmes galeries dans les épines, même excroissance perforée de la même façon. Et ce n'était pas seulement dans le parc d'Eskébieh, mais dans tous les lieux où des graines de même origine avaient été plantées, que le fait se rencontrait, laissant ce problème à résoudre : comment l'insecte avait-il vécu dans la graine, ou par quel moyen avait-il pu atteindre son arbre à une pareille distance?

Le 5 février, nous quittâmes le camp du moudir pour reprendre notre course vers la région du papyrus. Des bateaux que nous attendions, un seul était arrivé. Le gouverneur avait requis le propriétaire de nous assister en cas de besoin; circonstance des plus heureuses pour moi, car elle me fit connaître Mohammed Abd-es-Sâmate, auquel appartenait ledit bateau. Ce Nubien magnanime devait avoir sur mon entreprise une énorme influence et contribua plus à mon succès que tous les satrapes du Soudan. J'avais eu occasion de le rencontrer avant mon arrivée à Khartoum. Cette fois, il me pria d'être son hôte, m'offrant de m'accompagner chez les tribus les plus lointaines; proposition qui me fit tressaillir de joie.

Mohammed Abd-es-Sâmate, natif du Dar-Kénous, était dans son genre une sorte de héros; l'épée à la main, il avait fait la conquête de plusieurs districts, qui, en Europe, auraient formé de petits États. Doué au plus haut degré de l'esprit d'entreprise, il



Poursuivi par les Chillouks.

bravait tout danger, et n'épargnait ni la peine ni les sacrifices. Suivant les paroles d'Horace : « il parcourait la terre et les eaux allant jusqu'aux derniers Indiens pour échapper à la pauvreté. » Malgré ce désir, il avait pour la science la plus vive sympathie, et serait allé au bout du monde pour voir les merveilles de la nature.

Aussi loin que le regard peut s'étendre, le Sobat coule entre des rives planes que longent des steppes sans limites. Sa largeur, à son embouchure, est d'environ moitié de celle du Nil. Pendant longtemps ses eaux troubles et laiteuses, couleur qui annonce une rivière de montagne, se distinguent de celles du fleuve, dont la nuance est d'un bleu noir et limpide. Néanmoins l'eau du Sobat est bien préférable à celle du Nil, qui sort transparente des amas d'herbes où elle s'est filtrée, mais avec une saveur fade et terreuse extrêmement désagréable. L'effet du mélange des deux courants se reconnaît jusqu'à Fachoda, où les habitants s'imaginent qu'ils en retirent quelque avantage au point de vue hygiénique.

Nous suivions de près la rive droite, la rive déserte. Malgré cela, le jour même de notre départ, nous étions en fuite devant les Chillouks, qui, avec leurs nacelles d'ambatch, se disposaient à nous attaquer. Le sort voulut qu'au moment où ils pouvaient nous apercevoir, notre vergue se brisât. Il fallut prendre terre. Bientôt le cri : « Les voilà ! les voilà ! » courut parmi nos hommes, et nous vîmes les canots voler sur le fleuve, où ils se pressaient comme des fourmis. A peine avions-nous regagné notre barque, et fait à la hâte quelques préparatifs de défense, que les premiers Chillouks, la lance de guerre au poing, sautaient sur la rive à l'endroit que nous venions de quitter. En apparence, ils venaient nous proposer des vivres; mais, « Danaos timentes, » et nous poursuivîmes notre route.

Bien que notre bande, avec celle d'Abd-es-Sâmate, comptât quatre-vingts hommes, tous armés de fusils, il était à peu près certain que lorsque la brise du nord-est, qui nous faisait marcher sans voiles, viendrait à cesser, l'ennemi fondrait sur nous. La crainte qu'il nous inspirait n'était pas sans motif. Il y avait là sur pied au moins dix mille hommes, et sur le fleuve trois mille canots en mouvement.

Arrivés dans un endroit relativement sûr, nous pûmes observer les indigènes avec plus d'attention. Je pris mon télescope, et vis des hommes réunis par groupes où l'on gesticulait avec violence,

et où des querelles paraissaient se produire. Je vis des femmes chargées de paniers remplis de volailles battant des ailes. Puis commença l'évacuation de la rive que nous avions quittée; le mouvement redoubla sur le fleuve; de nouvelles multitudes, accourues sur l'autre bord, se précipitèrent dans les batelets et donnèrent à la scène l'apparence d'une émigration générale.

Depuis trois ans, il n'était possible aux bateaux du commerce d'approcher de cette partie de la rive que lorsqu'ils étaient plusieurs, c'est-à-dire en force suffisante pour se faire respecter. Cinq barques, se rendant à Khartoum, chargées de dents d'éléphant, avaient été capturées dans la même saison. Il y avait eu chaque fois apport de marchandises de la part des indigènes; les hommes des bateaux s'y étaient chaque fois laissé prendre, et, au moment où les achats avaient absorbé leur attention, l'ennemi, tombant sur eux, les avait massacrés. La poudre, les carabines, l'ivoire, tout avait été pris, et le feu mis au bâtiment. Ghattas, le propriétaire de ma barque, avait perdu de la sorte une riche cargaison. Quatre-vingts de ses gens étaient morts dans cette affaire; on peut dire tout l'équipage. Seuls, le capitaine et une esclave étaient parvenus à se jeter dans le fleuve, où, la tête cachée sous des plantes aquatiques et se laissant aller à la dérive, ils avaient échappé à la vue de l'ennemi et gagné Fachoda.

Le lendemain de notre alerte, après avoir passé l'embouchure de la Girafe, nous fûmes rejoints par une flottille de six bateaux. Nous comptions alors près de trois cent cinquante hommes armés, ce qui nous permettait d'entrer en relations avec les Chillouks.

L'état du pays, qui empêchait ces derniers d'apporter leurs marchandises aux bateaux de passage, nous fit offrir des vivres en abondance, dès qu'il fut certain qu'il n'y aurait pas de combat. Un terrain plat qui du bord de l'eau s'étendait sur une largeur d'un mille, jusqu'à des rangées de doums (*Hyphœne thebaïca*), servit de marché, et présenta toute l'animation ordinaire de ces sortes d'endroit. De près et de loin accoururent les indigènes; il y eut bientôt là des milliers de Chillouks affairés et bruyants. Un grand nombre apportaient des paniers remplis de grain, d'œufs et de beurre, de haricots, de plumes d'autruche; les autres étaient chargés de bottes de volailles, attachées par les pattes. Le bruit, l'activité, le fracas de cette foule n'auraient eu leurs pareils que dans les marchés de nos plus grandes villes.

Une haie de guerriers, dont les lances, pressées comme des

épis, étincelaient au soleil, entourait la place; mais la crainte n'était pas de notre côté. Nos hommes, rassurés par leur nombre, s'animèrent à leur tour, et firent éclater les chants joyeux de la Nubie. Deux heures s'écoulèrent rapidement au milieu des emplettes, qui se soldaient avec de la verroterie blanche ou rouge. L'activité ne se ralentissait pas; de nouvelles charges affluaient des villages; les cris, les gestes, les chants étaient plus animés que jamais, lorsque, la brise venant à souffler, le capitaine fit sonner le départ. Les Chillouks s'imaginèrent que c'était le signal d'une attaque, et, pris de panique, s'enfuirent de tous côtés. Il en résulta un désordre et un vacarme qui défient toute description.

Le vent favorable n'empêcha pas nos gens d'aller faire un tour dans la campagne, où ils eurent la chance de trouver des hommes qui essayaient de cacher une génisse dans l'herbe. Un coup de fusil, et la bête tomba. Peu de temps après, la peau et la viande étaient à bord; une demi-douzaine de chevreaux et quelques moutons complétaient l'aubaine.

Aux yeux de nos voleurs, cette razzia était parfaitement légitime, et pour divers motifs : 1° parce que les Chillouks sont des païens; 2° parce qu'il y avait à leur égard des reprises à exercer; enfin, et surtout, parce que le bœuf et le mouton sont des morceaux de choix, principalement quand il y a plusieurs jours qu'on en est réduit à la bouillie de doura. Il y avait encore pour mes bruns compagnons une quatrième excuse, à savoir qu'eux seuls pouvaient faire bon usage des bestiaux indigènes. Dans tous les districts du haut Nil, les nègres, éleveurs de bétail, ont pour coutume de ne jamais tuer une de leurs bêtes et de ne manger que celles qui meurent naturellement. Il est évident qu'ils n'agissent ainsi qu'en raison de l'importance qu'ils attachent à leurs troupeaux. Chez eux, les bêtes bovines représentent nos pièces d'or; et les Nubiens disent plaisamment qu'en avalant ces guinées ils font valoir un argent qui, détenu par les nègres, est un capital inerte.

Nous eûmes bientôt laissé derrière nous les villages des Chillouks. A mesure que la barque avançait, la région habitée reculait à nos yeux et allait se perdre au loin. Le fleuve se divisait en une multitude de canaux, qui serpentaient au milieu d'îles sans nombre — un véritable labyrinthe. Sur les deux rives, une rangée lointaine d'acacias était la seule chose qui indiquât la terre ferme. Ce jour-là nous vîmes le papyrus, événement qui,

pour moi, en faisait un jour mémorable. Par 9° 30' de latitude nord, il nous fit saluer pour la première fois ce père de l'immortalité de la pensée, jadis non moins abondant en Égypte qu'il ne l'est maintenant au seuil d'une région inconnue.

J'étais dans l'admiration de la variété des plantes qui couvraient la surface de l'eau : spectacle merveilleux pour un botaniste, et auquel le papyrus ajoutait son effet magique. Il apparaît au regard comme la création d'un autre monde, et inspire une sorte de respect. Bien que j'aie passé des jours, des semaines entouré des richesses de la flore du Nil, mes yeux ne se sont jamais lassés de contempler sa forme pleine de grâce et de noblesse.

L'obstacle que nous opposait cette végétation excessive devint bientôt pour nous un véritable sujet d'inquiétude. Nous étions sans cesse déroutés, non-seulement par le nombre des canaux, mais par ce tissu d'ambatch, de papyrus, de plantes de mille espèces qui couvraient le chenal comme un tapis, et dont les trouées n'offraient qu'un semblant de passage. Il est possible que le changement de direction du fleuve, qui tourne ici brusquement à l'ouest, où il coule pendant soixante milles, retarde le courant et soit, dans une certaine mesure, la cause de cette prodigieuse accumulation de végétaux.

Il paraît avéré que nulle profondeur, telle que le fleuve en présente parfois, nulle extension du débordement habituel n'exerce la moindre influence sur cette végétation exubérante. Une couche de glace se briserait sous la pression des eaux; mais c'est ici un emmêlement flexible, qui résiste en ployant, et qui ferme toute issue. Çà et là une déchirure se présente, mais qui ne correspond nullement à la direction du chenal; et ces couloirs ne servent à rien pour le passage des barques. La force de tension, qui s'exerce sans relâche, a un tel effet sur le déplacement de la masse, que chaque hiver il faut chercher sa route dans un nouveau labyrinthe; d'où il résulte que le pilote le plus habile ne sait comment gouverner. Au mois de juillet, époque où l'inondation atteint son maximum, tous les canaux sont praticables, et les barques n'éprouvent pas de retard.

Des monceaux de petites plantes, qui flottent çà et là et forment des masses pulpeuses, contribuent à rendre le blocus plus effectif. Pénétrant dans toutes les fissures, dans toutes les cavités des groupes d'ambatch, remplissant tous les vides qui séparent les îlots, ce ciment végétal fait de tous ces amas un conglomérat indestructible.



Dans les grandes herbes.

Deux herbes, que ne distinguerait pas un regard superficiel, prennent la part la plus large à cette agglomération. L'une de ces plantes est l'*azolle*, cryptogame aquatique, qui ressemble à une fougère; l'autre est le *pistia*, dont l'aspect est celui d'une laitue. Les bateliers du Nil appellent ce dernier : *tabac des nègres*, sans doute par allusion à la petitesse des deux sortes de tabac que l'on voit dans ces parages. Les lentilles d'eau et plusieurs jussieuées se joignent à l'azolle et au pistia, ainsi que les représentants africains de nos plantes aquatiques les plus communes; ces différentes herbes jouent dans la masse un rôle qui n'est pas sans importance.

Chose remarquable, presque toutes les plantes qui abondent sur le Nil-Blanc font complétement défaut en Égypte ; l'ambatch lui-même ne s'y voit jamais, et c'est un événement lorsqu'un débris de papyrus arrive jusque-là. Au contraire, les arbustes de rivage, qui ont leur berceau près de l'équateur, descendent le fleuve sans s'arrêter dans l'intervalle et s'établissent ici. Néanmoins, si étrange qu'il paraisse, le fait s'explique aisément. Tout le bois que charrie le courant à l'époque des grandes eaux est recueilli par les Nubiens. Pas un brin ne leur échappe, avides qu'ils sont de tout ce qui peut suppléer au combustible dont leur pays est dépourvu. Dans toute leur vallée, dès que la saison arrive, la chasse au bois flottant est l'occupation quotidienne et favorite des garçonnets.

Le 8 février commença pour nous une lutte sérieuse avec le radeau herbu qui couvrait le fleuve. Toute la journée se passa à essayer d'en franchir les brèches temporaires. Nos pilotes ne surent bientôt plus quelle route suivre. Deux barques furent détachées de la flottille, et allèrent à la recherche d'un endroit où l'on pût s'ouvrir un passage. Plus de deux cents hommes, mariniers et soldats, traînèrent pendant des heures chaque bateau l'un après l'autre, marchant au bord des masses flottantes, qui auraient porté des troupeaux de bœufs, ainsi que plus tard j'ai eu l'occasion de le voir.

Singulier spectacle que celui de nos bateaux, plantés dans cette jungle, comme s'ils y avaient pris racine, entourés de papyrus d'une hauteur de quinze pieds, et dont la verdure formait un admirable contraste avec la peau nue et bronzée de nos remorqueurs. Les exclamations, les cris aigus par lesquels notre bande cherchait à s'encourager devaient s'entendre à plusieurs milles. Inquiets de ce tumulte, les hippopotames levaient la tête

au-dessus des haut-fonds où ils s'étaient cantonnés, et renâclaient de plus en plus fort, jusqu'à produire un bruit horrible. A leur tour, craignant que par leur choc ces pesantes créatures ne vinssent à endommager les bateaux — ce qui s'est vu — nos gens donnaient carrière à toute la vigueur de leurs poumons. Ces clameurs, qui n'avaient rien de terrestre, étaient à vrai dire le seul moyen de défense dont ils pussent disposer. Au milieu d'un pareil tohu-bohu — des hommes et des barques dans toutes les directions — se servir d'un fusil était impossible; il n'y avait pas à y songer.

Le *sett*, ainsi qu'on appelle cette barrière végétale, avait déjà été rencontré en 1863 par Mlle Tinné. Baker, dans son expédition de 1870, fut arrêté ici même, à plusieurs reprises, par cet obstacle; et, en 1872, plus fort que jamais, le sett devenait pour la navigation un danger réel, en exposant les équipages à mourir de faim. On a essayé de l'emploi des machines, espérant avec elles déchirer la masse; mais l'entreprise n'a pas réussi : les bateaux à vapeur ont même été plus empêchés que les bateaux ordinaires.

La résistance qu'éprouvaient nos hommes malgré tous leurs efforts, secondés par le vent, me rappelait le conflit dont on est souvent témoin en Égypte, alors que des gens nombreux entreprennent de faire passer un âne dans un bourbier. Il nous fallut peiner de la sorte pendant plusieurs jours avant de trouver la passe. Ce n'est que par un des bras latéraux du fleuve qu'il est possible d'atteindre l'embouchure de la rivière des Gazelles. Les bateliers appellent ce canal *Maia Signora*, parce qu'il fut découvert par les pilotes de Mlle Tinné. Également, depuis la formation du sett, on ne peut gagner la rivière de Gondokoro, le Bahr-el-Djébel, que par un bras extérieur du Nil, celui qu'on nomme rivière de la Girafe, et qui lui-même est presque entièrement bloqué.

En somme, nous avons été plus heureux que nos prédécesseurs, ayant eu la chance de faire notre voyage à l'une des époques périodiques où la descente de l'ambatch éprouve un temps d'arrêt. Comme des trois éléments du sett : le papyrus, l'herbe et l'ambatch, celui-ci est le plus important, l'obstacle fut pour nous très-diminué.

Le soir de notre premier jour de lutte, nous débarquâmes sur la rive méridionale d'une île, située au milieu du fleuve, et d'où nous eûmes un spectacle saisissant. A travers un bois d'acacia

à hautes tiges — soixante-dix pieds d'élévation — *acacia verugera*, très-remarquable par sa ressemblance avec le pin, brillait une clarté aussi vive que celle du jour; c'était la lumière d'énormes feux de joie, allumés par les Chillouks sur le bord opposé du fleuve, ce qui faisait paraître les arbres d'une taille gigantesque.

La journée du 9 fut passée dans l'île; et, ne devant plus rencontrer de lieu boisé avant d'atteindre le Bahr-el-Arab, nous nous mîmes en devoir de réparer notre vergue. Nous étions alors tout près de la contrée des Nouërs. Dans les steppes qui s'étendaient de l'autre côté des acacias, se remarquaient des groupes d'individus en mouvement; toutefois ils restèrent plus ou moins éloignés, et ne témoignèrent nul penchant à commercer avec nous.

Des pistes nombreuses et d'autres indications ne permettaient pas de douter que le pays ne fût un lieu de plaisance pour l'éléphant, la girafe, l'hyène et le buffle. Les marabouts abondaient toujours et s'approchaient souvent à moyenne portée; mais dès qu'ils se voyaient observés, ils se tenaient prudemment à distance. Pendant notre course sur le fleuve, j'ai abattu une grande quantité de ces oiseaux, dont j'ai précieusement recueilli les plumes. Celles-ci, envoyées en Europe, et vendues au bénéfice des malades et des blessés, ont produit une somme considérable. Le panache du marabout se vend plus cher que celui de l'autruche; cependant, chose bizarre, il ne figure pas dans le commerce de Khartoum.

La température des jours précédents avait été singulièrement fraîche, d'où il résulta que les moustiques, dont nos prédécesseurs avaient tant souffert, ne nous incommodèrent nullement.

Après ces journées de pénibles efforts, les chants de nos hommes retentissaient jusqu'à une heure avancée de la nuit, et les gourdes de mérissa se vidaient à la ronde au bruit des refrains indigènes de Berber et de Dongola. Comme je ne comprenais pas tout à fait le dialecte dongolien [1], je perdais continuellement le sens des paroles, et de temps à autre je demandais l'explication de tel ou tel vers.

Mes Nubiens semblaient ravis de l'attention que je leur accordais; un soir je les entendis parler de moi.

1. Entre eux les Nubiens emploient souvent ce dialecte, tout en faisant un usage non moins fréquent de l'arabe.

« Quel dommage qu'il ne soit pas musulman, au moins Turc! disait l'un d'eux; quel homme cela ferait!

— Dommage qu'il ne soit pas Turc! reprit un autre; qui donc a jamais vu un Turc s'inquiéter de nos chansons? Les Turcs! Un Franc en vaut mille. » La flatterie produisit son effet, et me poussa à faire à mes gens une homélie en règle. Éprouvant ce qu'avait ressenti César au milieu des pirates :

« Avez-vous jamais, gredins que vous êtes, affreux voleurs de bétail, leur dis-je, avez-vous jamais entendu parler de vos pères, les Éthiopiens de Méroé?

— Certainement, répliquèrent mes hommes; des vers sans nombre ont été composés par nos anciens poëtes pour célébrer leurs vertus. Dans ces vers, il est continuellement déclaré que si le maître des Dieux (car dans ce temps-là nous avions beaucoup de divinités) ne se trouvait plus dans le ciel, c'était parce qu'il s'oubliait sur la terre, au milieu de ses Éthiopiens chéris. A présent, nous n'avons plus qu'un seul Dieu : Allah, le grand Allah; nous ne nous inquiétons pas des autres.

— Très-bien, repris-je; mais quel est le poëte qui pourrait chanter l'amour d'Allah pour vous, qui êtes d'incorrigibles voleurs? Pensez à la vie future; songez au sort qui vous attend; et montrez que vous n'êtes pas tout à fait indignes de vos nobles aïeux. »

Le lendemain fut employé de nouveau en efforts sans relâche pour pénétrer dans les canaux herbus. Les masses de papyrus devenaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus considérables; et nous retrouvâmes, après l'avoir perdu de vue pendant longtemps, le véritable roseau du Nil, le *souf* de l'ancienne Égypte, le *soof* de la Bible, qui croît toujours sur les berges du fleuve. La *vossia procera* était l'herbe dominante. Cette graminée, appelée en arabe *om-souf* (mère de la laine), tire ce nom, tant soit peu bizarre, du poil que portent les gaînes de ses feuilles; poil irritant qui revêtait d'une couche épaisse d'aiguillons nos malheureux remorqueurs. L'acuité de ces dards et les démangeaisons qu'ils infligent aggravent singulièrement le pénible travail du halage. Toutefois, les prairies au milieu desquelles le fleuve poursuit son cours fournissent au bétail une pâture inépuisable; bêtes bovines, moutons et chevaux, tous s'y rassemblent; et des herbes qui s'y trouvent, il n'y en a pas qu'ils préfèrent à l'om-souf.

Au lever du soleil, nous étions en route, nos voiles gonflées

par une jolie brise, qui soufflait en notre faveur; mais cette marche facile ne fut pas de longue durée. Bientôt la partie libre du fleuve se divisa en une multitude de branches ; et nous nous retrouvâmes dans un labyrinthe, où la direction du courant devint une énigme pour nos pilotes.

Le papyrus couronnait toujours les projections des îlots de verdure; mais au lieu de former de grandes lignes ininterrompues, ainsi qu'il fait dans le cours supérieur du Bahr-el-Ghazal, il ne croissait là que par groupes détachés. Probablement il se plaît mieux dans une eau tranquille ; et le fleuve, irrité par les nombreux obstacles qu'il y rencontre, se rue avec une extrême violence dans les couloirs où nous étions alors. La force de l'eau est si grande que le halage devient souvent impossible, et que les mariniers ont beaucoup de peine à gagner les massifs où ils vont nouer, aux tiges solides des papyrus, les cordes qui leur sont jetées des bateaux. Ce fut à ce dernier moyen qu'il fallut en venir pour triompher du courant. La profondeur du canal était bien suffisante, nos barques ne tirant pas plus de trois pieds d'eau ; mais le passage devint si étroit qu'à la chute du jour, nous nous attachâmes définitivement aux papyrus, désespérant d'aller plus loin dans cette direction.

Ce fut une de ces nuits merveilleuses, dont le souvenir se grave dans la mémoire du voyageur en traits ineffaçables. Les étincelles du ver luisant brillaient par myriades sur les tiges de la prairie flottante, et répandaient sur nous leur clarté, doux reflet du pays natal. Au milieu des tiges illuminées, se voyaient nos barques immobiles, enclavées aussi fortement qu'elles auraient pu l'être dans les glaces du pôle. L'eau se précipitait bruyamment dans la passe étroite, où elle fuyait, gênée dans sa course. Plus bruyamment encore s'agitaient les hippopotames, qui, refoulés et acculés par notre flottille, surgissaient et replongeaient sans cesse, complétement déroutés, et, comme nous, ne sachant par quel moyen sortir de leur retraite. Leur tourment continua jusqu'à la venue du jour, où leur nombre sembla croître avec la lumière, et où ils finirent par se montrer en foule.

Déjà la veille ils nous avaient offert un curieux spectacle. La moitié de nos hommes, à gué dans l'eau basse, tiraient sur les cordes de halage, quand tout à coup, six hippopotames sortirent de l'eau, faisant apparaître d'une façon peu commune leurs masses d'un ton de chair, marqueté de brun, et se trouvèrent pris entre les deux lignes de remorqueurs. Plusieurs bateaux

ouvrirent sur eux un feu croisé, auquel il me fut impossible de joindre celui de ma grosse carabine, les deux cents hommes étant placés devant moi. Ce fut alors un tumulte indescriptible. Les brutes ahuries, grondant et mugissant, voulant fuir, se heurtaient les unes contre les autres, ne trouvaient pas d'issue, défonçaient le radeau végétal, et couvraient tout d'éclaboussements prodigieux.

La lutte avec le fouillis herbu restait pendante. Quatre jours s'y étaient consumés; le cinquième, tous les efforts devinrent inutiles. Notre seule alternative était de reculer; et, une fois sortis de l'impasse, de chercher vers le nord une autre déchirure de ce réseau désespérant, issue dans laquelle nous puissions passer.

La marche rétrograde, heureusement opérée, nous fit gagner une eau libre, où il ne nous restait plus à franchir qu'une barrière d'une quarantaine de brasses pour atteindre le point de jonction de toutes les parties du fleuve. Ce point important est désigné sur nos cartes par le nom de lac No; mais dans le pays, les mariniers l'appellent toujours *Mogrên-el-Bohoûr*, ce qui veut dire Bouches-des-Courants.

Pour n'être que de deux cents pieds, l'obstacle n'en paraissait pas moins insurmontable. Non-seulement nos bateaux étaient chargés de grain, mais construits du bois le plus lourd, et d'un large et d'un massif inusités. Cependant quelle que fût leur pesanteur, quelle que fût leur surface, il n'y avait pas autre chose à faire que de les traîner sur l'herbe, et le soir cette chose impossible était faite. Les hommes, n'ayant que leur force et leur courage, le dos appuyé à l'arrière, avaient fait avancer chaque barque tour à tour, déchirant l'herbe qui s'amoncelait et qui reculait devant eux.

Ce que nos cartes appellent le lac No est simplement l'expansion des eaux confluentes du Bahr-el-Ghazal et du Bahr-el-Djébel. Le courant de celui-ci, qui vient du sud, côtoie la rive orientale du bassin, rive apparente qui n'est formée que de papyrus. Pour trouver la rivière des Gazelles, il faut prendre à l'ouest et suivre le lac qui se rétrécit graduellement. L'eau y est basse en toute saison; lors de notre retour, époque où l'inondation était à son maximum, nous y avons échoué à plusieurs reprises. Des îles flottantes de papyrus, d'une étendue considérable, se voyaient çà et là et brisaient l'uniformité de la nappe.

Le passage qui conduit au Ghazal a toutes les propriétés de

l'eau courante, bien qu'en lui-même, pendant l'hiver, le courant y soit à peine sensible. Toutefois le Ghazal est environné, sur une étendue de plusieurs centaines de milles, d'une telle quantité de bayous et de lagunes occupant d'anciens lits de rivières, bayous et lagunes dont, à différentes époques, il reçoit le tribut, qu'il est impossible que le volume d'eau qui en résulte puisse s'écouler entièrement par ce canal. En 1863, au moment où la rivière était au plus bas, Petherick a estimé à trois mille quarante-deux pieds cubes la quantité d'eau roulée par seconde; mais il n'aura voulu parler que du bras navigable, et non de la masse entière des eaux.

Quelle est la branche du fleuve qui doit être considérée comme l'artère principale? La question n'est pas résolue. D'après l'analogie, de même que le Sobat est comparé au Nil-Bleu, de même le Bahr-el-Djébel serait au Bahr-el-Abiad ce que le Nil-Bleu est au Nil d'Égypte.

L'un des résultats de mon voyage a été de montrer l'importance des affluents occidentaux du Nil, recueillis par le Ghazal; j'ai eu la preuve que, de manière ou d'autre, ces affluents traversent une région qui n'a pas moins de cent cinquante mille milles carrés. A l'égard de la dépréciation que Speke et Baker ont faite de la rivière des Gazelles — « branche sans importance, » dit le premier, « ne versant dans le Nil qu'une quantité d'eau insignifiante, » dit le second, —je rappellerai un fait qui a marqué dans les annales géographiques. Lorsque Bruce, il y a cent ans, crut avoir découvert les sources du Nil en Abyssinie, à l'endroit même où elles étaient inscrites depuis un siècle sur les cartes portugaises, il représenta le Bahr-el-Abiad comme un cours d'eau peu important. Il n'en parle même pas dans la description qu'il fait du Nil-Bleu. « De Sennaar, dit-il à propos de celui-ci, il passe devant de nombreux villages, habités par des Arabes; à Gerri (maintenant Khartoum), il se dirige au nord-est, et va rejoindre le Tacazzé[1]. » Il est cependant impossible que Bruce, revenant du Sennaar à Berber, en suivant la rive gauche du Nil-Bleu, ce qui l'obligeait à franchir ce dernier à la place où est aujourd'hui Khartoum, n'ait pas vu qu'immédiatement derrière lui se trouvait une rivière deux fois large comme la sienne. Le fait est que le Bahr-el-Abiad a été déprécié et passé sous silence, parce qu'il aurait

1. Bruce, VI, c. XIV.

rejeté le Bahr-el-Azrek dans l'ombre[1]. Ismaïl Pacha était dans le vrai, en disant que chaque voyageur nouveau à la recherche du problème avait ses propres sources du Nil. Quant à moi, je n'éprouve nul embarras à confesser que je ne les ai pas découvertes.

Le vent nous était favorable, et tant que nous nous dirigeâmes au nord-ouest, nos progrès furent rapides; mais le canal, qui allait en se rétrécissant, dévia de cette ligne et forma de brusques détours où il fallut employer les gaffes. Là, ainsi qu'en amont, les herbes flottantes constituaient des semblants de rives. Les troupeaux des Dinkas paissant dans la plaine, montraient la véritable situation de la terre ferme; et la ligne boisée, qui se voyait au delà, indiquait l'endroit jusqu'où s'étendent les inondations.

Au nord de l'embouchure du Ghazal, se rencontrent les limites des Chillouks et des Dinkas; entre les deux territoires, est celui qu'habitent les Nouërs.

A différents endroits, j'entrepris d'herboriser sur les îlots flottants; et par les trous nombreux de leur tissu, je pêchai diverses plantes du plus haut intérêt. Le Ghazal est spécialement connu pour la beauté de ses nénufars (*nymphœa stellata* et *nymphœa lotus*). Partout, la surface de l'eau est ornée de leurs corolles blanches, rouges ou bleues. Enracinés plus bas, ils projettent de longues tiges qui passent par les fissures de l'îlot, et qui portent leurs fleurs et leurs feuilles au grand air, comme les poissons

1. Les paroles incriminées s'expliqueraient aisément. Dans tous les cas, le désir de faire valoir sa découverte aux dépens de la vérité n'a certes pas animé Baker, même sans qu'il y pensât; lui, qui allait à la rencontre de Speke pour lui prêter assistance, et qui, à bout de forces et de ressources, est revenu sur ses pas afin de vérifier les assertions de son prédécesseur, assertions qu'il a été heureux de confirmer (voy. *Découverte de l'Albert Nyanza*, p. 364). Il n'a pas visité le Bahr-el-Ghazal; et ce qu'il en rapporte, dans les termes les plus simples, est certainement ce qu'aurait dit Schweinfurth, s'il n'eût fait que traverser le lac No. L'appréciation de ce lac par Baker est absolument la même que celle du docteur allemand. Speke n'a pas songé davantage à déprécier la Gazelle, au profit du Sommerset; et il serait facile de justifier Bruce, dont les erreurs, très-pardonnables à l'époque où il les a commises, sont beaucoup moins nombreuses qu'on ne l'avait cru d'abord. Qui peut dire qu'à cette époque, d'ailleurs, la prairie flottante ne couvrait pas entièrement le Bahr-el-Abiad? Si aujourd'hui un voyageur arrivait pour la première fois à l'embouchure de la Girafe, ne lui serait-il pas possible de ne voir dans le fleuve, dont sa rivière ne serait qu'une branche, qu'un simple filet d'eau s'échappant d'un marais? Nous admettons que, préoccupé d'une recherche ou d'une trouvaille, l'explorateur ne voie pas ce qui est à côté; nous admettons que l'enthousiasme de la découverte puisse aveugler celui qui l'éprouve; mais nous ne supposerons jamais que l'erreur est volontaire chez ces hommes qui risquent leur vie pour nous éclairer.

(*Note du traducteur.*)

qui, pendant les frimas, viennent respirer où la glace est ouverte. Si, ayant saisi une de ces fleurs, vous la laissez échapper, il arrive que toute la plante se détend, se replie et disparaît sous la couche d'herbe.

Pendant l'après-midi, notre course fut nord-ouest et ouest-nord-ouest, ce qui est la direction générale de la rivière des Gazelles dans toute la moitié de son cours inférieur. Le canal s'élargit de nouveau; ses rives continuaient à être bordées d'une jungle impénétrable. De remarquables oiseaux aquatiques, au plumage foncé (*Plotus melanogaster*), se voyaient en grand nombre à la lisière du canal, perchés sur les massifs, d'où ils guettaient leur proie. De temps à autre l'un d'eux plongeait vivement, reparaissait, ayant au bec un petit poisson, et reprenait son perchoir. Les gens de Khartoum appellent cet oiseau *ghattas*[1], nom qui, pour moi, avait un intérêt spécial, étant celui de mon protecteur.

Depuis quelques jours, au moment où le soleil allait se coucher, apparaissaient des myriades de moucherons verts. Bien qu'en eux-mêmes ces insectes ne fussent pas nuisibles, ils n'en étaient pas moins fort désagréables en raison de leur bourdonnement, et de la toux qu'ils provoquaient par leur grand nombre. La nuit arrivée, ils opéraient leur retraite presque aussitôt, et ne revenaient qu'au point du jour. Beaucoup plus persévérants étaient les moustiques à jambes tachetées, qui commençaient à nous assaillir lorsque les nuits n'étaient pas assez fraîches pour les retenir au gîte. A bord, chaque homme était pourvu, à leur sujet, d'un sac de calicot où l'on s'enfermait pour dormir: ce qui soumettait le reclus à la température d'un bain de vapeur. Ces moustiques faisaient moins de bruit que les moucherons verts; mais ils vous lardaient bel et bien et avaient une extrême habileté pour gagner la peau à travers la toile de coton la plus épaisse. Sans moustiquaire, pas moyen d'échapper à leur suçoir. Toutefois la démangeaison qui résultait de leur piqûre durait moins longtemps que celle dont leurs parents du nord sont la cause; et je les regardai comme à peu près indignes de l'attention d'un homme qui a grandi parmi les cousins des marais de la Prusse.

Le Bahr-el-Ghazal peut, à certains égards, être comparé à la section de la Havel qui s'étend de Potsdam à Brandebourg. Tous les deux sont couverts d'un excès de végétation; et les plantes

1. Mot arabe qui signifie *plonger*.

qui composent ces tapis flottants offrent en grande partie les mêmes caractères génériques. Très-souvent la passe n'était suffisante que pour une seule barque; mais nos perches les plus longues n'atteignaient pas le fond : ce qui faisait juger de l'énorme volume d'eau caché par les herbes, celles-ci ayant de chaque côté une largeur de deux cents pas. Les rives, qui alors étaient découvertes, présentent à l'époque des grandes eaux l'aspect d'un lac. L'uniformité de niveau empêchait le regard de s'étendre au loin; mais je n'eus qu'à monter sur le toit de ma cabine pour découvrir toute la plaine jusqu'aux bois qui fermaient l'horizon, et je pus estimer approximativement la largeur du lit de la rivière. Nulle part cette largeur ne me sembla atteindre les huit ou neuf milles de la vallée d'Égypte; et, sans autre preuve, je ne saurais être de l'avis des voyageurs qui ont décrit ce bassin d'inondation comme un lac ou un marais sans limites.

Dans cet endroit, ni crocodiles, ni hippopotames ne furent observés. Le peu de fixité des rives empêche les premiers de s'y établir; et l'absence de bancs de sable, qui sont nécessaires à leur genre de vie, a fait chercher aux autres une retraite dans les étroits courants de l'intérieur[1].

Notre second jour de route sur le Ghazal nous fit arriver au district des Nouërs. Nous trouvâmes ces derniers gardant paisiblement leurs troupeaux à côté de leurs cases, et ne témoignant aucune frayeur de notre approche. On me les avait représentés comme un peuple intelligent, n'ignorant pas ce qu'il avait à espérer, ce qu'il avait à craindre, et disposé à entretenir de bonnes relations avec les gens de Khartoum, qui d'autre part ne commettaient aucune violence sur son territoire. Deux ans et demi après, tout cela était changé; et lors de mon retour le débarquement était impossible.

La plupart des villages des Nouërs sont placés à un endroit où le Ghazal décrit une courbe, et se dirige du nord-est au sud-ouest. Comme nous passions devant les enclos établis sur les deux rives, mon regard fut arrêté par de grands oiseaux qui allaient et

1. En 1854, Petherick a trouvé là de nombreux hippopotames. « Une fois, dit-il, pas moins de cinq de ces monstres attaquèrent notre barque en même temps. » Et vers l'extrémité du lac (ce qui était la partie inférieure du Ghazal), son cuisinier, assis sur le plat-bord, le dos tourné à la rivière, fut saisi par un hippopotame qui le broya entre ses énormes mâchoires. En 1863, les crocodiles abondaient un peu plus haut, et rendaient les abords du mechra excessivement dangereux.

(*Note du traducteur.*)

venaient d'un air grave, et qui, de temps à autre, fouillaient de leur énorme bec les marges vaseuses de la rivière. C'étaient des *balæniceps rex*, curieux échassiers du genre le plus rare. Ils doivent leur nom scientifique à la grosseur disproportionnée de leur tête ; et celui d'*abou-markoub* (père de la babouche) que leur don-



Baleiniceps roi.

nent les bateliers, à la coupe de leurs mandibules. Avant 1850, l'Europe n'avait encore reçu aucune dépouille du baleiniceps; les naturalistes ne comprenaient pas qu'un oiseau de cette taille (quatre pieds de hauteur), et d'un aspect si remarquable, fût resté inconnu jusqu'à cette époque. Ils ignoraient que l'habitat de cet oiseau est extrêmement limité et qu'il n'en sort pas. On n'a jamais vu nicher le baleiniceps qu'au bord du Ghazal et dans la province centrale du Bahr-el-Djébel.

Je fus assez heureux pour atteindre le premier qui nous apparut; ma balle le frappa dans le dos et le fit tomber. Ses ailes mesuraient deux mètres soixante-deux centimètres d'envergure. Un autre fut également blessé; mais en dépit de l'activité de leur poursuite, mes hommes ne purent le saisir.

D'après nos observations, le baleiniceps vit généralement seul et recherche les endroits retirés[1]. On le voit rarement au sommet des fourmilières, qui, çà et là, s'élèvent de quelques pieds au-dessus de la végétation. Sur les terrains bas, il se tient fréquemment dans la pose où le représente notre gravure : debout sur une patte, et son large bec appuyé sur le jabot. Sa grosse tête domine le fouillis d'herbe et le fait toujours découvrir.

Par sa conformation générale, il se place entre le héron et le pélican, tandis que sa jambe est celle d'un marabout. Il saisit sa proie avec le bec, et produit le claquement de la cigogne. Ce bec vigoureux et sonore paraît fournir la preuve que, dans la nature, toute chose n'est pas parfaitement adaptée à l'usage qu'elle doit avoir, car chez l'adulte il n'est plus symétrique; les mandibules ne correspondent pas l'une avec l'autre; elles retombent chacune de son côté, et vont de travers, comme les mâchoires d'une vieille femme[2].

Le baleiniceps paraît voler difficilement, et porte dans l'air sa lourde tête sur son cou, alors tendu dans toute sa longueur comme celui du héron. En hiver, cet échassier est d'un brun pâle et fuligineux avec les ailes noires. Il fait sa ponte à l'époque des

1 Peut-être cela tient-il à ce qu'il est en petit nombre sur les bords du Ghazal. Il en est de même sur la partie des rives du Bahr-el-Djébel qu'il habite. C'est entre celui-ci et le Rohl, dans un marais qui s'étend du cinquième au huitième degré de latitude nord, que paraît être le principal cantonnement du baleiniceps. Là, il vit par groupes d'un chiffre très-variable : depuis deux individus jusqu'à une centaine. Dès qu'on l'inquiète, le groupe déploie ses ailes, et, rasant la surface de l'eau, va se poser à peu de distance. Au coup de fusil, toute la bande s'envole, et, après avoir tournoyé dans l'air à une grande hauteur, s'abat sur les arbres les plus élevés, où il reste jusqu'au moment où tout sujet d'inquiétude a disparu. Voy. Petherick, *the Soudan and central Africa*, p. 475. (*Note du traducteur.*)

2. Ne faudrait-il pas voir, dans cette asymétrie des mandibules, le résultat des efforts qu'exige chez l'adulte une proie plus résistante, et y reconnaître l'adaptation du bec à cette exigence? Nous en avons un exemple dans le bec croisé de nos climats qui a besoin d'une grande force pour briser les cônes des arbres verts, dont les semences forment une partie de sa nourriture. A propos du bec si remarquable du baleiniceps, nous ferons observer que le crochet de la mandibule supérieure sert, entre autres usages, à éventrer les bêtes mortes, peut-être agonisantes, dont notre échassier dévore les entrailles, ce qui montre chez le baleiniceps roi des goûts de vautour. La ressemblance qu'offre la jambe de cet oiseau avec celle du marabout, qui est un mangeur de charogne, répondrait alors à une similitude d'appétits. (*Note du traducteur.*)

pluies; son nid est grand, formé de tiges d'ambatch et toujours placé au bord d'une eau découverte.

Nous nous arrêtâmes au milieu de plusieurs groupes de cabanes; les indigènes amenèrent des moutons et des chèvres et la vente commença. Là, nous étions au cœur de la population nouëre, dans un district appelé Nyeng; nous y restâmes jusqu'au 16. Pendant cette halte, je passai toutes mes journées dans mon esquif d'ambatch, à herboriser sur la rivière.

Les Nouërs sont un peuple guerrier, et constituent pour les Dinkas un ennemi redoutable. Leur territoire, situé près de l'embouchure du Sobat et de celle du Ghazal, est évidemment entouré de peuples hostiles. Par la plupart de leurs coutumes, ils ressemblent aux Chillouks et aux Dinkas; mais leur dialecte diffère des idiomes de ces deux peuplades. L'élève du bétail est leur principale occupation; décrire leurs usages serait nécessairement répéter ce qui a été dit sur les tribus voisines. A l'égard de leur costume, il suffira de mentionner que les hommes vont absolument nus; que les femmes portent modestement une frange d'herbe autour des hanches, et les jeunes filles un tablier de même espèce. Leur chevelure est souvent teinte en un rouge-brun qui s'obtient en laissant les cheveux, pendant quinze jours, recouverts d'une pâte faite avec de la cendre et de la bouse de vache. La toison est parfois taillée très-court; certains individus, chez qui elle est peu abondante, y suppléent par un tissu de fils de coton, formant perruque, et teint avec de l'ocre rouge.

Les cases des Noüers ressemblent à celles des Dinkas. Toujours propres, elles sont entourées d'une aire libre, et dont le sol est battu avec soin. A l'intérieur, une couche épaisse de cendre de bouse de vache, calcinée jusqu'à être parfaitement blanche, sert de literie et vaut mieux que toutes les moustiquaires de n'importe quel genre.

Cette loi remarquable de la nature qui veut que des conditions d'existence semblables produisent des types analogues dans tous les rangs de la création animale, ne se manifeste nulle part sur terre plus clairement que dans cette région. Il n'y a pas de doute que, dans les localités où les traits du pays offrent une différence notable avec les lieux environnants, les hommes et les animaux n'aient entre eux de singuliers rapports, et ne montrent dans leurs penchants une certaine concordance. Les Noüers, les Chillouks et les Dinkas nous en fournissent la preuve; chez eux la coïncidence est frappante. Stationnés dans les plaines marécageuses

des bords de la rivière, ils diffèrent totalement des peuplades qui vivent dans les districts rocheux de l'intérieur. « Leur vue, dit Heuglin, vous laisse cette impression : qu'ils occupent parmi les hommes, la même place que les flamants parmi les oiseaux. » Rien n'est plus vrai. Les habitants de ces marécages auraient probablement une membrane entre les orteils, si la prolongation insolite de leurs talons et la largeur de leurs pieds plats ne les en avaient dispensés. Une autre similitude remarquable avec les oiseaux de marais est l'habitude qu'ils ont de se tenir, jusqu'à une heure de suite, immobiles sur une jambe, l'autre appuyée au-dessus du genou. Les grandes enjambées qu'ils font lentement par-dessus les roseaux ne peuvent être comparées qu'à celles de la cigogne. Des membres inférieurs longs et secs, une tête petite et déprimée, emmanchée d'un long cou, achèvent la ressemblance.

Nous passâmes devant les dernières cases des Noüers ; le lendemain, nous vîmes le premier bois que l'on rencontre sur les rives du Ghazal. Des fourmilières de plus de dix pieds de hauteur s'éparpillaient dans la plaine et en rompaient seules l'uniformité de niveau. Elles se trouvaient souvent au milieu d'un fourré ; cela provenait de ce que la tige d'un arbre avait été prise originairement pour servir d'axe à l'édifice. Bien que ce pilier fût mort, des rejetons avaient surgi des racines que les fourmis n'avaient pas détruites, et le rideau avait enveloppé le monument. Visibles sur ces tourelles, les traces de l'inondation montraient que la moyenne des crues est de trois à quatre pieds au-dessus de l'étiage.

La rivière traverse là une charmante scénerie; elle y déroule ses méandres au milieu de bosquets enguirlandés de volubilis rouges, et d'où s'élève de temps à autre un grand tamarinier. Je rencontrai en cet endroit un nouveau représentant de la flore du centre de l'Afrique : l'euphorbe en arbre, euphorbe candélabre ; c'était une variété se distinguant de l'euphorbe des highlands d'Abyssinie par la confusion de ses branches. D'aspect bizarre, ce curieux végétal ressemble aux cactacées du Nouveau-Monde, dont il paraît occuper ici la place. Il a, comme les cactus, la faculté de se reproduire par un fragment de ses branches mis en terre ; et de même que le cierge l'est au Mexique, il est employé dans cette région pour enclore les domaines.

La chasse était facile et fructueuse ; perchés en foule sur les papyrus, les canards tombaient à chaque coup, et approvision-

naient la table. Nos hommes, tous habiles nageurs, allaient à mesure chercher les victimes, ce qui ne retardait pas notre marche.

Le jour suivant, la brise nous fut défavorable; il fallut s'arrêter à la lisière du fouillis de roseaux et d'herbes diverses qui bordaient la rive. Je profitai de cet arrêt pour me donner la jouissance de pêcher quelques plantes. Les nénufars surpassaient toute description; ils auraient fait l'ornement des serres les plus somptueuses. J'aurais voulu naturaliser parmi eux la reine des eaux, la *Victoria regia;* je n'ai pas réussi. Les graines que j'avais apportées à cette intention n'ont pas même germé. Peut-être, — bien que je les eusse conservées dans l'eau, — peut-être la chaleur de ma cabine les avait-elle fait mourir. Je ne peux me vanter d'avoir introduit dans cette partie de l'Afrique que deux plantes représentant les cultures d'Europe : le soleil et la tomate.

Sur le Ghazal, qui ordinairement a une largeur de trois cents pieds, abondent des masses épaisses de potamogéton, de trapa et d'ottélia à fleurs jaunes. De même que celles des nénufars, les graines de cette dernière plante se développent dans un mucus gommeux; elles ressemblent au sésame et sont recueillies par les indigènes, qui, après les avoir fait sécher, les réduisent en une sorte de farine. Suivant nos bateliers, très-affirmatifs à cet égard, c'est un aliment sain et un excellent remède contre l'indigestion. J'ai été fort étonné d'apprendre que la comestibilité du *trapa*, — mâcre ou châtaigne d'eau, — si abondant sur la rivière, n'était pas connu des indigènes.

Nous abordâmes, vers le soir, près de l'embouchure du Bahr-el-Arab, dans une forêt d'arbres peu élevés, où le *stéphégyne* de l'Ouest africain paraît avoir son extrême limite orientale. Le bois de cette rubiacée est léger et tendre; néanmoins ses branches fournissent à la navigation des mâts plus forts et plus droits que pas un autre arbre de ces parages, où le bois de charpente est si rare.

A sa jonction avec le Bahr-el-Arab, le Bahr-el-Ghazal a environ mille pieds de large; mais en amont de l'embouchure, sa condition est tellement différente qu'évidemment le Bahr-el-Arab joue un rôle très-important dans toute cette partie du bassin.

Ce que les mariniers désignent sous le nom de fleuve des Gazelles, n'est en réalité que le canal qui s'étend du lac No à l'endroit où s'arrête leur navigation. Pour eux, ce n'est pas une rivière dans le sens hydrographique du mot, une rivière telle que

le Bahr-el-Arab ou le Bahr-el-Diour. Le courant y est insensible: ce n'est qu'à l'embouchure de l'Arab qu'il est possible de le mesurer; et la profondeur du chenal, qui en amont de ce point est de quinze pieds au maximum, n'est jamais ensuite de moins de trente pieds. Bref, après avoir comparé tous les renseignements que j'ai pu recueillir dans l'ouest, jusqu'aux dernières limites où je sois parvenu, j'en suis arrivé à cette conclusion : que le Bahr-el-Arab est la branche principale. Il ne saurait être passé à gué en aucune saison, à trois cents milles de son embouchure, tandis qu'à certaines époques, le Bahr-el-Diour ne peut pas même être suivi à pareille distance.

Toutefois, le Ghazal est bien un cours d'eau. Les plaines qu'il traverse sont d'un niveau trop uniforme pour que l'on puisse reconnaître à première vue les véritables limites de son débordement; mais lorsqu'on s'est familiarisé avec la flore du pays, il est facile de découvrir des indices qui permettent de se former à cet égard une opinion assez juste. En conséquence, j'ai pu, lors de mon retour, me donner à moi-même des preuves suffisantes pour établir que la Gazelle, unie à l'Arab et au Diour, est une rivière au même titre que les autres. Son courant n'est, il est vrai, produit que par le mouvement des eaux qui lui arrivent de l'ouest et du sud, et il est facile de le comprendre, la différence du niveau entre Khartoum et le Mechra, point extrême de sa navigation, n'étant que de cent pieds. Elle a donc, à première vue, l'aspect d'une eau morte. Mais qu'au-dessus de l'embouchure d'une rivière aussi importante que le Bahr-el-Arab il y ait, à l'époque de l'étiage, un volume d'eau pareil à celui que nous avons trouvé, confirme la supposition que j'ai faite dès mon entrée dans la Gazelle, à savoir : que l'étroit canal qui nous a fait traverser le pays des Noüers ne peut pas être toute la rivière, et qu'il existe, vers le nord, d'autres bras plus importants que l'épaisseur des herbes rend inaccessibles.

En amont de l'embouchure de l'Arab, il se fit dans la scénerie fluviale un remarquable changement. Plus d'obstacle à notre course, et les îles flottantes étaient chargées en partie de fougères splendides, en partie de fleurs variées. Les gaffes suffisaient à éloigner les bateaux de ces masses végétales, non moins résistantes que des amas de glaçons. Bien que très-faible, le mouvement de ces radeaux fleuris montrait qu'en dépit de sa langueur l'eau avait une marche continue vers l'est.

La rivière, d'une profondeur maximum de quatorze à quinze

pieds, de huit au minimum, coulait sur un tapis d'herbe où de petites tortues, à l'écaille brillante et d'un brun-marron, paissaient tranquillement. Cette prairie submergée se composait exclusivement de la vallisnère éthiopienne, dont les sœurs du nord, qui habitent les eaux du Pô et celles du Rhône, ont servi de thème à l'admiration des poëtes. Delille a chanté les amours de cette plante en des strophes chaleureuses [1].

Sur l'autre bord, au delà des limites qu'atteint l'inondation, à une distance d'une ou deux lieues, se déployaient de grandes étendues boisées. Entre la rivière et ces bois, on apercevait des éléphants, dont les allées et les venues démontraient que, au moins à cette place, il y avait un sol ferme.

Le canal, où favorisée par la brise notre marche était rapide, allait toujours s'élargissant; plus nous approchions de la source de la rivière, plus les bords s'écartaient. La vue de pêcheurs dont les canots, creusés dans des troncs d'arbres, étaient attachés deux par deux, nous fit comprendre que nous arrivions chez les Dinkas; et l'on aperçut bientôt, sur la rive gauche, des enclos à bétail, entourés de huttes en chaume peu élevées. Notre bateau approchait du terme de son voyage; la marche était sud-sud-ouest. Un craquement qui se fit dans l'air nous apprit que notre énorme vergue était brisée de nouveau; et ce fut à force de rame et de gaffe que nous atteignîmes un grand village situé au couchant, à peu près à l'extrémité de la rivière. Nous avions alors gagné l'impasse que les Dinkas ont appelée *Kitt*. Peu de temps avant, nos barques avaient croisé l'embouchure du Diour, qui paraît se diviser en plusieurs branches. Si le reis ne me l'avait pas signalée, je n'aurais certainement pas remarqué cette embouchure, tellement les traits de ce réseau aquatique sont uniformes.

Dans leur joie d'avoir remonté le Ghazal aussi vite et sans accident, nos hommes passèrent toute la nuit à festiner.

Le reste du voyage était peu de chose; et le 22 février, de bonne heure, nous étions au *Mechra*. Cet endroit est le *Port Rek* de

1. Castel l'a fait avec non moins d'éloquence. Rien de charmant, il est vrai, comme les amours de cette ondine. L'époque venue, la femelle, dont la tige roulée sur elle-même s'allonge en proportion de la hauteur de l'eau, paraît à la surface. En même temps la fleur mâle, retenue dans le fond par une tige courte et rigide, brise ses liens, va s'épanouir en liberté, et se livre au courant pour rejoindre l'épouse immobile, l'embrasser et mourir. Le mariage accompli, la spirale se resserre, et la femelle retourne dans l'eau, mûrir sa graine et la répandre.

(*Note du traducteur.*)

nos cartes, nom qui appartient à une section des Dinkas. Les Reks furent, parmi les indigènes, les premiers alliés des marchands, et leur fournirent des porteurs longtemps avant que le commerce eût des établissements dans l'intérieur des terres. Nos barques avaient mis trente jours pour venir de Khartoum, déduction faite des haltes. Sans les courses que j'avais tenu à faire sur les rives, le voyage aurait pu aisément s'accomplir en trois semaines.

Au-dessus de l'embouchure si peu praticable du Diour, le chenal se continue sur une longueur de seize milles et forme ensuite le cul-de-sac dont il vient d'être question. En cet endroit, lorsque les eaux sont grandes, il n'y a pas le moindre courant; mais en mars et en avril, époque de l'étiage, on observe, à différentes places, un mouvement rétrograde. C'est manifestement un ancien lit du Diour ou de quelque rivière qui se sera détournée. Il n'est pas facile d'expliquer le fait, mais ce canal, ainsi que je pense le démontrer plus loin, me paraît être le déversoir navigable de quelque lac intérieur, dans lequel se déchargent une quantité de ruisseaux : l'analogue de ce que serait le delta de la rivière de Canton, s'il était nivelé, rempli d'eau et transporté au loin dans les terres. L'inégalité de profondeur du chenal, qui semble provenir de quelque bizarrerie dans la conformation du sol, ou de l'irrégularité de répartition des masses végétales, n'est que la conséquence de l'ancien état de choses, alors que le bras principal coulait entre des rives mieux définies et plus rapprochées.

Arrêtons-nous un instant pour résumer nos impressions. La quantité d'eau que le Bahr-el-Ghazal fournit au débordement du Nil reste toujours à connaître. Dans le débat soulevé par la question des sources, il paraît avoir des droits non moins valides que le Bahr-el-Djébel au titre d'aîné, parmi les générateurs du fleuve divin. Véritablement il semble être au Bahr-el-Djébel ce que le Nil-Blanc est au Nil-Bleu. Dans la saison des crues, le Ghazal inonde un très-large territoire. En mars, époque où il est au plus bas, il se fractionne dans sa partie supérieure en de vastes mares à peu près stagnantes; tandis qu'inférieurement, il se divise en canaux étroits, où il se traîne avec langueur. Ces canaux, encombrés d'une végétation excessive, cachent sous leurs tapis flottants, soit dans leurs profondeurs libres, soit mêlé à une couche de vase insondable, un volume d'eau qui défie tous nos calculs. L'ensemble de toutes ces eaux forme la

Gazelle, qui, à son arrivée dans le Bahr-el-Abiad, communique à celui-ci une impulsion suffisante pour le faire avancer. Vient ensuite le Bahr-el-Djébel, dont la force d'impulsion est plus grande, et qui contribue d'une manière plus active à la marche du courant.

N'oublions pas qu'au Bahr-el-Ghazal, se joignent le Diour et l'Arab, deux rivières qui, chacune, ont plus d'importance que pas un des affluents du Bahr-el-Djébel. Chercher le véritable rapport de ces différents tributaires, c'est envisager l'ancien problème sous un nouveau jour[1].

Au-dessus de l'embouchure du Bahr-el-Arab, le réseau fluvial est d'une extrême complication, et n'a pu être qu'imparfaitement reproduit sur nos cartes actuelles. La carte de Lejean présente beaucoup de détails, mais ne doit être acceptée qu'avec réserve; le papier souffre l'erreur aussi bien que la vérité[2].

Lorsqu'on a traversé les lacs, si on peut nommer ainsi les auges situées à l'ouest de l'Arab, on trouve, presque immédiatement au-dessus des bouches du Diour, un canal sinueux qu'on appelle Kitt. Ce canal, dont les berges sont fermes, porte des

1. Il est possible que la quantité d'eau apportée par le Ghazal soit plus considérable que celle du Bahr-el-Djébel; mais la direction générale de celui-ci, qui est celle du fleuve d'Égypte, et sa longueur (les sources du Mvoutan n'ont pas encore été vues), conserveront probablement à la rivière de Gondokoro le nom du vrai Nil.

(*Note du traducteur.*)

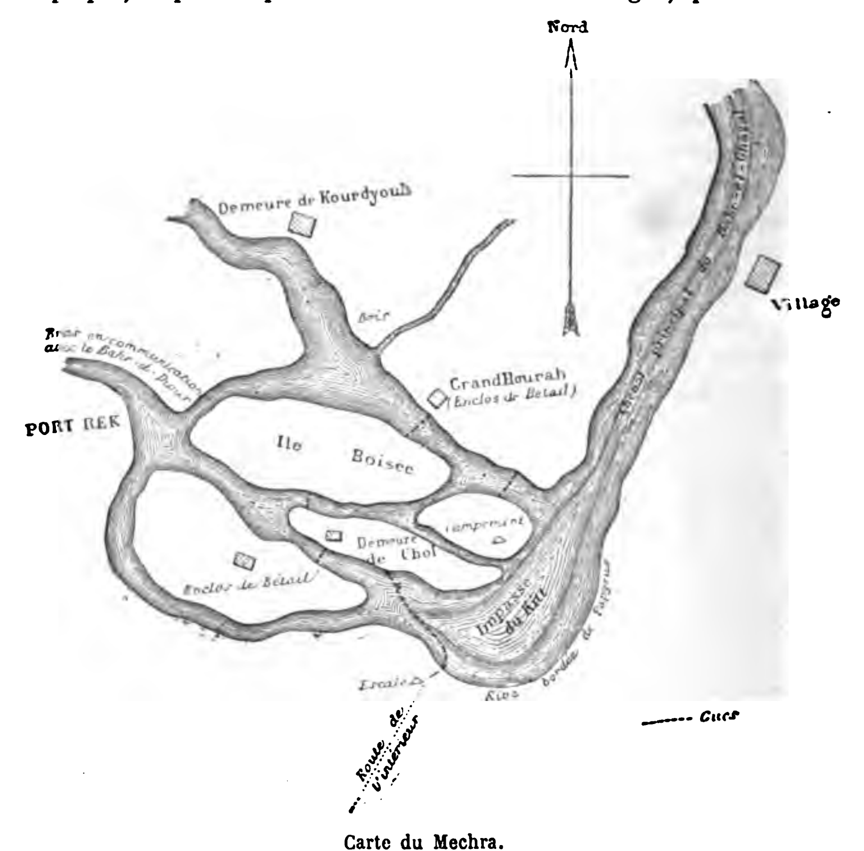
2. La carte Lejean relevée en 1861, et publiée l'une des premières, doit naturellement renfermer des erreurs; mais il ne faut pas croire que toutes les différences qu'elle présente avec l'état actuel des lieux soient dues à des fautes. Les changements qu'ont subis les rives du Ghazal, rives apparentes ou réelles, sont considérables.

Quand on remonte du lac No par le canal des Nouërs, dit le marquis Antinori dans sa relation du voyage de Piaggia (1861), *on trouve une série de petits lacs, d'étangs, de marécages reliés entre eux par une infinité de canaux, obstrués par des plantes.* » (L'ambatch, que l'on n'y voit plus, était alors prédominant.) « *Piaggia, mon compagnon, revenant du pays des Niams-Niams, en* 1865, *trouva, à son grand étonnement, les lieux complétement changés* (*affatto cambiati d'aspetto*). *La majeure partie de la forêt aquatique avait disparu, le bassin du mechra s'était décuplé* (*inagrandito dieci volte tanto*) *et tellement peuplé de crocodiles, que là, où jadis nous n'avions à craindre que l'attaque des sangsues, les monstres menaçaient la vie de quiconque mettait la main ou le pied dans l'eau....* » Le marquis Antinori parle de la carte de Lejean, et n'est pas frappé des erreurs qu'elle peut offrir; car il n'en signale aucune. Il attribue la disparition de la forêt aquatique à un afflux d'eau considérable dans le bassin du mechra, d'où l'énorme extension de celui-ci; mais en même temps le lac inférieur semble avoir diminué. Y aurait-il eu à cette époque, par suite d'un dessèchement du côté des sources, un grand mouvement rétrograde, dont l'effet est encore visible, lorsque les eaux sont basses? Dans tous les cas ces perturbations permettent d'envisager la carte de Lejean avec plus d'équité. Nous ne parlons pas de la description des lieux faite par Petherick, d'après ses notes de 1853, et qui offrirait avec l'état présent des différences encore plus sensibles.

(*Note du traducteur.*)

massifs de papyrus, qui, poussés par le vent, s'approchent tantôt d'une rive, tantôt de l'autre.

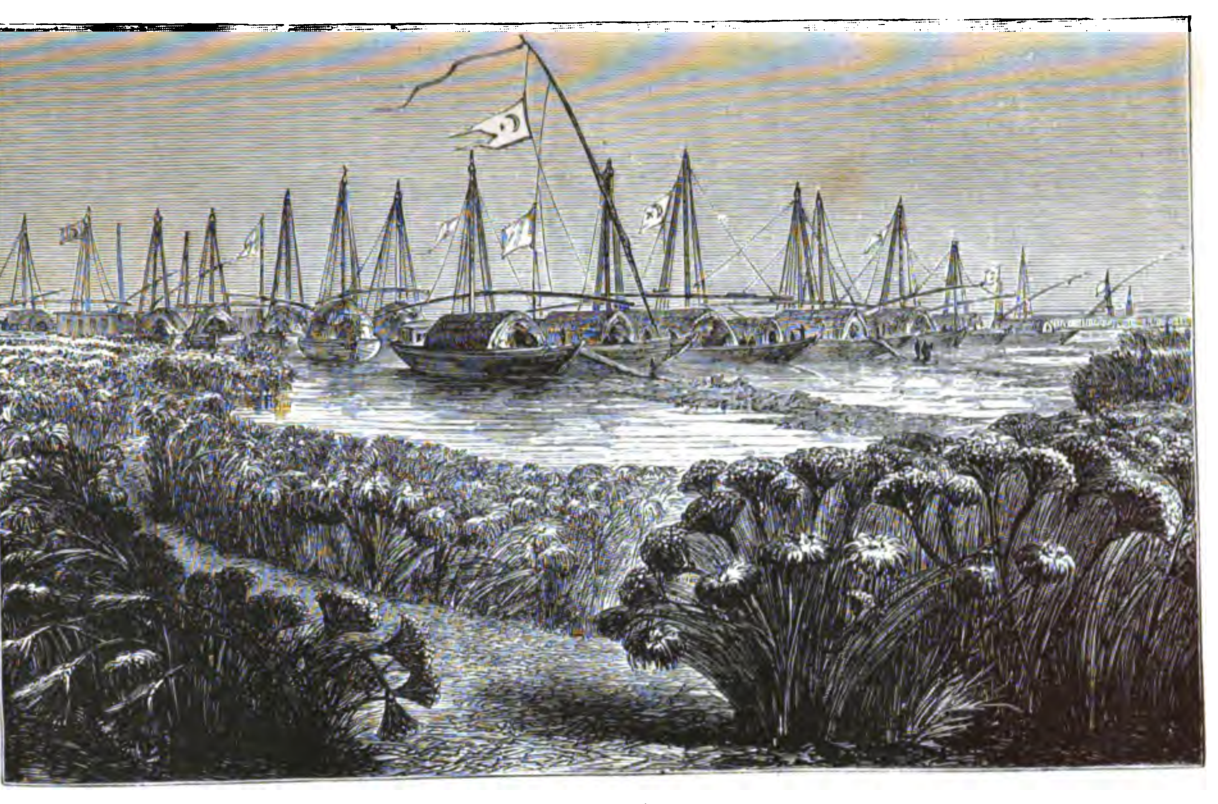
Le Kitt s'élève et s'abaisse, mais n'a pas de courant perceptible; il forme à son extrémité un bassin, que nous avons trouvé couvert de papyrus, et qui en 1863 était complétement obstrué par l'ambatch. Heuglin, qui a constaté le fait, a jugé dès cette époque, d'après la petitesse et la distorsion des tiges, que l'am-



Carte du Mechra.

batch allait disparaître. Effectivement, en 1869, il n'en restait pas de traces. Lors de notre retour, en 1871, l'ambatch ne s'était pas reproduit.

Différentes passes, ouvertes au milieu des papyrus, se dirigeaient à l'ouest; elles se rejoignaient çà et là et formaient de la sorte un réseau dont les mailles enfermaient de petites îles boisées. Nous abordâmes à l'un de ces îlots, qui est un lieu de halte habituel; les voyageurs y trouvent sécurité, et s'y établis-



Vue du Mechra.

sent provisoirement. Comme on peut le voir par la carte ci-jointe, le débarcadère du Port-el-Rek est à peu de distance de cet îlot, sur la rive méridionale du bassin.

Tel est le canal que tous les explorateurs de cette contrée, depuis les centurions de Néron, dont parle Senèque, jusqu'à nous, ont suivi pour atteindre l'endroit que les Nubiens appellent le Mechra.

Le premier bateau qui, de nos jours, soit entré dans la rivière des Gazelles est celui d'un marchand de Khartoum, appelé Habeschi (1854). Deux ans après, vint le consul Petherick, qui le premier ouvrit des relations commerciales avec les tribus de ces régions lointaines[1]. A cette époque, où l'existence du Bahr-el-Arab et celle du Bahr-el-Diour étaient ignorées, les arrivants durent éprouver une grande surprise, lorsque, d'une rivière aussi large, ils entrèrent brusquement dans le labyrinthe d'où sortait cette rivière, devenue tout à coup importante sans qu'on lui ait vu d'affluent navigable[2].

Je passai la fin de février et presque tout le mois suivant au camp de l'îlot, attendant l'arrivée des hommes qui devaient porter mes bagages et m'accompagner à la zèriba de Ghattas. Assez heureux pour échapper aux tristes effets qu'aurait dû avoir ce séjour prolongé, dans un endroit aussi malsain, j'attribuai en grande partie cette immunité à l'usage préventif de la quinine. Tous les jours je prenais huit ou neuf grains de ce médicament, répartis en trois doses et mis en capsule. Je recommande vivement cette méthode à tous les voyageurs; en masquant l'amertume de la drogue, elle met à l'abri des nausées, qui augmentent la prédisposition à la fièvre, et qui souvent empêchent de supporter le remède. J'ai continué ce traitement jusqu'au jour où il m'a été donné de respirer l'air plus pur de l'intérieur, et sans que ma constitution en ait souffert. Toutefois ce moyen n'ayant pas réussi à tout le monde, je présume que les effets de la quinine varient suivant les tempéraments; et il serait bon que chacun vît d'abord quel est son degré de sensibilité à l'égard de cet alcaloïde.

On sait combien de victimes a déjà faites ce climat meurtrier;

1. C'est en *décembre* 1853 que Petherick arriva au fond de l'impasse, et débarqua sur un îlot qu'il appelle *Kyt*. L'année suivante, 1854, il passait plusieurs mois chez les Reks, et envoyait ses hommes jusque chez les Diours. (*Note du traducteur.*)

2. Aux yeux de Petherick ce n'était pas une rivière, mais un lac. Voy. *The Soudan and central Africa*, pages 362 et suivantes. (*Note du traducteur.*)

il peut être dit, sans exagération, que la moitié des Européens qui se sont aventurés dans ces marais, ont succombé à la fièvre qu'ils y avaient prise. L'expédition de Mlle Tinné (1863), sur neuf personnes de race blanche, en a perdu cinq, parmi lesquelles fut le docteur Steudner, qui me précédait dans l'examen de la flore de cette région. Il mourut au commencement du voyage; et Heuglin passa la majeure partie de son temps si précieux à souffrir de la fièvre. Les missions fondées par des Autrichiens à Gondokoro et à Sainte-Croix, établissements qui aujourd'hui n'existent plus, avaient encore subi une mortalité plus grande. J'étais à Trieste, en partance pour l'Égypte, lorsqu'un de ces consolateurs de Job, que l'on trouve partout, m'apprit la mort du lieutenant le Saint, de toutes les nouvelles de ce genre celle qui m'a le plus impressionné. Quelques mois avant, la Société géographique de Paris avait chargé cet officier de marine d'explorer le pays des Niams-Niams, précisément la contrée vers laquelle je me dirigeais. La durée du voyage préliminaire de le Saint avait été prolongée par l'état de la Girafe, qu'obstruaient les amas d'herbe; et le jeune officier était mort avant d'avoir atteint le pays où ses travaux devaient commencer.

Je ne peux pas quitter le Mechra sans dire quelques mots du caractère, de la scénerie et des habitants de cette région aquatique. Dix-huit bateaux, appartenant à des Khartoumiens, s'y trouvaient à cette époque à demi enfoncés dans la vase et dans l'argile et solidement enclavés dans la jungle. Approcher du débarcadère et s'y faire une place exigeait les plus grands efforts. Il fallait pour cela gagner à reculons une eau découverte; on y jetait l'ancre; puis on allait amarrer la barque aux racines d'une forte masse de papyrus; et le massif était remorqué près du bateau, où il restait jusqu'à ce que la brise poussât l'un et l'autre vers la rive opposée, lieu du débarquement. Il y avait ainsi une nouvelle Délos à chaque arrivée; mais la berge se trouvait bloquée par cette bordure de roseaux, amenée du large, bordure qu'il fallait franchir. Des allées étaient alors ouvertes au moyen du fer et de la flamme; et sur la pelouse élastique qui en formait le sol, les grandes racines de papyrus s'entassaient en quantité suffisante pour que la chaussée fût praticable.

La plupart des îlots étaient ornés de gracieux massifs d'arbustes et de légers bouquets d'arbres; mais tous les ans la hache des étrangers y fait de nouveaux ravages.

En dépit de l'uniformité des papyrus et de l'aspect aride des



Le lieutenant le Saint.

savanes, dont l'herbe était desséchée, la scénerie d'hiver de ce curieux archipel n'était pas dénuée de charme. Les sombres couronnes des tamariniers, toujours verts, se détachaient sur la ramée grise et nue des acacias. Entre ceux-ci apparaissaient les groupes excentriques de l'euphorbe candélabre, aux touffes enlacées, qui de tous côtés fermaient l'horizon et offraient, sur les îlots voisins, une dégradation de couleur des nuances les plus diverses. C'était surtout le matin qu'il fallait voir cette douce scénerie, quand au lever du soleil un voile de brume flottait sur la plaine humide, et allait çà et là borner la perspective, d'une façon qui aurait prêté sa magie à n'importe quel paysage.

Protégés par les ramifications du marais contre les bêtes dangereuses de la terre ferme, nous n'avions à craindre que les attaques de l'homme, le plus déterminé de tous les déprédateurs; et à vrai dire, la crainte n'était pas bien grande. Certes il n'existe pas au monde de contrée où le brigandage soit plus libre et la licence plus complète que dans ce coin de l'Afrique; mais, comme toujours, il y a compensation. Un homme en vaut un autre; et de la faculté de se faire justice à soi-même résulte un état de défense qui donne repos et sécurité, aussi bien qu'en d'autres lieux.

Les indigènes qui, autour du bassin, occupent totalement le pays, sur une large étendue, appartiennent à la nation des Dinkas, dont les avant-postes, du côté de l'est, s'approchent de la frontière du haut Sennaar, et dont les tribus se comptent par centaines.

L'un des personnages les plus importants des Laos, section voisine, était une vieille femme qu'on appelait Chol. Excessivement riche, cette femme exerçait une grande autorité dans le Mechra, où elle jouait à peu près le rôle de chef. Toute sa fortune consistait en bétail, suivant l'antique usage du patriarcat, et Chol aurait été ruinée depuis longtemps par les Nubiens, sans les services qu'elle pouvait leur rendre. La nécessité, pour ces bandits, d'avoir là un port où ils fussent en sûreté, dominait chez eux le goût du pillage. Il fallait qu'une de leurs barques, après le départ des autres, pût rester seule au mouillage pendant la saison des pluies, sans avoir rien à craindre. Conséquemment les gens des bateaux respectaient la portion de la rive où paissaient les troupeaux de Chol; et, de son côté, Chol usait de son influence pour maintenir les indigènes en bons termes avec les étrangers; car le moindre conflit pouvait lui faire perdre tous ses biens.

En raison de la couleur de mon visage, on lui avait dit que j'é-

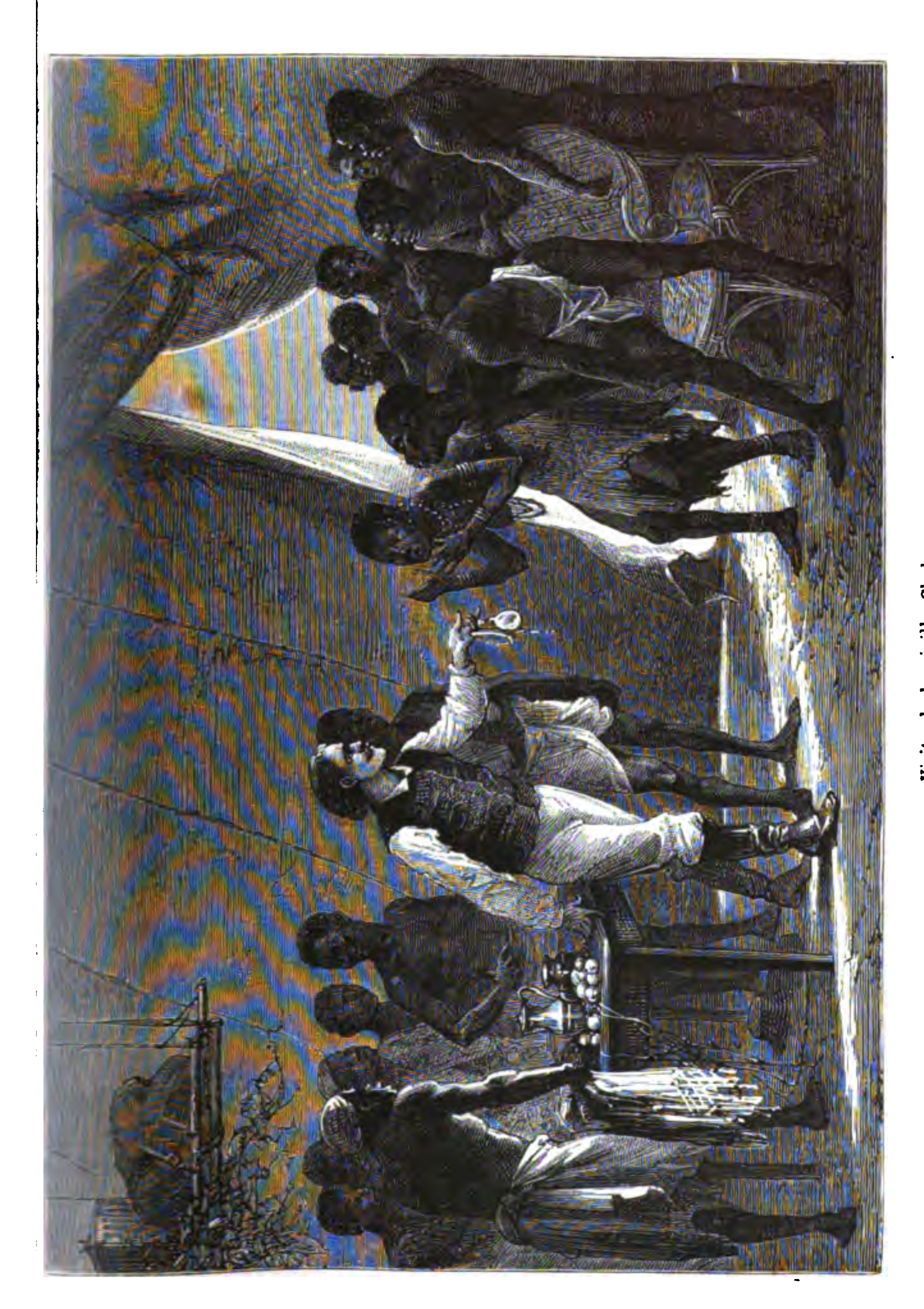
tais le frère de la signora; et la vieille dame était venue me rendre visite le jour même de mon arrivée. La plume est impuissante à dépeindre cet aspect répulsif. Une peau grossière, d'un vilain noir, un cuir tanné et ridé ; le corps défait, la démarche chancelante; pas une seule dent; les cheveux gras et rares, tombant çà et là en maigres tire-bouchons. Autour des hanches, un lambeau graisseux de peau de mouton, frangé de perles blanches et d'anneaux de fer; aux poignets et aux chevilles, toute



La vieille Chol.

une quincaillerie : anneaux et chaînons de fer, de laiton et de cuivre, assez forts pour retenir un prisonnier. Autour du cou, des chaînes de fer, pendant sur la poitrine, en compagnie de morceaux de cuir, de boules de bois et de je ne sais quel encombrement. Telle était la vieille Chol.

Un Dinka, autrefois esclave, et se trouvant alors sur un bateau en qualité de soldat, nous servit d'interprète. Pour me faire bien sentir le prix de la visite, et dans l'espoir d'obtenir un cadeau, il commença par vanter la vieille dame et s'étendit longuement



Visite de la vieille Chol.

sur ses richesses. Toutes les fermes à moutons dont la fumée s'élevait si hospitalièrement pour l'étranger, étaient la propriété de Chol. A elle tous les pâturages couverts de bœufs et de vaches qui se déployaient sur la rive; à elle ces mourahs qui se voyaient au sud, au nord, à l'est et à l'ouest, à elle sans exception. Elle possédait au moins trente mille têtes de bétail; et je ne pouvais avoir nulle idée de la quantité de chaînes et d'anneaux de fer et de cuivre qui emplissaient ses magasins.

Après cette introduction, on parla de Mlle Tinné, dont le vivant souvenir était dans toutes les mémoires. Ses largesses, sous forme de verroterie, lui avaient valu, comme à la jeune fille de Schiller[1], la réputation d'être celle qui apporte un présent à chacun. La vieille dame m'exprima son étonnement de ce que la signora n'était pas mariée; en sa qualité d'Africaine, elle ne pouvait pas comprendre qu'une femme riche n'eût pas de mari.

Rien d'étrange comme la position domestique de Chol, comparée à la situation qu'avait dans le pays cette femme si riche et si puissante. A la mort de son premier mari, qui laissait un fils d'un lit précédent, elle avait épousé ce fils du défunt, l'élevant ainsi au rang de prince-consort, malgré la différence d'âge et de fortune. Très-pauvre en comparaison de sa femme, et sans aucune influence, — un zéro dans la tribu, — ce jeune homme, qui s'appelait Kourdyouk, inspirait à la vieille Chol une terreur qui, vu leur position respective, était incompréhensible. Il la battait journellement, et agissait avec elle, en toute chose, de la façon la plus brutale, bien qu'elle eût toujours à la main, peut-être comme marque de sa dignité, une sorte de martinet agrémenté de nœuds qui ressemblait au chat à neuf queues de la marine anglaise.

J'eus la visite de l'époux le lendemain du jour où la femme était venue. Par suite de ses rapports avec les marchands, Kourdyouk parlait arabe d'une manière intelligible, et nous pûmes nous comprendre. Comme tous les autres, il chantait hautement les louanges de Mlle Tinné, et avait appelé *Signora* l'enfant d'une de ses concubines. Il y avait évidemment là une aspiration à la culture et aux mœurs des civilisés; espérons que cet élan vers un état supérieur ne s'arrêtera pas au nom de celle qui l'a fait naître.

Des excursions dans le voisinage, et les visites qui se succédaient, me faisaient passer le temps d'une manière agréable. Au

1. Das Mädchen aus der Fremde.

nord de mon îlot, sur la terre ferme, étaient plusieurs villages, composés d'habitations fixes et d'enclos permanents pour le bétail. J'y allais presque tous les jours, et l'affluence des curieux qui se pressaient pour me voir me divertissait beaucoup. La sécheresse qui, dans sa bourgade, la faisait manquer d'eau et de nourriture, avait chassé la vieille Chol dans l'un des îlots voisins du débarcadère. Elle était là au milieu d'une partie de ses vaches, et installée, avec ses gens, dans de misérables huttes peu éloignées de nos bateaux. J'allais la voir de temps en temps, afin de pénétrer les mystères de sa laiterie.

Le 26 février, la vieille reine se rendit à ma tente, où je l'avais invitée à venir voir les riches présents que je lui destinais. Son costume différait un peu de celui qu'elle portait lors de sa première visite. Elle avait fait un nouveau choix dans son arsenal et m'arrivait avec une autre ferraille, en toilette d'apparat. Moi-même j'avais tout préparé pour que la réception fût magnifique, désireux que j'étais de laisser après moi un aussi bon souvenir que celui de Mlle Tinné. Il y avait là des perles de la grosseur d'un œuf, telles qu'on n'en avait jamais vu dans le pays ; des billes de marbre vert et bleu, tirées des plaines orientales; puis des chaînes d'acier, — tout cela pour elle ; puis un fauteuil à fond de paille, qui la faisait soupirer : elle ne pouvait pas croire qu'un pareil trône pût lui appartenir. Mais ce qui surpassa toute chose, ce fut un large disque de bronze, suspendu à une chaîne dorée, afin qu'on pût se le mettre au cou. C'était en réalité une énorme médaille commémorative du jubilé d'un professeur allemand, et dont l'une des faces portait l'effigie dudit professeur avec palmes et légende. On ne peut pas se figurer l'admiration que fit naître ce bijou ; la vieille Chol en suffoquait, et bateliers et soldats n'étaient pas moins ravis. Je reçus en échange une calebasse remplie de beurre, un mouton, une chèvre, et un taureau d'une race particulière et sans cornes : une bête splendide.

La plante la plus remarquable de toutes celles des îlots du Mechra est une passiflorée grimpante, l'*adenia venenata*, dont les feuilles, d'un vert brillant, sont employées comme vésicatoires par les indigènes ; feuilles vénéneuses et fatales au chameau. Ce ruminant, au flair peu subtil, mange indistinctement et sans réserve toute verdure, ce qui n'a pas permis de l'acclimater dans cette région, malgré tous les efforts que l'on a faits pour cela. C'est la même plante qui, dans le Latouka, a fait périr l'âne de Baker.

Le trait le plus frappant de l'adénia est l'énorme développement de sa tige, qui, à demi souterraine, forme, en sortant du sol, une tubérosité conique dont le volume est de plusieurs pieds cubes, et d'où elle se divise en une quantité de lianes qui s'élèvent à une grande hauteur. J'ai enveloppé de toile une de ces tiges curieuses et l'ai envoyée à Berlin; elle y est arrivée dix mois après, vivant toujours. Placée dans une serre à palmiers, elle y a produit ses tigelles grimpantes.

Parmi les poissons d'espèces diverses que renferment les eaux dont nous étions entourés, l'un de ceux que l'on voit le plus fréquemment est une sorte de cuirassier, le *polyptère bichir*, qui sera représenté dans un autre chapitre. Mais, de tous les habitants de ces canaux, celui qui attira le plus mon attention, ce fut le poisson-salamandre de Gambie, le *lépidosirène*, qui, avec le corps d'une espèce d'anguille, est pourvu de quatre membres qui semblent être des organes de tact. J'ai vu ce lépidosirène avoir de trois à quatre pieds de longueur. Sa chair, visqueuse et flasque, est un objet de dégoût pour les Nubiens ; toutefois Baker, qui a trouvé la même espèce dans l'Albert N'Yanza, en qualifie la chair d'excessivement bonne.

La famille entière des siluridés n'a pas moins de représentants au Mechra que dans toutes les autres sections du Nil. Beaucoup de ces poissons, de même que le lépidosirène, ont l'habitude de se terrer dans la berge pendant la saison sèche, pour y attendre le retour des grandes eaux. Ils pénètrent dans la terre en se tortillant à la façon des anguilles, et peuvent serpenter en lieu sec.

Comparativement aux étroites limites du sol, la gent ailée offre des variétés nombreuses. J'ai vu, dans les quatre ou cinq îles les plus rapprochées de nous, au moins soixante espèces d'oiseaux. Remarquable entre tous était le gracieux jacana, qui, les doigts largement étendus et la jambe fine et sèche, parcourait fièrement le tapis de feuilles de nénufars, avec autant d'aplomb que s'il eût marché sur un terrain solide. On n'était pas sans entendre la voix familière de nos oiseaux d'Europe. Des moineaux innombrables volaient en foule autour des papyrus, où ils venaient percher le soir. Mais tout cela a été dit; c'est de l'histoire ancienne, écrite par les naturalistes qui m'ont précédé ; et cela n'a pas besoin d'être répété par moi.

CHAPITRE IV.

Départ pour l'intérieur. — Drapeaux des gens de Khartoum. — Voyage confortable. — L'éléphant d'Afrique. — Adieux à Chol et à Kourdyouk. — Puits du Lao. — Plaines sableuses. — Village de Tekh. — Accident fatal. — Procès-verbal de décès. — Halte au village de Koudy. — Les Dinkas. — Caractères de la race. — Teinture des cheveux. — Nudité. — Age du fer. — Armes des Dinkas. — Propreté domestique. — Cuisine. — Réception de quelques dames. — Serpents. — Goût prononcé pour le tabac. — Construction des huttes. — Chèvres, moutons et chiens. — Bêtes bovines. — Vénération qu'elles inspirent. — Dégénérescence de la race. — Vers intestinaux. — Pénurie du lait. — Mourahs. — Facultés des Dinkas. — Leur conduite avec leurs ennemis. — Exemple d'amour paternel. District des Al-Ouadjs. — Arrivée à la zèriba.

Le deuxième bateau de Ghattas n'apparut au Mechra que dix-huit jours après notre arrivée; il amenait le complément de notre escorte, et apportait les provisions d'une année pour la zèriba. L'agent qui se trouvait à bord avait mission de me procurer tous les porteurs dont je pourrais avoir besoin, porteurs qu'il devait aller chercher à l'établissement de Ghattas. Pour se rendre à la zèriba et pour en revenir, onze jours lui étaient nécessaires; — pas moyen d'aller plus vite. Il fut de retour à la fin de cette période, et mit à ma disposition soixante-dix hommes de ceux qu'il avait ramenés. J'eus ainsi tout le temps voulu, et même plus, pour me mettre en mesure de quitter le Mechra avant le début de la saison pluvieuse.

Le 25 mars, tous mes préparatifs étaient achevés; nous pouvions dire adieu à l'air humide des marais et au fléau des moustiques.

Plusieurs bandes s'étaient jointes à celle de Ghattas; d'où notre caravane comptait près de cinq cents hommes, parmi lesquels étaient deux cents soldats. Avec une pareille force, nous aurions pu franchir l'État le plus important de l'Afrique centrale, sans être inquiétés. Toutefois nous avions à faire une route de six jours dans une province notoirement hostile, et notre escorte n'était pas tout à fait superflue. Marchant en file in-

dienne, la caravane formait une colonne de plus de huit cents mètres, développement qui exigeait à la fois beaucoup d'ordre, et infiniment de prudence pour que la sûreté ne fût pas compromise. Chaque division avait sa bannière, dont la place était marquée, et dont la couleur différait suivant le traitant qui l'avait pour drapeau. Tous ces étendards portaient le croissant et l'étoile de l'Islam. Celui de Ghattas, qui était blanc, joignait à ces insignes une croix de Saint-André, pour annoncer qu'il appartenait à un chrétien; mais cette alliance des deux symboles n'excluait pas certains versets du Coran, relatifs à la conquête des infidèles, versets qu'il n'est permis d'omettre sur aucune de ces bannières. Mon drapeau national gisait au fond d'une caisse, soigneusement enveloppé. Je n'avais aucun désir, je l'avoue, de l'exhiber au milieu de sauvages et dans un pays où sa signification n'aurait pas été comprise; mais l'eussé-je voulu, que je l'aurais vainement tenté, comme je l'ai su plus tard. Pas un Nubien n'aurait consenti à suivre un drapeau que n'auraient pas blasonné le croissant et les passages consacrés. Sur le Nil, les bateaux qui portent des Européens ne méprisent point, il est vrai, les couleurs de ceux-ci; mais dans le pays nègre, où l'autorité égyptienne n'existe pas, la chose est différente. Pour l'escorte et pour l'équipage, la bannière de l'Islam est un talisman, et ce serait à leurs yeux un sacrilége que de la remplacer par le drapeau d'une nation chrétienne. Les expéditions commerciales, dirigées par des Européens, se conforment elles-mêmes à cette règle. J'ai vu, au bord du Rohl, flotter le pavillon musulman sur la zèriba des frères Poncet.

Pour un naturaliste en marche, le transport des bagages à dos d'homme me paraît être la perfection du genre. Outre la facilité du départ, l'ordre qui en résulte et la régularité des étapes, vous jouissez de l'incalculable avantage d'avoir toujours sous la main vos ballots et vos caisses, de pouvoir les prendre, les ouvrir, les fermer sans perte de temps. Quiconque a fait l'expérience du chameau de bât, et des ennuis qui découlent de son usage, comprendra facilement la commodité relative de l'emploi des porteurs.

Quelques ânes accompagnaient la caravane; le gouverneur de l'établissement avait même eu la courtoisie de m'envoyer son âne de selle; mais je préferai m'en tenir à mes jambes. Monter un âne mal équipé aurait été pour moi beaucoup plus fatigant que de suivre les Nubiens au pied agile, même dans les plus

longues étapes. J'avais d'ailleurs d'autres projets que celui d'avancer; je voulais examiner tout ce que je rencontrerais, en prendre note, recueillir des plantes ou n'importe quel objet qui serait intéressant. Je commençai donc à pied mes pérégrinations, qui se continuèrent de la sorte pendant plus de deux ans, sur une longueur de plus de deux mille milles. Ni chameau, ni âne, ni cheval, ni mulet, ni bœuf, ni palanquin ne m'ont prêté leur assistance. Le seul animal dont le concours permettrait d'ouvrir le centre de l'Afrique à la civilisation est exterminé par le fusil et par l'épée; et cela uniquement pour obtenir une matière avec laquelle on nous fait certains bibelots.

Il est prouvé que l'éléphant d'Afrique, qui de nos jours paraît être plus farouche que l'éléphant d'Asie, a été jadis utilisé de la même manière que ce dernier. Des médailles venues jusqu'à nous ne laissent aucun doute à ce sujet; elles témoignent de l'emploi de l'éléphant comme animal domestique, et montrent qu'il s'agit bien de l'espèce africaine; à l'énorme dimension des oreilles, on ne saurait s'y méprendre. La torpeur dans laquelle sont tombées les nations du nord de l'Afrique, depuis la chute de l'empire romain, explique comment la valeur de ce puissant auxiliaire a été mise en oubli. L'éléphant a une croissance tardive, non moins longue que celle de l'homme; et nous ne pouvons guère espérer des Arabes qu'ils se donnent la tâche de l'élever et de le dresser; bien moins encore des Turcs, qui n'ont pas la patience d'attendre la maturité d'un fruit annuel, et qui voudraient que le monde fût fait de telle sorte qu'on pût recueillir sur les montagnes les thalaris tout frappés. Ce serait pour l'Afrique un heureux événement si quelques-uns des philanthropes, qui gaspillent leurs charités homœopathiques à l'intention du bien-être des nègres, tournaient un peu de leur sympathie vers les éléphants et prenaient en pitié leur malheureux sort. Burton, ainsi qu'on peut le voir dans l'ouvrage intitulé *le Bassin du Nil*, pense que l'éléphant possède un instinct qui égale non-seulement la raison des Africains, mais celle de quelques-uns des bipèdes sans plumes qui les visitent.

Les premières heures de marche, je dois l'avouer, me furent excessivement pénibles. Après n'avoir eu pendant plusieurs mois à parcourir que le pont d'une barque ou l'étroite surface de mon îlot, j'avais de la peine à me mettre au pas rapide des nègres, difficile à suivre pour tout autre que pour un membre du Club Alpin. Vers le soir, ayant fait deux heures de course, nous nous

arrêtâmes au village de Chol. D'énormes kigélias étalaient près des cases leurs fleurs empourprées, pareilles à des tulipes; maintenant que la vieille Chol est morte, et que les derniers fragments de ses huttes brûlées ont disparu, ils ne font plus que marquer la place où était le hameau de la vieille reine. Cette kigélie est commune dans toute l'Afrique; elle se distingue par son fruit remarquable, de deux pieds de longueur, et qui pend à la branche comme un chapelet de saucisses. La feuille se rapproche de celle du noyer, et l'ensemble peut soutenir la comparaison avec celui d'un chêne majestueux. Des arbres d'un caractère aussi frappant laissent dans la mémoire du voyageur une impression ineffaçable.

Chol était revenue de son îlot tout exprès pour donner l'hospitalité à la caravane et pour recevoir nos adieux. Au moment de partir, je fus mis à même de prouver ma gratitude de cette généreuse attention : Kourdyouk me pria de lui faire un talisman composé d'un peu de mon écriture. Je répondis à sa demande par quelques mots en sa faveur, adressés à n'importe quel civilisé, dont le pays aurait la visite. Les Nubiens et les vrais Arabes, d'une façon qui ne se voit pas en Égypte, portent souvent aux bras et au cou de nombreux sachets en cuir, formant parure, et qui renferment des passages du Coran. Quand on leur demande ce qu'il y a dans ces sachets, ils répondent que c'est le nom de Dieu. De semblables amulettes sont même attachés au cou des chevaux et des ânes de prix. Jamais les Nubiens ne s'adressent à un Franc pour cet objet; ils ont leurs prêtres qui se chargent de la fourniture et pour qui l'affaire est très-avantageuse. Mais Kourdyouk était un païen, non contaminé de mahométisme, et les préjugés musulmans n'avaient aucune part à sa superstition. L'homme blanc était, à ses yeux, un être d'un ordre supérieur et qui, par conséquent, devait avoir sur les puissances invisibles une bien autre influence qu'un prêtre brun de l'islam.

Notre route, qui allait assez directement au sud-sud-ouest, nous faisait traverser la partie occidentale du large territoire des Dinkas insoumis. Les indigènes fuyaient à notre approche; de temps à autre nous nous arrêtions dans les villages qu'ils venaient de quitter et dont les enclos étaient vides de bétail. Les razzias continuelles des Nubiens ont fait regarder par ces Dinkas tous les arrivants comme des ennemis acharnés. Il en résulte que les établissements du pays des Bongos et des Diours, que

cette province sépare de la rivière, ne peuvent être maintenus qu'au prix d'une force armée suffisante pour protéger les caravanes.

Bien que pratiquée sur une certaine étendue, l'agriculture n'est ici qu'un accessoire. Les Dinkas ont souvent un grand nombre de chèvres et de moutons; mais ils sont principalement éleveurs de gros bétail. Le nombre des bêtes bovines que possède le pays est étonnant; il semble inépuisable, alors même qu'on pense aux milliers de bœufs qu'enlèvent chaque année les Nubiens. Il y a là des herbages dont la traversée prend tout un jour de marche. Les mourahs, ou enclos, sont aussi rapprochés que les villages en Allemagne; et beaucoup d'entre eux peuvent contenir dix mille bêtes, au moins d'après mon estime, qui a été faite en comptant les piquets d'attache.

Sortis du village de Chol, nous nous trouvâmes dans un pays couvert de fermes, où nous traversâmes des champs de doura qui avaient été moissonnés. Partout des chaumes de quinze pieds de longueur jonchaient la terre, ce qui entravait beaucoup la marche. Le sorgho que l'on cultive dans ce district est de la plus grande espèce; il lui faut neuf mois pour arriver à maturité; d'où il résulte que sa tige, devenue ligneuse, diffère autant de la paille européenne que les champs où elle se trouve ressemblent peu aux nôtres. Ailleurs, dans cette saison, la marche ne trouve généralement aucun obstacle; le fond des marais, fond argileux et desséché, est aussi dur que la pierre; les herbes des savanes, foulées par les bestiaux et par les hommes, ne s'opposent plus au passage; et les bois partout clair-semés, comme dans la Nubie méridionale, ne présentent que des massifs détachés ou des arbres épars et d'une faible hauteur.

Pour une exploration géographique, un voyage dans la saison des pluies serait beaucoup plus avantageux; c'est à cette époque seulement qu'on peut estimer l'étendue et le volume des rivières. Parmi les petits cours d'eau de cette vaste plaine, il en est un grand nombre qui n'ont pas de canal apparent. A mesure que l'eau s'est retirée, l'herbe a pris sa place; et comme dans cette végétation beaucoup de plantes peuvent être inondées pendant plusieurs mois sans périr, le canal reste verdoyant après le retour des eaux. Ceci explique aisément l'erreur où sont tombés ceux qui, venant dans cette région pendant la saison sèche, l'ont parcourue sans y reconnaître de rivières. Il n'est pas surprenant qu'ils aient traversé les lits de cours d'eau, même importants,

sans y avoir vu autre chose que des plis de terrain; car ils n'ont trouvé dans ces ouadis que les mêmes herbes, le même chaume, les mêmes tiges séchées et piétinées des alentours. Toutefois la qualification de périodique, souvent employée au sujet des rivières africaines, ne donne pas une idée complétement exacte de ces cours d'eau, puisque, pendant la sécheresse, ils n'en exercent pas moins sur la conformation du sol la même influence que nos rivières permanentes et bien délimitées.

Ce fut à dix milles du Mechra, au centre de la plaine dont nous parlons, et qui forme le district de Lao, que nous trouvâmes la première aiguade. Deux beaux sycomores, vus de loin, semblaient nous faire signe et nous inviter à venir.

Les citernes avaient quinze pieds de profondeur et ne contenaient pas autre chose qu'une purée fétide. Résidu de grands étangs formés dans la saison pluvieuse, l'eau de ces trous est bientôt peuplée de myriades d'animaux, absolument inutiles sous le rapport culinaire. Des bélostomes (énormes scorpions aquatiques), des coléoptères bruns ou noirs, et toutes les créatures rampantes qui ne se trouvent bien que dans les eaux croupies, tourbillonnaient dans ces puits fangeux. C'est là probablement que les vaches et les moutons des Dinkas renouvellent chaque année leur provision d'amphistomes et de cercaires, dont cette vase putride est prolifique. Tel était le breuvage que nous offrait le Lao.

Les indigènes se figuraient que nous passerions la nuit à côté des citernes; mais désireux de franchir promptement la plaine aride qui se déroulait à l'horizon, nous profitâmes de la fraîcheur du soir pour nous remettre en route. Il en résulta que de chacune des fermes situées sur notre passage, nous vîmes jeunes et vieux sortir en toute hâte et se diriger vers les bois. Quantité de marmites pleines de bouillie fumante, abandonnées par les fuyards, tombèrent de la sorte aux mains de nos gens et augmentèrent le désir que ceux-ci avaient de se reposer; mais l'ordre d'avancer était péremptoire, et la marche ne fut pas interrompue.

Au midi s'étendait, sur une longueur de dix milles, une plaine sablonneuse dépourvue d'herbe, et agréablement entrecoupée de taillis et d'arbres isolés. Nous marchâmes pendant cinq heures à travers cette plaine éclairée par la lune, et à laquelle l'imagination prêtait un aspect fantastique.

Le pays, avec ses clairières, ses fourrés, ses arbres épars, me rappelait vivement les bois d'acacia de Ghédâref et du Taka, bois

qui forment transition entre la steppe et les forêts situés au pied des monts abyssiniens.

Ici, la végétation présente à peu de chose près le même caractère que celle du Kordofan. Les arbres les plus communs sont l'acacia-seyal, le balanite, le tamarinier, l'épine du Christ, le capparis et le randia, cet épinier remarquable dont les branches ont servi de modèle aux lances dentelées des indigènes. L'un des arbres du Kordofan méridional trouve dans cette plaine sa limite vers le sud; c'est l'*albizzia sericocéphale*, arbre de moyenne grandeur, dont la feuille, délicatement articulée et ressemblant à celle du mimosa, est composée de cinq mille à six mille folioles. Ses fleurs, en bouquets serrés, apparaissaient dans l'ombre comme autant de pelotes de neige, et versaient dans l'air leur parfum balsamique. Nous avancions ainsi au milieu d'un parc, où le sable de notre sentier n'était pas moins uni que celui d'une allée de jardin.

Ayant enfin gagné un village considérable, nous nous établîmes dans le clos à bétail, récemment déserté. Une ondée subite mit la bande en émoi, et me força à transporter ma literie dans l'une des misérables huttes qui servent d'abri aux vachers. Enfoncé à un pied de profondeur dans une couche de cendre fine et blanche, et enveloppé d'un nuage de poussière, je passai le reste de ma nuit en quintes de toux et en éternuments qui rendirent le sommeil complétement impossible.

Le lendemain, il nous fallut encore une marche de cinq heures, sans voir une goutte d'eau, pour atteindre l'asile hospitalier que nous offrait l'une des bourgades de Tekh. Nous étions alors dans le district des Reks, où s'arrêtaient les échanges avec les indigènes, avant que Petherick eût frayé la voie du sud à travers le pays des Diours et celui des Bongos, et fût entré en relations avec les Niams-Niams.

Tekh était un ancien allié des gens de Khartoum; et pour nous faire honneur, il s'était paré d'une chemise d'indienne à ramage, sans égard pour l'opinion de ses compatriotes, qui méprisent tout vêtement comme indice d'un caractère efféminé. Près de sa bourgade, les frères Poncet avaient, en 1858, un poste d'où ils partaient pour chasser l'éléphant sur le territoire des Dinkas. Ils appelaient leur station *Mirakok;* mais la station et ses éléphants sont maintenant ignorés dans ce pays oublieux, où l'existence et les actes des hommes ne laissent pas plus de trace que les flots sur la grève. La contrée ne possède ni chaux ni pierre; nul

édifice permanent n'a pu être érigé, et le sol n'a porté qu'un peuple sans chefs, sans traditions, sans histoire. A défaut d'autre chose plus durable, des palmyras (*borassus*) de cent pieds de hauteur marquaient la résidence de Tekh, où notre halte devait nous laisser de tristes souvenirs.

Soliman, le porte-drapeau de Ghattas, un homme du plus grand courage, le tireur le plus habile de toute la bande, se tua dans une partie de chasse qu'il fit avec moi. J'avais abattu un certain nombre de pigeons sauvages, remarquablement gras, et je m'en contentais; mais il avait résolu de rapporter des pintades; pour cela, il pénétra dans le fourré, où, en chargeant son fusil, il le fit partir et se traversa la poitrine. C'était incomparablement, de tous nos hommes, celui qui maniait son arme avec le plus d'adresse; qu'on s'imagine ce qu'il fallait attendre des autres. Les explosions de poudre et les blessures par inadvertance se renouvelaient si souvent que ce serait une fatigue d'en écouter le récit. Tout voyageur qui est en marche avec ces prétendus soldats doit savoir que nulle part il ne serait plus exposé à mourir d'une balle. Je n'exagère pas en affirmant qu'à mainte et mainte reprise je ne l'ai échappé que de l'épaisseur d'un fil.

Soliman était l'homme qui avait sauvé Mohammed dans la rencontre avec le buffle, en jetant une hache à la tête de l'animal furieux. La moitié de la caravane se rendit immédiatement auprès du cadavre, afin de pouvoir certifier que le décès était bien le fait d'un accident. La mort avait été si prompte et si tranquille, que l'un de mes serviteurs, un nommé Osman, placé dans le fourré à côté de la victime, ne s'était pas douté du résultat du coup de feu, et n'avait trouvé le défunt que par hasard. Une tache noire, produite par la fumée à l'orifice de la blessure, montrait que le fusil s'était déchargé tandis que Soliman l'avait à la main. Les amis et les compatriotes du malheureux entouraient sa dépouille, et prouvaient par leurs sanglots que même le cœur de roche de ces voleurs de bétail n'était pas étranger à toute émotion humaine. L'un d'eux exprimait de singuliers remords, dont je sus plus tard la cause. Il avait prêté de l'argent au défunt, et le lui avait réclamé la veille au soir. Soliman avait affirmé qu'il avait rendu la somme; et le créancier, dans sa colère, avait jeté à la face du débiteur la plus affreuse des imprécations dont il pût disposer : « Que les chiens te dévorent! » Le malheur qui venait d'arriver était évidemment une punition du ciel; et cette prompte

justice pesait sur l'accusateur; il aurait bien voulu ne pas avoir maudit le défunt, auquel cependant il ne pardonnait pas.

Le jour suivant, comme nous allions partir, un de nos hommes se fit éclater le bras en retirant son fusil du buisson où il l'avait posé.

Nous quittâmes ce malheureux endroit pour nous rendre au village que gouvernait Koudy, un autre ancien ami des Turcs, ainsi que dans tout le pays les indigènes appellent les gens de Khartoum. Bien que ce village ne fût qu'à deux milles du précédent, la caravane s'y arrêta, et par plusieurs motifs: elle avait à se rassasier de bœuf et de chèvre, à faire provision de grain, et à remplir les formalités d'usage, relativement au décès de la veille.

D'après la loi musulmane, un rapport détaillé de l'événement devait être fait sans retard et dans la forme voulue, rapport qu'il faudrait produire à Khartoum, où le défunt laissait une femme et un enfant.

Cette pièce importante fut rédigée par les prêtres qui accompagnaient la caravane dans le but de se livrer à un petit commerce d'esclaves, et qui, en même temps, remplissaient leur office légal de fakis et de scribes. Après de longs débats, où les témoignages les plus circonstanciés, les plus prolixes furent entendus, on écrivit le rapport. La forme en était curieuse; il débutait par ces mots : « Osman, le délégué, pose à Osman, serviteur du seigneur Mousyou, la question suivante : « Où est Soliman? » Venait ensuite la réponse, c'est-à-dire le récit du fait : « Comme nous étions à chasser dans le fourré, j'entendis un coup de feu, etc., etc. » Ils savaient que leurs dépositions ne seraient nullement discutées, et ne leur attireraient aucun reproche, pas même la douce réprimande dont le roi fait suivre pour Hamlet ces mêmes paroles : « Où est Polonius? » mais il leur paraissait bon de conserver la forme établie.

Je trouvai chez Koudy une excellente occasion de poursuivre mes études sur les Dinkas, études que j'avais prises à cœur pendant mon séjour dans le Mechra. Mes rapports avec ce peuple étrange ont continué jusqu'à la fin de mon voyage et à peu près sans interruption. Tout le temps que j'ai passé à l'établissement de Ghattas, j'ai eu des Dinkas pour vachers, des Dinkas pour approvisionner ma cuisine; et jusqu'aux dernières limites de mes pérégrinations je n'ai pas cessé d'avoir affaire à eux. Je ne connais que la branche occidentale de cette race de pasteurs, dont

le territoire, de quatre cents milles de large, présente une aire de soixante mille à soixante-dix mille milles carrés; toutefois j'ai acquis sur cette peuplade des données assez précises pour ajouter mes observations à celles de mes prédécesseurs.

Bien que, sous le rapport physique, les Dinkas de quelques tribus puissent être classés parmi les hommes les plus forts et les plus grands de la terre, ceux de la branche occidentale dépassent rarement le niveau de la taille commune. Les vingt-six représentants de cette branche que j'ai mesurés m'ont donné, l'un dans l'autre, une hauteur d'un mètre soixante-quatorze centimètres. D'après ce chiffre, la moyenne de la taille des Dinkas serait inférieure à celle des Cafres et supérieure à celle des Anglais.

Comme tous les *hommes de marais*, s'il est permis d'employer cette expression, les Dinkas ont la jambe longue et décharnée, qui caractérise les Chillouks et les Nouërs. Leur buste est plus court que celui des hommes qui habitent les hautes terres rocailleuses de l'intérieur, et qui sont à la fois plus fortement bâtis et d'une teinte moins foncée. Le corps est nerveux, carré, surmonté d'épaules anguleuses et horizontales. Un long cou, légèrement contracté à la base, correspond avec une tête qui se contracte au sommet et par derrière, et qui, en général, est étroite et aplatie. Ordinairement la mâchoire est large et saillante. Néanmoins, il règne dans tout l'ensemble une harmonie qui fait reconnaître à l'observateur, qu'en développant cette forme, la nature a poursuivi un but déterminé.

Les Dinkas peuvent compter parmi les races les plus foncées de l'Afrique; mais l'usage de la cendre dont ils se barbouillent avec délices change le noir profond de leur couleur naturelle en une teinte brune. Lorsque après avoir perdu son badigeon leur peau est frottée d'huile ou seulement lavée, elle a un éclat pareil à celui du bronze. Le poli du chocolat peut être pris pour terme de comparaison de la teinte la plus brillante. Mais il est rare de rencontrer cette nuance; lorsque la peau est nue, elle s'écaille et devient grise après la chute de l'épiderme. La teinte bleue, qu'on a attribuée à la peau des nègres, est simplement un reflet du ciel; onl'observe particulièrement lorsqu'on voit un de ces individus, à peau brillante et foncée, à l'entrée de sa hutte où la lumière ne pénètre que par la porte.

L'uniformité apparente des traits et de la physionomie est illusoire, elle provient de l'inexpérience de l'œil bien plus que

d'une ressemblance positive; les trois profils ci-joints montrent dans la ligne nasale des différences marquées. En général, d'après nos idées sur l'esthétique, les hommes sont mieux que les femmes du même âge. Toutefois les traits agréables, pour ne pas dire les figures humaines, se rencontrent rarement; des contorsions hideuses, accrues par des grimaces, des sourcils mobiles placés très-haut, laissant entre eux et la chevelure peu d'espace, donnent à la majorité des visages un aspect qui ne vaut guère mieux que celui des singes. Il y a cependant des exceptions, et celles-ci, nous devons le reconnaître, présentent parfois des traits d'une régularité remarquable.

La toison des Dinkas est presque toujours très-pauvre; elle est



Profils de Dinkas.

généralement coupée ras, excepté au sommet de la tête, où l'on conserve une touffe de laine, qui se décore de plumes d'autruche pour imiter l'aigrette du héron. Les plaques de mèches laineuses sont également fort à la mode; nulle part nous n'avons trouvé la crête en cimier des Chillouks. Parfois de petites nattes forment sur le crâne des lignes transversales et parallèles. Les femmes ont les cheveux complétement rasés ou les portent aussi courts que possible.

La gravure ci-contre représente ce qu'on peut appeler un dandy; ce fashionable doit être classé parmi les plus beaux types de sa race. Il se fait remarquer par la longueur insolite de ses cheveux. Soumise à un peignage continuel, divisée, lissée, maintenue au moyen d'épingles, la toison du nègre perd beaucoup



Un dandy dinka.

de sa frisure; c'est ainsi que notre élégant a traité la sienne. Ses mèches de six pouces de longueur, raidies et pointues, lui entourent la tête, pareilles à des langues de feu, et lui donnent un cachet d'autant plus diabolique qu'elles sont d'un roux fauve. Cette nuance est le résultat de fréquentes lotions faites avec de l'urine de vache. On obtient la même teinte en appliquant sur les cheveux, pendant quinze jours, un enduit composé de bouse et de cendre.

Les Dinkas n'ont jamais la barbe assez fournie pour qu'elle mérite leur attention; ils la coupent, et se servent pour cela, en guise de rasoir, d'une pointe de lance soigneusement affilée.

Hommes et femmes s'arrachent les incisives de la mâchoire inférieure. Il est difficile de déterminer le but de cette hideuse mutilation; l'effet en apparaît dans leur langage inarticulé, dont je suppose que nous ne pourrions imiter les sons qu'après nous être soumis à la même épreuve. Ailleurs, différentes peuplades se liment les incisives de manière à les rendre pointues; il est d'autres Africains, tels que les Batokas du haut Zambèse, qui s'arrachent celles de la mâchoire supérieure. La première de ces coutumes s'explique par le désir de rendre les incisives plus mordantes, ce qui ajoute à leur efficacité comme armes de guerre; la seconde par celui d'imiter les ruminants, qui, dans le pays, sont presque déifiés; mais la raison qui pousse les Dinkas à se démeubler la mâchoire et à se défigurer de la sorte est pour moi incompréhensible. Les vieillards en arrivent à être repoussants; chez eux, les dents supérieures n'ayant pas rencontré l'opposition que devaient leur faire celles d'en bas, sortent de la bouche et se projettent de toute la longueur d'une phalange de doigt. Cette particularité a fait donner par les Nubiens à quelques-uns d'entre eux le sobriquet d'Abou-Senoûn (père de la dent saillante). Les dents cariées sont en outre très-communes, ce qui m'a beaucoup surpris, les Africains étant représentés comme ayant en général les dents fort belles.

Dans l'un et dans l'autre sexe, les oreilles sont percées à plusieurs endroits et portent des anneaux de fer, ou des bâtonnets dont la pointe est ferrée. Les femmes ont également la lèvre d'en haut percée et parée d'un grain de verroterie que retient une épingle en fer; cette coutume existe aussi chez les Nouërs, où elle se voit fréquemment.

Le tatouage n'est usité que pour les hommes; il consiste toujours en dix rayons linéaires qui partent de la base du nez et

qui traversent le front et les tempes. C'est un signe auquel les Dinkas se reconnaissent immédiatement.

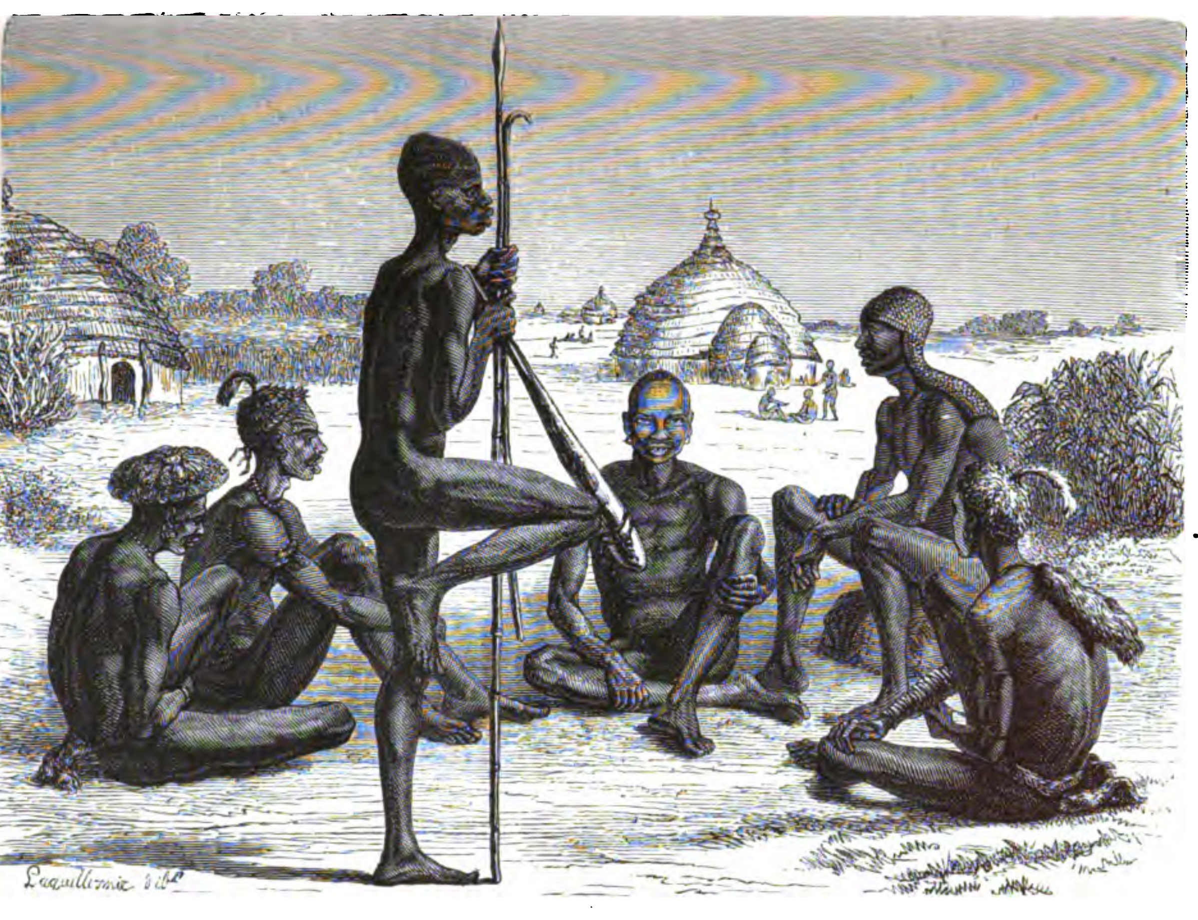
L'observation de Barth, que beaucoup de tribus païennes regardent les vêtements comme plus nécessaires aux hommes qu'aux femmes[1], n'est pas applicable aux peuplades de cette région. D'après les Dinkas, un appareil quelconque, si restreint qu'il soit, est indigne du sexe fort. Les Nubiens n'appartiennent certainement pas à l'une des races les plus soigneusement couvertes; et cependant les Dinkas ne manquent jamais de les traiter de femmes, qualification qui dans ce sens est très-commune. J'ai toujours eu un habillement complet, et cela m'a valu dans le pays le titre ironique de « la Dame turque ».

Par contre, les femmes sont scrupuleusement vêtues d'une couple de tabliers en peau, non tannée, qui, par devant et par derrière, tombent jusqu'à la cheville et sont bordés tout autour de petits anneaux de fer, de clochettes et de rangs de perles. A l'époque de mon voyage, les grains de verre blanc tachetés de bleu, et de la grosseur d'un pois, qui sur la place de Khartoum se nomment *ghenetôte adah*, faisaient fureur, ainsi que les *berreds* ou grêlons; ceux-ci, d'un pouce de diamètre, étaient portés surtout par les hommes, qui en composaient des colliers. Tous les autres genres de rassade étaient repoussés avec mépris; et les magasins des zèribas regorgeaient de perles démodées, qui n'avaient plus aucune valeur. Dans quelques années celles qu'on recherche aujourd'hui subiront le même sort.

L'âge actuel est pour les Dinkas le véritable âge du fer; c'est leur métal précieux; le cuivre est moins estimé. Des anneaux de fer, ainsi que nous l'avons dit pour la vieille Chol, couvrent les poignets et les chevilles des femmes. Certaines épouses d'hommes riches ont sur elles, sans exagérer, un demi-quintal de ces ornements sauvages. Il est curieux de voir à quel point ce peuple, libre de toute domination, s'est fait l'esclave de la mode, et en porte littéralement les chaînes.

La parure favorite des hommes consiste en épais anneaux d'ivoire qui entourent la partie supérieure du bras; chez les riches, une série des mêmes anneaux, rapprochés de manière à former brassard, s'étend du coude au poignet. Moins distingués sont les ornements de cuir : lanières tressées, mises autour du cou, et des bracelets taillés dans la peau d'un hippo-

1. Barth, vol. II, p. 475.



Dinkas.

potame. Les queues de chèvre et celles de vache sont employées par tous les hommes qui s'en font des parures très-seyantes, et qui s'en servent pour décorer leurs armes.

Les Dinkas ne pouvant pas faire grand'chose de leur misérable toison, y suppléent par des ornements qui remplacent pour eux les bonnets et les perruques. J'ai vu souvent, pendant que nous étions chez Koudy, une parure de tête ayant la forme du casque de mailles des Circassiens, et faite entièrement de grosses perles blanches cylindriques appelées *mourias* par les gens de Khartoum. Cette espèce de heaume est surtout commune parmi les Nouërs[1]. Une autre décoration, composée de plumes d'autruche, forme une coiffure légère, et qui protége efficacement contre le soleil.

Suivant un usage, qui semble appartenir à tous les Africains, les Dinkas, en signe de douleur, se mettent une corde au cou. Nous verrons d'autres tribus y ajouter, en cas de deuil, plusieurs marques annonçant la perte qui a été faite.

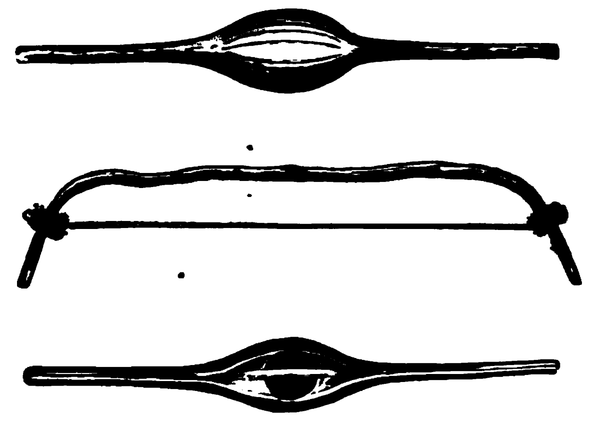
Le pays occidental des Dinkas, formé d'alluvions ne produisant pas de minerai, l'industrie métallurgique y est beaucoup moins développée que dans les provinces dont nous parlerons plus loin. Avant l'arrivée des traitants, les Diours, qui déjà avaient entre les Bongos et les Dinkas, fixé leur demeure sur le terrain minier, travaillaient tout le fer dont ceux-ci avaient besoin. Il semblerait qu'à cette époque les Diours étaient tenus par les Dinkas dans un état de vasselage analogue à celui auquel certains Dinkas sont maintenant soumis par les gens de Khartoum. Les Bongos, possesseurs de mines, n'auraient jamais fait de commerce avec les Dinkas, dont ils étaient les ennemis déclarés. D'autre part, ces derniers, essentiellement pasteurs, ont peu de temps à consacrer au métier de forgeron, métier pénible et qui n'est pas de leur goût; il en résulte que si leurs ornements de fer sont nombreux le travail en est des plus primitifs.

La plus importante de leurs armes est la lance; chez eux l'arc et les flèches sont inconnus; l'objet que certains voyageurs ont pris pour un arc est simplement défensif. Mais les armes le plus en faveur parmi eux sont le bâton et la massue, qu'ils font en bois d'héglik (*balanites égyptien*), et en ébène de la con-

1. Ces parures sont exactement représentées dans l'ouvrage de Wood, *Natural History of man*, p. 522.

trée (*diospyros mespiliformis*). Ces armes les rendent un objet de risée pour les autres peuplades, et leur ont fait donner par les Niams-Niams le nom moqueur d'A-Tagbondos, qui signifie Gens du bâton.

Des conditions d'existence analogues, même quand elles s'imposent dans des régions différentes et à des races dissemblables, amènent toujours une similitude de goûts et d'usages. Les nombreuses coutumes que les Dinkas ont en commun avec les Cafres en sont une nouvelle preuve. On retrouve chez eux la même prédilection pour le bâton et pour la massue, et ils ont le même bouclier : un long ovale en peau de buffle, dont un morceau de bois inséré transversalement à ses deux bouts dans l'épaisseur



Le kouerr et le dang.

du cuir constitue la poignée. Toutefois l'arme destinée à parer les coups de massue est particulière aux Dinkas. Autant que je puis le croire, pas un de mes prédécesseurs n'a parlé de cet instrument de défense. Il est de deux sortes. L'une consiste en une pièce de bois, soigneusement sculptée, ayant un mètre de longueur, et creusée au centre pour que la main soit à l'abri : c'est ce qu'on appelle le *kouerr*. L'autre, qui se nomme *dang*, celle qui a été prise pour un arc, doit, en raison de l'élasticité et de la résistance des fibres qui la composent, remplir parfaitement sa mission, qui est de briser la violence du choc.

Il n'est pas douteux que la propreté du logis, et le soin apporté à la préparation des aliments, ne témoignent partout d'un haut degré de culture physique et d'une certaine dose d'éléva-

tion morale. J'ai beaucoup voyagé en Europe, où la diversité des conditions matérielles de la vie est plus grande que dans aucune autre des parties du globe, et tout ce que j'ai vu m'a confirmé dans l'opinion précédente. Ni la dimension des maisons, ni celle des fenêtres, qui subissent l'influence du climat; ni le costume, — car les Sardes, les Dalmates, et les Albanais, les moins civilisés des Européens, sont, de tous, les plus magnifiquement vêtus, — rien de tout cela ne détermine la valeur relative d'un peuple; tandis que la propreté et le choix de la nourriture, non-seulement créent une distinction réelle entre les États, mais donnent la mesure du degré de civilisation auquel est arrivée chaque province. Or, ces deux qualités, je l'affirme, sont plus développées chez les Dinkas que chez n'importe quelle autre peuplade africaine.

En fait de cuisine, ils sont très-certainement supérieurs aux Nubiens, et je n'hésite guère à les déclarer plus habiles à cet égard que les Arabes et les Égyptiens eux-mêmes. Leurs produits farinacés et les bouillies qu'ils en composent ne sont nullement inférieurs aux produits similaires de la cuisine européenne. La cueillette, le battage, la mouture de leurs grains — doura et doukhn des Arabes (*sorgho* et *penicillaria*) — incombent à leurs esclaves femelles, qui s'en acquittent parfaitement, et qui ensuite granulent la farine, comme cela se pratique pour le sagou. Dans les années de disette, leur industrie leur a fait découvrir de nouveaux aliments qu'elle a su rendre agréables. De même que les Baghirmis, les Mousgous, les Adamahouas, ils extraient la fécule des germes amylacés du borassus, et par un procédé qui ressemble beaucoup à celui qu'on emploie dans l'Inde. En la soumettant à des lavages réitérés, après l'avoir fait tremper dans l'eau, ils lui enlèvent son amertume, et obtiennent de ces germes un produit très-fin et d'un blanc pur, qui a l'aspect de la poudre d'iris. Ils traitent de la même façon les tubercules de nymphéa, qu'ils rendent de la sorte tout à fait comestibles.

En fait de nourriture animale, ils sont également beaucoup plus difficiles que tous leurs voisins. Il y a maintes créatures rampantes que les Bongos et les Niams-Niams font entrer dans leur régime et qui, pour les Dinkas, sont des objets de dégoût. Ils ne mangent jamais d'iguane, de crocodile, de crabes, de grenouilles, de souris; mais en vrais connaisseurs, ils utilisent la tortue et en font de la soupe. Je n'ai pas besoin de dire que les récits du cannibalisme des Niams-Niams leur inspirent autant

d'horreur qu'à nous-mêmes. Parmi les animaux, celui dont la viande excite chez eux le plus de répugnance, c'est le chien, qui par contre est fort apprécié des Mittous : fait qui nous confirme dans l'idée que cette dernière tribu est anthropophage. Les Dinkas et les Bongos m'ont déclaré de la façon la plus positive qu'ils se laisseraient mourir d'inanition plutôt que de manger du chien. Ils ont au contraire un goût prononcé pour le chat des steppes, ancêtre de notre chat domestique, qui a gardé avec lui une grande ressemblance. Mais rien pour les Dinkas n'approche du lièvre, c'est leur plus grand régal : « Sais-tu, me disait l'un d'eux avec qui je parlais des coutumes du pays, sais-tu ce que fait un Dinka lorsqu'il lui arrive de tuer un lièvre d'un heureux coup de massue? Il allume du feu, ajouta mon homme, fait rôtir son gibier, le mange tranquillement, et n'en dit rien chez lui. »

Aux soins apportés dans la cuisine, répond le décorum observé dans les repas. A cet égard, les Dinkas sont certainement moins éloignés de nous que la plupart des Orientaux. Ils ne plongent pas tous à la fois leurs mains dans la gamelle, ainsi que font les Turcs et les Arabes. Un grand plat de farine ou de gruau bouilli est posé par terre; les convives s'accroupissent à l'entour, chacun ayant son écuelle de lait ou mieux son écuelle de beurre à côté de lui. Le premier verse son lait sur la portion de farine à laquelle il va toucher; quand il en a pris suffisamment, il passe le plat à son voisin, qui agit de même; et tous mangent ainsi, les uns après les autres. Ils ne croient pas au mauvais œil, et repoussent ce préjugé oriental : que des regards d'envie, jetés sur leur nourriture, peuvent la changer en poison.

Je me suis parfois donné le plaisir de traiter des femmes dinkas de bonne famille, en témoignage de mon estime pour leurs talents culinaires. La table était sous ma tente; service et cuisine à l'européenne; et j'étais étonné de la promptitude avec laquelle mes invitées se conformaient à nos usages; elles s'asseyaient sur mes chaises avec aisance, et maniaient la cuiller et la fourchette sans plus d'embarras que si elles en avaient toujours eu. Après le repas, elles lavaient soigneusement tous les objets dont elles s'étaient servies et les remettaient chacun à sa place.

Dans leur intérieur, les Dinkas sont aussi propres que les Chillouks, et partagent le goût de ces derniers pour les lits de cendre. Je dois dire que dans ce coin de l'Afrique on est rarement tourmenté par les puces et par la vermine, qui, de même que la désolation et l'esclavage, ont suivi partout ailleurs la trace de



Ferme dinka.

l'islamisme. On rapporte que dans l'ouest du Soudan les tortures causées par ces vilenies rendent les nuits intolérables; les cases des Hottentots ne sont pas plus infestées. Rien de pareil chez les Dinkas; le seul malaise qu'un étranger éprouve dans leur demeure provient des serpents, qui, en se glissant dans la toiture, en font craquer le chaume, et par là troublent votre sommeil. De même que pour les Chillouks, ces reptiles sont de la part des Dinkas l'objet d'une vénération qui n'est accordée à nulle autre créature. Les Dinkas leur donnent le titre de frères, et regardent comme un crime de les tuer. Il m'a été dit, par des témoins dignes de foi, que les serpents sont ici individuellement connus des chefs de famille, qui les appellent par leurs noms et qui les traitent comme des animaux domestiques. Leur abondance m'a semblé très-remarquable, d'autant plus que, chez les Bongos, où je suis resté six mois, je n'en ai pas vu un seul, et qu'il paraît établi qu'ils ne sont pas communs dans l'Afrique tropicale. Peut-être le python de Séba est-il celui qu'on voit le plus fréquemment. Autant que j'ai pu l'apprendre, ceux qui habitent les huttes ne sont pas venimeux; comme preuve à l'appui je citerai les noms de trois de ces reptiles qui appartiennent en effet à des espèces inoffensives : ce sont le *Psammophis punctatus*, Dun.; le *Psammophis sibilans*, L., et l'*Ahætuella irregularis*, Leach.

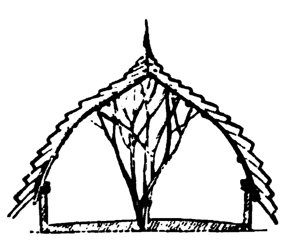
Même avant d'être en rapport avec des musulmans, les Dinkas aimaient passionnément à fumer; c'était un de leurs traits distinctifs. La pipe dont ils font usage a l'énorme fourneau de celle des Chillouks; elle est tellement encombrante que pour s'en servir on est obligé de s'asseoir. Le tuyau, lui-même de fort calibre, est surmonté d'une petite gourde qui lui sert d'embouchure, et que l'on a eu soin de remplir de filasse pour intercepter l'huile narcotique. Dénarcotiser la fumée est une vieille invention africaine. Ici, où le tabac ne croît pas abondamment, cette méthode a un double avantage, puisque retirée de la petite gourde, la filasse imprégnée de jus de tabac peut être chiquée.

Les habitations des Dinkas ne forment pas de villages dans le véritable sens du mot; ce sont des fermes, composées d'un certain nombre de huttes, situées au milieu des cultures; mais le bétail d'une commune est réuni dans un vaste enclos, sorte de kraal appelé *mourah*[1] par les gens de Khartoum. La gravure ci-

1. Ce nom semble venir de *rah*, qui signifie repos; *mourah*, lieu de repos pour le vaches; *merah*, pour les chameaux.

jointe représente une de ces fermes, entourée de champs de doura. La hutte centrale, la hutte au double porche, est la demeure du chef de famille; celle de gauche est pour les femmes; celle de droite, la plus spacieuse, la plus belle, est une infirmerie pour les bêtes malades, qui ont besoin d'être séparées du troupeau. Sous un hangar, placé au milieu des cases, se trouve le foyer de la cuisine, abrité du vent par un petit mur circulaire, en pisé. Les chèvres sont là, dans un petit parc entouré d'une palissade épineuse, de manière que les fermiers aient toujours du lait sous la main.

Règle générale, les huttes des Dinkas sont grandes et plus solides que celles des autres peuplades qui ont le même genre d'architecture; il n'est pas rare qu'elles aient quarante pieds de diamètre. La muraille, assez basse, en est formée d'un mélange



Coupe d'une habitation dinka.

d'argile et de paille hachée; le toit, que soutient cette fondation et qui est formé de couches de paille fendue, est posé sur une charpente faite avec des brins d'acacia et d'autre bois dur; elle a pour support, en guise de pilier, un arbre planté au milieu de la case, et dont on a conservé les branches. Ces cases ont une durée de huit à dix ans; elles périssent alors, minées surtout par les insectes. Les huttes des Bongos sont élevées beaucoup plus vite; mais il est rare qu'elles durent même trois années.

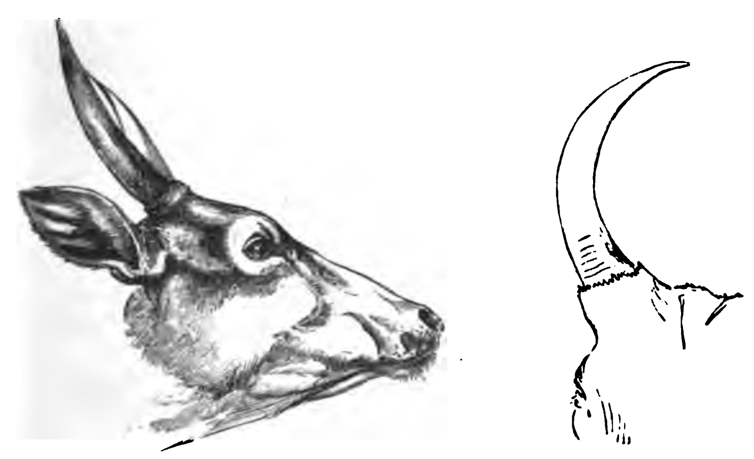
Les plantes cultivées par les Dinkas sont principalement le sorgho, le pénicillaire, trois espèces de haricots, l'arachide ou pistache de terre et la voandzéia souterraine, le sésame, l'igname et le tabac de Virginie; nous entrerons à cet égard dans plus de détails lorsque nous parlerons des Bongos, qui tirent du sol les mêmes produits.

Pour animaux domestiques, les Dinkas ont des bœufs, des chèvres, des moutons et des chiens. Pas de volailles : ce qui est inex-

plicable. Leurs bêtes bovines appartiennent à la race des zébus, et sont de moindre taille que celles des Baggaras et des Hassaniehs; elles ont une bosse, les cornes minces, la partie antérieure du corps prédominante, ce qui les rapproche des antilopes.

Quant à la couleur, les presque blanches sont en majorité; mais les tachetées, les rayées, les fauves ou les brunes ne manquent pas. Les Dinkas ont des expressions différentes pour désigner toutes les nuances de la robe. En ce qui concerne le bétail et son élevage, leur vocabulaire est plus riche que pas une des langues européennes.

Les moutons sont d'une race particulière; je ne l'ai trouvée



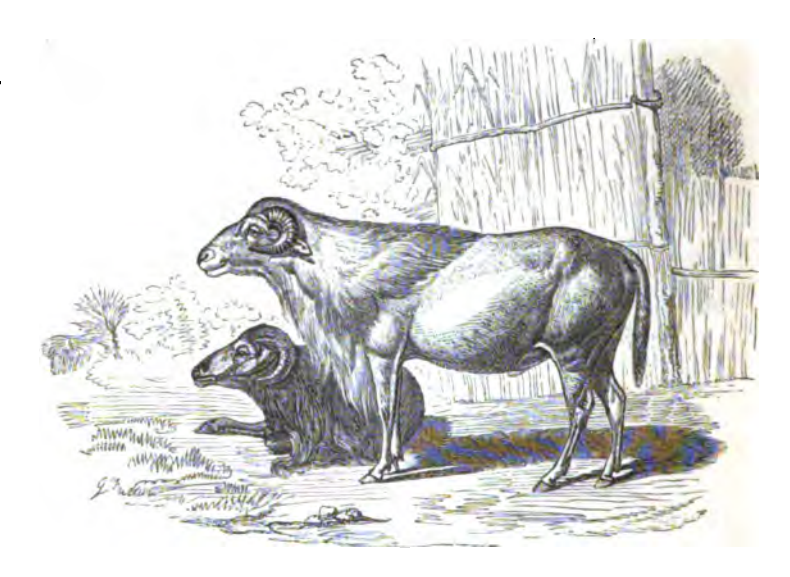
Taureau dinka.

ailleurs que chez les Nouërs et les Chillouks; plus loin, dans le sud, elle n'est même pas connue. Son trait caractéristique est une sorte de crinière qui couvre les épaules, le cou et la poitrine, tandis que sur le reste du corps et sur la queue maigre, le poil est ras. Avec leur camail ébouriffé, ces moutons ressemblent à des bisons minuscules, ressemblance que leur corps dodu et leurs jambes courtes rendent plus frappante. En général ils sont blancs; parfois bruns ou tachetés; j'en ai vu quelques-uns de rougeâtres. Ainsi que les pasteurs de l'Afrique méridionale, les Dinkas ont l'art de fendre les cornes au début de la croissance; de telle sorte qu'ils les multiplient à volonté.

L'humidité des herbages, surtout pendant la saison pluvieuse, favorise le développement d'horribles vers intestinaux;

et à l'époque de la sécheresse, les mares deviennent pour les cercaires des lieux d'éclosion d'une fécondité révoltante. Le distome, qui se trouve en tout pays, jusqu'au Groënland, a ici un pouce de longueur. J'ai vu souvent des moutons dont le foie était rempli de cette vermine; les canaux biliaires en étaient obstrués.

Les chèvres des Dinkas ne diffèrent pas matériellement de celles que nous avons rencontrées chez les Bédouins de Nubie; elles sont seulement un peu plus grandes et paraissent toujours maigres. Leur poil est ordinairement de la même nuance que



Moutons dinkas.

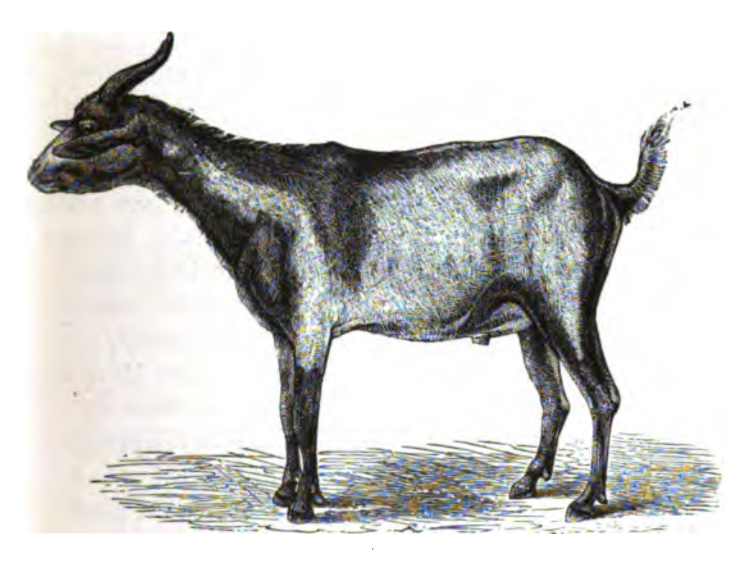
la robe des jeunes poulains de couleur grise; mais il en est de tachetées de noir, et de bigarrées de toutes les façons.

Quant aux chiens, ils ressemblent à ceux des villages de Nubie, issus du lévrier des steppes et du paria des rues du Caire. Il n'est pas rare d'en trouver qui soient bruns; toutefois le plus grand nombre est d'un jaune tirant sur le fauve.

Les Dinkas n'ont pas d'autre pensée que d'acquérir des bêtes bovines, pas d'autre ambition que de les multiplier. Ils paraissent avoir pour elles une sorte de respect; même leurs excréments sont considérés dans le pays comme une chose de grande importance. La bouse, ainsi que nous l'avons vu, est réduite en

cendres, qui forment la couche sur laquelle on dort, et le badigeon dont on se revêt; l'urine est employée au nettoyage des vases culinaires, elle entre dans les cosmétiques et remplace le sel. Il est difficile, je l'avoue, de concilier ce dernier usage avec nos idées de propreté.

Lorsqu'une vache est malade, elle est séparée des autres et soignée attentivement dans la grande hutte bâtie à cette intention. Jamais une bête bovine n'est abattue; on ne mange que celles qui périssent de mort naturelle, ou par accident. Ces diverses coutumes, qui, en Afrique, se retrouvent chez beaucoup



Chèvre dinka.

de tribus pastorales, seront peut-être regardées comme les derniers vestiges d'un ancien culte; mais je dois faire observer que les Dinkas n'ont aucune répugnance à manger d'un bœuf que l'on a tué, quand l'animal n'était pas à eux. C'est donc pour le plaisir de les posséder, plutôt que par superstition, qu'ils respectent leurs troupeaux. Le chagrin qu'éprouve un Dinka de la perte de son bétail, soit par la mort, soit par le vol, est indescriptible. Il fera pour le racheter les sacrifices les plus lourds; car il le préfère à tout, même à ses femmes et à ses enfants. La vache qui meurt n'est cependant pas enterrée; le nègre n'est pas sentimental à ce point-là. En pareille circonstance,

le bruit de l'événement ne tarde pas à se répandre; et aussitôt les voisins d'organiser une orgie, qui fait époque dans leur vie monotone. Toutefois celui à qui appartient la bête est trop affligé pour prendre part au festin. Il arrive souvent que les Dinkas, frappés de la sorte, restent silencieux pendant plusieurs jours, et comme accablés par la douleur.

La chèvre est le seul animal domestique qui, chez eux, soit abattu. Elle représente à peine le tiers de la valeur d'une vache; cette dernière, quand elle a vêlé, vaut le double d'un taureau; une génisse vaut trois fois celui-ci.

De même que les autres peuplades de cette partie de l'Afrique, les Dinkas tuent leurs bêtes de boucherie en les frappant à la nuque d'un seul coup de lance. Cette méthode, quand elle est praticable, donne peu d'embarras et produit une mort instantanée.

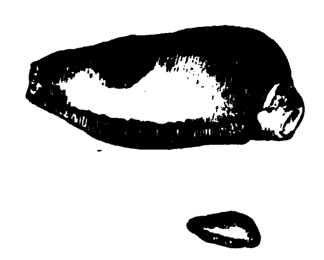
On conçoit aisément que les Dinkas fassent leurs délices d'avoir des troupeaux nombreux et prospères; mais leur pratique de l'émasculation nous paraît incompréhensible. Presque le tiers de leurs taureaux, de leurs béliers et de leurs boucs sont soumis à cette opération qui ne leur est d'aucun profit. Quand on leur demande à quoi leur sert d'avoir des bœufs, ils vous répondent qu'il leur suffit de les voir engraisser et embellir. Cette vue fait leur joie et leur orgueil; et ils châtrent les mâles simplement pour repaître leurs yeux d'un développement de graisse qui nuit toujours à l'estomac. Ils castrent même leurs chiens, mais dans le but de les rendre plus agiles, plus résistants et meilleurs pour la chasse; c'est par la même raison qu'ils leur coupent les oreilles et la queue. Leurs boucs châtrés n'ont pas de barbe; ce qui donne beaucoup à réfléchir.

En dépit de tous les soins dont les bœufs et les vaches dinkas sont l'objet, la race dégénère; il n'y a pas à s'y tromper. Sur cent bêtes, à peine s'il en est une qui soit capable de faire un voyage ou de porter un fardeau; ce que d'ailleurs ne paraît demander à l'espèce aucun nègre du haut Nil. Pour moi, cette dégénérescence vient surtout du manque total de croisement; le fait est qu'il y a exclusion à peu près complète de souche étrangère. L'absence de graisse, qui caractérise ce bétail, absence pour ainsi dire absolue, est d'autre part une chose étonnante : un bœuf entier ne fournirait pas une livre de suif; et non-seulement les parties les plus charnues sont maigres, mais la moelle épinière est tellement sèche, qu'elle

glisse dans la poêle, pareille à du blanc d'œuf, sans y laisser la moindre trace graisseuse. Des témoins oculaires m'ont affirmé que pendant tout son séjour, Mlle Tinné, qui avait des troupeaux à ses ordres, n'a jamais pu se faire sa provision de pommade[1].

Le bétail des Dinkas, autre cause d'appauvrissement, est totalement privé de sel; il n'en trouve d'aucune sorte et sous aucune forme; cela explique la quantité de vers qui tapissent le premier estomac, c'est-à-dire la panse de presque tous les bestiaux du pays. Ces vers, que les indigènes appellent *Kyatt*, font partie du genre amphistome; ils ressemblent à de petits sacs, de forme ovale, ont jusqu'à un centimètre de longueur, et sont généralement de la teinte du vin de Porto.

Les béliers et les boucs non châtrés, de même que les bêtes



Amphistome des bœufs dinkas.

bovines, sont absolument dépourvus de graisse; leur chair cependant, quand elle est cuite, a un goût de savon; elle n'est pas moins détestable que celle de la plus mauvaise antilope.

Comme preuve du degré d'affection que les Dinkas ont pour leurs bestiaux, et de la joie qu'ils trouvent à s'occuper d'eux, nous dirons que les enfants n'ont pas de plus grand plaisir que de modeler des chèvres et des bœufs avec de l'argile. Les voyageurs ont observé le même fait chez les Makololos. J'ai retrouvé souvent et avec plaisir, dans tout le pays, ces premiers essais

1. Voilà qui nous rejette bien loin du développement graisseux « ne valant jamais rien pour l'estomac » : *Fettentwickelung die für den Magen stets unverwerthet....* Nous ne mettons pas en doute cette absence totale de graisse, dont le voyageur a été frappé et qu'il nous rapporte sans ambage; mais ce fait avéré paraît établir l'atrophie du tissu adipeux, atrophie qui n'exclurait pas l'abondance charnue. Il y aurait alors, comme effet de la castration artistique du bétail des Dinkas, non pas une production graisseuse, mais un développement musculaire, qui, en arrondissant les formes, donnerait au possesseur de l'animal la joie visuelle dont il se contente

(*Note du traducteur.*)

de sculpture, que nous verrons plus tard s'appliquer à la figure humaine, sans toutefois que ces images soient des idoles.

La gravure ci-jointe représente quelques traits de la vie journalière des Dinkas; elle reproduit un de ces parcs à bétail que j'ai rencontrés par centaines. La scène est prise vers cinq heures du soir. Au premier plan sont des types de bêtes bovines du pays. Les travailleurs s'occupent à mettre en tas la bouse, qui, pendant le jour, a été exposée au soleil pour y sécher.

Des nuages de fumée qui dureront toute la nuit, s'élèveront de ces tas de fumier, auxquels on mettra le feu, et protégeront le mourah contre le fléau des moustiques. Les troupeaux viennent d'être conduits dans leurs quartiers respectifs, où chaque animal est attaché par un licol de cuir à son piquet particulier. A gauche, sur une pile de cendre, sont assis les propriétaires de cette partie du mourah. Les cendres produites dans le courant de l'année élèvent graduellement le niveau de tout le domaine. Des huttes semi-circulaires, bâties sur les monticules, fournissent un abri aux possesseurs de troupeaux, lorsqu'ils viennent de leurs fermes, situées à deux ou trois milles, pour se repaître du spectacle de leurs richesses.

La traite des vaches se fait dès le matin; le produit en est d'une extrême pauvreté; la meilleure laitière ne donne pas plus qu'une de nos chèvres, et la quantité de lait nécessaire pour faire une livre de beurre est inimaginable. Cette pénurie est une nouvelle preuve que la race se détériore[1].

Jamais les troupeaux ne sont menés au pâturage avant que la rosée ait disparu; et la rosée ne disparaît guère avant dix heures. Il est rare qu'un mourah contienne moins de deux mille bêtes; j'en ai vu qui en renfermaient jusqu'à dix mille. On peut compter, en moyenne, trois têtes de gros bétail par habitant; mais, là aussi, il y a des pauvres, des prolétaires, l'*immensus numerus*. Ceux-là, naturellement, sont les esclaves ou les serviteurs des riches.

Les Dinkas sont fort nombreux, et leur territoire est si grand que, selon toute probabilité, ils se perpétueront longuement au milieu des groupes confus qui peuplent cette région. Ils ont dans

1. La pénurie de lait et de crème, voire celle de graisse, ne serait-elle pas due en grande partie à la cendre et aux vapeurs ammoniacales dont les troupeaux sont entourés? L'insuffisance de l'abreuvage, pendant la saison sèche, doit ajouter à cette cause, sans préjudice des motifs d'appauvrissement que signale le voyageur.
(*Note du traducteur.*)



Parc à bestiaux chez les Dinkas.

leur race, dans leur manière de vivre, dans leurs usages tous les éléments d'unité nationale; malheureusement ils se font la guerre de tribu à tribu, servent parfois l'étranger, et le secondent dans ses rapines.

Néanmoins les gens de Khartoum, qui ont eu facilement raison des tribus agricoles, plus méridionales, tribus pacifiques et sans organisation, ont échoué auprès des Dinkas; non-seulement ils ne les ont pas assujettis, mais depuis qu'ils traversent leur province ils n'ont pas trouvé moyen d'y faire le moindre commerce. Tandis que les Bongos et les Niams-Niams sont avides des objets qu'apportent les marchands, les Dinkas n'ont pour eux qu'une entière indifférence; et leur caractère, aussi bien que leur attachement à leurs coutumes, leur ôte toute valeur pour le marchand d'esclaves. En raison de leur talent de ménagères, les femmes, il est vrai, sont recherchées au dehors, et jouent un grand rôle dans les opérations de la traite; mais elles causent à leurs maîtres plus d'embarras que pas une esclave de toute autre race. Quant aux hommes, le gouvernement a converti en soldats ceux qui d'abord avaient été pris. Le nombre de ces anciens captifs est même si important dans l'armée égyptienne, où ils se font remarquer par leur grande taille, leur belle attitude et leur courage inné, que leur départ ferait un vide considérable dans les rangs. Adam Pacha, qui, lors de mon passage, commandait toutes les forces militaires du Soudan, était lui-même un Dinka.

Qu'il me soit permis de glisser légèrement sur la religion d'un peuple dont l'idiome ne m'est pas assez familier pour que, dans mon esprit, il n'y ait pas d'équivoque à cet égard. Ce sujet est, pour moi, comme un désert plein de mirages, comme le terrain sur lequel s'établissent des constructions imaginaires. Les croyances des Dinkas paraissent se résumer dans une institution appelée *cogour*, et qui comprend une société de nécromanciens et de jongleurs de profession. On a rapporté différentes merveilles sur l'adresse de ces prestidigitateurs, sur leur ventriloquie, leurs conjurations, leur familiarité avec les ombres des morts; tout ce que j'ai à dire à ce propos viendra plus tard, quand je parlerai de l'exorcisme en général.

Avant de quitter les Dinkas, nous ne devons pas omettre de rappeler leurs vertus, afin qu'on puisse réduire à sa juste valeur l'accusation de cruauté qui pèse sur eux. Il a été affirmé que, dans le combat, ils sont impitoyables, qu'ils ne font jamais de

quartier, et qu'ils dansent avec une joie sauvage autour du corps de leur ennemi. Ce n'est pas seulement, dit-on, l'adversaire qui se réjouit de la sorte; si l'un d'eux a tué son antagoniste, soit à coups de lance, soit à coups de massue, toute la bourgade prend part à l'orgie qui insulte à la victime. Je peux, quant à moi, certifier que la compassion n'est pas étrangère aux Dinkas; j'en connais dont la sensibilité est hors de doute. Un Bongo m'a raconté que, blessé grièvement dans une razzia faite par les Nubiens, razzia à laquelle il prenait part, il s'était couché à la porte d'un Dinka et que celui-ci, non-seulement l'avait protégé contre ceux qui le poursuivaient, mais l'avait gardé et soigné jusqu'à son entier rétablissement. Quand le Bongo avait été guéri, une escorte l'avait ramené dans sa tribu, et son bienfaiteur ne l'avait abandonné qu'après avoir eu la certitude qu'il était sain et sauf parmi les siens.

Si parfois les Dinkas font preuve de dureté de cœur, ainsi que le démontrent certains faits allégués contre eux, jamais ces actes ne se rapportent aux gens de leur parenté. Les pères et les mères n'abandonnent pas leurs enfants; les frères sont fidèles à leurs frères, et toujours prêts à leur venir en aide. Les accuser de ne pas connaître les affections de famille ou de ne les ressentir que faiblement, est tout à fait injustifiable. Au printemps de 1871, comme j'étais sur les rives du Diour, à la zèriba de Kourdchouk-Ali, un Dinka de ma bande, attaqué du ver de Guinée, se trouva dans l'impossibilité de faire son service. Les denrées étaient rares, extrêmement chères; le malheureux n'avait pour subsister que les débris de notre table et quelques poignées de grain. A notre départ, ne pouvant pas nous suivre, il dut regagner sa demeure, située sur le territoire de Ghattas. Ses pieds étaient si gonflés qu'il pouvait à peine faire un pas, et n'avançait qu'en se traînant avec une difficulté excessive; mais l'épreuve ne fut pas longue, il vit bientôt arriver son père qui venait à sa rencontre. Le pauvre homme n'avait ni charrette ni monture; il prit son fils — un grand gaillard de six pieds de haut — et le porta sur ses épaules pendant quinze ou seize lieues. Or ce trait fut regardé par tous les autres comme la chose du monde la plus naturelle.

Ces détails sur les Dinkas permettront de juger exactement des rapports qui existent entre les marchands de Khartoum et cette peuplade, à la fois si pastorale et si belliqueuse.

Au village de Koudy la caravane se trouvait à moitié de son

voyage, qui, au total, était d'un peu plus de cent quarante-neuf kilomètres. Ce fut le 28 mars, dans le courant du jour, immédiatement après l'accident de fusil dont j'ai parlé plus haut, que nous nous remîmes en route pour la zèriba de Ghattas. La quantité de viande qu'ils venaient d'absorber empêcha nos porteurs d'avancer avec leur vitesse ordinaire. Après trois heures de marche, on s'arrêta à côté d'un puits de vingt pieds de profondeur, qui se nomme Pamog.

Le lendemain, la route nous fit traverser une forêt, d'où nous entrâmes sur le territoire des Al-Ouadjs. A notre approche les habitants, saisissant leurs arcs et leurs flèches, quittèrent leurs demeures, et comme un gibier en alarme se jetèrent dans le fourré. D'après les Dinkas qui nous servaient d'interprètes, les Al-Ouadjs ne sont pas de leur race; ils forment parmi eux une enclave, un groupe isolé et d'origine inconnue.

J'entrai dans les bois pour y chercher des plantes; à chaque pas nous faisions partir des gens qui fuyaient devant nous, ce dont mes compagnons étaient fort inquiets; ils croyaient toujours qu'une volée de flèches allait sortir de chaque buisson. Il est certain qu'après le traitement qu'ils ont fait subir aux indigènes, les oppresseurs ne doivent pas en attendre un accueil hospitalier.

Nous aurions marché beaucoup plus vite sans la nécessité où nous étions, à chaque halte, d'envoyer à la ronde, souvent à une grande distance, chercher du grain pour la caravane. C'était chaque fois un retard de quelques heures, les fermes étant fréquemment désertes ou mal approvisionnées.

Le district des Al-Ouadjs se compose d'une forêt presque ininterrompue, située au milieu d'une vaste plaine découverte. Pendant la saison pluvieuse, c'est un immense bourbier. Partout se voyaient des traces d'éléphant. A droite et à gauche, sur l'herbe rude, trottaient des girafes en balançant la tête. Quel étrange aspect ont ces animaux quand ils courent! Vus à travers le voile grisâtre du matin, ils apparaissaient à demi fantastiques, à demi grotesques; on les aurait pris pour les ombres subitement évoquées par le machiniste d'un théâtre de dernier ordre, héros d'une féerie mal montée, glissant derrière leur nuage en saluant le public et en lui faisant des signes.

Après avoir passé la bourgade des Al-Ouadjs, nous fîmes trois lieues dans la forêt; puis ayant débuché, nous nous retrouvâmes dans la steppe. Le jour suivant, à midi, nous entrions chez les

Diouirs, dont le territoire est une plaine argileuse, entièrement dépourvue d'arbres. Les gens de Khartoum, pour qui les noms indigènes sont difficiles à prononcer et qui ne parviennent jamais à le faire correctement, appellent les habitants de ce district les Dyérahouils. Tous les grands villages étaient abandonnés par suite de la sécheresse; la population se trouvait alors près de la rivière.

Des marches forcées remplirent les deux nuits suivantes. Comme le soleil allait paraître, nous atteignîmes la première inégalité rocheuse de la plaine, dont le niveau s'élevait sensiblement. La forêt succéda à la steppe, où quelques broussailles ne reposaient la vue que de loin en loin. Un feuillage luxuriant s'offrit à nos regards, présentant une de ces limites de végétation, limites frappantes que l'on rencontre si rarement en Afrique. Je fis encore trois lieues (onze kilomètres) à compter de ce point intéressant; et la partie préliminaire de mon voyage fut accomplie : j'avais gagné la principale zèriba de Ghattas, qui devait être mon quartier général au moins pendant plusieurs mois. La route que j'avais faite, à partir de Berlin, était alors de trois mille six cents milles.

CHAPITRE V.

Réception à la zèriba. — Population. — Fertilité. — Salubrité. — Agissements. — Triste avenir du commerce d'ivoire. — Idrîs, agent en chef. — Arrangements domestiques. — Beauté du printemps. — Zèriba de Guire. — Un coin de forêt primitive. — Girafes. — Bambous. — Festival nègre. — Excursion. — Le Diour et la Vaou. — Désertion. — Bon accueil. — Le marquis Antinori et M. Vayssière. — Un ancien serviteur de Petherick. — Hornblend. — Hauteur des eaux du Diour. — Enthousiasme d'un Nubien. — Une zèriba modèle. — Première vue des Niams-Niams. — Un traitant. — Zèriba Agad. — Fruits comestibles. — Buffles. — Instabilité des habitations. — Caama et leucotis. — Papillons. — Babouins. — Palmiers de Pharaon. — Les Diours. — Leur race. — Fonte du fer. — Construction des huttes. — Idylle. — Arcs servant de piéges. — Travail des femmes. — Tombeaux. — Soins donnés aux enfants et aux vieillards.

Malgré tout ce qu'on m'en avait dit, je ne me faisais qu'une idée très-imparfaite d'une zèriba; la nature des bâtiments, les lois, les usages, le genre de vie, n'étaient dans mon esprit qu'à l'état de rêve; ce fut pourquoi, à mesure que nous approchions de l'établissement de Ghattas, ma curiosité devenait de plus en plus vive. A une demi-lieue de la place, nous nous arrêtâmes pour annoncer notre arrivée par les salves d'usage; puis la caravane se remit en marche. Monté sur un âne et entouré de ma suite, je conduisais le cortége. Des chaumes se déployaient en face de nous; çà et là de grands arbres, qui par leur verdure contrastaient agréablement avec la teinte grise et morne de la steppe, brisaient seuls l'étendue. Bientôt surgirent de la plaine des toits coniques, embrassant presque tout l'horizon. Je cherchai vainement les murailles, les bastions, les tours dont je me figurais que toute zèriba devait être munie. Au fond, il y avait peu de différence entre ce qui m'apparaissait et les villages des Dinkas, éparpillés dans les champs.

Une foule bariolée de couleurs vives se présenta et nous offrit un spectacle animé, qui rompit tout à coup la monotonie de cette campagne africaine, où je ne l'attendais pas. De nombreux fusils rouillés nous saluèrent de leurs décharges. Toutes les dispositions avaient été prises pour nous recevoir avec honneur. L'agent

de Ghattas, en beau costume oriental, vint à ma rencontre avec des gestes de bienvenue et me conduisit vers la hutte qui m'attendait depuis déjà plusieurs semaines. Je vis alors qu'au milieu des cases se trouvait un espace quadrangulaire, entouré d'une haute palissade. Notre caravane, drapeaux baissés, franchit l'étroit portail de cette enceinte au bruit des tambours et des tamtams.

De cette grande zèriba, chef-lieu des établissements de Ghattas, relevaient cinq zèribas moins considérables, situées dans le pays voisin des Bongos, et quatre autres plus éloignées. Ce comptoir principal se trouvait à la frontière de trois peuples de races différentes : les Dinkas, les Bongos et les Diours. Insignifiant au début, il avait gagné en treize ans une énorme importance. Des Nubiens, des Ghellâbas et d'autres marchands avaient fixé leur demeure sur de grands domaines enclavés dans ses limites, et y complétaient leurs achats d'esclaves pour les envois qu'ils faisaient dans le Darfour et dans le Kordofan. La garnison était presque entièrement composée de natifs du Dongola ; on y trouvait néanmoins quelques indigènes du Kordofan et quelques Cheighiehs ; elle constituait, en y joignant les nombreux employés de Ghattas, une force armée permanente de près de deux cent cinquante hommes. Aux employés et aux soldats s'ajoutaient plusieurs centaines d'esclaves des deux sexes, ouvriers et serviteurs, et quelques autres centaines réservés pour la vente, ou destinés à payer en nature une partie de la solde des troupes. Bref, la zèriba avait une population agglomérée d'au moins un millier d'âmes.

Autour de l'établissement s'étendait une vaste plaine enclose d'une épaisse forêt, dont les arbres avaient rarement plus de quarante pieds de hauteur. Cette plaine, à deux milles à la ronde, était divisée en lots nombreux, soigneusement cultivés par les gens du pays, et fournissait la majeure partie du grain nécessaire à la zèriba. La fertilité du sol, bien supérieure à la moyenne de celle des autres terres du district, y avait fait élever nombre de petits villages, appartenant aux indigènes des trois races voisines. Les habitants de ces bourgades étaient les cultivateurs des lots en question, dont la couche d'humus repose sur un minerai de fer et a trois ou quatre pieds d'épaisseur. L'extrême fécondité des tropiques se montre bien dans ces champs qui, lorsque je les ai vus, étaient ensemencés depuis treize années, sans qu'on y eût fait de jachères, et sans autre fumure que celle

qui résultait des mauvaises herbes laissées sur le terrain après chaque sarclage. La même force de végétation caractérise la forêt, qui, dans le voisinage immédiat de l'établissement, continue d'année en année à fournir à la colonie croissante du bois en abondance.

La zèriba n'est pas à plus de cent pieds au-dessus du niveau moyen de la rivière des Gazelles; à l'époque des pluies, elle se trouve au milieu d'étangs, qui disparaissent complétement en hiver. Dans la saison humide, différentes portions du territoire, même de la plaine cultivée, sont marécageuses, et les parties basses de la steppe renferment des marais de plusieurs milles d'étendue. Malgré tout, le climat y est beaucoup plus salubre et plus agréable que dans maint district du Soudan égyptien. On peut l'attribuer en partie à ce que la zèriba ayant très-peu d'animaux domestiques, l'air n'y est pas empoisonné par les charognes, ainsi qu'il arrive dans les grands marchés du Soudan.

Je le répète, on ne voit pas de chameaux dans cette région. Le cheval et le mulet n'y sont employés que par les chefs des zèribas, et simplement comme objets d'un luxe honorifique. Seul entre tous, l'âne parvient à traîner une existence précaire dans ce milieu défavorable, et lutte contre le sort, qui jusqu'à présent n'a pas permis de l'acclimater.

Les fièvres sont communes; toutefois il est rare qu'elles emportent les nouveau-venus. Peu d'Européens, il est vrai, en ont fait l'expérience; et jusqu'à l'époque de mon séjour, il n'est pas venu dans le pays beaucoup plus d'Égyptiens.

Le territoire compris entre les six zèribas que possède Ghattas dans le nord du pays des Bongos, territoire placé sous l'autorité immédiate de ce traitant, couvre une aire d'environ deux cents milles carrés, dont quarante-cinq au moins sont en culture. A en juger par le nombre des cases et par celui des porteurs que l'on trouve en différents endroits, la population ne peut guère être au-dessous de douze à treize mille âmes. Ce domaine, qui vaudrait des millions de guinées s'il était en Europe, s'obtiendrait, je crois, du propriétaire moyennant vingt mille dollars. Je mentionne le fait comme preuve du peu de bénéfice que donnent aujourd'hui ces établissements, dont la fondation a été l'œuvre d'un si magnifique esprit d'entreprise. D'après des calculs dignes de foi, je pourrais montrer que dans certaines années, la vente de l'ivoire a été loin de couvrir les frais. La saison de 1869 peut être considérée comme ayant donné un produit moyen, et la

somme fournie par les dents expédiées cette année-là s'est à peine élevée à dix mille dollars. Or les deux ou trois barques nécessaires pour assurer des relations ininterrompues entre Khartoum et les établissements occasionnent de grandes dépenses : on se rappelle à quel chiffre doivent monter les équipages. La traite des noirs donne bien parfois quelque profit; mais c'est une branche de commerce sur laquelle le maître de la zèriba ne peut pas compter. Lorsque, par suite de l'hostilité des Chillouks ou des autres, les articles attendus de Khartoum n'arrivent pas, les agents sont poussés à vendre les esclaves aux Ghellâbas, et le font pour rien : un morceau de cotonnade, ou toute autre bagatelle, qu'ils emploient à solder la troupe.

Quand les affaires sont florissantes, la paye d'un homme est de cinq dollars par mois. Le grand point est d'épargner le numéraire; il en résulte que l'agent saisit tous les prétextes qui lui permettent de payer la garnison avec des marchandises, dont il porte le prix à un chiffre exorbitant. Pour compenser le tort que les soldats en éprouvent, il leur accorde une part dans la capture du bétail et des hommes. Les soldats peuvent disposer comme ils l'entendent de leur part de butin, et deviennent la proie des traitants qui font le commerce d'esclaves d'une façon régulière. Tout le bénef est pour ceux-ci. Il est rare qu'entre les négriers qui le dépouillent et l'agent qui l'exploite, le soldat puisse garder quelque chose, et qu'après de longues années d'aventures il ait un capital quelconque.

La plupart de ces mercenaires engagent d'avance tout leur temps de service à un marchand de Khartoum; mais il arrive souvent qu'ils désertent et que, sans rien dire, ils vont se joindre à la bande d'un compétiteur, qui, dans ce pays dépourvu de lois, se moque de toutes les réclamations. De là de nombreuses querelles entre les zèribas.

Si onéreuses qu'elles soient pour les pasteurs, les razzias de bétail sont loin de suffire au payement de la troupe, dont le métier est rude, ni à celui des indigènes qui font tous les transports. Le négoce, même dans ces régions lointaines, se pratique ostensiblement d'après les lois de tout commerce légitime. Pour la traite de l'ivoire avec les Niams-Niams, ainsi que pour l'achat des vivres pendant les expéditions, qui durent souvent six ou sept mois, il faut être pourvu d'énormes barres de cuivre et de grains de verre de tous les genres : objets d'un prix élevé, par suite de la commission qu'il faut payer à Alexandrie. Les por-

teurs sont, il est vrai, à l'état de servage, et doivent la corvée; mais il leur est alloué, à titre d'encouragement, une part proportionnelle de la cargaison, et cela ajoute à la dépense une somme assez importante.

En résumé, à l'époque de mon voyage, le commerce du haut Nil se faisait avec de grands risques pécuniaires, et n'avait pas une brillante perspective. Il dépendait alors du succès des razzias faites sur le bétail et sur les hommes, et de la quantité de grain et d'autres denrées que les exactions pouvaient fournir. Sans l'appui des Nubiens, les expéditions n'auraient eu nulle sécurité. Ces soldats, comme on l'a vu plus haut, ne se mettaient au service des traitants que pour échapper aux exigences du gouvernement égyptien, dans leur propre pays. Ils participaient aux transactions, dont ils absorbaient le plus clair du bénéfice, et dont, sans eux, le monopole n'aurait pu être maintenu. Le gouvernement, qui, désintéressé dans le trafic de ces parages, aurait voulu y protéger le commerce légal, y était sans pouvoir; et aucune entreprise fondée loyalement ne pouvait espérer une rémunération convenable.

Les quelques Européens qui étaient venus trafiquer dans le pays avaient toujours soldé leurs gens en numéraire, et limité leurs opérations à l'achat de l'ivoire et à la poursuite des éléphants, ne voulant participer ni à l'enlèvement du bétail, ni à la capture des hommes. Mais, ainsi qu'il fallait s'y attendre, ils avaient été contraints d'abandonner les affaires, l'ivoire étant épuisé dans le voisinage, et la concurrence devenant impossible avec les traitants indigènes, qui s'appuyaient sur le trafic prohibé.

Depuis la retraite de ces honnêtes gens, nul spéculateur n'a tenté de suivre leur exemple; et la place de Khartoum perdant chaque année de ses marchands européens, il arrivera que tout le commerce d'exportation y tombera entre des mains africaines. Rien ne pourra l'empêcher, à moins que les provinces méridionales d'Égypte ne subissent d'importantes modifications. Dans ce but, et confiant dans le succès, Ismaïl-Pacha a projeté d'établir un chemin de fer qui doit relier Khartoum à la Méditerranée. Si l'on considère l'état des choses tel que je l'ai représenté, cette entreprise mérite l'appui de tous ceux qui ne désespèrent pas du triomphe final du droit sur la force.

Simple esclave à Khartoum, Idrîs, le plénipotentiaire de Ghattas, était à la zèriba un personnage important, investi d'un

pouvoir absolu, dont il usait en autocrate. D'origine nègre, il n'en avait pas pour cela moins d'influence sur les Nubiens; car, d'après la loi musulmane, la nationalité n'influe pas sur le rang personnel.

Je fus accueilli avec tous les égards dus à mes lettres de créance, littéralement accablé de présents pendant les premiers jours. Des denrées de toute espèce furent mises à ma disposition, et mes gens abondamment nourris pendant un mois dans les quartiers d'Idrìs. Deux cases de moyenne grandeur, bien construites et situées à l'intérieur de la palissade, avaient été préparées à mon intention; mais elles n'étaient pas suffisantes pour loger tous mes bagages. L'enceinte, un carré d'environ deux cents pas, était si encombrée de huttes qu'il n'y avait pas moyen d'y bâtir une habitation plus spacieuse, et il ne me fut pas permis de m'établir au dehors, où les cases s'éparpillaient dans les champs. Il était arrivé, disait-on, que des malfaiteurs avaient assassiné des gens pendant la nuit, et le fait pouvait se reproduire. Que je le voulusse ou non, il fallut accepter ce motif, et me contenter provisoirement d'une demeure de dix-huit pieds de diamètre, où mes ballots ne me laissaient pas la place de m'étendre.

Le toit conique de ces huttes, formé de chaume, repose sur un treillis de bambou, couvert intérieurement d'un crépissage d'argile, imité de celui des édifices, presque pétrifiés, que construisent les fourmis blanches. Les nègres de ces parages apportent beaucoup plus de soin à l'érection de leurs demeures que les mulsulmans des provinces soudaniennes. Bien que le bambou croisse abondamment chez eux, ces derniers sont loin de donner à leurs tokkouls la symétrie qui distingue les cases de leurs voisins. Ici les noirs ont le talent de faire en chaume des toits absolument imperméables et tellement légers, qu'il n'est pas besoin de lourds poteaux pour les soutenir. Des poignées de tiges de doura sont d'abord posées par terre, puis nattées en longues bandes que l'on place sur la charpente, où elles s'étagent comme les volants d'une robe de femme; la comparaison est d'autant plus juste que la carcasse qui supporte cette couverture ressemble exactement à un jupon à cerceaux.

Je ne voulus pas qu'on enduisît le clayonnage du tokkoul où je passais presque tout mon temps; j'aimais cette muraille à claire-voie, qui permettait à l'air de circuler; et d'autre part j'avais besoin de lumière pour mes occupations. Il y avait encore

à cela deux avantages : quand la journée était sèche, mes bagages se remettaient rapidement des effets de l'humidité dont ils avaient souffert ; et j'avais beaucoup moins de rats que les habitants des huttes fermées. Il est vrai que par l'orage, l'asile était peu confortable.

Pour augmenter la place dont je pouvais disposer, je me fis des étagères en bambou. J'avais en outre apporté de Khartoum des planches de sapin tout exprès pour me faire les tables nécessaires à mes travaux de botaniste. Un voyageur qui a des bambous, de la peau de vache, de l'argile et des vessies, possède à peu près tout ce qui représente les matériaux des bâtiments et des meubles européens.

Mes excursions dans le voisinage commencèrent bientôt; et avec l'arrangement des plantes que je récoltais chaque jour, elles me laissèrent peu de loisir. En parfaite santé, je passai les premières semaines dans un transport de joie : littéralement enivré du charme de la nature. Les premières pluies étaient arrivées, et revêtaient la prairie, les arbres, les buissons de leurs couleurs printanières. Partout surgissaient des plantes bulbeuses, rivalisant d'éclat avec les jacinthes et les tulipes de nos jardins; tandis que la feuillée s'émaillait de fleurs des nuances les plus vives. Les pluies d'avril ne sont pas continues; cependant les arbres, le sous-bois, tout fleurissait; et l'herbe était unie et veloutée comme celle des pelouses. Plus tard, elle est moins une parure qu'un défaut du paysage; l'obstacle qu'elle oppose à la vue nuit considérablement aux jouissances du voyageur; mais dans la première période, sa croissance est d'une lenteur remarquable; il lui faut plusieurs mois avant d'être assez grande pour cacher les plantes bulbeuses et autres qui fleurissent à cette époque.

Le territoire des Dinkas, steppes ou savanes, comprend à peu près tout l'espace qui s'étend de la rivière des Gazelles aux pays des Bongos et des Diours. C'est une vaste plaine alluviale, au sol argileux et brun, dont pas une colline, pas une masse rocheuse ne rompt l'uniformité, et qui ne porte que des bois d'une très-faible étendue. En approchant des districts des Diours et des Bongos, cette plaine, qui ressemble ici à un parc, change d'aspect, et présente avec le pays voisin un contraste frappant. Elle touche de ce côté à l'énorme plateau ferrugineux, qui s'élève graduellement jusqu'à l'équateur, sans que la nappe en soit autrement accidentée que par de molles ondulations ou par des

loupes isolées de gneiss. Ce plateau paraît occuper la plus grande partie du centre de l'Afrique, si même il ne s'étend pas jusqu'au Benguela et jusqu'aux rives du Niger.

Quant à moi, je peux certifier *de visu* que les grands traits géologiques du terrain y sont identiques, par 4° de latitude, à ceux qu'il présente ici entre le septième et le huitième degré.

A la fin de la première quinzaine, je commençai, par une excursion au sud-est, la tournée que je me proposais de faire dans les zèribas de Ghattas, éloignées les unes des autres de cinq à six lieues. L'établissement que j'atteignis dans cette course s'appelle Addaï; il s'élève au bord du Tondj[1] ou Togne, avec lequel je fis connaissance. Cette rivière était alors au plus bas; elle se dirigeait au nord-est, et son courant, d'une rapidité moyenne, fuyait entre des berges à pic de quinze pieds d'élévation. Sa profondeur variait de quatre à sept pieds; elle n'en avait que trente de large; mais, dans la saison des pluies, ses eaux, toujours très-poissonneuses, couvrent ses bords sur une largeur de trois milles. Avant de rejoindre la Gazelle, ce qu'il fait dans le pays des Nouërs, le Togne s'épanche irrégulièrement sur les terrains bas qui l'avoisinent, et ses rives ne sont pas déterminées. Il forme ainsi une quantité de marais inaccessibles, où, lorsqu'ils sont menacés par les expéditions des établissements, les Dinkas se hâtent de conduire leurs troupeaux.

Bien que le Tondj soit presque aussi long que le Diour, il lui est très-inférieur sous le rapport du débit. Ainsi que plusieurs des rivières subalternes de cette région, il coule pendant longtemps sans accroissement appréciable ni de volume ni de rapidité. Ces cours d'eau divisent le pays en sections étroites qui sont rarement désignées sur les cartes.

La seconde des zèribas que je visitai alors se nommait Guirc; elle était juste à quatre lieues de l'établissement principal, et droit au sud; entourée d'une jungle de bambou, et située dans une vallée qu'arrose un affluent du Tondj, vallée produisant beaucoup de grain. Elle renfermait alors près de huit cents huttes, occupées par des Bongos qui s'étaient fixés là.

De l'établissement principal à celui de Guirc, la route se déroule presque entièrement sur un terrain ferme et rocheux, et traverse une forêt buissonnante où pullule le cochon à verrues

1. Doit se prononcer en faisant peu sentir le *d*, que le *j* a pour mission d'adoucir. Les deux lettres *dj* doivent, en quelque sorte, être mouillées.

(*Note du traducteur.*)

(*phacochœrus africanus*). A trois quarts de lieue à peu près de notre point de départ, nous trouvâmes un épais massif de grands arbres, ressemblant à un bouquet d'aunes. Ce bois est traversé par des ruisseaux d'eau pluviale et entouré de steppes marécageuses, qui, à l'époque des pluies, sont entièrement submergées. Des uncariées et des eugéniées de quatre-vingts pieds d'élévation, aux tiges droites et longues, couronnées d'un feuillage largement étendu, constituent principalement cette futaie, premier spécimen des forêts vierges qui boisent les vallées des Niams-Niams. J'ai visité maintes fois ce lieu intéressant que les gens de Ghattas appelaient *Ghénéna*, mot arabe qui veut dire jardin. A l'ombre bienfaisante de ses grands arbres croissait un fourré de mélastomacées à fleurs rouges, entremêlées d'aroïdées géantes (*amorphophallus*), et que recouvraient des berceaux de lianes. La végétation, par son caractère, y contrastait vivement avec celle des autres forêts de la province, et me rappelait, pour la première fois, la splendeur de nos grands bois du Nord. C'était comme un fragment de la flore luxuriante de l'ouest de l'Afrique transporté dans cette région de steppes et de broussailles.

Des troupes de girafes se voyaient fréquemment dans les plaines voisines. Abattre un de ces animaux offrait peu de difficulté; ils allaient tranquillement de buisson en buisson, choisissant leur pâture parmi les variétés de feuillages, et ne s'effarouchaient pas. A ma grande surprise, il ne fallait pas moins d'une demi-douzaine de coups de feu pour mettre en fuite une harde de près de vingt bêtes; mais alors pas moyen de les rejoindre : comme le plus rapide des voiliers, toute la bande disparaissait à l'horizon. Ce jour-là, je fus régalé d'une langue de girafe; on eut de la peine à trouver un plat qui pût la contenir; je suppose que le plus grand de tous nos plats à poisson y aurait à peine suffi. C'est un mets délicat et recherché. Je connaissais la chair de l'animal, dont j'avais mangé autrefois à Gallabat; et comme le bœuf abondait à la zèriba, notre bête fut distribuée à nos porteurs. Toutefois, la girafe peut être comptée parmi le gibier de premier ordre; le rôti en est excellent; il ressemble à du veau.

La station de Guire approvisionne de bambous tout le voisinage. L'espèce africaine (*bambusa abyssinica*) paraît être de meilleure qualité que toutes celles des autres lieux où croît cet utile produit. Le bambou est commun sur les terrasses inférieures de l'Abyssinie et dans toutes les parties rocheuses de la province du haut Nil, lorsque l'humidité du climat est suffisante. On le rencontre géné-

ralement au bord des rivières, et parfois dans la steppe. Sa hauteur est de trente à quarante pieds; les brins les plus forts que j'aie examinés avaient de deux à trois pouces de diamètre. Dans cette espèce, les nœuds sont moins renflés que dans celles de la Chine et de l'Inde : ce qui est un avantage pour la fente. Même après des ébullitions répétées, les jeunes pousses ne deviennent pas comestibles.

Pendant que j'étais à l'établissement de Guire, les naturels se livrèrent à une orgie sauvage qui dura un jour et deux nuits; c'était la première fois que je les voyais dans tout le déchaînement de leur amour du plaisir. La fête avait lieu à propos des semailles. Confiants dans l'espoir que la saison prochaine amènerait des pluies abondantes, ces imprévoyants, au cœur léger, anticipaient sur la récolte. Pour préparer la bière qu'exigeait cette bacchanale, ils avaient épuisé leurs réserves de grain, sans se préoccuper de ce fait que pendant les deux mois suivants, ils allaient être réduits à fouiller la terre pour y chercher des racines, et à dévorer n'importe quel oiseau, quelle bête rampante ou grouillante qui leur tomberait sous la main. Des quantités incroyables de léghuy[1] furent absorbées pour amener l'assemblée au degré d'excitation nécessaire à une aussi longue débauche.

Il se fit à cette occasion un déploiement d'orchestre, dont les instruments seront décrits plus tard, et dont le charivari, qui eût couvert les bruits de la tempête, me laissa stupéfait du degré de vacarme auquel peut arriver la musique. Les gens de la fête dansèrent jusqu'à ce que leurs corps répandissent plus de fumée que l'huile du bassia, l'arbre à beurre. Ils auraient été faits en caoutchouc que leurs mouvements n'auraient pas eu plus d'élasticité; à vrai dire leur peau avait l'aspect de la gutta-percha. C'était une scène de fantoches bien plus qu'un divertissement d'êtres réels.

Vers la fin d'avril, la végétation était si développée, qu'en étendant mes courses je pouvais espérer une récolte abondante. En conséquence, je partis accompagné de mes serviteurs et de quelques indigènes qui portaient mes bagages, et me dirigeai vers l'ouest. J'avais l'intention de me rendre à la zèriba de Kourchouk-Ali et à celle d'Agad, ensuite d'explorer le Diour. Partout l'accueil fut des plus hospitaliers : ce qui m'encouragea à visiter d'autres établissements. En général, je ne présentais mes let-

1. L'u doit être prononcé comme dans aiguille.

tres de recommandation que le lendemain de mon arrivée, afin de savoir si j'étais reçu de bon cœur, ou par suite de l'ordre que j'apportais; l'épreuve m'a toujours réussi. Il n'est pas d'endroit où, tout d'abord, l'on ne m'ait traité généreusement, où l'on n'ait mis à ma disposition tout ce qui pouvait m'être utile. Les agents poussaient la courtoisie jusqu'à insister pour me fournir une escorte, bien que le pays fût parfaitement sûr. Ajoutez à cela que tous les chefs indigènes m'accompagnaient d'un village à l'autre.

Toute la contrée appartenait aux marchands de Khartoum. Les zèribas n'étaient pas à plus de six ou sept lieues les unes des autres, et les employés de ces comptoirs se visitaient aussi fréquemment que le font entre eux les châtelains d'Europe.

Le troisième jour de mon excursion mes porteurs m'abandonnèrent; ils craignaient, non sans motif, de voir ma cueillette et mes arrachages accroître journellement leur fardeau. Cet incident, auquel d'ailleurs je m'attendais, influa sur tout le reste de mon voyage. Quant à moi, cet abandon m'allait à merveille. J'avais loué mes hommes moyennant un salaire quotidien de douze piastres, valant trois francs; leur désertion me libérait à leur égard, et je pouvais, sans bourse délier, avoir autant de porteurs qu'il m'était nécessaire. Je n'avais pas même à craindre d'être indiscret, sachant que le transport gratuit de ses bagages, quels qu'ils soient, est accordé à tout voyageur qui visite les zèribas, et que j'avais le droit de profiter de cette coutume.

Mes serviteurs faisaient bombance dans les établissements. C'était pour eux un pays de cocagne : les moutons à discrétion; on en tuait même pour mes chiens. Tout ce qui, dans ces parages, est considéré comme morceau de choix ou comme friandise, m'était réservé : les meilleurs fruits, les meilleurs légumes. Je ne saurais faire le catalogue de tout ce qui m'était servi en ce genre, depuis les *canavalias*, sorte de haricots, jusqu'au pichamine (*carpodinus acidus*).

Cette première excursion dura quinze jours, du 27 avril au 13 mai. En quittant la zèriba de Ghattas, nous avions fait quinze kilomètres au nord-ouest, et nous avions gagné celle d'Abdérahman-Abou-Gouroun. Le marquis Antinori s'était rendu là en 1860, et y avait passé toute la saison pluvieuse malgré les privations que devait lui imposer ce séjour. A cette époque, Alexandre Vayssière, un chasseur français, avait déjà fondé en cet endroit un petit établissement sous la protection d'Al-Oual, chef des

Diours. M. Vayssière, dont la plume élégante a écrit sur l'Afrique centrale des articles de valeur, qu'a publiés la *Revue des Deux-Mondes*, M. Vayssière mourut lui-même, cette année-là, au bord du fleuve des Gazelles, victime d'une fièvre pernicieuse. Il a laissé des fils avec qui j'ai fait connaissance.

Abdérahman avait été serviteur de Petherick, et avait fidèlement accompagné ce voyageur méritant, alors que celui-ci cherchait à s'ouvrir le pays des Bongos. Le surnom d'Abou-Gouroun (Père des bêtes à cornes) lui avait été donné en raison de son courage et de son esprit d'entreprise. Le premier de tous il avait pénétré chez les Niams-Niams, ce qui l'avait rendu célèbre parmi les traitants.

Gouverneurs de zèribas et chefs d'expéditions peuvent se diviser en deux classes : l'une composée de gredins hypocrites, marmottant sans cesse des prières, et sans cesse tyrannisant leurs subalternes; l'autre formée de bandits sans vergogne. Bien préférables sont les derniers, cela ne fait pas l'ombre d'un doute; ils traitent les faibles avec une certaine générosité, et parfois se montrent chevaleresques. A cette dernière catégorie appartenait Abou-Gouroun.

En approchant de la zèriba, nous avions eu à traverser le Molmoull, qui pendant longtemps a été regardé comme un bras du Diour : nos cartes le représentaient ainsi. J'ai acquis la preuve que c'est une rivière latérale qui prend sa source dans le pays des Bongos. Pendant la saison pluvieuse, le Molmoull a soixante-dix pieds de large et ne peut être passé qu'à la nage; mais le 27 avril, lorsque nous l'avons vu, ce n'était qu'un chapelet de mares ayant entre elles des plaques de gneiss.

A douze lieues et demie au couchant se trouve le Diour. Notre marche, dans cette direction, fut à la fois ennuyeuse et pénible. La route se traîna, pendant cinq lieues et demie, à travers une plaine aride où il n'y avait pas à se procurer une goutte d'eau; plaine raboteuse, dont les mottes durcies nous empêchaient d'avancer.

Nous passâmes la nuit à Diour-Ahouète, petite zèriba appartenant à Agad. L'établissement est situé au sommet de la ligne de partage entre le Molmoull et le Diour; de ce point culminant vous découvrez la rivière sur une grande étendue.

Tout novice encore dans cette partie de l'Afrique, je voulus profiter du clair de lune pour continuer la marche, afin d'éviter la chaleur du jour; mais n'étant pas habitués à voyager la

nuit, mes guides et mes porteurs se perdirent au milieu d'un labyrinthe de sentiers tellement inextricable, qu'il fallut nous arrêter dans une prairie et envoyer de tous côtés s'enquérir de la route. A la fin nous atteignîmes de petites bourgades, appartenant à un chef diour appelé Dimo. Les huttes étaient construites au versant d'une petite éminence de hornblende, formation que je n'ai vue nulle part ailleurs, au sud du fleuve des Gazelles, et qui s'étend jusqu'à la rive droite du Diour. Celui-ci, alors au plus bas, coulait paresseusement vers le nord, à travers une steppe ayant de trois à quatre kilomètres de large.

Le lit sableux de la rivière était flanqué de berges argileuses de vingt à vingt-cinq pieds de haut, ce qui est l'épaisseur de l'alluvion de la vallée. Sa largeur, en cet endroit, était d'au moins quatre cents pieds ; mais, à cette époque, l'eau courante n'avait pas plus de quatre-vingts pieds de large et quatre de profondeur. Il me fut dit que peu de temps avant elle arrivait à l'épaule d'un homme, et que maintenant elle ne baisserait pas davantage. Dix jours après, lors de mon retour, je passai la rivière à trois quarts de lieue plus au sud ; elle couvrait tout son lit d'un bord à l'autre, mais elle n'était pas plus profonde.

Heuglin a traversé le Diour à vingt milles au nord du point en question ; il y a trouvé un cours d'eau de trois cents pas de large, et dont la profondeur variait d'un à trois pieds ; c'était le 8 avril 1863.

Chez les Bongos et les Diours, cette rivière porte le nom de *Gheddy;* tandis que chez les Niams-Niams, où elle a tout son cours supérieur, elle est appelée *Soué*. C'est assurément l'un des tributaires les plus considérables du Nil. J'ai trouvé sa source au mont Baghinzé, dans la section orientale du pays des Niams-Niams, par 4° 35′ de latitude nord et presque sous la même longitude que l'endroit où il se joint au fleuve des Gazelles. Son cours principal, sans tenir compte des sinuosités de peu d'importance, est de trois cent cinquante milles. Comme nous traversions à gué ses ondes transparentes, mon serviteur, Mohammed-Amin, fut pris d'un accès de sensibilité nostalgique. On se rappelle qu'il avait été surnommé *le Nageur;* et, en sa qualité d'ancien reis, il prenait un vif intérêt à toutes les questions d'hydrographie. Lors donc qu'il fut au milieu du courant, il s'arrêta, et demeura plongé dans une contemplation profonde ; puis, apostrophant les eaux, il s'écria : « Là-bas est Khartoum ! là-bas est le fleuve aimé ! Passe, ô rivière ! passe en paix, et porte mon salut

au vieux Bahr-el-Nil. » Un Égyptien n'aurait pas pu s'émouvoir comme cet enfant de la Nubie.

Sur la rive opposée, les rangées de buissons étaient animées par de nombreuses hardes de bubales et d'antilopes leucotis. Je m'élançai en avant de la caravane afin de me donner le plaisir de la chasse; mais mon entreprise n'eut d'autre résultat que l'extrême fatigue du large circuit qu'elle me fit exécuter. Il était midi lorsque j'arrivai au petit village où m'attendaient mes hommes. La course, la chaleur, la crainte de me perdre, m'avaient presque enlevé l'usage de mes sens. Les bêtes innombrables qui traversaient ma route sans s'arrêter accroissaient mon vertige. J'étais encore loin de ma bande, que je m'efforçais de rejoindre, lorsque des chèvres domestiques, effrayées de mon approche, s'enfuirent en passant devant moi. Elles avaient le poil rougeâtre; et si elles avaient été en plein désert, on aurait cru voir une troupe de bushboks (*antilope madoqua*), si communs dans ces parages. J'allais moi-même envoyer un dernier coup à ces innocentes créatures, lorsque je m'aperçus de la méprise. Quand je rapportai le fait à mes hommes, l'un d'eux raconta que pareille chose était arrivée à l'un de mes prédécesseurs, qui tua bel et bien la chèvre, et qui, lorsque le propriétaire furieux demanda le prix de sa bête, ne pouvait pas reconnaître son erreur, même en face du *corpus delicti*.

L'homme qui nous disait cela avait assisté à l'affaire, et reproduisait de la façon la plus animée, la plus piquante, les vifs débats qui s'étaient élevés sur le caractère de la victime.

La principale zèriba de Kourchouk-Ali, établissement de construction nouvelle, était environ à six kilomètres des bords du Diour, dans une vallée irrégulière qui se dirigeait vers ce cours d'eau. Kalîl, vieux gouverneur de la place, m'accueillit avec une bonté parfaite.

L'ancien établissement ayant été détruit par le feu, cet homme capable l'avait rebâti sur un modèle tout nouveau. La gravure ci-jointe reproduit la zèriba de Kourchouk, avec le paysage qui l'entoure et dont elle occupe le fond. Au premier plan est un majestueux kaya qui, dans un avenir plus ou moins rapproché, sera probablement, dans cet endroit, l'unique survivant de l'espèce. Plusieurs types des plus marquants de la flore indigène sont également reproduits : à gauche, le borassus et l'euphorbe candélabre; à droite se voient des gardénias, dont le fruit ressemble à la poire ou à la pomme sauvage; et, près de ces arbustes, deux termitières abandonnées.



Zèriba principale de Kourchouk-Ali.

Bon nombre des meilleurs souvenirs de ma vie africaine sont liés à cet endroit. C'est là que, deux ans plus tard, victime moi-même d'un affreux incendie, j'ai reçu une hospitalité généreuse; là que j'ai passé plusieurs mois à chasser dans les environs, où le gibier ne manquait pas.

Je n'ai vu dans aucune zèriba ni le même ordre ni la même propreté. Les magasins et l'habitation du gouverneur occupaient seuls l'espace compris dans l'enceinte; celle-ci elle-même était isolée des cases de la troupe et de celles des subalternes, qui formaient cercle autour d'elle, mais à une grande distance.

L'insalubrité provenant de l'agglomération des individus et de leurs misérables demeures, les risques d'incendie général, toujours à craindre dans un entassement de huttes en paille, et le désavantage qui, en cas d'attaque, résulte du manque d'espace, avaient suggéré à Kalîl ces innovations dont la mise en pratique avait répondu à son attente.

En arrivant, je fus entouré par un groupe de vrais Niams-Niams, qu'une récente expédition avait amenés de leur pays. Ils étaient là, bouche béante, me regardant, ainsi que mes bagages, avec bien autrement de curiosité que ne l'avaient jamais fait les autres indigènes. Après m'avoir étonné et fait un plaisir réel par la manière dont ils jouaient de leur espèce de guitare, ces Niams-Niams ne se lassèrent pas d'examiner tout mon équipement. Mes habits, ma montre, mes revolvers, mon fusil se chargeant par la culasse, jusqu'à mes allumettes, leur furent montrés en détail. Jamais ils n'avaient eu pareille surprise; et avec mon teint blanc, mes cheveux lisses, toute ma personne, je leur apparaissais comme le produit d'un autre monde.

Parmi les connaissances que je fis là, se trouvait un négociant de Tunis, marchand d'esclaves qui, pour la seconde fois, se rendait au Darfour. Il parlait un peu français, et, au grand étonnement de chacun, il pouvait lire ce qu'il y avait sur mes cartes. Ses manières distinguées, sa parfaite convenance en avaient fait pour moi une sorte de *Deus ex machina*. Chaque fois que je l'apercevais, j'éprouvais comme un pressentiment que ce devait être quelque voyageur célèbre gardant l'incognito, — peut-être un Burton ou un Rohlfs. Nous avions le même teint, la même éducation; et, dans cette région lointaine, nous nous étions abordés comme des compatriotes. En un moment d'abandon, je lui saisis la main et, l'entraînant à l'écart, je le priai avec instance de me dévoiler son nom et son pays. Sa surprise et l'éclat

de rire par lequel il répondit à ma demande étaient plus que suffisants ; à l'instant même l'illusion fut détruite.

Ce fait d'un marchand d'esclaves de Tunis, rencontré dans un endroit aussi en dehors des voies battues, confirme l'opinion qui a été émise sur l'extension de la traite de l'homme en Afrique. Dans tous les cas, ce Tunisien policé était, pour ne rien dire de plus, très-supérieur aux aventuriers, qui ordinairement viennent du Kordofan ou du Darfour.

De ceux-ci, en fait de mal, on n'en dira jamais trop. Ils prennent tous les masques, tous les prétextes pour faire leur révoltant métier; ils arrivent en qualité de fakis, c'est-à-dire de prêtres, et se livrent sans frein à leur infâme trafic de chair et de sang, y ajoutant tous les vices, toutes les grossièretés, tous les manques de foi, toutes les vilenies, toutes les scélératesses.

Il est doux de quitter ces incarnations de la perversité humaine pour le calme des solitudes voisines. Deux lieues et demie, que nous fîmes à l'ouest, nous conduisirent à la Vahou, rivière d'un rang inférieur, mais charmante. Après de nombreux détours entre des pentes rocheuses couvertes d'une riche feuillée, d'où s'élèvent par intervalles des arbres majestueux, cette rivière s'unit au Diour, à quelques milles de l'endroit où nous étions alors. Son lit, dans sa plus grande étendue, a cent cinquante pieds de large; mais le 1er mai, quand nous l'avons franchi, il ne s'y trouvait que deux filets d'eau, babillant sur un fond de sable et de rocaille.

Toute proportion gardée, la Vahou, en temps de sécheresse, conserve moins d'eau que le Diour. Elle prend sa source au cœur du pays des Niams-Niams, qui l'appellent Nomatilla, traverse la contrée des Bongos, où elle porte le nom d'Héré, et prend celui de Nyénâm juste en amont de son confluent avec le Diour, dont elle forme en aval le tiers des eaux. Elle sépare la nation des Diours en deux tribus : les Vahous et les Gognes.

Couché au bord de la rivière, sous un arbre dont l'âge excédait de beaucoup celui des plus vieilles traditions du pays, je profitai avec délices de la halte qui se fait au milieu du jour. Loin de m'imiter, mes chiens ne se lassaient pas d'éveiller les échos de la forêt, qui faisaient à leurs cris des réponses multiples. Je fus bientôt contraint de me remettre en marche par les gens de la zèriba d'Agad, qui venaient à ma rencontre. Cet établissement, qui s'appelle Vahou, est situé au couchant, à sept ou huit kilomètres de la rivière dont il porte le nom. Les stations que la

compagnie Agad possède dans cette province sont éparses, au milieu de territoires qui appartiennent à d'autres négociants. Leurs succursales s'étendent dans l'ouest jusque chez les Krédis ou Kredjs; les expéditions de la compagnie vont même jusqu'à la frontière occidentale des Niams-Niams.

Plus on avance à l'ouest du Dïour, plus on voit le niveau du pays s'élever rapidement; la montée indique la progression du bassin de la rivière des Gazelles vers le plateau central. C'est au milieu d'une vallée, doucement inclinée vers l'ouest, qu'est située la zèriba de la Vahou. A l'époque de ma visite, le fond de cette vallée était couvert d'une prairie marécageuse, qui, dans la saison des pluies, se transforme en un affluent de la rivière. Un escarpement de cent pieds de hauteur borne la vallée au sud-ouest. J'ai été frappé de la richesse et de la diversité du feuillage dont cette côte est revêtue; c'est l'un des traits particuliers de ce coin de l'Afrique, où la végétation a une tendance très-prononcée à devenir ligneuse, et forme surtout des buissons et des arbres.

Parmi les essences qui, dans cette région, décorent les rochers, quelques-unes sont remarquables par leurs fruits. L'arbre que les Bongos appellent *gheul* porte des gousses dont l'aspect et la saveur les font ressembler à celles du pain de Saint-Jean, ce qui leur a valu de la part des Nubiens le nom de caroubes. Ces derniers emploient l'écorce du gheul au tannage des cuirs; et les indigènes font avec le bois de cet arbre, qui a l'air de palissandre, de jolis tabourets et de jolis bancs sculptés. Au même endroit j'ai vu l'*oncoba*, avec lequel se fabriquent ces petites tabatières rondes que vendent les Arabes des bords de la mer Rouge; le *strychnos edulis*, dont le fruit ressemble un peu à une grenade et contient une pulpe comestible, renfermée dans une coque ligneuse et fragile; le *ximenia*, arbrisseau commun sous les tropiques, dans les deux hémisphères. A ses fleurs, qui répandent un doux parfum d'oranger, succèdent des fruits jaunes et ronds, de la grosseur d'une cerise; la pulpe en est juteuse, a le goût du citron et une acidité que rien ne dépasse; on la mange néanmoins avec l'amande du noyau, amande qui est douce et qui a la saveur de la noix.

Des figuiers-sycomores de plusieurs variétés, et selon toute apparence de même espèce que ceux d'Égypte, se mêlent aux arbres précédents; leurs figues sont mangeables, mais peu charnues et insapides. Le *carpodinus*, plante grimpante bien connue des traitants de Guinée, en raison du caoutchouc qu'elle

produit, court parmi les branches. Son fruit globuleux, qui est le *pichamine* de la côte occidentale, renferme un grand nombre de pepins nichés dans une pulpe fibreuse. Plus acide que le citron, il fournit un breuvage aussi désaltérant que la limonade.

Le fruit du sarcocéphale, type sauvage de l'espèce que l'on cultive en Guinée, dans les jardins, n'arrive ici qu'à la grosseur de la pêche. Pour la forme et pour la couleur, on peut le comparer à une fraise; pour le goût, il ressemble à une pomme; mangé avec excès, il agit comme l'émétique. Cette rubiacée a des fleurs blanches, qui ont le parfum de celles de l'oranger; elle est d'ailleurs de la tribu des gardénias.

Le péricarpe du *cordyla* renferme une pulpe verte ressemblant à du miel; celui du *detarium*, une poudre jaune et douceâtre. De nombreux vitex, de différents genres, portent des fruits aromatiques pareils à des olives; et les *spondias* vous tentent par leurs belles prunes d'un jaune vif, mais dont l'arrière-goût est d'une âpreté qui vous serre la gorge. Les baies des *vangueria*, largement répandus, ont, à leur maturité, la saveur du pain d'épices; saveur qui, dans une certaine mesure, appartient à presque tous les fruits comestibles de l'Afrique centrale. Ceux qui n'ont pas l'acidité et l'astringence de la groseille à maquereau, lorsque celle-ci est verte, ont quelque chose de douceâtre et d'altérant. Excepté la banane (*musa sapientium*), qui a tous les titres possibles pour être regardée comme originaire de l'Afrique équatoriale, tous les fruits de cette région sont acides et grattent le palais, ou bien ils sont doux et vous laissent une sensation de sécheresse. Le pichamine et la datte représentent parfaitement les deux genres; entre ces deux extrêmes se place le tamarin.

L'élève du bétail cesse tout à coup à l'ouest du Diour, par suite de la quantité de mouches venimeuses qui infestent le pays; même dans les zèribas on ne trouve plus que des moutons et des chèvres, et encore en très-petit nombre. En revanche les buffles, qui manquaient depuis longtemps à l'est de la rivière, commencent à reparaître. Nous n'en avions pas vu un seul depuis notre arrivée au Bahr-el-Ghazal, jusqu'à la frontière sud du pays des Bongos, où nous rencontrâmes le premier de ces parages.

On ne connaît qu'une espèce de buffle dans cette partie de l'Afrique; mais il y a dans l'armure des deux sexes une telle différence, qu'en voyant le mâle et la femelle on pourrait croire à deux variétés distinctes. Chez le taureau, les cornes se touchent par la base et recouvrent tout le front; tandis que, chez la

vache, elles ont entre elles presque toute la largeur de la tête. Il faut qu'ici les habitudes de l'espèce soient différentes de ce qu'elles sont ailleurs, car la poursuite du buffle y est considérée comme n'étant pas dangereuse. Après l'expérience que j'en avais faite au bord du Nil, je fus très-surpris du grand nombre d'individus qui ne demandaient pas mieux que de m'accompagner dans cette chasse. Quant à moi, je redoutais la bête, me rappelant qu'un de mes prédécesseurs, Herr von Harnier, avait été victime d'un buffle qui l'avait mutilé au point de le rendre méconnaissable.

Le lendemain matin de mon arrivée, j'eus la chance de surprendre dans un marais une petite bande de ces animaux. Ils s'enfuirent immédiatement, à l'exception d'une bufflionne et de son petit, qui nous regardaient d'un air étonné. Mon compagnon et moi nous tirâmes en même temps, et nous aurions eu le jeune, si le marais ne se fût pas trouvé sur notre passage.

La chair du buffle de cette région égale à peu près, dans les morceaux de choix, celle du bœuf de boucherie; elle est plus dure, plus filandreuse, mais en somme très succulente. Le buffle domestique du midi de l'Europe, au contraire, a la viande plus mauvaise que celle du chameau, et peut être qualifié d'immangeable.

J'aurais poussé volontiers mon excursion du côté de l'ouest jusqu'au mont Kosanga, voire jusqu'aux établissements de Ziber, de Biselli, même plus loin. Les agents étaient toujours pleins de bonté, et si je n'avais pas eu tant de bagages, j'aurais facilement accompli mon désir; mais j'avais largement accru ma collection de plantes, et je manquais de papier. En outre, la rapidité avec laquelle se développait la végétation m'annonçait qu'il fallait rentrer à la zèriba de Ghattas avant le commencement des pluies, afin que, pendant toute la saison, je pusse appartenir tout entier aux recherches qui étaient le but de mon voyage, leur consacrer toutes mes pensées, toutes mes forces. Donc, après avoir exploré les alentours de Vahou, je revins à la zèriba de Kourchouk-Ali, où je passai plusieurs jours à courir dans les environs.

Autour de l'établissement les bois étaient toujours épais, bien que, pour se procurer des terres arables, Kalîl en diminuât journellement l'étendue. Le peu de profondeur du sol dans ce district, souvent un pied tout au plus, est une cause d'instabilité pour les habitations et pousse aux défrichements. Attaquées en haut par

les vers, en bas par les fourmis blanches, les cases sont rapidement détruites; forcés de les rebâtir, les habitants profitent de la circonstance pour s'établir sur un sol vierge; d'où il résulte que non-seulement les villages des naturels, mais les zèribas changent continuellement de localité. Chaque endroit porte le nom du chef indigène; à la mort de celui-ci, le nom est remplacé par un autre, ce qui rend la carte du pays très-difficile à faire, et très-incertaine. Comment y inscrire des bourgades dont il est rare que la permanence soit de plus de dix ans, et dont les noms tombent successivement en oubli? Les seuls traits durables de la contrée sont les rivières, qui, tout en remplissant leurs fonctions



Caama.

dans l'économie de la nature, laissent passer les siècles et ne subissent que peu de changements.

Le gibier de toute espèce abonde autour de la zèriba de Kourchouk-Ali. Civettes, genettes, mangoustes rayées, phacochœres, cochons sauvages, lynx, chats, servals et caracals, sans parler de la grande famille des antilopes, y ont leur domicile.

Je tuai là mon premier bubale et une antilope leucotis. Le bubale (*antilope caama*), l'hartebeest des colons du Cap, est commun dans la plus grande partie de l'Afrique, où il varie quant à la forme, à la taille, à la couleur et aux cornes suivant l'âge, le sexe, les lieux et les saisons. Il est rare que les collections zoologiques en aient deux échantillons absolument pareils. Cette grande antilope, que les Bongos appellent *karia*, et les Niams-Niams *songoro*, est, parmi le gros gibier, l'espèce que l'on voit ici le plus

fréquemment. Elle se rencontre en général par petits groupes de cinq à dix bêtes, et principalement en lieu désert. Dans les endroits cultivés, le bubale recherche les forêts de *bush*[1] qui avoi-



Antilope leucotis (mâle).

sinent les cours d'eau, bien qu'il ne paraisse jamais dans les vallées que ceux-ci traversent. Il fait sa méridienne en restant debout, appuyé contre les arbres, ou à la muraille d'une fourmilière;



Antilope leucotis (femelle).

et la similitude que présente la couleur de sa robe avec celle du fond qu'il a choisi lui permet souvent d'échapper aux regards. Pendant

1. Nous conservons ce mot qui signifie buisson et qui désigne, en Afrique, ces bois composés d'arbres peu élevés, souvent épineux et buissonnants, bois fourrés de broussailles, que l'on y rencontre dans tous les lieux secs. (*Note du traducteur.*)

toute la saison pluvieuse, son pelage est d'un ton vif, le manteau d'un brun jaune, et le ventre presque blanc; mais, en hiver, il devient d'un gris terne. Après l'antilope leucotis, le caama est le meilleur gibier du pays.

De tous les animaux de cette famille que j'avais rencontrés jusque-là, c'était le leucotis (antilope à oreille blanche) qui formait les hardes les plus nombreuses. En temps de sécheresse on le voit fréquemment dans les ouadis par troupes de cent à trois cents bêtes. Lorsque arrive la saison humide, il se retire dans les forêts plus élevées. C'est alors l'époque des amours, et la bande se divise. Très-gracieuse, l'antilope leucotis a les mêmes allures que le spring-bok, gazelle du midi de l'Afrique; comme celui-ci, elle court à toute vitesse, les jambes tendues, bondit souvent à quatre ou cinq pieds de hauteur; et, dans la harde, saute par-dessus ses compagnes. La femelle, qui n'a pas de cornes, ressemble beaucoup, pour la taille et la couleur, à l'ialo (*antilope arundinacea*); toutefois on l'en distingue aisément par le poil du métatarse, qui chez elle est noir, et qui chez l'ialo a une teinte grise.

Il y a, dans toute la contrée en question, des plaines dont le sous-sol est un minerai de fer limoneux très-souvent dénudé, plaines qui la plupart du temps sont stériles. Ce n'est qu'à l'époque où la pluie atteint son maximum que ces minières se couvrent d'herbe; et, relativement à la végétation qui l'entoure, celle-ci n'est qu'un maigre duvet, à peine comparable aux produits de nos plus mauvais pâturages. Sur ce plateau, les pluies de mars et d'avril commencent à emplir les dépressions et les crevasses. Les nombreux étangs, formés de la sorte, renferment une quantité de plantes aquatiques intéressantes, qui disparaissent totalement lorsque vient la sécheresse. Dans tous les endroits où elle surgit, la roche ferrugineuse se revêt à cette époque des fleurs roses du dianthéra, capparidée qui tient ici la place de la primevère et du silène visqueux d'Europe. Nulle part, sous les tropiques luxuriants, le paysage du lieu natal ne nous a été rappelé d'une manière aussi frappante que dans les endroits tels que ceux-ci, où, à la rive des précipices boisés, brillent ces tapis de dianthéra, que fait ressortir le vert gai des pelouses environnantes. Ces bouquets roses, décorant la pierre nue, groupée elle-même d'une façon pittoresque, rivalisent avec ce que j'ai vu de plus charmant; et tandis qu'ils enchantent les yeux, les gardénias répandent dans l'air un double parfum, qui semble venir d'un bois de jasmins et d'orangers.

De même que dans nos climats, le mois de mai est ici le mois des fleurs, parmi lesquelles un monde de papillons passe sa vie éphémère. Ces insectes, en général, n'étaient ni plus grands ni plus variés de forme et de couleur que ceux d'Europe; mais réunis, ils présentaient un ensemble d'une grande beauté. La rosée ne suffisant pas à calmer leur soif, ils se rassemblaient en foules bigarrées autour des mares pour humer le précieux liquide. Si nombreux et si pressés étaient les buveurs, que d'un seul coup de filet j'en pouvais prendre une centaine. Ils continuèrent à former de ces essaims jusque dans les premiers jours de juillet; à cette époque, je les vis se jeter en masse au milieu du feuillage, donnant aux branches l'air d'être couvertes d'une floraison multicolore, ou bien s'abattre sur les roches, qu'ils faisaient ressembler à des prairies émaillées de fleurs. La quantité de lépidoptères est beaucoup plus grande dans cette province que dans les régions du nord de l'Afrique.

A deux lieues au midi de la nouvelle zèriba, se trouvait l'emplacement de celle qui avait été brûlée; on le reconnaissait à peine; ici la nature a bientôt fait disparaître ce qui reste d'un incendie, effacé tout vestige. La seule chose qui, en cet endroit, rappelât le séjour de l'homme était un champ de bananiers, d'une végétation vigoureuse, et dont le plant avait été pris dans le pays des Niams-Niams. Les Nubiens établis dans ces parages n'estiment que médiocrement les fruits et les légumes; leur peu de goût pour le travail et l'indolence qu'ils y apportent, font que leurs jardins sont très-négligés. Cependant, j'en ai eu l'expérience, tous les produits cultivés dans les régions méridionales peuvent s'obtenir ici avec très-peu de soins; dix-huit mois après qu'il a montré sa première pousse, le bananier y porte des fruits.

A cette place, les eaux du Diour sont abondantes et ombragées d'afzélias, de sysygiums et de filéas splendides. Les forêts de bambous, jungles impénétrables qui s'étendent sur les deux rives, sont la demeure d'un grand nombre de babouins ursiformes. J'ai vainement poursuivi pendant des heures ces bêtes mugissantes. Dès que j'approchais, elles étaient assez fines pour quitter la branche où elles étaient à découvert et pour se cacher dans l'herbe, que le vent faisait onduler. Dans cette jungle pullulaient également les cochons à verrues (*phacochœres*), qui paraissent non moins difficiles à tuer que le sanglier d'Europe. La chasse de ces derniers avait d'ailleurs peu d'attrait pour moi, leur chair étant détestable.

En revenant chez Ghattas, je fis un léger circuit, afin de visiter le village d'un chef diour nommé Okèle. Cette bourgade, située à l'est de l'établissement, est au bord d'une petite rivière qui traverse un bois rempli des magnificences du pays des Niams-Niams : une enclave du sud exubérant au milieu des broussailles du nord. Je cherchai dans cette futaie le palmier que les gens de Khartoum appellent *nekhl el Faraoun* (dattier de Pharaon), et dont ils m'avaient fait une description qui tenait ma curiosité en éveil. Je reconnus bientôt que cet arbre merveilleux était le *raphia vinifère*, qui croît largement dans toute l'Afrique tropicale, mais qui, dans cette direction, a probablement sa limite à l'endroit où je le voyais alors. Comme je viens de le dire, je trouvai dans cette course un nombre considérable de plantes et d'arbres qui caractérisent la flore des solitudes plus méridionales, entre autres le blippo (*gardenia malleifera*), dont la séve, couleur d'encre, est employée par les Niams-Niams et par les Mombouttous pour se peindre le corps.

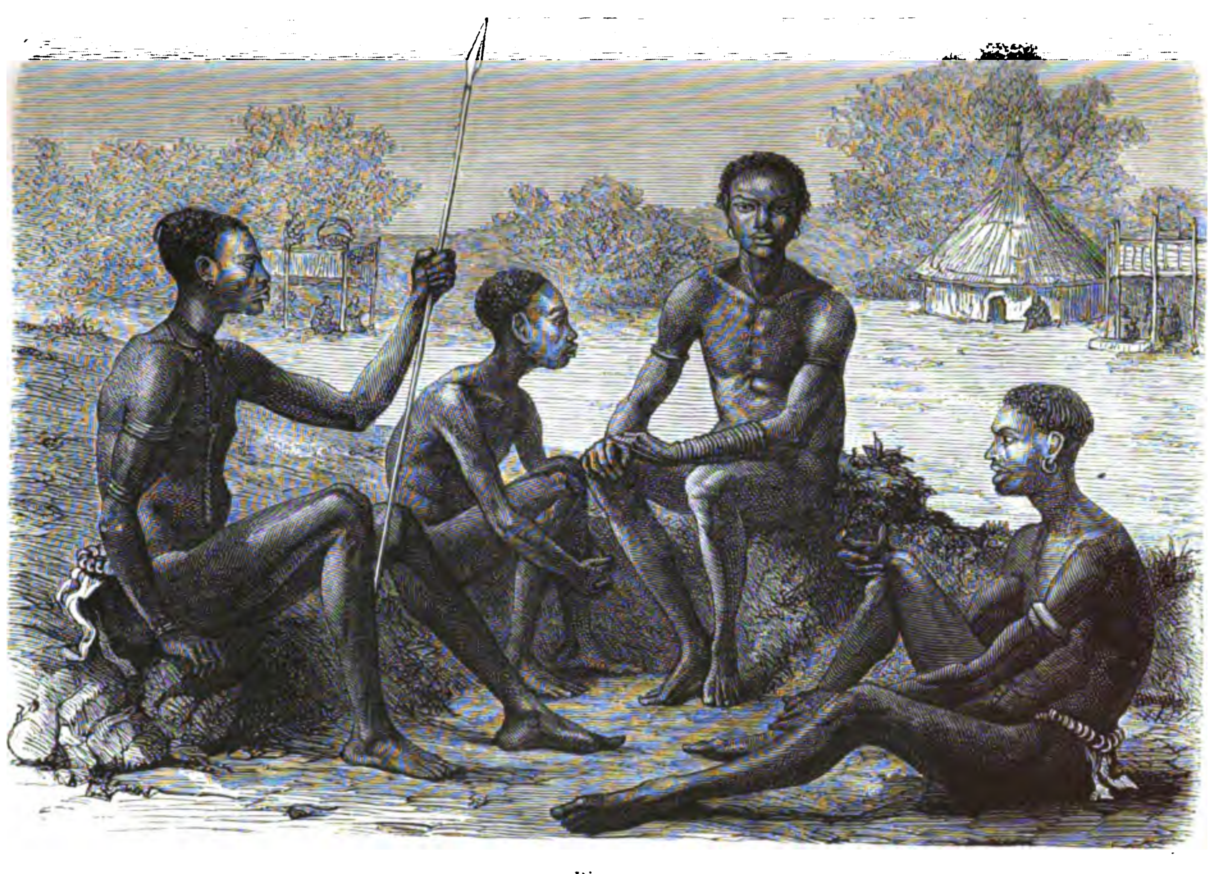
Dans tous les villages où nous arrivions, les administrateurs [1] étaient toujours en grande tenue pour nous recevoir dignement, c'est-à-dire parés d'une longue robe de toile perse, qui est leur costume officiel.

A ma vue, sans doute très-singulière pour eux, leurs yeux brillants étincelaient de joie. Ils s'empressaient de me conduire dans tous les coins de leur demeure, dont je me procurais toutes les curiosités, l'une après l'autre, dessinant ce qu'il n'y avait pas moyen d'emporter.

Bien que dans cette excursion, qui ne dura pas trois semaines, il m'ait été impossible d'explorer tout le district des Diours, je ne m'en suis pas moins familiarisé avec les coutumes des indigènes, coutumes dont le résumé terminera ce chapitre.

Diours signifie hommes des bois, hommes sauvages; c'est un terme de mépris appliqué par les Dinkas à cette peuplade, et qui fait allusion à la pauvreté, c'est-à-dire à la vie uniquement agricole de ceux qui la composent. Il est naturel que des gens qui ne possèdent, en fait d'animaux domestiques, que des volailles, quelques chèvres et pas de vaches, semblent très-misérables aux Dinkas, dont les troupeaux sont à la fois la richesse et l'orgueil. Quant à eux, les Diours se donnent à eux-mêmes le nom de *Louohs*, et se prévalent de leur origine étrangère; ils tien-

1. Agents faisant l'office de maires.



Diours.

nent à ce que l'on sache que leurs pères étaient des O-Chouohla, ou Chillouks, dont ils ont conservé l'idiome inaltéré, sauf l'introduction de quelques mots empruntés aux dialectes du voisinage.

Leur territoire a des limites fort restreintes, et leur nombre n'excède pas vingt mille âmes. Au nord, ils sont bornés par la nombreuse tribu des Dembos, et par des clans de la même famille. Au sud est le pays des Bongos. Par delà ce pays, à quatre-vingts milles, toujours dans une direction méridionale, résident les Bélandas, dont les rapports avec les Bongos ont modifié les usages, mais qui parlent un chillouk très-peu différent de celui des Diours. Ces Bélandas sont à la fois sous la surveillance de Solongo, roi des Niams-Niams, et tributaires des marchands de Khartoum.

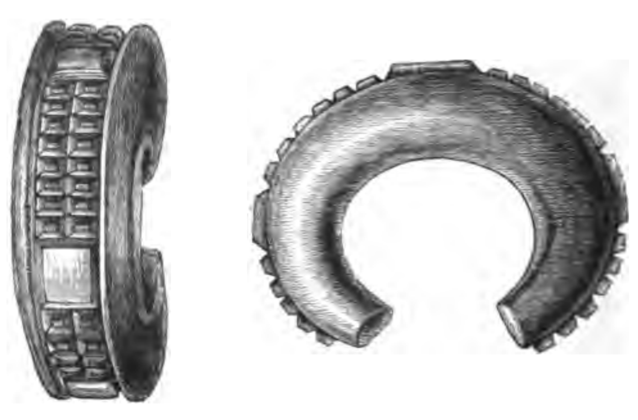
Lorsqu'on voit la carte d'Afrique si divisée, on se demande comment la civilisation pourra cheminer à travers toutes ces provinces. Il y a une absence complète de rapports utiles, ou même inoffensifs, entre toutes ces peuplades. Tel indigène qui franchit la frontière d'une tribu parlant une autre langue que la sienne, tente une aventure qui peut lui coûter la vie. Il se trouve des districts prospères qui deviennent trop peuplés, et d'où émigrent en masse une partie des habitants, ce qui peut amener pour ceux-ci un changement d'occupation : des tribus, jusqu'alors agricoles, se livrent à la chasse; ou des gens qui vivaient de leurs troupeaux deviennent agriculteurs. En d'autres lieux, on voit les débris d'un peuple résister à l'oppression jusqu'aux dernières limites du désespoir, disparaître dans la lutte, ou bien être réduit en esclavage; mais nulle part on n'a l'exemple d'une tribu, quelles qu'aient été ses vicissitudes, qui se soit soumise à des gens d'une autre race et qui ait changé de langue.

Des voyageurs qui m'ont précédé chez les Diours ont remarqué, sans connaître l'origine de cette peuplade, que la peau de ces nègres était d'une teinte plus claire que celle des Dinkas. Pour moi le fait est certain; cependant je ne me crois pas autorisé à en conclure qu'il y ait une différence réelle entre les Dinkas et les Chillouks. Il est probable que les Diours sont devenus moins foncés en vivant dans les bois; mais c'est là un problème qui soulève des questions de géographie et de météorologie en dehors de ma compétence.

Malgré les rapports qu'ils ont depuis longtemps avec les Dinkas, dont ils dépendent à certains égards, les Diours ont conservé

la marque distinctive des Chillouks. Même à l'extrémité de leur territoire, on voit des gens ayant sur le front les raies traditionnelles, bien que d'ailleurs le tatouage soit d'un emploi très-rare chez les deux sexes. Leurs relations journalières avec les Nubiens ont également peu influé sur leur costume, qui n'en est pas devenu plus modeste. Ils portent seulement, par derrière, deux petites queues, taillées de préférence dans une peau de veau, et suspendues à une étroite ceinture. On ne voit parmi eux aucun exemple des coiffures ornées dont les Dinkas et les Chillouks prennent tant de souci; hommes et femmes portent leurs cheveux très-courts.

Par contre, les ornements favoris des hommes ressemblent beaucoup à ceux des Dinkas: au-dessus du coude, un énorme bra-



Bracelet de laiton des Diours.

celet d'ivoire; et, à l'avant-bras, une série d'anneaux de fer. Toutefois les Diours ont une parure spéciale, qui consiste en des cercles de laiton, d'une grande épaisseur, et travaillés avec beaucoup d'art. L'airain, qu'ils appellent *damara*, a chez eux trois fois la valeur du cuivre. Longtemps avant l'arrivée des gens de Khartoum il leur était apporté, comme article de commerce, par les Dembos, qui, voisins des Baggaras, étaient en relations d'affaires, d'une part avec le Kordofan et le Darfour, de l'autre avec les provinces septentrionales du pays nègre. Nos métaux précieux leur sont complétement inconnus.

Les femmes des Diours diffèrent très-peu de celles des Dinkas. De même que ces dernières, elles se chargent les poignets et les chevilles d'épais anneaux de métal. Il est très-commun de leur

voir une bague de fer passée dans le nez, soit à la base, soit à la partie supérieure, soit dans les narines. Le bord des oreilles est également percé, et de manière à porter un nombre illimité d'anneaux. Ces monstruosités caractérisent surtout les Bélandas, qui ont parfois, en même temps, jusqu'à une douzaine de boucles nasales.

L'un des ornements les plus admirés, et dont la vogue s'étend au loin dans le cœur de l'Afrique, est un collier de petits cylindres de fer, enfilés comme des perles. Ce bijou, que j'ai rencontré pour la première fois chez les Diours, offre un certain intérêt pour l'histoire commerciale de cette région, en ce sens qu'il y est d'un usage antérieur à celui des grains de verre. La rassade, évidemment, n'a été prise comme article d'échange que lorsqu'il fut prouvé que les indigènes porteraient volontiers des ornements pareils aux leurs, quant à la forme, et d'une matière moins lourde. On sait que les Japonais, et d'autres peuples de l'Asie orientale, ont des colliers de perles d'acier, qui témoignent également d'une longue exclusion de tout rapport avec l'Europe. Dans l'intérieur du Soudan, ces perles métalliques se font principalement à Ouandala; Barth les a spécialement rencontrées dans le Marghi. A partir des Diours, toutes les tribus que j'ai visitées continuaient à préférer les perles de fer à la verroterie.

La descendance d'une souche nègre de noble race, telle que la famille des Chillouks, dont la mâchoire est peu développée et qui a le nez bien fait, se voit aisément dans la gravure ci-jointe. La figure, qui au premier plan est à gauche, a été dessinée à loisir d'après un de mes porteurs; j'ai pensé qu'elle montrerait la gracilité de formes qui caractérise ce peuple, et qui néanmoins laisse aux membres toutes les proportions voulues.

Dans ces derniers temps les Diours ont perdu plusieurs de leurs anciennes coutumes; ainsi, l'usage de cracher l'un sur l'autre, qui récemment encore était leur manière habituelle de se saluer, est tombé en désuétude. Pendant tout mon voyage je n'ai pas eu plus de trois exemples de ce vieux mode de salut; mais chaque fois le crachat fut parfaitement accueilli: c'était un gage d'affection, un serment de fidélité, et, pour les pratiquants, la façon la plus solennelle de sanctionner un pacte amical.

Les Diours habitent la terrasse inférieure de la formation ferrugineuse dont nous avons parlé, d'où il résulte que le travail du fer est une de leurs industries. Non-seulement ils pourvoient, sous ce rapport, à leurs propres besoins, mais à ceux des Din-

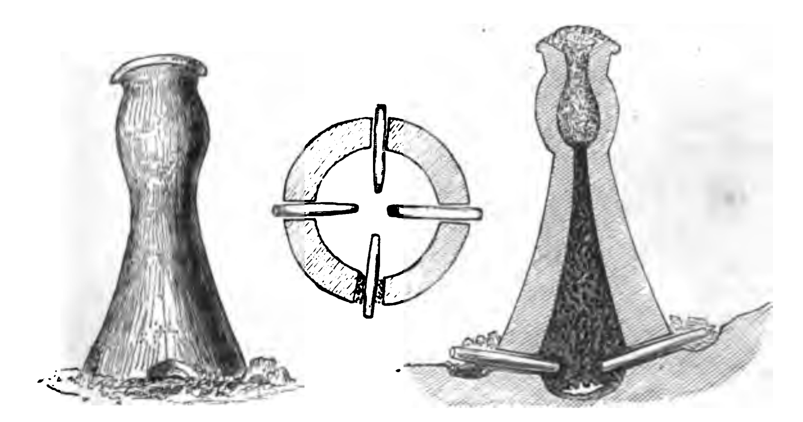
kas; et les produits de leurs forges vont encore moins remplir les souterrains de ces derniers, que les entrepôts des marchands de Khartoum. On pourrait presque dire qu'il n'est pas de Diour qui n'exerce le métier de forgeron. La forme sous laquelle le métal devient objet d'échange est celle de bêche ou d'un fer de lance de soixante à soixante-dix centimètres de longueur. Dans toute la province du haut Nil, ces articles servent de monnaie courante.

Bien que, pendant des centaines de milles, les affleurements du minerai diffèrent très-peu d'apparence, certaines localités seulement possèdent des minières, qui, avec les moyens primitifs de fondage employés dans le pays, soient rémunératrices. L'une de ces veines productives se trouve à proximité de la zèriba de Kourchouk-Ali. Avec une persévérance dont je ne les aurais pas crus capables, les indigènes ont ouvert, à cette place, des tranchées d'une dizaine de pieds de profondeur, où ils se procurent un minerai qui ressemble beaucoup à notre oolithe. Des quantités d'ocre rouge ont été découvertes, mais restent sans emploi, par suite de l'ignorance des procédés de réduction qui permettraient de les utiliser.

Au mois de mars, avant de commencer les semailles, les Diours quittent leurs villages en masse, dans le but de se livrer en partie à la pêche, en partie au travail du fer. Leurs enfants et leurs femmes, chargés de l'attirail domestique, les accompagnent dans la forêt. C'est au centre d'un lieu très-boisé qu'ils établissent leurs fourneaux, et par groupes plus ou moins considérables, suivant que la bande est plus ou moins nombreuse; quelquefois l'établissement compte une douzaine de fournaises. Leur campement en pleine solitude forme alors un curieux tableau; les harpons et les lances, dressés contre les arbres, font étinceler les tiges; aux branches sont accrochés des arcs massifs, prêts pour la chasse au buffle. De tout côté se voient des piéges, des nasses, des filets et autres engins de pêche; des objets de ménage mêlés à des provisions de bouche : paniers, calebasses, gibier, crocodiles, poissons secs, débris d'animaux, cornes et cuirs. Sur le terrain, des monceaux de charbon, de minerai, de scories et de cendres.

Petherick, le premier explorateur de la contrée, a décrit d'une manière très-exacte la méthode primitive qu'emploient les Diours pour fondre le fer. Je ne puis donc que répéter ses dires; toutefois certains détails m'ont apparu sous un aspect quelque peu différent.

Les fourneaux dont cette peuplade fait usage sont des cônes d'argile, qui n'ont pas plus de quatre pieds d'élévation, et dont la partie supérieure s'élargit en manière de gobelet. Tous ceux que j'ai vus différaient si peu les uns des autres, quant à la forme, qu'ils m'ont semblé avoir été construits d'après un même modèle, rigoureusement suivi. Leur faible dimension tient à l'extrême difficulté qu'il y a d'empêcher l'argile de se fendre en séchant, difficulté qui s'accroît avec la masse. La cuvette supérieure communique par un étroit goulot avec la cavité qu'elle surmonte et qui est remplie de charbon. Elle reçoit le minerai sous forme de petits fragments d'environ un pouce cube. Le vide intérieur du fourneau descend plus bas que le niveau du sol; à mesure de la



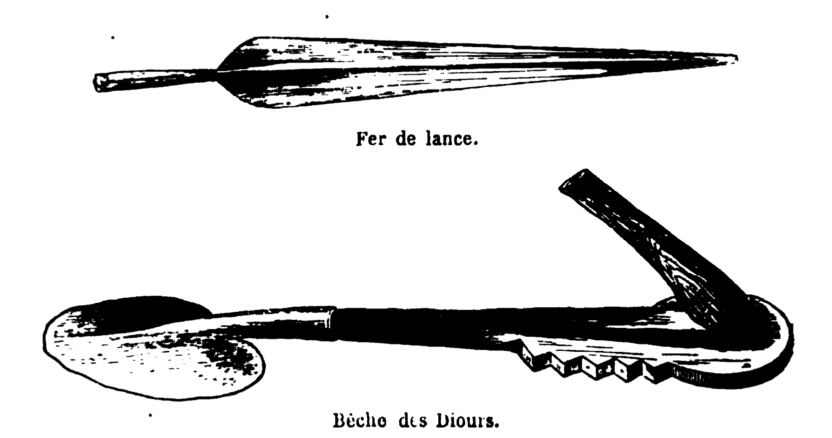
Haut fourneau des Diours.

fusion, la fonte traverse le brasier et tombe dans le creuset au milieu d'une pile de scories. A la base du fourneau sont quatre ouvertures, dont l'une est assez grande pour permettre l'enlèvement du laitier; les trois autres sont fermées par des tuyères qui atteignent le milieu du bassin. Il fut répondu à mes questions que jamais on n'employait de soufflet; qu'un feu trop vif était nuisible, et occasionnait une déperdition de métal. Un peu plus d'un jour et demi — environ quarante heures — est la période voulue pour assurer le succès de l'opération. Quand la flamme a traversé toute la masse de la cuvette, on présume que le fondage est terminé.

Chez les Bongos, l'appareil et les procédés ne sont plus les mêmes : le fourneau est en général à trois compartiments, des soufflets y sont adaptés, et le minerai est disposé couche par

couche, alternant avec des lits de combustible. Le dépôt du métal est refondu, et la portion la plus lourde, qui se détache par granules ou par folioles, est de nouveau soumise au feu dans des creusets d'argile. Ces parcelles, chauffées au rouge, sont alors battues avec une grosse pierre, et réunies en un lingot dont un martelage suffisant chasse les dernières impuretés. Près de la moitié du métal s'éparpille dans le cours du traitement, et serait perdue si les ouvriers n'avaient grand soin de la recueillir. Très-homogène et très-malléable, le fer obtenu de cette façon égale tout à fait le meilleur fer forgé de notre pays.

Quant à la fabrication du charbon, les Bongos et les Diours paraissent aussi peu experts les uns que les autres. Ils ne savent



Fer de lance.

Bêche des Diours.

ni carboniser le bois en pile, ni empêcher l'air de pénétrer dans le fourneau. Toute leur science se borne à entasser des bûchettes au-dessus d'un foyer, jusqu'à ce que le feu s'étouffe, ou bien à le modérer en arrosant le monceau. J'ignore si d'autres nègres ont découvert le secret de la carbonisation; mais si la méthode des Diours est la seule qu'emploient les Africains, cela explique pourquoi, en dépit de l'abondance de leur minerai, ils en utilisent une si faible quantité. De là une valeur relative plus grande. Si la comparaison peut être établie, je dirai que le fer a, dans cette partie de l'Afrique, un prix équivalent à celui que le cuivre a parmi nous, et le cuivre une valeur analogue à celle de notre argent.

L'absence de chaux dans cette région fait que les bâtisses en pierre sont inconnues des indigènes. Depuis quinze ans que les



Village diour en hiver.

Nubiens ont pénétré dans le pays, ils n'ont pas enseigné aux habitants le moyen de faire de la brique, pas plus qu'ils ne leur ont appris la manière rationnelle d'obtenir du charbon. Trop paresseux pour exploiter les trésors qu'une nature généreuse a répandus autour d'eux, ils poussent l'indolence jusqu'à ne pas diriger les forces des gens qu'ils ont subjugués. C'est une preuve entre mille des tendances énervantes de l'islamisme, tendances démoralisatrices qui feraient reculer toute civilisation.

Dans toute la partie de l'Afrique que j'ai visitée, je n'ai pas rencontré une seule tribu dont l'architecture n'offrît une disposition qui ne lui fût particulière, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les cases des Diours ne ressemblent pas à celles des Chillouks, qui sont de la forme des champignons; ni aux habitations des Dinkas, habitations massives que distinguent des appentis et des porches. Elles ne peuvent pas non plus être confondues avec les huttes des Bongos, leurs toits n'ayant jamais les curieux appendices qui caractérisent ces dernières. Ce sont, en général, des constructions fort simples, sans ornements d'aucune sorte, mais présentant néanmoins dans leur structure le soin et la symétrie que tous les nègres paraissent apporter dans l'érection de leurs demeures. Un clayonnage, fait en bois ou en bambou, et recouvert d'argile, en constitue la muraille. La toiture est simplement une pyramide en chaume, qui aurait pour section un triangle équilatéral.

Chacune de ces huttes contient un large récipient en forme de bouteille; énorme jarre en vannerie dans laquelle on serre le grain ou les autres provisions du même genre. Pour les protéger contre les attaques des rats, ces paniers sont revêtus d'une couche épaisse d'argile. Ils ont de cinq ou sept pieds de hauteur, et occupent une grande partie de la case.

Quelquefois ces récipients sont faits d'un mélange de terre et de paille hachée; il arrive fréquemment qu'ils survivent aux édifices qui les renfermaient; on les prendrait alors pour les anciens fours des habitations détruites. Ce meuble, qui, en arabe du Soudan, s'appelle *gouga*, a été emprunté aux Dinkas par les Diours. On ne le trouve ni chez les Bongos, ni chez les Niams-Niams, ceux-ci ayant des greniers au dehors.

La gravure ci-jointe représente une scène de la vie rurale des Diours. On est en hiver, pendant la saison sèche, entre la fin d'octobre et le commencement d'avril; la première pluie ne tombera que dans quelques mois. Les échafaudages, voisins des hut-

tes, portent les semences qu'on emploiera plus tard; nous pouvons les supposer chargés de sorgho, de maïs et de courges[1]. Mieux vaut que ces produits soient exposés au soleil que de courir le risque d'être dévorés par les rats ou par la vermine qui pullulent dans les huttes. A l'abri des plates-formes se reposent les chèvres, qui, avec des chiens et des volailles, sont les seuls animaux domestiques. Le libre espace qui s'étend devant chacune des cases est aplani et bàttu avec le plus grand soin. Sur ce terrain, au sol uni et dur, se font tous les travaux de la famille; c'est là que le sorgho et le maïs sont dépiqués et vannés. Enfoncé à une certaine profondeur, s'y trouve un grand mortier d'un bois très-résistant, dans lequel le grain est concassé, et où la farine, obtenue à bras avec une pierre, selon la méthode primitive, est ensuite affinée en la frottant avec les mains contre la paroi du vase. Les Dinkas emploient également ces mortiers enfoncés dans la terre; les Niams-Niams et les Bongos ont le même procédé de pilage; mais leurs mortiers sont mobiles et de moins grande dimension.

L'homme que sur la gravure on voit à droite, recueille du minerai de fer; près de lui est un de ces paniers où l'on conserve le grain. Vers la gauche, suspendus à des pieux, sont de grands tambours et des arcs puissants, dont les cordes, tendues par des billots, servent de piéges. Ces engins, que l'on retrouve chez les différents peuples de cette région, s'emploient pour faciliter la chasse au buffle. De fortes lanières de cuir sont placées dans les grandes herbes des terrains bas, où les buffles se rassemblent. Les bouts de ces courroies sont attachés d'un côté à un arbre, ou à un piquet solidement enfoncé, de l'autre à un des arcs dont il est question. Ces lanières forment une espèce de nœud coulant qui, par le rebondissement du billot, se serre autour des jambes du buffle dès que celui-ci les rencontre. L'animal se sentant pris, veut se dégager, fait un bond et s'entrave immédiatement. Les chasseurs, qui sont à l'affût, tombent, à coups de lance, sur la proie; si le buffle n'est pas suffisamment empêtré, il prend la fuite, et rencontre l'arc qui l'arrête dans sa course. Le même procédé est employé pour la capture des grandes antilopes, principalement de l'élan, qu'il est difficile d'atteindre, alors même qu'il est acculé à un marais.

1. Les Diours cultivent à peu près les mêmes plantes que les Bongos, plantes que nous décrirons en parlant de ces derniers.

Les Diours ont des familles assez nombreuses. Si les Nubiens, qui tous les ans leur prennent la moitié de leurs récoltes, n'étaient pas venus chez eux, il y a longtemps que leur territoire serait aussi peuplé que celui des Chillouks. Ils ont, comme ces derniers, l'adresse de pourvoir à leur nourriture par tous les moyens possibles; ils s'adonnent à la chasse et à la pêche, sont agriculteurs et sauraient élever le bétail; ce n'est pas leur faute si le leur est borné à un petit nombre de chèvres. Avoir un bon chien et beaucoup de volailles est indispensable à leur bonheur. Ce sont les hommes qui, chez eux, s'occupent de la basse-cour; ils y apportent tous leurs soins, et font pour elle leurs plus grandes dépenses. Dès qu'ils échappent à la servitude que leur imposent les Nubiens, dès qu'ils ne sont pas obligés de convoyer les marchandises ou de bâtir les habitations du maître, ils emploient leur temps à chasser, à pêcher ou à travailler le fer.

L'agriculture est entièrement laissée aux femmes, ainsi que tous les travaux du ménage, y compris la bâtisse et la fabrication des ustensiles. Ce sont elles qui font tout le clayonnage, toute la vannerie, qui manipulent l'argile, qui battent le sol de l'aire et modèlent les vases de toute dimension. Il est étonnant de voir avec quelle habileté elles font simplement à la main d'énormes jarres qui, même pour un œil exercé, paraissent avoir été faites au tour.

Pour aplanir le sol de la chambre et celui de l'aire extérieure, ainsi que pour l'empêcher de se craqueler, elles se procurent de grands morceaux d'une écorce à la fois souple et résistante; puis, agenouillées, elles battent l'argile avec ces plaques de trois pieds de long, et la rendent aussi unie que si elles y avaient passé le rouleau. Elles font de la même manière les tombes des morts, qu'elles établissent tout près des cases. Une éminence circulaire de trois à quatre pieds de hauteur marque l'endroit où repose le défunt, et l'indique jusqu'au moment où la violence des pluies en détruit la forme; peu d'années suffisent pour effacer les derniers vestiges de ces monuments peu durables.

Les affections de famille, amour paternel et filial, sont beaucoup plus développées chez les Diours que dans aucune autre des tribus que j'ai visitées. Ils ont, pour coucher leurs enfants, de longs paniers qui répondent à nos berceaux, et les y placent d'une manière que je n'ai pas observée chez les autres nègres.

Il y a un genre d'affection que les animaux eux-mêmes res-

sentent pour leurs petits; et au plus bas de l'échelle humaine il existe entre la mère et l'enfant un lien qui dure autant que la vie, alors même que le père y est étranger. Les Diours témoignent tous cette affection à leur progéniture, pour ne rien dire de plus; et non-seulement ils soignent leurs enfants avec tendresse, mais ils respectent les veillards, ce que l'on voit dans chacun de leurs villages.

CHAPITRE VI.

Création d'un jardin à l'européenne. — Aventure de chasse. — Mort d'Arslane. — Physionomie de la végétation. — Nature du sol. — Géographie botanique. — Destruction d'une zèriba. — Loi des zèribas. — Razzias. — Tournée dans les zèribas de Ghattas. — Discussion géographique — Poissons du Tondj. — Koulongo. — Frayeur des esprits. — Caverne de Goubbihi. — Chacals. — Bambous en fleurs. — Triomphe de la nature. — Distillerie en commandite. — Passion des Nubiens pour l'eau-de-vie. — Moundo. — Chasse infructueuse. — Antilopes de buisson. — Plantes cultivées. — Céréales. — Légumineuses. — Plantes oléifères. — Tubercules. Hibiscus. — Tabac.

Le 13 mai, j'étais de retour à la zèriba de Ghattas, où l'arrivée d'une caravane chargée d'ivoire répandait une animation inaccoutumée. Quant à moi, je repris bientôt ma vie habituelle; et mes jours, passés dans le commerce le plus intime avec la nature, se suivirent et se ressemblèrent. Mais d'abord il fallait s'installer. A part quelques excursions chez les Bongos, je devais rester là pendant plusieurs mois, et je voulais m'établir aussi confortablement que possible dans la grande hutte que l'on avait fait débarrasser à mon intention.

Je commençai par me créer un jardin, auquel j'employai tous mes serviteurs et un certain nombre d'esclaves de l'établissement. J'étais pourvu d'une quantité de pioches, de pics, de bèches, ainsi que d'une collection de graines excellentes, et j'espérais, non-seulement approvisionner ma cuisine, mais démontrer aux indigènes la fécondité de leur sol. Mon terrain avait près de deux cents mètres carrés; la première chose à faire était de l'entourer d'une palissade; les grands chaumes du pays nous en fournirent les matériaux. Enclos et bêché, ce terrain fut divisé par planches; dans la majeure partie, je semai les meilleures espèces de maïs dont j'avais reçu les épis du New-Jersey. Au bout de soixante-dix jours, je faisais la moisson; et ma récolte ne répondait pas seulement, comme abondance, à mes rêves les plus ambitieux, elle dépassait en qualité la souche américaine. Les

espèces qui, en séchant, deviennent cornées et transparentes me semblèrent être celles qui avaient le mieux réussi.

Mon tabac (graine du Maryland) atteignit une grande hauteur et me donna plusieurs quintaux. Ce n'était pas que le tabac manquât dans le pays; mais son peu de végétation ne permettait pas d'en fabriquer des cigares. En Égypte, le tabac de Virginie produit des feuilles de la grandeur de la main; dans cette région, la plante est minuscule. Les nègres ne sèment jamais leur tabac sur place; ils le font lever à couvert; le soleil a, chez eux, trop d'ardeur, et la graine mourrait infailliblement dans un terrain brûlé. J'ai eu à lutter contre le même péril pour tous mes légumes d'Europe, et ne suis parvenu à sauver mes jeunes plants qu'en les faisant arroser soir et matin par les femmes.

Les insectes me firent beaucoup de dégât au moment de la germination. Parmi les dévastateurs, il n'y en eut pas de plus terrible que le *spirostreptus*, grand myriapode de la longueur du doigt, qui fouillait la terre dans tous les sens; les ravages commis par ce millipède dans mes carrés de haricots furent désastreux.

Le sol compacte et néanmoins fertile de cette localité convient parfaitement, j'en ai la certitude, à la culture de nos choux, de nos concombres, de nos rutabagas et de nos radis. Pour ces derniers, l'espèce européenne réussit mieux que celle d'Égypte, qui est tout à fait anomale. Les melons et les pastèques ne peuvent se cultiver ici qu'en hiver, c'est-à-dire au moment de la sécheresse; il faut alors les arroser et les abriter contre le soleil. Dans la saison pluvieuse, un échec est certain, soit que le fruit soit mangé par les vers, longtemps avant sa maturité, soit que les feuilles, la tige ou les racines deviennent la proie des larves et des insectes.

J'avais dans mon jardin des tomates et des hélianthes qui, depuis lors, se sont naturalisés dans cette partie de l'Afrique. Si mon séjour avait été plus long, j'aurais entrepris d'y établir le bananier, dont j'ai vu quelques pieds isolés sur les terres de Ghattas. Cette plante nourricière, qui vient naturellement dans le pays des Niams-Niams, prospérerait ici sans aucun doute; mais l'indolence des Nubiens est si grande, ils sont tellement indifférents à tous les produits qui exigent quelque travail, que chez eux la culture des jardins est très-imparfaite et ne promet pas de s'améliorer.

Mon potager une fois au complet, je pus me livrer à tous les

délices de la flore. Levé au point du jour, suivi d'un ou deux serviteurs chargés de mes portefeuilles et de mes armes, j'allais explorer les bois du voisinage. Je rentrais vers midi, rapportant des richesses sans nombre. On me traitait toujours aussi généreusement; et je trouvais ma table aussi bien approvisionnée que le permettaient les ressources locales. Après le repas je m'installais sous un arbre feuillu, à large cime; et j'analysais, je classais, j'enregistrais les nouveautés que j'avais recueillies le matin. Le jour s'avançait; j'allais vaguer seul dans la plaine, tandis que mes serviteurs renouvelaient le papier de mon *hortus siccus*, et en repressaient les plantes. Ce travail se continuait jusqu'à une heure avancée; il se répéta si souvent, que ma collection prit une étendue considérable. Elle s'empilait, rouleaux sur rouleaux; chacun de ceux-ci entouré de cuir, cousu avec le plus grand soin, et prêt à me suivre partout, jusqu'au moment où il serait déposé dans les magasins de la science.

Un jour, il y avait une demi-heure, — peut-être plus, — que j'étais assis ou pour mieux dire couché à l'ombre d'un bassia, situé au milieu des grandes herbes. Je disséquais mes plantes; absorbé par l'étude, j'avais complétement oublié où j'étais. Mes trois serviteurs, comme toujours en pareil occurrence, faisaient un somme. Le calme était si profond, qu'on eût entendu marcher une fourmi dans l'intérieur de sa colline. Tout à coup une ombre glissa devant moi; je levai les yeux et vis, à une portée de pistolet, une magnifique antilope. Je fus frappé d'admiration non moins que de surprise; elle m'apparaissait comme ayant surgi de terre. Mon cœur battait à se rompre : pouvais-je être insensible à tant de beauté? C'était l'oryx bâtard (*antilope leucophea*). Le poil était long et d'un gris brunâtre, excepté sous le ventre, où la robe était blanche. L'animal avait la tête haute, les oreilles allongées et pointues, les cornes massives et très-grandes; les jambes d'un noir qui allait se perdre dans le blanc des jarrets. Une crinière courte et droite, d'un brun vif, surmontait la courbe gracieuse de l'encolure, et atteignait le garrot. La queue, pareille à celle de la girafe, — une queue longue et mince, terminée par un bouquet de poil de neuf pouces de longueur, — chassait les mouches.

L'oryx était là, debout et majestueux, dans l'attitude d'un buffle qui, avant de paître, inspecte les alentours; attitude à la fois noble et défiante. Il fit un mouvement; l'herbe craqua sous ses pieds; il revint aussitôt et me regarda en face. J'étendis la

main avec précaution, pour saisir le raïfle qui était près de moi; j'armai sans bruit, et dès que la bête se détourna, je lui envoyai une balle dans l'épaule; nous étions à peine à trente pas l'un de l'autre. Elle se cabra, s'arrêta un instant, chancela et pencha la tête d'un air étonné. J'allais prendre ma seconde carabine, quand un craquement se fit entendre; — j'étais toujours assis. L'oryx venait de tomber juste au bord du portefeuille qui s'étalait devant moi.

Au bruit du raïfle, mes hommes n'avaient pas même ouvert les yeux; — dans ce pays-ci, un coup de feu isolé n'attire pas l'attention; — mais mon cri de joie les fit bondir. Des nègres furent bientôt amenés des cases voisines, et achevèrent promptement d'écorcher et de découper l'animal; la tête seule pesait trente-cinq livres.



Oryx bâtard.

Les indigènes me dirent que le *magnia*, c'est ainsi que les Bongos appellent cette antilope, est l'un des animaux les plus rares du district, où néanmoins il est également réparti, n'habitant pas plus tel endroit que tel autre. On le rencontre ordinairement seul et très-éloigné de tout individu de sa race. D'après ce qui m'a été dit, les plus grands de l'espèce attaqueraient le chasseur, et leur colère serait aussi redoutable que celle du buffle.

A cette époque, mon chien, mon fidèle Arslane vint à mourir. Je fus pendant longtemps bien affligé de sa perte; il ne m'avait

pas quitté depuis mon départ de Berlin; nous avions franchi le désert ensemble; il avait partagé toutes les fatigues du voyage. J'espérais qu'il n'y avait plus de danger pour lui. Maintenant que la privation d'eau n'était plus à craindre, je n'avais plus peur de le perdre; mais il tomba malade et fut victime de ce pernicieux climat. Lui seul me parlait de mon pays; c'était le dernier anneau qui m'y rattachait; à sa mort, le lien fut rompu; je sentis comme un abîme entre le sol natal et moi. Perdre mon chien eût été douloureux partout; mais le perdre là, où, plus que jamais, il me tenait lieu d'ami!

Dans toutes nos déceptions, dans tous nos chagrins, la nature est une grande consolatrice; le calme du monde des plantes apaisa mon esprit troublé; et, comme alors, je reviens à ce monde paisible.

Rien ne peut donner une idée plus complète de la variété que présente la végétation, à l'endroit où je me trouvais, que le résultat de mes recherches : en cinq mois de résidence j'ai pu recueillir et classer près de sept cents plantes phanérogames. Il serait impossible en Europe, à qui voudrait s'en tenir aux environs d'une ville, d'atteindre un pareil chiffre, même dans l'année entière. Malgré la facilité des communications, — ma propre expérience m'en donne la certitude, — on n'arriverait pas à réunir cinq cents espèces. Deux choses s'y opposeraient : la dispersion des plantes, qui obligerait à de nombreux déplacements, et la diversité des époques de floraison. Ici, au contraire, chez les Diours et chez les Bongos, la nature paraît prendre plaisir à prodiguer ses richesses dans les premiers mois de la saison humide. L'automne est comparativement stérile; et quand les pluies atteignent leur maximum, il n'y a guère de plantes qui ne soient déjà entièrement développées.

L'ensemble du pays est encore moins varié que dans les provinces d'Allemagne où il est le plus uniforme. Des bois et des steppes; des pâturages, dont l'herbe est relativement courte, et des fourrés; des champs et des taillis, des étangs, des marais, des plateaux nus, à fond rocheux; parfois une déclivité rocailleuse; très-rarement un lit de sable, dans le fond desséché des cours d'eau; et à ces traits ordinaires il y a peu de modification. Mais la variété reparaît dans les détails; les bois sont très-diversifiés. Des essences de trente à quarante pieds de hauteur s'y mêlent à des arbrisseaux et dominent une végétation compacte. Dans beaucoup de champs se remarquent des arbres, largement sé-

parés les uns des autres, et que les indigènes ont conservés pour en avoir les fruits. En différents endroits, l'herbe, qui en hiver est très-basse, acquiert pendant la saison pluvieuse une taille qui dépasse de beaucoup celle de l'homme, et rend infranchissable le terrain qu'elle recouvre; tandis qu'ailleurs, même en temps de pluie, elle reste courte et d'une faiblesse relative, par suite du peu d'épaisseur de la couche de terre. Les pâturages sont interrompus çà et là par des fourrés impénétrables, groupés autour de quelques arbres isolés, ou de quelque demeure de termites. A l'ombre de ces taillis buissonnants se trouvent des plantes bulbeuses d'une beauté splendide, des hœmanthes, des gloriosas, des chlorophytums, en compagnie d'orchis terrestres, d'aroïdées et du merveilleux kosaria. Dans les parties sèches de l'intérieur des forêts, où l'argile est mêlée de sable, les plantes herbacées rappellent la flore des steppes du Kordofan. Parmi ces plantes sont des capparidées, qui, existant dans la Nubie méridionale, peuvent à bon droit prétendre au titre de lien entre les deux zones. Si l'on pénètre dans les massifs que renferment les forêts, on y trouve de grands arbres, tellement enlacés par le carpodinus, tellement couverts de l'étonnant feuillage de cette grande liane, que pas un rayon de soleil ne traverse leur ramée. On y rencontre également des vignes sauvages de mainte espèce, dont les festons ploient en outre sous un fardeau de dioscorées et d'asclépias.

Les comparaisons que l'on peut établir, par voie d'analogie, entre les essences qui boisent ce district et celles de notre pays sont nombreuses. A première vue, quelques-uns des arbres de cette région ressemblent beaucoup à nos chênes; par exemple le terminalia et le bassia ou *butyrospermum*. Le fruit de ce dernier consiste en une sorte de noix globuleuse ayant un peu l'aspect d'un marron d'Inde, mais de la grosseur d'un abricot de belle taille, et enveloppé d'un brou charnu, de couleur verte. Cette enveloppe, qu'on laisse blettir,ainsi que nous faisons des nèfles, et qui devient mangeable, est considérée comme l'un des fruits principaux du pays. On extrait de l'amande du bassia une huile qui, sous le nom de *beurre de Galam*, joue un certain rôle dans le commerce de Gambie. La saveur en est désagréable, ce qui n'en fait pas souhaiter l'emploi culinaire, et ce qui, pour nous, rend ce produit insignifiant. Sa propriété la plus précieuse est de prendre la consistance du suif à la température de vingt-cinq degrés centigrades. L'arbre en lui-même est très-beau; son



Aspect de la forêt.

écorce rugueuse, fendue régulièrement de façon à présenter des polygones, ajoute à sa ressemblance avec le chêne.

L'*anogeissus* à petites feuilles, très-commun dans le pays, a beaucoup de l'aspect du hêtre.

L'*odina* et le *kigelia* représentent des noyers.

Si répandus que soient les arbres qui rappellent nos chênes, ceux qui ressemblent au marronnier d'Inde ne le sont pas moins. Dans le nombre figurent des vitex; entre autres le *cienkowski*, dont le fruit, en forme d'olive et à saveur douce, est recueilli assidûment par les indigènes et par le cochon à verrues, qui l'aiment avec passion. Un autre fruit très-recherché est celui du *diospyros mespiliformis*.

On peut dire que, sous le rapport de l'écorce et du feuillage, le platane est représenté ici par le *sterculia tomentosa*, arbre splendide qui est assez largement répandu dans toute l'Afrique tropicale.

A la place des saules, cette région nous présente l'*anaphrenium;* et le voyageur croit y voir sans cesse le gracieux caroubier.

Le *parkia*, l'un des arbres imposants qu'il y rencontre, a presque la même feuille que le poinciana (poincillade ou flamboyant). Ses fleurs à longues étamines, et d'un rouge de feu, sont réunies en une touffe pendante; à ces fleurs succède un paquet d'énormes gousses, longues d'un pied, où les graines sont revêtues d'une poudre jaune. De même que les Peulhs du Foutah Djalon de l'Afrique occidentale, les Bongos mêlent à leur farine cette poudre amylacée et paraissent goûter ce mélange; mais il faut un palais africain pour en supporter l'odieuse saveur.

Toutefois abondent les types végétaux auxquels nous ne sommes pas habitués, et qui n'ont aucun rapport avec ceux de nos climats. Ce n'est pas seulement par leur vie exubérante ou par leur noblesse qu'ils attirent le regard, mais par la nouveauté de leurs formes et par la grâce dont ils sont pourvus. Nulle production européenne ne représente l'*anona senegalensis*, aux larges feuilles d'un vert bleu, au petit fruit agrégé, dont la pulpe, aromatique et d'un rouge sombre, a quelque chose de cette qualité séduisante qui a valu au chérimolia sa réputation de roi des fruits. Mais il est difficile de se procurer un bon échantillon du fruit de cet anone, car les oiseaux en épient si avidement la maturité qu'on le cherche souvent en vain pendant plusieurs mois.

Beaucoup plus étrange est le superbe euphorbe candélabre, qui s'est modelé sur le patron du cactus d'Amérique.

Les palmiers ne se rencontrent pas assez fréquemment pour jouer un rôle important dans la scénerie, ou pour mériter une mention spéciale. On remarque néanmoins, près des rivières, des groupes de borassus; et le dattier sauvage (*phœnix spinosa*) croît dans les marais des steppes.

Il y a ensuite de nombreuses sortes de figuiers à feuilles coriaces, auxquels se mêlent des rubiacées et des combrétacées à larges feuilles, espèces caractéristiques de la végétation africaine; puis les tamariniers aux couronnes cylindriques, et les gardénias, arbrisseaux nains et contournés.

Les acacias du Nil-Blanc ont ici leur frontière méridionale; et ce n'est qu'isolément et de loin en loin que se montre lebalanite, dernier souvenir des steppes de Nubie. Le tamarinier lui-même est devenu rare et ne tarde pas à disparaître. Chez les Niams-Niams je n'en ai pas vu un seul.

Dans ses traits généraux, la flore de ce district paraît offrir une grande conformité avec ce que l'on a découvert sur le plateau de l'Afrique occidentale, plateau dont les terrasses inférieures forment une bande étroite le long du rivage, et se distinguent par un luxe de végétation qui approche de celui de la nature brésilienne. Contrastant avec cette opulence, les parties élevées de l'Afrique tropicale, fourrées de buissons et d'arbres à basse tige, entremêlés de steppes, constituent peut-être, comme uniformité, la province la plus vaste de la géographie botanique. Du Sénégal aux bouches du Zambèse, et de l'Abyssinie au Benguéla, on peut assurer que l'Afrique se présente sous un double aspect, dont les caractères bien tranchés ne se fondent en aucun lieu. D'une part, le *bush*, des taillis et des steppes; de l'autre, des forêts vierges dans le sens américain. A l'ouest, le fait est prouvé par la différence qu'il y a entre la végétation des plateaux et celle des terres de la côte; dans l'intérieur, par le contraste que forment les bords des rivières avec les plaines qui les séparent. Chez les Bongos et chez les Diours, cette dualité n'existe pas ou n'apparaît qu'à titre d'exception, en raison du petit nombre des cours d'eau; mais dans le pays des Niams-Niams elle est des plus frappantes.

Si peu étendues qu'aient été les recherches des botanistes qui ont abordé cette immense région, elles n'en permettent pas moins d'estimer le nombre relatif des espèces. Il est certain que si l'on

compare les collections rapportées de Java ou du Brésil avec celles qui nous sont arrivées d'Afrique, on trouvera dans ces dernières moitié moins de plantes que dans les autres. Mais à l'égard des bois, même pour les espèces de haute futaie, la flore africaine n'est pas inférieure à celle des provinces les plus riches du Nouveau-Monde. Les arbres et les arbustes y forment un cinquième de la production totale, et chez les Bongos la diversité du feuillage est partout surprenante; il est rare de trouver des terrains couverts d'une seule essence; ce qui, d'ailleurs, ne se voit jamais que dans les limites les plus restreintes.

L'uniformité que présente l'Afrique tropicale, envisagée dans l'ensemble de sa vaste étendue, ainsi que l'absence de divisions dans la géographie de ses plantes, résulte de l'isolement du pays. Toutes les deux ont pour causes la forme compacte de cet immense territoire, et la ceinture qui en interdit l'accès aux espèces exotiques; ceinture que lui constituent d'une part deux océans, de l'autre deux déserts : le Sahara et le Kalahari. Au nord-est, cette île énorme a trouvé dans l'Arabie une sorte de pont qui l'a rattachée aux stations botaniques de l'Inde; et celles-ci ont grandement influé sur la flore de la région qui nous occupe. La plupart des plantes que l'on y cultive et presque toutes les mauvaises herbes qui les accompagnent sont d'origine indienne; le fait est hors de doute; Robert Brown l'avait annoncé à une époque où l'Afrique centrale était peu connue; sa conjecture équivalait à une prophétie.

J'ai déjà exprimé combien j'étais heureux d'avoir atteint l'objet de mes rêves, heureux de faire de ma vie une idylle africaine. Je continuais à être en bonne santé; jamais je n'avais été plus libre de m'abandonner à mes recherches. Je me sentais seul dans le temple de la nature. Les gens qui m'entouraient m'étaient bien un peu à charge; leur perversité, leur vie dissolue formaient un douloureux contraste avec la pureté du monde végétal; mais je les oubliais vite, et cela ne troublait guère mon repos intérieur. Lorsqu'on est malade, toute chose est triste; la nostalgie vous prend, vous ne pouvez l'empêcher; mais celui qui, plein de vigueur, peut s'imbiber du charme vivant des grandes solitudes, en gardera un souvenir ineffaçable. Il sent l'empreinte des lieux se graver dans sa mémoire; son imagination y verra plus tard un paradis, et les jours qu'il aura passés là compteront parmi les plus heureux de son existence.

Au mois de juin revint une caravane qui avait été chercher de

l'ivoire dans l'une des zèribas secondaires, sur les rives du Rohl, à cent trente milles au sud-est. Le véritable point d'embarquement pour les zèribas de cette région est au mechra d'Abou-Kouka, sur le Bahr-el-Djebel (Nil-Blanc supérieur), qui en est moins éloigné que le Bahr-el-Ghazal; mais il régnait à cette époque, parmi les indigènes, un esprit tellement hostile, que la route habituelle n'était pas praticable. Deux mois avant, presque toute la garnison de la principale zèriba de ce district avait péri dans une razzia contre les Agârs, tribu des Dinkas. Le reste de la troupe, informé de cette défaite par des naturels amis, et assiégé par les Agârs, ne voyant pas la possibilité de se défendre, avait abandonné le poste et gagné pendant la nuit une zèriba de Ghattas. Après l'avoir pillée, les vainqueurs avaient incendié la station, qui n'a pas été rétablie. Ce comptoir avait appartenu aux frères Poncet, qui ne l'ont jamais visité. Petherick s'y est arrêté en 1862, lorsqu'il se dirigeait vers Gondokoro, et l'a inscrit sur sa carte sous le nom d'Adaël.

Les nouvelles fâcheuses se répandent rapidement; on sut à Khartoum le désastre en question avant l'arrivée de mes lettres; et comme les détails en étaient rapportés d'une manière confuse, mes amis furent pendant quelque temps assez inquiets de mon sort.

Cette année-là, une mauvaise étoile semblait influer sur toutes les entreprises de la compagnie Ghattas. Le moment était proche où les agents allaient commencer les déprédations annuelles qui sont leur manière de se fournir de bétail. Pour éviter les querelles qui naîtraient nécessairement de la rivalité des différents groupes, il a été fait une loi de zèriba, qui est à peu près la même pour toute la région. D'après cette loi, tous les territoires qui dépendent de chaque établissement doivent être désignés d'une manière précise. L'accès d'un mechra n'appartient qu'aux personnes qui peuvent établir qu'elles ont le droit d'y prétendre. Presque chaque zèriba a ses avenues séparées, sur lesquelles le propriétaire du comptoir frappe un impôt : toute avenue franche de taxe serait un chemin illicite. Une compagnie désire-t-elle faire usage de ces routes, elle doit s'entendre avec les agents qui disposent du droit de passage. Il faut ensuite qu'elle choisisse un guide et un interprète. Même les chefs qui approvisionnent les caravanes attaqueraient ces dernières, si d'abord on ne se les était conciliés en les prenant pour truchements et pour conducteurs.

Il en est de même pour toutes les expéditions au pays des Niams-Niams. Chaque compagnie a sa route et ses chefs de tribu, qui achètent l'ivoire et procurent les marchés. Nul traitant ne peut s'établir sur la place et prendre part au commerce d'un endroit fréquenté par un autre : de nouveaux marchés ne peuvent s'ouvrir qu'en pénétrant plus avant dans l'intérieur. Ceux-ci, à leur tour, deviennent un monopole, et sont rigoureusement protégés; toute infraction à cette règle ferait naître des luttes sérieuses, qui, néanmoins, ne pourraient être soutenues qu'avec des troupes indigènes, à moins que ce ne fût contre des noirs, les Nubiens refusant toute obéissance à qui voudrait les faire tirer sur un homme de leur race.

Les compagnies ne sont pas moins jalouses de leur droit d'incursion; chacune a son district, où elle seule peut effectuer des razzias. Celui de Ghattas embrassait tout le territoire que traverse le cours inférieur du Tondj. Les années précédentes le chiffre du butin s'était élevé à huit cents bœufs sur ledit territoire; mais cette fois, malgré trois expéditions, le résultat faisait la risée du voisinage : un total de quarante bêtes. Vainement on avait battu la contrée, fouillé le pays des Reks et des Laos; on l'avait fait trop tard. Avertis à temps, les Dinkas avaient pris leurs familles et leur bétail, et s'étaient réfugiés dans des marais inaccessibles. Là, il suffisait de leur nombre pour leur donner l'avantage, même sur des troupes considérables et pourvues d'armes à feu.

D'autres compagnies dont les maraudes avaient été plus heureuses étaient prêtes à céder leur superflu. Le brocantage commença ; des esclaves, des anneaux de cuivre entrèrent dans les marchés ; et autant que possible des billets sur Khartoum, mode de payement très-recherché des vendeurs. Ces gens qui vivaient de rapines, trafiquaient de leurs aubaines; et l'on s'en réjouissait des deux parts. Toutefois, ce commerce a généralement des intermédiaires, et ce sont eux qui profitent de la circonstance.

Quant aux razzias, elles s'exécutent de la manière suivante : — je prends pour exemple la dernière qui se fit alors, et qui fut productive. — Cent quarante soldats accompagnés d'une centaine d'indigènes, alliés ou vassaux, et d'un groupe d'individus sachant flairer toute espèce de bétail, se mirent en marche comme si leur projet était de gagner une autre zèriba. A la tombée de la nuit, l'endroit étant favorable, ils changèrent de route, se jetant sur le côté, ou revenant même sur leurs pas, et voyagèrent toute la

nuit pour atteindre le mourah dont ils se proposaient l'attaque. Ils y arrivèrent au point du jour. Lorsqu'ils en eurent cerné les issues, ils frappèrent sur leurs tams-tams et ouvrirent un feu prolongé. Pour ne pas se blesser mutuellement, ce qui d'habitude est le résultat de leurs décharges, les soldats tirèrent simplement en l'air, et avec des cartouches où il n'y avait que de la poudre. Cela suffit néanmoins pour intimider les gens du mourah, qui se sauvèrent par les brèches que l'ennemi leur ouvrait dans ses rangs. En général, on ne trouve dans les parcs à bétail qu'un petit nombre de domestiques. Les propriétaires, on se le rappelle, habitent des cases plus ou moins éloignées des mourahs, et ne sont guère exposés aux coups des ravisseurs. Mais il n'en est pas de même des troupeaux: une fois les gardiens partis, les noirs assaillants s'emparèrent de toutes les bêtes qu'ils purent conduire, et les ramenèrent précipitamment, sous la protection des Nubiens.

Pour l'approvisionnement annuel de la zèriba, il faut que le pillage fournisse au moins deux mille têtes de bétail. De ce butin les deux tiers appartiennent à l'établissement. On prélève ensuite la portion destinée aux conducteurs des noirs qui ont pris part à la maraude, puis celle des surveillants et des chefs indigènes, ce qui est l'occasion d'une orgie. Le reste devient la propriété des soldats, qui en disposent comme ils l'entendent. C'est alors que les affaires commencent. Les instigateurs, les complices et les bénéficiers de cet odieux négoce sont les Ghellabas, marchands d'esclaves, parvenus à s'établir dans chaque comptoir, où sans se déranger ils ont tout le profit de la peine des autres. Ils tiennent des cotonnades, du savon et des coiffures; brocantent des armes à feu; vendent des miroirs et des oignons, de la verroterie et des anneaux de fer et de cuivre; peuvent céder quelques nègres, vieux ou jeunes, mâles ou femelles; font commerce d'amulettes et de versets du Coran; ont presque toujours sous la main des bœufs, des moutons et des chèvres. Il y a vraiment peu de choses qui ne rentrent pas dans leur genre d'affaires. Cette année, si mauvaise pour notre zèriba, fut donc pour eux des plus fructueuses; ils se procurèrent à vil prix les parts des maraudeurs plus heureux que les nôtres, et firent avec nous des bénéfices scandaleux.

Quand on voit les ravages commis tous les ans dans les troupeaux des Dinkas, et l'énorme consommation que font les Nubiens, on se demande comment le stock n'est pas encore épuisé;

j'avoue que pour moi c'est une énigme. Bien qu'ils n'en tuent jamais, les pasteurs perdent beaucoup de bétail, en dehors de celui qu'on leur enlève. Chaque saison, les mouches déciment leurs troupeaux. En outre, leurs vaches ne vêlent généralement qu'une fois, et sont souvent stériles. Par ces observations on arrive à se former une idée, non-seulement de la prodigieuse quantité de bétail que possèdent les Dinkas, mais encore du grand nombre d'habitants que porte leur territoire; car pour surveiller, pour garder, pour soigner ces myriades d'animaux domestiques, objets de grandes attentions, il faut qu'il y ait des multitudes d'individus, correspondant à ceux qui, dans nos sociétés, vivent au jour le jour d'un salaire quotidien.

Une tournée, quí dura du 21 juillet au 4 août, me fit visiter les autres zèribas de Ghattas, zèribas secondaires, et augmenta largement la connaissance que j'avais de la contrée. Quatre lieues faites au sud-ouest me ramenèrent, par une voie que je n'avais pas encore prise, à l'établissement de Guire, où le sésame était déjà en pleine floraison. Dans ce district, le sésame a toutes ses fleurs blanches, tandis qu'au bord du Nil elles sont toutes d'un rose pâle. Cette différence de teinte n'est pas une rareté dans la flore de cette région; des plantes qui sont ailleurs à fleurs rouges ou bleues, ont ici la corolle blanche, et cela invariablement. Je pourrais en donner une liste assez longue, mais non pas expliquer le fait d'une manière satisfaisante.

Comme toutes mes autres excursions dans l'intérieur, cette petite course se fit pédestrement. Marcher dans les grandes herbes n'était rien moins que facile. Les indigènes y creusent en passant une espèce de ruisseau de la largeur de leur pied; c'est dans cette ornière que l'on avance, chacun de son mieux, à la file les uns des autres. Il faut nécessairement suivre la trace qui a été faite, emboîter le pas quoi qu'il arrive. A l'occasion, la rigole devient un cours d'eau alimenté par le drainage des terres voisines. Mais les jouissances que donne une nature luxuriante, le changement perpétuel de la scène, la nouveauté du feuillage, le charme de l'inconnu dédommagent amplement des difficultés de la route, difficultés que la pratique amoindrit de jour en jour.

A notre arrivée, la station de Guire avait assez d'animation. Le commis de la zèriba que les Agârs avaient incendiée au mois d'avril, s'y trouvait alors; et je sus par lui tout ce que les vaincus avaient souffert dans leur fuite. Il y avait là aussi un prêtre du Darfour qui avait autrefois visité le Bornou et la partie occi-

dentale du Soudan. J'eus avec ce prêtre une longue dispute géographique au sujet de la grande rivière des Momboultous. Le faki voulait qu'elle débouchât dans le lac Tchad; j'affirmais que ses eaux allaient gagner l'Océan. La dispute se prolongea d'autant plus que mon adversaire plaidait, avec raison, pour le Chary et moi pour la Bénoué.

Dans la discussion, j'avais nommé tous les États qui se succèdent depuis le Darfour jusqu'à la côte occidentale. Mon faki et tous les auditeurs, qui suivaient le débat avec beaucoup d'intérêt, n'en revenaient pas de ce que des localités qu'ils ne connaissaient que par ouï dire, et dont ils savaient à peine le nom, m'étaient aussi familières.

J'eus ensuite, pour la centième fois, à répondre à cette demande : « Pourquoi les Européens ont-ils besoin de tant d'ivoire? » Leur curiosité à cet égard est des plus légitimes; c'est l'ivoire qui maintient la traite et le pillage pratiqués par les Nubiens. J'essayai donc de leur faire comprendre quelque chose aux manches de couteau et d'ombrelle, aux touches de piano, aux boules de billard, à tous les objets auxquels l'ivoire est employé.

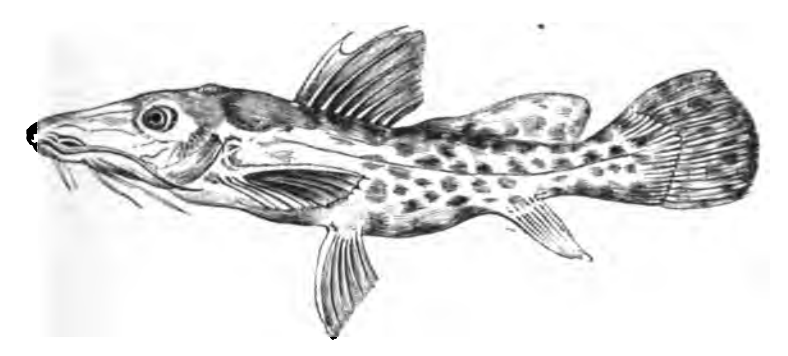
Ayant quitté la zèriba de Guire, et fait environ quatre milles, j'arrivai à Addaï, où toute la garnison était livrée pour l'instant à l'art paisible du tailleur. Dans presque tous les pays musulmans le travail à l'aiguille est du ressort des hommes.

De là, une petite lieue me fit gagner Koulongo, où passe une rivière assez forte, dont les bords sont couverts d'une jungle de bambous, littéralement impénétrable. Cette rivière, qui se jette dans le Tondj, à peu de distance d'Addaï, est singulièrement poissonneuse. Les Bongos y font annuellement deux grandes pêches : la première à l'arrivée des pluies, la seconde lorsque les eaux commencent à baisser. La pêche s'y effectue au moyen de barrages établis en amont, d'après un système qui se rapproche beaucoup de celui des Européens; barrages au-dessous desquels sont placés des paniers en forme de nasse et de dimension considérable.

Une grande partie du poisson capturé dans ce cours d'eau est à peu près le même que celui qu'on prend en Égypte; mais on y trouve quelques espèces étrangères au Nil inférieur; entre autres le lépidosirène, dont nous avons déjà parlé, et différents siluroïdes qui représentent l'ichthyologie de l'Afrique tropicale. L'un de ces derniers, le kilnoky des Bongos, est assez intéres-

sant; il rappelle les *auchéniptères* ou *synodontes*, qui, toutefois, s'en distinguent par la nageoire caudale, qu'ils ont fourchue.

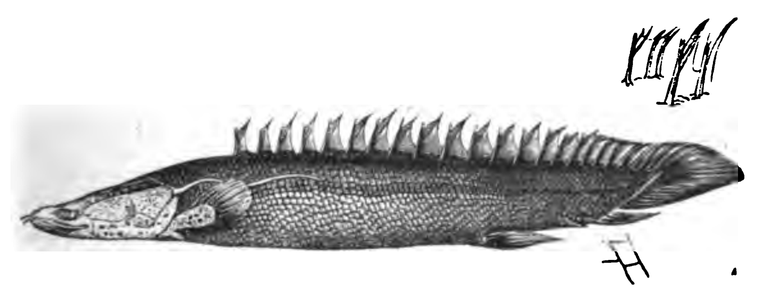
Un autre poisson des plus communs dans les mêmes eaux est le bichir du Nil, polyptère que les Bongos appellent *gourr*. La gravure ci-jointe représente un jeune bichir de neuf pouces de lon-



Kilnoky, nouvelle espèce de silurien.

gueur qui se fait remarquer par la frange dont est bordé l'opercule des branchies.

L'*heterotis niloticus*, nommé ici *goggôh*, poisson élégant aux larges écailles, a la chair tendre et de bon goût, ce qui le rend précieux; car, si peuplée qu'elle soit, la rivière n'est pas riche



Polyptère.

en espèces savoureuses. Les poissons mangeables qu'elle renferme appartiennent généralement à la section des *characins;* par exemple le kyello des indigènes (*hydrocyon de Forskal*). C'est un poisson rayé de gris, dont la robe a le doux éclat des perles, et qui pour la forme ne ressemble pas mal au saumon; ses nageoires sont rouges, et sa tête, aux mâchoires effilées, armées de dents coniques, une vraie tête de chien, justifie amplement le nom

scientifique qu'on lui a donné. Avec lui, et de la même famille, se trouvent l'*ichtyborus microlepis*, raha des naturels, qui se fait remarquer par sa tête de brochet; l'hilou (*distichodus rostratus*), poisson à petites écailles; et celui que les indigènes appellent *tonga*. Il y a en outre le kélo (*alestis*) et le dologo (*citharinus*).

Parmi les perches, qui jouent un si grand rôle dans les eaux de cette région, abonde le golo (*lates niloticus*), d'un gris argenté; et peut-être plus encore le vouarr, *chromis* des savants, qui est de la longueur du doigt, et dont il existe plusieurs descriptions. Au moment où il sort de l'eau, ce dernier est d'un vert sombre, traversé obliquement par de larges raies plus foncées. Toutefois les plus communs, ceux qu'on trouve dans toutes les mares, dans tous les bourbiers que l'inondation laisse derrière elle, sont des silures de l'espèce des clarias, dont la chair blanche a un goût de vase détestable; et le gigongo des indigènes, tellement pareil, de couleur, à la fange brune dans laquelle il se roule qu'on ne peut l'en distinguer. Une sorte rare est le *benghé*, petit poisson de la même espèce que le chilbé.

Intéressant, en ce sens qu'il représente en Afrique une espèce indienne, est l'*ophiocéphale obscur*, poisson brun tacheté de gris.

Il ne reste plus à mentionner, parmi le fretin, que le ndir (*cténopome de Petherick*), d'un vert bleuâtre, qui appartient aux labyrinthiformes; le marengo (*labeo de Forskal*) et le meull (*mormyrus cyprinoïdes*[1]).

Les Bongos ont plusieurs manières de conserver les produits de leur pêche; d'abord la salaison et le boucanage. Dépourvus de sel proprement dit, ils y suppléent par le sous-carbonate de soude qu'ils tirent de la cendre. Le poisson est ouvert dans toute sa longueur, séché au soleil, puis suspendu dans les huttes, où la fumée est plus que suffisante pour achever l'opération. Une autre méthode consiste, après avoir coupé le poisson et l'avoir fait sécher, à le piler dans un mortier jusqu'à le réduire en une pâte, que l'on met en boules de la grosseur du poing. Cette pâte, d'un haut fumet, est très-estimée pour les potages et pour les sauces, qui n'ont pas d'autre condiment et dont elle est le seul aromate.

A Koulongo, il me fut parlé en des termes si extravagants des mauvais esprits qui habitaient les cavernes du voisinage, que

1. Les poissons de ce genre sont désignés à Khartoum sous le nom de *chachm-el-benat*, qui signifie bouche de jeune fille.

je brûlai du désir de les connaître. Personne de l'établissement n'avait jamais pénétré dans les grottes maudites, et l'effroi du gouverneur à cet égard fut d'autant plus drôle, qu'il n'en voulut pas convenir. Après avoir longuement discouru sur mon projet et déclaré bien haut qu'il voulait m'accompagner, il finit par demander à l'un de ses subalternes de prendre sa place, lui offrant pour cela une forte gratification. Mais l'engagement qu'il avait contracté vis-à-vis de moi ayant été public, il fut obligé de me suivre; c'était une affaire d'honneur.

Nous voilà en route; un cours d'eau, profond d'une dizaine de pieds, est à franchir. Comme, par suite d'un mal de jambe, mon compagnon est à âne, il trouve dans ce cours d'eau le prétexte dont il a besoin pour se dégager : « Son âne est une bête d'un prix inestimable, et il ne peut pas l'exposer à gagner un refroidissement. »

Après son départ, nous étions encore huit personnes : trois de mes serviteurs, deux soldats, deux guides indigènes et celui qui vous parle. Mes gens, néanmoins, ne se trouvèrent pas en force suffisante pour braver le péril qui nous attendait. Comme nous approchions du lieu redoutable, ils virent des nègres qui travaillaient dans les champs, et les contraignirent, l'arme au poing, de se joindre à nous.

En quittant Koulongo nous avions gravi une colline. Du sommet de la pente, nos regards avaient embrassé une vaste plaine et aperçu, à une lieue de distance, le point vers lequel nous nous dirigions, ou pour mieux dire, l'épais fourré qui nous le dérobait. Arrivés à l'entrée de la caverne, nous la trouvâmes bloquée par un amas considérable de terre, dû selon toute apparence à l'écoulement des eaux qui sourdaient en amont. Tout l'extérieur était recouvert d'une telle masse de broussailles que personne n'aurait soupçonné qu'il y avait là une grotte.

On rapportait qu'à l'époque où les premiers Nubiens avaient pénétré dans le pays, ce qui remontait à une quinzaine d'années, plusieurs centaines d'indigènes s'étaient réfugiés dans cette caverne avec leurs femmes, leurs enfants et leur avoir. Ils y étaient morts de faim; et depuis ce jour les esprits irrités de ces malheureux, conservant leur retraite, avaient fait de ce lieu de refuge un endroit plein de dangers. Tandis que nous nous efforcions d'écarter les broussailles, un de mes serviteurs, se rappelant notre affaire avec les ruches du Nil, crut pouvoir en exploiter le souvenir, et jeta le cri : « Les abeilles ! les abeilles ! » que répéta plus

d'une bouche. Mais des coups d'aiguillon sur lesquels ils ne comptaient pas, — soufflets rapides et bien appliqués, — firent tinter les oreilles des crieurs, et chacun avança. Je ris encore en me représentant nos guides, et tous ces coquins, se résignant à entrer dans le fourré ; je les vois poussant des soupirs, et, la lance en avant, prêts à transpercer le premier démon qui leur apparaîtrait. Je m'engageai à leur suite dans le sentier hasardeux, où l'obscurité grandissait de plus en plus. Trébuchant au milieu des blocs de pierre, escaladant les uns, rampant entre les autres, nous descendîmes à une profondeur de plus de cent pieds, où nous trouvâmes une espèce de portail de peu d'élévation. Ce portail, ouvert dans le roc, donnait accès à une immense salle voûtée capable de contenir un millier d'hommes.

Au lieu des cris effroyables qui devaient nous assaillir, cris menaçants de spectres courroucés, nous n'entendîmes que le bourdonnement d'innombrables chauves-souris (*phyllorhina caffra*), et le romanesque de l'aventure s'évanouit tout à coup. Nous nous reposâmes quelques instants à l'ombre de ce frais séjour ; puis j'invitai mes gens à prendre part à la scène de conjuration que j'allais faire, et pour laquelle ils étaient on ne peut mieux disposés. Je criai donc de toute la force de mes poumons : « Samiel, Samiel, Afrid ! » évoquant ainsi les esprits du mal, qui se gardèrent bien de paraître. Tout prétexte de frayeur à ce propos ayant cessé, mes compagnons donnèrent à leurs craintes une autre forme, et prétendirent que leur effroi venait des lions dont cette caverne était le repaire. Mais un lit de poussière brune et fine tapissait tout le sol de la grotte d'une couche non moins unie que si on l'eût ratissée. Je demandai à mes gens de m'y faire voir des traces de lion. Ils ne trouvèrent que des vestiges de porc-épic, dont çà et là quelques dards montraient que la caverne avait d'autres habitants que les spectres et les chauves-souris. L'énorme couche de poussière brune était formée de guano, accumulé peu à peu et d'excellente qualité. J'en emportai un sac, qui fit merveille dans mon jardin, où les choux, fumés de la sorte, acquirent des dimensions gigantesques.

Grâce à leur humidité, les parois de la caverne étaient couvertes de larges plaques de mousses, aux formes les plus variées ; une véritable surprise dans cette partie de l'Afrique, où ces plantes sont fort rares. Un fouillis d'épines, surmonté d'un réseau de feuillage, enlacé de grandes lianes, emplissait tout le vallon, où débouchait la grotte, et n'y laissait pénétrer aucun rayon de soleil.

Les Bongos ont donné à cette caverne le nom de *Goubbihi*, qui veut dire sous la terre. J'essayai de m'introduire dans plusieurs de ses crevasses; mais chaque fois il me fallut bientôt reculer : ou l'ouverture devenait trop étroite, ou j'étais arrêté par la multitude de chauves-souris qui me volaient au visage; ou bien j'étais suffoqué par l'ammoniaque, dont les effluves rendaient tout progrès impossible. Je me convainquis néanmoins, par plusieurs coups de feu, de la grande étendue de ces fissures, qui, à peu de chose près, étaient remplies de guano.

Enchanté de notre expédition, nous revînmes à la zèriba, où le gouverneur continua à m'amuser avec la susceptibilité de son âne, qui l'avait obligé de revenir, ce qu'il regrettait vivement. Je lui offris cent thalaris s'il voulait passer une nuit tout seul dans la caverne. Il ne fut pas moins brave, moins disposé que la veille à tout pourfendre : « Jamais il n'avait eu peur. » Je modérai son enthousiasme en lui suggérant que son âne valait peut-être plus de cent dollars, et que certainement la précieuse bête ne résisterait pas à l'humidité nocturne. Cette observation eut pour résultat de lui faire repousser la gageure. Si je raconte le fait, c'est pour montrer quelle espèce de héros sont ces voleurs de bétail, ces chasseurs d'hommes. A eux s'appliquent littéralement les vers de Dante, où il est question des gens « qui derrière les fugitifs sont gonflés de rage; mais qui deviennent aussi doux que des agneaux si les fugitifs, venant à se retourner, leur montrent les dents, ou leur tendent la bourse. » Contre les noirs au cœur faible, ils sont pleins de bravoure; mais en face des Chillouks ou des Baris, tout leur courage disparaît.

A Koulongo se trouvent de grandes plaines couvertes d'arachides dont les chacals viennent en foule déterrer les amandes, qu'ils croquent avec délices après en avoir enlevé la coquille. Le chacal, le *bachohm* des Nubiens, *canis variegatus*, est l'un des quadrupèdes les plus communs du pays des Bongos. Sa taille est celle d'un renard de grosseur ordinaire; sa couleur, pareille à celle d'un loup, ayant le dos et la queue noirs. En allant dans la plaine au point du jour, on est à peu près sûr d'y trouver les chacals se régalant d'arachides. J'ai tué plusieurs de ces animaux avec du gros plomb, et j'ai pris soin de leurs dépouilles, qui m'ont donné de belles fourrures.

Le bachohm fait de grands dégâts dans les basses cours; même plus de mal que le chat sauvage, qui n'ose pas s'aventurer si près des huttes.

De Koulongo je revins à Guire, dont je n'étais pas plus loin que d'Addaï. Sur la route, à une demi-lieue environ de notre point de départ, se trouvaient les restes d'une ancienne zèriba de Ghattas. La vue en était frappante. Après avoir traversé la masse des grandes herbes, nous arrivâmes à un champ de sorgho qui s'était ressemé tous les ans, et dont les chaumes, d'une longueur de vingt-deux pieds, en faisaient assurément la plus haute céréale qu'il y eût au monde. Cette taille extraordinaire était probablement due aux substances fertilisantes qui avaient couvert le sol, et dont le dépôt s'était accru d'année en année. Différentes parties des palissades étaient encore debout; elles dépassaient à peine les herbes environnantes. Des courges, des calebasses, des concombres avaient envahi les ruines, qu'ils recouvraient d'une végétation folle. Les charpentes coniques des toitures, privées de leurs supports et de leurs chaumes, gisaient par terre, semblables à d'énormes crinolines; et, servant d'appui aux tiges feuillues des citrouilles, elles formaient des berceaux d'une ombre épaisse. Un calme étrange enveloppait ces lieux déserts, et donnait à l'immense solitude l'air d'être frappée de magie. Pas un chant d'oiseau; à peine un bourdonnement d'insecte. Il semblait que la nature se complût dans une domination incontestée, ou que la malédiction d'un prophète se fût appesantie sur cette demeure, abri de la violence et du pillage.

Vers la fin de juillet tous les bambous fleurirent. Le grain qu'ils donnent ressemble un peu au seigle; il est comestible, et, parfois en temps de disette, il a suppléé à l'insuffisance de la récolte ; malheureusement, dans cette partie de l'Afrique, il est rare que le bambou fleurisse. A l'époque de la maturité, les épillets, réunis à leur base, forment un groupe de la dimension du poing, qui rappelle les anciennes masses d'armes, hérissées de piquants. Les grandes panicules ramifiées, que constituent ces groupes, sont d'un aspect remarquable.

A une lieue et demie environ de Koulongo, et à la même distance de Guire, est le village de Gourfala. On n'y arrive qu'en traversant des marais, où parfois la boue est si profonde qu'il me fallut changer de vêtements à plusieurs reprises. Quand la peau est à nu dans ces fondrières, elle n'a pas seulement à subir les attaques d'une quantité de larves et d'insectes, pour la plupart dégoûtants, mais elle est affreusement lacérée par les herbes tranchantes. Ces blessures, d'ailleurs très-douloureuses, sont lentes à guérir, et ont souvent des résultats sérieux. Chez les Nubiens

elles se changent fréquemment en ulcères graves; et on les a vues entraîner la perte du pied. Il n'est pas de zèriba où l'on ne trouve des gens affligés de ces plaies. Baker les a observées plusieurs fois chez les hommes de sa bande. Les mêmes effets ne se produisant pas en Nubie, il est probable que la malignité de ces coupures résulte du climat. Voyager à dos de nègre est impraticable pour un trajet d'une certaine longueur, et sur un terrain aussi peu solide. Ce mode de transport, d'ailleurs peu engageant, est presque aussi désastreux pour la blancheur de vos habits que de tomber dans un marais. Or le savon est ici un article de luxe; il faut l'économiser.

Toutes les petites zèribas ne sont guère établies que pour surveiller les Bongos; et les agents qui les administrent sont toujours dans la crainte de voir disparaître leurs nègres. Il est arrivé plus d'une fois que des communes entières ont déguerpi sans rien dire, avec armes et bagages, pour aller s'installer chez les Dinkas, où elles se retrouvaient libres. Si les membres de ces communes voulaient profiter du grain qu'ils faisaient venir, qui pourrait les en blâmer?

Le village de Gourfala porte chez les Bongos le nom de Ngoûlfala, qui est celui d'une ancienne tribu de leur nation. Autrefois séparés en divers clans, les Bongos ne forment plus aujourd'hui qu'un seul groupe.

Ce n'était pas, comme à Koulongo, par la frayeur des esprits que se faisaient remarquer les gens de Gourfala, mais par les effets d'une distillerie importante qu'avait fondée chez eux un vieil Égyptien, l'un des rares individus de cette race qui habitaient la province du Ghazal. Avec son grossier alambic, le distillateur tirait d'un ardeb de sorgho[1] trente bouteilles de mauvaise eau-de-vie. Ce vieillard blême, que l'usage de son affreuse liqueur avait desséché et tanné jusqu'à lui rendre la peau comme du parchemin, était pour ainsi dire le chef d'une société en commandite, dont les agents et les soldats de la zèriba formaient les actionnaires, puisqu'ils fournissaient leur quote-part de grain à l'entreprise. L'appareil consistait en une série de cornues d'argile, reliées par des tubes de bambou. Il était alimenté par une bande d'esclaves femelles, largement obèses, qui broyaient le grain dans des mortiers, et qui, chaque fois qu'elles se reposaient, haletaient à vous rappeler l'épuisement de Cybèle. Le

1. L'ardeb vaut environ cinq boisseaux.

grain généralement employé était le sorgho, le produit un très-pauvre alcool. Tous les Nubiens des zèribas consommeraient beaucoup d'eau-de-vie s'ils en avaient à discrétion, et absorbent tous les spiritueux qu'ils peuvent se procurer. Ils n'en sont pas moins d'un fanatisme irréprochable, ne manquent à aucune de leurs pratiques religieuses et observent avec scrupule le jeûne du ramadan.

A chaque envoi, les magasins de la principale zèriba recevaient des rangées de bouteilles garnies d'osier, faites pour la plupart à Breslau. Ces bouteilles, remplies d'alcooliques, arrivaient jusque-là par Alexandrie et Khartoum, avec leur premier emballage. Les agents buvaient la liqueur toute pure et ne la trouvaient jamais assez forte; les autres y mettaient deux tiers d'eau, ou la mêlaient à leur mérissa. Dans leurs orgies ils avaient coutume de m'assiéger de leurs demandes, pour obtenir des radis piquants de mon jardin, qu'en pareil cas ils semblaient apprécier d'une façon particulière. Ce qu'il y avait pour moi de plus révoltant dans leur ivresse, c'est qu'elle avait lieu invariablement dès les premières heures du jour, et que jusqu'au soir ils étaient incapables de se tenir sur leurs jambes. La boisson les rendait non moins querelleurs que des Européens; l'irascibilité méridionale s'exaspérait bientôt; le sang ne tardait pas à couler, et il n'était pas rare qu'il y eût des morts.

Après un séjour de quarante-huit heures, je quittai Gourfala, où une quantité de Ghellabas se sont établis; et, faisant deux petites lieues du côté de l'ouest, j'arrivai à Doumoukoû, cinquième zèriba de Ghattas. Le chemin, cette fois, se déroulait sur un terrain ferme : une steppe entrecoupée de bois épineux. L'herbe dont le sol rocheux était garni semblait être permanente. D'une seule espèce, et couvrant de larges étendues, elle me rappelait les épis ondulants de nos champs de blé. Cette région qui paraît être dépourvue de forêts, est beaucoup plus riche en variétés d'herbes vivaces que les plaines et les prairies d'Europe.

A peu près à moitié chemin, dans une dépression de la savane, se trouve un étang, qui alors était couvert de grandes oies de Gambie à tête rouge, et au-dessus duquel volaient une quantité de veuves. Ce n'est que dans la saison pluvieuse que ces oiseaux quittent le Nil, et se dirigent vers l'intérieur.

A Doumoukoû, tout le monde était en émoi; une expédition pour le Djébel-Higgou, expédition à laquelle s'associait Abou-Gouroun, et qui devait compter une centaine de soldats, était en train de s'équiper. Moukhtar, le chef de la troupe, m'assura à diverses

reprises qu'il ne mettrait pas plus de cinq jours pour atteindre sa destination. J'étais bien tenté de le suivre; mais j'avais à faire ma correspondance, — mes lettres de toute l'année, — et pour profiter de l'occasion il fallait écrire sur-le-champ.

Les monts Higgou et Chitêta ont reçu des Nubiens les noms qu'ils portent; j'ignore pour quel motif ces noms leur ont été donnés. Dans le langage usuel, Higgou désigne une boîte où l'on serre les menus objets de toilette; Chitêta signifie piment. Ces deux collines sont au midi de Doumoukoû, à quelques lieues du *Mundo*, si fréquemment cité par Petherick; un point dont la situation présente sur chaque carte plusieurs degrés de différence, et qui d'abord fut placé sous l'équateur par ceux qui prétendaient l'avoir visité. Mundo est, en fait, le nom sous lequel les Bongos désignent généralement une petite tribu qui s'appelle elle-même Baboukres, et qui s'est introduite comme un coin entre eux et les Niams-Niams. Sur la frontière de l'est, ils donnent même le nom de Mundos à ces derniers[1].

Les Bongos avaient trouvé un refuge parmi les collines détachées de cette frontière; ils s'y maintenaient indépendants, et c'était pour les soumettre que l'on organisait l'expédition dont je voyais les préparatifs. Dans le courant de l'année, les compagnies avaient créé des établissements chez ces mêmes Bongos, postes avancés qui avaient pour but de garantir la sûreté des communications avec le pays des Niams-Niams. Jusqu'alors toute caravane qui se dirigeait de ce côté avait à craindre les attaques des Bongos insoumis et celles des Baboukres. Maintenant toute la région est séquestrée, et forme une espèce de garenne, où les deux compagnies se livrent, sans conteste, à la chasse à l'esclave, dont elles ont le monopole.

Une des plaines voisines, plaine étendue et basse, m'attira par l'exubérance de sa végétation. J'y perdis tout un jour en vains efforts pour me procurer une antilope de la grande espèce que l'on trouve ici, et qui paraît échapper à toute poursuite. Le nombre d'antilopes différentes que je rencontrai ce jour-là fut considérable; mais je jouai de malheur. Quel que fût le système em-

1. Le nom de *Mundo* est commun dans ces parages; en le citant fréquemment, Petherick ne l'a pas toujours appliqué au même lieu: d'où la différence de situation. Il parle d'un territoire des Mundaris, qui est probablement celui des Baboukres de l'ouest. La carte de son dernier voyage porte, d'ailleurs, un Mundo et un Munda, précisément de ce côté; et celui qui, tout d'abord, avait été mis sous l'équateur, figure dans cette carte par 3° 40′ de lat. N. (*Note du traducteur.*)

ployé, pas moyen d'approcher suffisamment pour tirer avec avantage. Plus d'une fois je vis de grandes troupes de leucotis, qui paissaient d'un air calme; dès que j'avançais, chacun de mes mouvements faisait craquer l'herbe, et rendait toute surprise impossible. Me flattais-je de gagner un buisson, j'étais trahi par quelque bête inquiète, dont la vue perçante ne tardait pas à me découvrir. Si j'essayais de poursuivre la harde à la limite des basses terres, où le sol était sec et l'herbe courte, les obstacles devenaient encore plus grands. Là se voyaient des troupeaux entiers d'abou maarifs (*antilope nigra*), pareils à de grandes chèvres armées de cornes aiguës, et qui, la tête haute, le cou orné d'une crinière, marchaient fièrement dans la plaine; mais à la première alarme, ils décampaient en bondissant. Vainement leurs cornes ridées et noires, surgissant et plongeant dans l'herbe, indiquaient la place où ils étaient; marque fuyante qui nous trompait sans cesse. Vainement nous cherchions à les cerner; l'un de nous prenant la steppe, un autre le fourré, le troisième franchissant le marais pas à pas. Juste au moment où nous allions réussir, l'un de nous tombait dans un creux, ou se heurtait le front contre une branche, ou froissait l'herbe; et la bande avertie était bientôt hors d'atteinte. On peut juger par ces détails des précautions, des artifices sans nombre, qui sont nécessaires pour chasser pendant la saison pluvieuse. Mouillés jusqu'aux os, les vêtements saturés de vase, n'en pouvant plus, et n'ayant réussi qu'à envoyer un pauvre abou maarif rejoindre ses compagnons sur trois jambes, nous reprîmes le chemin de la zèriba, où nous arrivâmes à la nuit close.

De Doumoukoû, j'avais à faire quatre lieues et demie pour rejoindre mon quartier général. La route, assez intéressante, me fit traverser d'abord des plateaux rocheux, alternant avec des fonds inondés; puis des bois agréables; enfin la steppe, où elle se déroulait en serpentant. Partout du gibier en abondance. Il suffisait d'être à une heure de marche des zèribas pour avoir la certitude que les animaux ne s'inquiétaient nullement du voisinage de l'homme. Pas un des membres de la garnison, dont la vie se dépense de cent manières inutiles, pas un qui ait du goût pour la chasse. Ils craignent la fatigue; et s'ils voulaient en prendre la peine, ils tirent si mal qu'ils ne seraient pas payés de leurs efforts. D'ailleurs, ils préfèrent la très-mauvaise viande de leurs chèvres à la venaison la plus délicate; ce qui probablement vient en partie de l'habitude, en partie de l'aversion que leur inspire la chair

de tout animal qui n'est pas tué suivant leurs préceptes religieux. Même en campagne, ils ne mangent de gibier que lorsqu'ils n'ont pas autre chose.



Madoqua.

Il y a ici deux petites antilopes très-communes, et que l'on voit errer çà et là par couple : l'*antilope madoqua*, l'hégolch des in-



Dilou.

digènes, qui paraît se rencontrer sur toute la ligne, depuis l'Abyssinie jusqu'à la Gambie ; et le dilou, *antilope grimmia*, connue également dans l'Afrique australe. Toutes les deux sont de jolies créatures, aux yeux brillants, à la course légère, et qui

ont à peine un mètre de longueur. Elles ressemblent beaucoup à une petite chevrette ou au faon d'un cerf.

L'hégoleh est d'un basané clair, moins roux que celui du leucotis, et a la gorge grisâtre. Le dilou, blanchâtre sur les flancs, a le dos fauve, les chevilles noires et le front lavé de jaune. Sa tête est fort expressive; une raie noire, qui part du mufle, s'étend jusqu'en haut du front et se termine par une touffe de poils raides et bruns. Cette houppe, d'environ cinq à six centimètres de longueur, donne à la femelle, qui n'a pas de cornes, quelque chose d'étrange. Chez le mâle, ces poils sont cachés par l'armure, qui est de petite dimension.

Les deux espèces ont des larmiers; le madoqua en a même quatre : une paire à la base des oreilles, larmiers triangulaires, d'un demi-pouce carré; les autres, formés par un pli de la peau, situé au coin interne de l'œil, pli profond, d'un pouce de longueur, d'où s'échappe une matière incolore et visqueuse. Au-dessus des glandes qui sécrètent cette matière, vers la base de l'os nasal, se projette de chaque côté un épais coussin de trois pouces de long, qui paraît avoir une texture glandulaire. Ainsi qu'il arrive chez le cervicapra, lorsque l'animal est excité d'une manière quelconque, il ouvre ses larmiers, qui se distendent comme les naseaux d'un cheval pendant le hennissement.

Le dilou n'a qu'une paire de ces poches glanduleuses, dont l'ouverture linéaire et transversale est placée au-dessous de l'œil.

Jamais on ne rencontre l'une ou l'autre de ces antilopes dans les basses terres soumises à l'inondation; elles préfèrent les endroits où le sol est rocheux et garni de broussailles. On les trouve souvent au milieu du fourré; elles y surprennent le chasseur en débuchant tout à coup par un bond inattendu, à la manière de l'om-digdig ou ben Israël d'Abyssinie (*antilope hemprichiana*). La chair de ces deux antilopes est très-inférieure à celle des grandes espèces; le dilou rôti a une âcreté particulière et un fumet qui rappelle l'odeur peu agréable de ses larmiers.

Vers le mois d'août, on préluda à la moisson par l'arrachage du menu sorgho, dont la semaille avait été faite dans la dernière quinzaine d'avril. Quant aux lourds épis qui fournissent la majeure partie de l'approvisionnement, leur récolte ne devait avoir lieu qu'au mois de décembre, lorsque les pluies seraient terminées. Dans le Sennaar et dans le Taka, le sorgho ne de-

mande que cinq ou six mois pour mûrir; mais dans ce district, pour arriver à maturité, il est rare qu'il lui faille moins de huit mois. L'espèce hâtive, de même que l'espèce tardive, atteint communément quinze pieds de hauteur; ses chaumes restent verts, tandis que les autres deviennent ligneux, et tellement forts, qu'on les emploie pour faire des palissades. Quelques-unes de ses variétés donnent presque autant de matière saccharine que le véritable sorgho à sucre; elles sont connues des nègres aussi bien que des Arabes du Soudan, qui en mâchent la tige pour en extraire le jus. Les Bongos et les Diours en expriment la pulpe à l'aide de mortiers en bois, et font de cette pâte une décoction qu'ils laissent réduire jusqu'à consistance de sirop. J'ai retiré de celui-ci un alcool beaucoup plus agréable que celui que j'avais obtenu par la distillation de la semence.

Les deux variétés de sorgho ordinaire[1] qui abondent ici présentent, sous le rapport du grain, toutes les différences possibles de couleur, de forme et de volume, et produisent la douzaine de sortes que l'on trouve sur le marché de Khartoum. Le prix de ces dernières est fixé d'après celui du *fétérîta*, grain d'un blanc pur à écorce mince, qui est également cultivé sur les terres des zèribas.

Tous les nègres qui font des céréales la base de leur alimentation attachent la plus grande importance à la culture du sorgho; parmi les peuplades que j'ai visitées, les Bongos, les Diours et les Mittous en fournissent la preuve; tandis que chez les Niams-Niams et les Mombouttous, ce genre de grain est tout à fait inconnu.

J'ai été fort surpris du temps que le sorgho met ici pour mûrir. Les procédés de culture sont peut-être pour quelque chose dans cette lenteur. En quelques endroits on laisse debout une partie du chaume jusqu'à la saison suivante. Ces tiges mortes

1. Dans les descriptions qu'en ont données les voyageurs, le sorgho a une synonymie très-confuse. Il est appelé *dourra*, *caffir-corn* ou blé cafre, *millet des Maures*, *canne des noirs*, *maïs au boisseau*. *Dourra*, qui est le nom arabe, se trouve déjà dans les écrits du dixième siècle. Le mot sorgho est italien, et a une étymologie très-incertaine. Petrus Crescentiis est le premier qui, vers 1300, l'ait appliqué au grain que nous appelons ainsi. Il est très-douteux que Pline lui ait donné le même sens. Les Allemands du Tyrol, qui cultivent fort peu de céréales, ont germanisé le mot sorgho; ils en ont fait *sireh*, et les slaves du sud, *sirek*. En Égypte, cette espèce de sorgho porte le nom de *dourra bélédi*, ou dourra du pays, pour le distinguer du maïs, qui est le *dourra chami*, ou dourra syrien. Peu connu en Syrie, où il est rarement cultivé, on l'y nomme dourra, sans épithète. Dans tout le Soudan il n'a pas d'autre nom que celui d'*ehche*, qui veut dire pain.

se brisent et jonchent le sol; à la première pluie, des rejets partent des racines, et une seconde récolte est donnée par la même souche. Jamais la terre n'est remuée avant la semaille, ce qui peut expliquer, dans une certaine mesure, le retard de la végétation. Avec les petites bêches dont nous avons parlé, on fait dans les champs des trous peu profonds, à un mètre environ les uns des autres; la semence est déposée dans ces trous et recouverte par la terre que le cultivateur ramène et foule avec ses pieds; il a soin de ne pas semer trop épais, en raison du développement qu'atteindra la plante. Ce n'est que dans les premiers mois qu'une espèce de labour est donné au champ, tout juste pour enlever de la surface du sol les mauvaises herbes, qui poussent avec autant d'abondance que de vigueur. Ces herbes sont mises en tas et forment le seul engrais qui soit connu des indigènes. Le sarclage ne se fait jamais qu'une fois; ce sont les femmes et les enfants qui l'exécutent. Le champ est ensuite livré à son propre sort jusqu'au jour de la moisson. En l'absence de fumure, dont les matériaux sont peu communs dans le pays, une meilleure pratique agricole ne servirait qu'à doubler la quantité de paille, sans aucun bénéfice sous le rapport du grain. La terre qui, en beaucoup d'endroits, se fatigue dès la seconde année, s'épuiserait encore plus vite. Avec un pareil état de choses, tout projet d'améliorer la condition des naturels par l'accroissement de leurs récoltes est une illusion; la partie peuplée de leur territoire ne peut pas nourrir plus d'habitants qu'elle n'en compte aujourd'hui.

J'essayai, à plusieurs reprises, de cultiver du froment dans mon jardin, mais avec peu de succès. Si j'avais eu pour semence du blé d'Europe, il est probable que j'aurais mieux réussi. La mienne venait de Khartoum; c'était le produit des champs inondés de la vallée du Nil : ce qui avait pu nuire à sa qualité, et ce qui, dans tous les cas, devait la rendre moins propre qu'une autre à germer et à prospérer en terrain sec.

De tous les gouverneurs de zèriba, aucun n'a pensé à introduire dans le district la culture du riz, à laquelle les terrains marécageux, ne pouvant avoir d'autre emploi, semblent convenir à merveille. Mais que peut-on attendre de gens qui n'ont pas su faire adopter aux indigènes un système rationnel pour la carbonisation du bois? D'ailleurs il n'est pas un Nubien qui sache cultiver le riz. Toutefois les expéditions qui sont venues par Zanzibar, et qui ont exploré des territoires où le climat est ana-

logue à celui dont nous parlons, y ont fait créer des rizières sur une étendue considérable. La nature elle-même a eu soin d'indiquer ce produit, et semble dire qu'il ne faut pas le négliger. Dans tout le pays qui est au sud de la rivière des Gazelles, le riz du Sénégal vient spontanément, et je lui ai trouvé partout plus de qualité qu'aux meilleures sortes de Damiette. Pendant la saison pluvieuse, le riz sauvage (*oryza punctata*) borde beaucoup d'étangs de ses franges d'épis rougeâtres; il s'y développe d'une manière excessive; mais personne des zèribas n'en fait la récolte et le grain tombe dans l'eau. Je n'ai pu avoir ma petite provision que parce que les Baggaras et quelques habitants du Darfour en avaient mis de côté.

Pour compléter cette revue de l'agriculture du district, nous avons à parler de trois autres céréales. Après le sorgho, vient le *penicillaria*, le doukhn des Arabes, auquel on attache une grande importance, et que l'on cultive ici sur une plus grande échelle que dans le nord du Soudan. Semé après le sorgho, il est mûr un peu plus tard.

Comme second remplaçant de celui-ci, les indigènes ont l'*éleusine coracana*, que les Arabes appellent *téléboun* et les Abyssiniens *tokousso*. On ne cultive cette graminée que dans les terres les plus pauvres, où le sol est trop humide pour donner quelque chose de meilleur. Le grain en est petit, généralement noirâtre, et recouvert d'une enveloppe à la fois épaisse et dure; sa farine, d'un goût désagréable, ne fait qu'une mauvaise bouillie; toutefois elle produit une levûre qui convient mieux à la fabrication de la bière qu'à celle du pain. Non-seulement les Niams-Niams qui sont les principaux cultivateurs d'éleusine, mais encore les Abyssiniens emploient régulièrement cette levûre pour fabriquer leur bière.

Entre le sorgho et le penicillaria, nous devons placer le maïs, qui n'est produit que modérément, et que l'on cultive en général, comme plante potagère, dans le voisinage immédiat des cases. Les Madis, tribu des Mittous, paraissent être les seuls qui aient des champs de maïs d'une certaine étendue.

Un trait distinctif de toutes les céréales de cette région est de donner une farine avec laquelle il est impossible de faire de véritable pain. Tout ce que l'on peut obtenir de la pâte fermentée que l'on compose avec cette farine, est le kisséré des Arabes, sorte de galette très-mince, souple et coriace, que l'on fait cuire dans la poêle, à la façon des crêpes. Si la fermentation est allée

jusqu'à faire lever la pâte au degré voulu, et qu'on mette cette pâte au four, elle s'y divise et ne vous laisse que des parcelles desséchées. Si, au contraire, la fermentation est insuffisante, vous avez une masse compacte et indigeste; tel est le pain des naturels, qui, après avoir pétri leur pâte, l'enveloppent de feuilles, et la font cuire dans les cendres. En général, c'est un de leurs travaux quotidiens.

Les froments de la vallée du Haut-Nil, voire les grosses variétés d'Abyssinie, sont dans le même cas; cela peut provenir de la faible proportion d'amidon soluble que renferment toutes les céréales des tropiques, quel que soit d'ailleurs le total de la matière amylacée qu'elles fournissent. La présence du gluten ou son absence ne fait rien à la chose, au moins pour le sorgho, dont les meilleures espèces sont plus riches sous ce rapport que le froment européen.

Outre les céréales, les légumineuses jouent un rôle important dans les cultures de ces peuplades. Le catyang (*vigna sinensis*) est fréquemment cultivé par les Dinkas, ainsi que par les Diours, et plus encore par les Chillouks. Les Bongos lui préfèrent le *phaseolus mungo*, qu'ils appellent bokkoua, et dont la graine petite et dure, qui ressemble à du poivre noir, est cependant un pauvre manger en comparaison du catyang. Des représentants de ces deux espèces se trouvent presque partout, en Afrique, à l'état sauvage, et montrent qu'ils sont indigènes. Le meilleur de tous ces haricots est le phaséole lunaire (*phaseolus lunatus*), qui se présente sous diverses couleurs : jaune, brun ou blanc, et qui pour la forme est pareil au nôtre, mais dont la gousse est très-courte et renferme rarement plus de deux graines. Il est cultivé par les Bongos et par les Dinkas, et très-largement par les Mittous et par les Madis.

Deux autres plantes de la famille des légumineuses se rencontrent chez toutes ces peuplades; ce sont la *voandzeia*, dont la graine tachetée a la forme d'un pois, et l'*arachide*, qui l'une et l'autre fructifient sous terre. Répandues dans les deux mondes, où elles habitent la zone tropicale, ces deux plantes ont leur domicile naturel en Afrique. La première est, de tous les légumes, celui que les Bongos cultivent le plus. Seul, dans chaque gousse, le pois qu'elle donne est farineux; mais il ne s'amollit pas en cuisant, et par cela même est très-indigeste. L'arachide, ou pistache de terre, est encore plus commune; il est fort peu d'endroits où elle ne soit pas cultivée. Comme valeur, elle égale à

peu près le sésame, qui, à l'exception du sorgho, est la plante la plus estimée des Bongos.

Un autre végétal du pays qui donne également une graine oléagineuse est l'*hyptis spicigère*, que les Bongos appellent kindi. Semé dans les champs, puis abandonné à lui-même, il croît, à demi sauvage, au milieu des chaumes, et s'y établit sous la forme d'un très-bel arbrisseau. Les Bongos, et surtout les Niams-Niams, font de grandes provisions des semences de l'hyptis. Ces graines, menues comme celles du pavot, sont broyées de manière



Kosaria palmata.

à former une sorte de coulis, employé par les naturels dans leurs ragoûts et dans leurs sauces, et qui, pour l'aspect et pour la saveur, ressemble beaucoup à la bouillie de chènevis des Lithuaniens. De même que celles du pavot et du chanvre dans les pays du Nord, les graines de sésame et d'hyptis sont tellement appréciées dans cette région, qu'elles y sont mangées au naturel, dans le creux de la main, et, pour employer l'expression de Boccace, *more avium.*

Plusieurs espèces d'ignames (*dioscorea alata* et *dioscorea* ou *helmia bulbifère*) se trouvent dans les clos des Bongos et des Din-

kas, et se voient çà et là près des habitations, où elles se cultivent sous l'œil des propriétaires, ainsi que le maïs. Les Niams-Niams et les Mombouttous, qui préfèrent les tubercules aux céréales, s'adonnent surtout à la culture de la patate, du manioc, de la colocase et d'autres plantes tubéreuses inconnues aux peuplades moins méridionales.

Tous les ignames de cette région paraissent avoir la même forme, celle qui, pour ce genre de produit, est regardée comme la plus parfaite. Les tubercules sont très-longs, et présentent, à leur extrémité inférieure, des lobes épais, sorte de digitation qui les fait ressembler au pied d'un homme, ou plutôt, en raison de leur



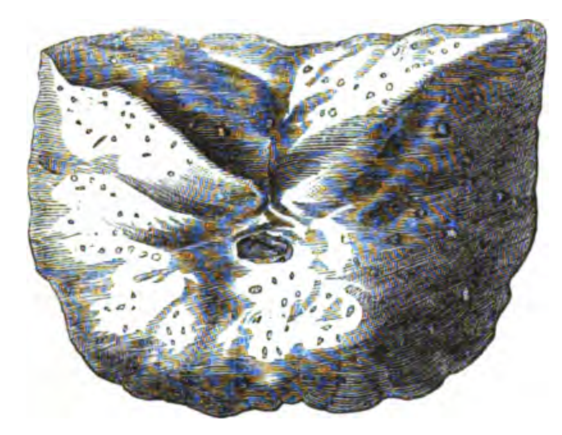
Igname.

volume, à un pied d'éléphant : ceux qu'on m'apporta pesaient de cinquante à quatre-vingts livres. L'igname de ces parages cuit facilement; la substance en est farineuse et légère, un peu granulée, d'une texture plus lâche que celle de nos pommes de terre les plus tendres; et, pour le goût, décidément supérieure à celles-ci.

Les bulbes de l'helmia — nyitti des indigènes — se développent sur les tiges grimpantes, à l'aisselle de chacune des feuilles. Ils rappellent la forme de la noix du Brésil, — un segment de sphère à bord tranchant, — et ressemblent beaucoup à la pomme de terre, principalement sous le rapport de la saveur et du volume; ils ont le même épiderme; et leur couleur, qui parfois est

jaune, parfois d'un rouge-brun violacé, ajoute encore à la ressemblance. L'helmia se rencontre fréquemment à l'état sauvage; mais alors ses bulbilles sont fort petits et d'une âcreté qui, d'après les indigènes, est celle d'un poison dangereux. Nous parlerons plus tard d'une autre dioscorée, dont le tubercule est d'une forme étrange.

Au moment où la moisson du sorgho allait commencer, les courges mûrirent; elles furent reçues comme un bienfait par les naturels, qui souffraient de la disette, dont chaque année ils subissent les atteintes à pareille époque. Ce qu'il en fut dévoré est incroyable; j'ai vu des bandes entières de porteurs ne pas manger autre chose. Il y a ici deux variétés de potiron (*cucurbita*



Nyitti.

maxima), la jaune et la blanche, qui réussissent admirablement et qui arrivent à un volume prodigieux; puis une espèce de melon à écorce ligneuse, cultivé par les Dinkas et par les Diours, qui le font cuire lorsqu'il est à moitié mûr, et qui est alors un fort bon légume.

Ce melon est ordinairement cylindrique et d'une longueur de trente centimètres; comme plante, il se range parmi les formes nombreuses du *cucumis chaté*, concombre à cuire des Égyptiens, qui l'appellent *adyour* et *abdelahoui*. La singularité qu'il affecte semble révéler une origine africaine. On mange ici les feuilles de courge, après les avoir fait bouillir, comme nous faisons pour les choux

Les gourdes ne se voient nulle part à l'état sauvage; mais il y

en a près de toutes les huttes, où elles ne reçoivent qu'une demi-culture.

De très-bons vases sont également fournis par les espèces comestibles.

En fait de plantes potagères, les Bongos se bornent à cultiver le bamia, ou ouëhka des Arabes (*hibiscus esculentus*), et le sabdariffa. Le calice de celui-ci, dont la teinte varie, de la couleur de chair, d'une nuance pâle, au pourpre foncé, est très-grand; il s'emploie en cuisine comme succédané du vinaigre. Le bamia de



Hibiscus sabdariffa.

cette région est une variété plus forte de l'hibiscus d'Orient. Ses fruits, récoltés avant d'être mûrs, se mangent bouillis.

Aucune des tribus païennes de la contrée des nègres ne connaît l'oignon, qui paraît avoir sa limite, vers le sud, dans le Kordofan et le Darfour. Le climat de la zone équatoriale ne semble pas convenir à ce précieux légume. En dépit de tous leurs efforts, les Nubiens n'ont pas réussi à l'introduire dans la région des zèribas. La tomate, que l'on peut regarder comme une plante cosmopolite, se trouvant chez elle dans tous les pays chauds, n'existait pas ici avant mon arrivée.

De même que dans la vallée du Nil, l'*hibiscus cannabinus* est très-généralement cultivé dans cette province, comme plante textile. J'ai observé en outre que les Bongos faisaient d'excellen-

tes cordes avec les fibres du *crotalaria*, variété améliorée de l'espèce sauvage (*C. intermedia*).

Comparativement à la généralité de l'Afrique, cette province a très-peu des aromates que l'on emploie pour relever et pour varier le goût des mets. Le piment y est indigène; mais les Bongos se figurent qu'il est vénéneux. Lorsque arrivèrent les premiers traitants, ceux-ci trouvèrent cette plante dans tous les enclos; elle y était regardée comme si dangereuse, que les Bongos la tenaient soigneusement à l'écart pour que leurs enfants ne devinssent pas victimes de ses baies, d'un si beau rouge. Ils avaient l'habitude d'y tremper leurs flèches, croyant les empoisonner; et c'est une nouvelle preuve qu'une grande partie du poison à flèche des Africains est tout à fait imaginaire. Les Nubiens, qui, de même que les Abyssiniens, emploient dans leur cuisine le piment à profusion, recueillirent ces baies suspectes, et en assaisonnèrent leur soupe, à la grande stupéfaction des indigènes. Ceux-ci en conclurent qu'il n'était pas possible de lutter contre des gens qui pouvaient avaler impunément du poison à pleines cuillerées, et ils se soumirent sans condition aux arrivants.

De toutes les plantes qui sont cultivées par ces tribus, aucune n'éveille plus d'intérêt que le tabac, en ce sens que pas une ne révèle une conformité de goût plus curieuse entre des peuples complétement étrangers les uns aux autres. On a reconnu dans cette région les deux espèces que nous cultivons nous-mêmes : le tabac de Virginie (*nicotiana tabacum*) et le tabac commun (*nicotiana rustica*). Il est à peu près hors de doute que la première de ces espèces n'a pénétré dans l'ancien monde que depuis la découverte de l'Amérique. Nul végétal n'a mieux triomphé des obstacles qui s'opposaient à sa propagation; de telle sorte qu'il n'a gardé aucune limite. Même en Afrique, cette masse colossale fermée aux innovations de tout genre, le tabac de Virginie a pénétré jusqu'au point le plus central du continent.

Le fait que, des bords du Nil à ceux du Niger, pas une tribu n'a de mot indigène pour désigner cette espèce, annonce qu'elle est exotique. De toutes les tribus que j'ai vues, celle des Niams-Niams, qui l'appellent *goundeh*, est la seule qui fasse exception à la règle. Chez les Mombouttous, qui n'en cultivent pas d'autre, et qui ne sont pas plus familiers avec le rustica que les Niams-Niams, le tabac de Virginie porte le nom d'*é-tobou*. Partout ailleurs, le radical se retrouve dans le changement d'appellation ; on dit : *tom*, *tab*, *tabba*, *tabdit*.

Dans cette région, le tabac de Virginie est remarquable par son peu de hauteur : dix-huit pouces au maximum; par ses feuilles, dont la longueur est à peine d'un empan, et par ses corolles toujours blanches.

Le *nicotiana rustica* est-il d'origine américaine? Pour moi, c'est une question complétement pendante. Plusieurs tribus de ces parages ont, dans leur propre idiome, un nom particulier pour désigner cette nicotiane; ainsi, les Bongos la distinguent du *tabba* et l'appellent *machir*.

Le rustica n'atteint pas dans ces contrées le même développement qu'en Europe; mais il s'y fait remarquer par une très-grande force et par l'intensité de ses propriétés narcotiques. A cet égard, il diffère de ce qu'il est en Perse, où il alimente les narghilés, et d'où on l'exporte largement en raison de sa douceur et de la suavité de son arome. Barth a émis l'opinion que le tabac est indigène dans le Logané, qui fait partie du Mousgou[1].

Toujours est-il que les Africains ont surpassé tous les autres peuples dans l'invention des divers appareils à l'usage des fumeurs, s'élevant de tout ce qu'il y a de plus simple à ce qu'on peut voir de plus compliqué. Il est donc soutenable que s'ils ont favorisé la propagation de l'espèce étrangère, c'était parce que l'habitude de fumer, soit le tabac du pays, soit une plante quelconque, était plus ou moins répandue chez eux. Il est vrai qu'à cette hypothèse on peut opposer ce fait assez grave que sur aucun des monuments de l'ancienne Égypte, qui nous font pénétrer si avant dans tous les détails de la vie privée des habitants, on n'a découvert ni inscription, ni peinture qui témoigne de l'existence de cette coutume[2].

Dans tous les cas, il est digne de remarque que parmi les nègres, les païens, qui ont échappé à l'influence de l'Islam, fument le tabac, tandis que ceux qui ont embrassé le mahométisme préfèrent en mâcher la feuille.

1. Vol. III, p. 215.

2. Ce fait ne détruit pas l'hypothèse dont il s'agit; il prouve seulement que l'usage de la pipe est moins ancien que lesdites peintures; mais cet usage peut fort bien être antérieur à la découverte de l'Amérique, sans remonter aux Pharaons.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE VII.

Les Bongos. — Aire, limites et population du pays des Bongos. — Vassalité. — Dépeuplement. — Couleur rouge de la peau. — Largeur du crâne. — Cheveux. — Climat. — Tubercules sauvages. — Chèvres et chiens. — Armes de chasse. — Villages et cases. — Hauts fourneaux. — Monnaie de fer. — Armes. — Sculpture. — Pénates. — Instruments de musique. — Caractère de la musique des Bongos. — Corpulence des femmes. — Vénus hottentote. — Mutilations. — Flèches empoisonnées. — Jeux. — Mariages. — Moralité. — Obsèques. — Tombeaux. — Crainte des esprits. — Sorciers. — Particularités du langage. — Unité des peuplades africaines. — Extermination de la race.

Je me propose, dans ce chapitre, de parler d'une peuplade qui, bien que visiblement sur son déclin, présente encore par ses traits nationaux, par son idiome, par ses coutumes d'un caractère si tranché, un véritable type de la vie africaine. Appartenant au passé, non moins qu'au présent; sans histoire, sans traditions précises, elle va, disparaissant comme un souvenir que le temps emporte et qui tombera dans l'oubli. Mais si un biographe, en retraçant l'existence de quelques individus, leurs qualités et leurs passions, représente toute une époque, nous pouvons étudier avec intérêt la vie qu'on mène sur ce point imperceptible du continent mystérieux, certains que nous sommes de trouver là de précieux éclaircissements. De même que la goutte d'eau, qu'entraîne une rivière, suit sa route et apporte son tribut à l'Océan, chaque groupe humain, si infime qu'il puisse être, participe au mouvement général, ainsi qu'aux changements qui résultent de l'activité des peuples, soit qu'il y travaille, soit qu'il les subisse. Il n'en est pas un seul qui n'ait eu quelque rapport avec la condition actuelle des états primitifs, et qui ne puisse nous servir à expliquer ce que nous entrevoyons de ce centre africain toujours si ténébreux. Par contre, notre description rentrera jusqu'à un certain point dans le domaine de l'archéologue, et pourra offrir à celui-ci quelque attrait. Un peuple encore enfant est mieux

caractérisé par ses produits industriels que par ses habitudes, qui peuvent être purement locales, ou par les renseignements qu'il donne sur lui-même, et qui, exprimés dans un langage informe, sont souvent mal interprétés. Mais les œuvres ne laissent aucun doute; et si nous avions de ces témoignages en plus grand nombre, nous comprendrions mieux le premier état de mainte nation, qui aujourd'hui est parvenue à un haut degré de culture.

De tous les Africains de la région qui nous occupe, les gens avec lesquels j'ai eu le plus de rapports ont été les Bongos; ce sont eux qui m'ont fourni la majorité de mes porteurs, et c'est parmi eux que j'ai séjourné le plus souvent et le plus longtemps. J'ai donc pu m'initier à leurs mœurs, à leurs coutumes et, dans une certaine mesure, m'approprier leur dialecte [1].

Le pays actuel des Bongos est situé entre le sixième et le huitième degré de latitude nord, à la limite sud-ouest du bassin de la rivière des Gazelles, et sur la plus basse des terrasses qui paraissent servir de transition entre le plateau élevé, dont la croûte est ferrugineuse, et les plaines alluviales que traversent tous les affluents de la rivière. Ce territoire, qui s'étend du Roah au Pângo, embrasse le cours moyen de presque tous ces affluents. Sa longueur est de cent soixante-quinze milles, sur un peu plus de quarante de large, du sud-est au nord-ouest. Comme superficie, il a à peu près la même étendue que la Belgique; mais, sous le rapport de la population, il peut être comparé aux provinces septentrionales de la Suède et de la Norwége ou aux plaines de Sibérie. C'est une solitude ayant, en moyenne, onze ou douze habitants par mille carré. Au nord, ce territoire n'est séparé de celui des Dinkas, qu'il rejoint au nord-est, que par le petit pays des Diours. Il est borné au sud-est par les Mittous et par le Roah; à l'ouest, par les Golos et les Séhrés, qui sont riverains du Pângo; au sud, par la branche orientale du grand pays des Niams-Niams. Entre ceux-ci et les Bongos sont enclavés les établissements des Bellandas et des Baboukres.

Lorsque, il y a dix-huit ans, les gens de Khartoum pénétrèrent jusque-là pour la première fois, ils trouvèrent tout le pays divisé en petites communes indépendantes, et vivant entre elles dans une anarchie complète. Nulle part ils n'y rencontrèrent

1. Voy. *Linguistiche Ergebnisse einer Reise nach Central Afrika*, par le docteur G. Schweinfurth. Berlin, Wiegand et Hempel, 1873.

cette organisation qui existe chez les Dinkas, où des districts entiers se réunissent et opposent à l'ennemi des forces considérables. Chaque village avait simplement son chef, qui, en vertu d'une fortune supérieure à celle des autres habitants, exerçait une certaine autorité, et qui parfois tirait un prestige additionnel de son habileté comme magicien. Il en résulta qu'au lieu d'avoir à combattre une armée nombreuse et bien disciplinée, les envahisseurs ne rencontrèrent de résistance que sur quelques points, et en triomphèrent aisément. Leurs soldats, pleins de zèle, ne se croyaient pas seulement excusables de commettre sur des païens des outrages de toute sorte; la religion qu'on leur avait donnée leur enseignait que tous ces actes de violence étaient méritoires aux yeux d'Allah. Ce fut donc pour eux chose facile que de renverser les faibles autorités du pays ; et, dans l'espace de quelques années, tout le territoire fut partagé entre les marchands de Khartoum, dont l'esprit d'entreprise, allumé tout à coup par le récit exagéré des bénéfices qu'avaient faits les premiers explorateurs du Haut-Nil, était devenu d'une activité remarquable.

Les indigènes furent réduits sans peine à l'état de vasselage ; et pour qu'ils fussent à la fois plus étroitement surveillés et plus sous la main de leurs oppresseurs, on les contraignit d'habiter près des zèribas, qui s'établissaient de toute part. Grâce à l'application de ce système, les traitants purent occuper la contrée d'une manière permanente, ce qui était l'objet de leurs désirs. Placé entre les Niams-Niams et les Dinkas, le territoire des Bongos avait le double avantage d'être voisin de l'embarcadère, et, par sa position avancée, de fournir d'excellents quartiers aux bandes qui vont chercher l'ivoire dans les districts du sud. En outre, pendant que les Dinkas belliqueux ne laissaient aux envahisseurs nulle chance de réussite, les Bongos n'étaient pas seulement dociles, mais adonnés à l'agriculture, et contribuaient largement à la subsistance des garnisons. Si d'abord quelque soulèvement se produisit de temps à autre, l'opposition succomba bientôt sous l'effet de cette devise des vainqueurs : *Divide et impera.*

Les Diours, les Golos, les Mittous et quelques autres petits groupes partagèrent le sort des Bongos, si bien qu'au bout de dix ans plus de quatre-vingts zèribas étaient fondées entre le Rohl et le Biri. Plus de la moitié de la population était esclave, le reste n'avait échappé à la servitude qu'en émigrant. Une

partie s'était réfugiée chez les Dinkas; d'autres communes avaient cherché asile du côté des Niams-Niams, où les montagnes les protégèrent pendant quelque temps; mais les Nubiens ne tardèrent pas à les poursuivre, et les délogèrent graduellement de leurs positions.

Il est hors de doute que, pendant les premières années, les vainqueurs n'aient traité le pays de la façon la plus odieuse. De grands espaces, autrefois cultivés, et où s'élevaient de gros villages dont les vestiges se voient encore, n'offrent plus maintenant que ruine et désolation. Garçons et filles, enlevés par milliers, furent vendus au loin. De même qu'un parvenu croit sa fortune de fraîche date inépuisable, les Nubiens regardaient leur nouvelle possession comme devant toujours produire; ils y vivaient en orgies perpétuelles, comme des singes dans les champs de doura de Ghédaref et du Taka. Avec le temps, ils reconnurent que la valeur du terrain qu'ils s'étaient adjugé dépendait surtout de la force vive, dont ils disposaient avec tant d'imprévoyance; ils apprirent à considérer les bras et les jambes de leurs sujets au point de vue de la culture du sol et du transport des marchandises. Mais la population avait alors diminué au moins des deux tiers. D'après le compte que j'ai fait avec soin des huttes qui entourent les zèribas, et du nombre de porteurs prélevés dans chaque district, j'estime qu'il n'y a pas actuellement plus de cent mille âmes sur une aire de près de neuf mille milles carrés.

A leur premier débarquement les gens de Khartoum entrèrent en relations avec les Dinkas; ils en obtinrent des porteurs et des interprètes pour continuer leur route, et apprirent de ceux-ci les noms des diverses tribus. Dans cette région, chaque peuplade a, pour désigner ses voisins, une appellation différente de celle que lesdits voisins se donnent à eux-mêmes. Il en est ainsi pour les rivières, qui ont autant de noms qu'il y a de tribus sur les territoires qu'elles arrosent. Les Nubiens ont donc adopté les appellations dinkas de Diours, de Niams-Niams et de Dohrs, pour désigner les Louohs, les Zandès et les Bongos. Toutefois, depuis leur établissement chez ces derniers, ils ont renoncé au nom dinka et adopté celui de Bongos, que se donnent toujours les indigènes. D'après la formation du pluriel en arabe, celui de Dohr est Derahn, et celui de Niam-Niam est Niamâniam.

Les Bongos ont la peau d'un brun-rouge pareil à celui du ter-

rain qu'ils occupent; les Dinkas, d'autre part, sont noirs comme l'alluvion de leur sol natal. Ce fait rappelle la théorie de Darwin sur la « ressemblance protectrice » qu'il y a entre l'aspect des animaux et celui de leur habitation ou de leur refuge. Bien que dans le cas dont il s'agit cette ressemblance soit purement accidentelle, nous croyons cependant qu'elle mérite d'être signalée.

Tout voyageur qui a traversé le pays des Chillouks, celui des Nouërs et celui des Dinkas reconnaîtra tout de suite, en arrivant chez les Bongos, le commencement d'une nouvelle série de peuplades d'autre race, série qui s'étend vers le sud. De même que les arbres et les plantes sont les enfants du sol qui les porte, de même ici l'espèce humaine paraît être en rapport extérieur avec le terrain qui prédomine autour d'elle. Les Chillouks, les Nouërs et les Dinkas, nous le répétons, originaires d'un pays alluvial où le sol est très-sombre, présentent une différence marquée avec les habitants du plateau ferrugineux, qui, malgré la diversité de langage et de manière de vivre, sont reliés par les mêmes traits caractéristiques. Les plus importantes de ces tribus de la contrée du fer sont les Bongos, les Mittous, les Niams-Niams, les Krédis, qui tous se font remarquer par leur complète indifférence pour l'élève du bétail. Tous également, surtout les femmes, se distinguent par la couleur rougeâtre de leur peau, qui souvent est presque de la teinte du cuivre.

On ne peut pas nier que cette complexion d'un brun-rouge ne se rencontre ailleurs, même parmi les gens les plus foncés des basses terres; mais la différence qu'elle y présente avec le teint général des Bongos ne peut s'exprimer que par le contraste qu'offrirait, pour le vert, une feuille de camélia pourvue de son épiderme avec une autre à laquelle on l'aurait enlevé.

Bien que, chez tous les peuples, la coloration de la peau varie d'une manière considérable quant à la nuance, on peut affirmer que dans l'ensemble il y a quelque chose d'invariable, ce qu'on peut appeler le *fond du teint*, et qui est l'un des caractères distinctifs de la race. Gustave Fritsch, dans son ouvrage sur les habitants de l'Afrique australe, a étudié ce caractère avec beaucoup d'attention; et, au moyen d'une table ingénieuse, où toutes les nuances de la peau sont inscrites d'après leur degré d'intensité, il a clairement expliqué les signes caractéristiques des Hottentots, des Bushmen et des Cafres.

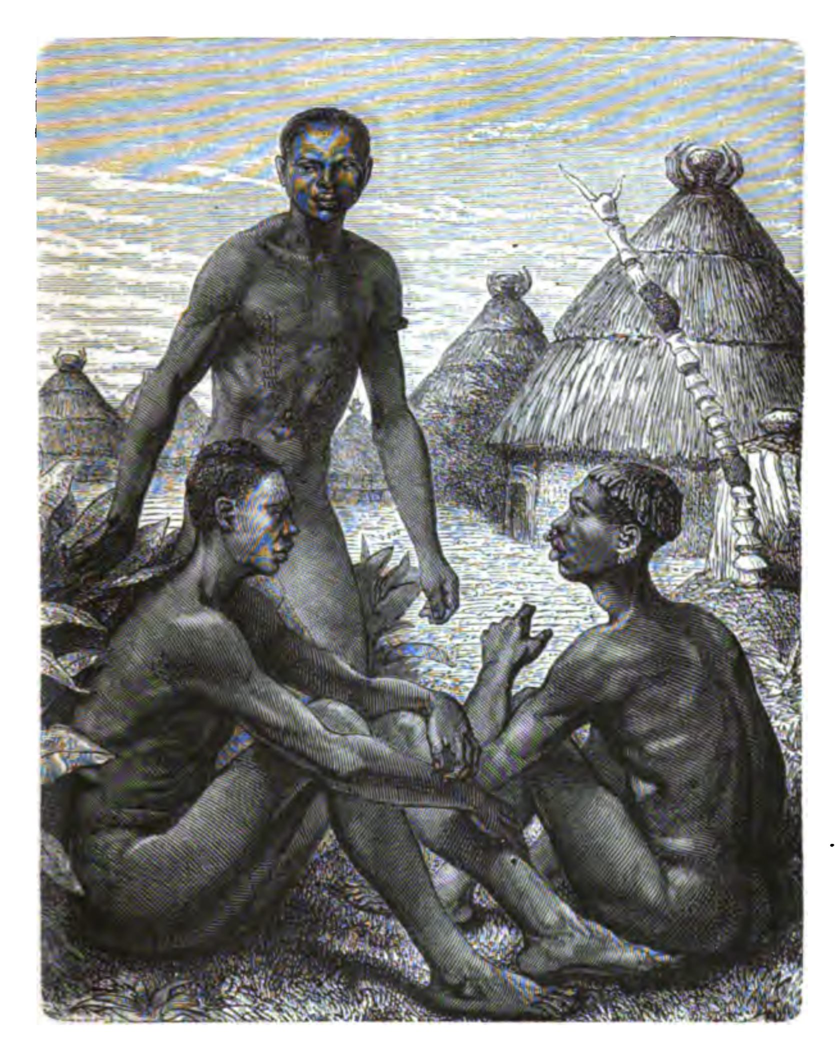
Il est certain que parmi les Bongos vous trouvez des individus

qui sont d'un noir d'ébène; cela n'empêche pas qu'ils n'aient dans leur couleur quelque chose d'essentiellement distinct de celle des vrais Éthiopiens. Que la nuance soit plus ou moins claire, plus ou moins foncée, la différence persiste. J'ai eu maintes fois l'occasion de le remarquer dans les zèribas, où les métis de Nubiens et de Bongos sont très-nombreux. Le fait m'a paru concluant.

Pour rendre en peinture cette nuance particulière, il faut employer largement la couleur qui porte le nom de rouge pompéien. Un artiste de Rome a fait, à l'huile, le portrait d'un Bongo que j'avais ramené d'Afrique. J'observai que le peintre donna à ses chairs, pour teinte fondamentale, une couleur qui avait tout à fait la nuance du foie, ce qu'on peut appeler un rouge hépatique; tandis que pour les indigènes de Dongola et de Berber, ou même lorsqu'il peignit de vrais Arabes, qui n'étaient pas moins foncés que le Bongo, il n'employa pas de rouge, et prit pour base une espèce de jaune. Ce procédé de l'artiste confirmait la distinction que j'avais déjà faite et qui existe réellement.

Les Bongos, ainsi que les Niams-Niams, les Mittous et les Krédis, sont rarement de grande taille. Sur les quatre-vingt-trois hommes que j'ai mesurés, il ne s'en est pas trouvé un seul qui atteignît un mètre quatre-vingt-dix centimètres. Chez eux, la taille moyenne ne me paraît pas excéder un mètre soixante-dix. Ils n'ont pas la gracilité des peuplades qui habitent les terres d'alluvion, et s'en distinguent par des membres plus vigoureux, des muscles plus saillants, une tête large et des épaules massives. Dinkas et Bongos me semblent fournir deux types frappants des races qu'ils représentent, et dont ils montrent les principaux caractères dans leurs statures, leurs complexions et dans la forme de leurs crânes. Je ne me rappelle pas un seul Bongo ayant la tête longue et étroite, ce qui est général chez les Dinkas. Tous ceux dont j'ai mesuré le crâne, et ceux-là sont nombreux, doivent être classés parmi les sous-brachycéphales. Ils paraissent eux-mêmes avoir conscience de ce trait caractéristique. Je me souviens d'une discussion qui s'était élevée au sujet d'un enfant qui ne parlait pas encore; on se demandait si c'était un Bongo ou un Dinka. L'un des interprètes examina la tête du bambin avec attention, et déclara nettement que c'était un Bongo. Questionné par moi sur les motifs qui le faisaient se prononcer avec tant d'assurance, il me répondit que la largeur de la tête ne laissait aucun doute sur le fait; et il ajouta, joi-

gnant le geste à la parole, qu'à la naissance d'un enfant les mères bongos appuyaient sur le crâne dans le sens de la hauteur, tandis que les femmes dinkas déprimaient latéralement la



Bongos.

tête du nouveau-né. Bien qu'il soit peu croyable que cette manœuvre des mères ait une influence permanente sur la conformation des crânes de tout un peuple, elle n'en mérite pas moins d'être mentionnée, comme preuve significative de la

haute valeur qu'attachent les indigènes à ce caractère particulier de leur race. Il est notoire que, sur presque tous les points du globe, les mères cherchent, par des moyens externes, à rendre le plus marqués possibles, chez leurs enfants, les signes de leur nationalité, ignorant que, s'ils doivent apparaître, ces traits originels le feront sans assistance. Pour produire une altération réelle dans la forme du crâne, telle qu'on l'observe chez les Indiens de l'Amérique et chez les Mongols, il faut nécessairement l'emploi d'une pression continue, et que les bandages qui com-



Femme bongo.

priment la tête, dès la première enfance, soient gardés plus ou moins longtemps.

La chevelure des Bongos n'offre rien de particulier soit en elle-même, soit par le traitement qu'on lui fait subir. Elle est courte et frisée, et de cette nature laineuse que, d éfaut de meilleure raison, les théoriciens de l'indépendance des races nègres à l'égard des autres peuples, et de la connection que ces mêmes races ont entre elles, invoquent avec acharnement. Les différences que présente la chevelure, quant au développement et à la qualité, correspondent aux nombreuses gradations qui s'observent dans la couleur de la peau et dans la forme du crâne. Les cheveux épais et crépus sont communs dans toutes

les races qui jusqu'ici ont été découvertes en Afrique; et bien qu'à peu d'exceptions près et sans importance[1] la chevelure, dans le nord du continent et chez les Éthiopiens, ne soit pas laineuse, les cheveux lisses ne s'y rencontrent nulle part.

Chez les tribus du centre, la diversité du système pileux consiste dans la nuance et dans la longueur, qui varient singulièrement, suivant les races. Chez quelques-unes la barbe prédomine; tandis que chez d'autres elle manque absolument.

Ainsi que la plupart des habitants du sol rouge, les Bongos ont la toison parfaitement noire, mais d'une longueur très-différente de celle des Niams-Niams. Ceux de la frontière qui touche à ces derniers ont souvent essayé de tordre leurs cheveux ou de les natter à l'imitation de leurs voisins, et n'y sont nullement parvenus. Il est très-rare que la barbe, les favoris et les moustaches soient conservés et soignés; dans tous les cas, c'est à peine s'ils ont un demi-pouce de longueur.

Le pays des Bongos est traversé, du midi au nord, par cinq tributaires importants du Bahr-el-Ghazal. A ces rivières, s'ajoutent de nombreux petits cours d'eau, non permanents, mais dont les lits conservent, pendant la saison sèche, des étangs qui suffisent pour entretenir la végétation. Bien que du mois de novembre à la fin de mars la pluie soit tout à fait exceptionnelle, l'eau potable ne manque jamais; on peut toujours se la procurer sans beaucoup de temps, ni beaucoup de peine, dans les réservoirs qui survivent aux ruisseaux périodiques. La famine ayant pour cause la sécheresse paraît inconnue des indigènes; elle ne s'était pas produite depuis dix ans; et quand elle arrive, c'est par suite de la surabondance des pluies. Les récoltes ont plus souvent à souffrir de l'inondation que d'une année trop sèche; et tout démontre combien il serait facile d'établir des rizières.

Les Bongos sont essentiellement agriculteurs; excepté à certaines époques, consacrées à la pêche, et lors d'une chasse accidentelle, ils dépendent entièrement des produits du sol pour leur subsistance. Nous avons dit précédemment quelles sont les plantes dont ils s'occupent. Hommes et femmes prennent chez eux une part égale aux travaux des champs. Ils apportent la plus grande attention à la culture du sorgho, et se donnent à son égard infiniment de peine. La semence est jetée à profusion dans des tranchées faites avec soin; quand les jeunes pousses

1. Exceptions offertes par les Cheighiehs, gens de souche arabe établis en Nubie.

ont paru, quinze ou vingt jours sont employés à éclaircir le semis et à repiquer le jeune plant qui vient d'être enlevé. Cette méthode peut s'appliquer au maïs avec beaucoup d'avantage; j'en ai fait l'expérience.

Très-peu de légumes sont cultivés par les Bongos; mais ceux-ci trouvent dans les plantes sauvages qui les entourent de quoi suppléer abondamment à l'insuffisance de leur potager. Partout, sous les tropiques le *gieseckia*, le *corchorus*, le *gynandropsis* croissent spontanément sur les confins de la demeure de l'homme. Les feuilles de ces plantes, de même que celles des courges, entrent fréquemment dans la cuisine de l'indigène. Les feuilles charnues du *talinum roseum* se servent de la même façon que nos épinards; le fruit de l'*hymenocardia*, qui, pour la forme, ressemble à celui de l'érable, et dont l'acidité est loin d'être déplaisante, remplace l'oseille; enfin soumises à une ébullition prolongée, les feuilles coriaces du tirna (*pterocarpus*) deviennent réellement douces et tendres.

Des champignons sans nombre et d'espèces variées apparaissent pendant la saison pluvieuse. Les Bongos les ont en grande estime; ils les gardent jusqu'au moment où la chair s'en décompose, les font alors sécher et les réduisent en une poudre dont ils assaisonnent leurs sauces; les ragoûts, ainsi relevés, ont un fumet qui, sans leur faire tort, est comparable à celui du poisson gâté. Je n'ai pas vu dans le pays un seul champignon vénéneux; tous étaient parfaitement comestibles et quelques-uns réellement très-bons. Les indigènes les confondent tous sous le nom de *kahoûh*, à l'exception de la plus grande espèce qu'ils nomment *hegba mboddoh;* cette appellation est curieuse en ce sens qu'elle reproduit à la lettre le *toad stool* des Anglais [1], et le *poggen staul* du bas-allemand, appliqués de même à une sorte de champignon. *Hegba*, chez les Bongos, est le nom d'un petit tabouret dont nous parlerons plus loin; *mboddoh*, celui de tous les batraciens en général, et, en particulier, du *bufo pandarinus*. Ce terme bizarre de siége de crapaud, suggéré aux habitants de deux points du globe si éloignés l'un de l'autre, désigne ici un polypore gigantesque; il n'est pas rare de trouver des hegbas de neuf pouces de hauteur, d'un pied de diamètre, et qui pèsent environ cinquante livres. Pour la forme, la dimension et la cou-

1. *Toad*, crapaud; *stool*, tabouret; même signification pour les mots *poggen* et *staul*.

leur, ils ressemblent aux édifices que le *termes mordax* construit avec de l'argile grise, et dont il sera question dans les pages suivantes. Les champignons les plus communs, ceux qui en même temps sont préférés par les naturels, appartiennent aux espèces *coprinus*, *marasmius*, *rhodosporus*, auxquelles s'ajoute un *lentinus* à chair coriace, mais aromatique.

J'ai déjà mentionné la grande abondance de fruits, sinon d'un goût agréable, du moins comestibles, que produisent les arbres de la contrée. Quand ils défrichent un bois pour agrandir leurs cultures, ou pour les changer de place, les Bongos ne manquent jamais de conserver le plus grand nombre possible d'arbres fruitiers, d'où résulte l'ornement de leurs campagnes, qui sans cela seraient aussi monotones que plates. C'est ainsi que le parkia et l'arbre à beurre, soigneusement épargnés, forment l'un des traits frappants du paysage.

La flore de cette région présente cette particularité remarquable que, parmi les espèces qui la composent, toutes celles qui ne sont pas essentiellement arborescentes s'efforcent d'accroître la durée de leur existence et de devenir vivaces. On en a la preuve en observant que toutes les racines, toutes les portions de la tige qui sont souterraines, se développent sous forme de bulbes et de tubercules, ou se montrent déterminées à devenir ligneuses. Les plantes annuelles occupent là-bas une place fort insignifiante; toute la végétation paraît être pourvue des moyens de résister à l'incendie périodique des steppes, et avoir ceux de conserver les germes de vie jusqu'au retour de la période active.

Quand leur provision de grain est épuisée, ou quand la récolte n'est pas suffisante, les Bongos trouvent dans les tubercules de leurs plantes sauvages une ressource précieuse. Ils en vivent alors exclusivement pendant des jours et des jours, et en font la base de leur nourriture lorsqu'ils traversent les lieux déserts Ce qu'ils peuvent digérer de ces tubercules est incroyable. La plupart sont d'une amertume excessive; à moins qu'on ne les ait fait bouillir ou qu'en grillant sur la braise ils n'aient perdu une partie de leur âcreté, pour le goût c'est du fiel.

Parmi ces bulbes amers, il en est deux qui méritent d'être signalés : le mandibo, espèce de *coccinea* qui abonde presque partout; et le *moddo-bihi*, ou gomme de chien, qui est un *eureiandra*. Tous les deux appartiennent à la famille des cucurbitacées, et renferment une matière vénéneuse.

Imprégnées d'une égale amertume sont les racines, en forme de rave, des asclépiadées ; les énormes tubercules de l'*entada Wahlbergii* et ceux du *pachyrrhizus;* ainsi que de différentes espèces de vernoniées et de flémingiées que l'on trouve, sous terre, à un pied de profondeur.

Quant aux plantes qui proviennent de ces nombreux tubercules, les indigènes ne peuvent en faire que peu d'usage. Cependant ils utilisent le *drimia*, liliacée minuscule dont les jolies fleurs rouges ne surmontent le sol rocheux que d'environ deux pouces, et dont les bulbes deviennent comestibles après une longue ébullition.

Lorsqu'en voyage, nous nous arrêtions en pleine solitude, les porteurs étaient à peine déchargés qu'ils se jetaient dans les fourrés voisins, et y déterraient des racines de toute espèce. J'ai vu, ce qui paraîtra incroyable et dont je me porte garant, j'ai vu à mon retour de Sabbi les trente Bongos de ma suite vivre exclusivement de cette nourriture pendant six jours consécutifs; et, bien que faisant des marches forcées, ne perdre ni leur vigueur, ni leur entrain. Leur santé demeura parfaite; ils semblaient constitués de façon à défier les rigueurs de cette contrée inhospitalière.

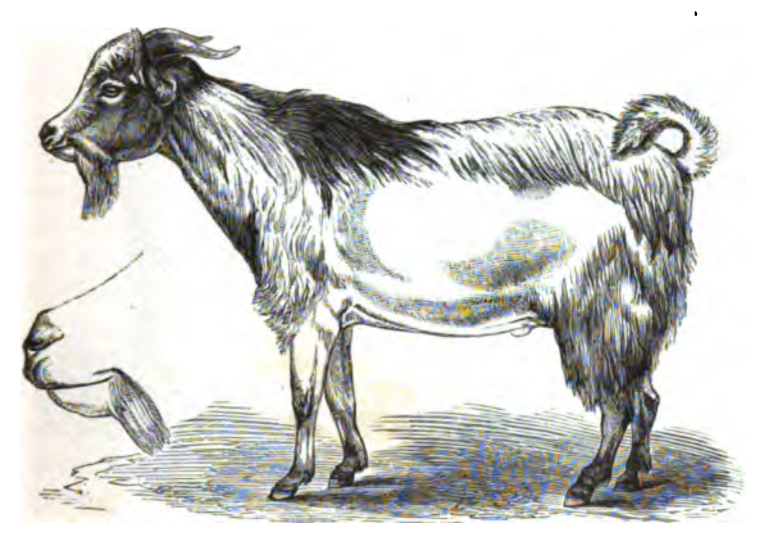
Il a déjà été fait mention de l'absence complète de sel de cuisine dans toute la région du Bahr-el-Ghazal; le sous-carbonate de soude, qui partout lui est substitué, s'obtient en faisant bouillir dans l'eau les cendres du *grewia mollis*, arbuste commun dans tout le district dont nous parlons. Le grewia se rend encore très-utile par la quantité de filasse qu'il donne.

Indispensable aux Bongos, le tabac est universellement cultivé dans le pays. Nous avons dit, page 248, que le machir des indigènes (*nicotiana rustica*) est ici d'une grande âcreté. Il a de petites feuilles que l'on pile dans un mortier de bois jusqu'à les réduire en pâte; celle-ci, après avoir été pressée et mise dans des moules, se dessèche et devient très-dure. Quand on veut s'en servir on casse un morceau de la briquette; le fragment est broyé entre deux pierres, et la poudre qui en résulte est fumée dans une longue pipe, dont le fourneau d'argile a une très-jolie forme. Passionnés pour le tabac, les Bongos en font un usage non moins constant que beaucoup de peuples du nord, et n'abandonnent la pipe sans regret que lorsqu'ils sont tout à fait narcotisés. J'ai vu l'un d'eux, qui faisait partie de ma suite, fumer au point de tomber sans connaissance dans le feu du bivac, n'en

rien sentir et se brûler si grièvement qu'il fallut le porter sur un brancard pendant le reste du voyage.

La manière de fumer des Bongos est encore plus dégoûtante que celle des Dinkas; non-seulement, comme chez ces derniers, la pipe se passe à la ronde; mais le tampon de filasse qui intercepte le jus du tabac, au lieu d'être logé dans le tuyau de la pipe, se place dans la bouche du fumeur et se transmet d'une personne à l'autre, en même temps que l'appareil.

Ainsi que chez les musulmans de Nubie, l'habitude de chiquer se retrouve chez les Bongos; elle y est même tellement générale qu'elle semble être indigène plutôt que d'importation étrangère.



Chèvre des Bongos.

L'usage où sont les chiqueurs de cette tribu de mettre leur tabac derrière l'oreille est révoltant.

C'est à leur manque de gros bétail que les Bongos doivent leurs relations comparativement paisibles avec les Turcs, ainsi qu'ils appellent les gens des zèribas; et c'est au même motif que ces derniers ont dû la mollesse de l'opposition qu'ils ont rencontrée dans le pays. En fait d'animaux domestiques, les Bongos ne possèdent que des chiens, des poules et des chèvres. Les moutons sont, chez eux, presque aussi rares que les vaches.

Leurs chèvres ne ressemblent pas à celles des Dinkas; elles sont néanmoins d'une race qui est très-commune dans toute cette partie de l'Afrique. Je les ai rencontrées non-seulement chez

les Mittous et les Madis, mais chez les Baboukres, et même dans le pays des Mombouttous, où elles avaient été amenées chez un peuple équatorial que les Mombouttous désignent simplement sous le nom de Momvous.

Comme les moutons dinkas, ces chèvres se distinguent par un camail de longs poils, qui leur couvre la poitrine et les épaules; elles ont de plus une crinière courte et droite qui surmonte l'épine dorsale jusqu'à la naissance de la queue. Celle-ci est petite et relevée; le front est arrondi et forme une saillie considérable; les cornes sont longues et ne présentent qu'une faible courbure. Ces jolis animaux ont ordinairement



Autre chèvre des Bongos.

le poil chamois ou d'un fauve clair, à l'exception de la crinière qui est très-foncée.

On trouve parfois chez les Bongos une autre race que je n'ai vue nulle part ailleurs, et qui est sans doute le résultat d'un croisement avec la chèvre dinka; elle se fait remarquer par un corps arrondi et très-court. Sa robe est généralement poivre et sel. Le poil en est plus ébouriffé et plus long que dans la race précédente. Cette chèvre a également une crinière, et de plus l'arrière-train garni de poils longs et rudes.

Sous le rapport de la taille, les chiens des Bongos tiennent le milieu entre la petite race des chiens niams-niams et ceux des Dinkas, qui se rapprochent davantage du pariah d'Égypte. Toutefois, par suite de croisements nombreux, le chien bongo de race

pure est assez rare. Il est d'un brun rougeâtre, a les oreilles courtes et dressées, et la queue touffue, comme celle du renard; ce qui le distingue de la race dinka, dont le fouet est à poil ras, et du chien des niams-niams, qui a la queue enroulée comme celle d'un porc. Mais pour moi ce qu'il y a de plus caractéristique me paraît être la mobilité de son poil, qui, à la moindre provocation, se hérisse sur le cou et sur tout le dos, comme celui d'un chat en colère.

Bien que les Bongos soient peu délicats au sujet de leur nourriture, ils ne mangent jamais de viande de chien, qui fait partie du régime alimentaire de leurs voisins du sud et du sud-est. A l'idée seule de cet aliment ils témoignent non moins d'horreur que si on leur parlait de chair humaine. Les chiens morts sont chez eux l'objet d'une curieuse superstition; un jour où je me préparais à enterrer un chien que je venais de perdre, je vis arriver des gens de la localité qui me supplièrent de renoncer à mon projet : cet enterrement devant empêcher de pleuvoir sur leurs semis. Par ce motif, les chiens morts des Bongos sont jetés simplement dans les champs, où ils restent à découvert.

A différentes époques la chasse et la pêche offrent aux indigènes des ressources importantes. C'est principalement à la fin de la saison pluvieuse que la chasse les occupe; parfois elle est individuelle; parfois elle consiste en une grande battue, à laquelle prennent part tous les hommes du district. On obtient aussi beaucoup de gibier au moyen des tranchées et des piéges.

La pêche se fait généralement en hiver. Un soin extrême est apporté à l'établissement des pêcheries et à la fabrication des engins : nasses en vannerie, piéges, etc.; ainsi qu'à la confection des filets de chasse que les Bongos emploient dans toutes leurs battues.

Depuis une douzaine d'années la poursuite de l'éléphant est devenue chez eux de l'histoire ancienne. Les plus âgés de la tribu, et ici le nombre des vieillards est très-minime, sont les seuls qui paraissent en avoir gardé un souvenir distinct. De grands fers de lance, armes de luxe aujourd'hui possédées par les riches, ou servant dans de rares occasions pour chasser le buffle, rappellent seuls l'abondance d'ivoire dont Petherick, qui en fut le premier témoin, nous a fait une description si frappante.

La capture du gibier de moindre taille se fait généralement chez les Bongos au moyen d'un tronc d'arbre placé horizontale-

ment sur une branche, où des cordes le maintiennent en équilibre[1]. L'endroit se choisit naturellement parmi ceux que fréquente le gibier; une palissade est élevée de chaque côté de l'arbre qui soutient le trébuchet; elle a pour but de contraindre la bête à passer sous la poutrelle. Un nœud coulant est disposé de telle sorte, qu'en suivant le chemin tracé, l'animal le rencontre, détende la corde, et fasse tomber la pièce de bois sur lui. Le nombre de ces trébuchets que l'on trouve dans les fourrés est une preuve suffisante de l'efficacité du moyen. Les antilopes de petite espèce, l'ichneumon, la civette, la genette, le chat sauvage, le serval, le caracal sont tour à tour victimes de ce stratagème.

Une chasse en miniature est le plaisir favori des gamins dont l'occupation journalière est de piéger les menus rongeurs qui habitent les champs. Ils font pour cela des tubes en vannerie, sorte de nasses qu'ils posent aux environs des terriers de la petite bête. Leurs piéges établis, ils commencent une battue dans les chaumes, où les bestioles effrayées se hâtent de regagner leurs trous, et se jettent souvent dans le panier placé à leur intention.

C'est ainsi que les petits Bongos détruisent un nombre considérable de gerbilles et de souris, *mus gentilis* et *mus barbarus*. Ils les nouent ensemble par la queue, en font des bottes d'une douzaine ou à peu près, et les vendent à leurs camarades; quitte à en acheter le lendemain si leur chasse est mauvaise. « Ce sont nos vaches, » me criaient-ils d'un air joyeux lorsque la prise avait été bonne. Ce gibier minuscule leur sert en outre d'appât à l'égard du chat sauvage, qui, pour eux, est le meilleur des rôtis. Ils construisent de toutes petites cases en roseaux tressés, y enferment des souris, les portent dans les déchirures des fouillis d'herbe, et les placent à côté d'une trappe, de manière à faire tomber dans le panneau les chats qu'attirent les hôtes des maisonnettes.

Excepté l'homme et le chien, les Bongos semblent regarder comme alimentaire toute substance animale, quel que soit l'état dans lequel elle se trouve. Les restes du repas d'un lion, débris putréfiés cachés dans la forêt, et dont l'approche des milans et des vautours leur révèle l'existence, sont recueillis par eux avec joie. Le fumet leur garantit que la viande est tendre, et ils estiment que, dans cette condition, elle est plus nourrissante et plus

1. Cet engin est représenté dans le premier volume de *Travels in Central Africa*, de Petherick, p. 255.

facile à digérer que la chair fraîche. Il ne saurait d'ailleurs être question de goût avec des gens qui ne reculent pas devant la nourriture la plus révoltante. Chaque fois que j'ai fait tuer un bœuf, j'ai vu mes porteurs se disputer avidement le contenu de la panse, de même que les Esquimaux qui prennent la seule idée qu'ils puissent avoir des légumes dans ce que leur fournit l'estomac des rennes. J'ai vu les Bongos arracher avec calme les vers qui tapissent tout l'appareil digestif du bétail de cette région, — d'affreux amphistomes, — et s'en emplir la bouche. Après cela je n'ai pas été surpris de ce qu'ils tiennent pour gibier tout ce qui grouille et ce qui rampe, depuis les rats jusqu'aux serpents; et de leur voir manger sans répugnance du vautour puant la charogne; de l'hyène galeuse, de l'*hétéromètre palmé*, gros scorpion terrestre; des chenilles et des larves de termite à l'abdomen huileux.

Ayant donné ces détails sur la vie matérielle des Bongos, occupons-nous des arts par lesquels, même à ce degré inférieur, l'homme cherche à améliorer son existence et à l'embellir. L'habitation qui fixe plus ou moins l'individu au sol, dont il obtient sa nourriture; le foyer, ce noyau de la famille, d'où la société humaine tire son origine, appelle d'abord notre attention.

Lorsque les gens de Khartoum arrivèrent dans le pays, les Bongos, différant en cela des tribus voisines, habitaient de grands bourgs entourés de palissades, comme le sont maintenant les zèribas. On ne voit plus aucun de ces villages; les districts occupés n'offrent à présent que des enclos épars, et de petits groupes de huttes, ainsi que chez les Dinkas et chez les Niams-Niams : il est très-rare que plus de cinq ou six familles habitent le même endroit.

Les anciennes communes, paraîtrait-il, se constituaient de préférence autour d'un grand et bel arbre, figuier, bassia ou tamarinier, qui fréquemment a survécu au village, et qui seul indique la place où furent les cases détruites. C'est encore à l'ombre d'une cime touffue que l'on trouve généralement les Bongos, jouissant de la clarté et de l'espace qui manquent dans leurs étroites demeures privées de lucarnes. Autour de la hutte, sur une aire considérable, le sol est parfaitement nettoyé et nivelé, ce point étant l'endroit où les femmes se livrent à leurs travaux. C'est là que le grain est battu, vanné, pilé dans des mortiers de bois, ou écrasé sur la pierre; que les feuilles de tabac sont étendues pour sécher; que l'on dépose les paniers

de fruits et de champignons et que l'on entasse les racines nutritives. Chiens et volailles semblent également se plaire à l'abri de cette feuillée majestueuse; et les petits enfants, occupés de leurs jeux, y complètent la scène idyllique de la vie africaine.

Pour l'érection de la case il n'est pas de tribu, dans toute la province du Ghazal, qui se donne autant de peine que les Bongos. Bien que la forme en soit invariablement conique, les huttes de cette peuplade n'en présentent pas moins une grande diversité. Nous avons déjà esquissé le plan général de leur architecture. Des troncs d'arbres placés verticalement, des branchages tressés, des bambous, de l'argile provenant d'une termitière, des herbes solides et de la filasse de grewia entrent dans leur construction. Rarement ces cases ont plus de vingt pieds de diamètre et de vingt pieds de hauteur. La porte en est si petite qu'on ne peut la franchir qu'en rampant; elle est fermée par une claie posée entre deux poteaux et qui se pousse à volonté en dedans ou en dehors. A l'intérieur, le sol, formé d'argile, est parfaitement uni. Comme chez les Diours, il est battu par les femmes à l'aide de grands morceaux d'écorce, et de telle façon qu'il est à la fois à l'épreuve de l'humidité et de l'invasion des fourmis blanches. La literie, qui, en général, consiste en peaux de bêtes, — les Bongos ne faisant guère de nattes, — est posée sur cette aire unie et sèche. Une branche d'arbre, dépouillée de son écorce et de ses aspérités, soutient la tête du dormeur.

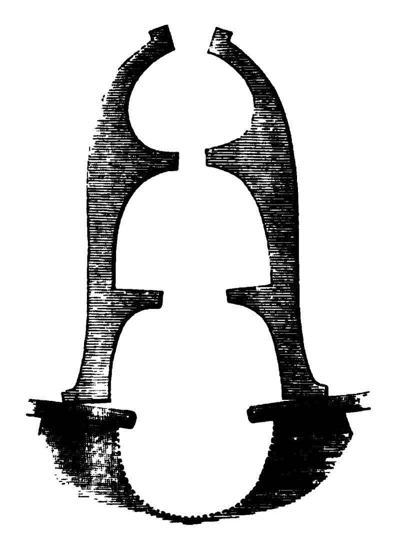
Dans chaque maison se trouve un récipient conique appelé *gâlloloh* et où l'on serre le grain; il est placé sur des piliers plus ou moins élevés, pour que les provisions qu'il renferme soient à sec et hors de l'atteinte des rats et des termites. Ce genre de magasinage se voit généralement en Afrique depuis le Damerghou, province du Soudan-Central, jusque chez les Bétchuanas et les Cafres.

Toutes les habitations des Bongos, petites ou grandes, se font remarquer par un détail que l'on peut appeler caractéristique. Dans chaque hutte, le sommet de la toiture est pourvu d'un bourrelet circulaire, fait en chaume avec le plus grand soin, bourrelet qui sert de siége et qui porte le nom de *gogne;* il est entouré de six ou huit morceaux de bois courbes, se projetant au dehors, et formant une ceinture cornue à la pointe du toit. De cette banquette, particulière aux demeures des Bongos, vous embrassez du regard toute la campagne couverte de ses hautes moissons.

Il y a dans cette région une telle quantité de fer qu'il est na-

turel que les habitants soient devenus forgerons, ce qui rend les Dinkas tributaires de leur industrie. Bien que, pour nous, leur outillage soit complètement nul, les Bongos obtiennent des résultats surprenants; leur habileté dépasse encore celle des Diours. Avec leurs soufflets primitifs, un marteau qui, parfois, est une petite pyramide en fer, mais qui, le plus souvent, n'est qu'un simple caillou roulé; avec un petit ciseau, et, en guise de pinces, un morceau de bois vert, fendu dans une partie de sa longueur, ils font divers articles qui soutiendraient la comparaison avec les œuvres d'un ouvrier anglais [1].

Pour eux, la saison où ils travaillent le fer commence quand



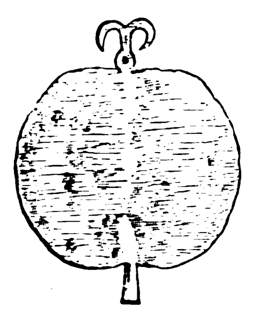
Section verticale du fourneau.

a moisson est faite et que les pluies ont cessé. Nous avons décrit, dans un chapitre précédent, les procédés de fondage des Diours. Chez les Bongos le système est bien supérieur et nous paraît mériter qu'on s'y arrête. Ici le fourneau, également en argile et d'une hauteur qui, en général, est de cinq pieds, renferme trois compartiments d'égale dimension. Dans celui du milieu est placé le minerai; on l'y met par couches qui alternent avec des lits de combustible; les deux autres cavités ne contiennent que du charbon. La chambre centrale est séparée de l'inférieure par une espèce de cadre, posé sur une projection circulaire; elle commu-

1. Voy. Petherick, *Egypt, Soudan*, etc., p. 395.

nique avec celle d'en haut par une étroite encolure. A la base du fourneau, des trous, au nombre de quatre, permettent de retirer les scories, et d'introduire le bout des soufflets qui activent la combustion. Une cinquième ouverture que l'on bouche avec de l'argile et qu'on débouche à volonté donne issue au métal qui, en fondant, a coulé dans le compartiment inférieur.

C'est au commerce que les Bongos font avec leurs voisins du nord, commerce qui, depuis quelque temps, est devenu très-actif, qu'est destinée la majeure partie du produit des forges alimentées par ces fourneaux. Le métal livré à l'exportation est préparé sous trois formes différentes : en fer de lance d'un à deux pieds de longueur appelé *mèhi*, forme que l'on trouve chez les Diours en *loggo koûllouti*, ou fer de bêche grossier et noir; et en fer de bêche soigné ou *loggoh*, qui, sous le nom commercial de *melôte*, se vend en grande quantité chez tous les riverains du Haut-Nil.


Monnaie de fer.


Fer de bêche.

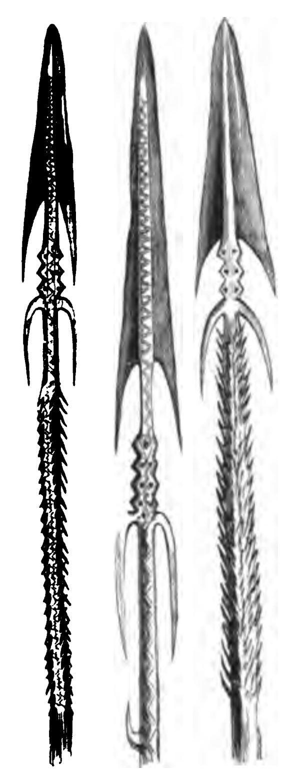
Le loggo koûllouti est la monnaie courante des Bongos, le seul numéraire que possède l'Afrique centrale; si grossier qu'il puisse être, il remplit l'office de nos valeurs métalliques régulièrement frappées. Suivant le major Denham, qui visita le Soudan central en 1824, une monnaie de fer circulait alors dans le Loggou, sur les rives du Chary inférieur A l'époque du voyage de Barth (1851), cet instrument d'échange avait disparu depuis longtemps.

Que l'on se représente un disque de peu d'épaisseur et de vingt cinq à trente centimètres de large, ayant une courte poignée, et muni d'un appendice crochu, dont le dessin est à peu près celui d'une ancre : tel est le *loggoh koûllouti.* Sous cette forme, le fer s'emmagasine dans les trésors des riches avec les fers de bêche et de lance, qui sont également des objets d'échange, et il sert non-seulement aux emplettes, mais à la constitution de la dot que chaque soupirant est tenu de verser avant le mariage.

Un coin de fer massif, pourvu d'un manche raboteux, fixé dans sa partie la plus épaisse, constitue la hache des Bongos; on voit cet instrument dans toute l'Afrique centrale.

En surplus de ces produits grossiers, les Bongos fabriquent des armes, des outils, des ornements d'une qualité remarquable; enfin, à l'instigation des gouverneurs de zèribas, ils forgent des chaînes et des menottes pour les esclaves.

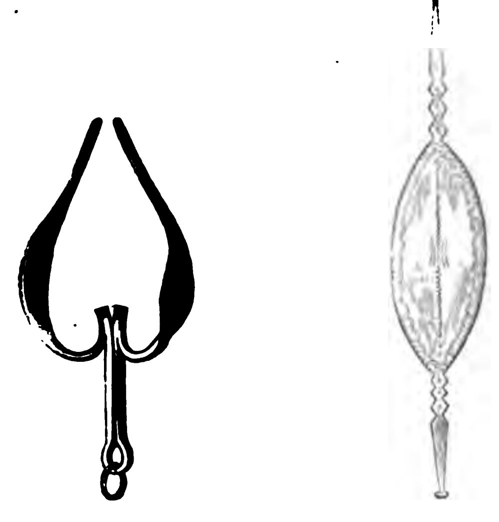
Très-élégant, on pourrait presque dire artistique, est le travail



Lances des Bongos.

de leurs fers de lance et de leurs pointes de flèche. Quand on a vu la simplicité des moyens dont ils disposent, on ne s'explique pas comment le tranchant de leurs armes et la finesse des dents subulées qu'ils leur adjoignent, ont pu être obtenus. Ils ont trois sortes de lances : le *mèhi*, lance ordinaire, commune à tous les peuples qui font usage de cette arme, et que nous n'avons pas représenté; le *gâlo*, fer à barbelure, ayant en surcroît des deux pointes qui en terminent l'expansion deux longues alênes, ac-

compagnant la portion du fer dans laquelle la hampe est insérée: enfin le *makrigga*, à lame beaucoup moins longue, mais ayant une grande tige hérissée de dents aiguës, disposées symétriquement et dirigées soit en haut, soit en bas. Ce n'est souvent qu'un objet de parade, auquel l'ouvrier apporte tous ses soins et consacre tout ce qu'il a de savoir et d'habileté. Le nom de cette arme est celui d'un arbuste épineux très-commun dans le district: le makrigga ou *randia dumetorum*. Cela semblerait annoncer que le modèle de cette lance a été pris dans la nature; et ce serait une nouvelle preuve que les arts ne sont qu'une imitation de ce que l'artiste observe autour de lui.



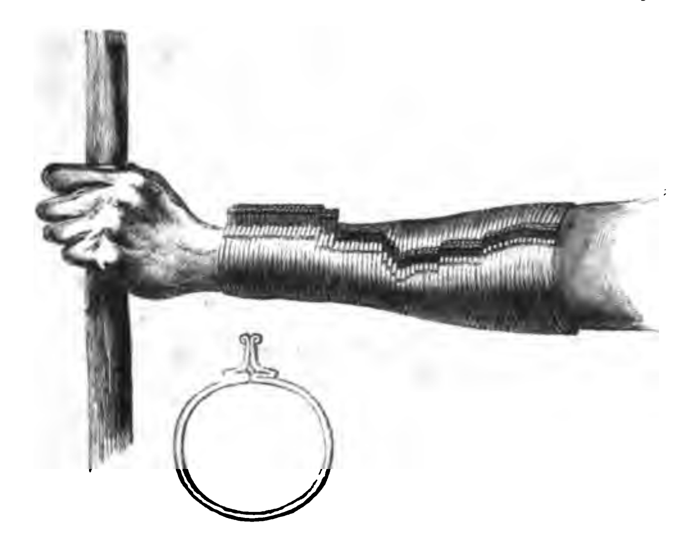
Pince et couteau des femmes bongos.

Un soin égal est donné à la fabrication des ornements de cuivre et de fer qui forment la parure des deux sexes, et à la coutellerie dont les femmes font usage. La gravure ci-jointe représente la pince avec laquelle ces dernières s'arrachent les sourcils et les cils, pince que l'on nomme *pinoh;* et le *tibah*, couteau oval, à deux manches et à double tranchant. Cet instrument, particulier aux femmes bongos, est souvent d'un travail délicat; il est manié avec infiniment d'adresse par les ménagères, qui en font un usage continuel, surtout pour peler les tubercules, et pour débiter les courges et les concombres.

En fait d'objets de toilette, on fabrique pour ces dames des anneaux, des clochettes, des boutons, des agrafes dont elles se

décorent les oreilles et les lèvres, et de grandes épingles en forme de lance, qui leur servent à la fois pour diviser leurs cheveux et pour s'orner le haut de la tête.

La parure dont les hommes sont le plus fiers est le *danga-bor*, mot qui signifie « anneaux superposés ». Le même ornement se voit chez les Dinkas et chez les Diours; mais celui des Bongos est d'un travail bien supérieur. Chacun des bracelets qui le composent offre une saillie décorative, exactement pareille à celle des autres cercles, et présente un diamètre en rapport avec la place qu'il doit occuper au-dessus du poignet. Il résulte de l'ensemble de tous ces anneaux un brassard à la fois juste et



Le danga-bor et l'un de ses anneaux.

flexible, dont chaque partie, indépendante des autres, peut se tourner ou s'enlever à volonté.

Presque aussi habiles à travailler le bois que le fer, les Bongos ont une aptitude réelle pour la sculpture. Ils en donnent la preuve dans la fabrication de divers ustensiles, principalement dans celle des petits tabourets dont chaque ménage est pourvu. Ces petits siéges, appelés *hegbas*, sont toujours faits d'une seule pièce; le bloc est pris dans une bille de gheul (*prosopis lancéolé* de Bentham), qui a le bois d'une teinte marron et qui, par l'usage, acquiert un très-beau poli. Destiné aux femmes, que l'on y voit continuellement assises devant leurs cases, l'hegba n'est jamais employé par les hommes, ceux-ci regardant tout siége

élevé au-dessus de terre comme étant un objet d'un luxe efféminé.

Les autres produits de l'adresse menuisière des Bongos sont les fléaux pour battre le grain, les auges où l'huile est pressée, les pilons et les mortiers, plus remarquables que tout le reste, dans lesquels le grain est concassé avant d'être réduit en farine sur la pierre. Très-gracieuse est la coupe de ces mortiers, dont la hauteur excède rarement deux pieds et demi, et qui ont la forme d'un gobelet. Au lieu d'être enfoncés dans la terre comme le sont généralement ceux des Dinkas et des Diours, ils restent mobiles, et peuvent se transporter d'un endroit à un autre. Barth a vu des mortiers semblables chez les Mousgous; on en a trouvé également de pareils chez les Ovambos, les Makololos et d'autres peuplades africaines. Le grain y est concassé par deux



Tabouret des Bongos.

femmes, qui, alternativement. soulèvent et laissent retomber le lourd pilon dont chacune est munie, d'après la méthode usitée en Afrique de temps immémorial, ainsi que le prouvent les peintures des monuments égyptiens.

Les Bongos font en outre des cuillers en corne d'un dessin très-élégant et de la même forme que celles que l'on vend partout en Europe.

Mais depuis l'époque de leur assujettissement, depuis l'exploitation de leurs forces par les envahisseurs, les Bongos ont perdu beaucoup de leurs usages primitifs. Leurs coutumes disparaissent; et je me suis plus arrêté aux anciens souvenirs, qui témoignaient d'une condition plus heureuse, qu'à tous les actes effacés de leur vie présente. Comme sur les rives du lac Tchad, au Bornou et dans les autres provinces du Soudan, la puissance destructive de l'islamisme s'est révélée ici par l'effacement de tout ce qui était la marque d'un progrès, le signe d'une acti-

vité. Où il domine, tout caractère de race, tout vestige du passé disparaît; et de la terre qu'il occupe, il fait une solitude désolée.

Ceux qui ont connu le pays avant l'arrivée du fléau, m'ont donné de longs détails sur l'industrie des habitants. Dans les grands bourgs se voyaient des rangées de personnages en bois, placées à l'entrée des palissades, pour en décorer la porte; ou près des cases des *nyêrés*, c'est-à-dire des chefs, pour perpétuer le souvenir de quelque mort célèbre. J'ai trouvé moi-même dans un district de l'ouest, à Mouhdi, un de ces monuments commémoratifs érigé sur la tombe d'un chef appelé Yanga. Parfaitement conservées, et de grandeur naturelle, les figures représentaient le nyêré suivi de ses femmes et de ses enfants, et, selon toute apparence, sortant du tombeau avec sa famille. La curieuse conception des figures, et la manière dont elle était rendue, m'intéressèrent vivement. Ces reproductions de la figure humaine s'appellent *moiôgô-guy*. J'avais pensé d'abord que c'étaient des idoles, pareilles à celles que le fétichisme a fait élever sur la côte occidentale; mais je ne tardai pas à reconnaître mon erreur. L'objet de ces images est simplement de consacrer le souvenir d'une personne défunte, ainsi que le prouve le terme de Moiôgô-Koumarah (la *Figure de l'Épouse*) appliqué à la statue que le veuf élève pieusement en mémoire de la femme regrettée, statue qui est placée dans la hutte comme une sorte de pénate. Si grossiers qu'ils puissent être, ces essais de sculpture n'en révèlent pas moins, pour les arts plastiques, une aptitude, qui est loin d'être méprisable; le soin même avec lequel ils ont été faits, la peine que s'est donnée l'auteur pour traduire sa pensée, montrent l'importance que l'on attachait à ces œuvres. Dans tous les cas les Bongos trouvent à ces effigies un mérite incomparable, et se persuadent qu'elles reproduisent trait pour trait les gens qu'elles représentent. Pour compléter l'illusion, ils les paraient souvent de colliers et d'anneaux et leur mettaient de véritables cheveux.

Différents voyageurs ont vu, dans quelques autres parties de l'Afrique, des images en bois du même genre, et les ont prises pour des divinités; mais il est possible que là-bas, comme chez les Bongos, ce soit des monuments funèbres.

Ici, lorsqu'un homme avait été assassiné, une pareille effigie en perpétuait le souvenir; et l'impression causée par cette figure était souvent des plus vives. Un notable du pays me racontait,

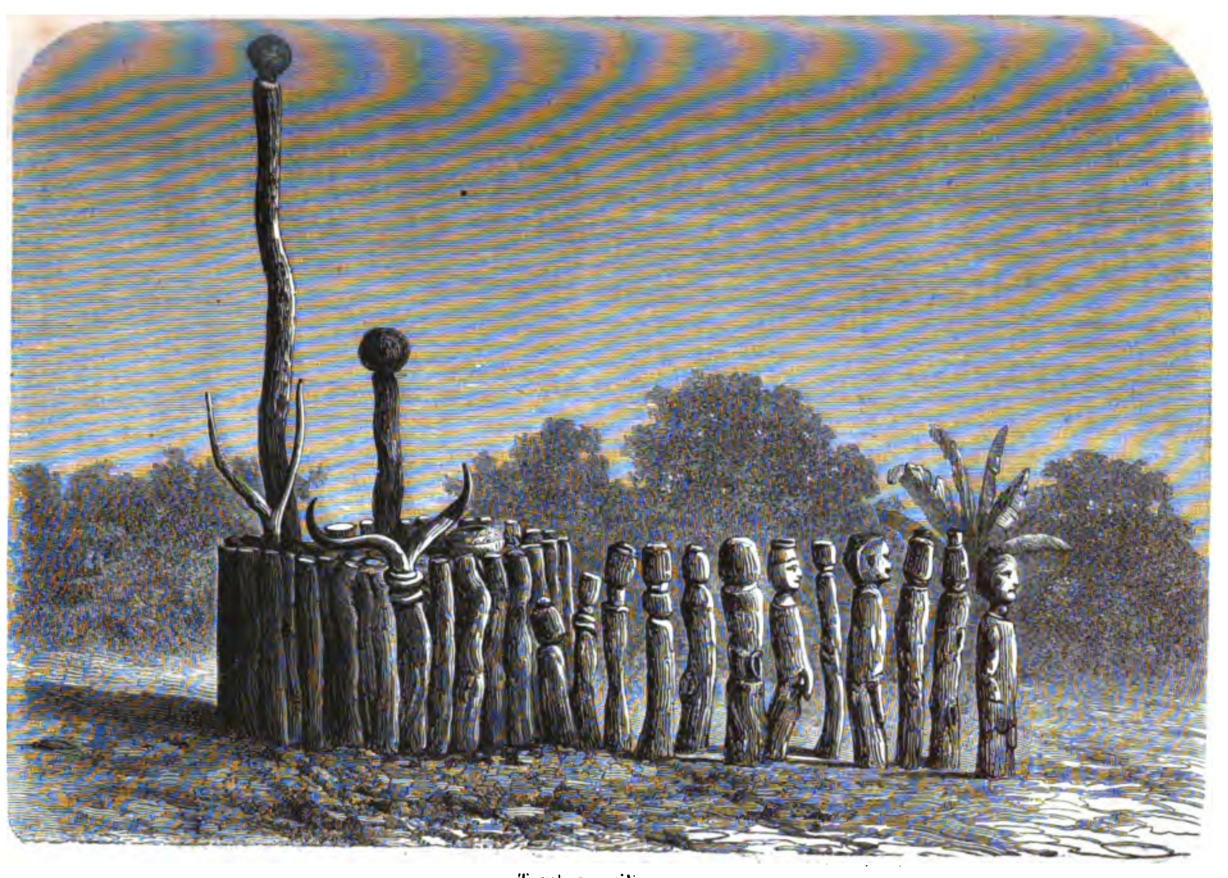
à ce propos, qu'autrefois dans les fêtes les meurtres étaient communs. Lorsque la moisson avait été abondante et que les greniers étaient remplis, me disait-il, on se réunissait pour boire. L'ivresse arrivée, les querelles s'engageaient; et, au milieu des coups, la voix du nyéré n'était plus entendue. Maintenant, ajoutait l'Ancien, lorsque les Turcs veulent punir un meurtrier, ils lui prennent ses femmes et ses enfants, l'obligent à leur payer une grosse amende, sous forme de fer, et à donner quelque chose à la famille du mort. Mais autrefois c'était bien différent : les amis du défunt se chargeaient de la punition; ce qui demandait souvent de la ruse, car le coupable n'était pas toujours facile à découvrir. Lors donc que le meurtrier n'était pas connu, celui dont on avait tué le frère, l'ami, ou peut-être la femme, préparait une figure ressemblant à la victime de manière à s'y tromper. Puis il invitait tous les hommes du district à une grande fête, où le *léghuy*[1] circulait abondamment. Quand l'ivresse était venue, au milieu des chants et de la danse, il introduisait brusquement l'image qu'il avait faite. A cette apparition, dont l'effet se produisait toujours, le coupable se trahissait en voulant fuir. Le vengeur le saisissait alors et disposait de lui comme il l'entendait.

Tous les Bongos sont passionnés pour la musique. En dépit de la grossièreté de leurs instruments, — la petite guitare des Niams-Niams leur est même étrangère, — ils passent une partie du jour à s'accompagner leurs chants mélancoliques. Tous sont musiciens, et depuis l'enfance. Les moindres matériaux leur suffisent : un simple fétu, et ils s'en font un pipeau.

Ils se fabriquent encore, sans beaucoup plus de frais, un instrument qui rappelle le goubo des Zoulous. C'est un arc fait en bambou, et dont la corde est frappée avec le brin d'un éclat du même bois. Ailleurs, une calebasse forme la boîte sonore; ici, l'une des extrémités de l'arc est placée entre les lèvres, où elle est retenue d'une main; et c'est la bouche qui remplit l'office de corps résonnant.

D'autres fois l'arc est fiché en terre; la corde est attachée au-dessus d'une cavité, recouverte d'un morceau d'écorce, ayant une ouverture pour le passage du son. L'une des mains s'applique tantôt sur une partie de l'instrument, tantôt sur une autre, pendant que la corde est touchée, grattée ou frappée avec le brin

1. La dernière syllabe doit se prononcer comme dans *puy*.



Tombeau d'Yanga.

de bambou. Il en résulte un sussure très-diversifié, des modulations en sourdine, réellement agréables, et que le musicien produit souvent pendant une heure de suite. C'est le passe-temps habituel des jeunes chévriers; ils s'y appliquent avec ardeur; et l'ingéniosité qu'ils déploient pour obtenir des sons variés et harmonieux, avec une pareille simplicité de moyens, témoigne d'un sens musical très-subtil.

Mais pour leurs festivals les Bongos ont des ressources d'une bien autre puissance, et composent des orchestres dont les effets peuvent se qualifier, à bon droit, de musique de chats affolés. Les coups incessants d'énormes caisses, les mugissements de trompes géantes, qui, pour leur facture, ont nécessité l'abatage de grands arbres, forment une basse sur laquelle se détache, par accès, l'éclat aigu de petites cornes sifflantes, et produisent un grondement infernal que l'écho du désert répète à une distance de plusieurs milles. Des centaines de femmes et d'enfants, armés de gourdes remplies de cailloux qu'ils secouent avec frénésie, ajoutent leur bruit de crécelle au tumulte; ou parfois remplacent ces grelots par des brindilles sèches, qu'ils frappent les unes contre les autres.

Les grands tubes de bois qui servent de trompes aux Bongos s'appellent *manyinguys*. Ils ont de quatre à cinq pieds de longueur; le sommet en est fermé et décoré de sculptures qui représentent presque toujours une tête humaine, surmontée fréquemment d'une paire de cornes. L'extrémité inférieure est ouverte; et près de la figure sculptée, au dernier quart de la trompe, est l'orifice dans lequel l'exécutant souffle de toute la vigueur de ses poumons.

Il y a un autre manyinguy dont la forme est celle d'une bouteille colossale. Pour en jouer, le musicien le tient avec les genoux, comme un violoncelle; mais parfois l'instrument est si gros et si lourd, qu'il est posé par terre, et l'exécutant s'incline pour en atteindre l'embouchure.

Les tambours des Bongos diffèrent de ceux qu'on voit chez la plupart des nègres de la partie nord de l'Afrique. Une portion de la tige d'un gros arbre — de préférence celle d'un tamarin, toutes les fois qu'on peut s'en procurer — est amincie par l'un des bouts et creusée complétement. Sur chaque ouverture est appliquée une peau de chèvre mégie, fortement tendue au moyen de lanières de cuir, qui forment lacets, et qui rattachent les deux peaux l'une à l'autre. Pendant les orgies nocturnes, un feu est

toujours entretenu pour sécher la peau des grosses caisses, que détend la rosée, ordinairement copieuse.

Les Bongos, de même que toutes les peuplades de cette région, fabriquent de nombreux instruments avec les cornes de différentes antilopes. Ces cornets, qu'ils appellent *mangâls*, ont trois trous, comme de petites flûtes, et produisent des sons analogues à ceux des fifres. On voit aussi, chez eux, un instrument à vent, long et mince, fait de bois et appelé *mbourah*. Cet instrument, qui s'élargit près de l'embouchure de manière à former une caisse sonore, a beaucoup de ressemblance avec le cornet d'ivoire que l'on rencontre chez différents nègres.

Il serait très-difficile de décrire exactement le chant symphonique des Bongos. Nous dirons seulement qu'il consiste en une espèce de caquetage, sorte de récitatif qui rappelle tantôt le jappement d'un chien, tantôt le gloussement d'une poule, et qu'interrompt, par instants, une enfilade de mots bredouillés à toute vapeur. Le début est toujours vif; puis sans distinction d'âge ou de sexe, chacun se met à glapir, à crier, à beugler de toutes ses forces. Peu à peu les voix, qui ont été crescendo, s'affaissent; le rhythme se ralentit, et le chœur s'éteint en un long gémissement. Il devient ainsi pareil aux chants funèbres que les cultes du Nord font dire sur les tombes, reflets douloureux d'un ciel de plomb; mais tout à coup les voix éclatent de nouveau avec une furia indicible, et le contraste n'est pas moins saisissant que lorsque le soleil, déchirant la nue, brille soudain à travers la pluie.

J'ai souvent assisté à ces concerts; et chaque fois la musique des Bongos m'a paru être le fruit de l'instinct d'imitation, qui, plus ou moins développé, existe chez tous les hommes. Leurs orgies sonores m'ont toujours semblé n'avoir d'autre objet que de rappeler la furie des éléments. Pour représenter la rage d'un ouragan des tropiques, un instrument quelconque n'eût jamais pu suffire : ils ont multiplié les tambours, et ils les frappent violemment à coups de massue. Pour rivaliser avec les éclats du tonnerre, les rugissements de la tempête, le ruissellement de la pluie, ils forment un chœur où, par centaines, les gosiers les plus puissants réunissent et combinent leurs efforts. Pour rendre les hurlements des animaux terrifiés par l'orage, ils ont recours à leurs énormes trompes; et ils prennent les flûtes et les fifres pour imiter le chant des oiseaux. Peut-être les roulements profonds du manyinguy, comme descriptifs des grondements du

tonnerre, sont-ils ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette harmonie imitative. L'averse fouettant le feuillage, et faisant claquer ses larges gouttes sur les branches, est représentée par le cliquetis des cailloux secoués dans les gourdes, et par le bruit sec des brindilles que les femmes et les enfants battent les unes contre les autres.

Il nous reste à citer quelques exemples de l'industrie des Bongos, qui, relativement à ceux qui les entourent, sont des ouvriers remarquables. Leur vannerie, sans être fine, ne manque pas de valeur. Ils ont pour filtrer leur bière[1] des espèces de chausses qui rappellent les sacs dans lesquels nous arrive le café. Leurs paniers, faits en éclats de bambou, sont grossiers, mais solides. Pour transporter le grain et la farine, ils s'improvisent des corbeilles d'une facture des plus ingénieuses. Prenant les feuilles coriaces du combret et du terminalia, ils insèrent le pétiole de l'une dans le limbe de deux autres, et forment ainsi des bandes de feuillage dont ils composent, en quelques minutes, un panier sphérique, à la fois résistant et flexible, qui remplit parfaitement son office.

Les Bongos font très-peu de nattes; mais leurs cases elles-mêmes sont en vannerie, ainsi que leurs ruches. Ces dernières, qu'on voit habituellement sous l'arbre à beurre voisin de la hutte, sont des cylindres ayant à mi-corps une ouverture carrée de la grandeur de la main.

Les abeilles qui occupent ces ruches sont de la même espèce que les nôtres. Dans toute cette province, la récolte du miel, sauvage ou non, est extrêmement abondante et de qualité supérieure; l'arome du gardénia, à la fois suave et intense, s'y retrouve d'une manière sensible et dans toute sa pureté. Mais où l'euphorbe candélabre est répandu, le miel acquiert les propriétés drastiques de cette plante vénéneuse, et a fait accuser plusieurs fois les indigènes d'avoir voulu empoisonner les Nubiens.

La chasse et la pêche devenant à certaines époques l'occupation générale, la fabrication des filets, des nasses et des piéges a nécessairement une grande importance. Pour les filets destinés aux oiseaux, et pour les lignes de pêche, les Bongos emploient les fibres que donnent si abondamment l'hibiscus et le crotalaria cultivés. Dans les cas ordinaires, ils font usage de l'espèce de tille du grewia mollis. Le sansévièra de Guinée produit une

1. Le *léghuy*, fait avec du sorgho.

filasse non moins abondante et beaucoup plus belle, mais qui n'est pas solide. Après avoir été enfouie dans le sol des marais, où elle prend une couleur noire, elle sert uniquement à confectionner la queue de cheval que les femmes suspendent à leur ceinture, et qui flotte derrière elles. Le coton, dont les Dinkas fabriquent leurs lignes de pêche, et dont ils font des plantations, n'est pas cultivé par leurs voisins.

Chez les Bongos, la poterie est du ressort des femmes, qui ne reculent pas devant les difficultés de cette lourde tâche, et qui, sans tour, font, simplement à la main, jusqu'à des fontaines de trois pieds de diamètre, ayant la forme la plus régulière. En général leurs amphores sont ovoïdes; elles les portent sur leur tête, l'extrémité la moins large posée sur un coussinet, fait en paille tressée, ou bien avec des feuilles.

Qu'ils soient destinés à contenir de l'eau, ou à renfermer l'huile, à servir de four ou de marmite, aucun de leurs vases de terre n'est pourvu d'anses. Ne connaissant pas le moyen de se débarrasser du mica dont leur argile est mélangée, leur poterie, d'ailleurs cuite insuffisamment à l'air libre, est trop cassante pour admettre un genre de poignée quelconque. Afin d'obvier à cette absence, l'extérieur du pot est décoré de triangles, de zigzags, de lignes concentriques ou de spirales qui en rendent la surface raboteuse, et qui l'empêchent de glisser dans la main.

La vaisselle, dont la matière est fournie par les gourdes, ainsi que les bouteilles, faites avec le même produit, sont généralement ornées de plusieurs rangs de dessins triangulaires d'une couleur foncée.

Un soin extrême est apporté à l'exécution des fourneaux de pipe; ces fourneaux d'argile, d'un fini parfois très-remarquable, ont souvent le cachet européen. Il n'est pas rare qu'ils aient la forme d'une tête humaine; on les considère alors comme des œuvres d'art, et leurs possesseurs ne veulent les céder à aucun prix.

La préparation des cuirs pour tabliers, pour ceintures, etc., s'est bornée jusqu'à ces derniers temps, chez les Bongos, ainsi que probablement chez tous les nègres païens, au procédé mécanique du foulage, d'abord avec des cendres et de la fiente, ensuite avec de la graisse et de l'huile, jusqu'à ce que la peau ait acquis le degré de souplesse voulu. Mais aujourd'hui les indigènes ont, par l'entremise des Nubiens, fait connaissance avec le tannage des cuirs; et il est probable que la nouvelle méthode s'étendra peu à peu vers le sud, comme, en partant du

Cap, elle a remonté vers le nord. Avant l'arrivée des colons, pas un peuple du midi de l'Afrique n'avait découvert l'usage du tan, bien que la peau de bête jouât un grand rôle dans l'économie de ces tribus.

L'écorce la plus employée chez les Bongos est celle du *ghéré* (*hymenocardia Heudelotii*); elle donne une poudre rouge dont l'effet est des plus satisfaisants.

Parlons maintenant du costume et de l'aspect de la population, étude qui n'est pas moins importante pour l'histoire de l'homme, que la description du port et du feuillage pour celle des végétaux. A défaut d'habillement, des blessures décoratives jouent un grand rôle dans tout ce pays, où le sauvage est, volontairement, plus esclave de la mode que pas un de nos fashionables les plus raffinés.

Ici, comme partout, le sexe fort tient essentiellement à se distinguer de l'autre, et la toilette des hommes diffère largement de celle des femmes. Néanmoins, dans toute la province du Ghazal, l'affreuse coutume de l'extirpation des incisives de la mâchoire inférieure est commune aux deux sexes; l'opération a lieu dès que les dents permanentes ont remplacé les dents de lait. Sur la frontière méridionale, près des Niams-Niams, cet usage n'est plus rigoureusement suivi; mais, à l'instar des voisins, les dents qui devaient être arrachées sont limées en pointe, et parfois toutes les autres; ou bien il y a cumul : les dents supérieures deviennent pointues, et celles d'en bas disparaissent. Enfin, il n'est pas rare de voir des vides pratiqués entre les dents centrales de la mâchoire supérieure, où parfois les quatre incisives ont entre elles des intervalles qui permettraient d'y insérer un tuyau de plume.

La circoncision est inconnue dans toute la province.

Moins complétement nus que les Dinkas, les Chillouks et les Diours, les Bongos ont en général un petit tablier de cuir, ou bien, depuis quelque temps, une bande d'étoffe passée dans la ceinture, et dont les bouts retombent par devant et par derrière. La ceinture ne manque jamais. Tous les habitants du sol rouge, les Bongos, les Mittous, les Niams-Niams, les Krédis, sont traités de *femmes* par les Dinkas; les femmes, chez ces derniers, étant les seules qui n'aillent pas entièrement nues. Par contre, celles des Bongos, surtout dans la région des collines, refusent opiniâtrément toute parcelle de cuir ou d'étoffe. Une branche souple et garnie de feuilles, généralement fournie par le combret, ou

même un bouquet d'herbe, l'un ou l'autre, attaché à la ceinture, comme le tablier des hommes, leur paraît devoir suffire et compose toute leur garde-robe. Néanmoins, elles y ajoutent souvent la queue en filasse de sansévièra, dont nous avons parlé plus haut, et qui est très-bien portée. Dans les grandes occasions — bal ou festin — la tête se décore de plumes; à part cela toute la personne est découverte.

Règle générale, hommes et femmes portent les cheveux courts, souvent tout à fait ras, excepté dans le sud du territoire, où les coutumes voisines exercent une grande influence, et où les deux sexes ont des coques et des nattes se rapprochant le plus possible de la coiffure des Niams-Niams.

On s'imagine peut-être que cette tenue si primitive révèle chez ces élégantes, vêtues d'un bouquet de feuilles, des charmes édéniques; le premier regard suffirait pour détruire l'illusion. Une femme adulte acquiert ici une telle ampleur de ceinture, une telle masse de chair, qu'on est d'abord frappé de la disproportion qui existe entre les deux sexes. Chez elle la cuisse est fréquemment de la grosseur de la taille d'un homme, et le tour de ses hanches rappellerait celui de la fameuse Vénus qui est reproduite dans l'atlas de Cuvier. De pareilles formes ne sont plus le privilége exclusif des Hottentotes; je les ai rencontrées journellement chez les Bongos; et pour désigner cette hypertrophie il n'y a pas d'autre nom que *steatopyga*. Dans certaines attitudes, par exemple quand ces dames portent sur la tête leurs énormes cruches d'eau, leur corps se profile à peu près comme un S renversé, dont les courbes échangeraient continuellement leurs positions respectives. La queue de filasse, brochant sur le tout, accroît l'étrangeté du tableau; et la silhouette de ces grasses personnes, marchant d'un pas solennel, évoque le souvenir d'un babouin qui danse. J'affirme que, parmi ces beautés, il n'est pas rare d'en trouver qui pèsent trois cents livres.

Il y a peu d'habitants de l'Afrique centrale qui aient l'amour de la parure au même degré que les Bongos. Les femmes se chargent la poitrine de colliers. Moins difficiles que les autres, elles prennent indifféremment, sans regarder à la forme ni à la couleur, toute la rassade que peut fournir le marché de Khartoum.

Les hommes n'aiment pas la verroterie; ils lui préfèrent les curieux petits morceaux de bois que l'on trouve dans toutes les parties de l'Afrique, où ils sont portés de différentes manières. A ces bûchettes, ils mêlent des racines ayant dans leur dessin

quelque chose de la mandragore, qui fut l'objet d'une si étrange superstition dans le midi de l'Europe. Avec les bûchettes et les racines, alternent des serres d'aigle et de hibou, des dents de chien, de crocodile et de chacal, de petites écailles de tortue, des ongles d'oryctérope, et une foule d'autres objets que nous voyons dans les vitrines de nos cabinets d'histoire naturelle.

Les Africains, recherchant avec ardeur tout ce qui peut revêtir la forme d'un amulette, il est probable que les susdits objets tiennent, chez les Bongos, la place des versets du Coran, enfermés dans des sachets de cuir, et que les Nubiens portent sur eux par douzaines.

Mais les colliers ne suffisent pas à nos élégants; ils empruntent souvent aux femmes quelques-unes de leurs parures. Beaucoup d'entre eux se bordent les oreilles d'anneaux et de petits croissants de cuivre; d'autres se percent la lèvre supérieure pour y introduire soit un clou à grosse tête, également en cuivre, soit une plaque du même métal, ou plus fréquemment une bague ou un brin de chaume. La peau du ventre, au-dessus du nombril, est généralement incisée de manière à recevoir un petit morceau de bois, parfois même une assez grosse cheville. Des bracelets de fer décorent les poignets et la partie supérieure du bras. On voit d'autres anneaux taillés dans une peau d'éléphant ou de buffle, et qui ressemblent à de la corne. Le danga-bor, série d'anneaux qui forment brassard, a été décrit dans les pages précédentes.

Pour en revenir aux femmes, leur bonheur est de se distinguer par des ornements qui, pour nous, sont horriblement difformes. A peine mariées, elles se percent la lèvre inférieure et en élargissent l'ouverture en y mettant successivement des chevilles de plus en plus grosses, jusqu'à faire atteindre à la lèvre six fois son volume primitif. La cheville est cylindrique et finit par avoir un pouce de diamètre; elle est exactement pareille à celle que portent les femmes des Mousgous. De cette façon, la lèvre d'en bas s'allonge et dépasse l'autre, qui est également trouée, mais ne reçoit qu'une plaque ou une chevillette de cuivre à tête de clou, parfois un anneau, ou un brin de paille de la grosseur d'une allumette.

Des brins de chaume sont insérés dans les narines, jusqu'à trois de chaque côté. Un anneau passé dans la cloison du nez, de la même manière qu'on le fait ailleurs pour les buffles, les taureaux et autres bêtes domestiques que l'on veut rendre trai-

tables, est ici très en vogue. Disons qu'il est rare de rencontrer tous ces ornements chez la même personne. La cheville que les femmes mariées ont dans la lèvre inférieure est le seul bijou qui soit d'un usage général; mais il est le signe caractéristique de la race, ce qui le rend indispensable.

Le genre national, toutefois, paraît être de *se larder;* il n'est pas une saillie de la chair, pas un pli de la peau qui ne serve de prétexte à perforation. Les oreilles ne sont pas seulement ourlées d'anneaux et de croissants de métal; la conque elle-même est trouée, et jusqu'à une demi-douzaine de petites boucles de fer sont suspendues au lobe. Il y a des merveilleuses dont le corps est orné de la sorte en une centaine d'endroits.

Le tatouage, chez les femmes, est limité à la partie supérieure du bras. Des zigzags, des lignes parallèles, ou des rangées de points, souvent en relief, sont les trois formes, dont les combinaisons différentes servent de marques distinctives. Beaucoup d'hommes ne sont pas tatoués; chez ceux qui présentent cet ornement, des lignes parallèles s'étendent sur la poitrine et sur l'abdomen, d'un côté à l'autre; parfois le haut du bras seulement est décoré. On voit enfin des individus qui ont leur tatouage sur le cou et de chaque côté des omoplates.

Mais une dame bongo ne se trouverait pas en toilette si elle n'avait pas aux poignets, aux bras, surtout à la cheville, de lourds anneaux de fer et de cuivre qu'elle fait sonner en marchant. Au cliquetis caractéristique de ces fers, on reconnaît, même de loin, si c'est une femme ou un homme qui s'approche.

Il paraît d'abord impossible que la patience humaine se soumette à un plus grand martyre par dévouement à la mode; et cependant les Mittous nous en fourniront la preuve.

Dans toute la partie septentrionale du pays que j'ai visité, le cuivre a, depuis quelque temps, pris une valeur monétaire qui en a fait un moyen habituel d'échange. La verroterie se déprécie de plus en plus; il y a des années qu'on cesse de la regarder comme un trésor, de l'enfouir dans la terre, ainsi qu'on le faisait autrefois; et chez les Bongos elle n'a plus d'autre usage que de satisfaire la vanité des femmes.

A l'époque où les seules relations que le pays eût avec les musulmans se bornaient à quelques affaires traitées de loin en loin avec les Baggaras, par l'entremise des Dembos, tribu chillouk alliée aux Diours, les cauries étaient fort recherchées; aujourd'hui ces coquilles ont perdu ici toute valeur.

Les bijoux d'or et d'argent étant fort rares dans le Soudan oriental, même chez les Nubiens, et la province qui nous occupe ne fournissant pas de métaux précieux, il est naturel que l'or et l'argent soient inconnus aux Bongos. Ceux-ci, différant en cela des Diours, n'attachent même qu'un prix minime au laiton.

La lance, l'arc et les flèches constituent l'armement des Bongos; chez eux le bouclier est d'importation étrangère, et il est rare qu'ils en fassent usage.

Bien qu'ils n'aient plus l'habitude de combattre, ne fournissant qu'un petit nombre des leurs pour les razzias de bétail et les expéditions dans le sud, les Bongos n'en sont pas moins des archers d'une habileté merveilleuse. Nous aurons plus tard l'occasion de citer des preuves de leur adresse. Leurs arcs ont une dimension remarquable; j'en ai vu de quatre pieds de longueur. Les flèches sont presque toujours d'un mètre; et au lieu d'avoir pour hampe la tige creuse d'une herbe, elles sont taillées dans une pièce de bois. La coupe du fer leur donne également un cachet national.

Quand on a passé quelque temps dans cette région, il est facile de reconnaître à quelle peuplade appartiennent les armes que l'on a sous les yeux ; car toutes se distinguent par des traits particuliers, dont la description nous mènerait trop loin. Nous dirons seulement que les Bongos, de même que les nègres du Haut-Fazogl, gens des bords du Nil-Bleu supérieur, empoisonnent leurs flèches avec le suc laiteux d'un euphorbe.

Cette plante, dont j'ai recueilli cette fois quelques échantillons, n'est pas l'*euphorbe mamillaire*, ainsi que M. Trémaux l'a dit et représenté dans son atlas[1], mais l'une des nombreuses variétés de l'espèce à forme de cactus, que présente la flore africaine des tropiques, surtout dans les parties sèches. L'euphorbe dont nous parlons, et qui diffère entièrement de celui de l'Afrique australe, est le *venefica:* une plante rameuse et diffuse de cinq à huit pieds de hauteur, qui parfois compose des massifs étendus dans les forêts clair-semées, et que l'on ne revoit ensuite qu'après plusieurs jours de marche. Non-seulement les grosses branches qui ont deux pouces d'épaisseur, mais encore les ramilles sont revêtues d'une écorce d'un blanc de neige, et couvertes de protubérances épineuses, distribuées une à une au-dessous de la cicatrice des feuilles. A l'extrémité de chacune des branches

1. Trémaux, *Voyage pittoresque au Soudan*, pl. XIV.

est un bouquet de feuilles charnues et lancéolées, ayant jusqu'à six pouces de longueur.

Les Bongos ont donné à cet euphorbe le nom de *bolloh*, en opposition à celui de *kôkoh*, par lequel ils désignent l'euphorbe candélabre qui est commun dans le pays, et beaucoup plus grand, mais bien moins vénéneux; car si à l'état frais le suc du bolloh est appliqué sur la peau, il y produit une vive inflammation. Je ne crois pas néanmoins que la manière dont les Bongos l'emploient en fasse un poison dangereux: ils l'étendent sur la pointe et sur les barbes de leurs flèches quand il est desséché: c'est alors une pâte d'une fusion difficile, et qui ne peut guère se mêler au sang avec lequel elle n'est pas assez longtemps en contact.

Les jeux des Bongos ont un cachet non moins primitif et non moins original que celui des concerts dont nous avons parlé. Un entre autres, qui est excellent pour former d'habiles chasseurs, mérite qu'on s'y arrête.

Les joueurs, réunis en grand nombre, sont armés d'épieux, faits d'un bois très-dur, et forment un large cercle. A l'intérieur du rond, court rapidement un individu qui tient une corde, à laquelle est attaché un morceau de bois blanc. Au moment où il passe, chacun s'efforce d'atteindre, avec son bâton, la pièce volante; cette dernière tombe dès qu'elle est frappée, et l'adroit viseur est l'objet d'une ovation.

Dans un autre jeu, qui ne demande pas moins d'habileté, le morceau de bois est taillé en croissant et porte au milieu une courte ficelle. Les adversaires composent deux lignes qui se regardent, et qui sont à vingt pas l'une de l'autre. Jeté vigoureusement, de telle sorte que l'un de ses bouts frappe le sol avec force, le croissant rebondit et tournoie dans l'air, à la façon du boumérang. Il s'agit alors de le saisir au vol par la petite corde, chose difficile et qui vous expose à recevoir un coup violent, auquel on ne peut échapper qu'avec infiniment de sang-froid et d'adresse. Légèrement modifiés, ces jeux pourraient être adoptés en Europe, et figurer dans le programme de nos fêtes de village.

Quant aux idées et aux mœurs des Bongos, j'avoue ne pouvoir en parler qu'avec une extrême réserve. Les deux années que j'ai passées dans le pays, en qualité de voyageur, ne m'ont permis d'entrevoir les mystères de la vie privée des habitants que d'une manière superficielle. Toutefois les récits de témoins oculaires,

témoins arrivés chez les Bongos à l'époque où ceux-ci étaient libres, concordant avec mes observations, auxquelles s'ajoutent les renseignements que les indigènes m'ont fournis, je peux déposer d'un certain nombre de faits, dont j'abandonne l'analyse scientifique à ceux qui fouillent le terrain glissant de la psychologie des peuples.

Chez les nations voisines, et dans les tribus dont on m'a parlé, le nombre de femmes que peut avoir un homme dépend exclusivement de la fortune de celui-ci. Chez les Bongos il paraît y avoir une limite: le maximum est de trois épouses.

Ici, comme dans tout pays africain, il est impossible d'obtenir une jeune femme sans l'acheter. Si l'on est trop pauvre, il faut se contenter d'une vieille, ou rester garçon. Le prix courant d'une jeune fille est de vingt fers de lance et de dix plaques de fer, pesant chacune deux livres. En cas de divorce, le père de la femme est tenu de rembourser au moins une partie du prix d'achat, et la totalité si le gendre garde tous les enfants, y eût-il dix ans que la somme a été versée. Le divorce permet naturellement à la femme de convoler de nouveau; il est prononcé d'après des règles fixes; la stérilité, par exemple, peut toujours y donner lieu. Dans les cas d'adultère, le mari cherche à tuer le séducteur; et la coupable est fouettée d'importance.

Chez les Bongos, l'homme qui a été circoncis ne doit pas espérer de faire un beau mariage. Les familles sont nombreuses; il est rare qu'une épouse ait moins de cinq enfants; six est le chiffre ordinaire, et douze le maximum.

La femme accouche debout, les bras étendus sur une pièce de bois horizontale qui la soutient. Le cordon, tranché avec un couteau, est coupé très-long et ne reçoit aucune ligature. Il n'y a pas de fête à l'occasion de la naissance.

Mis dans un sac en peau de chèvre, l'enfant est porté sur le dos de sa mère, et allaité jusqu'à l'âge de deux ans. Pour le sevrer, ce qui n'arrive jamais que lorsqu'il peut courir seul, la nourrice se barbouille les mamelons avec une substance amère, et se couvre les seins d'une pâte composée de la pulpe des feuilles de certaines capparidées, pétrie avec de l'eau; sorte de cataplasme qui fait passer le lait.

Une coutume évidemment inspirée par un sentiment de délicatesse que l'on ne trouve pas chez la plupart des habitants de l'Europe, défend aux Bongos, ainsi qu'aux peuplades voisines, de conserver la nuit, dans la même case que ses parents, l'enfant

qui n'est plus à la mamelle. Les aînés ont leur hutte particulière, mais seulement pour dormir; ils prennent leurs repas avec le reste de la famille. A cette coutume s'ajoute la règle que nous observons nous-mêmes, de ne pas marier les garçons avant dix-sept ou dix-huit ans, et les filles avant quatorze ou quinze.

Les usages des Bongos, relativement aux funérailles, ne sont pas moins remarquables. Dès que la mort est arrivée, le défunt est placé dans la même attitude que les momies péruviennes. On lui rapproche les genoux du menton, et il est maintenu dans cet accroupissement par un lien qui lui passe sur la tête et sous les jarrets. Réduit de la sorte au plus petit volume possible, il est cousu dans un sac de cuir, et déposé dans une fosse profonde. Une pièce de bois, d'environ quatre pieds de longueur, est placée verticalement dans le trou; puis une espèce de niche est construite de façon à empêcher la terre, qui remplira la fosse, de peser sur le corps.

Cette précaution est également prescrite par la loi musulmane, qui, dans ce cas, ainsi que dans beaucoup d'autres, a probablement suivi une coutume africaine.

Nous avons dit que les Bongos, par un motif qui peut-être donnerait beaucoup à réfléchir, ont la curieuse habitude d'orienter les deux sexes à l'opposé l'un de l'autre; ils enterrent les hommes la figure vers le nord, et tournent les femmes du côté du sud. Quand la fosse est comblée, un tas de pierres cylindrique, maintenu par des piquets plantés en cercle, est élevé sur la tombe. On pose sur cette pile un vase de terre, généralement celui dont le défunt se servait pour boire.

C'est toujours près des huttes que se trouvent les tombeaux. Outre les pierres qui les recouvrent, la place en est indiquée par de longues branches fourchues, portant de nombreuses entailles, et dont les bouts sont aiguisés de manière à figurer des cornes. Avec leurs incisions, ces perches votives me représentaient le budget de l'Angleterre sous Guillaume le Conquérant. Leur nombre, sur chaque tombeau, varie d'un à cinq. Il y a longtemps que leur sens allégorique est oublié; malgré tous mes efforts je n'ai jamais pu en avoir une explication satisfaisante. A toutes mes questions les Nubiens répondirent ce qu'ils avaient dit à Von Heuglin : que chacune des entailles marquait un ennemi tué dans le combat par le défunt. Mais les naturels m'affirmaient que c'était une erreur, et se défendaient vivement d'avoir jamais eu la pensée de tenir registre des actes sanguinaires d'un mort.

Le même genre de sépulture se retrouve chez des peuplades voisines : les Mittous et les Madis ; et par les urnes funéraires qui les décorent, les tombes des Mousgous rappellent celles des Bongos.

En cas de décès, tous les voisins sont invités aux funérailles et la bière coule en abondance. Tout le monde prend part à l'érection du monument, à la pose des piquets et des fourches, à celle du vase qui surmonte le cairn ; puis les assistants décochent, aux piliers fourchus, des flèches qui pénètrent dans le bois et qu'on y laisse. J'ai vu souvent des tombes porter encore ces flèches d'adieu.

Les Bongos n'ont pas la moindre conception de l'immortalité ; ils ne se doutent pas plus de la transmigration des âmes que de l'existence de l'Océan. J'ai essayé maintes fois, et par tous les moyens, de sonder leur for intérieur et de deviner l'énigme qu'il renferme, mais sans y parvenir. Il est possible que la croyance à une autre vie soit indigène en Afrique; toutefois je me demande si, dans leur développement religieux, les Égyptiens n'ont pas suivi les inspirations de l'Asie. Dans tous les cas ce serait une erreur de vouloir expliquer la résignation stupide des immolés du Dahomey par une théorie de leur foi à l'immortalité de l'âme.

Toute religion, dans le sens que nous donnons à cette parole, est étrangère aux Bongos. En dehors du terme *loma*, qui signifie également heur et malheur, ils n'ont pas, dans leur idiome, un seul équivalent du mot divinité. Ils appliquent, il est vrai, le nom de loma à l'Être suprême qu'ils entendent continuellement invoquer par les Nubiens. Quelques-uns, pour désigner le Dieu des Turcs, se servent de *loma-gôbo*, qui veut dire le Supérieur ; mais l'idée fondamentale est toujours celle de bonne ou mauvaise chance. Si quelqu'un est malade, c'est le fait du loma ; s'ils ont perdu au jeu, s'ils reviennent de la chasse sans gibier ou d'une campagne sans butin, ils disent : *loma nya*, je n'ai pas de loma.

Les prières des mahométans ont reçu d'eux le nom générique de malah ; mais évidemment c'est un dérivé du nom d'Allah qui revient sans cesse dans les dévotions de leurs oppresseurs ; et ils n'emploient ce terme religieux que pour désigner un acte qui leur est complétement étranger.

Toutefois les esprits malfaisants, qui passent pour habiter les forêts ténébreuses, et qui inspirent aux Bongos une frayeur extraordinaire, ont des appellations indigènes. Ces êtres redoutables, ainsi que le diable, les sorciers et les sorcières, portent en

commun le nom de *bitâbohs;* tandis que les esprits des bois se désignent spécialement par celui de *rongas*. Sont compris dans cette dernière désignation les hiboux de différents genres, qui dans le pays sont principalement les *strix leucotis* et *capensis;* les chauves-souris, surtout le *megaderma frons*, qui est très-nombreux et qui vole en plein jour d'arbre en arbre; enfin le ndorr (*galago senegalensis*), demi-singe à gros yeux rouges, à oreilles dressées, qui fuit la lumière jusque dans le creux de arbres, d'où il ne sort que la nuit. D'autres bêtes nocturnes inspirent également une vive frayeur, non pas à cause du mal qu'elles peuvent faire par leurs armes personnelles, mais en raison de leur pouvoir occulte.

Pour échapper à l'influence de ces mauvais esprits, les Bongos n'ont pas d'autre moyen que l'emploi des racines magiques, dont leurs sorciers de profession font commerce, de même que les fakis vendent des amulettes et des versets du Coran. Il est très-rare que, dans le pays, on fasse usage de l'exorcisme, qui, chez les Dinkas, est si profitable aux magiciens.

L'institution des *coyours* existe également chez les Bongos, où elle porte le nom de *belomah*. Toutefois, en cas de maladie grave, c'est généralement un sorcier dinka, de la tribu voisine, que l'on fait venir.

Pour les Bongos, ainsi que pour tous les nègres de ces contrées, il n'y a pas d'esprits bienfaisants; la seule chose que l'on puisse attendre du monde invisible, ou de ses représentants, est une influence maligne qui se traduit par des actes plus ou moins cruels. Tous les esprits sont mauvais; ils n'en connaissent pas d'autres, et vous l'affirment. L'idée d'un Créateur ou d'un Pouvoir suprême leur est absolument étrangère.

D'après eux, on n'entre en communication avec les esprits qu'au moyen de certaines racines, qui permettent de conjurer le mal, ou qui donnent la faculté de jeter des sorts. A cette foi dans la magie peut s'attribuer l'influence que les chefs indigènes exercent sur la masse du peuple, en dehors de l'autorité dont ils sont revêtus. On en trouve la preuve chez les Baris, du haut Nil-Blanc, et chez cent autres peuplades, qui montrent la plus grande déférence à toutes les volontés de ceux qui les dirigent.

Il n'est pas demandé aux chefs bongos de faire pleuvoir; cette pratique est même inconnue dans le pays. Cela tient probablement à ce qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer les nuages et de mettre ainsi à l'épreuve le talent du magicien.

Tous les vieillards, principalement les femmes, sont accusés

d'entretenir des relations plus ou moins étroites avec les esprits. « Ces gens-là, vous disent les Bongos, vont errer dans les clairières, sans autre but que d'y chercher les racines magiques. En apparence ils dorment paisiblement dans leurs cases ; mais en réalité ils consultent les esprits du mal, afin d'en apprendre la manière de détruire leurs voisins. Ils fouillent le sol et en retirent les poisons dont ils se servent pour nous tuer. » Conséquemment, chaque fois qu'il arrive une mort innattendue, les vieilles gens en sont regardés comme responsables. Or il est avéré pour tout le monde que l'homme ne meurt naturellement que dans le combat, ou faute de nourriture. Malheur donc au vieillard chez qui, en pareil cas, on trouve des herbes suspectes ; fût-il le père ou la mère du défunt, il est condamné.

Nulle part la foi à la sorcellerie n'est plus profonde, nulle part la recherche des faits occultes n'est plus attentive, la punition plus rigoureuse. Il en résulte que chez les Bongos la vieillesse est relativement rare, et que, par l'effet du contraste, le nombre des têtes blanches que l'on voit chez les Diours, leurs voisins, où le peuple ne croit pas à la magie, semble étonnant.

Les Nubiens confirment les Bongos dans toutes leurs superstitions, qu'à vrai dire ils partagent. Dans l'est du Soudan, pays d'islam, l'entretien roule constamment sur le *sahâra*, c'est-à-dire sur le sorcier ; et les vieilles femmes sont fréquemment assimilées aux hyènes. La plupart des gens du pays tiennent pour certain que les sorcières ont la faculté d'aller, pendant la nuit, se loger dans le corps de ces animaux, où il est impossible de les reconnaître. Lorsque j'étais à Gallabat, il m'ariva d'envoyer un coup de fusil à l'une des hyènes qui infestaient le canton, et de m'attirer de la sorte les vifs reproches du cheik : sa mère, me dit-il, « était une femme-hyène ; comment pouvais-je savoir si je ne l'avais pas tuée ? » Après cela je ne fus pas surpris d'entendre le gouverneur de la zèriba de Ghattas raconter ses luttes avec les sorcières, et se vanter d'en avoir fait mettre à mort une demi-douzaine le même jour. Peu de temps après, sur la demande d'un Bongo, Idrîs ordonna l'exécution de deux vieilles femmes, et je ne parvins à lui faire révoquer la sentence qu'en le menaçant d'empoisonner ses fontaines.

Mais dans la frayeur que leur inspire la magie, se résume tout le fanatisme des Bongos ; et de quel droit oserions-nous leur reprocher cette crainte ? Malgré leur ignorance, ces êtres primitifs ont cent fois moins d'erreurs superstitieuses que beaucoup

de peuples qui se vantent d'être plus civilisés qu'eux. Dans le libre état de nature, les germes de l'esprit humain se développent grossièrement, il est vrai, mais à leur minimum, et n'outre-passent jamais les limites, insoucieusement abandonnés qu'ils sont aux soins de la Providence. Plus voisins du prince des penseurs qu'on ne pourrait le croire, est l'homme qui se trouve au degré le plus bas du développement intellectuel [1]. Comme les individus, les peuples tournent dans un cercle où le vieillard se rapproche de l'enfance. Les Soudaniens musulmans ont des superstitions bien autrement nombreuses et puériles que celles des Bongos; et l'on peut se demander, au point de vue des avocats fervents du culte de la nature, s'il n'aurait pas été plus heureux pour le pays que les disciples de Mahomet n'y fussent jamais entrés. Ils y ont apporté une religion dépourvue de toute morale, y ont introduit leurs vices, leurs maladies contagieuses, sans compensation aucune, et se sont abstenus d'y répandre les préceptes du Coran, qui es auraient obligés à voir des frères, au moins des semblables, dans ceux qu'ils oppriment.

Le système médical des Bongos est excessivement simple. En cas de maladie interne, dont on ignore la cause, le patient est couché par terre, à côté d'une marmite, et aspergé d'eau très-chaude au moyen d'une branche feuillue.

La chirurgie est un peu moins primitive. J'ai vu revenir un groupe de maraudeurs qui avaient été blessés chez les Dinkas, et dont la plupart avaient reçu de nombreux coups de lance. Le traitement, qui fut supporté avec le plus grand courage, consista

1. *Roh und ungeschliffen zwar entwickelt sich in der freien Natur die Keimanlage des Menschengeistes zu ihren beschrænkten, nie überschrittenen Zielen, aber stets in sorglosem Vertrauen auf die Gunst der Vorsehung, und næher, als man glauben möchte, stellt sich der Mensch auf der untersten Stufe geistiger Entwickelung zum Fürsten der Denker.* Nous avons traduit exactement cette phrase, qui nous paraît contredire la pensée ordinaire de l'auteur, si amoureux de science et de recherche. L'état de nature, ainsi que l'enfance, est cruel : « Cet âge est sans pitié; » Schweinfurth nous le dira lui-même. Que chez des peuples trop fiers de leur civilisation relative, il y ait plus de fanatisme qu'à l'état de nature, c'est possible; mais les monstruosités n'ont rien de commun avec le développement régulier des êtres, développement dont l'apogée est pour chacun l'état normal. Dans tous les cas, nous sommes étonnée de retrouver sous la plume d'un homme aussi éminent que le docteur ce lieu commun des germes confiés à la bonté de la Providence. Quand il s'agit d'un développement qui conduit à l'homicide, l'emploi du terme *Gunst* (bienveillance, désir d'être utile, protection affectueuse) est pour nous un abus de mots. Voir naître une frayeur sanguinaire, allant jusqu'à supprimer la vieillesse d'un pays ; être omnipotent et permettre un pareil délire, est loin de tout sentiment de bonté même pour les délirants. C'est toujours le cas de répéter, avec Gœthe, au sujet des idées courantes émises sans réflexion : *Il y a si peu de voix, et tant d'échos!*

(*Note du traducteur.*)

en une quantité de sétons formés de grosses mèches de la rude filasse du grewia, et introduits dans la partie lésée. Il y avait là, entre autres, un genou, extrêmement gonflé, qui n'était pas moins lardé qu'un râble de lièvre.

Comme résolutif ou comme antiseptique, les Bongos, ainsi que les peuplades voisines, font sur la blessure une application d'ocre rouge, seul produit minéral qu'ils emploient en pharmacie. Pour accélérer la guérison, ils font usage de l'écorce amère et astringente de différents arbres, tels que le prosopis, l'hyménocardia et l'arbre à beurre[1].

A l'égard de la syphilis, qui, avant l'arrivée des Nubiens, leur était inconnue, les pauvres gens n'ont pas d'autre remède que l'écorce de l'heddo (*anogeissus*), écorce riche en tannin, mais qui, pour cet objet, n'a rien de curatif.

On ne voit chez les Bongos ni estropiés, ni gens contrefaits. Mais dans un pays où, malgré la sollicitude maternelle la plus active, l'enfant est exposé à tous les périls de la vie sauvage, comment un infirme soutiendrait-il la lutte pour l'existence? Seulement, de temps à autre vous rencontrez quelque nain; et je présume qu'il y a parfois des muets, puisque dans le langage il se trouve un mot pour désigner le mutisme.

Les *bindâkos*, c'est-à-dire les fous, sont garrottés et jetés dans la rivière, où d'habiles nageurs les reçoivent et les plongent à diverses reprises. Si le traitement ne le guérit pas, l'insensé est tenu en reclusion et nourri par sa famille. En général, le sort des fous est ici beaucoup plus heureux que celui de n'importe quel vieillard.

Pour entretenir la force chez les malades, certaines viandes sont prescrites; on recommande surtout, en pareil cas, la chair du goûlloukou (*tmetoceros* ou *bucorve d'Abyssinie*), un calao d'un fumet nauséabond, rappelant l'odeur de la ciguë.

Le langage est le même pour toute la peuplade : il varie fort peu d'un bout à l'autre du pays. Pour tous les objets matériels l'uniformité est complète; et l'échange des idées peut se faire jusqu'aux dernières limites du territoire sans qu'il y ait de malentendu. La langue est harmonieuse et sonore; elle est riche en *o* et en *a*, ainsi que le nom même de la nation l'indique. Bien que très-simple dans ses formes grammaticales, elle n'en présente pas moins une grande variété d'expressions pour tous les sujets

1. Ces trois arbres sont le *gheul*, le *kor* et le *ghéré* des indigènes.

concrets; le vocabulaire que j'ai rapporté contient près d'un millier de termes et de locutions distincts.

L'étymologie des mots composés, et l'analyse des différents idiotismes employés par les Bongos, offrent un intérêt considérable; elles vous font pénétrer directement dans le monde naïf où se passe la vie de ces enfants de la nature.

Les termes les plus ordinaires par lesquels nous exprimons des idées abstraites leur manquent d'une manière absolue ; chez eux l'équivalent des mots *esprit*, *âme*, *espérance* n'existe pas ; il en est de même d'ailleurs dans tous les pays nègres. La traduction de la Bible, par les missionnaires, a introduit nécessairement dans le langage écrit des peuplades pour lesquelles ce travail a été fait, un certain nombre de métaphores et de périphrases d'un style élevé, qui finiront par tomber plus ou moins dans la langue usuelle; mais pour le philologue, ces interpolations devront être écartées; et l'idiome primitif, celui que parlait le peuple avant de connaître ces phrases étrangères, restera le seul objet digne d'étude.

Nous pouvons donner toutefois un aperçu du tour que prennent les Bongos pour exprimer une idée abstraite. Le monosyllabe *fir*, par exemple, combiné avec différents termes, signifie volonté, amour, jouissance, goût, don de la parole ; et voici de quelle manière : le sens primitif de *fir* est vouloir, qui devient désir, appétit, faculté d'exprimer le vœu au moyen du langage. « J'ai le désir » se rend par *fir na héma;* littéralement : la volonté est dans mon ventre.

Les diverses acceptions d'un seul et même mot ne sont pas moins intéressantes. *Méhi*, qui signifie *chair*, désigne également la lance, arme de chasse, et les antilopes, dont il forme le nom collectif. *Attamatta* veut dire à la fois : amer et contrariant, fâcheux, vexatoire ; *dill*, une ombre et un nuage; *ghimah*, garçon et fils; *goh*, pris substantivement, désigne une fosse; adjectivement, il signifie profond; *helleleh* est le nom de l'air et celui du vent; sa duplication : *helleleh-helleleh*, exprime la légèreté; *hetôrro*, pluie et ciel ; *ndane*, la nuit et aujourd'hui. Ce dernier sens, pur africanisme, a passé dans l'arabe du Soudan oriental, qui donne pour équivalent d'aujourd'hui : *fi lehlé* (dans la nuit présente).

La disposition naturelle, qui a fait prendre tout d'abord l'imitation de leurs cris pour désigner les bêtes, s'étend chez les Bongos à différentes choses bruyantes : ainsi, chez eux, une

cloche s'appelle *gôlongolo ;* la toux, *gôhi;* une boule, *koulloukoûle;* et ronfler se dit: *marongônn*. Le chat se nomme *mbriahou*.

Il y a dans leurs mots collectifs une certaine poésie, qu'il serait très-difficile de rendre. Par exemple, ils nomment la feuille *mbélli-kagga*, mot à mot: oreille de l'arbre; et la poitrine, *dohkidi :* capitale des veines.

L'idiome indique souvent le caractère industriel des gens qui le parlent. C'est ainsi que chez les Bongos, peuple essentiellement agriculteur, *mondj*, qui dès l'origine était le nom du sorgho, objet principal de la culture du pays, ne désigne plus seulement le grain, mais toute espèce d'aliments, et a été pris pour radical du verbe manger. Tandis que chez les Niams-Niams, dont la chasse est le travail, c'est le mot *pouchyo*, nom de la viande, qui a reçu la même extension.

D'une variété infinie sont les noms personnels. Parmi les cent Bongos que j'ai mesurés, c'est tout au plus si j'en ai trouvé cinq dont l'appellation fût portée par un autre. Généralement c'est le nom d'un animal ou d'un arbre que les parents choisissent pour le nouveau-né ; il est rare qu'une particularité individuelle serve à désigner la personne.

Au milieu du réseau que forment les tribus africaines, tribus de cent langues différentes, on aurait beaucoup de mal à retrouver le fil qui conduirait au point de départ. Tout est mêlé, tout s'enchevêtre; il n'est pas une coutume, pas une superstition observée dans tel endroit, qui ne se rencontre ailleurs avec plus ou moins d'exactitude. On ne trouve pas une arme, pas un dessin, que l'on puisse déclarer la propriété exclusive de telle ou telle peuplade. Du nord au sud, d'un rivage à l'autre, ce qui vous paraît original est une répétition plus ou moins complète : modifié dans la forme, c'est toujours ce qui existe déjà. En Afrique, la nouveauté ne sort que des mains de la nature.

Si on pouvait saisir à la fois tout ce qui maintenant est connu au sujet du langage, de la race, de l'industrie, de l'histoire, de la psychologie des habitants de cette partie du monde, on aurait sous les yeux la preuve d'un mélange de peuples sans précédent. Et néanmoins, si vertigineuse que pût être cette confusion, il en surgirait le trait frappant d'une origine commune. Il est impossible de parcourir le pays sans voir, qu'au-dessus de la multitude des différences locales, règne un principe d'unité qui relie entre eux la plupart de ces peuples.

Revenant à la race bongo, élément de cette unité, si après en

avoir étudié le caractère et les mœurs, nous considérons l'ensemble des traits qu'elle nous a offerts, la question suivante s'impose à notre esprit : Quels sont les gens du centre de l'Afrique dont elle se rapproche le plus ? Toute réponse d'une valeur réelle, faite à cette demande, jetterait une vive clarté sur les dernières migrations des peuplades africaines. Malheureusement je ne peux émettre à ce sujet qu'une opinion dénuée de preuves ; mais pour moi, c'est avec les tribus qui entourent le lac Tchad, avec les Mousgous, les Massas, les Loggous, les Vandalas, que les Bongos ont le plus de similitude.

Je termine ce chapitre comme je l'ai commencé, et reprends l'image de la goutte d'eau qui va se perdre au sein de la mer. Comme elle, avant peu, la nation des Bongos aura disparu, engloutie sous le flot montant d'un peuple qui en effacera jusqu'au souvenir. Le temps est proche où cette race si bien douée, si perfectible, n'existera plus. La prise de possession méditée par l'Égypte ne peut manquer d'avoir ce résultat, qui sera le même pour les autres peuplades. Quelle que soit la tyrannie des Nubiens, elle laisse aux indigènes une portion de leur avoir ; mais après le Nubien arrive le Turc ; et celui-ci prend tout. Ce n'est pas sans raison que se maintient le proverbe né dans les pays qu'il a transformés en déserts : « Où le Turc a passé, l'herbe cesse de croître. »

CHAPITRE VIII.

Orage effroyable.—Feu du ciel. — Femmes foudroyées. — Fou de désespoir. — Échanges. — Domestication du chat sauvage. — Myriades d'insectes. — Caméléons et agames. — Fièvre. — Saison pluvieuse. — Météore splendide. — Repos de la nuit troublé par les prières. — Orgies. — Exorcisme. — Projet de suivre Abd-es-Sâmate. — Départ pour le sud. — Passage du Tondj. — Caractère de la forêt. — Paysage d'automne. — Waterbock. — Scène nocturne. — Chérifi. — État de guerre. — Zèriba Douggoû. — Désolation. — Persistance des mauvaises herbes, compagnes des plantes cultivées. — Effets de l'incendie annuel. — Zèriba Dagouddoû. — Ruines et squelettes humains. — Fourmilières. — Arrivée à Sabbi. — Une fête nocturne chez les Bongos. — Pays désolé. — *Cosmetornis*, engoulevent remarquable. — Animaux sauvages. — Mangouste rayée. — Mante religieuse. — Lions.—Chasse au caama.—Antilope et serpent tués du même coup.

Ma santé continuait à être excellente, et paraissait vouloir réfuter l'opinion répandue parmi nous, qu'un séjour d'une année près de l'équateur suffit pour anéantir les forces corporelle et morale d'un Européen. A l'égard de ceux qui vivent dans un repos nonchalant, au milieu de tous les raffinements du luxe, et qui loin d'entreprendre un voyage, reculent devant la fatigue de la moindre promenade, cette opinion peut être fondée ; surtout si l'Européen est en pays d'islam, où la paresse n'est pas moins contagieuse que le bâillement sur toute la terre. Mais pour l'homme actif qui ne se laisse pas détendre, qui travaille et qui se hâte, sachant qu'il n'a pas une minute à perdre, cette opinion manque de justesse : l'exercice de ses facultés lui conserve la vigueur et l'énergie qu'il avait dans le pays natal.

Quant à moi, je ne pouvais m'empêcher de comparer la saison pluvieuse que je terminais chez les Bongos, avec celle qu'en 1865 j'avais passée à Gallabat ; et j'étais frappé du contraste : ici, une vie animée, exempte d'inquiétude, une santé inébranlable, et les joies d'un commerce intime avec la nature ; là-bas, des alternatives perpétuelles de maladie et de convalescence, la crainte des rechutes, et l'accablement d'un esprit ennuyé.

Mais si heureusement que, pour moi, le temps passât chez

Ghattas, je n'y étais pas à l'abri de tout péril. Dans la nuit du 22 mai, vers deux heures, au milieu d'une pluie torrentielle, éclata un orage effroyable. Les roulements de la foudre, se précipitant avec le fracas de nombreuses avalanches, se répercutaient dans les bois, et serraient de près les éclairs, qui de tous côtés déchiraient la nuit. Soudain des cris déchirants, des cris de femme retentirent, et la clarté du jour remplaça les ténèbres. Je bondis hors de ma case; la hutte embrasée n'était qu'à vingt-cinq pas de ma couche; seul un grenier m'en séparait; quelques minutes, et la flamme aurait gagné ma demeure. Le sommeil heureusement n'était pas possible; car être surpris par le feu dans une maison de paille et de bambou, c'était une mort certaine.

A l'œuvre ! à l'œuvre ! et le sauvetage commença. La poudre d'abord; puis mon herbier et mes caisses furent mis en lieu sûr; les menus objets, les vêtements jetés dans des waterproofs et traînés au loin avec l'aide de mes hommes.

La moitié à peu près de mon avoir était hors de péril, lorsque le vent tourna, chassant la flamme dans une autre direction; et la toiture de la case qui brûlait venant à s'effondrer, le chaume saturé d'eau arrêta l'incendie.

Nous pûmes alors reprendre haleine et regarder autour de nous. Je fus terrifié en pensant à la ruine qui avait failli m'atteindre. Sans ressources d'aucun genre, complétement nu, qu'aurais-je pu faire? Regagner Khartoum avant un an d'absence et ma tâche inaccomplie! Je me sentais défaillir : le péril était conjuré; mais savais-je ce que l'avenir me réservait, et si cette nuit fatale n'était pas le prélude d'une autre où, pour moi, l'épreuve serait plus amère?

L'habitation que le feu avait détruite contenait sept femmes Six d'entre elles avaient été foudroyées; la septième, non touchée par la foudre, était parvenue à s'échapper de la hutte, mais à moitié morte de ses brûlures. Au matin, lorsqu'on eut écarté les débris fumants, on trouva les six femmes carbonisées, gisant dans la pose où le tonnerre les avait surprises. Elles formaient un horrible spectacle, que les indigènes ne purent regarder sans frémir; tandis que les Niams-Niams — des esclaves d'importation récente — ne déguisaient pas l'appétit qu'éveillait en eux l'odeur de chair brûlée qui sortait des décombres.

Pour le voyageur, l'incendie est peut-être ce qu'il y a de plus redoutable. Cette nuit me laissa d'horribles angoisses; le sou-

venir m'en poursuivait dans mes rêves. Je ne pouvais me défendre des pressentiments qui venaient m'assaillir, et qui avaient été si près de se réaliser.

Parmi les femmes que le tonnerre avait frappées, se trouvait la bien-aimée d'un de nos soldats ; le malheureux éprouva un tel désespoir qu'il en devint fou ; et, dans son égarement, il donna beaucoup d'embarras à ceux qui l'entouraient. Jamais, du moins que je sache, un pareil exemple d'amour n'avait été vu dans le pays.

Inférieur, comme distribution, à certaines zèribas, dont l'écartement des huttes diminuait de beaucoup les risques d'incendie général, l'établissement de Ghattas avait, sous d'autres rapports, de si grands avantages qu'on oubliait ses inconvénients. Les environs offraient plus de sécurité, les vivres abondaient, les moustiques étaient rares, les fourmis blanches peu nombreuses. Tous les matins je voyais apparaître les Dinkas du voisinage qui venaient me vendre leurs produits. J'étais, de la sorte, largement pourvu, non-seulement d'ignames et d'arachides, approvisionné d'huile et de miel de qualité irréprochable, mais encore de tout le sorgho dont j'avais besoin pour mes gens. Souvent, en outre, avec leurs denrées, mes pourvoyeurs m'offraient des objets curieux d'histoire naturelle ; et au fort de la saison pluvieuse, je pus, en me procurant des œufs d'oie, d'outarde, même d'autruche, suppléer à l'insuffisance des produits de ma basse-cour.

Ces marchés, qui attiraient beaucoup de monde, me fournirent l'occasion de mesurer une grande quantité d'indigènes, non-seulement sous le rapport de la stature, mais des diverses parties du corps ; sorte de travail auquel je me livrai avec une extrême ardeur. Si bien qu'à la fin de l'année, j'avais un tableau où figuraient déjà, sous quarante titres différents, des mesures rigoureusement prises sur plus de deux cents individus. Par malheur, il m'en est resté peu de chose.

Pendant nos longues séances, les naturels m'adressaient des questions sans nombre ; et souvent je leur exposais mes dessins et mes gravures. Tout ce que je leur faisais voir les plongeait dans le ravissement ; ils demandaient alors, d'un air étonné, pourquoi les Turcs ne leur avaient pas montré tout cela, et s'écriaient que cela devait être un pays merveilleux que l'endroit où se fabriquaient les machines et les fusils.

J'avais aussi la visite des Nubiens, qui parfois y mettaient plus d'assiduité que je n'aurais voulu. Ils arrivaient souvent de

très-bonne heure; et je ne pouvais avoir un peu de liberté qu'en leur donnant à regarder ceux de mes livres où il était parlé de l'Afrique. Les illustrations du Tour du Monde, celles du Journal de Speke et des Aventures de chasse de Baker, devenaient également la source de questions interminables. Mes visiteurs exprimaient hautement leur approbation et couronnaient leurs éloges en s'écriant : *Béziâtou!* (mille fois ressemblant!) Le Journal de Speke fut bientôt connu dans la zèriba sous le nom d'Histoire de Kamrahse, et celui de Baker fut appelé le Livre du Tueur d'Éléphants.

Au commencement de septembre, je pus expédier au mechra les trésors que j'avais recueillis, et les faire passer en Europe par la route de Khartoum. L'envoi se composait de plus de quarante ballots, dont la confection avait demandé bien des jours de travail, principalement pour coudre toutes les peaux qui en formaient les enveloppes, et qui devaient encore donner plus de peine quand il faudrait les ouvrir; car, dans la traversée du désert, il n'est pas rare que la peau se racornisse au point d'avoir la dureté du fer-blanc.

Pour protéger mes ballots contre l'humidité et pour empêcher leur contenu d'être attaqué par les insectes, ou rongé par les rats, je les avais d'abord enveloppés de caoutchouc. Celui-ci, que je m'étais procuré sans peine, m'avait été fourni par le carpodinus, que les Bongos appellent *mono*. Pendant qu'il était frais, c'est-à-dire ayant la consistance de la crème, je l'avais étendu, comme un vernis, sur du linge ou sur du papier. Pas un insecte ne l'a traversé, et tous mes colis sont arrivés sains et saufs, malgré un voyage de plus d'un an. Moins bon pour cet office est le caoutchouc du figuier ou celui de l'arbre à beurre, qui, n'offrant pas la même liaison, s'étend moins vite et avec moins d'égalité.

La quantité d'ivoire expédiée par les gens de Ghattas, et qui représentait la récolte de toute l'année, était de quatre cents charges, formant à peu près deux cent vingt quintaux, dont la valeur, à Khartoum, devait être, en chiffres ronds, de vingt mille thalaris, c'est-à-dire cent mille francs. Pour arriver à ce chiffre, n'oublions pas que trois cents éléphants, si ce n'est plus, avaient dû perdre la vie.

Bien que chez Ghattas on ne fût pas envahi par les termites, ainsi qu'il arrive dans beaucoup de zèribas, je n'en étais pas moins assiégé par une foule d'insectes; et, comme

tous ceux qui parcourent l'Afrique, je dus m'habituer à cette vermine.

Le manque d'espace était l'une de mes misères. Je n'étais guère plus à l'aise dans ma hutte qu'on ne pourrait l'être dans un garde-meuble encombré; je ne possédais ni coffre ni armoire, et j'étais obligé de déballer et de remballer sans cesse les mille objets de mon équipement. La charpente circulaire qui soutenait ma toiture augmentait, il est vrai, la place dont je pouvais disposer; des sacs, contenant mes habits et mon linge, y étaient appendus; et une foule de brimborions furent plantés dans lè chaume. Mais avec toutes ces richesses à défendre, il n'était pas étonnant que je fusse en conflit perpétuel avec les rats, les grillons et les blattes, et que ces dévorants ne devinssent pour moi une source d'amertume.

Le seul moyen qui pût réellement empêcher un objet quelconque d'être mis en miettes était de le suspendre; mais tout mon bagage ne pouvait pas être en l'air; et voici la méthode que j'employai pour en écarter les rats. L'un des animaux les plus communs du pays est le chat des steppes, le chat ganté (*felis maniculata*). Bien que les indigènes n'en aient pas fait un animal domestique, ils ne laissent pas de s'en servir. Beaucoup d'entre eux vont le prendre quand il est jeune, et l'habituent sans peine à rester dans leurs cases et dans leurs enclos, où il se livre naturellement à la chasse des petits rongeurs. Je me procurai plusieurs de ces chats, qui, après avoir été mis à l'attache pendant quelques jours, perdirent beaucoup de leur sauvagerie et s'accommodèrent à la vie intérieure, jusqu'à me rappeler, par leurs manières et par leurs habitudes, notre chat de foyer, qui, du reste, a la même origine. Le soir, je les attachais à ceux de mes ballots qui avaient à craindre les attaques des rats, et j'allai me coucher, parfaitement tranquille à cet égard.

Mais il n'en était pas de même au sujet des grillons; rien n'empêchait leurs ravages; ils pénétraient dans mes plus fortes caisses, faisaient des trous dans mes sacs, et rongeaient mes habits et mon linge. Quelque temps après je reçus de Khartoum une provision de borax qui mit fin à leurs dégâts.

L'établissement des larves xylophages dans les bambous, dont ma case était faite, devint alors un fléau d'un nouveau genre. Personnellement, il m'était fort égal que l'édifice s'effondrât un peu plus tôt ou un peu plus tard; mais en attendant il était fort désagréable qu'une ondée incessante de poudre jaune tombât sur

tout ce qu'il y avait dans la pièce; mon lit, mes paquets, mes ustensiles, mes plantes et moi-même se revêtaient d'une couche de poussière de l'épaisseur du doigt; j'en perdais patience.

Un autre insecte irritant que l'on voyait dans toutes les cases, et qui, par conséquent, habitait la mienne, était une guêpe de cinq centimètres de longueur, l'*eumenes tinctor*. Associée à huit ou dix autres, l'active bestiole construisait, près de la pointe de ma toiture, juste au milieu de la chambre, un nid volumineux; et, dans ses allées et venues, d'un vol rapide, s'abattant pour franchir la porte basse, elle était constamment en collision avec mon visage; or, sa piqûre était bien autrement douloureuse que celle d'une abeille. Toute l'année je fus en lutte avec ces guêpes, qui d'ailleurs étaient d'une grande beauté, ayant des ailes brillantes, d'un violet magnifique. J'essayai, à plusieurs reprises, de détruire la ruche faite avec beaucoup d'art, et ne pus y parvenir qu'après en avoir attrapé les propriétaires une à une, au moyen d'un filet à papillon.

Dans toute la région tropicale, des lézards, d'espèce inoffensive, peuvent se compter au nombre des habitants ordinaires de chaque demeure. La mienne était animée par deux scinques à la robe élégante; deux *euprepes*, le *quinquelineatus* et le *pleurostictus*, tandis que le gracieux gecko (*l'hemidactyle verruculé*) en parcourait les murailles non moins souvent qu'en Égypte et en Nubie. Mais beaucoup plus nombreux était l'agame sociable (*agama colonorum*) dont les hochements de tête exaspéraient les Nubiens, qui s'imaginaient que c'était le diable se moquant de leurs prières.

J'avais précédemment vu cette espèce dans les rochers qui surplombent les vallées désertes des bords de la mer Rouge, sur la côte égyptienne; mais ici elle n'était pas moins commune dans les habitations que dans les bois.

Le mâle, dont la tête est d'un orangé très-vif, se découvre de loin. Rien de plus drôle que les mouvements de ces lézards quand ils voient quelqu'un approcher de l'arbre sur lequel ils vont et viennent. Tout d'abord ils passent de l'autre côté de la tige et s'arrêtent de temps en temps pour regarder l'intrus, faisant halte sur une branche, puis sur une autre, et vous examinant de leurs grands yeux si expressifs. Toutefois, dans cette province, leur séjour favori est la charpente des vieilles palissades, où ils s'attroupent par milliers.

Je fus très-surpris du grand nombre de caméléons, qui, au

début de la saison pluvieuse, se réunissaient par endroits sur le feuillage naissant. L'espèce commune d'Afrique atteint, dans ce pays-ci, une taille exceptionnelle; j'en ai vu des exemplaires d'une longueur de vingt-cinq centimètres. Non moins abondant est le caméléon *lævigatus*, petit et mince, et qui n'a pas au même degré la faculté de changer de couleur. L'indépendance de ses yeux, et leur roulement si bizarre, me servaient à produire sur les Nubiens le même effet que le dodelinage de l'agame, au sujet de leurs prières. « Avec un œil en haut et l'autre en bas, à qui ressemble-t-il? leur demandais-je. N'est-ce pas à un faki, dont un regard est levé au ciel où est Dieu; tandis que l'autre s'abaisse vers la terre où sont les thalaris? »

Complétement indemne de la fièvre, je n'en continuai pas moins à prendre tous les jours mes dix ou douze grains de quinine, pendant les mois de mars et d'avril. Puis la chaleur ayant diminué, et la saison pluvieuse étant moins insalubre dans toute sa force qu'au début, je diminuai peu à peu la dose, jusqu'à cesser entièrement l'emploi du tonique en juin et en juillet. Toutefois la quinine resta mon seul remède. Si je m'étais refroidi, si j'avais été trempé ou que ma digestion eût été pénible, j'y avais recours immédiatement, sachant que dans cette région le plus petit malaise ouvre la porte à la fièvre, qui ne manque pas d'en profiter. Au premier vertige, au moindre frisson, à la moindre faiblesse dans les membres, je me tenais pour averti, et m'empressais d'éloigner le maudit visiteur, dont ce léger symptôme annonçait l'approche.

Ainsi que je l'avais remarqué, la fièvre était commune dans les zèribas; l'un de mes hommes, celui que j'avais amené d'Égypte, en eut même une attaque si violente que sa santé en fut profondément altérée, et que je dus profiter du départ des bateaux pour le renvoyer chez lui. Mes Nubiens eurent également quelques accès de fièvre, mais d'un caractère moins grave.

Je m'étais attendu à une chute d'eau beaucoup plus abondante; et, jusqu'à la fin, la saison pluvieuse excita ma surprise. Bien que ladite saison ait ici une durée plus longue, il y tombe moins d'eau qu'à Gallabat et dans le Haut-Sennaar, où le kharif débute au mois de mai, pour finir au commencement d'octobre. Dans ces deux localités, il pleut à verse toute la nuit, presque sans exception, depuis le coucher du soleil jusqu'au point du jour; et l'on considère comme un tour de force d'aller en babouches d'une maison à l'autre. Ici, la pluie n'arrive guère que dans l'après-

midi, pour s'arrêter le soir; et les babouches sont très-suffisantes même dans les endroits où le sol n'est pas rocheux. Toutefois la marche doit s'y accomplir dans la matinée; les étapes sont dès lors nécessairement plus courtes dans ce pays-ci que dans l'autre, et dans la saison pluvieuse que dans la saison sèche. En thèse générale, et cette règle paraît s'appliquer à toute la région des tropiques, si le temps est clair au lever du soleil, ou ne tarde pas à s'éclaircir, on peut être assuré que la pluie ne tombera que quatre ou cinq heures après.

A Gallabat, la plupart des légumes européens souffrent de l'excès d'humidité; les uns périssent, les autres dégénèrent et tournent simplement en herbe. Ici, du mois de mai jusqu'au mois d'août, j'en ai cultivé de mainte espèce, avec succès, usant pour cela des intervalles de quatre à six jours que les pluies laissaient entre elles.

Bref, en 1869, au cœur du pays des Bongos, par 7° 20′ de latitude nord, le kharif, ou saison pluvieuse, s'ouvrit en mars par quatre petites ondées. Il y eut en avril sept grandes averses; en mai sept chutes d'eau abondantes, mais seulement de quelques heures. En juin dix nouvelles chutes; onze en juillet; douze dans le mois suivant; et pas une seule fois la pluie n'a duré toute la journée. Jusqu'au mois de juin elle a été accompagnée de tempêtes ou d'orages, dont, à partir de cette époque, la violence a diminué graduellement, et qui ont fini par ne plus rien être. En 1863, Heuglin avait fait la même remarque.

Vers la fin de juillet, en même temps que cessaient les orages, il se fit dans la température une modification complète et des plus agréables. Excepté quelques après-midi, pendant lesquelles le thermomètre indiqua trente-cinq degrés dans les cases et trente-deux ou trente-trois en plein air, ce qui jusque-là était le chiffre habituel, j'eus rarement à inscrire plus de vingt-cinq degrés centigrades, chaleur normale des étés de nos pays. Cet abaissement de la température est d'autant mieux accueilli par l'Européen qu'elle le délivre des urticaires perpétuels dont il est affligé par suite d'un excès de transpiration qui irrite la peau et l'enflamme.

Ce fut au mechra, le 2 mars, qu'en 1869 je vis tomber la première pluie de l'année; quinze jours après, le 16 du mois, le vent changea, pour la première fois, de direction dominante et se fixa au sud-ouest.

L'uniformité de climat qui existe dans toute la région équa-

toriale de l'Afrique, jointe à l'absence de ces chaînes de montagnes qui traversent l'Asie dans toutes les directions, a puissamment contribué à étendre les limites de l'habitat de certaines plantes. Ne rencontrant aucun obstacle, les moussons franchissent le continent dans toute sa largeur. Nulle part, entre les deux points du zénith solaire, on n'a constaté là, d'une manière authentique, de rupture dans la saison pluvieuse. Bien que sur les terrains nord-ouest d'Abyssinie, en raison de l'influence des montagnes, les pluies semblent confuses, on peut néanmoins suivre la trace du kharif; mais tous les facteurs dont le total permettrait d'établir le fait avec certitude n'ont pu être observés pendant le bref séjour d'un voyageur.

De même, dans toutes mes courses vers le sud, je n'ai trouvé nulle part d'indication qui témoignât de la fusion de deux saisons pluvieuses en une seule, de manière à entretenir le renouvellement de la végétation. Pas même chez les Mombouttous, par 3° de latitude nord, la périodicité du développement des feuilles ne semble être en défaut. On y trouve quelques endroits où toute l'année le sol est humide, et qui paraissent faire exception; mais dans ce pays même, à cette basse latitude, il y a une saison sèche et une saison pluvieuse non moins tranchées qu'en Nubie, sous le quinzième parallèle.

Le 18 mai, entre cinq et six heures du soir, comme j'étais dans ma case, écrivant mon journal, je m'entendis appeler vivement par mes serviteurs; ils me pressaient d'accourir pour être témoin d'un phénomène qui se déployait au sud-ouest. De grandes masses de nuages couvraient le soleil déclinant, tandis qu'au bas des lourds cumulus, ruisselaient des flots dorés, inondant tout l'horizon. Pareils à des monts entassés qu'auraient entourés des glaces éblouissantes, à reflets verdâtres, et des avalanches sans nombre, les nuages du milieu de ce groupe colossal roulaient majestueusement vers le nord. Tout à coup, dans la partie enflammée du couchant, le sombre amas prit à son extrémité supérieure la forme de trois vastes coupoles, dont une lumière d'une splendeur inconnue ceignit la triple courbe. Les tons les plus riches teignirent des couleurs du prisme le milieu de cette bordure éclatante; et chacun des trois dômes fut surmonté d'un arc-en-ciel, placé entre deux ceintures lumineuses. Trois groupes de rayons ombrés, ne s'élevant pas directement du soleil, mais, comme s'il y avait eu double parhélie, surgissant au-dessus des trois arches, dans la direction même des coupoles,

embrassaient tout le firmament; et de petits groupes de rayons secondaires, de même nature, s'échappaient du point d'intersection des trois parties de l'arc-en-ciel.

Tyndal a vu en Algérie un phénomène solaire qui offrait également des faisceaux de rayons en éventail, formés de lumière et d'ombre. Pour lui ces groupes de raies obscures, alternant avec des raies lumineuses, résulteraient de la présence de petits nuages épais et de masse inégale, flottant dans un brouillard vivement éclairé.

L'arc-en-ciel dans sa partie la plus voisine des nuages, c'est-à-dire la plus rapprochée du soleil, avait une couleur si frappante que le regard en était saisi. C'était d'ailleurs un spectacle à ne jamais oublier. Il dura cinq minutes; ce qui me donna le temps de prendre du pastel et d'en faire l'esquisse.

A part une troisième excursion au bord du Tondj, excursion que je fis en septembre, et dans laquelle mon herbier s'enrichit d'acquisitions précieuses, mes jours s'écoulaient à la zèriba sans amener d'incidents qui méritent d'être racontés.

Retenu à l'établissement jusqu'à la fin de la mousson, je profitai des ressources qu'il pouvait m'offrir. Ainsi que je l'ai dit plus haut, je mesurai les gens du voisinage, apportant dans ce travail une grande persévérance, y dépensant beaucoup de peine, et je peux dire beaucoup de savon. Il y avait là des centaines de porteurs qui me fournirent les éléments d'études comparatives sur les races du pays. Je fis de nombreux dessins des types les plus remarquables, et pris une quantité de notes, dont j'ai donné le résumé dans les pages précédentes. Enfin je consacrai beaucoup de temps à l'étude des dialectes de la province, et trouvai, à cet égard, une aide précieuse parmi les esclaves des Nubiens, qui apprennent l'arabe avec une extrême facilité.

De temps à autre un épisode d'un haut comique nous apportait quelque distraction. Un jour la visite de l'intendant d'une zèriba étrangère nous fut annoncée, et Idrîs déploya toute son activité pour faire honneur à son collègue. C'était le vékil de Bizelli qu'on attendait : un nommé Ali, sous la garde duquel miss Tinné avait passé l'année la plus mémorable de son existence. Prête à saluer l'arrivée de ce personnage, toute la garnison était rangée sur deux lignes devant la porte de la zèriba. Le vékil répondait parfaitement à son nom, qui signifie grand et fort; il dépassait de la tête tous les gens de sa suite.

Magnifiquement vêtu, coiffé du turban des Croyants, les reins



Météore lumineux.

entourés d'un superbe hizam de Tripoli de Syrie, Ali s'avançait d'un air majestueux. Lorsqu'il atteignit nos deux colonnes, une première décharge éclata. La salve fut rendue; et les uns et les autres s'enveloppèrent mutuellement de fumée; l'enthousiasme était réciproque. Mais à peine l'écho du salut fut-il silencieux, que la cérémonie fut troublée par le cri de *roussâs! roussâs!* (du plomb, du plomb), et un soldat, s'élançant hors des rangs, jeta son mousquet par terre d'un air affolé. Le fait est que son camarade d'en face ayant oublié de décharger son vieux fusil, lui avait envoyé dans les jambes tout le plomb destiné aux canards des marais voisins. Le pauvre diable invoqua mon assistance; mais je n'avais aucun des instruments nécessaires pour lui enlever ses grains de plomb, et ne pouvais lui donner d'autres secours que celui de mes paroles; je m'efforçai donc de l'apaiser en lui citant des textes fatalistes et en le recommandant à la merci d'Allah.

Il était assez rare qu'une semaine s'écoulât sans amener pareil accident, auquel moi-même j'étais continuellement exposé; et à chaque instant mon adresse chirurgicale était mise en réquisition, soit pour bander une fracture, soit pour extraire une balle égarée; mais comme ordinairement plomb et balles étaient dans les jambes, non moins ordinairement je les laissais à leur place.

Bien que la fatigue que je prenais pendant le jour me rendît le sommeil doublement précieux, il m'était difficile de dormir avec les habitudes de piété de mes hommes. A certains moments leurs prières éternelles se changeaient en clameurs qui se prolongeaient fort avant dans la nuit, et auxquelles je ne me suis jamais habitué; ma tolérance s'y épuisait, il y avait de quoi en perdre la tête. Brochant sur le tout, arrivèrent des fakis du Darfour dont les pieux exercices dominèrent tous les autres. Dans un jargon absolument incompréhensible aux gens de Khartoum, ils récitaient les versets du Coran, et le faisaient avec la bruyante monotonie d'un moulin. Si bons musulmans que fussent mes serviteurs, ils en perdirent patience; et, prenant mon parti, ils chassèrent lesdits prêtres des environs de ma case. Avaient-ils moins de ferveur, ou étaient-ils jaloux de la ronflante érudition de ces Darfouriens? Je ne saurais le dire; mais l'énergie qu'ils déployèrent dans cette besogne me rappela celle que montrèrent, en pareille circonstance, les officiers du gouverneur libéro-tyrannique de Souakine. Pendant mon dernier séjour dans cette ville,

Mountass-Bey avait eu l'audace inouïe d'envoyer ses kavas dans le voisinage de la mosquée, avec mission d'user largement du courbatch si les prières nocturnes ne s'arrêtaient pas. Il avait en même temps fait dire aux prêtres que s'ils voulaient invoquer Dieu, ils n'avaient pas besoin de crier pour cela, Allah entendant la voix basse tout aussi bien que les hurlements. Pareille témérité ne s'était jamais vue depuis la création du monde.

Idrîs, notre gouverneur, possédait onze garçons, tous à peu près du même âge, ce qui est facile à expliquer par le nombre de ses femmes. Il avait fondé pour cette jeunesse, à laquelle étaient réunis les enfants mâles des autres résidents, une institution dans le genre des écoles juives; or, pas un de ceux qui ont assisté aux exercices pratiqués dans ces écoles n'ont oublié l'impression qui en résulte pour l'oreille. Quatre fois dans les vingt-quatre heures, à des intervalles réguliers, retentissait dans la classe de nos petits Nubiens un chœur nombreux, composé de bourdonnements et de cris poussés dans tous les tons. Au milieu de ce bruit indescriptible, passaient les admonitions du maître et le sifflement du courbatch, qui était suivi des hurlements du petit frappé, et qui ne manquait jamais de faire hausser toutes les voix, et de leur donner plus de vigueur. Il y avait une classe avant le coucher du soleil, une autre peu de temps après, de telle sorte qu'on n'avait pas de repos. Toutefois le bruit de l'école m'exaspérait moins que celui des prières; car si mauvaise que nous parût la méthode employée, le but de l'institution était louable.

A certains moments les orgies nocturnes faisaient fureur, et cela sous le futile prétexte que les moustiques ne permettaient pas de dormir. Dès qu'ils avaient bu une certaine quantité de leur affreuse mérissa, les Nubiens donnaient cours à leur ivresse en frappant sur les tams-tams qui se trouvaient à l'entrée de la palissade, autant dire à ma porte. C'était pour moi une épine dans l'œil; et comme le supplice avait duré assez longtemps, je pris la liberté d'asperger la peau des tambours avec de l'acide muriatique, de telle façon qu'au premier coup de baguette elle se fendit. En attendant que les tams-tams fussent réparés, j'eus un peu de soulagement.

Une autre cause de tapage nocturne était l'exorcisme auquel parfois se livraient les magiciens. J'essayai de leur faire entendre que d'habiles conjureurs chassaient les démons aussi bien à la clarté du soleil qu'à la faveur de la nuit; mais ils ne voulu-

rent pas se laisser convaincre. Il y eut néanmoins une circonstance où, par pitié, je laissai accomplir l'opération, bien que le vacarme fût tel qu'on ne l'eût pas toléré même en plein jour. Un Dinka, l'un de nos interprètes, dont la femme souffrait depuis longtemps d'une maladie chronique, avait été fort loin chercher un célèbre coyour, afin que celui-ci délivrât l'affligée.

L'incantation débuta de manière à ébranler le système nerveux le plus robuste; quels poumons! ils auraient lutté avec avantage contre un soufflet de forge mû par la vapeur. C'était du reste cette puissance qui avait fait la réputation du sorcier.

D'une voix perçante — quelque chose comme le cri d'une poule effrayée, mais d'une force mille fois plus grande, — le magicien commença l'exorcisme, qui se divisa en plusieurs parties. Le premier acte ne dura pas moins de deux heures; il faut l'avoir entendu pour s'en faire une idée. On m'assura que ce prélude était nécessaire pour intimider le mauvais esprit et pour l'obliger à répondre; dans tous les cas son omission eût fait manquer l'entreprise. La ventriloquie vint ensuite au secours de l'opérateur; et il s'établit un dialogue entre celui-ci et le démon qui possédait la malade. Ce dialogue fut un interrogatoire dans lequel le sorcier demanda au mauvais esprit comment il s'appelait, depuis combien de temps il avait pris possession de la femme, d'où il venait, quelle était son espèce, son origine, sa parenté?

Après avoir questionné pendant une heure, et s'être fait donner tous les renseignements dont il avait besoin, le coyour se précipita vers la forêt, d'où il rapporta une herbe ou une racine qui souvent, en effet, contribue à la guérison. Toute la scène me rappela vivement les jongleries de nos charlatans, et autres guérisseurs merveilleux, qui sous un nom fantastique imposent à la foule, comme nouveauté pharamineuse, quelque drogue des plus simples et connue depuis des siècles. Le boniment fait partie du métier; et sans tapage les affaires de ce genre n'iraient pas mieux en Europe qu'en Afrique.

La saison pluvieuse se termina à l'époque ordinaire. A l'exception de la course que j'avais faite en septembre, il y avait sept mois et demi que je n'avais quitté la zèriba, et ce fut avec joie que je saluai le retour de l'époque des voyages. Je faisais bien tous les jours ma promenade habituelle, mais elle n'aboutissait maintenant qu'à des endroits connus; chaque termitière, chaque arbre de quelque importance m'étaient devenus si familiers qu'ils

ne m'offraient plus nul intérêt. J'avais épuisé tous les trésors botaniques des environs; d'ailleurs, quand les pluies eurent cessé, le monde végétal s'y appauvrit d'une manière croissante. Il fallait sortir de ces limites étroites; et je me décidai à remettre mon sort entre les mains d'Abd-es-Sâmate, le Kénousien dont j'ai parlé plus haut. Cet homme généreux m'avait, à plusieurs reprises, invité à le suivre chez les Niams-Niams, me priant de me regarder comme son hôte et me promettant des porteurs qu'il s'engageait à défrayer. Mes gens, dont il était connu, me conseillaient d'accepter ses offres, disant qu'on pouvait se fier à sa parole.

En surplus des avantages qu'elle me présentait, et qui, seulement pour mes frais de transport, m'épargnaient une dépense d'un millier de dollars, cette invitation m'ouvrait une perspective bien autrement étendue que celle que je pouvais avoir avec mes compagnons ordinaires. Abd-es-Sâmate avait pénétré vers le Sud beaucoup plus loin que pas un autre, et franchi plusieurs fois la rivière des Mombouttous, ce cours d'eau problématique qui, disait-on, n'avait pas de rapport avec le Nil, et se dirigeait vers l'Ouest. Les gens de Ghattas, au contraire, bornaient leurs expéditions aux districts les plus voisins du pays des Niams-Niams.

Échanger la sécurité dont je jouissais alors pour les hasards d'un long voyage au centre de l'Afrique pouvait être discutable. Assurément c'était jouer gros jeu; mais le désir d'étendre le champ de mes investigations devenait irrésistible. La saison était en ma faveur, je devais en profiter; et mes regards ardents se tournaient vers le Sud et vers l'Est du côté de la région qui se déploie entre le Tondj et le Rohl; région inconnue aux Européens et cependant non moins soumise aux gens de Khartoum que celle où je me trouvais.

Abd-es-Sâmate, qui, de la façon la plus gracieuse, m'avait déjà fait une quantité de présents, — animaux et plantes rares, qu'il se donnait la peine de m'envoyer par des exprès, et jusqu'à vingt-cinq moutons à la fois, — me procura un jeune interprète, afin que je pusse apprendre le niam-niam; l'interprète lui appartenait et je n'eus pas même à le défrayer.

Les gens de Ghattas auraient voulu me détourner de mon projet. Ils me dépeignaient sous les couleurs les plus sombres les privations que j'aurais à subir dans le district du Kénousien. « Je trouverais là-bas des choses curieuses, des *antigates* (des anti-

quités) ; les bêtes sauvages ne me manqueraient pas et j'aurais une belle chasse; néanmoins je devais me préparer à toutes les horreurs de la famine. » Je pensais bien que les solitudes que nous aurions à traverser offriraient peu de ressources ; mais j'étais certain qu'Abd-es-Sâmate serait approvisionné de manière à me fournir des vivres, et que tout se bornerait à une question de quantité : ce qui n'avait pas grande importance.

Bref, Sâmate devant passer à la mi-novembre en revenant du mechra, je fis mes paquets en toute hâte et j'informai le gouverneur de mes intentions. Grande rumeur à la zèriba; tous les scribes de produire les pièces qui avaient été signées à Khartoum, et d'entreprendre de me démontrer que Ghattas, répondant sur sa tête de ce qui pouvait m'advenir, lui seul devait me recevoir et qu'Abd-es-Sâmate n'y avait aucun droit. Cet argument qui renversait les rôles, puisque les obligations étaient du côté de Ghattas, non du mien, fut aisément détruit; et je continuai mes préparatifs.

Toutes mes collections ayant été déposées dans une case particulière, où, confiées aux soins d'Idrîs, elles devaient rester jusqu'à mon retour, et l'époque du départ étant arrivée, je quittai la zèriba.

Trente-six ballots seulement composaient mes bagages. Mes Nubiens, trois esclaves et l'interprète que m'avait procuré mon hôte, formaient toute ma suite; mais la caravane à laquelle j'allais m'associer comptait deux cent cinquante hommes : soldats et porteurs. Nous la rejoignîmes à Koulongo au moment où s'achevaient les préparatifs nécessaires pour le passage du Tondj, dont la crue était alors au maximun.

Ce fut le 17 novembre qu'en réalité commença le voyage. Une heure de marche nous fit gagner la vallée que traverse la rivière. Quatre Bongos, chargés d'une sorte de couchette, m'attendaient là, avec ordre de me porter à travers les marais et les grandes herbes, ce qu'ils firent pendant une heure et sur leur tête, jusqu'à l'endroit où le Kénousien avait fait établir un bac. Celui-ci, construit en chaume, était un grand radeau sur lequel on déposa les bagages. La plupart des Bongos s'y cramponnèrent, tandis qu'une escouade d'habiles nageurs le remorquaient vers l'autre bord. Quant aux Nubiens, ils se remuaient dans l'eau avec une agilité de poissons, luttant contre le courant, et repêchant les colis, qui, dans ce passage tumultueux, perdaient leur équilibre.

Le Tondj avait là deux cents pieds de large; près de la rive droite, il coulait avec une vitesse de cent vingt pieds par minute. Au moment d'atterrir, me voyant épuisé par les efforts auxquels m'obligeait la violence du courant, des nageurs vinrent à mon secours, et me saisissant par les pieds et par les mains, ils me traînèrent comme un noyé.

De l'autre côté de l'eau, les effets de l'inondation se faisaient beaucoup moins sentir; et en quelques instants nous atteignîmes un escarpement rocheux qui bornait la route au midi. Parvenant à un peu plus de deux cents pieds d'altitude, nous vîmes se déployer la vaste dépression où serpentait la rivière, dont les méandres étaient indiqués par les roseaux qui en garnissaient les bords. Les miroirs de plusieurs lagunes étincelaient au soleil; et dans le lointain, se voyait une série d'ondulations boisées. Comme un fil sombre, jeté sur la verdure, notre caravane se déroulait au fond du paysage, ainsi qu'on le voit dans la gravure ci-jointe.

Un bouquet de bois décorait notre escarpement; j'y trouvai pour la première fois le *vatica*, nouvel arbre caractéristique de cette région, arbre de moyenne grandeur, ayant l'aspect de l'orme, et que désormais nous rencontrerions par groupes détachés. A côté du vatica, se montraient dans le sous-bois les types les plus frappants de la végétation du pays: l'*anona senegalensis* avec ses larges feuilles d'un vert bleu; le *grewia mollis*, buisson aux longues ramilles, d'où l'on tire une filasse abondante; le *boscia*, à feuilles de saule, qui appartient à la famille des capparidées, et qui est largement répandu dans toute la région du Nil.

L'heure était avancée lorsque les derniers de la bande eurent gagné le plateau, et l'on s'arrêta peu de temps après. Nous fîmes halte dans une petite zèriba qui appartenait à Ghattas, mais qui, par suite de la désertion des Bongos et de son accès difficile en temps de pluie, avait été abandonnée. Cet endroit, fort éloigné des autres établissements, était d'une désolation complète.

Un ruisseau, qui, en juillet et en août, devient une rivière considérable, passe auprès de cet ancien poste et va rejoindre le Tondj à une distance de quelques lieues. Il prend sa source dans la contrée des Madis, par 5° 10' de latitude nord; les Bongos l'appellent Doggoroû; mais dans le pays qui sépare les Bongos des Niams-Niams, il porte le nom de Léhsi. Nous remontâmes son cours pendant deux heures, sur un terrain qui ressemblait à un parc;



Vallée du Tondj.

puis nous entrâmes dans le fourré pour atteindre la rive. Nous trouvâmes une eau languissante, d'une largeur de trente pieds, et que nous traversâmes, mouillés tout au plus jusqu'à la ceinture. L'année suivante, à notre retour, le passage de cette rivière nous donna beaucoup de peine.

Au delà du Doggoroû, le pays s'élève graduellement pendant plus de quarante milles. C'est la première montée de quelque importance que j'aie rencontrée au sud du Bahr-el-Ghazal. D'après les indigènes, cette large projection des hautes terres méridionales constitue la ligne de faîte qui, d'abord, sépare les eaux du Roah ou Dyaou de celles du Tondj, réunies plus tard dans le pays des Dinkas.

Lorsque, marchant au sud-est, nous eûmes fait le tiers du chemin que nous avions à franchir pour gagner Sabbi (la zèriba de Sâmate), nous eûmes le territoire des Dinkas à notre gauche et à peu de distance. La tribu la plus voisine de cette nation était celle des Gohks, chez laquelle s'étaient réfugiés des Bongos en assez grand nombre, pour se soustraire à la rude oppression des Nubiens. Les Dinkas inspiraient aux envahisseurs une telle crainte, que depuis Malzac, le Français bien connu qui pendant plusieurs années eut des établissements au bord du Rohl, pas un traitant n'avait essayé de fonder une station dans leur district. Leur richesse en bêtes bovines était la seule chose qui fît braver cette crainte; et les bandes qui pénétraient dans le pays, pour y faire des razzias, avaient grand soin d'éviter l'effusion du sang.

Dans la dernière étape que nous fîmes entre le Tondj et le Doggoroû, nous tombâmes à diverses reprises sur des traces d'éléphant; mais pas une des fosses que l'on avait creusées dans l'espoir d'y prendre les colosses n'avait été remplie. L'éléphant paraît suivre de préférence les petits sentiers que l'homme s'est ouverts dans les grandes herbes, bien que ces chemins battus soient quatre fois moins larges qu'il ne faudrait pour que son énorme corps y passât avec aisance.

Nous n'étions plus dans la saison humide; l'incendie des steppes avait eu lieu; et le paysage me rappelait singulièrement notre fin d'automne. Non-seulement beaucoup d'arbres étaient nus; mais dans tous les endroits que le feu avait épargnés, le sol était jonché de feuilles mortes, ou couvert d'herbe sèche.

Parmi les arbres des massifs qui avaient gardé leur verdure se remarquait l'*humboldtia*, dont les gousses, d'un pied de long, renferment des graines de la dimension d'un dollar, et qui abrite

de ses feuilles colossales les plantes des bois où il abonde; arbre charmant, qui est l'une des gloires de ces parcs naturels. Les vives couleurs du jeune feuillage qui l'entoure et qui est celui des rejets qu'émettent ses racines, feuillage tantôt d'un rouge éclatant ou pourpré, tantôt brun ou jaune, contribue puissamment à l'effet que produit l'humboldtia. On pénètre sans peine dans les bosquets où il se trouve, bosquets nombreux qui animent continuellement ces vastes solitudes.

Ce soir-là nous nous arrêtâmes dans une clairière, où le camp



Antilope ellipsiprymna.

fut établi. Un grand nombre d'antilopes avaient été vues pendant le jour; on en avait abattu une quantité considérable. Elles appartenaient à l'espèce des waterboks (*egoceros ellipsiprymnus*), dont la tête est caractérisée par un véritable mufle et par de belles cornes annelées, d'une courbe des plus harmonieuses.

L'égocère dont nous parlons habite principalement les forêts épaisses, où il vit seul ou par petits groupes. Il est d'une atteinte facile, en raison de la blancheur de ses flancs, qui brille dans l'ombre et trahit sa présence. Couverte d'un poil long et soyeux, sa robe constitue chez les Niams-Niams une parure très-estimée. Bien qu'elle soit un peu maigre, la venaison des jeunes m'a paru excellente.

Au point du jour, de toutes nos antilopes il ne restait plus que les squelettes, ou plutôt leurs fragments; ni la peau ni les cartilages n'avaient rebuté les mangeurs. L'homme vorace avale ce que dédaignent les bêtes de proie; celles-ci rejettent les parties sèches et dures; mais nos gens, après l'avoir fait griller, avaient mangé le cuir; et ils avaient fendu les os pour en avoir la moelle. Dans cette région, sur toutes les lignes de la traite, de même que dans les anciennes cavernes, des os brisés témoignent du passage de l'homme, tandis que les os rongés indiquent seulement la présence des chacals, des lions, des hyènes et autres carnassiers.

Quel est celui qui, voyageant sous les tropiques, ne s'y est pas enivré de la splendeur des nuits éclairées par la lune, et qui, plus tard, n'a pas fait de ce tableau incomparable une description que tout le monde a pu lire? Après une longue marche sous un soleil dévorant, il peut arriver néanmoins qu'on soit trop fatigué pour jouir de ces merveilles. Couché sur le dos, indifférent au spectacle qui vous entoure, on regarde avec des yeux distraits, qui ne tardent pas à se fermer; et sans en avoir conscience on perd l'extase la plus poétique qu'il soit donné à l'homme de connaître.

Bientôt des nuages floconneux, et sans nombre, couvrent le ciel, puis se séparent comme les fragments d'un lit de glace fondante. Ils s'écartent; dans les intervalles apparaît la voûte profonde et noire. Les brèches s'élargissent toujours, les étoiles sont plus nombreuses; les derniers flocons s'éloignent; le ciel, sans nuage, est resplendissant; la lune, entourée d'un halo brillant et rougeâtre, répand sa lumière argentée sur le dernier traînard.

Pendant ce temps-là, au fond des bois, retentit le bruit confus d'un marché, tumulte babillard que domine, par moments, la voix impérative d'un chef. De nouveaux feux s'allument, ils doublent la clarté du bivac et jettent dans la feuillée obscure des lueurs sans nombre. Chaque porteur, afin de s'abriter contre le froid de la nuit, cherche à se couvrir de cendre. Des tourbillons de fumée s'élèvent de toute part; les yeux vous brûlent; le sommeil devient impossible, et l'attention se reporte de nouveau sur les orbes mouvants qui brillent au ciel. Le regard s'abaisse; et il vous semble que le rideau d'un théâtre s'est levé pour vous montrer une scène du monde infernal, où des centaines de diables noirs rôtissent devant les énormes flammes du ténébreux séjour. J'ai vu ce tableau nocturne chaque fois que, dans nos marches, la caravane était nombreuse.

Le troisième jour, vers midi, après avoir fait environ seize lieues, à partir de Koulongo, nous arrivâmes à Douggoû, principale zèriba de Chérifi, qui avait de petits États dans ces régions lointaines. Malgré l'étendue presque sans bornes où il pouvait agir, Chérifi était en hostilités ouvertes avec Abd-es-Sâmate. Le refus de la part de celui-ci de rendre une esclave qui, à la suite de mauvais traitements, s'était réfugiée dans un de ses postes, était le prétexte de la querelle; mais les combats qui s'en étaient suivis avaient fait de cette question de procédé une véritable guerre. Deux mois avant notre passage, la caravane qui portait au mechra l'ivoire d'Abd-es-Sâmate, et dont la cargaison était de trois cents charges, avait été attaquée par les gens de Chérifi. Les porteurs, sans défense, avaient jeté leurs fardeaux pour prendre la fuite; malgré cela, plusieurs d'entre eux avaient été massacrés, d'autres blessés grièvement. Les Nubiens de l'escorte avaient tranquillement regardé l'affaire; car il n'est pas d'affection pour leur maître qui les décide à tirer sur des compatriotes.

Le Kénousien était alors en plein désert, à cent cinquante milles de ses bateaux. Ne voulant pas se faire justice lui-même, il se rendit à marches forcées dans l'ouest, alla trouver plusieurs chefs de zèriba, et revint avec eux sur le théâtre de la lutte, afin que les gouverneurs pussent témoigner du fait. Mais c'était pendant les pluies; il y avait des centaines de milles à franchir; et avant la fin de l'enquête, le moment d'embarquer les marchandises était passé. Arrivé au mechra, le Kénousien trouva les eaux basses; il fut obligé de remettre à la saison suivante le départ de son ivoire, qui dut rester à l'embarcadère, exposé journellement au pillage des Dinkas.

Sâmate avait borné sa plainte à la réclamation des dommages-intérêts. Non-seulement Chérifi n'avait pas écouté la demande; mais il avait continué la guerre, poussant les gens du Kénousien à déserter, faisant commettre par les siens des actes de brigandage, et encourageant ses nègres à faire des incursions sur le territoire de son rival. Beaucoup de ces malheureux, jouets de la cupidité de l'instigateur de ces méfaits, y avaient perdu la vie; et ma collection de crânes s'enrichit de magnifiques spécimens recueillis sur la route. « C'est ici que les brigands m'ont attaqué, me dit Sâmate; tu l'as vu, et tu parleras pour moi. »

A une demi-lieue environ de la zèriba hostile, la caravane s'arrêta; et pour se montrer à l'ennemi d'une façon imposante, chacun revêtit ses plus beaux atours. L'instant d'après, nos soldats

se remirent en marche, parés des vives couleurs d'une perse tout battant neuf. La forme de ces vêtements, coupés à la turque, ne fut pas étrangère à la confiance que notre escorte prit en elle-même; et le Kénousien put se vanter d'avoir des troupes bien supérieures, non-seulement pour la tenue, mais pour la discipline, aux bandes désordonnées et couvertes de haillons, qui se voyaient dans la plupart des zèribas.

Toutes les précautions furent prises pour nous mettre à l'abri d'un coup de main. Des patrouilles furent envoyées de côté et d'autre, afin de protéger les flancs de la caravane, qui formait une ligne étendue. Nos gens aperçurent des Bongos embusqués dans les bois; mais ces derniers, voyant avec Sâmate l'homme blanc dont la présence était connue dans le pays, s'abstinrent de toute démonstration hostile.

Nous approchâmes donc de la zèriba sans être inquiétés. La caravane s'occupa de dresser le bivac; et tandis qu'elle s'installait en plein air, je recevais le meilleur accueil du frère de Chérifi, gouverneur de la station. Il était probable que celui-ci ne voudrait pas agir vis-à-vis d'un Franc de manière à se créer des embarras avec le gouvernement de Khartoum; néanmoins, je pensais malgré moi au danger que pouvaient courir mes bagages, à la difficulté qu'il y aurait à les défendre, surtout à les ressaisir en cas de détournement. Rien ne justifia mes craintes; et le lendemain matin nous étions en route.

Tout le district, à partir des bords du Tondj, comme je l'ai dit plus haut, s'élevait graduellement par des terrasses successives; pour atteindre la zèriba, qui s'appelait Douggoû, nom du chef de l'endroit, nous avions marché de colline en colline pendant une demi-lieue. Dans ce trajet, nulle eau courante n'avait été observée. Des highlands se voyaient à l'horizon, au sud-est et au sud-ouest; devant elles s'élevaient des monticules d'une hauteur de cent à deux cents pieds au-dessus de la vallée adjacente. L'un de ces monticules, situé au nord-est, à une faible distance de la zèriba, est couvert d'un fourré de bambous, d'ou sort, dans la saison des pluies, un ruisseau qui va rejoindre le Dyaou. Les cavernes profondément creusées dans la roche du terrain ferrugineux, roche de couleur rouge, me rappelèrent celle de Koulongo, avec ses myriades de chauves-souris (*phyllorina caffra*) et l'énorme quantité de guano que j'y avais rencontrée.

Entre le Tondj et le Dyaou, sur un espace de quelque soixante-dix milles, se voyaient encore il y a trois ans de grands villages

populeux. On n'y trouve plus aujourd'hui qu'un petit nombre de huttes, groupées autour des établissements de Chérifi et de ceux d'Abd-es-Sâmate. Depuis que les Dinkas en ont expulsé les Bongos, il n'y a plus que les éléphants et les antilopes qui cherchent pâture dans ces plaines fertiles. Parfois les débris carbonisés d'une bourgade se rencontrent dans le steppe; mais en général, les seuls vestiges de la demeure de l'homme sont dus à la persistance des mauvaises herbes, qui, partout, se mêlent aux plantes cultivées, et qui indiquent la place où furent les champs et les jardins. Je pourrais citer, pour cette région, de cinquante à soixante espèces de mauvaises herbes, qui correspondent à celles de notre pays, et qui semblent naître sous les pas des habitants. L'origine indienne du plus grand nombre de ces envahisseuses des cultures mérite de fixer l'attention. Leur présence est un indice tellement significatif du passage de l'homme, que leurs stations botaniques pourraient servir à l'histoire des migrations des peuples sauvages, non moins sûrement que les preuves tirées de l'idiome ou du caractère de la race.

Nous fîmes environ cinq lieues sur un terrain coupé de marais et de fondrières, reliquats de la saison pluvieuse, et nous arrivâmes à Daggoudoû, seconde zèriba de Chérifi, où ce dernier résidait alors.

A moitié chemin, nous nous étions arrêtés près des ruines d'un grand village bongo. Il y restait les débris d'une forte palissade, construite de la même manière que celles des zèribas. Un figuier superbe (*ficus lutea*), d'une grosseur énorme, déployait sa ramée à l'endroit qui avait été le centre du bourg, ainsi qu'on le voit généralement dans les communes des indigènes. Près de lui s'élevaient de nombreux tombeaux, formés de blocs de pierre, et décorés de poteaux bizarrement sculptés. Un peu plus loin, gisaient, en quantité considérable, les meules sur lesquelles le grain est réduit en farine, et qui, pendant quelques années encore, témoigneraient du passé. L'endroit s'appelait *Poghéo*, du nom de son ancien chef.

A peu de distance de là, nous avions trouvé un charmant ruisseau, appelé Matyoû, qui fuyait à l'ombre d'un épais taillis, en murmurant sur les dalles rouges de son lit rocheux, où, de temps à autre, il formait de légers rapides et de menues cascades.

Par suite de l'incendie annuel des steppes, la végétation avait beaucoup souffert, principalement dans les plaines élevées, où la plupart des arbres et des buissons étaient d'un aspect désolant.

Çà et là, dans ce paysage d'hiver, se remarquaient des arbres en pleine verdure, au milieu même de leurs frères dépouillés. Sous les tropiques, la chute des feuilles ne semble pas dépendre de la saison, mais plutôt de la formation du terrain et des influences locales.

Nous ne vîmes de serpent d'aucune espèce; il n'y en a pas dans le pays. Après avoir exploré chaque jour, pendant de longs mois, tous les fourrés de la province, traversé les grandes herbes, pénétré dans les jungles qui bordent les cours d'eau, je suis resté confondu de l'absence de ces reptiles. Les Nubiens expliquent le fait d'une manière que je ne serais pas loin d'accepter. Le pays, disent-ils, est rocheux; on n'y voit pas cette alluvion profonde, qui, pendant l'été, se fend dans tous les sens, et dont les crevasses rendent les courses à cheval si dangereuses dans le nord-est du Soudan. Il en résulte que les serpents n'y trouvent nulle part les retraites qui leur sont indispensables à l'époque de la mue, ainsi que pour échapper à l'embrasement de la savane.

Cet incendie annuel des herbages, qui s'allume après la saison pluvieuse, a sur la végétation du centre de l'Afrique une influence dont les effets sont d'une portée incalculable. Dénudée au moment de la sécheresse, la couche d'humus, que le charbon et les cendres finissent par remplacer, est balayée par le vent, entraînée par les eaux, quand revient la pluie, et ne laisse d'autre assiette aux plantes nouvelles qu'une roche, la plupart du temps ferrugineuse et friable. Dès lors, on comprend la différence que présente la végétation des plateaux avec celle qui borde les rivières, où l'herbe vive résiste aux progrès du feu, et puise dans le riche terreau, formé par la décomposition des feuilles et protégé par la futaie, une nourriture substantielle.

Mais dans la plaine, même à l'endroit où le sol n'est pas emporté, la violence des flammes a sur la configuration des végétaux une influence énorme, encore plus grande que celle des terres salines. Saisis par leur bois mort, les vieux arbres périssent complétement, et le jeune scion, qui n'est pas tué, se contourne et se rabougrit; de là cette rareté des belles cimes qui font l'orgueil de nos forêts; de là cette pénurie d'arbres à peu près droits, et ces anomalies qui s'observent à la base des tiges et des rameaux de ceux qui ont pu grossir.

Près de Daggoudoû passe un ruisseau permanent que les Bongos appellent Tomboroû. Il avait alors de deux à trois pieds

de profondeur, et une course de cent soixante-dix pieds par minute. Ses rives, dont l'écartement très-variable est de vingt à cinquante pieds, en ont quatre de hauteur; elles sont bordées, chacune, d'un lit d'inondation en rapport avec les chiffres précédents. A une lieue de ce ruisseau, du côté de l'est, reparaît l'élévation générale du sol rocheux.

Les environs de la zèriba de Chérifi étaient peu cultivés; ceux qui les habitaient, Nubiens et Bongos, aimant mieux se livrer au pillage qu'à un travail honnête, et vivant du produit des razzias qu'ils allaient faire, dans la direction du nord, chez les Ayells et les Farials, tribus dinkas peu éloignées.

Le roc perçait la couche de terre sur de larges espaces, et se voilait par intervalles d'une couche d'ossements humains, indiquant l'endroit où des captifs étaient tombés de lassitude, ou morts purement d'inanition; car dans ces déserts on ne peut rien se procurer. De ce côté-ci, les traitants d'esclaves font leurs achats au prix le plus minime, d'où il résulte que les achats sont nombreux. Par le fait des razzias perpétuelles dont il vient d'être question, les zèribas sont toujours amplement fournies de marchandise vivante; mais il est rare qu'il y ait assez de provisions pour nourrir le stock; et la marchandise n'est pas chère.

L'acheteur va de zèriba en zèriba, traînant sa bande avec lui, et l'augmentant, sans avoir autre chose à lui donner que le grain qu'il peut obtenir. Où la pénurie est l'état normal, l'obtention est chétive. Le troupeau se met donc en route souffrant déjà de la faim; et comme le maître a peu de denrées, souvent pas du tout, et que la marche est longue, c'est par douzaine à la fois que se chiffrent les morts.

Squelettes humains et traces d'incendie jalonnent les pistes musulmanes. J'étais de jour en jour plus vivement blessé par cet odieux spectacle; et dans chaque zèriba m'attendait l'horrible tableau, auquel on ne s'habitue pas, de malheureux enfants, images de toutes les misères, qui, soit orphelins, soit abandonnés, traînent dans ces établissements l'existence la plus pénible. Nul ne s'en occupe; ils meurent de faim, roulent dans le feu pendant leur sommeil, et en sortent, sans aide, couverts d'affreuses brûlures, qu'on ne regarde même pas.

Tournant brusquement à angle droit, le sentier se dirigea au sud-ouest; puis une marche de sept lieues dans un pays boisé, peuplé d'animaux sauvages, nous conduisit à la frontière du territoire d'Abd-es-Sâmate. La contrée s'éleva de nouveau pour

gagner une terrasse plus haute, et nous sembla dépourvue de toute espèce d'eau courante.

Chemin faisant, je ramassai plusieurs crânes, parfaitement conservés; ils avaient appartenu à des porteurs d'Abd-es-Sâmate, qui, blessés par les gens de Chérifi, n'avaient pas pu regagner leurs demeures.

Dans cette région, lorsque les pluies sont terminées, les grands limaçons abondent. J'en récoltais le plus possible, et ils étaient mis dans un sac que portait l'un de mes hommes. Les deux espèces qui m'ont semblé être ici les plus communes sont le *limnicolaria nilotica* et le *limnicolaria flammea*, dont la longueur est généralement, pour le premier, de onze centimètres, et de huit pour le second. L'un et l'autre envahissent les buissons et les arbres nains et paraissent avoir un goût marqué pour les feuilles tendres et savoureuses de la vigne sauvage. Ils servent de pâture à quelques oiseaux, principalement au coucou du pays, le *centropus monachus*, qui les recherche avec ardeur. Leur coquille est mince comme une feuille de papier; ce qui témoigne de l'absence de calcaire dans le sol: fait que prouvait également la fragilité des coquilles d'œuf. J'avais besoin de savon; il fallait en fabriquer; et si je recueillais ces minces coquilles, c'était pour en avoir la chaux qui m'était nécessaire et que je ne trouvais pas ailleurs.

Le soir nous nous arrêtâmes à Matouôli, petite zèriba dont les cases tombaient en ruine, et qui allait être abandonnée. Les gens de la station, ainsi que les Bongos des alentours, se préparaient à changer de résidence pour être moins en butte aux coups de main de Chérifi.

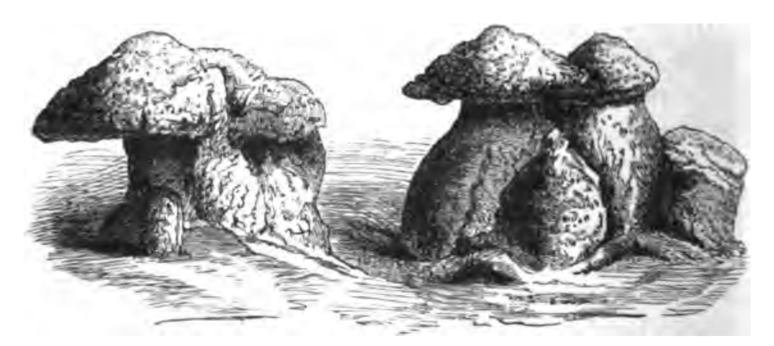
L'aspect monotone des bois, généralement dépouillés de feuilles, était relevé de la façon la plus heureuse par le combret, qui, dans cette région, verdoie bien avant les autres arbres. Paré de ses feuilles naissantes, dont l'herbe jaunie qu'elles dominaient faisait ressortir la fraîcheur, il brillait dans l'ombre légère de la forêt, et se détachait gaiement sur ce fond gris et brun.

Bien que je me fusse rapproché de l'équateur de plus d'un degré, touchant presque au sixième parallèle, je trouvais au paysage une partie des beautés hivernales de la scénerie du nord. Le matin, une rosée abondante perlait à la pointe des jeunes pousses de l'herbe, et y restait souvent jusqu'à neuf heures, si pressée, qu'elle ressemblait à la gelée blanche. Elle revêtait d'une gaze légère le pennisetum et l'agrostis, et formait ailleurs

de larges gouttes, que le soleil faisait étinceler à l'égal des diamants. Les toiles d'araignées qui couvraient tous les fonds où le sol était nu, tous les creux du chemin, condensaient la rosée, et figuraient à s'y méprendre la feuille de glace que dans nos matinées d'automne fait craquer le pied du promeneur.

Quatre lieues et demie vers le sud nous séparaient encore de l'établissement d'Abd-es-Sâmate, grande zèriba appelée Sabbi, du nom que portait le chef bongo de la localité. A moitié chemin, nous trouvâmes le Koddi, rivière parfois considérable, dont la largeur n'était alors que de vingt pieds, et où nous eûmes de l'eau jusqu'aux hanches. Dans les environs, où il paraissait croître abondamment, nous revîmes l'euphorbe candélabre, que je n'avais pas rencontré depuis que javais quitté le Diour.

De petites fourmilières, en forme de champignons, couvraient



Demeures du *termes mordax.*

partout le sol pierreux; c'étaient les demeures du *termes mordax,* qui habite largement cette partie de l'Afrique. Dans toute la province d'Entre-Rohl-et-Diour, les groupes de ces petits édifices constituent l'un des traits essentiels du paysage. La principale différence qu'ils présentent avec ceux des autres membres de la famille dont les monuments sont coniques, et au moins de la taille de l'homme, c'est que leur élévation est déterminée. Jamais, dans ces parages, ils n'ont plus de trente pouces de hauteur; lorsqu'ils deviennent trop étroits, de nouveaux bâtiments s'élèvent et abritent une nouvelle colonie. Les matériaux qui les composent diffèrent également de ceux des grandes bâtisses; on n'en voit pas qui soient du rouge ferrugineux ou de la teinte grise de ces dernières. Ils sont faits tout simplement avec l'humus de l'endroit où ils se trouvent: une terre d'alluvion argi

leuse, qui, travaillée par les petites maçonnes, acquiert la dureté de la brique, et dont celles-ci construisent des murailles tellement solides que le plus violent coup de pied n'y porte nulle atteinte.

Les indigènes démolissent ces fourmilières à coups de massue, en mettent tremper les fragments dans l'eau jusqu'à ce qu'ils se délayent, et s'estiment fort heureux d'avoir ce mortier pour bâtir leurs maisons; les Bongos l'appellent kidillikoû.

Quant aux édifices du termite belliqueux, l'argile rouge, l'argile ferrugineuse, est la seule matière qui entre dans leur mur externe. Plus grands en hauteur qu'en largeur, ce sont des cônes à sommet arrondi, entourés de piliers sans nombre et de tourelles élancées. On ne les trouve que dans les grands bois, où, par contre, ne se voient jamais les fourmilières dont le sommet est aigu. Ils abondaient aux environs de Sabbi, et beaucoup d'entre eux n'avaient pas moins de quinze pieds d'élévation.

Au début, la résidence se compose seulement de quelques dômes isolés, qui, peu à peu, se multiplient, s'entourent de colonnes et de tourelles, et qui finissent par se rejoindre. Il n'y a plus alors qu'un seul groupe, dont l'intérieur a été mis constamment en rapport avec cet énorme développement.

Si l'on réfléchit à la stature des ouvrières qui font ce prodigieux travail, habiles maçonnes, dont la hauteur n'est pas toujours de la millième partie de celle des monuments qu'elles érigent, on ne peut s'empêcher de comparer ces édifices aux plus grandes cités que l'homme ait jamais construites.

Je n'ai eu que trop d'occasions d'observer ces bestioles étonnantes, que leurs rapines mettent sans cesse en conflit avec le voyageur. J'ai même pu étudier leurs habitudes secrètes; une fois entre autres à Gallabat, où une de leurs colonies s'était fondée au milieu de la cour des missionnaires. Ce n'était pas seulement un obstacle à la circulation, mais un voisinage désastreux pour les cases; et il fut résolu qu'on détruirait l'établissement. Tout le monde se mit à la besogne; il n'en fallut pas moins sept jours de travail avec la pioche, le pic et le levier pour l'accomplir. A la fin on arriva à la chambre royale, d'où la reine, qui mesurait sept centimètres de longueur, fut enlevée triomphalement et déposée à la clarté du soleil, que son entourage lui avait dérobé avec tant de soin.

Toutes les termitières, dont j'ai vu l'intérieur, offraient deux compartiments superposés, dans lesquels s'étageaient les cel-

lules. Pour décrire les merveilles de ces résidences habitées par un peuple innombrable, et qui présentent des labyrinthes analogues à ceux des madrépores, le temps et l'espace nous manquent. Il faudrait un volume pour parler avec détails de ces chambres de nourrice, aux cloisons faites en bois mâché et soigneusement pétri; de ces magasins aux murailles solides que remplissent, dans un ordre parfait, des gâteaux et des pains laborieusement formés avee la cire des plantes, la pruine des fruits et des feuilles; pour exposer le merveilleux système de canalisation par lequel l'humidité est contrainte d'aller se perdre dans la terre; pour représenter ces passages, ces rues savamment tracées qui se rejoignent et s'entre-croisent; ces ponts hardis jesté dans tous les sens; ces chemins de ronde, ces couloirs qui se rendent aux casemates; ce réseau de voies souterraines que suivent les fourrageuses; bien d'autres choses encore dont l'énumération fatiguerait le lecteur, et dont l'étude complète demanderait une vie entière : si savante et si riche est l'organisation de ces royaumes électifs.

Malgré leur solidité, les édifices des termites subissent, comme tous les autres, les morsures du temps; et il arrive un jour où la colonie les abandonne. Ces villes ruinées sont alors choisies pour retraite par différents animaux qui fuient la lumière et qui passent leur vie dans les cavernes. Là viennent se réfugier l'oryctérope et des sangliers d'espèces diverses; on y trouve le pangolin, le porc-épic, le ratel, l'ichneumon, la civette, et parfois une hyène, animal qui n'est pas commun dans le district.

Après sept jours de marche dans ce pays désert, je fis mon entrée chez Abd-es-Sâmate, le 23 novembre 1869. Jamais hospitalité ne fut plus généreuse et plus prévenante. Trois belles cases, entourées d'une enceinte particulière, avaient été construites pour moi. Rien d'engageant comme ces énormes toits de chaume dans tout leur éclat. Mon hôte avait poussé l'attention jusqu'à me pourvoir d'un certain nombre de tables et de chaises; et, afin que j'eusse toujours du lait, il avait envoyé chercher des vaches à une distance de plusieurs journées de route. Bref, aucun effort ne lui avait coûté pour que je fusse amplement pourvu de tout ce que la région pouvait fournir. Mes serviteurs, qui, avec leurs femmes, composaient une bande de treize personnes, ne furent pas moins libéralement traités. Bon accueil, bonne nourriture et bon gîte; tout contribuait à les entretenir en belle humeur, et ils se félicitaient vivement d'avoir uni leur sort au mien.

Lorsque les indigènes virent que, non-seulement leur propre chef, mais tous les gouverneurs de zèriba avaient pour moi de si grandes attentions, m'envoyant un brancard et des porteurs à chaque ruisseau, à chaque marais, ils se dirent les uns aux autres : « Cet homme blanc est un seigneur au-dessus de tous les Turcs; » les Nubiens se font appeler ainsi dans toute cette région; liberté qu'ils n'oseraient jamais prendre devant un véritable Osmanli. Comme le disait plaisamment Abd-es-Sâmate : « Chez eux, ils portent de la boue; ici, ils portent le mousquet et jettent leur boue aux autres. » Dans tous les cas je me réjouissais de voir que les naturels en étaient venus à pressentir la grande supériorité d'un Européen; et je fus très-aise de ne pas avoir à craindre d'être pris par les indigènes pour un homme de la même souche que ces Turcs de Nubie, d'autant plus que de proche en proche cette opinion se répandrait chez les Niams-Niams et chez les Monbouttous; ce qui me faisait commencer mon voyage de ce côté sous les plus heureux auspices.

Située au fond d'un vallonnement, la zèriba de Sabbi se trouvait entre des collines formant une chaîne orientée du sud-ouest au nord-est. De nombreux hameaux, des champs et des jardins composaient son entourage. A l'époque de mon arrivée, c'était le chef-lieu des territoires bongo et mittou d'Abd-es-Sâmate, dont les domaines s'étendaient vers le sud à une distance de soixante milles. La direction en était remise au frère du Kénousien; celui-ci demeurant avec son harem, dans un endroit retiré, à trois ou quatre milles de l'établissement.

Dès que je fus installé, je commençai mes courses dans le voisinage, ainsi que j'avais fait à la zèriba de Ghattas. La flore, à cette époque de l'année où les plantes sommeillent, du moins en grande partie, avait peu de chose à m'offrir; et le peu qui m'était offert ressemblait beaucoup à ce que j'avais déjà vu entre le Diour et le Tondj. Mais le pays s'était modifié; les steppes n'avaient plus la même étendue; la forêt, moins déchirée par les savanes, était généralement plus ombreuse; et, à cette plus grande épaisseur, correspondait une faune plus abondante et plus variée.

Au milieu de mes courses, je n'oubliais pas notre projet de voyage dans le sud; plus que jamais il occupait ma pensée; je m'y préparais, autant que possible, en continuant mes études de mœurs, de langues et d'anthropologie, ajoutant de nouvelles mesures à celles que j'avais déjà prises, et enrichissant mes vocabulaires.

Bien que je ne fusse qu'à moitié chemin du pays des Niams-Niams, je me trouvais en rapport avec un certain nombre d'habitants de cette province. Les nouvelles de la guerre que Chérifi avait déclarée à Sâmate s'étaient répandues jusqu'aux dernières limites des États du Kénousien, qui avait quelques postes dans ce pays curieux, et pour se renseigner d'une manière exacte au sujet des bruits courants, le gouverneur de la zèriba la plus lointaine — quatre-vingt-dix milles de distance — avait envoyé à Sabbi dix jeunes gens dont l'aspect m'avait singulièrement frappé.

Tout ce que je voyais de cette peuplade me confirmait dans l'idée qu'elle avait une nationalité à elle, différant totalement de celle des tribus que j'avais rencontrées jusqu'alors. Les Bongos, eux-mêmes, m'offraient ici plus d'intérêt que chez Ghattas, où un plus long asservissement leur avait fait perdre beaucoup des anciennes mœurs et du caractère de leur race. Je passais une grande partie de mon temps dans leurs villages, prenant le croquis de leurs habitations et de leur mobilier, fouillant partout, battant les environs, ne négligeant aucun détail, quelle que fût sa puérilité apparente; bref, apportant dans mes recherches le même soin et la même ardeur que si j'avais été en face des vestiges d'une colonie lacustre.

Les trois esclaves attachés à ma personne par mon hôte m'étaient d'un grand secours dans cet examen, non-seulement comme interprètes, mais en leur qualité d'indigènes. Sans eux je n'aurais jamais pu vaincre la défiance ou la timidité que je rencontrais chez les naturels. La vue extérieure ne me suffisait pas; je voulais pénétrer dans les cases; et avec de l'insistance je parvins à m'y faire admettre. Je pus dès lors poursuivre mes investigations; tous les coins furent explorés; et de cette manière je découvris maint objet, ou surpris mainte coutume, qui sans cela m'auraient échappé.

Les greniers étaient pleins; la moisson venait de finir; tous les villages étaient en liesse. Que de fois mon sommeil fut troublé par les clameurs qui sortaient du bois obscur! C'était l'orgie des Bongos. Sifflets et cornets, trompettes énormes, tubes et tambours gigantesques, faits de la tige des plus grands arbres, étaient à l'œuvre. Ainsi que les grondements d'une mer en fureur, le bruit s'élevait et s'affaissait; tantôt des cris aigus, tantôt des hurlements me frappaient l'oreille : cris de centaines de voix de femmes et d'hommes, y jetant toute leur puissance.

Je me levais alors, ne pouvant fermer l'œil, et je me rendais à



Zèriba de Sabbi.

la fête. C'était généralement quand il y avait clair de lune que se faisaient ces bacchanales. Les moustiques en étaient le prétexte : « ne devant pas dormir, il fallait danser » ; mais les moustiques n'étaient pas assez nombreux pour que l'on dût s'en plaindre. J'en ai bien moins souffert dans toutes ces provinces qu'à mon retour, lorsque j'eus gagné le Nil.

Voici quel est d'ordinaire le programme de la fête. Lentement et à voix basse, quelque vieillard décrépit, quelque femme édentée, commence un récitatif douloureux. Bientôt quelqu'un sort d'une hutte voisine, puis un second personnage ; tous deux montrent du doigt le premier chanteur, et semblent lui dire : « C'est ta faute ! » On arrive; la foule se presse. Tout à coup l'assemblée, prenant le même rhythme, éclate en un chœur universel, qui se développe et devient une fugue pleine de mesure, où, à un signal donné, toutes les voix se fondent en un cri perçant.

Alors débute une série de contorsions inimaginables. Ils sautent, tourbillonnent, roulent et rebondissent comme des balles élastiques. On dirait tous ces corps lancés par une machine, tant leurs bonds et leurs gestes ont d'ensemble et de régularité. Les trompettes, les tambours ne cessent pas de tonner et de mugir ; bras et poumons sont infatigables. Soudain le bruit s'arrête : profond silence ; mais rien qu'une pause, le temps de reprendre haleine, et le bruit et le mouvement éclatent de nouveau, plus rapides, plus étourdissants que jamais.

Les plaisanteries qui circulent dans ces réunions sont tellement obcènes, qu'il m'est impossible de rapporter la traduction, même affaiblie, que m'en ont donnée mes interprètes. Elle ferait baisser les yeux à une harangère et monter le rouge au front d'un sapeur.

Un grand nombre de danseurs portent des boulets de fer aux anneaux qui leur décorent les chevilles, et les font mouvoir avec une telle violence qu'ils en ont les pieds inondés de sang.

Partout je n'entendais que plaintes amères au sujet de l'appauvrissement du pays. En effet, tandis que l'émigration avait, depuis trois ans, changé en désert la partie nord du district, les indigènes, qui n'avaient pas quitté leurs demeures, avaient à la fois perdu leurs moutons, leurs chèvres et leurs volailles, et diminué leurs cultures au point de souffrir de la disette. Mais c'étaient précisément ceux qui le déploraient qui en étaient cause. Les Bongos racontaient qu'à l'époque de l'invasion, ils avaient eu si grand'peur de se voir prendre le reste de leur bétail, qu'ils avaient

tué jusqu'à leur dernière poule, et avaient tout dévoré. D'après de nombreux témoins oculaires, il y avait dans chaque village, au moment de la conquête, une quantité de volailles surprenante; et partout régnait l'abondance. Mais quand la sécurité eut disparu, la production et l'épargne n'offrirent plus d'intérêt; à quoi bon produire ou mettre en réserve ce qui doit nous être enlevé? Lors donc que leurs greniers sont pleins, les indigènes font du léguy et s'enivrent tant que la récolte dure. Ils vivent ensuite de ce qu'ils trouvent dans les bois et du résultat de leur chasse, qui ne leur fournit guère d'autre gibier que du chat sauvage, des gerbilles, des lézards, et autres bêtes du même ordre. Cependant ils ne craignaient pas de mourir de faim; il y avait dans la forêt, en quantité inépuisable, des fruits et des tubercules digestibles pour des estomacs comme les leurs; et, dans la savane, des herbes sans nombre, dont les graines pouvaient être mangées.

Le sol n'est pas moins fécond autour de Sabbi qu'à la zèriba de Ghattas; on y voit aussi fréquemment des épis de sorgho pesant six livres; mais la portion cultivée est beaucoup moins étendue, et les parties rocheuses donnent un faible produit. Il en résulte que les indigènes, au lieu d'apporter du grain au marché, comme je l'ai toujours vu faire dans les autres endroits, cachent soigneusement celui qu'ils possèdent. Le voudraient-ils d'ailleurs, qu'ils ne pourraient plus se livrer au travail de la terre avec assiduité, obligés qu'ils sont de porter les marchandises. Chaque année, pendant six mois, les voyages au mechra et les expéditions chez les Niams-Niams les arrachent à la culture du sol. En fait de cuivre et de grain de verre, leur richesse a augmenté; mais la disette est venue. C'est justement ce qui est arrivé à leurs oppresseurs que la famine a chassés de Nubie, où la conquête et ses exactions ont rendu le pays inculte.

Tous les soirs je prenais plaisir à suivre des yeux le vol fantastique du *cosmetornis de Speke*[1], l'engoulevent que celui-ci a trouvé dans l'Ouganda, et qui se reconnaît à la dimension étonnante des septième et huitième rémiges, grandes plumes de l'aile, dont la longueur est, pour la huitième, de plus de vingt pouces. Chez le mâle d'une autre espèce du même genre, que l'on voyait avec la précédente, ces longues rémiges s'épanouissaient à leur extrémité en une palette analogue à celles de la queue d'un paon. C'était le *macrodyptère longipenne*[2], que les

1. *Cosmetornis Spekii* de Sclaper.
2. *Macrodypteris longipennis.*

Arabes ont nommé le « Père des quatre ailes », par ce motif, que dans son vol rapide, — ainsi lorsqu'il chasse les souris, — il a l'air d'être accompagné de deux satellites.

Ces deux engoulevents ne sortaient de leur retraite qu'après le coucher du soleil; et, dans cette région, le crépuscule est de si courte durée, que j'avais à peine quelques minutes pour leur envoyer mon coup de fusil. Afin de saisir les insectes, ils décrivent près du sol des cercles peu étendus et passent tellement vite que l'arme du chasseur a peine à les suivre. Néanmoins avec de la persévérance — chez Ghattas je m'y appliquais tous les soirs — j'ai réussi à me procurer de nombreux exemplaires du cosmétornis de Speke. Ce voilier des ténèbres a pour la clarté du jour une antipathie remarquable; il se tient généralement dans les buissons épais; ouvre-t-il les yeux, il s'enfuit dès que la lumière le frappe. Souvent il se pose sur un tas de feuilles sèches, où il reste immobile, et dont la teinte brune se confond si bien avec la couleur de sa robe qu'on ne le voit pas; on arrive à marcher sur lui, et il ne faut pas moins que cela pour le faire partir.

Pendant mes courses incessantes dans les environs de Sabbi, je n'ai pas compté moins de douze espèces d'antilopes diverses, entre autres l'élan du Cap (*antilope oreas*), que j'y ai vu fréquemment. Pendant la saison pluvieuse, il se rassemble par petits groupes de cinq à sept individus et va sur les hauteurs, dont il recherche les bois les plus secs; mais en hiver, ainsi que la plupart des membres de sa famille, il habite les fonds traversés par des cours d'eau.

Près de la zèriba, dans les savanes qu'arrosaient des filets d'eau courante, le gibier le plus commun était le leucotis; je l'ai trouvé dans ces plaines, mainte et mainte fois, par troupes d'une centaine de bêtes. Selon toute apparence, le nord-est de l'Afrique ne présente nulle part ces légions d'antilopes qui se rencontrent dans l'Afrique australe et que tous les voyageurs ont mentionnées. La grande battue que les Boërs ont faite le 24 août 1860, en l'honneur du duc d'Édimbourg, avec l'aide d'une tribu cafre tout entière, rassembla, dit-on, de vingt mille à trente mille antilopes. Dans le bassin du Nil, les parties les plus giboyeuses sont les pentes nord-est des hautes terres abyssiniennes, qui, dans le Taka, vont rejoindre le Settite. On a vu là des hardes qui pouvaient compter environ cinq cents bêtes; mais ce chiffre n'est rien, comparativement à ceux que présente le tableau des chasses

faites dans le sud du continent. Plus pauvre encore est le nombre d'antilopes qui constitue les bandes dans le centre de l'Afrique, où les tribus humaines, régulièrement distribuées, ne laissent entre elles que des solitudes trop restreintes pour servir de refuges à de grandes troupes d'animaux.

Parmi les petits carnassiers fort nombreux qu'hébergent les provinces que j'ai visitées, la mangouste rayée a été pour moi l'un des plus intéressants. Je m'étais procuré un échantillon vivant de cette espèce, qui est largement répandue, et j'ai été fort surpris de la promptitude avec laquelle ce petit animal s'habitue à la vie domestique; il ressemble à cet égard au chat des steppes; une fois établi dans votre demeure, il ne veut plus en sortir. C'est un être insolent qui n'éprouve nulle crainte de l'homme, et n'a aucune obéissance. La mienne se rendit bientôt à charge par sa curiosité; elle ouvrait toutes mes caisses, toutes mes malles, renversait mes pots, brisait mes bouteilles, sans autre but apparent que d'en examiner le contenu. Son museau effilé toujours flairant, toujours furetant, lui servait de levier pour arriver à ses fins. Ce qu'il y avait de plus vexant pour moi c'était l'habileté avec laquelle elle découvrait la cachette où mes poules allaient pondre; elle s'y faufilait et apprenait le goût de mes œufs avant que j'eusse pu les recueillir. En outre elle était fausse. Non moins perfide que rusée, elle arrivait traînant la queue, puis l'agitait, prenait des airs câlins, et vous faisait des agaceries. Vouliez-vous la toucher, elle vous happait le doigt et l'entamait profondément.. Pour éviter d'être mordu il fallait la saisir par la queue, et la laisser pendre la tête en bas. Quand les chiens la poursuivaient, elle se jetait sur le dos et lançait des coups de patte de tous côtés en grinçant des dents.

Un matin, il nous arriva de l'extrémité de la frontière plusieurs guerriers à l'air sauvage, au regard perçant, et qui portaient des arcs et des flèches. Voulant connaître la force de leurs armes, je plaçai à peu de distance une jarre en terre; devant la cruche je mis un épais coussin, fait en paille, et je recouvris le tout d'un manteau en grosse serge. La flèche traversa l'étoffe de quatre millimètres d'épaisseur, puis le coussinet, et perça le vase dont la paroi était épaisse d'un centimètre.

Il y a ici une plante, le *mucuna urens*, que n'oublieront jamais ceux qui ont exploré les bois où elle se trouve. C'est une légumineuse, dont la gousse est revêtue d'une épaisse fourrure de soies raides et brûlantes. Celles-ci, non moins fragiles que du

verre, sont portées par le vent dans toutes les directions, et recouvrent les feuilles de toutes les broussailles. Il est difficile de pénétrer dans le fourré sans être lardé par ces fines aiguilles, qui sont très-redoutées des indigènes. La démangeaison qu'elles produisent, démangeaison cuisante, ne s'éteint qu'au bout de dix minutes et se renouvelle constamment. Par un lavage on s'en délivre plus vite; mais le procédé n'est pas toujours praticable.

Au commencement de décembre, un jujubier, sorte d'épine du Christ, le *sizyphus Baclei*, donna une grande quantité de baies farineuses, de couleur marron. Ces baies sont d'une amertume qui les rend immangeables ; les naturels eux-mêmes ne les utilisent que pour la pêche; ils en préparent une poudre, qui, répandue à la surface de l'eau, narcotise le poisson.

J'ai trouvé à plusieurs reprises dans l'herbe sèche de la vallée un énorme coléoptère de la famille des élatérides; malheureusement toute ma collection d'insectes a été détruite par le feu, comme on le verra plus tard; et mes notes se bornent à dire que l'élatéride en question était d'un brun clair et avait six centimètres de longueur.

Parmi les quelques arbustes, qui fleurissent ici pendant l'hiver, se trouve un échinops aux fleurs d'un rouge pourpre, formant un magnifique capitule de la grosseur du poing, et dont j'ai gardé un vif souvenir. On le rencontre dans les éclaircies de la forêt, où il sort de l'herbe et arrive à la hauteur d'un homme. Ainsi que la reinette au milieu du feuillage, et le ptarmigan sur la neige trouvent dans la couleur qui les entoure une similitude protectrice, un insecte bizarre, espèce de mante, dont tout le corps est du même rouge que celui des fleurs de notre échinops, choisit pour habitat ces capitules splendides, et confondue avec eux, trompe le regard le plus exercé. Cette partie de l'Afrique, très-riche en insectes de ce genre, m'en a offert une série complète, et chaque fois que j'ai trouvé l'un ou l'autre des membres de la famille, j'ai été confirmé dans l'opinion qu'ils s'efforcent tous d'assortir la couleur du milieu qu'ils habitent avec celles de leur vêtement. Il en résulte que le chercheur de plantes, qui les fait partir avant de se douter de leur présence, en est frappé comme d'une apparition, leur forme étrange ayant vraiment quelque chose de fantastique. A première vue, les capitules d'échinops où ils s'établissent paraissent tout déformés : ces rapaces guettant leur proie dans l'attitude de la prière, et levant au ciel leurs mains ravisseuses.

Il parait y avoir des mantes de toutes les couleurs ; j'en ai vu de rouges, de jaunes, de vertes et de brunes. La plus remarquable de toutes celles que j'ai prises a été rencontrée à l'îlot du mechra, à la pointe de ma tente; sa nuance était d'un vert d'herbe et sa longueur de dix bons pouces.

Autour de Sabbi régnait une si grande sécurité de la part des indigènes, que, sans la crainte d'être attaqué par un lion, j'aurais pu aller et venir entièrement désarmé. Plongeant au plus profond des bois, fouillant le désert, pénétrant dans les fourrés pour y découvrir de nouveaux trésors, je devais me tenir sur mes gardes, et j'emportais un fusil ; mais dans toutes mes courses, si aventureuses que l'ardeur de mes poursuites ait pu les rendre, je n'ai jamais eu d'accident fâcheux.

En Europe, beaucoup de gens se figurent qu'un voyageur au centre de l'Afrique est menacé perpétuellement de la rencontre des lions ; tandis qu'il en est d'autres qui vous adressent cette question naïve : « Là-bas, en avez-vous jamais vu ? » Les deux opinions approchent de la vérité. Il y a des lions dans toute l'Afrique et vous pouvez en rencontrer partout ; mais leur nombre est proportionné au rang qu'ils occupent parmi les animaux, et le chiffre en est peu considérable. Si vous les rencontrez, c'est que le pays est giboyeux et que le gros gibier n'est pas loin. « Quarante générations de mamelouks ont opprimé l'Égypte, » nous dit l'histoire humaine ; à cela les Annales des bêtes nous répondent : quarante lions cherchent pâture dans cette contrée.

Il ne faudrait pas croire que toute chasse en Afrique est nécessairement accompagnée d'aventures ; c'est au contraire un fait exceptionnel ; rien ne serait plus fastidieux que le récit de mes courses ayant pour but d'approvisionner la table. Même en Afrique, la chasse peut être d'un intérêt aussi vulgaire que la poursuite d'un lièvre dans les environs de Paris. Ici, comme ailleurs, tirer et toucher sont deux choses différentes ; et plus encore toucher et tuer sur le coup. La résistance vitale est si forte chez le grand gibier de cette partie du monde, que le chasseur doit s'attendre à perdre au moins 70 pour 100 des grosses bêtes qu'il a blessées. Non-seulement il n'a pas de chiens pour suivre la piste ; mais il est entravé dans sa course par un flot de grandes herbes, et par les marais qu'il est obligé de franchir. D'autre part, s'il est en marche, il n'ose pas s'éloigner de la caravane de peur de s'attarder ; et la possibilité de se perdre lui impose une hâte qui nuit beaucoup au succès.

Une après-midi la poursuite d'une bande de caamas, bande très-nombreuse, m'avait conduit au fond d'un bois. En faisant une pause de distance en distance, ces bêtes rusées m'avaient attiré dans l'ombre, sans me donner une seule occasion de tirer l'une d'entre elles. J'étais si avant dans la forêt que les rayons du soleil ne m'arrivaient plus qu'à l'état de lueur crépusculaire. J'allais franchir un pli de terrain pour gagner la hauteur qui en formait l'autre bord, et d'où la harde attentive épiait mes mouvements, lorsqu'un objet informe, qui me parut se mouvoir, me heurta tout à coup. L'obscurité ne me permit pas de distinguer l'objet; mais trouvant une fourmilière dans le voisinage, je m'en fis un rempart; et, à l'abri du monticule, je me rapprochai de l'être énigmatique, dont j'avais senti la masse. Au même instant la bête se retourna; et j'aperçus le groin d'un énorme cochon à verrues, c'est-à-dire une paire de fortes défenses, qui s'échappaient d'une large mâchoire. La tranquillité du regard annonçait que l'affreux animal ne se doutait pas de ma présence; toutefois par son attitude il semblait prêt à fondre sur le premier intrus qui envahirait sa retraite. Je diminuai le plus possible la distance qui nous séparait, et lui envoyai ma balle dans le corps. La massive créature pivota sur elle-même, ainsi que le fait une mouche traversée par une épingle; puis elle se jeta sur le dos, battant l'air des quatre jambes, et m'offrant le spectacle le plus curieux. Pendant que j'attendais que la bête expirât, quelle ne fut pas ma surprise de voir mes antilopes se tenir tout au plus à une portée de pistolet, et comme sous le charme de l'incident qui les avait délivrées de ma poursuite. Je n'avais qu'un fusil à un coup; il fallait le recharger pour tirer sur la bande: ce que j'allais faire, quand je découvris que, par une de ces fatalités qui vous arrêtent court au moment du succès, j'avais employé ma dernière balle.

Mon sanglier était mort; je l'envoyai chercher le soir par les affamés du voisinage, auxquels j'en fis l'abandon, et qui s'en régalèrent. Pour moi, je soupai sans rôti; car à propos de l'horrible viande du cochon à verrues je suis bon mahométan.

A peu de jours de là, j'étais suivi d'un de mes Nubiens qui avait pris un âne pour rapporter le produit très-éventuel de la chasse. Parvenu dans un endroit situé entre deux ravins profonds où, à l'époque des pluies, coulaient deux torrents qui se rejoignaient à une faible distance, je laissai mon homme avec son baudet et m'engageai dans les hautes herbes. Un petit bushbok

ne tarda pas à être découvert et je crus être certain de l'avoir blessé. Bien qu'il eût pris la fuite, je m'attendais à le voir tomber prochainement, lorsque tout à coup il poussa un cri d'angoisse et disparut. Je fendis l'herbe aussi vite que possible, et fouillai avec soin l'endroit où quelques minutes avant se trouvait mon antilope; mes recherches furent inutiles. J'étais embarrassé de deux fusils qui gênaient mes mouvements; toutefois, sachant que les deux ravines enfermaient le terrain, j'étais à peu près sûr de retrouver ma bête. Effectivement je finis par la découvrir. Elle était des plus vivantes, et se débattait de l'avant-train, en poussant des plaintes, mais sans changer de place, et comme attachée au sol par un objet qui, au premier abord, me parut ressembler à la draperie crasseuse d'un Nubien. J'approchai, et vis que l'antilope avait été saisie par un énorme serpent qui l'entourait d'une triple ceinture, et qui, étendu sur elle, lui retenait les pieds de derrière. Je reculai suffisamment pour viser juste, et lâchai la détente. L'énorme python se leva d'une aune, droit comme un cierge, et s'élança pour m'atteindre; mais l'épine dorsale était rompue, et la partie inférieure du corps traînait par terre, sans lien avec le reste. Je rechargeai mon fusil et tirai à diverses reprises, pour ainsi dire à l'aventure; car les évolutions d'un serpent ne sont pas moins difficiles à suivre que le vol du cosmétornis.

J'ai eu d'autres fois la preuve qu'une charge de plomb ordinaire suffit pour causer la mort du plus énorme python, si l'épine dorsale a été brisée du coup.

Une dernière balle compléta ma capture; et l'âne de mon Nubien revint triomphalement, chargé d'un double fardeau qui s'équilibrait à merveille: le serpent d'un côté et l'antilope de l'autre.

CHAPITRE IX.

Tournée chez les Mittous. — Réveil dans la solitude. — Soldat emporté par un lion. — Dokouttoû. — Pêche dans le Roah. — Souper d'une bande d'esclaves. — Ngama. — Dimindô, poste de chasseurs. — A travers les grandes herbes. — Dangaddoulou. — Hospitalité des zèribas. — Le Rohl. — Réception honorifique. — Mal au pied. — Patience mise à l'épreuve. — Gens du pays. — Zèriba des frères Poncet. — Vues commerciales du gouvernement égyptien. — Étrange caractère du paysage. — Pilotis et palissades. — Damans. — Conformation particulière du pied de ces animaux. — Cataractes du Nil en miniature. — Le tinnea æthiopica. — Zèriba Kéro, sur l'Ouohko. — Reggo et ses chiens. — Kouragghéra. — Festival ordonné par Abd-es-Sâmate. — Discours du Kénousien. — Abd-es-Samâte fait connaître ses intentions. — Déragô et ses montagnes. — Kouddou sur le Roah. — Frayeur inspirée par les lions. — Retour à Sabbi. — Les Mittous. — Infériorité de la race. — Défiguration. — Esclaves de la mode. — Mélomanie.

Quelques zèribas fondées récemment chez les Mittous avaient permis à mon hôte de porter beaucoup plus loin sa frontière orientale. Désirant visiter ces nouveaux établissements, je partis avec trois de mes serviteurs et dix naturels chargés de mes bagages, plus un officier de la garnison qui devait, non-seulement me servir de guide, mais veiller à ce qu'il ne me manquât rien pendant la route. Les mois de décembre et de janvier furent consacrés à cette excursion.

Une brève étape au nord-est nous conduisit à Boïko, où, plongé dans une épaisse forêt, était le harem d'Abd-es-Sâmate. La première épouse, bien que demeurant invisible, nous reçut avec honneur; et malgré son origine — c'était la fille d'un chef niam-niam appelé Ouando — elle fit preuve de civilisation jusqu'à me faire servir du café et plusieurs mets de la cuisine khartoumienne.

Ayant repris notre marche au levant, nous gagnâmes le Touduy, petite rivière qui passe à deux lieues environ à l'est de Sabbi, et va se jeter dans le Roah, le Nam-Dyaou des Dinkas. A cette époque de l'année, le Touduy n'a pas plus de vingt à trente pieds de large, et murmure dans une auge terreuse de vingt pieds

de profondeur, où il forme çà et là de profonds bassins, toujours très-poissonneux.

Notre premier camp fut établi près d'un superbe tamarinier qui servira longtemps encore de point de repère, ainsi qu'il le faisait alors. C'était un lieu de halte pour toutes les caravanes qui se dirigeaient de l'est à l'ouest, et vice versa. Des monceaux d'herbe qui avaient été des huttes, des traces de foyers, des fragments d'os, vestiges ordinaires des bivouacs, témoignaient du choix habituel de cet emplacement.

Dans cette saison, vers cinq heures du matin, s'apercevait une légère rosée. Les nuits étaient calmes et présentaient avec la chaleur du jour un contraste frappant; ce qui n'arrive pas en été, où, à l'intérieur des cases, la différence est à peine sensible. Dans la journée cependant, le vent du nord-est soufflait d'une manière constante, et avec une force qui, entre une heure et deux, s'accroissait jusqu'à former une tempête.

Il y a, dans les premières heures du matin, un charme particulier que le réveil en pleine solitude vous fait goûter sans mélange. Ici, dès que l'horizon commence à rougir, les bois retentissent du chœur des tourterelles à collier et du caquetage des pintades. La même aubade revient chaque jour; et le voyageur, réveillé par la voix familière des colombes, croit avoir dormi au pays natal.

Comme nous allions nous remettre en route, quelques habitants d'un village voisin, appelé Ghiguy, nous apprirent l'horrible nouvelle qu'un soldat, qui s'était couché devant la porte de sa case, à cinq pas de la palissade, avait, cette nuit même, été saisi par un lion, et emporté avant d'avoir eu le temps d'appeler au secours. Depuis quelques années, ajoutèrent ceux qui nous racontaient le fait, les lions infestaient le district; et, dans les derniers mois, pareil malheur était arrivé si souvent que la plupart des gens du village avaient émigré; ils avaient plusieurs fois changé de résidence, mais les mangeurs d'hommes les avaient suivis partout; c'était là ce qui avait fait rester les autres dans leur triste demeure.

A sept heures nous étions à Ghiguy, la plus misérable de toutes les bourgades perdues au fond des bois: une haie d'épines, sans ouverture visible, entourant des huttes pour la plupart abandonnées; et, sur les toitures, des gens frappés d'épouvante qui, malgré la hauteur du soleil, n'osaient pas quitter leur perchoir, dans la crainte où ils étaient des lions.

Silencieux et abattus, mes hommes continuèrent à cheminer, le fusil à la main, troublés par le moindre frôlement, scrutant le sentier du regard, et croyant toujours reconnaître les pas de l'ennemi.

Après une longue marche, nous arrivâmes à Dokouttoû, zèriba d'Abd-es-Sâmate, situé au bord du Roah, à l'extrême limite du pays des Bongos, et à vingt milles de Sabbi, un peu vers le sud. Une demi-lieue avant d'arriver, nous avions eu à franchir le Mokloïo, cours d'eau important, mais simplement torrentiel, qui serpentait dans une dépression de la steppe, où il avait encore cinq pieds de profondeur et cinquante de large. Il allait rejoindre le Roah à une faible distance.

Ce dernier est à peu près de la même dimension que le Tondj, auquel il finit par s'unir. Il forme ici une courbe marquée vers l'est; mais sa direction générale est droit au nord. Nous le trouvâmes encaissé par des rives de vingt à trente pieds de hauteur; sa largeur moyenne était alors de quarante pieds; il n'en avait que trois de profondeur avec une vitesse de cent vingt pieds par minute. La plaine herbue qu'il recouvre à l'époque de son débordement est moins large que le lit d'inondation du Tondj à Koulongo; elle n'a qu'une demi-lieue de diamètre; d'où j'infère que le Roah, pendant la saison pluvieuse, a un débit moins considérable que celui du Tondj.

Les Bongos montraient beaucoup d'empressement à saisir le poisson que leur offrait la rivière. En maint endroit celle-ci était barrée par des espèces de chevaux de frise, dont les vides avaient été bouchés avec de l'herbe, et qui laissaient entre eux des ouvertures auxquelles des nasses étaient appliquées. Les produits de la pêche étaient fort abondants.

A deux ou trois lieues en amont, où une bordure impénétrable de roseaux couvrait les rives, habitaient de nombreux hippopotames. Cette portion du Roah est, à ce qu'il paraît, l'un des séjours favoris de ces animaux; il nous fut raconté que deux ans avant notre passage, les indigènes avaient tué là trente de ces colosses en un jour. La rivière était basse, et les pauvres bêtes, refoulées dans les auges les plus profondes, n'avaient pas pu échapper au massacre.

Nous passâmes deux jours à Dokouttoû; j'en profitai pour explorer les environs. Une petite bande d'esclaves composée de cent cinquante têtes, enfants et jeunes filles, arriva le lendemain; elle venait du territoire que Ghattas et Agad se sont taillé

dans l'est, et avait pour conducteurs ceux qui l'avaient achetée. Plusieurs vieilles femmes, également esclaves, étaient chargées de surveiller les enfants, et de présider à leurs repas.

Le soir, je fus témoin de l'hospitalité que reçut la petite caravane. Conduits par leur chef, les habitants de la bourgade voisine apportèrent cinquante écuelles de gruau de pénicillaire, plus cent autres remplies de bouillie d'hyptis, de courges, de viande, de poisson sec, de farine, de mélochie sauvage, et d'une sauce faite avec de l'huile de sésame. J'avoue que la distribution se fit avec beaucoup plus d'ordre que je ne m'y serais attendu. Le repas s'avala rapidement; puis toute la bande fut entassée pêle-mêle dans une couple de huttes.

Pour moi, j'eus une table abondamment servie de tout ce qu'il y avait de meilleur. On ne fut pas moins libéral envers mes hommes ; et, par surcroît, dans la nuit qui précéda notre départ, l'agent fit tuer un bœuf pour que ma suite eût de la viande pendant le voyage.

J'en étais attristé; chaque morceau que j'avalais dans ce malheureux pays révoltait ma conscience. Le pain que nous mangions avait été pris, au jour de la récolte, à ceux qui l'avaient fait venir, et qui, alors tout joyeux de leur moisson, fouillaient maintenant la terre pour avoir des racines; grâce à eux nous étions dans l'abondance, et leurs enfants mouraient de faim. La viande qu'on nous donnait à profusion avait été volée à des gens qui aiment leur bétail jusqu'à l'idolâtrie, et qui payent de leur sang leur opiniâtreté à le défendre. Mais le cri de l'estomac couvrait la voix du remords et faisait taire l'émotion.

Partis de Dokouttoû, nous fîmes trois lieues au sud, à travers un bois clair-semé qui longeait la rive gauche du Roah, dont les berges étaient rocheuses; et nous passâmes la rivière près d'une petite bourgade qui n'appartenait plus aux Bongos, mais aux Mittous. Le chef de l'endroit s'appelait Degbé.

Allant toujours au sud, le chemin se déroula au milieu d'immenses prairies où de grands bassins, presque des lacs, renfermant une eau morte, semblaient être d'anciens lits du Roah. Des antilopes de grande espèce, caamas et waterboks, apparurent; une petite harde d'une trentaine de leucotis m'entraîna à sa poursuite, et le soir il y eut festin au bivouac.

Entre les rives du Roah et celles du Rohl, la formation rocheuse, ininterrompue jusque-là, est brisée par des mamelons de gneiss et des collines éparses, répandus dans tout le pays. J'ai

vu, à dix lieues de Ngama, dans une localité remarquable par des traits de ce genre, des roches où l'on aurait taillé des obélisques d'une dimension colossale. Ces points accidentés, où le roc surgit sous diverses formes, alternent avec de grands plateaux non moins unis que des miroirs.

L'établissement de Ngama, le plus considérable de tous ceux qu'Abd-es-Sâmate avait chez les Mittous, s'appelait ainsi du nom d'un chef indigène qui, avec ses vingt femmes, résidait à peu de distance. Les gens du pays nommaient l'endroit Mittou-Mor.

De Ngama, qui est au sud-sud-est de Dokouttoû, nous nous dirigeâmes au nord-est vers Dimindô, simple station de chasseurs d'éléphants qui appartenait à Ghattas, et relevait de la « Compagnie du Djébel ». On appelait ainsi le territoire que possédait Ghattas sur les rives du haut Nil-Blanc[1]. Nous étions alors au point culminant du pays qui est entre le Roah et le Rohl; et tout le district offrait plus de défilés, de déchirures, de lits de torrents que la partie précédente.

Dimindô est situé sur la rive droite de l'Ouohko, petite rivière que notre marche nous a fait traverser plusieurs fois, et qui, dans une longueur d'à peu près soixante-dix milles, n'augmente pas de dimensions d'une manière appréciable. J'ai retrouvé cette même particularité chez maints cours d'eau qui franchissent de grandes étendues sans rencontrer un seul affluent.

Récemment construite, la station l'avait été à grands frais de paille et de bambous. Il y avait là de véritables palais de chaume dont les coupoles et les toits resplendissaient de toute la gloire de la blonde Cérès; et leur éclat était leur moindre mérite : la vermine n'existait pas dans leur couverture neuve; on y dormait sans être dérangé par les rats, et ces demeures champêtres avaient encore le doux arome des prairies.

Nous fûmes parfaitement accueillis à Dimindô. L'alambic était déjà en pleine activité; et l'on me donna plusieurs gourdes d'un spiritueux moins absolument mauvais que celui de l'Égyptien de Gourfala.

Partout, d'ailleurs, je n'ai eu qu'à me louer de l'hospitalité des zéribas. J'y ai toujours eu du laitage et de la viande, souvent à profusion. A mon arrivée, on apportait dans ma case, selon la coutume nubienne, un rafraîchissement nommé *abré*. C'est une

1. Toute la partie du fleuve comprise entre Gondokoro et l'embouchure du Bahr-el-Ghazal porte, comme on sait, le nom de Bahr-el-Djébel (rivière de la montagne).

boisson tout simplement composée d'eau, dans laquelle on a fait infuser une pâte desséchée ayant beaucoup de levain et mise en miettes. Le goût en est si agréable que le voyageur ne saurait trop vanter ce breuvage. Toutefois, l'abré ne peut être produit qu'avec de la farine de sorgho. A ce rafraîchissement de bienvenue s'ajoutait l'usage patriarcal d'apporter un bassin et de laver les pieds de l'arrivant.

Ces préliminaires terminés, je m'asseyais sur l'angareb (sorte de couchette), qui presque toujours était recouvert d'un élégant tapis de Perse; et, la pipe à la bouche, j'attendais les visites. Arrivaient alors à chaque minute de nouveaux personnages, qui, après m'avoir fait leurs salaams, plaçaient devant moi, silencieusement et d'un air mystique, des bouteilles, des calebasses, des gourdes contenant du lait, du beurre, de l'eau-de-vie, du miel, de la bière, toutes les friandises que produisait la contrée.

Mes gens avaient leur part de cette abondance, et ils se félicitaient vivement de l'heureuse idée que j'avais eue de faire ce petit voyage, qui, d'un pays de famine, les avait conduits dans une terre de promission.

Toutefois la médaille avait son revers; c'était à qui me parlerait de ses maux et me demanderait de les guérir; j'en étais excédé. Il me fut amené entre autres un Nubien, qui, dans ses courses, avait été victime des herbes tranchantes, au point que ses pieds ne tenaient plus que par les tendons. Ces gens-là n'ont pour traiter leurs blessures aucun moyen rationnel; dès qu'il y a la moindre inflammation, ils s'efforcent de la combattre avec de l'eau chaude et des cataplasmes de mie de pain : ce qui ne manque pas d'aggraver le mal. J'en ai vu qui avaient perdu plusieurs orteils; d'autres qui avaient à la jambe et sur le cou-de-pied d'affreux ulcères; tout cela provenait de coupures généralement insignifiantes, et qui, mal soignées, avaient eu ce résultat.

« Un fait remarquable, leur disais-je, que dans cette contrée l'herbe soit aussi maligne. Il y a autre chose : c'est une punition du Seigneur.

— Mais Dieu, répondaient-ils, n'envoie pas d'herbe pareille au Dongola; c'est le pays qui est mauvais.

— Prétendez-vous, répliquais-je, que Dieu soit bon là-bas et méchant ici? Non, Dieu est juste et vous punit de vos brigandages, puisqu'il n'y a pas ici de gouvernement pour vous châtier. » Je croyais devoir parler de la sorte à des hommes qui,

sous le manteau de la religion, commettent tous les crimes; qui, à genoux devant des textes prêchant la guerre aux infidèles, s'en autorisent pour piller et pour tuer des gens sans défense, et qui regardent cela comme des actes méritoires leur gagnant le paradis.

La principale zèriba de cette partie des domaines de Ghattas n'était pas loin de Dimindô, à une lieue et demie seulement du côté du nord-est; elle portait le nom de Dangaddoulou, qui lui venait d'un certain Danga, placé à la tête du district. En 1863, les frères Poncet, voulant créer de nouveaux établissements dans le Mvolo, près des cataractes du Rohl, avaient cédé à Ghattas ceux qu'ils possédaient chez les Agars. Ces derniers, très-hostiles aux gens de Khartoum, avaient fini par se procurer un grand nombre d'armes à feu, et s'étaient rendus si redoutables que les Nubiens n'avaient pas même essayé de relever la zèriba dont j'ai raconté la destruction. Par ce motif, les établissements de Ghattas avaient été reportés plus au sud, dans la région où je me trouvais alors.

En quittant Dimindô, nous repassâmes l'Ouohko, dont les berges avaient là quinze pieds de hauteur, et qui, à cette place, tournait à angle droit vers l'est, comme pour atteindre le Rohl par le chemin le plus court. Cette petite rivière est peuplée de mollusques, principalement d'anodontes. Les coquilles de ces grandes moules sont recueillies avec soin par les naturels, qui les emploient à beaucoup d'usages domestiques. On trouve également, dans l'Ouohko, l'*etheria caillaudii*, sorte d'huître géante, qui forme de véritables bancs dans tous ces petits cours d'eau.

Notre chemin nous fit traverser de nombreux plateaux de gneiss, qui, fréquemment, présentaient la plus grande homogénéité sur une étendue de plusieurs centaines de pas. De la surface de la roche se détachaient des feuillets unis de l'épaisseur d'une couverture de livre, et qui me fournirent d'excellents matériaux pour mettre en presse mes paquets de plantes.

Je trouvai à Dangaddoulou deux agents qui se disputaient la surintendance. L'un était venu par les derniers bateaux, et avait commandé la caravane chargée des provisions de l'année. Mais les Nubiens de la zèriba l'accusaient d'avoir agi frauduleusement et ne voulaient pas le reconnaître pour chef. C'était un copte, le seul chrétien de Khartoum qui se soit aventuré, du moins que je sache, à vivre au milieu de ces fanatiques. Son compétiteur,

nommé Sélim, était un Dinka de six pieds de haut, un musulman qui avait pour lui la majorité des voix, et qui, sans cesse, était en discussion avec son rival, au sujet des provisions apportées de Khartoum.

L'un et l'autre me reçurent à bras ouverts, cherchant mutuellement à se surpasser en fait de politesses et de démonstrations amicales. Ils supposaient qu'à mon retour je serais questionné sur leurs mérites respectifs, et que ma réponse aurait beaucoup de poids auprès du maître. Chacun réciproquement me disait du mal de l'autre; tous les deux le faisaient dans les mêmes termes; et je dois avouer que, pendant les deux jours que je passai avec eux, leur ivresse fut constante et à peu près égale.

Il y avait alors grande abondance à la zériba; mais les troupeaux récemment enlevés ayant été pris dans le voisinage, on craignait une attaque nocturne. Des patrouilles allaient donc tous les soirs battre les environs, et de nombreuses sentinelles devaient faire le guet. Malheureusement, dès que le soleil était couché, tout le monde se mettait à boire. Si les Dinkas fussent arrivés, il est probable que le succès eût couronné leur entreprise. Les Mittous de cette localité s'appellent Ghéris. Au sud et à l'est du Rohl, sur une grande étendue, la contrée porte le nom de *Moro;* comme elle est peuplée de tribus de nationalités diverses, le nom qui lui est donné est, sans aucun doute, purement géographique. C'est le premier et le seul exemple que j'aie eu, dans cette région, d'une appellation territoriale qui ne soit pas en même temps celle des gens du pays.

Profitant de la destruction partielle que l'incendie avait faite des grandes herbes, les indigènes se livraient à la chasse avec ardeur. Les fosses et les pièges se creusaient et se plaçaient en grand nombre; les battues, secondées par les filets, s'organisaient de toute part; les arcs puissants qui, rencontrés par les grands animaux, se détendent et leur jettent un lasso qui les entrave, étaient surtout mis en œuvre; et dans les villages se voyaient de nombreux trophées, où figuraient de superbes cornes de buffle et d'élan.

Pendant que je me dirigeais vers le Rohl, un de mes pieds s'enflamma au point qu'il fallut recourir au portage. Ce fut assez difficile, en raison du manque de litière convenable; puis des sentiers trop étroits pour que deux hommes pussent y marcher de front; enfin des gens ne voulant rien porter de lourd que sur leur tête.

En Afrique, dans tous les endroits où règne l'islamisme, il paraît que l'usage interdit ce genre de locomotion. Pour tout bon musulman, c'est pécher que d'imposer à l'homme, même à un noir, le fardeau de votre personne. Ce scrupule est remarquable chez des individus dont l'esprit d'oppression n'a pas de bornes, et qui ne reconnaissent à un nègre, en tant que païen, nul droit à être traité humainement. Il serait à désirer que les Européens pussent faire partager ce cas de conscience, et l'adopter eux-mêmes à l'égard des peuples qu'ils protégent.

Le pays, sur la rive gauche du Rohl, paraissait être largement cultivé; nous traversions continuellement des terrains où il y avait eu du pénicillaire dont la coupe était récente.

A trois lieues de Dangaddoulou, le sentier s'engagea dans une prairie basse; et, pour la première fois depuis que nous avions quitté le Diour, je vis un grand bouquet de borassus qui balançaient, à quatre-vingts pieds du sol, les larges éventails de leurs cimes. Sous leur ombre nichait une petite bourgade appartenant à un Mittou, nommé Baï, et dans laquelle nous passâmes le milieu du jour.

De là, nous fîmes environ deux lieues pour aller coucher au village de Gadi. A l'horizon, de l'autre côté du Rohl, se voyait, au nord-est, une chaîne de collines dont le relèvement d'un certain nombre d'angles me permit de déterminer la position. J'acquis de la sorte, pour la première fois, la certitude que ma route se rapprochait de différents points de celles de mes prédécesseurs; et je pus en toute sécurité identifier le Gourkéni, avec une localité de la carte de Petherick. L'élévation du Gourkéni, au-dessus de la plaine, est d'environ deux cents pieds.

Ce fut pour moi un vif plaisir de voir les habitants se livrer à leurs occupations journalières et de les suivre du regard dans leurs étroites demeures. Je profitai de l'occasion pour enrichir mon portefeuille de nombreux croquis d'objets de ménage, et surtout d'articles de toilette que les dames mittous possèdent en abondance. Ces femmes, naturellement fort laides, se décorent la bouche d'une façon qui les rend horribles; c'étaient les plus affreuses que j'eusse rencontrées jusque-là.

Partout ailleurs cette déformation de la bouche est exclusivement féminine. Chez les Mittous, le sexe fort en est quelquefois paré. J'ai reçu à Gadi la visite d'un homme qui portait, à la lèvre inférieure, un morceau de quartz poli, taillé en cône, et d'une longueur de six centimètres.

Derrière le village, nous retrouvâmes l'Ouohko, ayant là quarante pieds de large, ce qui lui donnait l'aspect d'une rivière. Il coulait alors dans la vaste plaine qui s'étend à l'ouest du Rohl.

Près de deux heures nous furent nécessaires pour franchir en droite ligne cette plaine, où l'herbe était si haute et si drue que, malgré le niveau que j'occupais, — l'angarep qui me servait de palanquin ne se trouvait pas à moins de six pieds du sol, — j'étais obligé de me lever pour voir la montagne voisine.

Je ferai observer que, bien que par cette latitude, — sixième et huitième parallèles, — l'amoindrissement de la vitesse de rotation de la terre soit peu sensible, les cours d'eau de cette partie



Cône de quartz, bijou de lèvre (grandeur naturelle).

de la région du Haut-Nil subissent les mêmes effets que les rivières septentrionales, dont la direction est également du midi au nord. Tous ces cours d'eau passent vers l'un des bords de la plaine, qu'ils inondent, et toujours du côté du levant. Ainsi, à l'ouest du Diour et du Pângo, la traversée du champ d'inondation exige, en maint endroit, près d'une heure de marche, tandis que, sur l'autre rive, elle ne demande que dix minutes. Aux environs de Koulongo, il ne faut guère moins de trois quarts d'heure pour franchir la côte occidentale du Tondj, et de l'autre côté un demi-quart d'heure seulement. Ici le Rohl n'a pas même cette lisière à sa droite. Il coule au pied d'une falaise sur laquelle est située la zèriba d'A-Ouri, propriété de

Ghattas. Cette berge escarpée termine la pente du Gourkény, dont la masse est à une distance d'environ quatre milles.

Dans tous les cas le Rohl a beaucoup plus d'eau que le Tondj; près d'A-Ouri, il se divise en plusieurs branches que séparent, durant l'hiver, des bancs de sable fort élevés. En se retirant, les grandes eaux laissent des mares, dont l'évaporation couvre la plaine d'un voile humide.

Le 17 décembre, le Rohl n'avait que soixante-dix pieds de large et deux et demi de profondeur ; mais ses berges arénacées, de vingt pieds d'élévation, étaient couvertes de roseaux; et quand il déborde, toute la savane est inondée. Il doit alors présenter un spectacle imposant, et rivaliser en apparence avec le Diour, bien qu'en réalité il ne débite pas plus du tiers de la quantité d'eau roulée par celui-ci.

Lorsque nous l'avons vu, sa course n'était que de cent pieds par minute. Les Dinkas le désignent sous le nom de Nam-Rohl, qui signifie rivière des Rohls, gens de leur nation établis sur ses bords. Les Mittous, les Madis et d'autres riverains l'appellent Yalo, et les Bongos Dyollébê. Ceci est un exemple de ce que l'on rencontre dans toute l'Afrique, où reviennent sans cesse les noms des chefs et des tribus appliqués aux villages, aux territoires et aux rivières. Dans cette contrée, les Yahou, les Ronga, les Moundo sont presque aussi nombreux que les Columbus, les Jackson et les Franklin aux États-Unis.

Le nom de Kaddo ou Kodda, joint à celui de Rohl sur quelques-unes de nos cartes, me paraît superflu; ce mot, dans les dialectes rohl et mittou, voulant dire rivière, et s'employant pour désigner l'eau en général.

Une réception des plus honorifiques nous attendait à la zèriba d'A-Ouri. Je voyais, de mon poste élevé, toutes les fourmilières couvertes de têtes noires, et les curieux arriver par centaines pour se trouver sur notre passage.

En approchant de l'enceinte, j'aperçus devant la porte cinquante hommes sous les armes, prêts à nous saluer de la décharge de leurs fusils. Un frisson d'inquiétude me courut dans les veines ; et ce fut pour moi un soulagement de penser qu'à la hauteur où je me trouvais alors il y avait un peu moins de risque d'être atteint par les coups de feu, qui, selon l'usage, devaient être dirigés vers le sol.

Les indigènes de cette localité s'appellent Sofis et composent avec les Rohls, qui demeurent plus à l'est, une seule et même peu-

plade. A certains égards, leur dialecte se rapproche de celui des Bongos et de celui des Mittous, bien que, dans son ensemble, il diffère de ces deux idiomes. A en juger d'ailleurs par leur aspect et par leurs coutumes, les Sofis auraient une étroite parenté avec les Mittous.

Ils habitent non-seulement le territoire d'A-Ouri, mais les trois collines situées au nord de la zèriba. Le plus élevé des trois monts est le Gourkény, qui paraît être formé d'une masse de gneiss, et qui présente, vers le sud, des pentes abruptes d'une hauteur relative de deux cents pieds.

Le Gourkény avait alors pour chef un nommé Dyoli. Nous avons dit qu'une distance de quatre ou cinq milles le séparait de la zèriba. Petherick, dans son voyage de 1862, l'a rencontré sur sa route, et l'a traversé en allant d'Ahouil à Djirri [1].

Plus près de la zèriba est une colline moins haute, portant des villages appelés Nyédi, Yéi et Madouri, et qui tous les trois sont tributaires de Ghattas.

Au nord-est, à un jour de marche s'élève un mont tabulaire, que les indigènes, à qui cette position paraît inexpugnable, ont appelé Khartoum pour en désigner l'importance. J'ignore si le plateau est inaccessible; mais ses habitants, qui, paraît-il, sont d'excellents archers, et qui ont une grande bravoure, sont très-redoutés des gens de la zèriba. Attaqués plusieurs fois par les Nubiens, ils les ont toujours repoussés en leur infligeant des pertes considérables; et peu de temps avant notre arrivée, ils avaient à leur tour essayé de surprendre la station, qui, sans aucun doute, aurait été détruite si la garnison tout entière de l'établissement voisin des frères Poncet ne l'avait pas promptement secourue.

Les Nubiens appliquent indifféremment la qualification de Diours à tous les riverains du Rohl qui habitent au sud du territoire dinka; mais ces tribus, qui n'ont avec les Diours de l'ouest, gens d'origine chillouke, rien de commun ni dans le langage, *ni*

1. Si la hauteur rencontrée par Petherick, en 1862, entre Ahouil et Djirri, est le Gourkény, celui-ci n'est pas composé de gneiss. « Suivant une pente douce sur une formation d'un *grès rouge*, tellement grossier, qu'en beaucoup d'endroits il avait l'aspect d'un conglomérat », dit Petherick (minéralogiste de profession); et il ajoute, page suivante : « .... Une heure de marche nous conduisit au bord d'une falaise de cent pieds d'altitude, donnant sur une large et riante vallée que traversait le Nam. La roche nue était un *grès rouge graveleux*, contenant vers le milieu une strate de calcaire noduleux et friable.... » (Voy. *Travels in Central Africa*, t. I, p. 243.)
(*Note du traducteur.*)

dans la race et les coutumes, répudient cette appellation. On se rappelle que le nom de Diours est donné par les Dinkas aux tribus qui n'élèvent pas de gros bétail; c'est pourquoi les Nubiens en font usage pour désigner les gens du Rohl qui n'ont pas de bêtes bovines. Petherick a été dans l'erreur quand il a pensé que le pays des Diours, traversé par lui dans ses premiers voyages, s'étendait jusqu'ici. Il aurait évité cette méprise s'il eût comparé les dialectes des deux peuplades[1].

Pendant que j'étais à A-Ouri, mon état devint plus grave au point qu'il me fut impossible de faire un pas. Extérieurement on ne voyait qu'une légère tache à la plante du pied; mais toute la jambe était gonflée par suite de l'inflammation qui partait de cette tache. J'avais tout lieu de craindre la présence du ver de Guinée; et je me résignais à la triste perspective d'une immobilité de plusieurs semaines. Il y avait déjà six jours que je ne marchais pas; six jours pendant lesquels avaient dû cesser mes recherches dans les bois et dans les villages, ma poursuite du gibier, en un mot tout exercice; et devant renoncer à l'exploration des collines, dont la vue m'attirait, je me décidai à partir. En conséquence, je repris ma place sur la tête de quatre hommes vigoureux, et je continuai ma route. Ma position, d'ailleurs, n'était pas sans avantages; elle m'ouvrait un horizon plus large, et me faisait mieux voir le pays qui était charmant, ce qui me dédommageait de mon impotence. La douleur était moins vive; elle se laissait parfois oublier; puis l'éclat du ciel, le calme et la solitude des bois et des steppes, l'air doux et caressant de l'hiver des tropiques, le repos de cette marche berçante, tout contribuait à me plonger dans une douce rêverie. Le bruissement léger des tiges, frôlées par mes porteurs, me distrayait seul de ma contem-

1. C'est précisément ce que paraît avoir fait Petherick; et il est difficile de croire qu'il ait pu s'y méprendre, le temps qu'il avait passé chez les Diours de l'ouest ayant dû le familiariser avec le dialecte de ceux-ci. Ne serait-il pas possible que la tribu en question eût émigré depuis le passage du consul anglais? Huit ans se sont écoulés entre les deux voyages; et il faut moins que cela pour effacer jusqu'au souvenir du séjour de ces tribus mal assises. Petherick, d'ailleurs, ne dit pas que le territoire de la peuplade qu'il a connue d'abord s'étende jusqu'au Rohl; et il semble ne faire mention que d'un groupe détaché de cette peuplade : « Les indigènes, écrit-il, *parlent la même langue que les Diours du Bahr-el-Ghazal, et sont une partie de la même tribu....* Ils ont l'air plus intelligents et *la peau moins noire que celle des gens que nous avons trouvés jusqu'ici....* » (Voy. Petherick, *Travels in ecntral Africa*, vol. I, p. 247 et 248.) Le *jusqu'ici* est relatif aux peuplades rencontrées depuis le bord du Nil jusqu'à celui du Rohl. Schweinfurth lui-même a été frappé de la nuance relativement claire du teint des Diours (voy. chap. v, p. 199).

(*Note du traducteur.*)

plation; et je pouvais me figurer que j'étais dans une barque menée par une force invisible, à travers des flots d'herbe.

Le chemin suivait la rive droite du Rohl et se dirigeait au sud-sud-est. A notre gauche le pays semblait s'élever par des terrasses s'échelonnant peu à peu; mais la végétation ne changeait pas de caractère. Les mêmes buissons, les mêmes arbres composaient la forêt; c'était ce que j'avais toujours vu depuis que j'avais mis le pied sur le sol rouge.

Nous repassâmes la rivière, qui, en cet endroit, n'était pas divisée; elle coulait alors dans un lit de deux cents pieds de large; mais elle n'en occupait que la moitié, et mes hommes n'eurent de l'eau que jusqu'aux genoux. La quantité de poissons qu'on voyait là était surprenante. Pendant la halte, mes nègres s'amusèrent à lancer des flèches aux essaims de petites perches qui foisonnaient à cette place, et le firent constamment avec succès.

En passant le Rohl, nous étions entrés chez les Lehsis, tribu peu nombreuse, mais distincte, dont le langage diffère de celui des Sofis et de celui des Mittous. L'étroit domaine de ce petit peuple a sa limite à quelques lieues au levant de la rivière, et se termine à Kirmo, l'un des points qu'a visités Petherick.

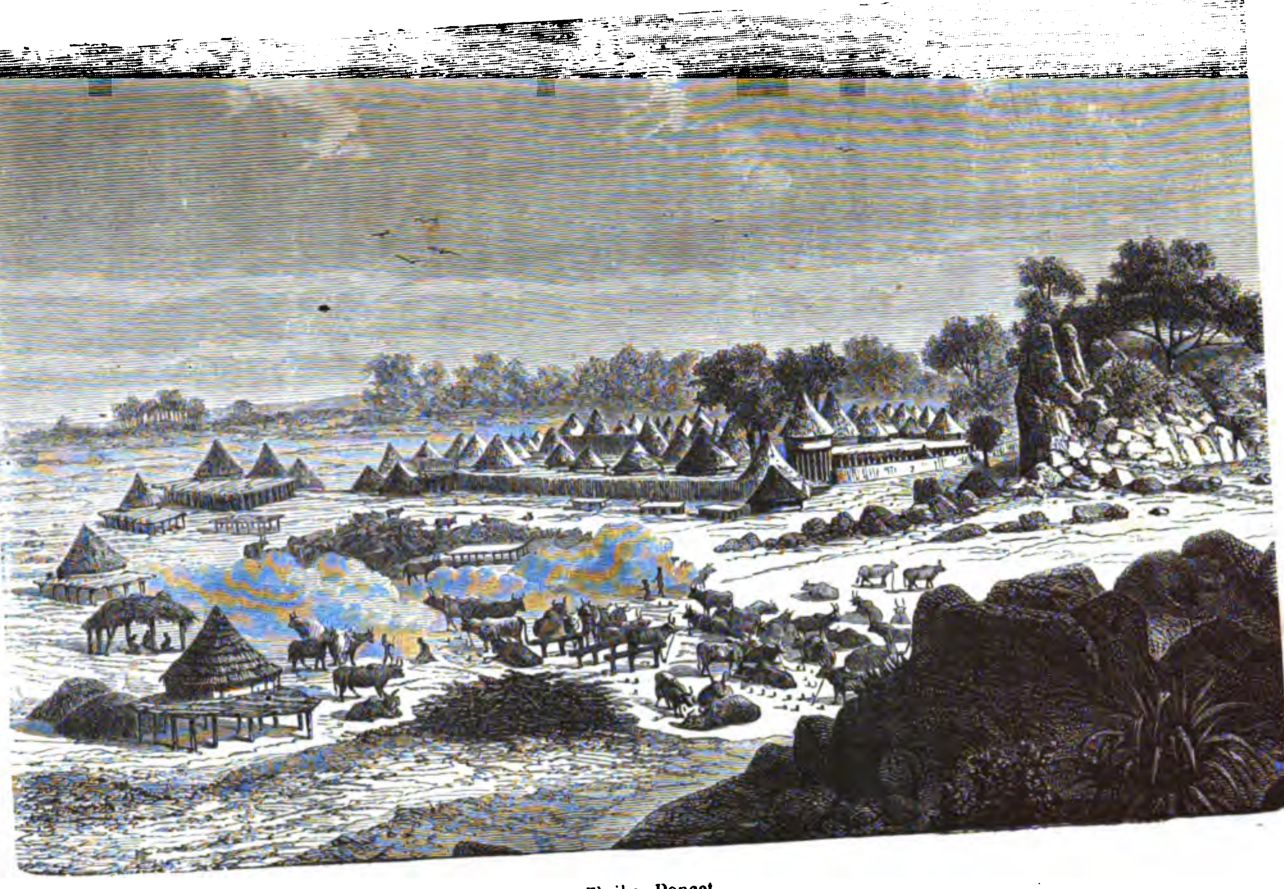
Au sud, on trouve les Bofis, dont le territoire renferme une zèriba située sur l'Eyi, à une grande journée de marche à l'est de Mvolo, et qui appartient à Agad. Suivant Petherick, l'Eyi est moins important que le Rohl, et s'unit au Dyémid avant de gagner le haut Nil-Blanc.

Au nord des Bofis, demeurent les Behls, qui, avec les Sofis et les Agars, possèdent une énorme quantité de gros bétail, et qui doivent à cette richesse les razzias incessantes que font chez eux les gens des zèribas.

A l'est des Behls, sont les Atouôtes, peuplade belliqueuse, fort redoutée des caravanes qui se dirigent vers le Bahr-el-Djébel, dont elle rend le chemin très-dangereux.

Après avoir traversé le Rohl, nous fîmes trois quarts de lieue au sud-est, et nous arrivâmes à l'établissement que les frères Poncet ont créé dans le Mvolo. Cette fois le paysage avait complétement changé. De toutes parts surgissaient de grands blocs de granit, qui tantôt se présentaient sous forme de cube et tantôt d'obélisques.

Au nord de la zèriba, un peu au-dessus de l'endroit où nous avions passé le Rohl, en venant d'A-Ouri, ces projections traver-



Zèriba Poncet.

saient la rivière, et y causaient des rapides, qui, sur une échelle réduite, ressemblaient aux cataractes du Nil. Petherick a signalé cette chaîne de roches éparses qui traversent le pays d'occident en orient, et qui, d'après lui, s'étend jusqu'au sud du village de Dougbara.

Le gouverneur de Mvolo, qui était au service des frères Poncet depuis de longues années, me reçut avec une extrême courtoisie. Au moment où je franchis l'entrée de la palissade qui entourait la zèriba, cent hommes me saluèrent de leur poudre, et une petite pièce d'artillerie de marine qui était sous le porche tira plusieurs coups en mon honneur.

Néanmoins, si flatté que je pusse être d'un pareil accueil, l'impression désagréable que je ressentais à la vue du drapeau rouge, chargé du croissant et des versets coranesques, était la plus forte. Je me réjouissais d'avance à la pensée de voir, au moins ici, les trois couleurs affirmer hautement l'autorité et l'indépendance des Franks; j'étais singulièrement déçu. Mes Nubiens m'avaient déclaré plusieurs fois que pour rien au monde ils ne me suivraient, si je déployais mon drapeau; je n'avais plus le moyen de les convaincre de leur sottise. Le déploiement de la bannière musulmane sur les possessions d'un Français est la preuve la plus manifeste du peu d'influence que les négociants de Khartoum ont sur leurs mandataires.

Il n'y avait pas un seul chrétien à la zèriba d'où l'état de choses n'avait rien qui dût surprendre; mais un compatriote des Poncet, je n'en doute pas, eût gardé le silence, ou porté un jugement plus sévère que le mien.

Le commerce d'esclaves, dans toute cette région, est non moins tacitement reconnu que, chez nous, les actes des courtiers marrons ne le sont à la Bourse; et les frères Poncet avaient eu beaucoup à souffrir de leurs employés. Les accusations dont ils avaient été victimes à cet égard, et la difficulté d'agir sur les coupables, leur avaient fait d'abord limiter le nombre de leurs établissements dans le pays du Haut-Nil, où d'ailleurs l'insignifiance des bénéfices du commerce honnête ne leur permettait pas de lutter avec les compagnies voisines, qui ne reculaient devant rien pour s'enrichir. Puis ils s'étaient lassés des opérations qui, malgré eux, se faisaient sous leur couvert; et, l'année précédente, ils avaient cédé leurs zèribas au gouvernement égyptien, dont ils devaient toucher, pendant trois ans, tant pour cent du chiffre des produits. C'est ainsi que la dernière maison européenne s'est

retirée du commerce de l'ivoire dans la région du Nil-Blanc, où les Européens l'avaient fondé. Le gouvernement vice-royal, qui supposait au monopole de ce commerce une brillante perspective, donna comme prix d'achat une somme importante; sa confiance toutefois ne paraît pas avoir été de longue durée, car il ne profita même pas de la position qu'il avait acquise.

Une route directe, allant du Rohl chez les Mombouttous, sans traverser le pays hostile des Niams-Niams, faisait de Mvolo le point le plus rapproché de la source de l'ivoire ; et dans les derniers temps les frères Poncet envoyaient chaque année deux expéditions chez les Mombouttous de la province orientale, ce qui doublait leurs bénéfices. Il faut donc que le gouvernement ait été mal conseillé par les autorités de Khartoum, puisque, malgré cet avantage que ne possédait aucune autre zèriba, l'affaire avec les Poncet était à peine terminée que l'établissement passa aux mains du fils de Ghattas, qui obtint cette localité productive pour lui et pour ses descendants.

Il semblerait naturel de penser que la résolution, de la part du gouvernement, de s'emparer de la traite de l'ivoire dans cette province, serait d'un bon augure pour l'avenir du pays, et aurait pour résultat de substituer le règne de la loi à celui de la violence, qui seul existe dans la contrée; mais il est douteux que la réalisation de ce projet tourne au bénéfice des indigènes. Au moyen d'un capital plus considérable que celui dont peuvent disposer les traitants de Khartoum, il est certain que le commerce acquerrait beaucoup d'importance, que de nouveaux produits seraient découverts, et qu'il y aurait là de nouvelles sources de richesse. Mais comme je l'ai dit ailleurs, toute réforme exige un personnel en rapport avec la tâche que l'on se propose, et les gens auxquels le vice-roi pourrait confier ses intérêts en toute sécurité font complétement défaut. Toutes les entreprises commerciales dans cette région sont liées plus ou moins à la traite de l'esclave. Pour faire qu'il en soit autrement, une force imposante serait nécessaire, et l'on ne peut songer à l'établir : les Nubiens seuls peuvent supporter le climat, et les Nubiens sont indisciplinables.

Je ne parlerai pas du penchant irrésistible que tout fonctionnaire du Khédive, qu'il soit Turc ou Égyptien, a pour la traite de l'homme; je ferai seulement observer que la suppression de l'odieux trafic, et l'établissement d'un impôt régulier dans les pays du Haut-Nil, resteront impossibles tant que le Darfour,



Vue_prise dans le district de Mvolo

Non moins originale que ses alentours, la zèriba elle-même était unique dans son genre. L'aspect chaotique de ses pilotis, de ses entassements rocheux aurait troublé le sommeil d'un être sensitif. Il y avait quelque chose du rêve de l'antiquaire dans cet amas compliqué de huttes et d'estacades, près d'un monceau de granit, d'où s'élançaient fièrement des palmyras; quelque chose de ce rêve dont j'ai vu le tableau, rêve où les objets façonnés de main d'homme s'animaient et prenaient des formes à la fois connues et fantastiques. Ici les toits ronds et pointus des cases, sur leurs plates-formes d'argile, ressemblaient à des cornets posés sur une table.

Devant l'enceinte, s'étalait la grande ferme, avec ses troupeaux de bœufs et de vaches, soignés par des Dinkas; avec ses tas de fumier toujours brûlants, ses hangars : couvertures de chaume jeté à poignées sur des pieux tortus, et abritant des couches de cendre, où les pâtres s'enivraient de la fumée des tas de bouse.

Çà et là, des estacades de formes diverses avaient été faites en imitation des forts que les indigènes construisaient à l'époque où ils étaient les maîtres du pays, et avaient pour objet comme autrefois de servir de refuge aux défenseurs de la place.

En parfaite harmonie avec l'étrangeté du paysage et la bizarrerie de l'architecture, étaient les damans, qui habitaient les crevasses du gneiss. Dès que le soleil était couché, ainsi qu'au point du jour, on les voyait partout accroupis comme des marmottes à l'entrée de leurs cavernes, où, à la moindre alerte, ils se précipitaient avec la rapidité de la flèche, en grognant et en clappant d'une façon étonnante.

Par suite du bruit qu'ils émettent, ces êtres curieux ont reçu des Nubiens le nom générique de *kehko*. L'espèce en est répandue dans tout le pays du Nil, où elle offre un grand nombre de variétés, peu différentes les unes des autres, et néanmoins distinctes : chaque contrée semble avoir son représentant spécial de la race. Ce n'est pas seulement dans les montagnes d'Abyssinie et du Haut-Sennaar que se trouve le daman; il habite les monts des steppes de Beyoudah, et les îlots rocheux, cônes et mamelons, qui donnent un caractère particulier au paysage du Taka et à celui du Kordorfan méridional. Une autre espèce joue un grand rôle dans le midi de l'Afrique; enfin, l'Arabie, le Sinaï et les montagnes syriennes ont aussi leur daman. Celui du Mvolo répond, à beaucoup d'égards, au portrait que Bruce nous a donné de l'espèce abyssinienne. Selon toute apparence, il fait sa nour-

riture de l'écorce des arbres, et comme hors-d'œuvre, croque des bourgeons et mange de l'herbe.

Abou, le surintendant de la zèriba, qui avait été au service de divers Européens, en qualité de chasseur et d'empailleur d'animaux, était devenu à moitié naturaliste. Il signala à mon attention la chasse intéressante à laquelle nous provoquaient les damans, qu'on voyait aller et venir sur les roches voisines, et me demanda en même temps si je savais par quel moyen ces animaux gravissaient et descendaient avec aisance les parois les plus lisses des rochers à pic. « Je ne me l'explique pas, dit-il, mais c'est un fait : vous tirez une de ces créatures, elle se débat; vous voulez la prendre, et malgré son agonie, elle tient à la muraille comme si elle y avait poussé. »

A l'exception du doigt interne du pied de derrière, qui est pourvu d'une espèce de griffe, les orteils du daman ne sont que de petits bourrelets de peau cornée, sans véritables ongles; et moi-même je me suis demandé plus d'une fois comment, avec un pied si rondelet, ce menu pachyderme pouvait courir sur les branches polies des arbrisseaux qui croissent dans les ravins, ou se tenir sur les flancs les plus unis des précipices. Un jour que mon daman blessé demeura collé à un pan de granit poli comme une dalle, et qu'à mon tour, pour l'en arracher, il me fallut déployer une certaine force, j'eus le mot de l'énigme : la plante du pied, chez cet animal étrange, ressemble à du caoutchouc; elle est élastique et porte plusieurs coussins rugueux que séparent des fentes profondes[1]. Cette disposition, qui ne paraît exister chez aucun autre mammifère, donne à celui qui la possède le moyen de faire le vide en ouvrant et en fermant la fente médiane, et lui permet de prendre ainsi pied solidement sur la pierre unie des falaises.

Bien que le daman occupe une place importante parmi les animaux de l'Afrique australe, et que ses diverses espèces aient été maintes fois observées par des naturalistes, je n'ai jamais vu qu'il fût parlé de ce fait intéressant. Il est possible que l'on doute de mon observation, mais je l'ai rapportée du mieux que j'ai pu, afin d'attirer sur ce point l'attention des voyageurs qui viendront après moi.

Les plus grands damans que j'ai tués à Mvolo étaient des fe-

1. Bruce, dans l'explication de la planche 24 (vol. V), mentionne expressément le fait que les coussinets de la plante du pied sont en haut-relief de chaque côté du pli qui les sépare.

melles pleines; elles mesuraient cinquante-deux centimètres de longueur. Leur pelage gris les faisait ressembler complétement à des lapins sauvages. Chez les mâles, la robe était plus claire, presque blanchâtre et avait au milieu du dos une raie blanche et longitudinale parfaitement délimitée. Dans cette espèce, la femelle, ainsi que j'ai pu m'en convaincre, porte régulièrement deux petits, qui sont déjà très-développés au moment de leur naissance. La chair des adultes rappelle tout à fait celle du lapin; et, de même que cette dernière, elle a besoin d'être habilement accommodée pour être mangée avec plaisir.

Le daman n'est pas le seul animal digne d'intérêt qui habite les rochers de Mvolo. Un joli petit écureuil, d'un genre que l'on rencontre souvent dans les steppes de Nubie, le *sciurus leucumbrinus*, dont la robe chamois est décorée de deux raies blanches sur chaque flanc, se trouve ici en grand nombre; et l'agame à tête d'un jaune orangé y fourmille. Les allures de ce lézard sont épiées avec anxiété par les damans, qui, en voyant faire un pas à leur éternel salueur, jettent un sifflement d'alarme et se précipitent dans les pentes des rochers, à la façon des marmottes. Il me fallait alors attendre une demi-heure avant de les voir reparaître, c'est-à-dire mettre le nez à l'entrée de leur cachette.

La pintade, que l'on rencontre partout, ne saurait manquer en cet endroit, où se voyait également une sorte de francolins, des *ptilopachus* dont les mâles couraient dans l'herbe, en faisant la roue comme de petits bantams. Grâce à la bonne hospitalité de la zèriba, qui me dispensait d'approvisionner ma cuisine, je pus épargner ces charmants oiseaux; quelques-uns seulement furent tués comme échantillons. J'ajouterai que les francolins, si nombreux dans les autres parties de l'Afrique, sont excessivement rares dans toute la région du Ghazal [1].

Trois jours après mon arrivée à Mvolo, je me retrouvai sur pied et capable de faire une excursion. A une demi-lieue de la zèriba au N. E., le Rohl se divise en trois branches, et court violemment dans un lit sauvage, où des blocs de granit sont jetés les uns sur les autres. Ce fut vers ces rapides que je dirigeai ma promenade. Je trouvai les deux îles les plus importantes cou-

1. Nous rappellerons que les *ptilopachus*, encore plus rapprochés des véritables perdrix que les francolins, ont été rangés parmi ces dernières. L'espèce a été décrite d'une manière assez brève, sur des échantillons du Sénégal; et nous regrettons de ne pas trouver ici plus de renseignements sur ces perdricinées.

(*Note du traducteur.*)

vertes d'un épais fourré, que dominaient les borassus des rives, auxquelles ces palmiers faisaient une charmante bordure. La masse principale de l'eau se partageait également entre le bras du nord et celui du sud; elle formait dans le premier une cataracte de cinquante pieds de hauteur, et fuyait ensuite, écumeuse et bruyante, parmi les rochers que tapissait une plante en forme de mousse, un tristicha. Pris dans leur ensemble, les rapides avaient une chute d'au moins cent pieds.

Plus loin, à un quart de lieue en amont et à l'est de l'établissement, la rivière décrivait une courbe et rentrait dans un lit normal, d'une largeur de trente et quelques mètres. Des blocs de granit ayant le poli du marbre y formaient des bassins remplis d'une eau limpide. L'ombre et la fraîcheur que répandaient les palmiers et le bois épais des alentours ajoutaient à la séduction : c'était un de ces lieux consacrés aux nymphes des forêts et des sources, l'endroit le mieux fait pour vous engager à prendre un bain. Depuis un an, la mauvaise nature des eaux que j'avais rencontrées, ainsi que la crainte de la fièvre, m'avaient privé de ce plaisir; je pouvais maintenant m'y livrer sans crainte.

Il y avait là une quantité de poissons tellement extraordinaire qu'on était obsédé de leurs morsures, quelle que fût la place où l'on allât se baigner.

Je parcourus les pentes boisées qui se déployaient de l'autre côté du val, et je fis maintes découvertes intéressantes. Un concombre remarquable par les curieux appendices dont il est revêtu, le *cucumis tinneanus*, abonde dans ces bois, où croît également un arbrisseau dont les Nubiens prennent les branches pour faire des tuyaux de pipe, et qui maintenant figure dans les serres d'Europe sous le nom de *Tinnea æthiopica*. Le Tinnea est extrêmement commun dans les environs de Mvolo. Ses branches retombent vers la terre comme celles du saule, ses fleurs sont presque noires. Je le regardai longtemps avec émotion; il semblait être en deuil et pleurer la femme intrépide qui, avec un sens exquis des beautés de la nature, l'a dessiné la première.

A peu de distance de l'endroit visité, on me désigna, vers le nord, un village appelé Dougouara, où les roulements du tambour, qui arrivaient jusqu'à nous, convoquaient les indigènes à une fête.

Pour la première fois depuis que j'avais quitté le mechra du Bahr-el-Ghazal, j'atteignais des localités dont la position m'offrait

quelque certitude. Mvolo n'a jamais reçu la visite de ses fondateurs; mais en 1859, Jules Poncet, dans l'une de ses expéditions de chasse, a traversé le Rohl au nord de la zèriba, environ sous le septième parallèle[1]; et en 1862, Petherick a remonté la rive droite de ce même cours d'eau, et s'est arrêté à Dougouara. Mes relèvements, qui de ce côté se rapprochent d'une manière très-satisfaisante de ceux de mes prédécesseurs, s'accordent tout à fait avec la position qu'Arrowsmith a donnée au mechra dans la carte qu'il a dressée des routes de Petherick, 1858-63, pour le journal de la Société géographique de Londres[2]; de telle sorte que la place que j'avais assignée à Dougouara n'a presque pas eu besoin d'être modifiée.

Dans les cartes précédentes le mechra était situé beaucoup trop à l'O.; et le Ghazal s'étendait d'un demi-degré au delà de sa longueur réelle. Le temps que j'ai passé sur cette rivière, pour la remonter et pour la descendre, m'a permis amplement de constater le fait. Je ne sais pas sur quelles données Arrowsmith s'est fondé pour opérer cette heureuse correction. Dans tous les cas ce n'est pas d'après celles de Petherick, dont les longitudes portent sa route au bord du Rohl à vingt milles plus à l'E. que sur la carte rectifiée, estime que d'autres considérations rendent invraisemblable.

Si bien que je fusse à Mvolo, j'y subissais de petites misères qui me gâtaient ce lieu intéressant. D'après ma couleur, les esclaves et les soldats indigènes se figuraient que j'étais le frère du maître, et c'était à qui d'entre eux me poursuivrait de leurs doléances. Contrairement aux ordres du gouverneur, une quantité de Niams-Niams, faisant partie de la garnison, me suivaient partout; j'étais obligé de me fâcher pour leur faire entendre que j'avais une escorte assez nombreuse et que je ne leur permettais pas de m'accompagner. Les femmes se réfugiaient dans ma case, m'apportant leurs plaintes au sujet des mauvais traitements qu'elles recevaient de leurs maîtres, et que sans doute leur attirait leur inconduite. Les propriétaires venaient les réclamer, exposaient leurs griefs et insistaient pour obtenir un jugement contre les fugitives. Au dehors je retrouvais les autres; les re-

1. *Le fleuve Blanc, Notes géographiques,* par Jules Poncet, la meilleure publication qui ait été faite sur le Haut-Nil, donne non-seulement des détails irrécusables sur l'intéressant voyage de l'auteur, mais fournit sur les mœurs des différents peuples de cette contrée de nombreux renseignements recueillis pendant de longues années de séjour. (*Note de Schweinfurth.*)

2. *Journal of the R. G. S.*, vol. XXXV.

buffades ne servaient de rien. En somme je fus très-heureux de m'en aller et de reprendre la route de l'ouest. Je partis avec un petit troupeau de vaches, de veaux et de moutons, présent du gouverneur, qui me força en outre d'accepter un très-bon âne.

Une marche rapide de sept lieues et demie, dans une contrée pauvre en aiguades et n'offrant d'autres objets intéressants que des groupes accidentels de kobbos[1] très-élevés, nous conduisit à Legbi, autre zèriba des Poncet, mais d'un ordre inférieur. Je me retrouvais alors chez les Mittous.

A trois lieues au S. E., dans une dépression voisine de la rivière, il y avait une seconde zèriba que je n'ai pas visitée et qui s'appelait Nyoli; tous les gens de l'endroit étaient alors occupés à une grande battue d'élans. Ces zèribas du pays des Mittous n'avaient été fondées que l'année précédente; elles se trouvaient sur la route directe du Mombouttou, et n'avaient été créées aussi près du district des Madis que pour servir de places fortes et pour assurer aux chasseurs l'accès d'un territoire fertile en éléphants. Abd-es-Sâmate venait de s'approprier par un heureux coup de main la majeure partie de ce territoire qui, jusqu'alors, n'appartenait à personne.

De Legbi, la route se dirigea à l'O. N. O., et nous fit aller en descendant jusqu'au bord de l'Ouohko, que nous traversâmes pour la quatrième fois. Il nous fallut ensuite passer deux rivulettes, dont le lit coupait un sol accidenté de collines et d'éminences solitaires. L'herbe sèche avait été détruite par l'incendie annuel; et bien qu'il ne fût pas tombé d'eau, une quantité de plantes vivaces commençaient à entr'ouvrir leurs corolles aux teintes variées. Des arbres, tels que les bassias, les combrets et autres, qui fleurissent avant d'avoir des feuilles, étaient dans tout leur éclat. Deux surtout, qui manquent totalement dans les contrées situées plus au N., attirèrent par cela même mon attention : c'étaient le *xéropétale*, couvert de belles fleurs d'un rose vif pareilles à celles de la mauve, et le *stéréosperme*, qui porte d'étranges bouquets rouges, dont les fleurs ont la forme d'un dé à coudre. Tous les deux étaient dans toute leur beauté et me rappelaient le luxe floral des hauteurs abyssines.

Après avoir fait cinq lieues et demie nous nous trouvâmes à Ngama, où j'appris qu'Abd-es-Sâmate venait de partir avec

1. Nouvelle espèce de césalpiniée, qui joint les caractères du berlinia à ceux du sclerobium.

toutes ses forces, pour aller inspecter les nombreuses zèribas qu'il avait dans le Sud. C'était sa première année de possession; et avant de lever la taxe, il lui fallait sonder le terrain. A Sabbi, d'ailleurs, les vivres étaient épuisés. Moi-même j'y aurais souffert de la famine. Conséquemment je tournai mes pas vers le sud, afin de rejoindre mon hôte, qui ne devait revenir que pour préparer notre voyage au pays des Niams-Niams.

Ma première halte se fit après une marche de sept lieues, à la petite zèriba de Kérô, dans le district des Madis. La route avait passé au S. S. E., près d'un mamelon de granit, dont la roche stérile était habitée par des damans; puis elle avait traversé des plateaux granitiques, aboutissant à une vaste plaine qui s'ouvrait du côté du S.; l'Ouohko avait été franchi une cinquième fois, et nous en avions suivi la rive droite. Il présentait alors tous les caractères d'un cours d'eau périodique, et n'existait plus qu'en une série de bassins formant des espèces de lagunes. La largeur de son lit rocheux et la profondeur des trous creusés sur ses bords dans des blocs de granit qui étaient recouverts, à une grande élévation, de podostémonées à forme de mousse, démontraient la hauteur et la violence de ses eaux pendant la saison des pluies.

Regardant à l'O. S. O., je fus frappé d'étonnement à la vue de pics élevés, auxquels j'étais loin de m'attendre. Parmi ces montagnes, à une distance de quatre lieues, près de Déragô, se trouvait l'Ouohba que je visitai plus tard, et qui, par une crête de quatre-vingts à cent pieds d'altitude, va rejoindre l'Ouohko. Aux environs de Kérô, celui-ci coule dans une gorge de quarante à cinquante pieds de profondeur. Ses berges escarpées étaient couvertes de l'ombre épaisse d'hexalobes splendides qui me rappelèrent les vieux châtaigniers d'Europe.

Les Mittous ont pour la musique une aptitude remarquable et possèdent des instruments d'une grande diversité. J'ai vu à Kérô un Madi qui avait une flûte en bambou d'un modèle tout à fait européen. A ma requête il nous joua un air véritablement fort joli, et qui avait dû lui demander une longue étude, si étranges étaient les modulations de ce petit morceau, qu'il exécuta avec une justesse et une netteté extraordinaires. « Les musiciens francs d'Alexandrie ne jouent pas mieux! » s'écrièrent mes Nubiens.

De Kérô, allant toujours au sud, nous fîmes la majeure partie du chemin à travers des champs où il y avait eu du pénicillaire,

et où pour la première fois je vis la culture de la patate, l'un des aliments favoris des Niams-Niams. L'espèce que l'on rencontre ici a rarement la peau blanche; elle est d'un rouge pourpre et d'un goût extraordinairement sucré. Les tubercules les plus volumineux que produisent les terres des Madis ne sont que de la grosseur du doigt.

Une marche de six à sept milles dans la direction que j'avais prise nous fit gagner Reggo, petite zèriba appartenant aux Poncet, et qui n'avait été fondée, comme nous l'avons dit précédemment, que pour servir de station de chasse. Les gens des Poncet prétendaient à la possession exclusive de tout le district, possession qui, n'ayant d'autre base que leur propre intérêt, leur était formellement contestée par Abd-es-Sâmate. De là, une nécessité plus grande de se créer des postes sur les lieux, afin de s'y maintenir. Toutefois le pays ne semblait pas aussi riche en ivoire que l'ardeur de la compétition l'aurait fait supposer. Les Seyadines, ainsi qu'on appelle les chasseurs d'éléphants, à cause des énormes fusils dont ils sont armés, étaient à Reggo lorsque nous y arrivâmes. Deux éléphants, qu'ils avaient tués dans les derniers jours, représentaient le succès de la chasse de toute l'année. A l'époque où les frères Poncet conduisaient les expéditions eux-mêmes, une seule de leurs bandes procurait en une saison plus d'ivoire que n'en fournit maintenant le pays des Niams-Niams dans les années les plus fructueuses. Il y a de cela à peine quatorze ans, et c'est de l'histoire ancienne. On peut aujourd'hui faire un voyage de plusieurs jours dans la province des zèribas sans rencontrer la piste d'un éléphant. Cet animal, rempli d'intelligence, paraît connaître d'une manière certaine les endroits qui lui offrent toute sécurité. Il vit fort longtemps[1]; je ne mets pas en doute que le plus âgé de tous n'ait été souvent poursuivi par l'homme et que beaucoup de ses pareils n'aient essuyé le feu des chasseurs.

En divers endroits du pays des Dinkas, dans la forêt des Alouadjs, par exemple, il y a encore des éléphants pendant la

1. « Fixer la vie d'un éléphant serait une chose un peu hasardeuse, dit Jules Poncet, page 158 de ses Notes; je crois néanmoins qu'elle est de deux à trois cents ans. Un jeune mâle de vingt ans n'a pas plus de dix à douze livres d'ivoire; et, pour arriver à en porter deux cents livres et plus, il faut qu'il atteigne dix à quinze fois cet âge. » Nous avons déjà vu estimer à trois siècles environ la durée de la vie de l'éléphant, non plus d'après la croissance de l'ivoire, mais d'après celle de l'animal, qui n'arriverait à l'âge adulte qu'à cinquante et quelques années.

(Note du traducteur.)

saison pluvieuse ; mais lorsque j'ai demandé aux Khartoumiens pourquoi ils n'allaient pas s'emparer de l'ivoire qui se trouvait là, ils m'ont répondu : « Ce serait une jolie chasse ! nous tirerions sur les éléphants, et les indigènes tireraient sur nous. »

A Reggo, les soldats se livraient en grand à l'élève des chiens, et la zèriba était littéralement encombrée de petits chiens gras de la race niame-niame. Je finis par découvrir que les éleveurs échangeaient à la dérobée leur menu bétail pour des esclaves. La viande de chien n'est pas moins recherchée par les Mittous que par les Niams-Niams ; au prix dont elle se paye, il est facile de voir que c'est chez eux un mets délicat. En outre, les dents de la bête font des ornements de poitrine et de cou très-estimés.

Arriva le 1er janvier 1870 ; avec lui commençait un nouvel anneau de la chaîne sans fin. C'était la seconde fois que je voyais reparaître le jour de l'an au centre de l'Afrique ; et bien que la journée passât pour moi sans douce parole et sans bruit de fête, je n'en fus pas moins rempli d'un vif sentiment de gratitude en pensant que, malgré tant de risques, j'avais été épargné jusque-là. Sur le voile dont l'avenir était couvert flottaient cependant quelques points noirs ; mais je me sentais acclimaté, et, confiant en mes forces, je poursuivais ma route avec ardeur.

Nous atteignîmes Kouragghéra, l'endroit le plus méridional du nouveau territoire d'Abd-es-Sâmate. La course avait été d'environ cinq heures et nous avait fait traverser l'Ouohko pour la sixième fois. Un peu avant de passer la rivière, nous nous étions reposés au village d'un chef madi qui portait le nom mélodieux de Kaffouloukou. Il y avait là un autre chef, auquel j'eus l'honneur d'être présenté. Celui-ci, qui s'appelait Goggo, et qui voulut bien me permettre de faire son portrait, n'était pas coiffé de sa propre chevelure, pas même de cheveux d'emprunt ; sa perruque, artistement faite, se composait de fils tressés, imbibés d'ocre jaune et répandant une forte odeur de graisse.

De même que les autres établissements du Kénousien où je m'étais arrêté dans la dernière partie de ma route, Kouragghéra était complétement dépourvu de force armée. Il n'y restait que l'administrateur local, chargé de la surveillance des indigènes et de la garde des provisions que renfermait la zèriba. A l'intérieur de la palissade étaient empilés des milliers de ballots sphériques, soigneusement enveloppés de cette couverture à la fois simple et efficace que les gens du pays font avec de la paille et des feuilles Lesdits ballots contenaient la partie préliminaire de

l'approvisionnement de l'année, revenu prélevé sur tous les produits du sol. On voit ici, dans les champs et dans les jardins, toutes les plantes dont nous avons parlé au chapitre VI, et en outre la patate, que les Madis cultivent largement.

Comme nous arrivions à Kouragghéra, Abd-es-Sâmate, avec



Goggo, chef mittou-madi.

toute sa bande, était campé au bord de l'Ouohko, à trois lieues plus au sud. Suivi de 250 soldats et de plus de 3000 porteurs indigènes, il avait mis tout le pays à contribution depuis au delà du Rohl jusqu'aux environs de la frontière des Makkarakas, c'est-à-dire des Niams-Niams. Les tribus les plus rapprochées étaient les Madis-Kayas, les Abakas et les Loubas, qui

évidemment occupaient le territoire où, en 1863, l'agent de Petherick, nommé Ahouête, fit une expédition.

Beaucoup de chefs s'étaient soumis au Kénousien et avaient acquitté l'impôt volontairement ; les autres, qui tout d'abord s'étaient montrés hostiles, avaient fini par mettre toutes leurs récoltes à la discrétion de l'ennemi. La campagne s'était d'ailleurs accomplie sans effusion de sang; et le pays était si riche qu'on se demandait s'il y aurait assez de bras disponibles pour transporter les produits de la taxe.

Obligé d'attendre mon hôte à Kouragghéra, j'y passai plusieurs jours qui, à la fin, commencèrent à me peser. La flore présentait peu de chose de nouveau ; ensuite je n'avais plus de crayons ; et, pour écrire, il me fallait employer du sang de poule. Je continuai toutefois à étudier le langage des Mittous, et me donnai beaucoup de peine pour débrouiller le système arithmétique des Madis, qui est en ce genre tout ce qu'il y a de moins clair.

Le bassia (*butyrospermum*) était en pleines fleurs. Il découle de la tige de cet arbre un suc abondant et laiteux, qui a beaucoup de rapport avec la gutta-percha, produite, il est vrai, par un arbre de la même famille, celle des *sapotacées*. En maint endroit, j'ai vu les enfants prendre ce caoutchouc pour en faire des balles, avec lesquelles tout le monde s'amusait. Franz Bilder, natif de Transylvanie, l'un des premiers Européens qui vinrent s'établir à Karthoum, apporta à Vienne, en 1861, un quintal de ce caoutchouc; mais les frais de transport étaient trop élevés pour que cette matière pût devenir l'objet d'un commerce important.

Le 7 janvier, arriva enfin Abd-es-Sâmate avec la plupart de ses hommes, porteurs et soldats. Il voulut se montrer à mes yeux dans toute sa gloire, et commanda un grand festival qui eut lieu en plein jour. Tout son peuple, divisé par groupes de cinq cents hommes répartis suivant leurs tribus, reçut l'ordre d'exécuter des danses guerrières dignes de leur souverain.

Le Kénousien lui-même prit une part active à la fête. Il poussa la chose, ce que pas un de ses compatriotes n'eût voulu faire, jusqu'à s'habiller en sauvage, et sembla être partout à la fois : ici avec la lance et le bouclier, là-bas avec un arc et des flèches : prenant le tablier des Niams-Niams, le quittant pour le costume des Mombouttous, allant d'un groupe à l'autre, dansant avec les Mittous, ensuite avec les Bongos, et conduisant la fantasia en maître des cérémonies aussi habile qu'infatigable.

Puis des gens de Sabbi nous donnèrent un échantillon de leur

talent dramatique. Plusieurs d'entre eux nous représentèrent la scène dans laquelle le glorieux Mohammed-Abd-es-Sâmate avait surpris Moukhtâr Chérifi et l'avait battu. Un récitatif improvisé, qui accompagnait l'action, expliquait, à la grande joie des Nubiens, comment ledit Moukhtâr, frappé à coups de bâton, alla rouler contre la palissade, en criant de la voix plaintive d'un dilou : *Ba mi âh!* (malheur à moi !) et le chœur de reprendre le refrain : *Madrislâlla, illâlla, illâlla!*

Après chacune des scènes, les fusils chargés de poudre à poignée faisaient éclater leur tonnerre, qui, d'autres côtés, ne cessait de retentir et dont la fumée enveloppait les danseurs. Ce jour de fête, avec son vacarme et sa poussière, me causa plus de fatigue que la marche forcée la plus longue que j'aie jamais faite.

Le lendemain, Abd-es-Sâmate convoqua les chefs des nouveaux tributaires et leur exprima ses intentions. J'assistai à la séance, qui fut caractéristique ; et le drogman traduisant le discours phrase à phrase, ce qu'il fit du reste avec beaucoup d'habileté, pas un des mots de l'orateur n'échappa à ma plume.

Sâmate commença par dépeindre sous les plus noires couleurs les châtiments effroyables qui attendaient les réfractaires, mêlant à ses menaces des imprécations terribles, et, d'autre part, faisant valoir sa magnanimité :

« Écoutez-moi, leur dit-il ; je ne veux ni de vos femmes, ni de vos enfants ; je ne veux pas non plus de votre grain ; mais vous porterez mes provisions, et vous le ferez sans retard ; j'y insiste, parce que si j'attendais on mourrait de faim à la zèriba.

« Toi, Kouragghéra, va dans tes villages, réunis vieux et jeunes, hommes et femmes ; prends tous les garçons qui peuvent porter quelque chose, toutes les filles qui vont chercher de l'eau à la fontaine, et donne à tous l'ordre d'être ici demain à la première heure du jour: ils auront à porter le grain à Déragô. Les ballots sont de tous les volumes ; chacun sera chargé selon sa force.

« Mais s'il en est un qui jette son fardeau et qui s'enfuie, écoute-moi : je t'arracherai les yeux ; si un paquet est volé, je te couperai la tête ! »

Et Sâmate brandit vivement son énorme sabre au-dessus de la tête du chef. Puis se tournant vers un autre :

« A toi, Kaffouloukkou, je ne dirai que cela : Les gens de Poncet ont tué ici, il y a peu de jours, deux éléphants ; je le sais. Comment les ont-ils découverts ? Qui leur a dit de venir ? C'est toi

qui, pour avoir leurs présents, les as renseignés. Et toi, Goggo, pourquoi l'as-tu permis?

« Si les gens de Poncet reviennent chez vous, tirez sur eux. Pareil fait ne doit pas se reproduire, ou vous le payerez de la vie. Et si l'un d'entre vous porte de l'ivoire à un établissement étranger, il sera brûlé vif. Vous savez maintenant ce que vous avez à faire. Passons à autre chose.

« Il est possible que, voyant un de mes Turcs se promener seul, les gens du pays se cachent dans l'herbe et lui envoient des flèches. A quoi bon? Les rats creusent la terre et s'y cachent; les grenouilles et les crabes ont leurs trous; il y a moyen de les découvrir. Les serpents se glissent dans la paille; on brûle la paille.

« Mettrez-vous le feu à la savane au moment de notre passage? Moi aussi je dispose du feu, et cette trahison vous coûterait cher. Fuirez-vous, comme vous l'avez déjà fait, aux cavernes de Déragô? Je chargerai mes fusils à éléphant avec du *chitéta* (poivre de Cayenne), je tirerai sur vous; et, à demi suffoqués, vous serez trop heureux de sortir en criant grâce. Ou bien, dans le ruisseau presque tari, jetterez-vous de mauvaises racines, pour que les Turcs boivent et qu'ils meurent? Mais avez-vous les ailes des oiseaux pour échapper à ma vengeance? »

Et ainsi de suite, toujours sur le même ton.

J'avais envoyé mon petit troupeau directement à Sabbi, où je me disposais à retourner le plus tôt possible. Notre départ pour le pays des Niams-Niams était prochain, et il me fallait achever les préparatifs nécessaires à ce voyage. Mais avant de quitter Kouragghéra, je fus témoin d'une scène amusante, motivée par la réquisition des porteurs. Dire le nombre voulu était facile, le faire comprendre était malaisé. Comme beaucoup d'Africains, les Madis ne savent compter que jusqu'à dix, et toutes les combinaisons digitales se dépensèrent en pure perte pour exprimer le surplus. A la fin, de menus roseaux furent liés par dizaines, bottelés par dizaines de dizaines, et bien que l'intéressé ne pût en dire le chiffre, il en connut parfaitement l'exigence. Kouragghéra, pour sa part, avait à fournir quinze cent trente porteurs: « As-tu compris? » lui demanda-t-on. Il fit un signe affirmatif, prit son énorme fagot et s'en alla gravement.

Le jour même nous partions, suivis de deux mille porteurs des deux sexes et de tous les âges, qui le soir, après avoir fait une marche de huit heures dans une direction septentrionale,

étaient avec nous à Déragô. Les montagnes du même nom, situées au nord de notre chemin, et visibles à une distance de plusieurs lieues, m'avaient fourni d'excellents points de repère pour vérifier ma route. Nous avions fait halte près d'un affluent du Roâh, affluent que nous n'avions pas traversé, et qu'on appelle Goulou. J'avais employé ce temps d'arrêt à tuer des pintades, la volaille étant rare dans la contrée.

Pour la première fois, depuis que j'avais quitté l'Égypte, il m'arriva de coucher sans ma literie : celui de mes gens qui en était chargé l'avait laissée à Kouragghéra. Dans toutes mes courses j'ai toujours eu soin de ne rien omettre de ce qui pouvait, sans grosse dépense, contribuer à la réparation de mes forces. Plus le voyageur s'épargne de fatigue, plus il est capable de remplir sa tâche, et de résister aux influences délétères du climat. L'acclimatation ne peut s'acquérir que par des années de séjour ; essayer d'en hâter l'époque en s'exposant aux intempéries, ou par des fatigues ou des privations inutiles n'avance à rien ; je suis payé pour le savoir.

Je consacrai un jour à la visite des montagnes voisines, situées à une lieue de la zèriba, du côté du levant, et qui se déployaient au nord-est, sur une longueur d'environ trois lieues.

Le sommet à la fois le plus élevé et le plus méridional de la chaîne est l'Ouohba ; sa hauteur au-dessus de la plaine est d'au moins cinq cents pieds; sa forme est celle d'un cône aigu. Il contient des grottes remarquables que je n'ai pas eu le temps d'aller voir. C'est aux cavernes de l'Ouohba qu'Abd-es-Sâmate faisait allusion, quand il menaçait les Madis de les déloger en tirant sur eux avec du piment : idée ingénieuse qui pourrait servir au futur général désireux de chasser les Bédouins des cavernes d'Algérie[1].

Je me contentai de gravir une colline dont l'élévation était d'à peu près cent mètres et qui s'appelait Yonga. L'horizon du côté de l'ouest et les montagnes d'A-Ouri m'étaient malheureusement cachés par la fumée que produisait l'incendie de la plaine; mais

1. Ce n'est pas la première fois que nous avons à traduire cette pénible allusion. Le jugement d'un fait inhumain est du ressort de tous, et le blâme en est juste, quel que soit l'endroit d'où il vienne; mais la France entière a protesté contre cette barbarie, elle l'a hautement répudiée. On se souvient du cri d'horreur qui s'échappa de toutes les bouches, à la nouvelle de ce fait monstrueux; la flétrissure fut unanime; les Assemblées et la presse en retentirent.... Nous voudrions croire que les attentats des vainqueurs de Bazeilles et autres lieux ont été en Allemagne l'objet d'une même réprobation. (*Note du traducteur.*)

les éminences situées entre Kérô et Ngama se voyaient distinctement. Je remarquai, à l'O. S. O., une hauteur nommée Ghéré, hauteur que j'eus ensuite l'occasion de revoir, lorsqu'à mon retour du pays des Niams-Niams je traversai la dépression qu'arrose le Lehsi.

La chaîne de Déragô est formée d'un gneiss de couleur claire. Près de l'endroit que j'ai visité, s'ouvrait une vallée à l'entrée de laquelle les Madis avaient creusé un rang de fosses de quarante pieds de profondeur, avec l'intention d'y capturer des éléphants. Au moyen d'une battue ils obligent ces animaux à prendre le chemin de ces énormes trappes, qui, soigneusement recouvertes, échappent à la vue des colosses, et où vont se jeter les malheureuses bêtes.

La zèriba de Déragô était construite sur une pente douce, au flanc oriental d'une vallée se dirigeant vers les collines. Dans le creux de cette dépression naissait un ruisseau, qui à l'époque des pluies est important, et dont le canal renfermait encore une série de grandes mares.

De là je tournai à l'ouest, pour gagner Kouddou, le plus méridional des établissements qu'Abd-es-Sâmate eût dans le pays des Mittous, et qui, placé au bord du Roâh, se trouvait à quelque trente milles en amont de Dokouttoû. Obligés de faire un grand circuit pour éviter les montagnes, ce ne fut qu'après une marche rapide de cinq heures à l'O. N. O. que nous arrivâmes à destination.

Le Roâh décrivait un demi-cercle autour du poste, et coulait dans un bassin profond que des bois enfermaient de toute part. Sa largeur était alors de trente à cinquante pieds. Nous lui trouvâmes de quatre à cinq pieds d'eau; il en a quinze pendant la saison pluvieuse. Une ombre épaisse couvrait ses bords; en maint endroit des arbres gigantesques, s'élançant du taillis, se rejoignaient d'une rive à l'autre et formaient au canal une voûte de feuillage que le soleil ne traversait pas, tandis que, çà et là, d'énormes tiges abattues constituaient des ponts naturels.

A cette ramée puissante, des lianes suspendaient leurs festons, d'où s'échappaient de longues traînes, qui, saisies par le courant, faisaient ployer les branches et bruire la feuillée, comme si elle avait été mue par les esprits des bois. De grands singes trouvaient là un heureux séjour, les arbres des rives leur donnant des fruits sans nombre. Enfin l'abondance des fleurs, d'une beauté sans égale, surpassait tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

Splendide entre tous, brillait le combret, dont les masses fleuries, couleur de feu, étincelaient comme des torches au milieu du vert sombre des fourrés, pendant que les fruits d'or qui chargeaient ses branches augmentaient le contraste formé par son éclat avec les tons obscurs des alentours. Décrire toutes les beautés de la nature africaine, je l'essayerais en vain, et n'arriverais qu'à fatiguer le lecteur de mon admiration.

De Kouddou une étape de huit lieues, faite à gauche de la rivière, nous conduisit à Degbé, où je repris le chemin que j'avais suivi pour venir. Un grand nombre de ruisseaux qui vont se jeter dans le Roâh avaient été franchis dans cette marche.

Partis de Degbé, nous arrivâmes à Dokouttoû; et sans quitter l'ancienne route, nous nous dirigeâmes vers Sabbi. En approchant de Ghiguy, la malheureuse bourgade hantée par les lions, mes gens témoignèrent d'une frayeur encore plus grande que celle qu'ils avaient montrée à notre premier passage. On leur avait dit à Dokouttoû que plusieurs de ces terribles félins avaient été vus la veille, et que des voyageurs ne leur avaient échappé qu'en grimpant sur les arbres. Je me représentai la scène avec des détails si piquants que je ne résistai pas au désir de m'en donner le spectacle. Lors donc que nous fûmes arrivés au point où la forêt était le plus obscure, le sentier le plus inextricable, je me mis à crier de toutes mes forces : « Un lion! un lion! » En un clin d'œil les porteurs eurent jeté leurs fardeaux; et mes Nubiens gagnèrent les arbres les plus proches, dont l'escalade fut non moins rapide que celle des mâts sur un navire qui sombre. « Aussi lâches que bandits, m'écriai-je en riant; voilà de fameux héros! »

A défaut de lions, nous trouvâmes la piste fraîche de nombreux éléphants, qui, la nuit précédente, avaient croisé la route en différents endroits.

Notre dernier bivac fut dressé au bord du Touduy, où l'on fit bombance d'une couple de caamas, tués dans une harde qui se repaissait de la jeune feuillée des arbustes. Jamais je n'avais pris autant d'exercice que ce jour-là; chassant et fouillant les bois depuis le matin, je ne m'étais pas encore assis lorsque le soleil disparut.

Le lendemain, 15 janvier, nous rentrâmes à Sabbi, où je fus accueilli avec joie par les serviteurs que j'y avais laissés, et presque étouffé sous les caresses de mes chiens. Ma course, dont la durée avait été de vingt-quatre jours et l'étendue de deux

cent dix milles, m'avait fait explorer le territoire d'un peuple qui jusqu'alors était à peu près inconnu, même de nom, et sur lequel j'ai pu recueillir quelques données positives.

Ne trouvant pas chez lui de terme collectif pour désigner les tribus dont il se compose, tribus parlant la même langue, à très-peu de chose près, et n'ayant entre elles que de légères différences de costume, je suivrai l'exemple des Kkartoumiens qui l'appellent les Mittous. Ce nom, toutefois, appartient en réalité à la section la plus septentrionale du groupe, qui se donne à elle-même le nom de Miltou ou Mattou. Les Madis[1], les Madis-Kayas, les Abakas et les Loubas qui forment les autres sections, se considèrent comme autant de peuplades distinctes. L'ensemble de leur territoire qu'ils appellent Moro, ainsi que je le tiens de leur propre bouche[2], est situé entre le Roâh et le Rohl, et, pour la majeure partie, entre les sixième et cinquième parallèles au-dessus de l'équateur. Il rejoint au nord les territoires dinkas des Rohls et des Agars; au sud, il est borné par l'extrémité orientale du pays de Niams-Niams, qui porte sur nos cartes le nom de *Makarakâh*. Mais cette appellation, changée parfois en *Kakarakâh*, est donnée par les Mittous à la totalité des Niams-Niams et non pas à une seule tribu.

Tous les gens de la nation des Mittous peuvent converser entre eux, leurs dialectes ne présentant de l'un à l'autre, comme nous l'avons dit plus haut, que de faibles différences. Il en est de même chez les Niams-Niams, où si nombreuses qu'elles soient, les tribus conservent l'unité de langage. Entre le parler des Mittous et celui des Bongos, l'oreille saisit quelque rapport de détail; mais en somme, les deux idiomes n'ont de commun que fort peu de chose.

Quant aux usages, aux costumes, aux arrangements domestiques, les Mittous se rapprochent beaucoup des Bongos et sembleraient former la transition entre ceux-ci et les Niams-Niams.

Lors de ma visite, leur assujettissement ne remontait qu'à l'année précédente; et bien que les compagnies du Haut-Nil se fussent adjugé une portion de leur territoire, et en eussent réduit les habitants à l'état de vasselage, les tribus méridionales,

1. Le nom de Madis se rencontre souvent en Afrique; la peuplade dont nous parlons n'a rien de commun avec les Madis de la partie supérieure du Bahr-el-Djébel.

2. Toutes les fois que j'ai demandé chez eux comment se nommait le territoire sur lequel je me trouvais, il m'a été répondu par le nom de *Moro*. La carte de Petherick donne ce nom à toute la province qui s'étend du Rohl entre 4° 30′ et 6° de latitude nord.

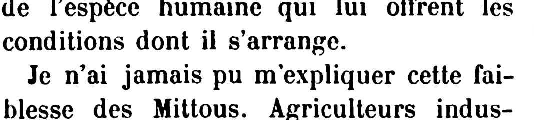
surtout celles des Loubas et des Abakas, n'étaient pas complétement soumises.

Si par leurs habitudes les Mittous ont une grande ressemblance avec les Bongos, sous le rapport physique ils leur sont très-inférieurs. Leur teinte est plus sombre, leur corps moins robuste, leur énergie beaucoup moins grande.

Pendant mon expédition au pays des Niams-Niams, j'ai vu côte à côte des bandes nombreuses des deux peuples, et il m'a été facile de comparer les deux races. Or, tandis que les Bongos rivalisaient entre eux de force de résistance, ne vivant que de racines et de fruits sauvages sans changer d'aspect d'une manière appréciable, les Mittous devenaient de véritables squelettes et bientôt ne pouvaient plus faire aucun service. Il en était de même dans leur propre pays; j'ai vu rarement, chez eux, des hommes dont la charpente et la vigueur pussent être comparées à celles des Bongos. La plupart de ceux qui nous accompagnaient étaient affligés du ver de Guinée : triste prérogative que leur race avait là d'héberger pareil ennemi dans sa chair; car ce filarien n'est pas banal et ne fait élection de domicile que chez les variétés de l'espèce humaine qui lui offrent les conditions dont il s'arrange.



Tablier des Madis.



Je n'ai jamais pu m'expliquer cette faiblesse des Mittous. Agriculteurs industrieux, ils ont dans leurs champs des céréales, des tubercules, des légumineuses, des plantes oléifères d'espèces variées; leur sol est extrêmement fécond et ne leur demande que peu de travail en échange d'un rendement excessif. Il offre, dans toute son étendue, la fertilité qui, dans les districts voisins, ne se rencontre que par intervalles. Principalement sur une largeur de trente milles (de 5° à 5° 30′ de latitude N.) au bord du Roâh et de l'Ouohko, c'est un grenier d'abondance où puisent largement les zèribas de la région stérile. Le territoire de Mbomo, qui est limitrophe de celui de Nganyé, district niam-niam, se fait remarquer par l'étendue de ses champs de maïs.

Les Mittous n'élèvent pas de gros bétail, ce qui les fait désigner par les Dinkas sous le nom méprisant de Diours, synonyme de sauvages; mais comme animaux domestiques, ils ont des chè-

vres, des poules et des chiens, et font de ces derniers des bêtes de boucherie. Disons que leur estime de la chair canine montrerait qu'ils se rapprochent des cannibales. Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Études de la nature*, a émis l'opinion que manger du chien est un premier pas vers l'anthropophagie ; et quand, parmi les peuples que j'ai connus, me rappelant ceux qui, plus ou moins, se repaissent de chair humaine, je trouve que ceux-là considèrent le chien comme un aliment délicat, je pense que cette hypothèse ne manque pas de vérité.



Lory, femme mittoue.

Sous le rapport du costume, le groupe entier des Mittous se distingue de ses voisins par certaines décorations, ou plutôt renchérit sur les ornements que nous avons déjà vus et qui, chez les gens qui le composent, ont un caractère particulier. Le trait le plus remarquable de la toilette des femmes est l'abominable usage qu'ont ces dernières de se déformer la bouche autant que possible. A les voir, ces dames semblent lutter à qui se défigurera le plus complétement ; et leurs efforts, à cet égard, dépassent sans doute tout ce que l'on peut trouver en Afrique. Pour elles, ce n'est pas assez de se percer la lèvre d'en bas et d'y introduire un pendentif; elles se fendent la lèvre supérieure, et l'étirent en

forme de mandibule, probablement par amour de la symétrie[1]. A l'observation que j'ai déjà faite que, dans leur coiffure ou dans leurs ornements, diverses tribus africaines s'efforcent d'imiter quelques-uns des traits de la création animale, j'ajouterai qu'elles paraissent choisir ceux des animaux qui chez elles sont plus ou moins vénérés. Ce serait alors un vestige de l'ancien culte persistant dans les détails de la vie quotidienne. Mais il est difficile de trouver dans la nature l'idéal auquel se rapporte l'ornement



Wengo, femme mittoue.

dont il s'agit, et de deviner le but que se proposent les femmes mittoues en se travaillant la bouche de manière à lui donner la forme d'un large bec. Peut-être cette mode est-elle l'indice d'une prédilection pour le canard et la spatule, avec lesquels ces dames peuvent avoir quelque affinité morale. Dans tous les cas, cette bouche saillante et cuirassée permet de produire un clappement analogue à celui d'un bec de hibou, de cigogne, voire de baleiniceps, clappement qui dans la colère devient très-expressif.

1. La déformation des deux lèvres a été observée également par Rohlfs chez les femmes du Kadche dans le Segseg, entre le Tchad et la Bénoué.

L'élongation des lèvres est obtenue au moyen d'une plaque d'ivoire, de quartz ou de corne, dont on augmente peu à peu la dimension, et qui, arrivant à une largeur de trois centimètres, maintient la partie qu'elle occupe dans une position horizontale. Lorsque l'élégante qui porte cette parure a soif, elle est obligée de relever sa lèvre supérieure avec ses doigts et de se verser le breuvage dans le gosier.

Les femmes des rives du Chiré se décorent la bouche de la même manière ; seulement, au lieu d'une plaque, elles font usage



Femme louba.

d'un anneau qu'elles nomment *pélélé*, et qui n'a pas d'autre objet que de distendre la lèvre[1].

Chez les Mittous, principalement dans la tribu des Loubas, on voit des merveilleuses qui, non contentes de leur plaque, y ajoutent un pendentif de quartz poli d'une longueur de six centimètres. Ce bijou supplémentaire, qui ressemble à une bélemnite et qui paraît vouloir imiter la corne du rhinocéros, est in-

1. Et cette distension n'a d'autre but que d'embellir celle qui l'obtient. (Voy. Livingstone, *Explorations du Zambèse et de ses affluents*, p. 108. Librairie Hachette, Paris, 1866.) (*Note du traducteur.*)

séré dans la lèvre inférieure. Il a tant de vogue que les dandys l'empruntent volontiers à l'autre sexe.

De même que celles des Bongos, les femmes des Mittous emploient un bouquet de feuilles ou d'herbe en guise de jupe. Les hommes portent également le costume des Bongos : un petit morceau de cuir suspendu à la ceinture et dont ils se couvrent les reins. A ce vêtement, les Madis joignent une espèce de tablier



Jeune fille louba.

composé d'une frange, comme le rahad du Soudan ou l'isinêné des Cafres : tablier des plus étroits, presque un martinet dont les lanières se terminent par des anneaux ou de petits objets de métal. Quelques-uns préfèrent à cette frange une lame de cuir en forme de triangle et entourée de brimborions et d'anneaux de fer. Quelquefois la ceinture est large et toute brodée de cauris; il en existe de pareilles chez les Niams-Niams. Pour employer ces coquilles, on les perce dans la partie convexe et on les coud de manière

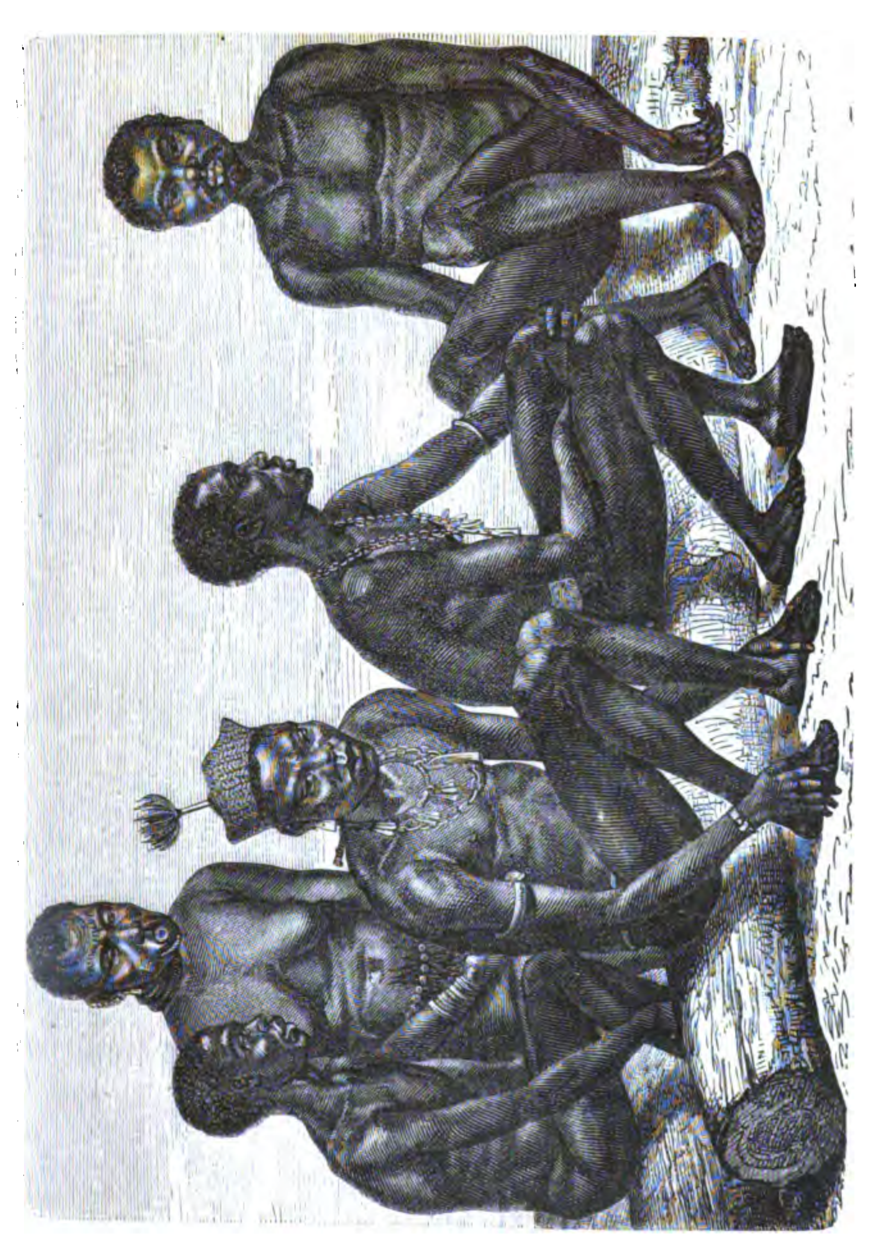
qu'elles présentent les deux bords de leur ouverture. Les Madis étaient la première tribu chez laquelle je voyais les cauris être à la mode. Il y a longtemps que ces porcelaines ont perdu toute valeur chez les autres peuplades de la province du Ghazal.

Ainsi que les Bongos du Nord, les Mittous font peu de cas de leurs cheveux, qu'ils portent coupés de très-près : ce qui n'empêche pas les hommes de tenir à être coiffés élégam-



Ngama, chef mittou.

ment. Le portrait de Goggo nous représente une de leurs perruques artistement faites, et celui de Ngama nous offre un bonnet qui rappelle la toque d'un mandarin ou le chapeau d'un cocher russe. De même que chez les Niams-Niams, le couvre-chef est ici à l'usage des hommes. Ceux-ci aiment à se mettre derrière la tête une plaque de fer garnie d'une quantité de pointes auxquelles s'attachent des rangs de perles et des touffes de poil. Il y a encore chez les Madis un autre bonnet très-joliment orné de grains de verre de couleur et qui s'ajuste comme une calotte.



Mittous et Mittous-Madis.

Ce n'est que parmi les hommes que le tatouage joue un rôle important. Le plus répandu de tous leurs dessins consiste en deux lignes qui partent de l'abdomen et qui se dirigent vers les épaules, comme les boutons de certains uniformes. Chez les femmes, on voit simplement quelques rangées de points sur le front et sur les tempes. L'arrachement des sourcils et des cils est chez ces dames une pratique ordinaire.

Les Mittous ont à peu près le même outillage et les mêmes procédés industriels que les Bongos. Très-inférieurs à ceux-ci comme forgerons, ils n'en attachent pas moins une extrême importance à la fabrication de leurs flèches, dont ils savent varier les barbelures de vingt manières; ils font en outre preuve d'une adresse très-inventive à l'égard de leurs ornements, qui, soit en cuivre, soit en fer, offrent une incroyable diversité : ce sont des clochettes, des ancres, des bagues, des grelots, des plaques, des haches en miniature et cent autres babioles. Toutes les femmes ont l'oreille bordée de petits anneaux et chargée de pendeloques.

Il y a ensuite les chaînes de fer, pour lesquelles ces tribus ont la même prédilection que les Mombouttous et les Niams-Niams; enfin les bracelets du même métal, lourds anneaux pourvus d'une projection hérissée de pointes, qui probablement joue un rôle efficace dans les luttes corps à corps.

Même à ces enfants de la nature, l'orgueil humain fait accepter l'esclavage de la mode, qui ne supplicie pas moins les habitants de ces lieux sauvages que les détenus de la civilisation, cette grande geôle, et qui, avec un raffinement satanique, les charge de ses fers dans la plus triste acception du mot. Pour montrer leur fortune, pour affirmer leur rang social, les Mittous des deux sexes portent des chaînes de la grosseur du doigt; à ces chaînes, alourdies par toute la ferraille qu'ils peuvent y joindre, et qui descendent par trois et quatre sur la même poitrine, s'ajoutent des anneaux de cuir d'une force à retenir un lion. Il en résulte cette rigidité d'encolure que donnaient à nos pères les hautes cravates qui nous étonnent dans les portraits que nous avons d'eux. Quand un seigneur mittou, décoré de ses chaînes et de ses carcans, passe, tout fumant d'huile et de graisse, à côté de la plèbe, il n'est pas moins rempli de son importance que le diplomate chamarré d'ordres, qui, mince et raide, traverse nos salons sans desserrer les lèvres.

Ces colliers sont mis une fois pour toutes; la décapitation ou le désagrégement du squelette leur permettent seuls de changer

de place. Je n'ai pas eu la chance d'assister à l'opération énigmatique de leur soudure et ne sais rien à cet égard. Tout ce que je peux dire, c'est que pour river les anneaux dont les mêmes personnages se décorent les bras et les chevilles, on place un morceau de bois sous le métal afin de protéger les chairs.

Non-seulement les outils, mais les ustensiles des Mittous diffèrent peu de ceux des Bongos. Un objet qui semble leur être particulier, et dont ils font un usage quotidien, est une cuiller de bois à long manche et en forme de croissant, avec laquelle ils remuent leurs bouillies.

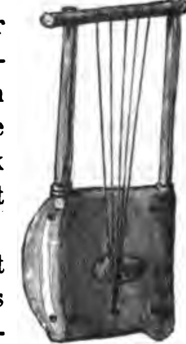
Chez eux, de même que chez les Bongos, la plupart des tombes sont couvertes d'un tas de pierres maintenu par des piliers, et sur lequel est placée la coupe du défunt. Il est probable que les deux peuples ont la même manière d'enterrer les morts. On trouve aussi chez les Mittous les figures en bois que nous avons décrites en parlant des Bongos, sortes de pénates qui semblent également se rencontrer de l'autre côté du Rohl.

L'usage prépondérant, chez eux, de l'arc et des flèches, donne aux Mittous une certaine supériorité militaire sur les Dinkas. Ce sont d'excellents archers, qui, d'après leurs voisins, seraient encore plus adroits que les Bongos. Leur arc est d'une forme ordinaire et a quatre pieds de longueur. Ainsi que les Mombouttous, chez qui les arcs sont plus courts, ils se servent de flèches en bois d'une longueur de trois pieds, dont la moitié seulement pour le trait, le reste pour la pointe.

Les Mittous dédaignent la protection gênante du bouclier, mais attachent beaucoup de prix à une poignée de fortes javelines.

De même que pour l'industrie du fer, les Mittous restent fort loin des Bongos dans l'art du bâtiment; leurs cases sont faites avec négligence et toutes petites : beaucoup d'entre elles seraient couvertes par une crinoline de 1856. Mais sous le rapport musical, les Mittous dépassent infiniment leurs voisins. Au lieu de ces tubes grossiers que les Bongos font mugir, *ils* ont des gourdes allongées, savamment percées de trous; de petits cornets à trois ouvertures, et de fines trompettes; puis un instrument qui tient de la lyre et de la mandoline : cinq cordes tendues sur une barre transversale et passant au-dessus d'une coquille d'anondonte qui forme chevalet; la caisse sonore est à fond convexe et recouverte de peau; la table est quadrangulaire et percée de trous aux quatre coins. Cet instrument, qui ressemble beaucoup à la robaba des Nubiens, constitue l'une des

preuves nombreuses de la parenté des habitants actuels de la vallée du Nil avec les tribus de la partie la plus centrale de l'Afrique. Nous avons signalé plus haut le modèle européen de la flûte des Mittous, dont les Madis particulièrement se servent avec beaucoup d'art, et sur laquelle ils jouent des morceaux d'une exécution très-soignée. Les petits cornets sont d'un usage général dans tout le district; mais le tube sonore appelé *dongorah* est particulier aux Madis ; il a dix-huit pouces de longueur; c'est l'analogue du mbourah des Bongos.


Lyre mittoue.

Toutes les peuplades de cette région aiment passionnément la musique; néanmoins leurs chants ne sont que des récitatifs, des allitérations; on ne rencontre de mélodie que chez les Mittous. Il m'est arrivé d'entendre un chœur chanté par une centaine de ces derniers, hommes et femmes de tout âge; l'ensemble était parfait à tous égards; et les cent voix, par des nuances bien graduées, variaient agréablement les huit mesures de ce thème plein de franchise :



CHAPITRE X.

Préparatifs de voyage. — Générosité d'Abd-es-Sâmate. — Organisation de la caravane. — Cérémonies du départ. — Forêt de terminalias. — Caamas inabordables. — Flore nouvelle. — Terreur du cannibalisme. — Perspective du Mbala-Nguia. — Au bord du Lehsi. — L'Ibba. — Première rencontre des Niams-Niams. — Herbe de dix-huit pieds de haut. — Extermination des éléphants. — Dandys. — Visite à Nganyé. — Réception. — Goumba. — Provisions de colocase. — Un ménestrel. — Pays cultivé. — Beauté du zahoua. — Découverte d'un *encephalartos*. — Isolement des habitations. — Dévastation du district de Bendo. — Discussion avec les soldats. — Identité du Soué et du Diour. — Loi du drainage. — Passage du Manzilli. — Première forêt vierge. — Pays désert. — Géographie botanique. — Importance de la pintade pour le voyageur. — Alimentation de la caravane. Nourriture des indigènes.

Je rentrais à Sabbi après trois mois d'excursions presque ininterrompues, mais je n'avais pas le temps de me reposer. On allait partir pour le pays des Niams-Niams, où je devais me rendre sous la protection de mon hôte. Il fallait me préparer en toute hâte : ficeler vingt-cinq ballots, et les coudre; remplir mes caisses, remettre en état mes armes, mes outils, ma garde-robe; me pourvoir de munitions pour un voyage de six mois en pays hostile; transcrire mes notes; faire ma correspondance, expédier en Europe le fruit de mes recherches; et pour tout cela je n'avais que quinze jours; sans parler des soins du ménage, qui ne pouvaient être négligés, mon personnel ayant grand besoin de surveillance. Pour la lessive, par exemple, que je faisais tous les deux mois, il fallut se rendre à la rivière, c'est-à-dire à une distance d'une heure et demie; puis, faire sécher, plier, etc.

La veille de notre départ, dans la soirée, ma garde à quatre pattes se trouva subitement accrue de huit charmants toutous de belle race chillouke. Hussein, le plus âgé et le plus expérimenté de mes Nubiens, auquel avait été confié le transport de mes collections et de mes lettres jusqu'à la zèriba de Ghattas, — je regardais toujours celle-ci comme mon quartier général, — reçut en outre la haute mission d'y porter les nouveau-

nés. Le brave Hussein eut ainsi l'énorme avantage d'échanger la perspective d'une vie errante au pays des Niams-Niams, pour la douce existence que lui promettait la zèriba, où, dans la société de ses compatriotes, il passerait son temps à pincer de la guitare, à étudier les finesses du jeu de mangala; et, tandis que les gourdes circuleraient de main en main, à nasiller en chœur ce chant du pays : *Derderôh, derderôh el djoum derderôh, derderôh, ghinyatôhm.*

Les préparatifs avaient été poussés avec tant de vigueur que le 29 janvier le gros de la caravane pouvait se mettre en marche. Abd-es-Sâmate, n'ayant pas assez de monde, se rendait chez les Mittous pour y compléter sa bande, et devait nous rejoindre vers la mi-février.

Quatre de mes Nubiens, trois interprètes (un Bongo et deux Niams-Niams), et trente porteurs, auxquels, plus tard, s'en adjoignirent dix autres, composaient ma suite personnelle. Cette fois encore la bande entière m'était fournie par le Kénousien, qui prenait à sa charge tous les frais de voyage, et qui, pendant huit mois, ne se borna pas à me défrayer, mais entra dans tous mes projets et s'appliqua à les faire réussir.

Jamais voyageur au centre de l'Afrique ne s'est trouvé dans de pareilles conditions. Jamais, jusqu'ici, en pleine terre inconnue, l'Européen n'a disposé, sans bourse délier, de plus de quarante indigènes n'ayant autre chose à faire que de l'aider dans ses découvertes, ou de se charger de ses collections; et cela dans un pays où l'homme est le seul moyen de transport.

Tous les musées d'histoire naturelle qui ont profité de mes recherches doivent à Mohammed Abd-es-Sâmate une grande partie des nouveautés qu'ils ont reçues. Grâce à l'appui que m'a donné cet homme généreux, j'ai pu atteindre les bords du haut Chari, pénétrer à plus de huit cents milles de Khartoum, ouvrir à la science une région nouvelle et lui fournir des renseignements sur un peuple jusqu'alors problématique.

N'oublions pas qu'Abd-es-Sâmate agissait de lui-même, sans pression d'aucune sorte. Pour lui, pas d'influence gouvernementale; nulle promesse de ma part, nul espoir de compensation pour les frais qu'il faisait à mon égard; nul autre dédommagement que le plaisir de seconder mes efforts. Chez lui pure bienveillance, l'hospitalité dans ce qu'elle a de plus désintéressé et de plus noble.

Peu de temps avant le jour du départ, était arrivé un employé de

Gatthas, un Dinka vigoureusement bâti, que j'avais connu à Dangaddoulou, sa résidence, et qui, à la tête de cinq cents porteurs et de cent vingt hommes d'armes, se dirigeait vers le Kifa. Pour atteindre ce pays, il lui fallait traverser le territoire d'Abd-es-Sâmate. Or, d'après la loi des zèribas, une caravane ne pouvait pas franchir les possessions d'une compagnie différente de la sienne, à moins qu'il n'y eût traité d'alliance. Enfreindre cette loi aurait amené des collisions sanglantes. Nous avons dit précédemment, page 224, combien chaque propriétaire de zèribas était jaloux de son monopole, et avec quelle ardeur les compagnies qu'il employait défendaient son privilége.

Un contrat avait donc été passé, par lequel les gens de Ghattas devaient accompagner ceux d'Abd-es-Sâmate jusqu'aux établissements que celui-ci possédait chez les Niams-Niams. Arrivées là, les deux bandes se sépareraient; celle de Ghattas prendrait la route de l'ouest, sous la protection d'une escorte que lui fournirait le Kénousien; et la nôtre continuerait à se diriger vers le sud.

Les gens qui nous arrivaient de l'est, sous la conduite du Dinka, étaient des Mittous, et donnaient par avance la mesure de leur faiblesse relative : pour atteindre Sabbi, ils n'avaient pas eu plus de quatre jours de marche, et déjà, parmi eux, il y avait un grand nombre d'invalides.

Abd-es-Sâmate avait lui-même enrôlé des hommes de cette peuplade et allait faire sa première expérience des services de ses nouveaux sujets : expérience quelque peu hasardeuse. Le métier de porteur demande une sorte d'apprentissage, ou plutôt d'entraînement; il faut en avoir l'habitude pour opposer aux fatigues de la route, et d'une manière soutenue, la force de résistance qu'il exige. Puis ce que nos Mittous avaient entendu raconter des pays que nous allions franchir et du cannibalisme des gens avec lesquels ils seraient en rapport, avait agi si fortement sur leur moral, qu'ils n'avaient répondu à la réquisition de Sâmate qu'après y avoir été contraints par la force. Tandis que l'on pouvait compter sur les Bongos, qui envisageaient gaiement les privations qu'ils avaient en perspective, il fallait activement surveiller les Mittous ; et, le soir, les enfermer dans l'enceinte pour empêcher qu'ils ne prissent la fuite. Malgré cette précaution, la veille du jour où nous devions quitter Sabbi, beaucoup d'entre eux parvinrent à s'échapper et à gagner la campagne. On se mit à leur poursuite. Avec l'aide des Bongos, ils

furent repris au bout d'une heure de chasse et ramenés à l'établissement, où ils passèrent la nuit sous bonne garde, ayant au cou la *chéba*, ce joug que l'on inflige aux esclaves.

Chacune des caravanes s'augmentait d'un grand nombre de femmes, esclaves ou libres, et d'une foule de négrillons à qui les soldats faisaient porter leur équipement. Celle de Ghattas joignait à ce personnel un troupeau de bœufs qu'elle avait enlevés aux Dinkas, dans la prévision de ce qui l'attendait dans le désert. Abd-es-Sâmate, qui ne se permettait pas les razzias, était pauvre en bétail, et n'avait fait aucune provision pour les besoins futurs. Mais du présent considérable que j'avais reçu à Mvolo, chez les frères Poncet, il me restait encore, pour mes serviteurs peu nombreux, une quantité de moutons, de veaux, de chèvres, qui naturellement se partageraient avec les Nubiens de mon hôte. Ceux-ci, en effet, eurent toujours leur part de celle de mes bêtes qui fut tuée, et ne manquèrent jamais de payer mes gens de retour chaque fois qu'ils abattirent quelque animal. Personnellement je fus approvisionné par Sâmate de morceaux choisis, tant qu'il y eut à choisir. Mais où tout manque, le roi perd ses droits; et il vint des jours où ma suite n'eut rien du tout, et moi presque rien.

Mettre en file indienne huit cents personnes n'était pas l'affaire d'un instant. On n'y parvint guère avant midi; et ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours, après y avoir épuisé tout ce que l'on avait de patience, que les choses se passèrent régulièrement.

Il n'y a pas au monde d'êtres plus désordonnés que les Nubiens. Tout esprit de méthode leur est étranger; la licence dans laquelle ils ont l'habitude de vivre leur fait trouver odieuse jusqu'à l'ombre d'une règle; et, ne se doutant pas des avantages de la convergence des forces, toute mesure d'ensemble leur paraît un attentat à la liberté individuelle.

Avec des gens de cette nature, la discipline, telle que nous la comprenons, est impossible; il n'y a même pas à y songer. Le seul moyen de les maîtriser est de les prendre par leur côté faible; on peut de la sorte, par voie diplomatique, leur faire faire ce que n'obtiendrait pas la sévérité la plus grande. Une allusion faite à propos, soit au lien fraternel, soit à la parole donnée; un appel soudain à l'honneur, ou aux sentiments religieux : « Tu es musulman! » ou bien la promesse d'une récompense : celle d'une esclave ou d'une augmentation de salaire, fera céder le plus opiniâtre. Mais il faut pour cela beaucoup

d'adresse; y mettre tantôt du sentiment, tantôt du badinage. Personne ne s'y entend mieux qu'Abd-es-Sâmate, qui, cependant maître absolu chez lui, pourrait, sans s'inquiéter des conséquences, agir en tyranneau.

Ma position ne me permettait pas de recourir à ces artifices; toutefois j'avais d'autres expédients. Une saillie en temps voulu, une épigramme bien ajustée, manquaient rarement leur effet. Bien que l'aptitude aux bons mots soit toute locale et semble avoir d'étroites limites, il n'est pas sur terre un peuple qui soit complétement insensible à ce genre d'esprit. Robert Fortune, le botaniste qui a fait en Chine de si fructueuses recherches, n'a dû qu'à son esprit naturel de voir tomber les barrières que tous les moyens de persuasion n'avaient pu lui ouvrir. Un voyageur qui sait avoir recours à la plaisanterie peut en obtenir de grands services. Que l'on me permette de raconter de quelle manière j'en ai fait usage : cela pourra être utile à ceux qui viendront après moi. Prenons que je suis en contestation avec mes hommes; je veux gagner une montagne; mes gens s'y opposent; ils trouvent mauvais d'aller camper en pleine solitude, lorsqu'ils peuvent rester avec leurs amis à vider les gourdes de bière qui circulent à la ronde. Il est rare qu'en Égypte deux individus échangent quelques paroles sans y introduire le mot *cheik*. Un marmot de cinq ans est lui-même traité de cheik par son père. Moins général en Nubie, cet usage y est cependant assez commun pour y être familier. L'un de mes gens l'a pris en mauvaise part et a refusé le titre: « Je ne suis pas un cheik, » répondit-il un jour, d'un ton piqué, à celui qui le nommait de la sorte. Je me dis alors en moi-même que ce refus lui serait rappelé, et j'attendis l'occasion.

On est donc en train de discuter au sujet de ladite montagne. « Elle est trop haute pour que l'on puisse songer à la gravir, » répond le maussade personnage. Un de mes fidèles veut le convaincre : « Oh! cheik, » lui dit-il.... Et moi, de m'écrier, saisissant la balle au bond : « Ne le traite pas ainsi! il m'a déclaré qu'il n'était pas un cheik, et il a dit vrai; s'il était un cheik, il viendrait avec nous; mais c'est un lourdaud, et il aime mieux rester là, acoquiné à son pot de bière. » Tous les rieurs furent de mon côté, et des huées générales assaillirent l'opposant.

On voit par cet exemple de quelle façon peuvent être conduits les Nubiens; revenons maintenant à notre départ.

La caravane, suivant l'usage, ne pouvait marcher que ban-

nière en tête. Divisée en trois corps, la force armée avait pour chefs Abd-es-Sâmate, Ahmed et Bédri; Sâmate commandait la troisième division, et, comme je l'ai dit précédemment, nous quittait pour aller chez les Mittous. Son drapeau, celui des Turcs, portait le croissant et l'étoile sur fond rouge. La bannière de Ghattas, bien que celle d'un chrétien, offrait le même symbole, mais le portait rouge sur fond blanc.

Préliminaire obligé de toutes leurs entreprises, qu'il s'agisse d'une affaire de commerce ou de pillage, expédition au pays des Niams-Niams ou razzia chez les pasteurs, le sacrifice propitiatoire d'un mouton eut lieu à l'entrée de la zèriba au moment où la caravane allait sortir de l'enceinte.

L'offrande accomplie selon les rites, le porte-drapeau inclina l'étendard au-dessus de la victime, et le pencha de telle sorte que la frange en fût ensanglantée; puis commença le marmottage des prières. Ainsi le drapeau rouge de l'Islam est à la lettre un drapeau sanglant. C'est du sang qui le consacre, et du sang que demandent les paroles dont il est chargé : guirlande religieuse d'où s'exhale un fanatisme implacable : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, guerre à tous ceux qui ne croient pas au Dieu unique, et ne reconnaissent pas que Mahomet seul est son prophète. Ceux-là doivent être supprimés d'entre les peuples et disparaître de la terre, » etc., etc.

Nous gagnâmes la plaine; le soleil était alors au zénith. Je ne faisais nulle attention à la chaleur, non plus qu'aux gémissements de mes chiens, qu'une longue reclusion avait amollis. C'était pour moi un jour à jamais mémorable que celui où je me mettais en marche pour atteindre l'objet de mes rêves les plus audacieux. Ainsi qu'à mon départ de Khartoum, dans cette nuit où la lune éclairait mon premier sillage sur le Nil-Blanc, et où l'émotion me tenait éveillé, je commençais ce jour-là un nouveau chapitre de l'histoire de mes courses, et bien plus important que les autres. Rien ne m'empêcherait de pénétrer au cœur de l'Afrique, d'aller jusqu'où pourraient me porter mes pas. « Au bout du monde, m'avait dit Abd-es-Sâmate; je te conduirai si loin, que toi-même tu diras : C'est assez. » Mot qui ne devait pas tomber de mes lèvres, et qui nous arrêta au moment où la curiosité et l'ardeur scientifique arrivaient au comble, au moment où se déchirait le voile du mystère africain.

La première étape fut seulement de quelques milles; et nous nous arrêtâmes au bord du Touduy, petite rivière, dont le lit pro-

fond se divisait en deux bras : l'un complétement à sec, l'autre renfermant une eau languissante. Je passai le reste du jour dans le lit desséché, à l'ombre d'un taillis qui déployait au-dessus de ma retraite ses branches chargées de fleurs et son épais feuillage.

Au camp régnait la plus grande animation. A tous les feux rôtissaient, bouillaient ou grillaient des masses de viande. Comme il arrive toujours dans les premiers bivacs, où les provisions abondent, la halte prenait l'aspect d'un pique-nique, et le festin dura jusqu'à une heure avancée de la nuit.

La partie la plus précieuse de mon bagage était renfermée dans une douzaine de porte-manteaux en cuir de bœuf. Les ballots de papier, recouverts d'un calicot très-fort, étaient revêtus d'une couche de caoutchouc. On portait le reste dans des paniers et dans des caisses. Je continuais à trouver ce mode de transport l'idéal du genre ; avec lui, vous avez toujours sous la main l'objet qui vous est nécessaire. Inutile de mettre sous clef des choses qui ne peuvent être prises sans trahir le voleur ; toutes mes caisses s'ouvraient donc avec une extrême facilité, et les préparatifs de départ se faisaient rapidement, ce qui est précieux quand on doit se mettre en route au point du jour. Il faut seulement veiller à ce que les porteurs ne renversent pas leur charge et la tiennent dans le sens voulu. Pour cela, il suffit de renouveler sa recommandation. On leur crie de temps à autre : « Inyayéia agghi didoï. » Le Bongo répond : « Maouah » (j'entends) ; et le colis traverse en toute sécurité les ruisseaux, les marais, les fondrières, chemine dans les steppes ruisselants de rosée, et arrive à bon port.

Le lendemain, désireux de gagner le village d'un chef appelé Ngoli, nous fîmes une longue étape. Plus d'une heure avant le lever du soleil, selon l'habitude des caravanes, la diane fut sonnée par les tambours et les trompettes ; on mangea les restes du repas de la veille, car on ne devait pas s'arrêter pour déjeuner, et la bande se mit en ligne. Pendant qu'elle s'organisait et que mes gens ficelaient les bagages — il y avait des plantes qui voulaient être maniées avec précaution, — j'eus une demi-heure pour me faire une tasse de thé et pour achever les menus préparatifs du jour. Il n'est pas de meilleur habit de voyage qu'un de ces grands gilets à l'ancienne mode française, avec une infinité de poches où la montre, la boussole, le carnet, l'amadou, les allumettes, etc. peuvent se caser. Un paletot, si léger qu'il soit, devient une charge pendant la marche; il retient la transpiration, qui, lors-

qu'on est en manches de chemise, s'écoule librement. Pour la tête, un chapeau de feutre à larges bords est ce qu'il y a de préférable; cela vaut mieux que le bonnet turc; mais dans ces contrées équinoxiales, en raison de la force du soleil, on est obligé de mettre quelque chose dessous; et, pour cet office, le fez, que l'on peut conserver, est tout ce qu'il y a de meilleur; quand on est à l'ombre, on enlève son feutre et l'on reste coiffé.

Nous étions encore sur les terres d'Abd-es-Sâmate; le pays était charmant: une scénerie de parc que traversaient de nombreux ruisseaux. Vers le milieu du jour nous arrivâmes à Ngoli, où, sur un espace de huit milles carrés, nous trouvâmes des bouquets de bois, entièrement formés de *terminalia macroptera* et qui ressemblaient à nos bois de chênes. Il est rare dans cette région de trouver des massifs composés d'une seule essence; la forêt, nous l'avons dit, y est remarquable par la diversité des espèces qu'elle renferme et qui s'y entremêlent.

Le terminalia appartient au petit nombre d'arbres qui se réunissent par groupes assez importants pour frapper l'observateur, et pour lui offrir le même genre de futaie dans une certaine étendue. Il croît sur les pentes douces des vallées, où, bien que l'humus soit profond, le sol, qui n'est arrosé que par les cours d'eau périodiques, est trop sec pour porter les grandes herbes des lieux humides. Entre le cinquième et le troisième degré de latitude nord, sous le méridien que nous suivions, la zone des pluies équatoriales est décidément interrompue; et la station du soleil au zénith ne suffit pas à expliquer la plus grande quantité d'eau qui tombe annuellement sur d'autres points.

L'un des traits caractéristiques des bouquets de terminalias est l'absence de sous-bois qu'ils présentent, et qui est due à l'humidité relative du sol où on les rencontre; humidité que généralement ne supportent pas les plantes ligneuses du pays. La majeure partie des buissons et des arbres qui forment le *bush*, préfèrent infiniment le sol rocheux de la région ferrugineuse; et dans tous les endroits où le terrain humide est boisé, la futaie, dépourvue de broussailles non moins entièrement que si on l'eût nettoyée de main d'homme, prend l'aspect des forêts du Nord.

Perdant toutes ses feuilles après la saison pluvieuse, le terminalia fait partie des arbres qui, dans cette région, contrastent par leurs branches nues avec ceux dont le feuillage se renouvelle partiellement à toutes les époques de l'année, et qui restent toujours verts. Ses trente ou quarante pieds de hauteur

moyenne, son écorce très-brune, aux fissures profondes, et son genre de ramification, lui donnent beaucoup de ressemblance avec l'aune commun d'Europe.

Je passai l'après-midi dans un de ces bois charmants, à poursuvrie des caamas qui s'y trouvaient en grand nombre. Leur robe chamois se détachait vivement sur le brun foncé des écorces, et nous attirait de loin; mais la vue de notre bivac, mis à découvert par l'absence de fourré, avait rendu les bêtes défiantes; et pas moyen de les atteindre. Au bout d'une heure de fatigue, il fallut me contenter — ce qui m'arrivait souvent — d'abattre des pintades qui ne manquaient jamais au garde-manger, et dont par bonheur on ne se lassait pas.

J'étais invariablement accompagné dans toutes mes chasses par un grand nombre d'individus qui rendaient le succès très-difficile, et qui néanmoins se croyaient indispensables. Mes trois nègres, chargés de mes carabines et de mes portefeuilles, m'étaient nécessaires. Mais il y avait toujours, parmi les membres de la caravane, une foule de gens qui s'engageaient d'eux-mêmes à me servir de traqueurs. Ils se donnaient ce surcroît de fatigue, d'un côté, dans l'espoir d'obtenir une part de lion des victimes que je pourrais faire; de l'autre, poussés par l'amour de la chasse qui est inné chez eux.

Au point de vue botanique, un fait intéressant est l'abondance du dattier sauvage dans les fonds des alentours de Ngoli. Il est très-probable que cette espèce est la souche du dattier cultivé. Le mois de juillet est, pour ce canton, l'époque où ses fruits mûrissent.

Parti le lendemain de bonne heure, je me plaçai en avant, près du drapeau, espérant que l'un des caamas se laisserait approcher. Ils n'étaient pas moins nombreux que la veille; toujours dans les bois de terminalias. Mais plus que jamais sur leurs gardes, ils se cachaient pour épier nos mouvements; et dès qu'on voulait quitter la caravane, ils faisaient un bond, fuyaient en zigzag et se replongeaient au fond de leurs solitudes.

Pendant une heure, la route se continua sous bois; puis elle franchit une savane, et gagna une petite rivière qui porte le nom de Tih ou celui de Teh. Grondant avec fureur et dressant la queue, des buffles, qui se trouvaient au bord du chemin, s'enfuirent à notre approche et se précipitèrent dans l'eau. Il est peu d'animaux qui profitent mieux des leçons de l'expérience; néanmoins, pour un initié, le buffle n'est pas d'une chasse difficile.

Le Tih, dont la largeur n'excédait pas trente pieds, coulait rapidement entre deux rives boisées d'arbres à haute tige, qui m'offraient le premier exemple de la végétation particulière du pays des Niams-Niams. D'énormes scitaminées jouaient là un rôle prédominant; et j'y trouvais un oncoba, qui, sur des branches dépouillées de feuilles, portait ses fleurs remarquables par le nombre de leurs étamines. Je rencontrais cet oncoba pour la première fois; sa demeure paraît s'étendre jusqu'au Benguéla; mais c'est ici qu'il s'arrête vers le nord.

Malheureusement je ne pouvais pas jouir de mon arrivée au seuil de cette flore nouvelle; la caravane marchait rapidement à travers un herbage où disparaissait le chemin, et où l'on voyait tout au plus à quelques pas devant soi.

Avec de la persévérance, nous atteignîmes une vaste plaine rocheuse qui se déroule en une vallée où le Mongolongbô s'est ouvert un lit sinueux. La roche, totalement ferrugineuse, y présentait fréquemment cette forme connue sous le nom de fer oolithique, et reproduisait une de ces grandes nappes du sol rouge, si communes dans toute la province du Ghazal, au sud du terrain d'alluvion habité par les Dinkas. Ces nappes, qui ont souvent plusieurs lieues d'étendue, ne sont pas moins unies qu'une table; à peine y voit-on quelques fissures, et, çà et là, au fond de bassins en forme d'auge et de creux provenant de l'effritement de la roche, de petites mares d'eau pluviale. Dans ces réservoirs se trouve ordinairement une végétation aquatique des plus intéressantes, qui disparaît à l'époque de la sécheresse.

Le camp fut dressé au bord de la rivière, sous la ramée touffue d'arbres assez élevés, dans laquelle batifolaient des singes. Il n'était pas encore midi; ce qui me donnait tout le loisir de faire une course dans le voisinage. Le pays, à quelques milles à la ronde, n'était pas seulement inhabité, il paraissait complétement vierge. Nulle part ne se montraient les herbes qui témoignent d'anciennes cultures. Rien que la savane ou le bush, entrecoupés de nappes rocheuses, et festonnés de collines qui bordaient la vallée du côté de l'est. Je gravis ces hauteurs, et j'embrassai du regard la vaste plaine qui nous avait conduits à la dépression où serpentait le Mongolongbô. Des groupes d'antilopes animaient ce paysage, où le protée du midi de l'Afrique, si rare dans le nord du continent, formait çà et là des bosquets entiers, donnant à la flore un nouveau caractère, qui aussitôt frappa ma vue et la retint captive.

Ahmed, le chef musulman de la caravane, ordonna le départ peu de temps après midi, prétextant du manque d'eau sur la route, où, disait-il, nous ne trouverions pas d'aiguade avant le lendemain. Contredit par tous ceux qui avaient déjà suivi cette voie, et auxquels le fait donna raison, Ahmed n'en soutint pas moins son dire; il ajouta même, à la façon nubienne, qu'il était prêt à se laisser traiter de menteur par celui qui prouverait qu'il avait tort. Des contestations du même genre se renouvelaient tous les jours; elles éveillaient ma défiance et me causaient une certaine inquiétude.

Toutefois de gros nuages qui s'accumulaient à l'horizon empêchèrent le départ; on ne songea plus qu'à protéger les ballots: toutes les forces s'employèrent à élever des abris. L'orage semblait devoir fondre sur nous, et ce fut dans le camp un désarroi et un tumulte indescriptibles. Mais la nuée passa au-dessus de nos têtes et ne laissa tomber que quelques grains de pluie. C'étaient les premières gouttes d'eau qui, depuis la fin de novembre, eussent rafraîchi la terre.

Lorsque la pluie menaçait et qu'il n'y avait pas moyen de dresser ma tente, je protégeais mes bagages en les posant sur un chantier fait à la hâte avec du bois et des pierres, et en les recouvrant d'une toile imperméable.

Le lendemain 1er février, longtemps avant le jour, nous pressions le pas dans la crainte de manquer d'eau. Les hauteurs qui formaient la vallée furent gravies; et quand parut le soleil, nous nous trouvâmes à cinq cents pieds au-dessus de notre dernier bivac. Une perspective plus étendue que celle que nous avions eue jusqu'alors se déployait vers le sud. Des rangées de collines se dirigeaient de l'est à l'ouest; et de ces chaînes il s'élevait, à droite et à gauche du sentier, des dômes que nos conducteurs appelèrent Mbala-Nguia. Au midi, s'ouvrait une vallée remplie de bois épais, au delà desquels deux terrasses, que leur couleur rendait visibles, couraient vers l'ouest. La ligne d'un bleu sombre, qui au sud-sud-ouest fermait l'horizon, me fut signalée comme indiquant la demeure de Nganyé, le premier des chefs niams-niams qui recevrait notre visite. Devant nous, dans le fond qui se trouvait au sud, passait le Lehsi, dont les Bongos appellent la partie inférieure Doggoroû; et plus loin, séparée de cette dépression par une chaîne de petites collines, était la grande et fertile vallée du haut Tondj. Ce dernier porte en cet endroit le nom d'Ibba, et chez les Bongos celui de *Bah*, qui veut

dire rivière. C'est également l'appellation que reçoit le Chari de ses riverains : nouvelle preuve de la parenté que ceux-ci ont avec les Bongos.

La descente nous fit gagner le Mah, dont le lit, sans profondeur, renfermait de grandes mares, qui donnaient à notre chef un démenti complet. Nous suivîmes un terrain onduleux pendant quelque temps ; puis nous entrâmes dans un bois où des kobbos, formant des plantations étendues, répandaient sur le sentier une ombre légère des plus agréables. Ces kobbos, qui sont des *humboldtias*, ont en moyenne quarante pieds de hauteur et se font remarquer par la dimension de leurs feuilles pennées, ainsi que par les gousses colossales appendues à leurs branches. En hiver, quand le feu a détruit l'herbe sèche, les jeunes scions qui les entourent constituent pour la forêt une magnifique parure. Les feuilles nouvelles du kobbo offrent toutes les nuances, depuis le vert clair des mousses jusqu'au rouge pourpre de la teinte la plus riche, et leurs folioles atteignent près de deux pieds de long. La grandeur du feuillage est l'un des traits caractéristiques de ce territoire, où elle acquiert tout son développement sur les pentes du sol rocheux ; tandis qu'au fond des vallées, une savane marécageuse prend en général la place des arbres.

Ayant monté de nouveau, le sentier nous fit laisser à gauche une de ces masses de gneiss si communes dans cette région, où elles sont isolées, et qui, soumises depuis un temps immémorial aux influences atmosphériques, semblent être les débris épars de roches primitives, soulevées au-dessus de la couche ferrugineuse. Cette masse, d'une hauteur d'environ deux cents pieds, avait la forme d'une coupole, ainsi que la plupart de celles que j'ai rencontrées dans cette province, où j'ai vu une trentaine de ces dômes. Un groupe de caamas se tenait majestueusement au sommet du monticule, d'où il surveillait les mouvements de la caravane, qui, à une distance d'environ deux kilomètres, serpentait parmi les buissons.

Vers le milieu du jour, nous atteignîmes le Lehsi; et l'on campa sur un plateau de gneiss dont la surface, unie comme une table, avait été couverte par l'inondation. La rivière était alors réduite à un niveau bien inférieur à celui de ses bords; mais elle avait laissé des mares d'une centaine de pas de longueur, sur quarante ou cinquante pieds de large, et qui, à l'ombre d'un taillis buissonnant, renfermaient du poisson en abondance, surtout des barbeaux, dont je tuai une grande quantité. Dans cette région où

l'agriculture oblige les habitants à demeurer loin des rivières, et où le poisson frais est très-difficile à conserver, celui-ci devient un régal d'autant mieux accueilli qu'il rompt l'uniformité du régime quotidien.

Les splendides afzélias qui bordaient le Lehsi augmentaient le charme de ce lieu de repos, où abondait une eau limpide, et où la pierre unie servait à la fois de couche et de table.

Sur la rive ombreuse, où il était largement répandu, l'hexalobe montrait ses fleurs, dont le caractère ne se retrouve chez aucune autre plante; fleurs aux pétales laciniés, longs comme le doigt, ayant la nuance et la forme de fragments de ténia : des touffes de comète blanche, qui exhalent une forte odeur de vanille. A partir de cet endroit, en allant vers le sud, on rencontre cet anonacée au bord de presque tous les cours d'eau.

Notre sommeil fut troublé, comme à l'ordinaire, par le babil et par les chants des Nubiens, qui choisissaient la nuit pour donner cours à leur gaieté; d'où il résultait que chacun d'eux, une fois la marche faite, passait le reste du jour dans l'inertie et dans l'assoupissement. Arriviez-vous à dormir, vous étiez réveillé tout à coup par une salve joyeuse, et le sifflement des balles chassait toute quiétude. Les porteurs eux-mêmes ne restaient pas tranquilles du soir au matin. Pour eux, c'était le moment de faire rôtir la part qu'ils avaient mise de côté; et plus d'un morceau friand, caché la veille à tous les yeux, était dévoré dans l'ombre.

Le lendemain j'étais à l'arrière-garde, et marchais en compagnie d'Ahmed, suivi de quelques traînards. Nous avions franchi deux lits de torrents desséchés, ravins profonds dont les rives étaient couvertes d'un épais taillis, lorsque nous trouvâmes au bord du chemin un Mittou déjà épuisé par la marche. Le pauvre homme était décharné; il semblait être poitrinaire et au moment de rendre l'âme. Ses camarades lui avaient pris son fardeau, lui avaient dit quelques paroles encourageantes, et, ne pouvant faire davantage, l'avaient abandonné à son triste sort. En un jour de marche soutenue, il lui était possible de regagner sa demeure, si toutefois il évitait les lions; car ces derniers ont un flair remarquable pour découvrir les gens affaiblis, les malades ou les blessés qui restent seuls.

Nous passâmes. Tout en marchant, mes compagnons se demandèrent si le pauvre diable allait réellement s'éteindre là, ou s'enfuir comme un lièvre dès que nous serions à quelque dis-

tance. « Soyez sûrs, dit alors Ahmed, que si nous avions été plus avancés d'une étape, il n'aurait pas quitté sa compagnie, de peur d'aller cuire dans la marmite d'un Niam-Niam. » Cette observation changea le cours de l'entretien, et le fit tomber sur le cannibalisme des gens que nous allions voir, cannibalisme toujours douteux pour moi.

« Piaggia, répondis-je, a passé plus d'un an chez les Niams-Niams, et n'a pas vu un seul exemple d'anthropophagie. —Mais, répliqua Ahmed, il n'a visité que la province de Tombo, où les gens sont bien moins mauvais que par ici. Attends d'ailleurs quelques jours, et toi-même tu seras témoin du fait. »

Ahmed alla jusqu'à déclarer, jusqu'à jurer qu'il avait vu enterrer des porteurs, morts de fatigue pendant la marche; et que dans l'intervalle de l'aller et du retour de la caravane, les tombes avaient été ouvertes de main d'homme, qu'il l'avait constaté. Je lui répondis qu'après le mensonge qu'il avait fait la veille, son témoignage n'inspirait plus de confiance. Il n'en persista pas moins dans son affirmation, disant qu'il était impossible que des animaux eussent découvert les tombes de ces porteurs, en eussent enlevé les pierres et mangé les cadavres. « Oui, poursuivit-il, j'ai vu les Niams-Niams se repaître de chair d'une odeur révoltante, de chair putréfiée; » et tandis qu'il parlait, sa figure exprimait un tel degré d'horreur qu'il devait être sincère. Pauvre Ahmed! je le vois toujours sur le rocher où il était alors, je vois ses gestes véhéments, je l'entends affirmer que ses paroles étaient vraies. Pauvre Ahmed! quelques semaines plus tard il fut tué dans une attaque imprévue; son corps ne fut pas retrouvé, et il eut pour tombeau l'estomac des Niams-Niams.

Plus loin, des massifs de grandes herbes sèches que l'incendie avait épargnés nous rendirent la marche fort pénible. Dans l'étroi sentier, simple déchirure de la savane, abondent des chaumes non moins fermes que des tiges de roseau ou de doura, chaumes couchés ou brisés par nos prédécesseurs et qui obstruent la voie d'une façon plus que désagréable.

La chaîne de collines que nous avions traversée la veille sépare les terrains de chasse des Bongos de ceux des Niams-Niams. Toutefois il ne manque pas de vestiges prouvant que ceux-ci habitaient encore il y a quelques années jusqu'au pied des collines. Actuellement, pour entrer dans leur premier district, il faut traverser l'Ibba; mais sur la route se trouvaient des poteaux à demi brûlés qui avaient appartenu à des huttes; et,

dans l'herbe, gisaient les débris des gros tambours en bois qui ne manquent jamais dans aucun des villages niams-niams.

Vers midi nous atteignîmes l'Ibba, cours supérieur du Tondj. D'une largeur d'un peu plus de cent pieds, mais n'ayant que trois pieds d'eau, la rivière n'était pas difficile à franchir. Elle venait du levant et se dirigeait à l'ouest, avec une vitesse de soixante pieds par minute. Des blocs de gneiss, épars et nombreux, gisaient dans son lit qu'enfermaient des berges en pente douce. Je trouvai sur la rive gauche une eau profonde, abritée par de grands arbres, et ne résistai pas au désir de m'y plonger: d'où il m'advint une mésaventure qui se renouvela maintes fois dans le cours de mon voyage : un de mes domestiques avait, par mégarde, emporté mes habits que je ne retrouvai qu'une demi-heure après; et la peau d'un Européen est trop délicate pour subir sans dommage les rayons d'un soleil qui donne à l'ombre, dans un endroit exposé au vent, une température habituelle de trente et un degrés.

Sur le bord méridional de l'Ibba, se trouvaient les premiers champs cultivés que nous ayons vus chez les Niams-Niams, et qui à cette époque étaient en jachère. Le sorgho est encore ici prédominant; plus loin, il cède la place à l'éleusine.

Peu de temps après, le terrain s'éleva tout à coup de plusieurs centaines de pieds. Nous étions alors sur le territoire d'un chef assez riche, appelé Nganyé, et l'un des amis d'Abd-es-Sâmate.

A partir de la rivière, sur un espace d'un mille, nous n'avions trouvé que des cases désertes. Il en est de même dans tous les endroits où, comme dans celui-ci, la crainte est plutôt du côté des indigènes que de celui des étrangers; cette conduite arrange souvent les deux parties. En pareil cas, les naturels s'en vont avec leurs femmes, leurs enfants, leurs chiens, leurs volailles, leurs guitares, leurs paniers, leur vaisselle, tous leurs articles de ménage, se réfugier dans les coins les plus épais de la savane, dont on a conservé les grandes herbes pour la chasse, et y trouvent des cachettes où l'œil d'un oiseau pourrait seul les découvrir. Ce n'est jamais que par le caquetage de leurs poules que leur asile est connu.

Quelques-uns de nos soldats qu'on avait envoyés en avant, et qui nous rejoignirent ici, nous rapportèrent les salutations de Nganyé, dont nous espérions atteindre la résidence le lendemain. Nous étions déjà rassurés à l'égard de l'accueil qu'il devait nous faire : Péniô, *bainki* ou chef du district, l'un de ses lieutenants,

nous avait non-seulement souhaité la bienvenue, mais donné du grain pour les porteurs de Sâmate et des volailles pour moi. Parmi les gens de sa suite, il y avait une quantité d'hommes qui, sans différer matériellement des vingt Niams-Niams que j'avais rencontrés à Sabbi, m'étonnèrent par leur air sauvage et martial. Avec leur chevelure abondante et frisée, leurs touffes et leurs tortillons, ils m'offraient un spectacle frappant, d'une nouveauté complète. Au milieu des centaines de Bongos et de Mittous de notre caravane, auxquels se joignaient nos conducteurs de bestiaux, de race dinka, ils apparaissaient comme les habitants d'un autre monde. C'étaient bien là de vrais Niams-Niams; non plus ces gens circoncis et rasés que d'autres voyageurs ont pu voir à Khartoum, ou dans les zèribas, mais les représentants d'un peuple offrant les traits d'une sauvagerie telle que pouvait se la figurer l'imagination orientale; d'un peuple aux caractères nationaux les plus tranchés, ce qui en Afrique, et à propos d'Africains, est beaucoup dire.

Le jour suivant, après avoir traversé un pays montueux, descendu jusqu'au bord de la rivière par des gorges profondes, et gravi pendant trois heures une pente raide, sur un terrain couvert de chaume, nous arrivâmes chez Nganyé. Par suite des premières pluies et de l'averse tombée le soir précédent, la terre s'était amollie, et une foule de plantes, dont les fleurs paraissent avant les feuilles, montraient leurs jeunes pousses. Je n'ai jamais vu d'herbe aussi forte, aussi épaisse que dans cette contrée. Même après avoir passé des semaines dans les hautes herbes d'une région plus méridionale, j'ai été surpris, à mon retour ici, de l'exubérance qu'y avait acquise la végétation pendant la saison pluvieuse. Les tiges des herbes sèches, qui pour la force et la hauteur égalaient celles des roseaux du bord des rivières, et qui se trouvaient en masse compacte, avaient été épargnées à dessein par les indigènes, afin d'y conduire les éléphants qu'ils voulaient prendre. La plus forte de ces herbes permanentes, le *popoukki* des naturels, est un panis, dont le chaume, de la grosseur du doigt, atteint quinze pieds d'élévation, et devient presque ligneux. Sa couleur est un jaune d'or brillant. Sa tige n'est pas ronde : coupée transversalement, elle donne une section de forme ovale et déprimée. La partie inférieure, au lieu d'être creuse comme la tige d'un roseau, est entièrement pleine; pour en faire des tuyaux de pipe, j'étais obligé de la perforer. Les Niams-Niams construisent d'excellentes portes avec ce panis,

et en fabriquent des nattes qui, posées sur l'aire de la case, leur servent de literie.

Ces grands chaumes, avons-nous dit, sont réservés lors de l'incendie annuel, qui fait de leurs masses de véritables îles.

On a vu des éléphants. A l'appel des tambours, des milliers d'hommes se réunissent. Quiconque est en état de porter une arme devient traqueur ou chasseur, comme on est soldat quand le pays est menacé. La battue s'organise; les éléphants se réfugient dans les chaumes. Tout à coup le feu éclate; il est mis



Jeune homme niam-niam.

de toutes parts : nul moyen d'échapper. Poussés par la flamme dont le cercle se rétrécit, vieux et jeunes se rassemblent; ils se pressent, se couvrent d'herbe, s'arrosent de l'eau qu'ils puisent en eux-mêmes, hélas ! inutilement. Suffoqués, asphyxiés, brûlés vifs, ils meurent dans une horrible agonie, ou reçoivent le coup de grâce de quelques lances voisines. Mâles et femelles, jeunes et vieux, c'est une extermination. Massacre insensé, dont le *cui bono* a pour toute réponse nos billes, nos pommes de cannes, nos peignes, nos éventails et autres objets de même importance. Après cela, quoi d'étonnant si de nos jours cette noble bête, dont

l'homme pourrait se faire un auxiliaire inappréciable, devait être rangée, comme le lamantin, l'aurochs et le dronte, parmi les espèces éteintes?

Ce fut une chose extrêmement pénible que notre étape au milieu de ces grandes herbes. Le passage était des plus étroits, et il fallait marcher à pied ferme sur les chaumes résistants, sous peine de trébucher à chaque pas. Enfin, vers midi, nous atteignîmes le village et la *mbanga* du chef, ainsi que dans la contrée s'appelle la résidence du souverain.



Jeune homme niam-niam.

En un clin d'œil je me vis entouré d'un flot d'indigènes, qui se pressaient pour voir l'homme blanc, dont ils avaient beaucoup entendu parler. C'était la première fois que je me trouvais avec des Niams-Niams en grande tenue; ils avaient pour draperies des peaux de bête, ainsi qu'il convient à un peuple éminemment chasseur, et le corps tigré de noir avec le suc du fruit d'un

Mounza se soient laissé traiter par moi, je n'ai jamais été leur hôte. Il est d'ailleurs excessivement rare que les Nubiens mangent avec les naturels; non par scrupule religieux, mais simplement parce que ce n'est pas leur usage. Un énorme pot de terre à quatre goulots, et rempli de bière d'éleusine, m'avait été donné; je le passai à mes Nubiens qui s'en réjouirent, leur pays ne fournissant aucun breuvage qui puisse entrer en comparaison avec la bière des Niams-Niams.

Le présent que je fis à Nganyé consistait en une grande quantité de verroterie d'un rouge grenat, pareille à celle qui est en vogue sur les marchés de l'Inde. Ma collection de grains de verre ayant été formée, non pas au point de vue de l'échange, mais exclusivement pour faire des cadeaux, ne renfermait que des sortes complétement nouvelles dans le pays. Nganyé, voulant m'être agréable, porta la riche parure dont je lui avais fait présent; mais, d'habitude, ainsi que tous les chefs de cette région, il a pour système de ne porter aucun article de provenance étrangère.

Le 3 février, dans la nuit, il plut de nouveau; mais pas de manière à traverser le chaume des cabanes que nous avions improvisées C'était la troisième fois qu'il pleuvait de la saison; et bien qu'il ne fût tombé qu'une quantité d'eau insignifiante — quelques millimètres seulement, — l'effet produit fut électrique. L'herbe nouvelle surgit parmi les tiges carbonisées, témoignant de l'influence que ce faible arrosage avait eue à la fois sur la végétation et sur la terre craquelée par la sécheresse.

Une large vallée, où des cultures alternaient avec la savane, et où serpentait le lit d'un cours d'eau, alors desséché, entourait la mbanga. Nous la traversâmes; puis, ayant monté la côte opposée, nous fîmes une lieue dans la direction de l'ouest, en reprenant le sentier que nous avions suivi pour venir. La chasse étant finie, tout le chaume avait été brûlé; nous marchions donc littéralement sur un lit de braise et de cendre noire, au grand détriment de la blancheur de mon costume, et plus encore de mon savon, fait à si grand'peine avec de l'huile de sésame, de la cendre de bois et des coquilles.

Au pied des buissons carbonisés, l'herbe nouvelle, qui commençait à poindre, formait une ligne de verdure; et, çà et là, quelque fleur épanouie dans ce fond noir vous surprenait par sa beauté. On aurait dit que ces filles précoces de la flore n'avaient attendu que la première pluie pour s'échapper du sein de leur

mère, en lui prenant le peu de séve qui lui restait. Dispersées et trop rares pour influer sur l'aspect lugubre du paysage, elles n'attiraient pas l'attention. Il fallait les chercher et se pencher vers la terre pour les découvrir. Aussi modestes que la violette, ces fleurs se cachaient au bord du chemin, et savaient comme elle arrêter le passant.

Une promenade de huit à neuf kilomètres dans cette plaine, où la marche était facile, nous fit gagner le district d'un subalterne de Nganyé appelé Goumba. Les villages de celui-ci, placés dans un canton où le grain abondait, offrait à nos porteurs affamés un séjour trop avantageux pour qu'on ne se pressât pas de les atteindre. Les pots de bière exerçaient d'ailleurs sur notre escorte leur attraction habituelle. On voyait le but : une chaîne de collines, dont les hauteurs nous faisaient un appel hospitalier, et derrière lesquelles s'étendaient les vastes cultures de Goumba. Il fut décidé qu'on y arriverait le soir.

Nous trouvâmes, pour la halte du jour, un de ces points ombreux et aérés que l'on ne manque jamais de rencontrer dans ce pays. Le tamarinier qui, jusqu'au bord du Rohl, nous avait tenu lieu d'auberge dans les lieux déserts, avait disparu, et je ne l'ai pas revu plus au sud. Il en était de même de l'arbre à beurre de Mungo-Park, le bassia butyracea, qui joue un si grand rôle sur la terre rouge des Bongos et des Diours. Mais aux vitex, aux parkias, aux figuiers, aux kayas et autres arbres de la région précédente, qui n'étaient pas moins nombreux ici que plus au nord, se joignaient beaucoup de formes nouvelles d'une beauté incomparable.

Pour nous le pays était sûr, les habitants voulant rester en bons termes avec Abd-es-Sâmate, afin d'éviter les razzias auxquelles les exposait le voisinage de Sabbi. J'en profitai pour faire seulement avec mes deux Niams-Niams une longue course dans les environs, et me dirigeai vers la colline. Celle-ci n'était, comme cent autres, qu'un amas de blocs ferrugineux, de couleur brune, formés d'une sorte d'oolithe, et n'offrant d'autre intérêt que le panorama dont on jouissait de leur point culminant.

A la fin, nous nous arrêtâmes dans un village où mon attention fut attirée par une vieille femme, qui, avec le pilon de son mortier, frappait sur un tas d'argile, ayant pour toiture l'un des greniers bâtis sur pilotis. Lorsqu'elle eut troué le monceau, la vieille en retira quelques racines que je ne reconnus pas d'abord.

Plus tard je vis que c'était de la colocase, qui est largement cultivée chez les Niams-Niams, et avec raison; car ces tubercules, mangés bouillis, sont excellents. Après l'arrachage on les entasse et on les revêt d'une forte couche d'argile, battue avec soin, non-seulement pour empêcher leur dessiccation, mais pour les défendre contre les attaques des rats, des termites, des vers et autres dévorants. Chaque fois que l'on veut en avoir, on fait une trouée dans la croûte argileuse, et l'on referme la brèche avec de nouveau mortier. A l'époque des pluies, on recouvre de même les autres récoltes pour les mettre à l'abri de l'humidité et les empêcher de pourrir. L'argile devient ainsi le préservatif universel qu'on oppose aux forces ennemies de la Nature.

A la chute du jour, notre camp fut égayé par la grotesque apparition d'un chanteur indigène, qui arriva coiffé d'un chapeau mirobolant, et qui, battant la mesure avec sa tête, eut bientôt mêlé ses longues tresses aux paquets de plumes de sa coiffure: énorme ébouriffade qui lui donna l'aspect de Méduse. Ces chanteurs de profession, appelés *nzangas*, sont aussi économes de leur voix qu'une prima donna usée; il est impossible de les entendre si l'on n'est pas à côté d'eux. Pour instrument, ils ont la guitare du pays, dont le maigre zigne-zigne est en parfait rapport avec le murmure nasillard de leur récitatif. Du reste, contrairement à leurs voisins, les Niams-Niams s'abstiennent de toute musique bruyante; ils n'emploient les tambours et les trompes que pour le rappel; et, chez eux, l'exécution musicale a tout le caractère d'un chuchotement d'amoureux.

Malgré la passion des Niams-Niams pour la musique, les nzangas ne semblent pas être tenus en grande estime par leurs compatriotes, ceux-ci les appelant du même nom que ces femmes déchues et repoussées de tous qui ne manquent chez aucun peuple.

De la résidence de Goumba, une promenade de trois heures vers le sud nous conduisit chez Bendo, frère de Nganyé, qui lui avait confié l'administration de l'un de ses districts les plus populeux.

Nous trouvâmes un village éparpillé au milieu de cultures d'une grande étendue, situées sur la pente septentrionale d'un mamelon de gneiss appelé Goumango, et dont l'altitude au-dessus de la plaine était d'environ deux cents pieds. Avant d'atteindre cette colline nous avions traversé le Rei, cours d'eau permanent, qui avait alors quarante pieds de large et une profondeur suffi-



Nzanga, chanteur ambulant.

sante pour que l'on pût s'y baigner d'une manière agréable, ce que nous fîmes à l'ombre d'un bouquet touffu de *psychotria*. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque l'influence de la saison pluvieuse ne s'était pas encore fait sentir. Les rives étaient couvertes de popoukki; et parmi cette herbe géante resplendissaient de magnifiques buissons de *nathalia*, dont les fleurs parfumées ressemblent à celles du marronnier d'Inde.

Des deux côtés de la rivière tout le pays était bien cultivé, et des fermes, composées chacune d'un certain nombre de cases, se voyaient dans toutes les directions. Chez les Niams-Niams, il n'existe pas de villages dans la véritable acception du mot. Chaque famille demeure sinon au milieu de ses champs, du moins à la lisière. L'insécurité des biens est si grande que les gens se résignent à une foule d'inconvénients, tels que de vivre loin des cours d'eau, loin du bois de chauffage ou en lutte avec les fourmis blanches, plutôt que de renoncer à la surveillance continuelle de leurs moissons. En cas de guerre, on ne se borne pas ici au vol pur et simple; l'ennemi est vindicatif, et s'il n'a rien à prendre, il ravage et détruit la récolte en herbe.

Le Rei se jette dans le Soué, ainsi que les Niams-Niams appellent le Diour, qui chez les Bongos porte le nom de Gheddi. Il reçoit, près du Goumango, sur la rive méridionale, un ruisseau important qui draine des plaines marécageuses, et dont les bords sont couverts de fermes entourées de bananiers (*musa sapientium*). C'était la première fois que je voyais ceux-ci plantés en grand. A la sortie du bassin du Nil, chez les Mombouttous, la banane devient la base de l'alimentation du peuple. Sa culture exclusive semble être particulière à la zone équatoriale de l'Afrique, depuis l'Ouganda, situé au bord de l'Oukéréhoué (lac Victoria), jusqu'aux rives du Gabon et de l'Ogovouai.

Notre camp fut établi au nord-est du Goumango, dans un bouquet de *zahouas* (lophire ailé). Cet arbre, caractéristique du pays des Niams-Niams, appartient au petit nombre d'espèces qui prospèrent à une certaine distance des cours d'eau, même en terrain pierreux et passablement sec, où il forme des groupes plus ou moins considérables : il est rare qu'il soit isolé. A la fois noble et gracieux, le zahoua est si beau que Grant l'a déclaré le plus charmant de tous les souvenirs que lui ait laissés la flore africaine. Sa tige, dont l'écorce est d'un noir de jais, porte une couronne cylindrique et bruissante composée de feuilles d'un à deux pieds de longueur sur deux pouces de large tout au plus; ces

feuilles, semblables à des rubans de cuir vernis chiffonnés, et qui, tremblantes, font entendre un murmure continuel, sont d'abord d'un rouge pourpre et arrivent au vert sombre. Les fleurs, réunies en touffes épaisses à l'extrémité des branches, ont la nuance de celles du thé et le plus doux parfum de la rose. Enfin le zahoua est l'un des arbres les plus utiles de la contrée en raison de ses fruits, qui, de la grosseur d'une noisette, renferment une huile abondante et singulièrement pure, huile sans odeur, sans goût particulier; bien préférable, pour moi, à celle de l'élaïs et du bassia.

Je passai toute la matinée à chercher des plantes au bord de la rivière, et toute l'après-midi sur les flancs et au sommet du Goumango. Ce mamelon, dont la masse n'offrait aucune déchirure, hébergeait plusieurs espèces de fougères intéressantes. Je trouvai là le premier *encephalartos* qui, en Afrique, ait été découvert au nord de l'équateur. La joie que donne un pareil moment est ineffaçable et fait partie des meilleurs souvenirs que l'on puisse rapporter de ses explorations. Le bananier sauvage, *musa ensete*, que les Niams-Niams appellent *boggoumboli* (petite banane), se rencontre également sur cette colline, où il croît en abondance.

Vu du sommet du Goumango, le pays, avec ses cultures morcelées et de nuances diverses, offrait un aspect complétement européen. Nulle part de véritable labour : le travail de la terre se borne ici à l'arrachage des mauvaises herbes et à l'ameublissement de la surface du sol où doit être déposée l'éleusine; toutefois la graine menue de cette dernière exige probablement plus de soin que le sorgho, qui se sème largement espacé.

Tous les habitants avaient pris la fuite, abandonnant leurs cases et leurs greniers fort bien remplis. Eu égard au nombre de fermes, la quantité des provisions était remarquable, surtout pour la saison; car, en avril, on commence à faire les semailles. L'une dans l'autre, chaque demeure avait trois greniers : deux renfermant de l'éleusine à l'état naturel, le troisième rempli du même grain sous forme de malt.

Partout se voyaient des témoignages de la fécondité exceptionnelle du sol; la patate, l'igname, la colocase formaient des tas nombreux sur lesquels nos porteurs affamés tombèrent comme en pays conquis. Les greniers, bâtis en argile, et montés sur des poteaux, sortes de pavillons circulaires dont le toit pointu se lève comme un couvercle, furent vidés en quelques minutes; et les



Hameau des Niams-Niams.

alentours de notre camp offrirent la scène la plus complète de vol et de pillage.

Tous les hameaux des Niams-Niams nous ont présenté la même ordonnance. Deux familles, trois au plus, se réunissent. Il en résulte un groupe de huit à douze cases, rangées en cercle autour d'une place commune, toujours très-propre, et au centre de laquelle s'élève un poteau chargé des trophées de chasse. On voit là des têtes d'animaux les plus rares, de superbes cornes de buffles et d'antilopes; et aussi des crânes d'homme, et des pieds et des mains desséchés de même provenance.

Immédiatement derrière les huttes et les greniers, sur un terrain uni, se trouve un rang circulaire de *rokkos*, genre de figuiers qui ne se voient que dans les cultures, et dont l'écorce fournit la matière d'un vêtement beaucoup plus estimé que la plus belle peau de bête. Vient après cela une ceinture de bananiers ; puis un large cercle formé par les plantations de maïs et de manioc; enfin l'éleusine, dont les champs s'étendent jusqu'au hameau voisin. J'ai pris, dans ces hameaux, le croquis de plusieurs huttes qui, extérieurement, étaient décorées de peintures blanches et noires. Quelques-unes avaient aussi des toitures à double pointe. De longues perches étaient plantées au sommet des greniers et des cases, et l'on y voyait enfilés des rangs d'achatines, gros colimaçons terrestres.

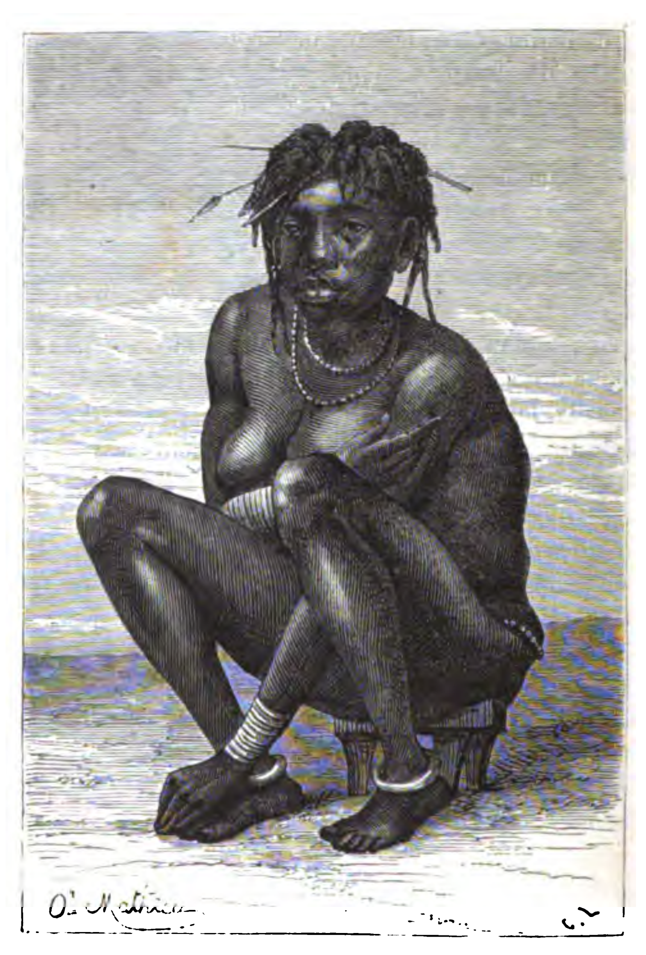
Peu de temps après, nous trouvâmes Bendo, vêtu d'un tablier de flanelle rouge qui lui avait été donné par Abd-es-Sâmate. Il avait l'air très-malheureux du pillage auquel s'était livrée notre caravane; mais il n'y avait pas eu moyen de l'empêcher. On lui promit que dès qu'il serait arrivé, Sâmate le dédommagerait par de riches présents d'anneaux de cuivre. A notre retour, en effet, nous le vîmes réinstallé dans son ancienne demeure, où, très-content de ce qu'il avait reçu, il nous fit bon accueil, et me donna personnellement des preuves nombreuses de son affection.

Outre Bendo et Goumba, Nganyé avait encore pour frères : Mango, Imma, Nyongâlia et Mbéli, qui gouvernaient en son nom les différents districts de la province; puis un septième appelé Mbagâli. Ce dernier, qui portait le nom arabe de Souroûr, était vassal du Kénousien, et avait été institué par Abd-es-Sâmate chef du grand domaine que celui-ci possédait entre les États de Nganyé, d'Ouando et de Mbio.

Tous ces princes étaient fils de Moûnouba, l'un des six enfants mâles d'Yapâti, qu'il ne faut pas confondre avec un autre chef du même nom, dont le territoire se déployait au sud du Dar-Fer-

tite. Nganyé n'avait que deux fils légitimes : Imboloutidou, qui devait lui succéder, et Matindoû.

Le 6 février, nous dirigeant vers le sud, nous fîmes une étape de six lieues, qui nous conduisit au bord du Souè. Lorsqu'on marche en file indienne, il est très-difficile de communiquer



Femme de Souroûr.

avec ceux qui vous précèdent ou qui vous suivent; de telle sorte que je ne pouvais obtenir de renseignements sur le pays que dans les endroits où nous nous arrêtions, et où il m'était possible de questionner plusieurs individus, selon ce principe établi, qu'en Afrique, deux témoignages pareils donnent une probabilité, et que le troisième apporte la certitude.

En route, l'observation des plantes qui se trouvaient le long du sentier m'occupait suffisamment; et, de temps à autre, pour estimer la rapidité de la marche, je comptais le nombre de pas que je faisais par minute, ce qui faisait croire à mes gens que je marmottais des prières.

Ce jour-là, j'eus avec les soldats du Kénousien une vive altercation qui fut la première et la dernière de tout le voyage. Leur conduite envers les indigènes m'indignait de plus en plus, et un incident vint à se produire qui épuisa le reste de ma patience. Pouvais-je, sans éclater, voir un de ces Nubiens frapper son porteur jusqu'à lui ensanglanter le visage, et cela parce que le pauvre homme lui avait brisé une calebasse très-ordinaire? Prendre le parti des nègres me faisait naturellement fort bien venir de ceux-ci, mais ne pouvait avoir lieu sans m'aliéner l'affection des Nubiens, dont le bon vouloir m'était indispensable. « Pour toi, me disaient ces derniers avec amertume, la parole d'un païen a plus de valeur que celle de dix musulmans. » Je finis par rester neutre, et de la sorte j'évitai les froissements avec l'un ou l'autre parti. Mais je dois dire que je n'ai jamais vu de ces actes de cruauté systématique dont parlent maints voyageurs aux pays du Haut-Nil. Pour être juste, il faut envisager la cause sous toutes ses faces, et ne pas négliger les circonstances atténuantes; or, dans la plupart des récits de mes prédécesseurs, récits qui font dresser les cheveux sur la tête, la condamnation est souvent excessive. Nous-mêmes, gens de haute culture, de quel droit serions-nous fiers de notre humanité? Réfléchissons aux horreurs que nos guerres traînent à leur suite; et si nous savons nous affranchir de tout préjugé, nous reconnaîtrons que nous sommes autrement barbares, autrement cruels que tous les Nubiens, nous, qui de propos délibéré, tuons les hommes par milliers et détruisons le bonheur domestique de légions de nos semblables.

Le hasard voulut que ce même jour une balle vînt siffler à mon oreille. Déjà, on se le rappelle, tandis que j'étais à Fachoda, la négligence que les Nubiens apportent dans le maniement du fusil m'avait mis en danger. Non-seulement le péril se renouvelait, mais quelques jours plus tard je manquais, pour la troisième fois, d'être tué par une de ces balles tirées à l'aventure. Un groupe de soldats s'était arrêté au bord du chemin; l'un des hommes dont il était composé examinait le fusil d'un de ses camarades. Comme je passais, défilant avec la bande, le coup partit dans ma direction. J'en fus averti par le cri d'effroi du soldat,

qui ne pensait pas que le fusil était chargé. Mes serviteurs épouvantés accoururent et m'entourèrent; mais je continuai ma route sans détourner la tête : ce qui produisit sur tous nos gens une vive impression ; d'autant plus que je ne revins pas sur le fait, auquel je parus être indifférent. Il en résulta que chacun de nos hommes crut à ma bonne étoile, et se figura qu'attenter à mes jours ne serait pas moins inutile que sacrilége.

Traversant des champs cultivés, où l'on voyait de nombreuses demeures, nous arrivâmes à deux lieues de la résidence de Bendo. A droite et à gauche, des rangées de collines de granit, qui semblaient se rattacher au Goumango, se dirigeaient au sud et au sud-est. Une de ces collines, entre autres, située à gauche du chemin était fort longue, mais pas plus élevée que le Goumango. Les trois lieues suivantes se firent en descendant, et en pleine solitude, à travers des prairies aquatiques et des lits fangeux et torrentiels, qui, à cette époque, étaient desséchés. En kanori, dialecte du Bornou, ces localités portent le nom de *nyalniams*[1]; Barth les mentionne comme étant l'un des traits distinctifs de la région de l'Afrique centrale comprise entre le Chari et la Bénoué. Le caractère dominant du paysage était celui d'une dépression herbue, où, çà et là, croissaient de petits bouquets de bois distribués comme dans un parc.

Au bord du Soué, qui traverse la bande de terre déserte formant séparation entre les domaines de Sâmate et les États de Nganyé, finit le territoire de celui-ci, dont ce cours d'eau constitue la frontière méridionale. A une lieue de ses rives, nous avions passé près des hameaux de Marra, qui est un bainki ou sous-chef de Nganyé.

Le Soué, nous l'avons dit précédemment, est la partie supérieure du Diour; celle que les Niams-Niams regardent tous comme la branche principale. Je l'ai vu naître au mont Baghinzé, où déjà il porte le nom qui lui restera jusqu'à la sortie du territoire. Les preuves que j'ai acquises de son identité avec le Diour sont concluantes et me paraissent mériter qu'on s'y arrête, en raison de la lumière qu'elles répandent sur la question de l'Ouellé, dont elles montrent que les eaux n'appartiennent pas au système fluvial du Nil.

Entre les deux points où je l'ai traversée, l'un dans le district

1. Ces nyalniams correspondent à ce que, dans la marche du Brandebourg, on appelle *luche* (de *luga*, mot slave qui veut dire lac). Les luche sont des prairies marécageuses, dont les eaux s'écoulent par des canaux souterrains.

de Marra, l'autre chez les Bongos, près de Manyania, la rivière a, il est vrai, une longueur de cent quarante-cinq milles. Mais le relèvement que j'ai fait avec exactitude de la situation des zèribas méridionales de Gatthas et de Kourchouk-Ali, joint à l'assurance que m'ont donnée les agents de ces postes que le Diour, en cet endroit, vient du sud, et qu'en amont du gué de Manyania il coule vers le nord sur une étendue minimum de soixante-dix milles, réduit de moitié la portion inconnue.

Chez Marra, le Soué était déjà assez volumineux pour jouer le rôle principal dans la formation du Diour.

Tous les Niams-Niams que j'ai questionnés dans le Kourkour et le Danga, gens qui, pour la plupart, avaient leur demeure dans le voisinage, donnaient au Diour le nom de Soué, et, sans avoir été chez Marra, savaient parfaitement que la rivière qu'ils désignaient ainsi venait des terres qui séparent les États de Nganyé de ceux d'Ouando.

Les caravanes parties de Moundo, et qui, pour aller chercher de l'ivoire, traversent l'ancien domaine de Tombo, rencontrent le Soué près de Fombôa, et le passent à l'endroit où sur ma carte il forme une courbe.

De toutes les rivières, se dirigeant au nord et à l'est, que doivent franchir les expéditions qui partent du dem Békir (Dar-Fertite), pour se rendre dans le sud, la plus importante est la Nomatilla ou Nomatina. D'après tous les témoignages, ce nom désigne simplement le cours supérieur de la Vahou, qu'on appelle aussi Nyénâm, et qui, dans tous les cas, est le tributaire le plus considérable du Diour. Les Nubiens ont suivi la Nomatilla, depuis la résidence de Solongo, près de laquelle elle passe, jusqu'à son embouchure. Pas d'autre affluent de quelque importance ne rejoint le Diour sur la rive gauche ; d'où il résulte que le Soué en est bien la partie supérieure, et cela totalement.

C'est pour moi une vive satisfaction d'avoir mis hors de doute l'origine de l'une des principales sources de la région du Haut-Nil, et d'avoir pu en déterminer la position géographique.

Le Soué, dans le canton de Marra, traverse une plaine herbue, qui, en raison de la rapidité des eaux et de la profondeur du lit de la rivière, ne doit être inondée qu'à l'époque des grandes pluies. A l'endroit où nous le rencontrions, il fuyait entre des berges perpendiculaires de dix-huit à vingt pieds de hauteur, et qui, tranchées dans une couche puissante de terre alluviale, me rappelèrent les guefs du Nil. La distance d'une rive à l'autre était

tournoyer par groupes d'une centaine de bêtes, sur un terrain que leurs pas avaient creusé à l'époque où le sol était mou, et dont la sécheresse avait pétrifié le sillonnement inextricable. Presque toutes les savanes traversées par un cours d'eau nous ont montré des buffles; tandis que les éléphants demeuraient invisibles, alors même qu'on avait la preuve de leur récent passage, telles que des laissées fraîches. Ces prudents animaux paraissent avoir au fond de l'âme[1] une vive horreur pour les sentiers battus, et ce n'est que pendant la nuit qu'ils les franchissent. Quiconque veut chasser l'éléphant avec avantage doit renoncer à toute autre poursuite.

Remis en marche, nous entrâmes dans un bois dont le sol rocheux était ondulé, et nous gagnâmes promptement l'Atoborou, simple ruisseau encombré d'herbes paludéennes et coulant sous un toit de verdure, au fond d'une crevasse dont les falaises avaient quatre-vingts pieds de hauteur. Dans le bois que nous traversions, une foule de plantes que je n'avais pas encore vues s'offraient à mes regards; et ce fut avec une joie particulière que je découvris, dans les fourrés du bord de l'eau, une espèce de gingembre qui emplissait la vallée du plus délicieux arome.

Le lendemain matin, au départ, le temps était humide et brumeux. Nous avions fait peu de chemin que déjà l'avant-garde s'arrêtait, preuve qu'une rivière, au moins un ruisseau lui barrait le passage. Ces retards continuels me rendaient très-difficile le relèvement de la durée positive de la marche. A travers l'herbe sèche et les buissons, je m'efforçai de gagner la tête de la caravane, qu'il me fut impossible d'atteindre, et je n'arrivai que pour voir les premiers porteurs suivre l'étendard qui passait le Manzilli. Dans un ravin profond, couvert d'ombre par les larges cimes des figuiers, l'eau se précipitait au nord-est, direction justement opposée à celle de l'Houhoû, dans lequel vont se jeter tous les ruisseaux qui arrivent des hauteurs du couchant. Ces ruisseaux, très-rapides en toute saison, fuient sur des lits de gravier, contrairement aux eaux languissantes qui se traînent dans des canaux bourbeux. Ils ont l'avantage de ne vous obliger qu'à défaire votre chaussure, au lieu de vous contraindre à vous déshabiller, et vous épargnent ainsi beaucoup de temps.

Je trouvai là un petit coin de forêt vierge, où s'élevaient des figuiers gigantesques appelés vulgairement *arbres à gomme*, et

1. « Im Grunde der Seele. »

restent plus riches pendant la sécheresse et offrent moins de différence entre l'étiage et le chiffre des crues.

Le 7 février, avant le lever du soleil, nous traversions la rivière. Après la chaleur et la fatigue du jour précédent, le bain nous aurait paru fort agréable; mais alors il n'était rien moins que volontaire; et en passant l'eau, qui m'arrivait au cou, je sentais que je faisais à la science le sacrifice de la douce chaleur qu'une tasse de thé préliminaire m'avait communiquée.

Notre longue colonne défila à travers un bois charmant qui, bien que dépourvu de grands arbres, n'en était pas moins imposant par l'épaisseur et par la dimension du feuillage. Ces forêts de bush, à larges feuilles, se rencontrent chez les Niams-Niams aussi bien que chez les Bongos, où ils prédominent. Ils renferment peu d'endroits de la nature des steppes; mais dans toutes les clairières où l'herbe peut se développer elle y croît d'une manière luxuriante. Les points absolument dépourvus d'arbres ne se trouvent que sur les plateaux rocheux ou dans les marécages. Partout le bois est si abondant qu'à toutes les haltes nous étions enfouis dans la feuillée comme des œufs dans la salade. Qu'un champ reste une couple d'années en jachère, et il se transforme en un taillis épais; les racines des buissons que l'on a coupés émettent de nouvelles pousses, et bientôt ce n'est qu'une masse de verdure; en outre, il suffit qu'un arbre soit utile ou d'une beauté réelle pour que les gens qui défrichent le conservent. Au printemps, le charme de ce paysage défie toute description : ici comme ailleurs, avril et mai sont les mois de délices.

Avant midi nous avions atteint l'Houhoû, petite rivière qui, après avoir coulé à perte de vue dans la savane, allait rejoindre le Soué à quelques lieues du point où nous étions alors. Ce n'était pour le moment qu'un ruisseau d'un à deux pieds de profondeur, se traînant dans un lit sableux de trente-cinq pieds de large au maximum, et parfois d'une vingtaine seulement. Pendant la saison pluvieuse, l'Houhoû, dont les rives sont très-basses, couvre la savane jusqu'à la lisière du bois; les arbres et les plantes que l'on voit sur ses bords en fournissent la preuve, et témoignent d'une inondation qui dure des mois entiers.

Nous nous reposâmes pendant une heure, qui fut employée à faire du thé et à dépecer un kala (*antilope leucotis*) que j'avais tué le matin. Dans la grande plaine qui se déployait du côté de l'est, des troupeaux de buffles animaient le paysage et nous divertissaient par leurs manœuvres. On les voyait en masses pressées,

la forêt vierge, ainsi que je peux la qualifier à juste titre. Que de fois elle a évoqué le souvenir de mes émotions du jeune âge, en me rendant la forêt primitive où j'ai souffert avec Robinson et rêvé avec Paul et Virginie.

Le même développement s'observe dans l'Afrique australe, lorsqu'en partant du Cap on remonte vers l'équateur. La nature procède toujours par gradation, accordant les dissemblances et reliant les extrêmes par tous les termes de la série. Elle semble avoir en horreur les limites tranchées, pour lesquelles les hommes ont un goût si vif, et nous offre ici des transitions ménagées de telle sorte que les frontières de ses provinces s'entre-croisent comme le font les doigts de deux mains jointes. On trouve, par sept degrés de latitude nord, des points où la végétation a tous les caractères de la forêt du sud, même le type des avenues du bord des rivières, et qui sont enclavés dans le bush des territoires septentrionaux. Les bois d'Okêle, d'Yagla et le Ghénêna en sont des exemples frappants que nous avons déjà cités.

Jamais les pintades ne nous ont fourni une chasse plus productive que le long du ruisseau de Koulencho. Vers midi, leur robe grise se voyait dans le feuillage, à la lisière du bois, où elles étaient perchées sur les hautes branches et où il était facile de les abattre. La vue perçante des Niams-Niams, qui les découvrait de loin, me rendait grand service, car j'étais aveuglé par les ondulations de la verdure qui m'enveloppait de toute part. Au point du jour cette chasse est également fructueuse; la pintade quitte sa retraite dès le lever du soleil, et elle est alors trop occupée à chercher sa nourriture pour s'apercevoir de l'approche du chasseur.

Que l'on ne s'étonne pas de m'entendre parler fréquemment de pintades : sans elles le voyageur en Afrique serait souvent fort à plaindre; ce sont elles qui presque toujours lui assurent le repas quotidien. En cinq ans, j'ai tué un mille de ces oiseaux nourriciers, généralement deux à la fois et avec de la cendrée. Il faut seulement viser haut : le moindre grain de plomb qui frappe la bête au cou suffit pour l'abattre. Avec des chiens, même non dressés, la chasse est encore plus facile. La pintade n'a pas un vol soutenu; elle en a conscience, et dès qu'elle aperçoit l'ennemi elle se branche pour ne plus bouger. Il m'est arrivé souvent de tirer, d'une distance de quinze à vingt pas, toutes les bêtes de la compagnie l'une après l'autre sans que pas une s'aventurât à quitter sa retraite.

Pendant une marche de trois jours, qu'elle eut à faire en pleine solitude, la caravane dut être nourrie par Koulencho; et il n'était pas facile, dans une région aussi faiblement peuplée, de pourvoir à la nourriture d'un millier d'hommes. Les repas avaient lieu dans la soirée et le matin avant le lever du soleil. Toute la bande était alors divisée par groupes, auxquels les nyérés[1] distribuaient les aliments. Du grain mesuré par jointées, comme on fait pour les chameaux et pour les ânes, et un morceau de pain d'éleusine concassée et non blutée, cuite dans l'eau à consistance de pâte, formaient la ration ordinaire et composaient un menu qui, chez nous, ne serait pas donné au bétail. En marche, il n'est pas rare que les porteurs soient obligés de faire bouillir leur grain et de le manger avec l'écorce, sans qu'il ait été broyé. Comparé à cette provende, un tourteau de son et de colza paraîtrait une friandise et aurait été reçu avec joie par nos Bongos et par nos Mittous. La bouillie d'éleusine arrivait dans des corbeilles, d'où la sortaient les indigènes; et en comptant les grosses mottes qui étaient soigneusement enveloppées de feuilles vertes, on pouvait, d'après le nombre des livraisons, estimer celui des familles que possédait la localité.

Certains mets plus appétissants étaient apportés dans des calebasses; ceux qui étaient chargés de ce service, enfants et jeunes garçons, formaient une brillante compagnie. Les femmes, qui, chez les Niams-Niams, sont très-réservées et dont les maris sont fort jaloux, ne se montraient pas.

Enfin, chaque fois que le permettaient les circonstances, nos gens avaient des légumes; ces derniers, accompagnés de sauce d'un horrible aspect, étaient déposés dans des centaines de gourdes, de pots, d'écuelles autour de la montagne de pâte d'éleusine. Très-appréciés des Bongos, ces plats consistaient en un mélange d'herbes aromatiques, d'eau claire, de graisse animale ou végétale et de sel de soude. Les graines de sésame et d'hyptis, réduites en bouillie, formaient la base des sauces les plus recherchées; tandis que pour les autres c'était l'huile de zahoua (lophire ailé) et celle de termite qu'on employait. Les sauces piquantes devaient leur saveur au poisson conservé d'après la méthode que nous avons décrite page 228, et qui, par l'effet du climat, devient une substance de très-haut goût. Ni les Bongos, ni les Niams-Niams ne voudraient toucher au

1. Chefs bongos. Il est d'usage que, dans ces longues expéditions, les porteurs soient accompagnés des chefs des localités auxquelles ils appartiennent.

piment, qu'ils regardent comme vénéneux, et ils cherchent dans le fumet du poisson fermenté l'équivalent de ses propriétés excitantes.

Dans cette partie de l'Afrique où le sel de cuisine, nous l'avons dit, est absolument inconnu, il n'y en a pas d'autre que celui qu'on obtient, par lixiviation, des cendres du *grewia mollis;* il en résulte que les soupes à la graisse, assaisonnées avec cet alcali, se saponifient en bouillant; et il est plus facile de se figurer leur saveur que de la décrire. Pour relever les sauces et donner aux légumes qu'elles renferment une qualité supérieure, on y ajoute de la viande d'éléphant et de buffle séchée qu'on a réduite en poudre.

La graisse de quadrupède n'existe pas dans le pays, au moins pour les étrangers; les bêtes sauvages, pour qui la nature paraît avoir ici fort peu de sollicitude, en sont complétement dépourvues. Il n'y a pas d'autre bétail chez les Niams-Niams que des chiens; et alors même que la graisse de ces derniers, ainsi que la graisse d'homme, ne serait pas odieuse aux Bongos, elle est trop rare et d'un prix trop élevé pour être à l'usage des caravanes.

A certaines époques de l'année d'autres produits du sol, tels que les citrouilles, augmentent la quantité des vivres. Les feuilles de courge, que l'on se procure en toute saison, et diverses plantes herbacées qui n'ont pas de saveur piquante — celle-ci passant pour être l'indice de propriétés nuisibles — sont broyées et mises dans le potage.

Les légumes proprement dits se voient très-rarement; on les remplace par toutes les mauvaises herbes qui poussent dans les endroits cultivés, et qui, préparées seules ou employées pour épaissir les sauces, acquièrent ici la même importance que, sur nos tables, une quantité de comestibles très-appréciés des gastronomes. Plus loin j'ai vu le manioc, la patate et la banane se substituer à la bouillie d'éleusine et au ragoût d'herbes; tandis qu'au nord de la province, les céréales formaient la base de l'alimentation.

Le matin de la douzième étape nous nous éveillâmes avec la riante perspective de gagner, le jour même, la zèriba du Kénousien. Je renouvelai ma toilette, je déjeunai à loisir. Il y avait longtemps que le dernier porteur avait quitté la place, lorsque je me mis en route avec mes gens. La promenade fut charmante et j'y recueillis des trésors. Après avoir franchi quatre ruisseaux, passé au-

près de petits hameaux, ayant entre eux de grandes distances, nous entrâmes dans une forêt; non pas une série de bois alternant avec des savanes, comme il y en avait eu jusque-là : paysage où les bosquets, les fourrés, les arbres solitaires se distribuaient comme dans un parc; mais une forêt dans toute l'acception du mot, offrant l'étendue des grands bois du nord, et bien autrement riche; en ayant la majesté sans la monotonie; se développant sur de nombreux milles carrés, sans que l'une des essences qu'elle renfermait devînt prédominante; une végétation particulière, les formes les plus étranges et tellement diversifiées que, sur trente arbres se touchant, on en comptait vingt d'espèces différentes.

CHAPITRE XI.

Territoire d'Abd-es-Sâmate. — Jungle au bord des ruisseaux. — Découverte du poivre sauvage. — Réserve des femmes niames-niames. — Mis de nouveau en danger par une balle. — Empoisonnement par le manioc. — Bon traitement des porteurs. — Ndouppo. — Ses mauvais rapports avec Ouando. — Ce que les indigènes admirent chez l'Européen. — Bénéfices que donnerait le commerce de pelleteries. — Menaces d'Ouando. — Sur le pied de guerre. — Soldats indigènes. — Difficulté du passage des rivières. — Différence de niveau du sol. — Division des forces. — Variétés de genettes. — Le trompette de Sâmate. — Costume du matin des Niams-Niams. — Cascade du Lindoukoû. — Racines magiques. — Ligne de faîte du bassin du Nil. — Formation géologique. — Le chimpanzé et le pandanus, trouvés seulement de l'autre côté de la ligne de partage. — Tohu-bohu. — Entrevue dangereuse. — Valeur de l'ivoire et du cuivre. — Description d'une forêt en galerie. — Dualisme végétal. — Visite d'Ouando. — Échantillon de cuisine indigène. — Meurtre de six Nubiens. — L'Homme aux herbes et le Mangeur de feuilles.

L'un des chefs indigènes s'étant mis en hostilités ouvertes avec Abd-es-Sâmate, celui-ci avait usé de violence et lui avait enlevé son territoire. Ce chef était mort, et le Kénousien l'avait remplacé par Souroûr, un homme de sang royal qu'il avait fait élever. Sâmate avait dans ses établissements un nombre considérable de jeunes Niams-Niams auxquels il faisait apprendre le maniement du fusil, et qui, traités avec égard, devenaient les plus fermes soutiens de son pouvoir. C'était ainsi qu'avec l'aide d'une garnison de quarante ou cinquante Nubiens, Souroûr exerçait, pour le compte de Sâmate, une sorte de régence sur une aire populeuse de sept cents milles carrés.

D'après l'estime de Souroûr et celle du Kénousien, le territoire pouvait fournir quarante mille hommes capables de porter les armes; mais je crois que la moitié de ce chiffre serait plus près de la vérité. Si je compare l'impression que m'a laissée la contrée avec le résultat des études sérieuses que j'ai faites chez les Bongos, je ne peux pas croire que la population entière du pays des Niams-Niams, où de grandes étendues sont complète-

ment désertes, soit en moyenne de plus de soixante-cinq habitants par mille carré.

Ici, l'enrôlement des porteurs n'existant pas, et le nombre des villages et des cases ne pouvant être connu que par l'exploration complète du district, je n'ai pas eu d'autre moyen d'estimer le chiffre de la population que de faire, aussi exactement que possible, le compte des gens qui se rassemblaient sur notre passage.

Ces gens pouvaient se diviser en trois classes : 1° ceux qui venaient simplement par curiosité; 2° les résidents, contraints d'habiter le district, afin de pourvoir à la subsistance des caravanes; 3° la force armée, distribuée en temps de guerre dans les différents postes, et qui représentait probablement la majeure partie des hommes pouvant porter les armes.

Il y avait dans la province une grande zèriba et trois succursales, faisant l'office de places fortes. Chacun des établissements secondaires était commandé par un chef indigène et avait pour garnison un détachement de quelques hommes.

Les rapports des Niams-Niams avec leur seigneur étaient beaucoup moins serviles que ceux des autres peuplades. Une partie des charges qu'ont à subir les vassaux des Khartoumiens leur était bien imposée : ils devaient accourir à l'appel, qu'il s'agît de guerre ou de chasse, pourvoir à la nourriture des caravanes qui traversaient le pays, fournir les matériaux des bâtiments du maître et faire certaines corvées accidentelles; mais ils n'étaient jamais employés comme porteurs et jouissaient de plus de considération que les Bongos. En somme, ils étaient moins opprimés que les autres. A peine s'ils avaient conscience de leur assujettissement, qui était encore de fraîche date, et que le vainqueur ne leur faisait pas trop sentir, afin d'arriver plus sûrement à une domination complète.

Leurs chefs naturels eux-mêmes ont un pouvoir restreint. Chez un peuple d'un caractère indépendant, et qui est passionné pour la chasse, l'autorité a nécessairement peu d'empire. Ici elle n'a pas d'autres fonctions que de veiller à la défense du territoire et de faire l'appel des hommes valides pour tous les services publics.

La zèriba, où je séjournai une quinzaine, depuis le 10 février jusqu'au 26 du même mois, se trouvait à côté de la mbanga de Souroûr. Elle était située par 4° 50′ de latitude nord, à quatre-vingt-dix milles de Sabbi, dans l'angle formé par la jonction du

Nabambisso et du Boddo, petites rivières frangées de grands arbres et dont les bords sont, par intervalles, couverts de fourrés d'une épaisseur excessive.

Je passais une grande partie de mes journées dans les bois, en recherches assidues; et les ballots de papier destinés à la réception de mes trésors s'emplissaient rapidement. D'autre part, les curieux qui venaient de tous côtés pour me voir me fournissaient l'occasion d'enrichir mon album. Mes deux interprètes niams-niams, qui répondaient aux noms arabes de Gyabir et d'Amber, à l'aise sur leur sol natal, me suivaient pas à pas et rendaient très-faciles mes rapports avec les indigènes. On pouvait errer sans crainte; le pays n'était pas moins sûr que les alentours de la zèriba de Ghattas; bref, j'étais aussi bien sur cette terre lointaine que j'aurais pu l'être chez moi.

Le paysage était charmant. D'une limpidité de cristal et abondamment pourvues d'eau en toute saison, les deux rivières traversaient de hautes futaies, décorées de lianes disposées avec une grâce qui aurait fait l'ornement des serres les plus artistiques.

Sur différents points où l'eau avait été détournée vers les établissements, la forêt s'était éclaircie.

Le dattier sauvage (*phœnix spinosa*), dans lequel on peut voir à bon droit la souche de l'espèce que l'on cultive depuis la Sénégambie jusqu'à l'Indus, forme ici des broussailles, qui, avec le rotang, bordent les ruisseaux de halliers impénétrables. Les doubles crocs du rotang, ou calamus, de la force des hameçons à brochet, traversent les habits, saisissent la peau et vous retiennent de la même manière que l'*attends-un-peu* du midi de l'Afrique.

Près des rives, et jusque dans l'eau, se trouvaient des massifs d'amomes, l'un des nouveaux traits de la flore. J'en ai vu de cinq espèces, à fleurs cramoisies, jaunes ou blanches; le fruit, d'un rouge de feu, contient un mucilage épais, qui forme l'enveloppe des semences aromatiques connues sous le nom de graines du paradis. Ce mucilage a le goût du citron; l'eau du ruisseau est limpide, et le voyageur, dès qu'il a soif, peut se faire de la limonade.

Çà et là, les rayons du soleil perçaient le réseau de lianes, dont les festons allaient d'une ramée à l'autre, et, dans le crépuscule environnant, ils faisaient briller le feuillage d'un éclat métallique. Le poivre des Ashantis (*cubeba clusii*), l'un des ornements les plus communs et les plus frappants des bois de la

province, enveloppait les gros troncs d'arbres de ses mailles serrées, où pendent, en grappes de la longueur du doigt, ses baies d'un rouge flamboyant, et couvrait d'un manteau de pourpre ces vieux monarques de la forêt[1]. Parmi les formes les plus imposantes de la végétation dominait un sterculier du genre *cola* et qui, dans le pays, est appelé kokkorokoû. La tige de cet arbre, qui arrive à quatre-vingt-dix pieds d'élévation, est ronde; elle s'amincit graduellement et se termine en pointe, tandis qu'à la base elle s'élargit tout à coup et présente une masse qui, pour l'entourer, exigerait les bras de huit ou dix hommes. De cette base partent de petites ailes qui suivent la direction des racines, et qui, sur une hauteur de plusieurs pieds, se superposent comme une série de planchettes réunies bord à bord. Les feuilles en cœur forment un couronnement léger, mais si loin du sol, que je fus longtemps avant de pouvoir me rendre compte de la disposition de la cime; et je n'y suis parvenu qu'après avoir découvert un jeune scion, qui me permit de me figurer l'arbre dans son ensemble. Il arrive souvent, dans ces forêts primitives, que le botaniste voit l'objet de ses désirs à une si grande hauteur qu'il ne lui est pas possible d'y atteindre.

Ce fut sur les rives du Boddo que je trouvai le premier *anthocleista*. La flore du pays des Niams-Niams renferme plusieurs espèces de cette loganiacée, très-remarquable par l'énorme dimension et par le petit nombre de ses feuilles, qui sont groupées au sommet d'une tige non ramifiée. Que l'on se représente un pied de tabac huit ou dix fois plus grand que nature, placé au faîte d'un mât de six ou sept mètres, et l'on aura une idée approximative de l'effet produit sur l'œil du spectateur par cette plante couronnée d'une masse confuse de verdure. Pour celui qui dessine le paysage où il se trouve, l'anthocleista paraît défier toutes les lois de la perspective. La zone équatoriale offre seule des formes végétales d'un caractère aussi étrange, reflets des richesses que réservent à l'explorateur les forêts inconnues du Brésil.

Après chacune de mes courses je me rendais à la mbanga de Souroûr, où je trouvais chaque fois quelque chose de nouveau. Il y avait toujours là un grand nombre d'indigènes, et l'on y

1. Quand il est sec, le fruit de ce cubèbe remplace fort bien le poivre noir, auquel il ressemble beaucoup pour la saveur. J'attirai sur ce fait l'attention des Nubiens, qui ne s'en doutaient pas, et qui parurent enchantés de la découverte. Les Niams-Niams ne font usage de ces grains poivrés que comme médicament; pour la cuisine, ils se servent du poivre malaguette (*habzelia*), dont nous parlerons plus tard.

voyait beaucoup de femmes; car le régent, dont le harem était fort peuplé, avait en outre une grande quantité d'esclaves du sexe féminin, tant pour son service personnel que pour celui de ses épouses. En ma qualité d'hôte et d'ami d'Abd-es-Sâmate, j'étais toujours reçu avec grand honneur; les bancs, les tabourets les plus remarquables m'étaient donnés pour siéges, et Souroûr avait un approvisionnement inépuisable de ces produits de l'art indigène. Les friandises les plus recherchées étaient placées devant moi, simples mets de parade à mon égard; c'étaient mes interprètes et mes serviteurs qui profitaient de ces bonnes choses.

Je m'étais fait une règle invariable, on se le rappelle, de ne rien manger publiquement. L'Européen, à mesure qu'il s'éloigne, perd de vue les mœurs et les usages auxquels il est habitué; son minimum se réduit de jour en jour, et il se rattache avec d'autant plus d'obstination à ce qui lui reste de ses coutumes, à tout ce qui peut témoigner de l'ordre supérieur auquel il appartient. Tel misanthrope, dans son dégoût pour le mauvais côté de nos sociétés modernes, s'imagine que, jeté au milieu des enfants de la nature, le voyageur reconnaît ce qu'il y a de puéril dans les mille nécessités de notre vie quotidienne, et qu'il y renonce sans regret. Ce contempteur du luxe peut croire que les liens qui l'attachent à la civilisation n'ont aucune force, et n'attendent pour se rompre que le moment où la nature reprendra tous ses droits; mais l'expérience, je peux l'en assurer, lui prouverait le contraire. Dans la crainte de déchoir à ses propres yeux, le civilisé, qui est en pays sauvage, regarde pieusement les quelques objets qui lui rappellent la culture de sa race: et peu à peu, si vulgaires qu'ils puissent être, ces objets deviennent pour lui des symboles sacrés. Une table, une chaise, un couteau, une fourchette, un mouchoir de poche, acquièrent à ses yeux une importance qu'il ne leur soupçonnait pas, et lui tiennent au cœur comme s'ils faisaient partie de sa famille.

La tenue des femmes est ici complétement différente de ce que j'ai vu, à cet égard, dans les États voisins. Tandis que chez les Mittous et chez les Bongos, les deux sexes font preuve d'une égale familiarité avec les voyageurs; tandis que les femmes des Mombouttous sont d'une indiscrétion inimaginable, celles des Niams-Niams ont une réserve excessive. M'arrivait-il d'en rencontrer sur le chemin, soit dans les bois, soit dans la plaine, je les voyais invariablement faire un détour, regarder d'un autre côté, et attendre que je fusse loin d'elles pour conti-

nuer leur route. Peut-être cela vient-il d'une plus grande sujétion, peut-être de la jalousie dont elles sont l'objet; car l'un des traits qui honorent le plus les hommes de ce pays est l'amour qu'ils ressentent pour leurs épouses: amour sans pareil chez les tribus du même ordre, et qui surprend de la part d'un peuple que l'on s'attendrait à voir endurci par la pratique constante de la chasse et de la guerre. Il n'est pas de sacrifice auquel un mari ne consente pour ravoir la femme qu'on lui a prise. Ayez en otage l'épouse d'un Niam-Niam, et vous obtiendrez de celui-ci tout ce qu'il pourra donner; les traitants ne l'ignorent pas et en abusent.

Il fallut que Souroûr, qui n'avait rien à refuser à l'hôte de Sâmate, ordonnât à plusieurs de ses femmes de poser devant moi pour qu'elles voulussent bien laisser faire leurs portraits. Cette faveur me permit à la fois d'augmenter ma collection de dessins et le nombre des mesurages que je faisais toujours avec le même empressement. Ce nombre fut ici de plus de cinquante personnes, dont chacune ne me fournit pas moins de quarante mesures.

À l'époque où Souroûr faisait partie de la garde noire du Kénousien, il avait appris l'arabe, qu'il parlait couramment, ce qui le mettait à même de répondre à mes questions. M'éclairer sur le système hydrographique du pays, démêler ce réseau confus étant ma pensée habituelle, je ne manquai pas de l'interroger à cet égard; mais je vis promptement que ces Niams-Niams, bien que faisant partie d'une nation reliée par l'unité de langage et de coutumes, avaient, sur les parties éloignées de leur territoire, la même ignorance que les autres peuples du centre de l'Afrique. J'en citerai pour exemple que pas un des habitants de ce district ne connaissait le nom de Mofio, qui demeurait, il est vrai, à une distance de trois cents milles, mais qui était l'un des plus grands princes niams-niams, et dont la réputation aurait dû s'étendre au loin.

Peu de temps après, un nouveau hasard vint confirmer chez les gens de mon entourage la haute opinion qu'ils s'étaient faite de mon étoile. Au moment où j'allais m'asseoir sur le banc qu'on avait placé pour moi à côté de Souroûr, une balle, tirée de la zèriba, passa à deux ou trois pouces de ma tempe, ricocha sur les brins élastiques de mon siége, et alla traverser le chaume d'une case voisine. Les Nubiens, qui ne possèdent pas de tire-bourre, n'ont pas d'autre manière de décharger leur fusil que

de faire partir le coup. Les fusils devant être nettoyés, il en résulte que, dans le voisinage d'un camp, les balles sifflent sans cesse. Pour ma part, c'était la troisième fois que je manquais d'être tué par un de ces projectiles sans but. Tout voyageur, ayant quelque expérience, eût compris qu'il fallait profiter de l'occasion pour rehausser le prestige qu'il pouvait avoir, et c'est ce que je fis en dissimulant complétement l'émotion que j'avais éprouvée.

A l'endroit où nous étions alors il n'y avait pas à songer à la chasse; le pays était trop peuplé, et les indigènes, à l'affût de tout ce qui pouvait être pris, ne laissaient aux étrangers que les quelques francolins et pintades qui échappaient à leurs collets.

Sur ces entrefaites, Abd-es-Sâmate, accompagné de ses fidèles Niams-Niams, arriva du pays des Mittous, et l'on se disposa à partir pour le sud. D'après l'agent de Ghattas, il n'aurait pas été prudent à une seule bande de continuer la route avant de s'assurer des dispositions pacifiques d'Ouando, chef dont il nous fallait traverser le territoire.

Le 25 février, tous les préparatifs étant achevés, on put se remettre en marche. Composée d'un millier d'individus, la caravane se déployait sur une longueur de plus de quatre milles; et à la fin des petites étapes, l'avant-garde était déjà en train de construire ses cabanes de feuillage et d'herbe, que les derniers de la bande n'avaient pas encore perdu de vue la fumée du camp de la veille.

Avant de partir, le Kénousien avait envoyé à Sabbi quelques hommes de confiance; j'en avais profité pour expédier ma collection de plantes. Dans le nombre se trouvaient deux exemplaires de mon encéphalartos, qui, malgré la longueur et les vicissitudes du voyage, arrivèrent en Europe encore vivants.

Il ne me restait plus qu'une faible partie de mon bétail, et les soldats avaient épuisé toutes leurs provisions. Même le sorgho destiné aux Mombouttous, et qu'Abd-es-Sâmate leur portait comme semence, avait été consommé : ce dont le Kénousien fut très-mécontent.

La caravane se dirigea vers l'ouest. Après avoir franchi le Nabambisso et deux autres rivières, nous nous arrêtâmes, n'ayant fait que deux lieues. Nous étions alors à la limite des terres cultivées soumises à Abd-es-Sâmate, et avant de passer outre il fallait se procurer des vivres.

La scène du repas fut extrêmement animée. Ainsi que nous

l'avons vu ailleurs, le menu se composa principalement de bouillie d'éleusine, à consistance de pâte, dont les grosses mottes, servies sur des feuilles, s'empilèrent jusqu'à former des montagnes. Une infinité de vases de toute espèce, écuelles, sébilles, cruchons, calebasses, contenant des sauces odorantes, apportées par plusieurs centaines d'indigènes, furent déposés autour de ces monceaux. Les porteurs, divisés par groupes, se tenaient d'un côté, pendant que les Niams-Niams plaçaient devant eux leur pâte et leurs sauces friandes. Mon carnet à la main, j'errai parmi la foule, notant mes observations et remarquant surtout les tatouages, qui offraient une diversité frappante.

A en juger d'après les descriptions et les croquis de Du Chaillu, de Griffon du Bellay[1] et d'autres voyageurs, les Niams-Niams ont une grande ressemblance avec les Fans ou Pahouins de Gabon. Le genre de coiffure est le même chez les deux peuples; tous les deux sont accusés de cannibalisme, et leurs arrangements domestiques présentent peu de différence.

Le jour suivant, à peine étions-nous en marche que la route nous fit traverser un troisième affluent du Nabambisso, appelé Danna; puis le chemin se déroula sur des monticules de gneiss, couverts d'une végétation intéressante, et où la sélaginelle des rochers formait de beaux tapis de verdure. Je retrouvai en cet endroit l'aloès d'Abyssinie, aux dents couleur de feu. Cette plante, que je n'avais pas rencontrée depuis que j'avais quitté le bord de la mer Rouge, appartient à la flore des hautes montagnes africaines; malgré cela, elle prospère ici à une altitude qui n'excède pas deux mille six cents pieds; et je l'ai trouvée largement répandue en Nubie à une hauteur qui dépassait de bien peu cette dernière.

De l'autre côté du gneiss reparut le Nabambisso, que nous traversâmes une seconde fois; puis allant au sud, nous atteignîmes l'Yabongo, large dépression entourée de broussailles, et qui ressemblait aux *luche* de la marche du Brandebourg, ou bien à ces marais herbus qui, dans le Bornou, s'appellent des *nyalniams*. Au bord de ce fond marécageux, croissaient, avec une beauté que je ne leur avais pas encore vue, des dattiers sauvages mâles et femelles, dont le stipe n'avait pas moins de vingt pieds de hauteur. A peu de distance, nous trouvâmes une autre dépression

1. Voy. *Tour du Monde*, t. XII, p. 279 et suiv.

du même genre appelée Yabo; mais il n'y avait pas de cours d'eau visible, non plus qu'aux environs du marais précédent. Entre ces deux fonds étaient de ravissants bouquets de bois, aussi bien distribués que dans un parc; massifs composés d'arbres à grand feuillage, et où se voyaient des groupes de figuiers, aux fruits abondants et plus gros que ceux de nos figuiers d'Europe.

Ce jour-là, un de nos Bongos mourut empoisonné par du manioc qui n'avait pas été purgé de sa matière vénéneuse. Il était depuis vingt-quatre heures dans un état d'insensibilité complète; un violent vomitif n'avait produit aucun effet.

La variété douce de manihot ou camanioc, dont les racines peuvent être mangées bouillies ou cuites sous la cendre comme les pommes de terre, sans nulle préparation, se voit également dans le pays des Niams-Niams; mais l'espèce amère y est plus commune; et les Bongos, chez qui elle n'existe pas, sont exposés à prendre l'une pour l'autre. Or, les feuilles broyées du manihot vénéneux exhalent une odeur qui rappelle d'une manière frappante celle de l'amande amère, et l'analyse a constaté dans le manioc à l'état frais la présence de l'acide prussique. Pour rendre cette variété comestible, il faudrait enlever les gros faisceaux fibro-vasculaires qui renferment le poison et qui se trouvent au milieu du tubercule; ou bien, après les avoir râpées, soumettre les racines au lavage et à la dessiccation qu'on leur fait subir dans l'Amérique du Sud pour en obtenir la cassave ou le tapioca.

Peu de temps après, un autre porteur fut saisi par un lion à côté de l'un des feux du bivac. Ces deux morts ont été les seules du voyage. Nul doute que la salubrité de l'air ne fût pour beaucoup dans la résistance que la caravane opposa à la fatigue et aux privations de toute sorte qu'elle eut à supporter; mais ce résultat n'en fait pas moins l'éloge du chef, et dit plus en sa faveur que toutes les pages que nous pourrions écrire à ce sujet. Sans cesse occupé des porteurs, Abd-es-Sâmate s'étudiait à les ménager; il surveillait lui-même la distribution des vivres, et reprenait sévèrement tout soldat qui injuriait un de ses hommes.

Vers midi, le 27 mars, nous atteignîmes l'Ousé, petite rivière parallèle au Soué et de la dimension de l'Houhoû, seulement d'un cours moins rapide. Sa largeur était de vingt-cinq pieds; mais il n'avait alors que deux pieds d'eau, et se traînait dans

une plaine découverte où paissaient de nombreux troupeaux de buffles. A trois quarts de lieue au sud de l'Ousé, nous traversâmes l'Youbbo. Ces deux rivières, ici très-voisines, s'écartent l'une de l'autre en se dirigeant vers l'ouest; et après avoir eu entre elles une distance de plusieurs lieues, elles se réunissent pour aller rejoindre le Soué.

A cette époque, l'Youbbo avait cinquante pieds de large et, ainsi que l'Ousé, deux ou trois de profondeur. Il serpentait dans une plaine basse, sujette à l'inondation, fait qui témoignait de l'importance que prend la rivière dans la saison des pluies. Par sa longueur, l'Youbbo rivalise avec le Soué et pourrait lui disputer l'honneur de former la tête du Diour; mais si l'on compare la quantité d'eau qu'il charrie à celle que roule son rival, on ne peut plus douter que son rôle ne soit secondaire. Un autre argument, dont nous avons déjà parlé, est dans ce fait que les Niams-Niams de l'ancienne province de Tombo appliquent au Diour le même nom qu'au ruisseau du mont Baghinzé, et cela parce qu'ils voient dans cette rivière la continuation du ruisseau. Le développement du Soué, formé par une quantité remarquable de tributaires infimes, est l'un des exemples les plus caractéristiques que puisse fournir la géographie des sources d'un cours d'eau important.

De l'autre côté du lit profond de l'Youbbo nous trouvâmes les messagers que Ndouppo nous envoyait pour nous souhaiter la bienvenue. Ce Ndouppo était frère d'Ouando; et bien qu'il gouvernât le district au nom de celui-ci, les deux frères n'en étaient pas moins fort mal ensemble : raison de plus pour que Ndouppo, qui avait besoin de l'amitié de Sâmate, nous fit bon accueil.

Arrivé deux ou trois heures avant la nuit, j'eus le temps d'aller visiter une vallée étroite et profonde, située dans le voisinage, et que traversait le Nakofo, rivulette sinueuse presque entièrement cachée par les fourrés de ses bords.

Nos hommes, pendant ce temps-là, avaient construit des huttes en toute hâte, car le ciel était menaçant. Depuis quelques jours, quand arrivait le soir, il y avait apparence d'orage; mais il n'avait plu que deux fois depuis trois semaines, et ce soir-là encore les nuages se dissipèrent.

A mon retour, j'appris que Ndouppo était avec Abd-es-Sâmate. Je me rendis auprès d'eux afin d'obtenir quelques renseignements sur les intentions d'Ouando, qui paraissait devoir nous

être hostile. La querelle entre les deux frères en était venue à ce point que Ndouppo tremblait constamment pour ses jours, et avec raison, car il fut assassiné peu de temps après notre départ. Quant à ce qui nous concernait, nous devions savoir le lendemain si nous aurions la paix ou la guerre.

En attendant, ma personne excita le plus vif intérêt chez Ndouppo et chez les hommes de sa suite. Leur curiosité paraissait insatiable, et ils ne se lassaient pas de me questionner sur mon origine. Pendant tout le reste du voyage je devais provoquer la même surprise et entendre les mêmes exclamations : « D'où cet homme vient-il? Avec son poil de chèvre sur la tête, il ne ressemble à aucun habitant de ce monde! Est-il tombé des nuages? Est-ce un homme de la lune? A-t-on jamais vu son pareil? » et ainsi de suite.

Je dois faire observer que ce n'était pas la couleur de mon teint qui les plongeait dans l'étonnement. Il en fut de même chez les peuplades les plus éloignées; car elles avaient entendu dire qu'il y avait des hommes dont la peau était blanche, même celles qui n'avaient aucune notion de la mer. Ce qui partout causait tant de surprise, c'étaient mes cheveux droits et lisses que j'avais laissé croître dans toute leur longueur, afin d'être reconnu immédiatement au milieu des Nubiens, dont la peau offre les nuances les plus diverses.

Je demandai à ceux qui m'entouraient s'ils n'avaient pas connu Piaggia, l'homme blanc qui, dans ces dernières années, avait passé des mois chez Tombo. Ils me répondirent qu'ils en avaient entendu parler, mais qu'ils ne l'avaient pas vu. Je comblais ainsi pour eux tous un *desideratum* de leurs connaissances ethnographiques.

Le jour suivant nous devions aller chez Rikkété, également frère et bainqui d'Ouando, mais resté fidèle à celui-ci et par conséquent ennemi de Ndouppo. Les trois frères étaient fils de Bazimbé, qui avait laissé une nombreuse famille, et dont les vastes possessions avaient été divisées quelques années avant en six principautés, devenues pour ses fils autant de pommes de discorde. Bazimbé était l'un des six garçons d'Yapati, et le frère de Tombo, qui avait donné à Piaggia une hospitalité si généreuse. A la mort de Tombo, les États de celui-ci furent également divisés en petites principautés, qui jusqu'à présent ont maintenu leur indépendance contre les gens de Khartoum qu'elles tiennent pour ennemis. D'après les informations qui m'ont été don-

nées par Ndouppo, l'ancienne résidence de Bazimbé se trouvait au nord-ouest de l'endroit où nous étions alors, et à une distance de vingt-cinq à trente milles, ainsi que me le fait présumer cette explication du chef : « Un messager au pied solide pouvait y aller en un jour, mais sans faire de halte, et en marchant comme un Niam-Niam, non pas en se traînant comme un porteur. »

Le rokko, figuier dont l'écorce est employée comme vêtement par les nations plus méridionales, ne paraît pas prospérer dans le pays. Pour avoir le feutre que l'on tire de ce figuier il faut le demander aux Mombouttous; c'est par conséquent un objet de luxe. Chez Ndouppo ainsi que dans toute la province, le costume des habitants est formé de peaux de bêtes, qui en général sont d'un bon marché dérisoire. Pour les menues dépenses de ma cuisine je m'étais fait une petite monnaie de cuivre en brisant des anneaux par fragments minuscules; avec ces piécettes, je me procurais toute espèce de fourrures. J'avais de la sorte une belle peau de loutre (probablement de *lutra inunguis* de Cuvier) pour l'équivalent de six à sept centimes, des genettes pour moitié de ce prix et des colobes pour très-peu de chose de plus. La civette, le chat ganté, le caracal, la mangouste rayée étaient pour rien. On m'offrait également des peaux d'antilopes, celles du grimm, du madoqua, du défassa, du scripta : bushbok harnaché du midi de l'Afrique, dont j'ai déjà parlé et qui, malgré sa beauté, ne se vendait pas cher. Il est étonnant que cette branche de commerce soit complétement négligée par les Khartoumiens, qui ne semblent pas se douter des bénéfices qu'elle pourrait produire.

D'une valeur relative beaucoup plus grande, la dépouille du léopard me fut rarement offerte. Les chefs et leurs parents ont seuls le droit d'en faire usage; ils l'emploient non-seulement dans leur costume, mais encore pour doubler leurs boucliers. Un bandeau de léopard représente souvent la prérogative royale. Se couvrir la tête d'une fourrure quelconque est d'ailleurs un privilége réservé aux souverains et aux membres de leurs familles. J'ai vu Ndouppo coiffé d'une robe de serval, dont les plis gracieux lui retombaient sur les épaules, et que retenaient de grandes épingles solidement enfoncées dans son opulente chevelure. Ces épingles elles-mêmes étaient décorées de petites rondelles poilues, taillées dans la queue d'une sorte d'écureuil, le *spermociure leucumbrinus*.

D'après les renseignements que nous avions reçus, Ouando

avait déclaré que, cette fois, Mbali[1] n'échapperait pas à sa colère, et que lui et ses gens seraient exterminés; je devais moi-même partager leur sort. « Il ne se souciait, disait-il, d'aucun présent; toutes les perles du monde lui étaient indifférentes. Si des cadeaux lui étaient offerts, il les foulerait aux pieds; les colliers seraient égrenés dans l'herbe, l'étoffe mise en pièces. Il avait assez de cuivre et n'en voulait pas d'autre; sa richesse en ivoire était grande, mais il n'en céderait rien. »

Tout d'abord je ne m'expliquai pas cette animosité d'Ouando. La meilleure entente avait régné entre lui et Sâmate; il avait même donné sa fille au Kénousien, dont elle était toujours l'une des premières épouses. Leur amitié existait encore il n'y avait pas deux ans; mais depuis cette époque Abd-es-Sâmate avait confié une expédition commerciale à Ndouppo. Celui-ci en avait profité pour entrer à main armée chez son frère. Il y avait eu récrimination, puis meurtre et pillage des deux parts; et la fureur d'Ouando paraissait être au comble.

Ses intentions, à ce que nous fit comprendre Ndouppo, devaient nous être connues le lendemain. S'il avait résolu de nous attaquer, son armée tout entière se trouverait sur notre passage et nous fermerait la route; si, au contraire, la marche se faisait sans encombre, la paix serait maintenue, au moins provisoirement. Ce fut en effet ce qui arriva : comme nous approchions de la résidence de Rikkété, nous rencontrâmes des messagers d'Ouando qui nous apportaient la bière de réconciliation.

Il était possible que la réunion de la bande de Ghattas avec la nôtre, ce qui nous donnait une force de trois cents fusils, eût fait comprendre à Ouando que ce n'était pas le moment de nous attaquer; peut-être aussi avait-il pensé qu'il aurait plus d'avantage à ne nous écraser qu'à notre retour. Nos valeurs, qu'il était loin de mépriser autant qu'il voulait bien le dire, lui seraient probablement confiées : ce qui le dispenserait de nous donner de l'ivoire en échange; et il comptait bien recevoir de riches présents du généreux Sâmate.

Dans tous les cas, on avait mis la bande sur le pied de guerre. Les troupes avaient été divisées en trois corps, et nous étions partis dans l'ordre suivant : première file de soldats, bannière en tête; puis les porteurs de marchandises (ballots de cotonnade,

[1]. Les Niams-Niams avaient donné à Sâmate le nom de *Mbali*, qui veut dire l'Enfant, parce qu'il était fort jeune quand il vint pour la première fois dans leur pays.

cuivre en barre et verroterie); deuxième corps de Nubiens avec la masse des munitions (cartouches, poudre et capsules); ensuite les femmes chargées de la batterie de cuisine et des bagages de leurs maîtres; enfin l'arrière-garde, formée du troisième corps. L'ordre avait été donné de ne permettre à aucun traînard de rester en arrière du dernier drapeau. Malgré cela, obligée par la nature du sentier de marcher en file indienne, la caravane, si compacte qu'elle fût, ne s'en déployait pas moins sur une énorme longueur.

Indépendamment des troupes régulières, des escouades de Bongos et de Niams-Niams, parfaitement dressés, allaient faire des reconnaissances dans les bois sur les deux flancs de la caravane. Ces gardes noirs rendent plus de services que les autres; ce sont eux qui, à la guerre, prennent la plus lourde part. Leur emploi de chasseurs, trop pénible pour ceux qui les oppriment, les habitue à viser juste. Ils ont, en outre, plus de cœur à la besogne, et ne craignent ni vent ni marée. Cependant, tandis que les Nubiens sont honorés du titre pompeux d'*assâker*[1], les fusiliers indigènes sont appelés, dans le jargon arabe du Soudan, *faroûk*, *basinghir* ou *narakik*. Je n'ai jamais pu découvrir l'étymologie de ces différents noms; mais ils reviennent si souvent dans la conversation des Khartoumiens qu'il est impossible de parler du service militaire des contrées du haut Nil sans en faire usage. Ainsi, par narakîk, on entend les soldats armés des fusils de gros calibre qui, dans l'origine, étaient destinés aux chasseurs d'éléphants, et qui sont maintenant très-communs dans les bandes khartoumiennes, où ils remplacent l'artillerie. Abd-es-Sâmate possédait vingt de ces fusils qui, pour le plus grand nombre, avaient été fabriqués par Roos de Stuttgart. Les narakîk ne se servent ni de balle explosible, ni de balle conique; ils mettent dans leurs gros fusils tout simplement une poignée de chevrotines, dont l'action est très-efficace : à la première décharge, il est rare que les sauvages ne prennent pas la fuite. Mais il faut pour cela être en rase campagne et tirer sur un ennemi découvert; les balles ne sont d'aucun service quand on les envoie à l'aventure, dans l'ombre d'une futaie ou d'un hallier. Aussi avait-on redoublé de précautions lors du passage des ruisseaux et dans la traversée des bois, dont les rives sont couvertes. Nous savions d'ailleurs par expérience qu'il suffisait des accidents de

1. Pluriel d'*askar* mot arabe qui veut dire soldat.

terrain pour débander la caravane; et dans la confusion qui résultait des difficultés de la route, on aurait vainement essayé de se défendre.

Il nous fallut près de quatre heures pour arriver chez Rikkété. A moitié chemin, après avoir déjà franchi trois ruisseaux, nous en trouvâmes un quatrième, qui, de même que les autres, se dirigeait au sud-est et qui passait à côté des derniers villages de Ndouppo. Nous nous arrêtâmes sur ses bords pour déjeuner. Aussitôt les porteurs de fouiller les champs pour en enlever les patates que l'on cultive dans ce district, où pour la première fois nous trouvions également des plantations de manioc d'une certaine étendue. Par suite des ordres qui leur avaient été donnés de respecter la volaille, mes gens s'abstinrent de prendre les poules qui erraient çà et là autour des cases désertes; et pour nous le repas se composa de bananes cuites sous la cendre, bananes qui n'étaient pas encore mûres. Ce fut une scène joyeuse de la noble vie des camps africains, où les champs saccagés, le mobilier des fugitifs mis au pillage : paniers, vaisselle, mortiers, urnes à serrer le grain, tabourets, nattes, outils dispersés à tous les vents, formaient pour le voyageur un tableau d'une désolation complète, qu'il lui fallait regarder avec une résignation apparente.

Au delà du cours d'eau, notre sentier, qui jusqu'alors avait serpenté dans la direction de l'ouest, courut droit au midi. Les fluctuations que présentait le niveau du sol me firent penser que nous approchions de la ligne de faîte que je cherchais avec tant d'ardeur. Jusque chez Ndouppo, le terrain s'était incliné au couchant; il descendait maintenant vers l'est; de telle sorte que les eaux qui venaient du district précédent, pour se jeter dans l'Youbbo, coulaient ici à l'opposé du courant qu'elles allaient rejoindre. Le Lindoukoû, rivière relativement importante, recevait, à peu de distance, tous les autres ruisseaux et formait le dernier collecteur appartenant au bassin du Nil que nous eussions à franchir

Ce fut en gravissant des collines abruptes, en suivant des gorges étroites et argileuses, des ravins creusés par les torrents que nous arrivâmes chez Rikkété. Contrairement à nos craintes, nous fûmes accueillis au son du tambour et des trompes, et un envoyé du chef vint nous souhaiter la bienvenue.

Nous nous établîmes sur un terrain qui était encore en jachère; les quelques ondées qu'il y avait eu précédemment, sim-

ples avant-courières de la saison pluvieuse, n'ayant produit que peu d'effet, les semailles n'étaient pas commencées. La résidence du chef, derrière laquelle un ruisseau nommé l'Atasilli coulait entre des rives chargées d'un bois superbe, était voisine, et Sâmate s'y rendit immédiatement. Il trouva Rikkété dans les meilleures dispositions : non-seulement prêt à lui vendre de l'ivoire, mais à lui fournir des vivres pour la caravane. Dans la soirée, une ambassade nous apporta les compliments d'Ouando, qui, en témoignage de ses intentions pacifiques, nous envoyait un nouveau présent de bière. J'engageai Rikkété à souper avec nous. Rikhane, dont le talent culinaire avait peu d'occasions de s'exercer, nous fit une sorte de plat farineux à l'européenne qu'on trouva excellent; mais de tous les produits civilisés, celui qui étonna le plus mon noble convive, ce fut un morceau de sucre. Il ne comprenait pas comment cette pierre pouvait fondre et avoir la même saveur que le jus d'une plante de son pays. La canne à sucre, bien que d'une manière restreinte, est cultivée chez les Niams-Niams des districts méridionaux.

Avant de goûter à la bière qui lui était offerte, Sâmate en fit donner une gourde à chacun des envoyés d'Ouando, procédé qui mit la joie dans les deux camps. Ravis de la tournure que prenaient les affaires, les Nubiens passèrent la nuit à chanter en s'accompagnant de la tarabouka, et les Bongos et les Mittous à danser et à s'enivrer au bruit des trompes et des tambours.

Rien ne s'opposait maintenant à la séparation des deux bandes. Les gens de Ghattas, avec cent hommes du corps d'armée d'Abd-es-Sâmate, allaient prendre la route de l'ancien domaine de Kifa, où ils espéraient trouver une grande quantité d'ivoire, les zèribas du pays des Bongos et des Diours n'ayant pu envoyer de compagnies dans cette province, par suite de l'émigration des porteurs.

Les arrangements que nécessitait le nouvel état de choses demandaient un jour de halte, ce qui allait me permettre d'explorer les environs. Le lendemain de très-bonne heure je commençai par aller faire une visite au chef, et lui portai un beau présent de perles de verre, d'une qualité et d'un modèle qu'on n'avait pas encore vus dans cette partie de l'Afrique. Non-seulement je ne reçus pas en échange le moindre cadeau, mais on me fit payer les objets les plus minimes, tels que les patates, les racines de colocase ou la poule dont j'eus besoin. Les Niams-Niams sont âpres à la curée et ne négligent aucune occasion

d'augmenter leur stock de cuivre; les autres valeurs ont pour eux peu d'importance. Comme je me plaignais de ne pas obtenir gratuitement les denrées les plus vulgaires en retour de mes largesses, il me fut bel et bien fait cette réponse tout africaine : « Si je t'apporte de bonnes choses, ne dois-tu pas les payer? »

Ma visite terminée, je pris avec moi tous mes hommes, que je chargeai de mon attirail : fusils, portefeuilles, caisses de toutes grandeurs, étuis, cisailles, cordes, truelles et pioches. Quelques indigènes avaient été loués pour me servir de guides, et je commençai mon excursion.

Après avoir passé l'Atasilli, nous traversâmes des marécages ornés de mélastomacées à fleurs roses et d'amomes aussi hauts que moi; puis une marche de trois quarts de lieue dans la savane nous fit gagner l'Oundoukoû ou Lindoukoû. Là s'offrit à mes yeux la plus belle des scéneries de forêt dont j'eusse gardé le souvenir. Partout des arbres géants, formant des strates de feuillage et enlaçant leur ramée en un chaos non moins touffu que pittoresque, où folâtrait tout un monde de singes : des cercopithèques de différents genres, des galagos à l'œil nocturne, des colobes brillamment revêtus d'une housse argentée, et qui franchissaient, comme au vol, les abîmes laissés entre elles par les branches inférieures, ou qui fuyaient le long des rameaux les plus voisins du faîte. Si nombreux qu'ils fussent, je ne pus en abattre un seul; ma poudre brûlait sans me faire atteindre la hauteur où ils se livraient à leurs jeux. Des pintades, dont la robe emperlée se détachait sur la verdure, m'offrirent comme toujours une proie abondante; mais pour la plupart elles tombèrent dans des fourrés impénétrables.

Ceux des gens de ma suite qui avaient des armes étaient en si petit nombre que je me sentais complétement à la merci des indigènes. Toutefois, ce qui me faisait penser qu'il n'y avait rien à craindre, c'est que mes Nubiens n'auraient pas consenti à diviser leurs forces s'ils avaient eu le moindre soupçon à l'égard des naturels.

En somme, je n'eus qu'à me féliciter de mes Niams-Niams, qui me rendirent les plus grands services; non-seulement ils secondèrent mes recherches avec une extrême ardeur, escaladant les arbres dont je voulais avoir les feuilles ou les fruits, mais ils m'apprirent les noms indigènes des plantes et m'apportèrent des échantillons, qui, sans eux, auraient échappé à mes regards.

Bien que la rivière coulât dans une gorge de quatre-vingt-dix

pieds de profondeur, la cime des arbres qui croissaient sur ses bords était au niveau du sol que déchirait la vallée. Ainsi que dans les fentes de nos montagnes, les racines qui faisaient saillie le long des pentes servaient d'échelons; et de même que dans nos ravins alpestres, de gracieuses fougères, infiniment variées, croissaient en grand nombre aux flancs de cette gorge.

Je remontai la rive à une assez grande distance, ce qui me conduisit au nord-ouest; et après avoir traversé et retraversé à grand'peine le fond marécageux de la vallée, je revins au camp avec des portefeuilles magnifiquement remplis.

Comme je passais près de la résidence de Rikkété, je renouvelai ma visite. Les femmes du chef étaient assises devant leurs cases, où elles se livraient à divers travaux de ménage. Mon intrusion parut leur causer un profond malaise; et mes interprètes, dont les visages prirent un air consterné, gardèrent un silence de mauvais augure. J'ouvrais mon album pour reproduire la scène, quand arriva Rikkété. Il m'adressa de vifs reproches, voulut savoir ce que je faisais parmi ses femmes, et demanda comment j'osais me présenter chez lui sans y être autorisé, sans même l'avoir prévenu de ma visite. Quant aux épouses, elles restèrent complétement passives, se montrant aussi calmes, aussi réservées que si leur éducation avait été faite dans le harem d'un Turc. Rikkété lui-même s'apaisa rapidement. C'était un fils des lieux sauvages, mais sa tenue, ses gestes, sa parole, le sens de ses questions, annonçaient un homme habitué à commander, et puisant dans sa qualité de prince tout l'aplomb que donne un rang supérieur.

Dans les rapports que j'eus ensuite avec les indigènes, il me fut offert de très-jolies peaux de bêtes, et en grande quantité, surtout des peaux de genettes de variétés diverses. J'en distinguai de trois sortes, d'après le nombre des raies formées par les taches qui se trouvent le long du corps. La teinte semble changer fortement avec l'âge de la bête; elle variait, pour le fond de la robe, d'un gris cendré de nuance claire, au brun jaunâtre; et pour les taches, de la couleur du café au noir le plus absolu. Les zoologistes ont pu être induits en erreur par ce virement; et il est probable qu'ils se sont trompés lorsqu'ils ont décrit la genette comme étant de plusieurs espèces.

Au point du jour, nous fûmes réveillés par le signal habituel. Deux Bongos, au service du Kénousien, avaient appris à Khartoum à faire bon usage du tambour et de la trompette et son-

naient admirablement la diane turque. Ingléri surtout, l'homme au cuivre, donnait à ses notes retentissantes un éclat dont vibrait tout le pays. On surprenait les Niams-Niams fredonnant ses fanfares; et Ouando et Mounza ne se lassaient pas de supplier Abd-es-Sâmate de leur vendre son musicien, lui offrant en échange tout ce qu'il pourrait demander: n'importe quel amas d'ivoire; mais seul et unique de son genre dans tout le pays du haut Nil, Ingléri était la joie et l'orgueil de son maître, qui ne l'eût cédé pour rien au monde.

Nous avions à faire une longue marche, où les cours d'eau seraient d'un passage difficile; et de nombreux indigènes accompagnaient la caravane pour lui montrer le chemin. Afin de se préserver du froid qui les aurait saisis en traversant les hautes herbes couvertes de rosée, ces guides portaient de grands tabliers de peau de bête suspendus au cou et descendant à mi-jambe: ce qui leur composait une toilette du matin des plus remarquables. Pour cet usage, il n'est pas de fourrure d'un meilleur effet que celle de l'antilope scripta, dont les raies et les mouchetures blanches se détachent sur un fond jaune d'ocre. Ainsi revêtus les Niams-Niams sont superbes; ils ont, du reste, en peuple chasseur et guerrier, la démarche noble, un certain air de chevalerie qui ne les abandonne jamais et qui contraste vivement avec l'allure nonchalante des Bongos et des Mittous, voire avec celle des Nubiens. On pourrait les faire paraître sur un de nos théâtres sans préparation aucune : pas une de leurs poses ne laisserait à désirer.

Notre chemin nous fit passer l'Atasilli, puis se déroula au sud, dans la plaine que nous avions traversée la veille; et après une heure de marche nous retrouvâmes le Lindoukoû, à un endroit où il se précipite de trente pieds de hauteur sur des roches de gneiss, dont il a poli la surface. Un bois touffu répandait son ombre sur ces rochers que décoraient les fougères les plus rares, tandis qu'au pied de la cascade une jungle épaisse formait à l'eau fuyante un dais de feuillage, d'où s'échappait le suave arome du gingembre. Nous nous arrêtâmes au-dessus de la chute pour attaquer nos provisions, et nous repartîmes une demi-heure après.

Il nous arrivait souvent de faire de ces haltes au début de la marche, car dans la confusion du départ on prenait rarement le temps de déjeuner. Abd-es-Sâmate, qui n'avait aucune morgue — ainsi d'ailleurs que tous les Nubiens, dont la vertu la plus tou-

chante est le sentiment qu'ils ont de l'égalité et de la fraternité, — Sâmate s'asseyait au milieu d'un cercle formé de ses intimes, parmi lesquels mes serviteurs étaient admis, et mangeait du poulet froid assaisonné de beaucoup de piment, ce qui était le meilleur morceau que la contrée pût fournir. Avec l'igname farineux, la patate et la colocase, qui me paraissait être l'une des plus grandes ressources du pays, nos pauvres Nubiens se trouvaient fort à plaindre, n'ayant pas l'habitude de manger de légumes. La viande ne leur était pas nécessaire; ce qui leur manquait, c'était leur galette de sorgho, leur kisséré. Ils emportaient en voyage une provision de capsules d'hibiscus esculentus, desséchées avant d'être mûres; et avec une huile ou une graisse quelconque et l'inévitable poivre rouge, ils en composaient une sauce mucilagineuse dans laquelle ils trempaient leur galette. Ils poussaient le raffinement jusqu'à se charger, à l'intention de ce mets national, d'une corne remplie de *douggou*, mot qui veut dire pilé et qui désigne un salmigondis de tous les assaisonnements qu'ils peuvent réunir; c'est un mélange de sel, de piment, de fenu-grec, de basilic, de coriandre, d'aneth, de moutarde, etc., etc.

Mais à l'époque dont nous parlons il n'y avait plus ni bouillie de sorgho, ni kisséré. Il fallait se contenter d'éleusine, de cette petite graine noire à l'écorce dure, sèche et amère, que, d'après Speke, on ne sème dans l'Ouganda que parce que les oiseaux, qui font tant de dégâts dans les champs, n'y touchent jamais. Il fallait se nourrir de cette même éleusine, téléboun des Arabes, que Baker traite de pourriture et déclare immangeable, même en temps de famine; ce qui le fait s'écrier, voyant ses hommes qui s'en accommodaient : « Le lion meurt de faim où l'âne s'engraisse. »

La croyance à la magie était universelle parmi les gens de mon entourage. Pendant qu'on déjeunait, Mohammed-Amine, un de mes serviteurs, se mit dans la tête que j'avais découvert une plante de laquelle j'allais tirer de l'or. Peu de temps avant, c'était d'un crâne particulier que je devais extraire un poison subtil; et quand je tuais une antilope, cette chance me venait de la possession de quelque racine merveilleuse. Pour ces êtres-là pas un fait ne peut avoir lieu naturellement; toutes les plantes sont pourvues de propriétés magiques dont, paraît-il, les Européens ont seuls le secret. « Connais-tu l'herbe qui donne la jeunesse perpétuelle? » demande l'Orien-

tal; et ce sont des recettes miraculeuses que l'Africain attend du voyageur.

Plus que tous les autres, les Niams-Niams croient à l'existence des racines qui rendent heureux à la chasse. Lorsque de bons tireurs abattent des antilopes et des buffles en nombre inusité, ce n'est pas à eux qu'en revient le mérite; c'est aux racines merveilleuses qu'ils le doivent. Il en résulte qu'on attache moins d'importance à la manière dont le coup est porté qu'à la possession des charmes; et cette croyance païenne produit le même effet que le fatalisme des mahométans. Si les Khartoumiens ne s'exercent jamais au tir, s'ils envoient leurs coups à tort et à travers, c'est parce qu'ils ont pour article de foi que chaque balle va d'elle-même au but qui lui est assigné.

La direction que prenait le Lindoukoû me semblait être précisément l'inverse de celle du courant de l'Youbbo. Nos guides affirmaient le contraire; mais en dépit de leur assertion, je conservais mes doutes; et lorsqu'à notre retour nous repassâmes la rivière un peu plus au levant, à un endroit où les deux cours d'eau se rapprochent, j'acquis la certitude que je ne m'étais pas trompé.

Le terrain, ainsi que j'en ai fait la remarque, était des plus irréguliers, et contrastait vivement par ses déviations avec le sol que nous avions foulé jusque-là. En traversant le Lindoukoû, je le répète, nous quittions le bassin du Nil. De tous les Européens arrivés du nord, j'étais le premier qui avais le bonheur de franchir la ligne du partage des eaux.

J'avoue que ce fait, l'un des plus mémorables de ma vie, ne me fut révélé que plus tard. Ce jour-là je ne me doutais nullement de l'importance du coin de terre où s'attardaient mes pas. Je ne savais rien du pays qui s'étendait devant nous; j'ignorais sa configuration; et le passage de la ligne de faîte ne m'apparut que lorsque j'eus la preuve que le Mbroûolé appartenait à l'Ouellé. Quant à celui-ci, l'énigme persistait; je savais maintenant qu'il ne pouvait avoir de rapport avec le Diour par aucun de ses tributaires; mais la question que je me posais depuis le commencement du voyage continuait à m'obséder : où allait-il? Un peu de patience et le problème serait résolu.

A l'exception de la chaîne de hautes collines située au nord du Lehsi, et que les Niams-Niams désignent sous le nom de Mbala-Nguia, le pays depuis la rivière des Gazelles ne nous avait offert aucune différence notable dans la configuration du sol. Mais

après le Lindoukoû ce ne fut que montées et descentes, gorges étroites, sommets assez élevés pour dominer les ondulations voisines. Partout celles-ci étaient rouges : preuve certaine que ces vagues appartenaient à la croûte ferrugineuse de la région précédente. Les coupoles et les rampes qui les surmontaient, saillies de gneiss de formation beaucoup plus ancienne, étaient les débris de quelque chaîne primitive dont les pics altiers, rongés par le temps, se trouvaient réduits à l'état de mamelons.

Vers la fin d'avril, je pénétrai plus avant du côté de l'est, dans les étroites limites de la ligne de faîte.

Cette uniformité dans la structure géologique d'une immense région, autant qu'on peut le savoir aujourd'hui, présente assurément un fait très-remarquable. La roche du mont Baghinzé, où est la source du Diour, offre seule quelque modification. Ainsi tout démontre que depuis l'époque où s'est formée la limonite, qui s'étend des rives du Diour à celles du Coanza, et du Mozambique au Niger, le terrain n'a subi d'autre changement que celui qui résulte de l'action des cours d'eau. Alors même que les accidents du sol doivent entrer en ligne de compte, alors que des chaînes entières de collines semblent avoir surgi, comme on le voit par exemple autour du bassin du Tondj, je n'en crois pas moins qu'on peut expliquer les dépressions et les vallées de ces territoires par la mutabilité des rivières, les alluvions que forment celles-ci les détournant sans cesse et les obligeant constamment à s'ouvrir de nouvelles routes.

Après avoir quitté le Lindoukoû, nous longeâmes un affluent qui débouchait par une cascade, et nous arrivâmes au véritable point de partage, dont l'altitude, d'après mon anéroïde qui pendant quatre ans n'a pas varié, serait de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Poursuivant notre marche au midi, nous atteignîmes le Naporrouporrou, qui bouillonnait au fond d'un ravin de soixante-dix pieds de profondeur. Un tronc d'arbre jeté au-dessus de la crevasse nous permit de la franchir sans trop de difficulté. Les cimes des arbres, dont les tiges partaient du bord de l'eau, arrivaient presque à la hauteur de notre passerelle.

Peu de temps après, nouveau lit de torrent franchi de la même manière; puis un autre qui allait rejoindre les deux premiers, à peu de distance, où un lit commun les réunissait tous les trois.

La gorge dont ce troisième ruisseau occupait le fond avait des murailles de quatre-vingts pieds, qu'il fallut descendre, ensuite

escalader et faire gravir aux bagages. Si nous avions eu des bêtes de somme, un détour à la fois long et pénible eût été nécessaire pour franchir ailleurs cet abîme impraticable. Les ballots furent déposés au fond du ravin, puis les porteurs s'échelonnèrent comme ils purent au versant de la falaise; et les charges, passées une à une et de main en main, atteignirent le faîte après beaucoup de temps et d'efforts. Toutefois, le délai qui en résulta me rendit service : il me permit de puiser à loisir dans les richesses de cet endroit, où la végétation excédait tout ce que j'avais encore vu. Le sentier, qui avait à peine un pied de large, déroulait ses plis à travers une masse de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Près du bord, dans un groupe feuillu, où une *billaintaisia* montrait ses belles fleurs violettes, je trouvai une place de la grandeur de la main; je m'y installai pour arranger dans mon portefeuille l'échantillon de la plante que je venais de cueillir; et enclavé dans ce fouillis de branches et de lianes bourré de feuillage, j'étais comme dans un nid. Je m'arrêtai ainsi à diverses reprises, donnant chaque fois une demi-heure à la préparation de mes plantes. Lorsque toute la caravane eut défilé, profitant du passage qu'elle avait ouvert, je regagnai ma place à l'avant-garde.

Si nombreux et si grands étaient les obstacles qui provenaient de la conformation du terrain, que la marche était nécessairement très-lente.

Quatre milles tout au plus, à partir du Lindoukoû, nous firent gagner le Mbroûolé ou rivière d'Ouando, ainsi que l'appellent simplement les Nubiens. Il avait alors quatre-vingts pieds de large, deux seulement de profondeur, et un courant tellement faible qu'on eût dit une eau morte. Les gens de Sâmate, en me racontant les chasses de l'année précédente, insistèrent sur le fait qu'un chimpanzé avait été tué dans les bois qui bordaient la rivière; c'était évidemment pour eux une chose exceptionnelle. Ces bois, extrêmement épais et formés de grands arbres, offraient certainement toutes les conditions des retraites favorites de ces créatures; mais pour moi, le fait indiqué avait cela de frappant que c'était au bord du premier cours d'eau, n'appartenant plus au bassin du Nil, que m'était signalée la première trace de cette espèce de singe. Le territoire d'Ouando, sillonné d'eaux vives s'échappant de tous les points du sol, et couvert d'une végétation exubérante composant, sur toutes les mailles de son réseau aquatique, des bois pareils à ceux du Lindoukoû,

semblait être remarquable par l'abondance de ses chimpanzés.

Parmi les buissons et les arbres d'espèces sans nombre qui s'offraient à nos regards, les *anonacées* jouaient un rôle prédominant. Tant qu'on n'eut pas exploré l'Afrique tropicale, on supposa que l'Amérique était, sinon la patrie exclusive, du moins le principal habitat des plantes de cette famille; mais depuis que les voyageurs ont étendu nos connaissances, surtout depuis mes découvertes dans le pays des Niams-Niams, il semblerait qu'en Afrique le nombre des espèces d'anonacées est plus grand que dans l'autre hémisphère.

Il y eut un nouvel arrêt de deux heures. Les Nubiens en profitèrent pour se baigner, tandis que les Bongos et les Mittous continuaient leur route et que j'augmentais mes richesses. Pour faire diversion, on nous apprit la nouvelle qu'un fusil s'était déchargé par inadvertance, et que la balle avait traversé le tablier d'un soldat. Il en résulta de grandes clameurs et de grands gestes; le coupable accepta sans mot dire la flagellation prononcée contre lui à la majorité des voix; puis l'événement fut oublié, en attendant la prochaine occasion de crier pour le même fait. Ces gens-là sont tellement fatalistes qu'il n'est pas d'expérience qui puisse les rendre prudents.

Remis en marche, nous atteignîmes une plaine découverte; et quelque temps après, une vallée remplie d'un grand bois, dont le passage nous prit au moins une demi-heure. C'était un fond marécageux, où dormait une eau stagnante et où des pandanus, représentants de la flore de l'ouest, témoignaient du changement de bassin fluvial; car on n'a pas encore trouvé de pandanus dans les pays du Nil.

J'allais faire ma première expérience des divers procédés employés par les indigènes pour traverser leurs marais. Non-seulement il eût été impossible à un véhicule de n'importe quel genre, même à un cavalier, de franchir cette fondrière, mais ce n'était pas sans le plus grand risque de les voir disparaître dans la vase que les bagages furent portés à la main. Des troncs d'arbres se voyaient dans cette bourbe : y mettre le pied c'était le poser sur une vague; on en trouvait de plus résistants, mais l'écorce en était si glissante qu'on ne pouvait s'y maintenir. Les trous étaient pleins d'eau ou couverts d'un tapis flottant qui se déchirait à la moindre pression. Pas d'autre alternative que de sauter sur les buttes qui s'élevaient çà et là, et de s'y tenir en

équilibre; car de prendre un point d'appui il n'y fallait pas songer : les feuilles des pandanus, seule chose qu'on pût saisir, feuilles à dents tranchantes, se faisaient bien vite lâcher par les doigts mis en sang.

Les exclamations des porteurs, le bruit des femmes, qui, chargées de gourdes, de plats, de calebasses, de marmites, se heurtaient les unes contre les autres pour éviter les broussailles, les huées et les jurons des soldats, remplissaient l'air et couraient au loin, répétés par l'écho. De temps à autre, un cri de terreur, mêlé à des rires, s'échappait de cent poitrines, annonçant qu'une malheureuse esclave venait de tomber dans la vase avec ses ustensiles. Et pour moi, quelle torture! Mes bagages, surtout mon herbier, malgré son enveloppe de caoutchouc, demandaient à être maniés avec précaution; chaque mouvement de ceux qui en étaient chargés me mettait au supplice.

Néanmoins, cette fois, comme toujours, mes Bongos — des hommes d'élite — s'en tirèrent à leur honneur; si bien que tout ce que j'ai recueilli dans cette contrée lointaine, tout sans exception est arrivé sain et sauf.

Indispensable en pareille circonstance, se déshabiller et se rhabiller était assez ennuyeux; mais ce n'était pas là le seul inconvénient : il fallait se nettoyer; et rien n'était moins facile que de se débarrasser de la fange noire et visqueuse qui adhérait fortement à la peau. On eût dit qu'irritée contre l'audacieux qui osait prétendre à lui dérober ses secrets, l'Afrique, dans sa colère, lui imposait la livrée de ses enfants. Non contente de l'avoir rendu aussi noir qu'un de ses fils, elle lançait contre lui des légions de sangsues, et le laissait grelottant sous la bruine matinière, jusqu'au moment où une main compatissante le guidait à une mare dont l'eau n'avait pas encore été troublée. Et alors, quelle besogne! Le regard tombait sur les jambes couvertes de sangsues; pour faire lâcher prise à ces dernières, il fallait vider la poire à poudre; et, en fin de compte, les habits étaient trempés d'un sang inutilement versé. Quant aux objets qu'avaient éclaboussés les gens qui passaient devant eux, on les déposait sur un tas de fougère, ou bien on les accrochait à un arbre mort, pour les faire sécher.

Déjà le soleil baissait, et nous avions encore trois de ces bourbiers à franchir, bourbiers qui nous prendraient chacun une demi-heure. De ces trois fondrières, la seconde, qui portait le nom de Mbangoh, était la plus large. Malgré l'ennui et la fatigue

de ce barbotage, auquel je n'étais pas habitué, je n'en trouvai pas moins, dans le monde végétal de l'endroit, l'occasion de saisir des plantes d'un vif intérêt.

La nuit était venue, lorsque ayant passé notre dernier ruisseau, nous atteignîmes des cases et des champs cultivés. L'état du ciel faisait craindre la pluie; d'où un mouvement indescriptible parmi nos hommes qui se précautionnaient contre l'averse. Mais nous en fûmes quittes pour la peur; il tomba seulement quelques gouttes d'eau, et nous pûmes jouir tranquillement du repos que nous avions si bien gagné.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous mettions en route. Une marche d'une demi-lieue à travers la savane nous fit gagner le Diagbé. Quand tout le monde eut passé la rivière, on s'arrêta : nous étions alors tout près d'Ouando. Avant de s'établir définitivement, Samâte voulait avoir parlé au chef; il m'emprunta mon revolver, ce qu'il avait déjà fait plusieurs fois, et, accompagné de sa garde noire, il se dirigea vers la mbanga. A la tête de ses farouks, il marchait tellement vite que ses jeunes servants d'armes avaient de la peine à le suivre. C'est l'un des traits caractéristiques des Nubiens de hâter le pas autant que possible, toutes les fois qu'ils vont traiter d'une affaire grave.

Sâmate revint au bout d'une heure, satisfait de l'entrevue, et fit dresser le camp à l'endroit qui lui était désigné, endroit situé à une portée de flèche du mur de feuillage qui s'élevait au bord de l'eau. La hache à la main, les Bongos entrèrent dans le fourré, et y taillèrent de longues perches devant servir à la construction des huttes, pendant que mes hommes coupaient le bois nécessaire à mon établissement. J'avais apporté de Khartoum des planches de sapin, qui, soutenues par des pieux, composaient une plate-forme, où une partie de mes bagages, réunis dans un petit espace, se trouvaient à l'abri de l'humidité du sol et hors de l'atteinte des fourmis blanches. Le reste se casait dans ma tente, naturellement trop étroite pour les contenir tous.

Chacun s'étant mis à l'œuvre, il y eut bientôt un grand nombre de jolies cabanes faites avec de l'herbe fraîche; et dès que l'installation fut complète, on s'occupa d'affaires. De belles dents d'éléphant, apportées par les indigènes, furent vendues et achetées avec plaisir; la cotonnade et les grains de verre, largement distribués, engagèrent les habitants à

procurer de nouvel ivoire, et mirent tout le monde de bonne humeur.

Le seul genre de perles qui soit apprécié des Niams-Niams est celui qui porte le nom de *mandyour* sur la place de Khartoum : à savoir un grain de verre allongé, prismatique, de la dimension d'une fève et d'un bleu d'azur. Toute verroterie d'espèce différente est pour eux sans valeur. Les cauries elles-mêmes, qui font toujours partie du costume national, sont peu demandées, et, depuis dix ans, ne jouent plus qu'un rôle sans importance dans le commerce des Khartoumiens. La mode étend son empire jusque dans ces lieux sauvages, où, comme partout, elle impose la recherche des nouveautés.

Pour les échanges, les seules valeurs qui aient cours dans le pays sont le cuivre et le fer, toujours acceptés en payement. Le cuivre anglais, mis en barre d'une épaisseur de deux centimètres, et qui est apporté par les marchands de Khartoum, est le plus estimé des indigènes; néanmoins ils emploient également les lingots d'une demi-livre qui sortent des mines du Darfour. Dans tout le pays que j'ai traversé, les habitants ne paraissent pas connaître le cuivre d'autre provenance, bien que jadis les produits du Congo aient pu s'écouler dans cette direction. Afin d'avoir une petite monnaie pour solder les menus achats, les compagnies à destination du pays des Niams-Niams ont toujours dans leurs rangs un certain nombre de forgerons, qui transforment les barres ou les lingots de cuivre en anneaux de toutes les grandeurs, depuis le cercle pouvant entourer le bras jusqu'à la bague la plus étroite. Pour un anneau dans lequel on peut mettre le doigt, et qui vaut à peine trois centimes, vous obtenez une poule.

Ici, comme on doit s'y attendre, l'ivoire n'est pas cher. Tandis que sur la côte de Guinée, il faut des marchandises de toute espèce, de l'étoffe, des fusils, des couteaux, des miroirs, etc., le Niam-Niam se contente, pour le prix d'une défense, de la moitié d'une barre de cuivre, dont la valeur est de trois à cinq dollars. On y ajoute, il est vrai, un présent d'étoffe ou de grains de verre, et le transport doit entrer en ligne de compte; mais le prix d'achat ne dépasse pas cinq pour cent du prix de vente sur les marchés d'Europe, où la livre d'ivoire, abstraction faite de la qualité, a une valeur moyenne de deux dollars. Sur la côte occidentale, la dent d'éléphant, rendue au port, coûte de quatre-vingts à quatre-vingt-cinq pour cent de ladite valeur.

Malgré cette énorme différence, les marchands de Khartoum ont, dans l'entretien de leur force armée, une si lourde charge, le résultat de leurs expéditions est tellement précaire, les risques sont si grands, les bénéfices si modestes, que la traite de l'ivoire dans cette partie de l'Afrique n'est rien moins que florissante. Comment pourrait-on diminuer ses dépenses et accroître ses profits? J'avoue n'avoir à ce sujet aucun plan à proposer. Non-seulement ses provinces sont à une grande distance de la côte, mais si loin des rivières navigables, qu'elles ne sauraient prendre part au commerce du monde. Pour elles, le chemin de fer que l'on doit construire entre Khartoum et l'Égypte ne changera rien à l'état présent des choses.

Toujours est-il que l'activité la plus grande et la meilleure entente régnaient dans nos transactions avec les indigènes, qui paraissaient être nos meilleurs amis. Ouando lui-même apparut en robe d'indienne à longues manches, robe que lui avait donnée Sâmate et qu'il avait mise uniquement par déférence pour celui-ci; car, dans cette région, il n'est pas de chef qui ne préfère à tout autre le costume national. Pour Ouando, cette robe à ramages n'était qu'un objet de curiosité; et, hors de la présence du donateur, il n'eût jamais consenti à porter un vêtement qu'il trouvait indigne de lui.

Ce chef d'anthropophages, qui depuis quelques jours nous inspirait tant de crainte, avait l'air du plus inoffensif des hommes, et semblait on ne peut mieux disposé pour Sâmate, avec lequel il se promenait bras dessus, bras dessous; évidemment ils avaient bu à la santé l'un de l'autre.

Toutefois, quand nous fûmes seuls, j'appris que mon revolver avait joué un grand rôle dans l'entrevue du matin. Arrivant de ce pas rapide que nous avons mentionné, et allant droit au chef, Abd-es-Sâmate avait reproché hardiment à Ouando sa conduite équivoque. Il n'avait reçu aucune réponse; mais à peine venait-il d'entrer dans la case princière qu'il s'était vu entouré d'un cercle de lances, dont le fer se dirigeait vers lui. Se voyant prisonnier, il avait armé son pistolet, et, le tenant à deux mains : « Pour avoir ma vie, s'était-il écrié, il vous en coûtera mille! » Immédiatement les lances s'étaient relevées, le ton s'était adouci; l'affaire avait pris une bonne tournure.

Nous passâmes quatre jours en cet endroit, depuis le 2 jusqu'au 6 mars; pour moi, quatre jours de ravissement. Je trouvais là, au bord du Diagbé, et, dans toute leur gloire, ces bois

riverains des cours d'eau, que Piaggia, avec la finesse d'observation qui se révèle dans ses notes trop brèves, a désignés sous le nom de *galeries*. Le terme est si juste, que je n'en cherche pas d'autre, et que je souhaiterais qu'on l'adoptât.

Essayons de faire comprendre l'aspect et la nature de ces bois.

Le pays des Niams-Niams, qui, nulle part, n'est à moins de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, ressemble à une éponge dont l'eau ruisselle de partout. C'est un agrégat de sources vives, donnant lieu à des rivières sans nombre, rivières profondément encaissées, et que le drainage des terrains supérieurs fait couler en toute saison : de là une végétation incomparable. Les plantes qui, au nord de cette contrée, disparaissent au moment de la sécheresse, deviennent ici permanentes et s'ajoutent à la flore de l'équateur, d'où résulte une splendeur indicible, d'un caractère spécial. Pas une vallée, pas un ravin où ne déborde en tout temps le luxe des tropiques. C'est l'étonnante richesse de la flore de Guinée et de celle du bas Niger : même diversité, même exubérance, même grandiose; et néanmoins l'ensemble conserve les traits distinctifs de la région. Sur les bandes élevées qui séparent les rivières, nous retrouvons l'aspect familier du sol rouge : les taillis buissonnants, les arbrisseaux distribués comme dans un parc, et les plantes à grand feuillage.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler ce dualisme, par 5° de latitude nord, au sud du Houhoû, à la place où nous vîmes pour la première fois se rompre l'alternance monotone des plaines herbues et des bois ondulés. La cause du changement total que présente ici le régime des eaux semblerait devoir se chercher dans l'élévation croissante du sol, et dans le déchirement des plaines inférieures par les courants plus rapides, déchirement qui ouvre à l'eau des sources une multitude de canaux, au bord desquels se forment les galeries.

Des arbres énormes, plus élevés que tous ceux de la région précédente, sans même en excepter les palmiers d'Égypte, croissent en lignes épaisses sur ces rives toujours humides, et abritent des tiges moins élevées, dont les cimes s'échelonnent sous leur ombre. Vus du dehors, ces bois ressemblent à un mur de feuillage; l'enceinte franchie, vous vous trouvez dans une avenue, ou plutôt dans un temple dont la colonnade soutient la triple voûte. Les piliers de cette nef ont, en moyenne, cent pieds de hauteur; les plus bas arrivent à soixante-dix. Des galeries moins grandes s'ouvrent à droite et à gauche, et donnent accès

à des bas côtés, remplis, comme l'avenue principale, des murmures harmonieux du feuillage[1].

Les arbres géants qui forment la voûte appartiennent, pour la plupart, aux genres soit des sterculiées, soit des boswelliées ; il s'y ajoute des césalpiniées. Au second et au troisième rang sont des artocarpées, des euphorbiacées, des figuiers, des rubiacées d'espèces sans nombre; les palmiers, ces princes du monde végétal, n'ont de représentants que parmi les plantes inférieures. Viennent ensuite les espèces à grandes feuilles; les figuiers reparaissent, et, avec des papillonacées, surtout des rubiacées d'une variété infinie, ils jouent le principal rôle. Les buissons épineux ne manquent pas : l'oncoba, le phyllanthe, le célastre, l'acacia ataxacanthe forment par endroits de véritàbles halliers. Partout des lianes, principalement des modeccas, des cissus, — entre autres l'espèce à feuille pourpre, — des coccinias, des helmies et d'autres dioscorées, s'élancent de branche en branche, et y suspendent leurs festons et leurs girandoles. De tout cela résulte un sous-bois qui se ramifie, se mêle, s'enlace, et dont l'énormité du feuillage rend plus épaisse l'ombre verte de la galerie. Enfin, près du sol, tous les vides sont remplis par un fourré souvent inextricable; surtout par des jungles d'amomes et de costus d'une hauteur de quinze pieds, et dont les tiges pressées et rigides vous arrêtent, ou ne vous livrent passage que pour vous faire tomber dans le marais d'où elles s'élèvent. Des fougères merveilleuses, non pas arborescentes, mais ayant des feuilles qui parfois atteignent de douze à quinze pieds de longueur, et qui, par leur délicatesse, forment le plus ravissant contraste avec le feuillage massif des alentours, jettent sur les plantes basses le voile si varié de leurs frondes. Beaucoup plus haut, certaines coféacées à tiges sarmenteuses, aux feuilles également légères et pennées, en reproduisent la symétrie et la grâce; tandis qu'une autre fougère, celle que j'ai nommée oreille d'éléphant (*platycerium elephantotis*), attache ses nœuds à cinquante ou soixante pieds d'élévation, en compagnie de l'angréca et des longúes barbes grises de l'usnée. Les troncs d'arbres que ne surchargent pas les fougères de différente espèce sont entourés, pour la plupart, des grappes de corail du cubèbe.

1. En beaucoup d'endroits, le ruisseau coule à une si grande profondeur que la futaie de ses bords ne s'élève guère au-dessus du niveau de la plaine qu'il traverse. L'extérieur n'a plus rien d'imposant; mais des galeries nombreuses n'en existent pas moins dans ces bois engloutis.

Aussi loin qu'il puisse atteindre, l'œil n'aperçoit que verdure. Les étroits sentiers qui se déroulent sous les fourrés, ou qui les tournent, sont composés de marches, formées par les racines nues et saillantes qui retiennent la terre spongieuse. Des troncs d'arbres couverts de mousse, et plus ou moins vermoulus, vous arrêtent à chaque pas. Ce n'est plus la chaleur des steppes inondés de soleil, ni l'air des bosquets ombreux; c'est l'atmosphère étouffante d'une serre chaude : pas plus de vingt-cinq à trente degrés; mais une chaleur moite, saturée d'eau par l'exhalation du feuillage, et à laquelle on est heureux d'échapper.

Tout d'abord l'ami des jardins est ravi : la disposition des groupes n'est pas moins artistique que la végétation est splendide; mais les cris des oiseaux, l'activité exaspérante des insectes, la prodigieuse quantité de fourmis d'espèce minuscule, fourmis qui pleuvent de toutes les branches, de toutes les feuilles sur l'envahisseur de leur domaine, gâte bientôt votre extase. Et cependant, si l'on persévère, la majesté du lieu finit par dominer; un calme solennel couvre tous les bruits; à peine si le murmure du feuillage pénètre dans l'ombre qui vous entoure. Des quantités de papillons, d'un jaune brillant pour la plupart, animent le repos de cet océan de verdure, et font oublier le manque de fleurs.

Nous étions à quelques pas seulement de ce trésor inépuisable; et je pouvais à loisir préparer dans ma tente les richesses sans nombre que j'en rapportais. La double disposition du territoire, l'existence de ces plateaux, étroites mésopotamies où l'air circule entre les gorges boisées, offre de grands avantages au botaniste. Sur la côte de l'ouest, dans la bande intertropicale, bande exclusivement humide, il est rare que, pour faire sécher les plantes, on ne soit pas obligé de les exposer au feu, ce qui noircit les échantillons et nuit plus tard à leur examen scientifique. Mais ici, à l'exception des jours où la pluie est sérieuse, la moisson quotidienne sèche aussi promptement que dans les pays arides. En comparant les plantes qui viennent de Nubie avec celles qui ont été préparées en Guinée, on a la mesure de la différence que présente chez les Niams-Niams le climat du bord des eaux avec celui des plaines qui séparent les rivières.

J'avais déjà fait connaissance avec les fils d'Ouando, lorsque je fus honoré de la visite de celui-ci. De nombreux guerriers formaient l'escorte et se rangèrent en cercle autour de ma tente,

où je fis entrer mon visiteur, auquel je présentai la chaise qui ne m'avait pas quitté depuis les bords du Ghazal.

Le chef était d'une taille au-dessous de la moyenne, avec un énorme développement musculaire et beaucoup de graisse. Sa tête, à peu de chose près, était sphérique, et les traits de son visage, du type niam-niam, offraient une régularité si parfaite, que dans leur genre ils avaient une beauté réelle.

Je fus extrêmement surpris du calme plein de noblesse avec lequel Ouando entra chez moi et prit la chaise qui lui était offerte; un Européen n'eût pas accepté mon siége avec plus de dignité et d'aisance. Il se croisa les bras, mit une jambe sur l'autre et se pencha en arrière, tellement en dehors du centre de gravité, que je craignis un instant que le dossier de ma chaise, dont les craquements étaient sensibles, ne répondît pas à ce qu'on attendait de lui; on eût dit qu'il gémissait sous l'énorme prince, qui, à l'exception d'une fourrure minuscule, siégeait là dans une nudité complète, révélant aux yeux de tous l'exubérance de ses chairs. A plus d'un égard, mon visiteur me rappelait ce roi corpulent des Ovampos que Galton ne put coiffer qu'à grand'peine de la couronne de théâtre qu'il avait apportée.

Au dire de tous, Ouando était l'ennemi déclaré du cannibalisme. J'appris de différentes parts que des indigènes des territoires voisins, trop gras pour ne plus se trouver en sûreté chez des anthropophages, étaient venus se réfugier près de lui. Toutefois les sentiments du chef ne paraissaient pas avoir à ce sujet beaucoup d'influence sur les habitants, ainsi que nous en eûmes bientôt la preuve.

Cette visite me fournit l'occasion de reprocher à Ouando la façon inhospitalière dont il nous recevait. Pour mieux le lui faire sentir, je lui racontai les actes généreux des Nubiens, lui assurant que mes chiens étaient mieux traités, dans les zèribas, que je ne l'étais moi-même chez lui, bien qu'il fût roi. «Afin qu'ils eussent de la viande, là-bas on tuait des chèvres, ajoutai-je, et pour moi on abattait des bœufs.» Ouando m'objecta qu'il ne possédait ni bœufs, ni chèvres. Je répondis qu'il avait des poules, et beaucoup plus qu'il n'en fallait pour moi et pour ma suite. Une fois monté, je lui parlai des menaces qu'il avait proférées contre nous, et lui dis ce que j'en pensais, frappant du poing, à chacune de mes phrases, sur la table qui était devant lui, et de façon à faire vibrer les plats et les verres. Toutefois mes Nubiens, Mohammed-Amine et Rikhane, l'ancien serviteur de Petherick,

savaient mieux que moi ce qu'il fallait dire à ce sauvage. Me désignant à Ouando, ils lui firent comprendre ce qui l'attendait s'il permettait que leur maître essuyât le moindre mal. « Rappelle-toi que c'est un Franc, s'écrièrent mes fidèles. Mais tu ne connais pas sa puissance. Tu ne sais pas qu'il est en son pouvoir de fendre la terre, et de faire jaillir de chaque ouverture des torrents de flammes qui dévoreraient ton royaume et vous détruiraient tous. » En entendant ces paroles que les interprètes lui transmettaient mot pour mot, Ouando arriva à un degré d'épouvante qu'un nègre seul est capable d'atteindre, et courut chez lui pour nous envoyer des provisions.

Immédiatement nous vîmes apparaître une file d'individus, apportant quelques poulets maigres et une quantité de grands vases de terre noire, qu'ils déposèrent, de la part de leur maître, à la porte de ma tente. Une odeur effroyable d'huile empyreumatique, de savon noir et de poisson gâté, remplit les narines des curieux, attirés par l'arrivée du convoi. Ceux qui osèrent jeter un coup d'œil dans ces vases fumants, aperçurent une sauce brune, dans laquelle des fibres, semblables à du parfilage d'étoupe, nageaient entre des rognures de cuir et de vieilles lanières de fouet. Ce produit de la cuisine indigène était certainement un échantillon des mets que préparaient nos ancêtres dans les forêts vierges d'Europe, avec la chair du mammouth et le pied du rhinocéros.

Bref, ces marmites étaient pleines d'un ragoût brûlé, fait avec les tripes d'un éléphant âgé de deux siècles, et d'une coriacité égalant le fumet. Ce spécimen de la cuisine primitive fut passé aux Bongos, avec prière de l'accepter; car mes Nubiens, généralement peu difficiles, et qui mangeaient tout ce que leur religion ne défendait pas, repoussèrent avec mépris l'odieux brouet.

Deux ans auparavant, une compagnie des gens de Ghattas ayant traversé les États d'Ouando, six Nubiens de cette compagnie avaient été assassinés à la chasse par des indigènes qui leur avaient offert de leur servir de guides. Ne voulant pas que les naturels apprissent l'usage des armes à feu, Abd-es-Sâmate avait réclamé les fusils des victimes le jour même de notre arrivée. Le chef avait nié qu'il lui fût possible de répondre à cette demande et avait essayé de gagner du temps. Pressé par le Kénousien, qui lui déclara que toute relation amicale serait rompue entre eux si les fusils n'étaient pas restitués, il en rendit quatre

et affirma qu'il ne pouvait pas retrouver les autres. Cette fois il n'y avait plus rien à espérer; en supposant même qu'on pût retrouver les coupables, nul présent n'aurait décidé les gens du pays à témoigner contre eux.

Le lendemain de notre arrivée chez Ouando, accompagné d'une douzaine de soldats et suivi d'un nombre considérable de naturels, je fis au bord du Diagbé une grande excursion, qui me conduisit à deux lieues vers le nord. Des colobes guérézas, en quantité surprenante, folâtraient dans l'épais feuillage; mais il me fut impossible d'en abattre un seul. D'après mes guides, chasseurs de profession, les chimpanzés abondaient dans ces galeries, et je ne les aperçus même pas. Je fus très-fatigué de cette course en terrain marécageux et à travers les fourrés; mais je rapportais au camp des richesses inappréciables.

Les Niams-Niams qui faisaient partie de notre caravane m'avaient donné un surnom que je devais conserver pendant tout le reste du voyage. Ils m'appelaient *Mbarik-peh*, ce qui, dans leur idiome, signifie *mangeur de feuilles.* Pour moi, cette désignation évoquait le souvenir d'un de mes confrères en botanique, David Douglas, qui fut victime de son dévouement à la science, et qui avait reçu des Indiens de l'Amérique du Nord l'appellation d'Homme aux herbes.

J'ai su plus tard que Gyabir, l'un de mes interprètes, avait donné à ses compatriotes de curieux détails sur ma phytophagie. Il racontait, l'ayant vu, disait-il, qu'après avoir éloigné mes serviteurs, je me plongeais dans le fourré, où, supposant que je n'étais pas aperçu, je me hâtais de recueillir et de dévorer une quantité suprenante d'herbes et de feuilles; c'était là ma pâture quotidienne. A ce témoignage de l'interprète, s'ajoutait cette observation, faite par les autres, que toujours, après avoir été dans les bois, j'arrivais au camp d'un air joyeux et pleinement rassasié; tandis que mes compagnons, rendus de mauvaise humeur par la faim, ne songeaient qu'à remplir leur estomac. Le fait n'avait rien d'extraordinaire : l'enivrement que me donnait la contemplation de la nature me faisait oublier les exigences de la vie matérielle.

Un autre effet de l'ardeur que je mettais à enrichir mon herbier fut de confirmer les indigènes dans l'idée qu'ils s'étaient faite de mon pays natal. D'après eux, la contrée où vivaient les hommes blancs n'offrait que du sable et des pierres, sans végétation aucune : d'où mon admiration pour les plantes. Ceux qui

avaient été pris comme esclaves, et qui revenaient de Khartoum avec les caravanes, faisaient d'étranges récits de l'aridité du pays des Turcs. Cette aridité devenant de plus en plus grande à mesure qu'on remontait vers le nord, ils se demandaient quelle pouvait être la condition de la terre des Francs, située bien au delà de celle des Turcs, et d'où l'on n'apportait que de l'étoffe, des grains de verre et des fusils.

CHAPITRE XII.

Marché à la volaille.— Trophées de chasse.— Signes d'anthropophagie.— Le chimpanzé. — Cases d'un nouveau genre. — Les A-Banga. — Culture du manioc. — Le *tréculia*. — Bois de teinture et muscade. — Conflit avec les indigènes.— Tir à la cible et combat simulé.— Magie des allumettes.— Pacte fraternel. — Échange de sang. — Excursion interrompue. — Blessure de Gyabir. — Manière d'exprimer la douleur. — Enlèvement d'esclaves. — Lichens géants. — Termites arboricoles. — Frontière mombouttoue. — Reçu par Nemmebé. — Limite septentrionale de l'élaïs. — Fausse alerte. — Visite de Bongoua et de sa femme. — Bêtes bovines des Maoggous. — Culture de la canne à sucre. — Entrevue avec Isingherria. — Arrivée à l'Ouellé. — Régime de l'Ouellé. — Traversée de la rivière. — Canots des Mombouttous. — Impressions nouvelles. — Arrivée chez Mounza.

Le 6 mars, au lever du soleil, nous quittâmes le village d'Ouando. Une quantité d'indigènes, que le chef avait mis à notre disposition, accompagnaient la caravane et lui servaient de guides. Au moment de partir, nous avions appris la mort de Ndouppo, le frère ennemi d'Ouando, que celui-ci avait fait tuer par ses gens. Les femmes et les enfants de la victime s'étaient réfugiés dans la zèriba d'Abd-es-Sâmate, où ils avaient reçu tout d'abord un généreux accueil, et où plus tard on leur donna les cases et les champs qui leur étaient nécessaires.

D'après une coutume en usage dans toute l'Afrique centrale, quand une caravane, par suite d'une fausse direction, est obligée de retourner sur ses pas et de revenir à l'endroit où elle s'est trompée de route, une branche est mise en travers du mauvais chemin et un sillon est creusé avec le pied, afin que les caravanes suivantes ne tombent pas dans la même erreur. Ce devoir incombe aux hommes qui accompagnent le dernier étendard.

Notre première étape se fit en longeant le Diagbé. Nous passâmes d'abord près des huttes à grandes toitures de la mbanga, ensuite dans une galerie pittoresque; puis ayant traversé la rivière, qui se divisait en plusieurs branches abondamment pourvues d'eau, nous restâmes sur la rive droite, parmi des

hameaux dont les cases étaient largement espacées. A notre approche, les habitants effrayés prirent la fuite; mais bientôt rassurés, ils rentrèrent chez eux et nous vendirent de la volaille sur toute la ligne. Cependant les hommes furent seuls à nous apporter leurs bottes de poulets attachés par les pattes; les femmes, réservées comme toujours, demeurèrent complétement à l'écart.

Après avoir franchi un petit ruisseau et laissé derrière elle de petits groupes de huttes, la caravane atteignit le Billoué, cours d'eau important qui ressemblait tellement au Diagbé par le caractère de ses rives ombreuses qu'il eût été facile de prendre l'un pour l'autre. Il y eut ensuite une petite galerie, puis une plus grande qui s'appelait Mono. Le pays semblait avoir beaucoup d'habitants; il en arrivait de toutes parts, soit pour nous offrir leurs volailles ou leurs services en qualité de guides, soit pour s'assurer de nos projets; c'étaient des allées et des venues comme en Europe aux environs d'une fête de village.

Ne nous arrêtant pas, nous arrivâmes au Diamvonoû dont les galeries étaient bordées d'habitations. Il était alors midi, et nous fîmes halte près des cases du gouverneur.

Les hameaux des Niams-Niams ont toujours à leur entrée des poteaux et des arbres servant à l'exhibition des trophées de chasse et de guerre. A cet usage, établi sur les rives du Diamvonoû comme ailleurs, ma collection ostéologique dut un accroissement considérable. Il y avait là des massacres d'antilopes de mainte espèce, des têtes de sangliers, de petits singes, de babouins, de chimpanzés, auxquels s'ajoutaient des crânes d'hommes, les uns dans leur entier, les autres par fragments : tout cela pendait aux branches comme les étrennes à celles d'un arbre de Noël. Enfin, témoignage non équivoque d'anthropophagie, on voyait près des huttes, dans les débris de cuisine, des os d'homme qui portaient des traces évidentes de la hache ou du couteau; et aux arbres voisins étaient accrochés des mains et des pieds à moitié frais qui répandaient une odeur révoltante. L'hospitalité en pareil endroit n'avait rien d'engageant; toutefois, surmontant notre répugnance, nous nous installâmes du mieux possible dans nos jolies petites cases.

Je commençai immédiatement mes recherches crâniologiques. Dans son zèle à seconder mes désirs, Abd-es-Sâmate grimpa aux arbres votifs pour me procurer des têtes de chimpanzé : ce qui étonna vivement les indigènes, dont tous les regards étaient



Hameau des Niams-Niams au bord du Diamvonoû.

fixés sur nous. « Vous avez des masses d'esclaves, s'écriaient-ils, et vous travaillez de la sorte! Vous, de grands chefs! Comment n'êtes-vous pas honteux? » Il y avait dans ces paroles moitié ironie, moitié reproche pour notre façon peu légale de nous emparer de leur bien. Mais prenant un air de munificence, je fis de si grandes largesses d'anneaux de cuivre que la plus haute considération nous fut bientôt rendue.

Lorsque je réfléchis au grand nombre de têtes de chimpanzé, têtes entières ou fragments de crânes, que j'ai trouvées dans les hameaux du Diamvonoû, je me vois fondé à regarder cette localité comme un centre de propagation de l'espèce. Sur la côte occidentale d'Afrique, le chimpanzé a une large demeure qui s'étend de la Gambie au Benguéla. Dans la région centrale, au contraire, il n'avait été vu jusqu'à présent que chez les Niams-Niams. L'Europe avait reçu, par l'entremise des gens de Khartoum, quelques peaux qui, bien que défectueuses, n'en établissaient pas moins l'existence de ce quadrumane dans ladite province; mais le chimpanzé varie tellement suivant l'âge, le sexe, la localité, qu'une série d'espèces tout entière semblait être indiquée par ces dépouilles, d'ailleurs insuffisantes pour servir de base à une classification quelque peu scientifique. Presque toutes les peaux qu'on avait envoyées étaient celles de jeunes individus; et il n'est pas de mammifère qui, en se développant, change autant d'aspect que l'anthropomorphe. Je ne parle pas du gorille de Du Chaillu. Ce plus grand de tous les singes est assez connu maintenant pour que la particularité de son espèce ne fasse plus aucun doute. Les limites de son parcours semblent être fort restreintes; il n'a encore été trouvé que sur les terres du delta de l'Ogovouai. Mais par suite des modifications qu'il présente, modifications individuelles et collectives, le chimpanzé a fourni aux savants une quantité d'espèces et de variétés au sujet desquelles les zoologistes ne sont nullement d'accord. Un seul point les trouve unanimes : pour eux tous, le troglodyte niger d'Étienne Geoffroy est le type de la série de ces quadrumanes. A en juger par les spécimens qu'en ont reçus les galeries d'Europe, le chimpanzé de l'Afrique centrale diffère, à beaucoup d'égards, du troglodyte de Geoffroy Saint-Hilaire, et peut être regardé comme formant une autre race, qui, avec le temps, s'est adaptée aux conditions d'existence que lui offrait une région fort éloignée de son ancien habitat. Le professeur Giglioli a fait de ce chimpanzé une sous-espèce à laquelle il a donné mon

nom[1], parce que j'ai rapporté, en 1866, les premières informations précises qu'on ait eues sur cet anthropomorphe. D'après le savant professeur de Florence, le chimpanzé du pays des Niams-Niams se distingue du *troglodyte niger* de la côte occidentale par une capacité beaucoup plus grande de la boîte crânienne, capacité qui peut-être ne se rencontre au même degré chez aucune autre espèce.

Nous devons également au professeur Hartmann, de Berlin, une monographie sur les singes anthropomorphes[2], où se trouve résumé tout ce que nous savons aujourd'hui sur cette famille. Ici l'opinion n'est plus la même. Après avoir comparé un grand nombre d'exemplaires d'origine diverse, le professeur allemand en est arrivé à cette conclusion que le chimpanzé niam-niam n'a pas de caractères distinctifs suffisants pour être séparé des autres, et que, malgré certaines particularités de race, il ne présente que l'une des formes nombreuses du troglodyte niger.

De nos jours, peu d'animaux ont appelé sur eux l'attention des naturalistes au même point que ces grands quadrumanes, qui, par leur singulière ressemblance avec l'homme, justifient le nom d'*anthropomorphes* qui leur a été donné. Ils ont été l'objet des études spéciales de zoologistes et d'anatomistes des plus distingués, dont les recherches ont fourni la matière d'ouvrages splendides. Les travaux de Giglioli et d'Hartmann indiquent un progrès dans cette voie et feront naître de nouveaux efforts. La question a pour l'homme, couronnement de la création terrestre, l'immense intérêt qui s'attache à la solution de tous les problèmes d'ethnologie que renferme le centre de l'Afrique. Mais jusqu'à présent toutes les recherches n'ont eu d'autre résultat que de faire constater leur insuffisance; et jamais la circonspection n'a été plus obligatoire que sur ce terrain où toutes les énigmes s'accumulent, et où semble devoir être comblé l'abîme qui sépare l'homme de la bête.

C'est à bon droit qu'Hartmann s'élève contre ces écrivains éphémères, contre ces dilettantes qui, dépourvus d'esprit de recherche, et n'ayant qu'un pauvre bagage scientifique, se sont mêlés dans ces derniers temps de la question des anthropomorphes. En lançant par le monde leurs hypothèses dénuées de base,

1. *Troglodytes Schweinfurthii*. Cette espèce est décrite dans un ouvrage fait avec le plus grand soin : *Studii craniologici su i cimpanze*, Genova, 1872, ouvrage où ont été réunis tous les détails que la science pouvait fournir sur les troglodytes.

2. Travail publié dans *Reichert's und Bois-Raymond's Archiv* (Berlin, 1872).

leurs jugements prématurés, qu'ils posent en corps de doctrines, ils croient avoir complété la morphologie de ces animaux, établi leurs rapports avec l'homme, expliqué la descendance du genre humain et autres problèmes du même ordre; tandis qu'ils n'ont fait que jeter la confusion dans les têtes des faux érudits de notre époque, déjà troublées par un demi-savoir.

La nuit était venue, et, à la rouge clarté d'une torche de résine, que l'on trouve dans toutes les cases du pays, je savourais mon repas du soir, frugalement composé de manioc et de bananes, quand arrivèrent plusieurs de mes voisins qui m'apportaient de beaux crânes de chimpanzé. Je payai ces crânes avec de larges anneaux de cuivre. Les arrivants me dirent que ces grands singes étaient fort nombreux dans les galeries du voisinage; ils me racontèrent d'une façon détaillée la chasse de ces animaux, qu'il est très-difficile d'atteindre, et me promirent de nouveaux échantillons. Malheureusement la pénurie des vivres nous obligeait à partir le lendemain matin de bonne heure. En somme, le nombre des crânes de troglodyte que je possédais alors était d'une douzaine; j'avais, en outre, beaucoup de fragments d'un vif intérêt que le manque de porteurs me força d'abandonner.

Je n'ai pas eu la bonne fortune de voir chasser des chimpanzés. C'est toujours une entreprise excessivement ardue que la poursuite de ces grands singes. D'après les Niams-Niams, elle exige une bande de vingt à trente chasseurs déterminés, qui ont à gravir des arbres de quatre-vingts à cent pieds de hauteur, à courir de branche en branche après les poursuivis non moins agiles que rusés, et à lutter avec eux de vitesse et d'audace jusqu'au moment où on peut les faire tomber dans des filets; dès qu'ils y sont enveloppés, on les tue aisément à coups de lance. Parfois cependant ils se défendent avec rage : acculés dans un coin, ils arrachent les armes des mains des agresseurs, et, à leur tour, en usent contre l'ennemi. Enfin très à redouter est la morsure de leurs crocs puissants, ou l'étreinte de leurs bras nerveux.

Ici, de même que dans l'ouest, courent les histoires d'enlèvements de jeunes filles par ces anthropomorphes; on vous dit avec quelle ardeur ils disputent leurs captives à ceux qui veulent les reprendre, et comment ils construisent des nids de feuillage à la cime des arbres; mais rien de tout cela n'est vrai[1].

1. Si positive qu'elle soit, et malgré l'autorité de celui qui la prononce, cette négation laisserait beaucoup à dire; mais le temps nous manque. Nous nous bornerons à rappeler, à propos du nid, que le *nshiégo-mbouvoué* de la côte de l'ouest possède

Les Niams-Niams appellent le chimpanzé de leur pays *ranya* ou *mandcharouma*. Dans l'arabe des Soudaniens, à qui son existence paraît être connue de longue date, ce troglodyte porte le nom de *baâm*. Ainsi que l'orang-outan de Bornéo, il passe sa vie presque entièrement sur les arbres. Les bois qui bordent les cours d'eau du territoire niam-niam forment, avons-nous dit, le chef-lieu de ce grand singe dans l'Afrique centrale. Chez les Mombouttous, dont la province est très-peuplée et où la culture du bananier a fait éclaircir les forêts, le chimpanzé, à qui la présence de l'homme inspire une grande défiance, paraît vivre dans l'isolement. Semblable sous ce rapport au gorille[1], il ne se voit jamais en société, mais simplement par couple ou même solitaire; on ne rencontre par bandes que les jeunes, et seulement dans certaines circonstances.

Partis de grand matin le jour suivant, nous fîmes trois lieues au sud-sud-ouest, direction générale de la route que nous avions à suivre. Dans ce trajet de peu d'étendue, nous ne traversâmes pas moins de cinq cours d'eau ayant chacun leurs galeries, et nous nous arrêtâmes au bord du sixième qui se nommait l'Assika. A l'exception d'une légère éminence, située à droite du chemin, les bandes qui séparaient les cours d'eau étaient absolument plates et composées de savanes découvertes. Partout se voyaient des hameaux, révélant une population très-nombreuse; près des rivières le sol était cultivé jusqu'au bord même des galeries. Nous étions là chez un nommé Kollo, un bainki, dont les administrés différaient largement des Niams-Niams, tant par le langage que par les habitudes, et semblaient se rapprocher des Mombouttous. Ces gens, que l'on désignait sous le nom d'A-Banga, étaient venus, disait-on, à une époque récente, se fixer chez Ouando, auquel ils s'étaient soumis volontairement. Une émigration de même nature, ayant amené un semblable mélange

un toit sous lequel il va dormir (Du Chaillu, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*, p. 476); et que différents voyageurs, Sauvage entre autres, disent avoir vu des nids de chimpanzé qu'ils décrivent avec détails. Si donc le troglodyte des Niams-Niams ne se fait pas d'abri, c'est peut-être parce qu'il trouve dans les amas de lianes, qui chargent les vieux troncs d'arbres de ses forêts, le refuge dont il a besoin, et non parce qu'il serait incapable de se construire un asile.

(*Note du traducteur.*)

1. Dans son second voyage, Du Chaillu a rencontré une bande composée de dix gorilles; ce qui l'a fait revenir sur l'opinion qu'il avait émise d'abord, que le gorille vivait isolé. Peut-être la bande était-elle formée par de jeunes individus. Le gorille, en tout cas, paraît être beaucoup plus nombreux dans l'intérieur de son domaine que près de la côte. (*Note du traducteur.*)

entre deux groupes de races différentes, paraît s'être effectué dans l'ancien royaume de Kifa, où les A-Madi[1], chassés par un excès de population qui rendait insuffisants les produits du sol, ont quitté le pays pour aller s'établir dans les vallées des monts Gangara, sur le territoire d'Indimma.

Parmi les A-Banga il se trouve quelques A-Madi; les uns et les autres ont la même manière de vivre et les mêmes mœurs que les Mombouttous; mais le dialecte qu'ils parlent accuse



Banga.

fortement leur fusion avec les gens de la frontière sud du pays des Niams-Niams.

Avant de s'établir chez Ouando, les A-Banga habitaient la province populeuse que Mounza possède au nord de l'Ouellé. Ils parlaient tous le niam-niam, ce qui me permettait de causer avec eux au moyen de mes interprètes. De l'autre côté de l'Ouellé

1. Ces A-Madi ne doivent pas être confondus avec les Madis des Mittous, ni avec ceux qui demeurent au sud de Gondokoro, bien que le nom soit le même. *A*, dans le langage des Niams-Niams, est seulement la marque du pluriel; ainsi *ango* veut dire chien; *a-ango*, des chiens.

nous trouvâmes fort peu de gens avec lesquels nous pussions nous entendre.

Le premier village de Kollo nous montra clairement que nous avions affaire à des gens d'une autre race : les huttes étaient carrées et le toit conique cédait la place aux toitures à pignons; quelquefois des piliers remplaçaient les murailles et la demeure n'était plus qu'un hangar.

Les A-Banga et les Mombouttous ont le même équipement et le même costume de guerre. Chez les deux nations et dans les deux sexes la conque de l'oreille est perforée de manière à pouvoir y introduire un bâtonnet de la grosseur du doigt, ce qui a fait donner par les Nubiens aux gens de ces deux peuples le nom de *gourrougoûrrou*, du mot *gourgour*, qui veut dire percé. La circoncision est également en usage chez les uns et les autres; tandis que les Niams-Niams s'abstiennent de toute mutilation du corps.

Les femmes a-banga disposent leurs cheveux de manière à former un chignon très-élevé, qu'elles portent découvert; mais les hommes, pour la plupart, ont adopté le chapeau sans bords des Niams-Niams. Quelques-uns font un compromis avec la coiffure de ces derniers et celle des Mombouttous, gardant les nattes frontales de ceux-ci, et remplaçant le chignon par les tresses des autres, ainsi qu'on peut le voir dans la gravure ci-jointe.

Le tablier des A-Banga n'est pas en pelleterie, comme celui des Niams-Niams, il est en feutre d'écorce de rokko. Leur bouclier est celui des Mombouttous, dont ils ont également la lance, le cimeterre, l'arc et les flèches, qui seront décrits plus tard. A l'exception d'un lambeau d'écorce de figuier, grand comme la main, les femmes sont entièrement nues; cependant, comme celles des Mombouttous, elles ont une large bande d'un tissu grossier, mais très-solide, qu'elles posent sur leur giron quand elles s'asseyent, et qui, attachée sous les bras, leur sert de hotte pour porter leurs enfants.

Dans ce district intermédiaire entre les champs de céréales et les plantations de racines et de bananiers, le sol, d'une fertilité merveilleuse, était cultivé non-seulement avec un soin remarquable, mais sur une étendue exceptionnelle. Outre l'éleusine et le maïs, on y voyait le pénicillaire. Parmi les tubercules, je notai l'igname, l'helmie, la colocase, la patate, le manioc. Entre autres légumineuses : le catyang[1], la voandzeia, le canavalia,

1. *Vigna sinensis.*

le phaséole lunaire; comme plantes oléagineuses : l'arachide, le sésame et l'hyptis; puis le tabac de Virginie, la canne à sucre, le figuier rokko; enfin de nombreux bananiers (*musa sapientium*).

De toutes les plantes cultivées dans cette région, le manioc est celle qui joue le plus grand rôle, en raison de l'abondance de ses produits et du peu de travail qu'il exige. Ici, comme au Brésil et en Guinée, il se plaît à mi-ombre, dans les clairières des bois épais, où le terrain ne présente ni sécheresse, ni grande humidité; ce qui fait choisir pour sa culture la portion de la plaine qui borde les galeries. La fin d'avril, où commence réellement la saison pluvieuse, est le meilleur moment pour le planter. Il suffit alors de réduire en fragments d'une palme la tige peu ligneuse du buisson, qui a de trois à six pieds de hauteur, et d'enterrer ces fragments d'une manière superficielle. Faire des tranchées est inutile, le sol, composé en cet endroit d'un terreau de feuilles, étant très-meuble. Comme pour avoir des tubercules d'une force convenable il faut les attendre dix-huit mois ou deux ans, on a ici l'habitude, qui d'ailleurs existe partout, de planter du maïs, des ignames ou de la colocase entre les pieds de manioc. L'un des grands avantages de celui-ci est la faculté qu'ont ses tubercules de se conserver en terre pendant deux ou trois années après leur entier développement; au bout de cette longue période, s'ils n'ont pas été rongés par les fourmis, on est sûr de les retrouver en bon état. Il n'est donc pas besoin de les rentrer; et les greniers, restés libres, peuvent recevoir les tubercules d'autre espèce, que l'humidité du sol ferait pourrir. La récolte n'est pas moins facile que la plantation : on arrache le pied qui sort aisément de la terre meuble et auquel les tubercules restent appendus.

Pour la qualité, ainsi que pour le volume, ces racines présentent de grandes différences. Il en est de très-vénéneuses, qui, même après avoir été grillées, mettent la vie en péril, à moins qu'on n'ait enlevé les faisceaux fibro-vasculaires qu'elles renferment. Celles-ci restent petites, et, règle générale, ont quelque chose de ligneux. Les inoffensives acquièrent la grosseur et la longueur du bras; elles sont tendres et peuvent se manger sans plus de défiance que le camanioc du Brésil. Cette dernière variété est principalement en faveur chez les Mombouttous, au sud de l'Ouellé.

Tous ceux qui ont voyagé sous les tropiques connaissent la

manière de traiter le manioc, et l'ont expliquée dans leurs écrits; je dirai seulement qu'ici l'extraction du principe vénéneux (acide cyanhydrique) se fait moins en exprimant le jus empoisonné, qu'en laissant infuser dans l'eau, pendant trente heures, les racines coupées par tranches; elles y contractent une odeur abominable, que toutefois elles perdent en séchant. Une ébullition prolongée complète l'opération. Le rendement en fécule — tapioca des Sud-Américains — est estimé au tiers du poids des racines fraîches.

Selon toute probabilité, la culture du manioc, venue du couchant, est arrivée jusqu'ici par suite des rapports que les habitants de cette province ont eus avec les peuples soumis à Mouata-Yanvo, peuples auxquels les Mombouttous semblent avoir emprunté beaucoup de leurs usages et de leurs institutions. Dans toute la partie septentrionale du bassin du Nil, cette culture est complétement inconnue; et, bien que sur les côtes elle existe dans presque toute la région des tropiques, on ne la rencontre pas plus en Abyssinie que chez les Nubiens et chez les Arabes.

Il est avéré que le manihot fut introduit sur la côte occidentale par les Portugais, et cultivé en premier lieu dans l'Angola. On pourrait en inférer que certaines plantes américaines, le maïs et le tabac de Virginie, par exemple, dont l'acclimatation au centre de l'Afrique est évidemment postérieure à la découverte du Nouveau-Monde, ont suivi la même route.

J'ai vainement cherché dans ce pays la preuve de l'existence du *carica papaya*, qui depuis longtemps est naturalisé sur tous les rivages de la zone tropicale. Barth le dit très-commun dans le Haoussa; d'autres voyageurs ont signalé fréquemment sa présence sous les tropiques; mais, ainsi que le manioc, il ne figure en Égypte que dans les jardins, à l'état de curiosité, et il manque totalement en Abyssinie et dans la vallée nubienne.

J'ai introduit la tomate dans la province du Ghazal, d'où elle se répandra certainement avant peu dans la région la plus reculée du centre africain. En dépit de la facilité avec laquelle se propage cette plante cosmopolite, elle n'en paraît pas moins être complétement étrangère aux peuples sauvages de l'Afrique australe.

Le 8 mars, un achat d'ivoire fit arrêter le Kénousien au bord de l'Assika; il y eut un jour de halte. J'en profitai pour explorer la galerie voisine, où, moyennant quelques anneaux de cuivre,

les indigènes voulurent bien m'accompagner, et me rendirent les plus grands services en me procurant des objets que, sans eux, je n'aurais pu obtenir. Je leur dus entre autres les produits du *pouchio*, ou tréculia, arbre de la famille des artocarpées, qui s'élève à quatre-vingts pieds de hauteur, et dont le fruit globuleux, aussi gros que ma tête, réalisait le vœu du paysan de la fable, qui aurait voulu mettre les citrouilles sur les chênes. Je n'ai jamais vu d'hommes aussi agiles que ces A-Banga : autant d'adresse et de légèreté que des singes. Ils prenaient la branche d'un arbre peu élevé, la courbaient obliquement, s'élançaient, attrapaient une liane et gagnaient les cimes géantes, dont les fûts, de trente-six pieds de circonférence, n'avaient pas une seule ride, et s'élevaient à cinquante pieds de hauteur avant de jeter le premier rameau; colonnes dix fois séculaires de l'éternelle cité.

J'avais marié des balles; mais celles-ci, pas plus que les autres, ne réussirent à me procurer les fruits que portaient les grands arbres; je ne parvenais qu'à détacher quelques feuilles, qui m'éclairaient sur la nature de ces géants du monde des plantes: procédé qui confirmait les indigènes dans la croyance que je me nourrissais de feuillage.

Je trouvai au bord de l'Assika une espèce de muscadier et le premier ptérolobe santalinoïde[1], arbre dont le bois rouge, mis en poudre, sert aux Niams-Niams et aux Mombouttous à composer un fard très-estimé chez eux pour se teindre le corps. Les femmes des deux peuples se couvrent de peintures d'un joli dessin et d'une grande variété, qu'elles font avec le suc très-noir du fruit du blippo, qui est un gardénia. J'ai rencontré également sur ces rives l'un des plus grands arbres d'Afrique, le mûrier d'Angola, qui, d'après Welwitsch, atteint jusqu'à cent trente pieds d'élévation.

Revenant en arrière, je dirai que la veille nous avions eu notre premier conflit avec les indigènes. Bien que la caravane fût accompagnée de Kollo et de Bakinda, chefs du district que nous avions pillé, le propriétaire d'un hameau, près duquel nous voulions nous reposer quelques minutes, se présenta en brandissant sa lance et en s'écriant avec colère : « Dehors, les Turcs! que viennent-ils faire ici? Nous ne voulons pas qu'ils souillent nos cases. » La bataille semblait imminente, lorsque Abd-es-Sâmate,

1. *Pterolobium santalinoides*, de la côte occidentale d'Afrique.

d'après l'avis de Kollo, se dirigea vers les huttes en paille qui servaient de grenier, et s'apprêta à y mettre le feu. Rien ne peut rendre la stupeur des indigènes à la vue de cette flamme subite, qui, pour eux, sortait de la main de l'étranger. Pas besoin de combattre : chacun était à nos ordres. Une allumette avait fait ce miracle; et en arrivant au bord de l'Assika, nous trouvâmes tous les habitants disposés à nous bien recevoir.

Dans la soirée il y eut tir à la cible. Les naturels, qui n'avaient jamais eu l'occasion de se familiariser avec les armes à feu, appelaient nos fusils des bâtons de fer, et les prenaient pour des lances à la fois peu commodes et peu dangereuses. Désirant les faire revenir de cette opinion, Sâmate choisit, parmi les petites portes battantes qui fermaient les cases, l'une des plus épaisses, et, l'ayant placée convenablement, y fit tirer ses soldats. Grande surprise et grand émoi des spectateurs, lorsqu'ils virent que, des cinquante balles tirées à cent pas, dix au moins avaient traversé le but. Nos Bongos, poussant alors des cris sauvages, et faisant des bonds plus sauvages encore, fondirent sur des troupes imaginaires, représentant, dans leur genre, une charge de lanciers, après le foudroiement de l'artillerie. Pour compléter l'illusion, ils saisirent de grosses mottes de terre et d'énormes paquets d'herbe, qui figuraient le butin, et revinrent triomphalement reprendre leur ancien poste. Ce n'était là qu'une feinte; mais un jour devait venir où le combat serait réel.

La route du lendemain nous conduisit à l'ouest. Deux ruisseaux furent passés ; on fit encore une demi-lieue, et la caravane s'arrêta près de l'Yourou. Elle se trouvait alors dans un district dont la population était nombreuse, et qui s'appelait Nabanda-Yourou, c'est-à-dire : villages au bord de l'Yourou. Ce dernier était couvert de l'ombre épaisse des galeries habituelles, et décrivait ici une courbe en fer à cheval ; dans cette courbe s'éparpillaient les hameaux entourés de bananiers, dont les fruits mûrs étaient déjà cueillis et rentrés. Le pied sur lequel on établissait notre camp, sans faire usage des huttes antérieures, soit pour abriter les ballots, soit pour loger les honorables, me fit comprendre que nous devions passer là plusieurs jours. On me donna pour prétexte de cette longue halte la célébration du renouvellement de l'année musulmane. Il devait arriver tout le contraire des fêtes auxquelles on se préparait.

Le district, avons-nous dit, était populeux, et je dus m'exhiber à des regards avides encore plus nombreux que d'habitude;

mais j'obtins en échange de mesurer les crânes d'une partie de mes spectateurs et d'esquisser les traits de quelques autres. Il fallait amuser les gens qui venaient me voir; pour cela, mes allumettes me furent d'un très-grand secours : produire du feu instantanément, c'était une source d'intérêt inépuisable; et, quand l'allumette que je donnai à l'un des indigènes s'enflamma, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. Ils regardaient cette faculté de produire la flamme comme m'étant personnelle, et arrivaient au comble de la surprise, en découvrant que je pouvais la leur transmettre. Faire pleuvoir et faire jaillir le feu à volonté! deux choses qu'ils attribuaient à l'homme blanc, et qui, pour eux, étaient des miracles que rien n'avait égalé depuis le commencement du monde. Quant à moi, je restais impassible, comme investi d'un pouvoir magique, mais fatigué de ces jongleries qui duraient depuis deux ans.

La manière de se procurer du feu consiste, dans tout le bassin du Nil et chez les Mombouttous, à placer un bâtonnet verticalement sur une autre baguette faisant angle droit avec la première, et à faire mouvoir celle-ci avec rapidité, jusqu'à ce que le frottement produise une étincelle. Les baguettes, de la grosseur d'un crayon, sont généralement fournies par l'*annona senegalensis*, dont le bois est très-dur. Sous les bâtonnets, on met une pierre ou une lance, qui reçoit un cône minuscule de cendre chaude. Par le frottement, la baguette inférieure est perforée; une étincelle tombe sur les cendres; elle est recueillie dans de l'herbe sèche que l'on a broyée, et qu'on agite pour produire un courant d'air qui l'enflamme. Ce procédé, surtout quand il fait du vent, est plus merveilleux que la magie de mes allumettes.

Ayant en perspective deux jours de marche en pleine solitude, il fallait se munir de provisions suffisantes pour tous les repas que nous aurions à faire pendant ce trajet. Mes hommes jugèrent à ce propos qu'un traité d'alliance offensive et défensive avec les indigènes faciliterait l'opération; et cela devait aller jusqu'à un échange de sang entre les parties contractantes.

C'était la première fois que je voyais pratiquer cette coutume essentiellement africaine. La formule ne manque pas d'une certaine éloquence : « En temps de paix nous resterons unis; en temps de guerre, nous nous défendrons mutuellement. » Parmi les plus enthousiastes figurait l'un de mes Nubiens, qui venait pour la première fois chez les Niams-Niams. En vain lui représentai-je ce qu'une pareille coutume avait d'illégal au point de

vue de sa religion, lui disant qu'il passerait désormais pour un hérétique, pour un Kaffir, c'est-à-dire pour un infidèle; il persista à recueillir de ses lèvres le sang qui lui était offert, et obtint de moi les anneaux de cuivre et les rangs de perles indispensables à la conclusion du traité.

Toute la journée suivante fut employée au culte de la flore némorale; et ma pensée se reporta pieusement vers le temple que la botanique des forêts a dans le jardin du château de Schwetzingen, le seul endroit du monde où ce culte possède un lieu qui lui soit consacré. Toute la journée, à cœur que veux-tu, j'errai dans les bois épais de l'Yourou, qui, pour tout autre qu'un chasseur de plantes, auraient paru impénétrables.

Dans la couche profonde d'humus que les feuilles décomposées avaient formée sur les bords du ruisseau, divisé en nombreux filets, je trouvai des tambours, des escabeaux et d'autres objets en bois, que les naturels y avaient enterrés pour les faire noircir. C'est par le même procédé qu'ils teignent les roseaux dont ils font les dessins noirs de leurs boucliers et de leurs nattes. La rapidité avec laquelle s'effectue, dans ces bois, l'humification des éléments du terreau, provient évidemment de la chaleur du sol, qui est beaucoup plus grande que dans la zone tempérée, où il faudrait des années pour arriver au même résultat.

Déjà, dans mes excursions au bord de l'Assika, des flèches parties du fourré étaient venues tomber à côté de moi. Se baisser pour cueillir une plante remarquable, et ramasser une flèche qui vient de siffler à votre oreille, n'est pas chose ordinaire, même en Afrique. Était-ce un fait isolé, ou bien l'annonce d'hostilités générales? Les dispositions des indigènes devinrent bientôt évidentes : le 11 mars, Gyabir, l'aîné de mes interprètes niams-niams, reçut dans le bras une flèche, qui lui fit prendre la fuite en poussant le cri d'alarme, et en jetant le précieux fusil que je lui avais confié. Le fourré était si épais, que, bien que je ne fusse qu'à dix pas, je n'eus connaissance du fait que lorsque mes serviteurs, frappés d'épouvante, se rendirent près de moi en criant : « Les voilà ! les voilà ! » J'étais fort inquiet du sort de mon fusil, que je nommais le cuisinier, parce que c'était lui qui nous procurait les pintades et les francolins que je tuais presque tous les jours. Fort heureusement, un homme de ma suite l'avait aperçu, et me le rapporta sain et sauf.

Plusieurs des Bongos qui m'accompagnaient reçurent également de ces flèches insidieuses. Aucun d'eux n'avait de blessure

grave; mais ils n'en arrivèrent pas moins en hurlant avec force. Chaque race paraît avoir une manière différente d'exprimer la douleur. Les Niams-Niams, pour une douleur subite, jettent le cri : *aou! aou!* et pour une souffrance prolongée : *akonn! akonn!* Les Bongos poussent des *âah!* Le cri des Diours est *aouaï! aouaï!* Chez les Mombouttous, c'est un mot qui exprime la souffrance, jusque dans les moindres occasions; ainsi pour une chute, pour un choc, ils gémissent un long *nânegoué! nânegoué!*

Les flèches des A-Banga, de même que celles des Mombouttous, diffèrent de celles des tribus voisines en ce que la hampe, à son extrémité, est munie de deux ailes, composées ou des poils de la queue d'une genette, ou d'un lambeau de feuille de bananier. La pointe, dont la forme est la même que chez les Mittous-Madis, est soit en fer, soit en bois de fer très-dur. Pour la tige, elle est taillée dans un ferme roseau des steppes, et a la grosseur d'un crayon ordinaire. Par une invention diabolique, un nœud du roseau est placé immédiatement au-dessous des barbes, tandis que la hampe se brise quand la blessure est faite, ce qui rend très-difficile l'extraction du fer. En pareil cas, on pratique, au moyen d'un petit couteau, une large incision dans les muscles où la lame est engagée, de manière à la faire sortir avec ses barbillons; mais il en résulte d'énormes plaies et beaucoup de déchirements, surtout quand les blessures ont été faites avec des lances.

L'arrivée de Gyabir produisit dans notre camp une émotion des plus vives. Je commençai par extraire la flèche, en en brisant la hampe, et en faisant sortir le fer du côté opposé à celui par lequel il était entré. Je fus ensuite trop occupé de mes plantes pour avoir le temps de prendre part aux délibérations des Nubiens.

Le soir, comme la nuit approchait, il y eut grand tumulte; et les cris perçants jetés par les femmes nous annoncèrent de nouveaux malheurs, qui, cette fois, étaient plus sérieux. Des neuf esclaves qui étaient allées chercher de l'eau à la rivière, trois avaient été blessées à mort; et l'on n'avait pas retrouvé les autres, évidemment enlevées par les indigènes. La guerre était décidément ouverte; de nouvelles cartouches furent distribuées aux soldats, les postes furent doublés, et un détachement de faroûks eut l'ordre de faire des patrouilles dans le voisinage pendant toute la nuit. D'autres esclaves allèrent nous chercher de

l'eau, mais avec des torches à la main, et sous la protection d'une escorte nombreuse, qui tira fréquemment dans les buissons.

Le lendemain, au point du jour, Abd-es-Sâmate divisa ses forces en plusieurs compagnies, et les envoya battre les environs avec ordre de s'emparer de quelques otages, que l'on échangerait contre les femmes qui nous avaient été prises. Nos soldats trouvèrent les cases désertes, et revinrent sans avoir accompli leur mission. On avait respecté les huttes et les bananiers, mais provisoirement : dans le cas d'une rupture complète, les naturels du voisinage ayant plus à perdre que les gens éloignés, nous espérions qu'ils useraient de leur influence pour nous faire restituer les captives. Vers midi, en effet, plusieurs chefs des bourgades voisines vinrent trouver le Kénousien, pour s'entendre avec lui. Sâmate leur déclara nettement que, si avant le coucher du soleil les femmes n'étaient pas rendues, toutes les cases seraient en feu et les champs dévastés. Peu de temps après, la restitution était faite, et nous pouvions reprendre notre marche vers le sud.

Le lendemain, l'orient blanchissait à peine, que nous quittions cette rive inhospitalière, où, à notre retour, le combat devait être inévitable. En attendant, nos Bongos avaient fait main basse sur autant de greniers qu'ils avaient pu, afin d'être en mesure de franchir la lande déserte qui nous séparait des Mombouttous

L'Yourou fut traversé; puis deux de ses affluents, chacun bien pourvu d'eau, et coulant à l'ombre de fourrés impénétrables. Après deux heures de marche, qui nous firent laisser derrière nous les champs des A-Banga, nous rencontrâmes un ruisseau découvert; nous étions alors dans la savane, où trouvant quelques figuiers épars, nous nous arrêtâmes pour déjeuner.

Un affaissement très-prononcé du terrain s'était fait remarquer depuis le dernier cours d'eau, et autour de nous le sol recommençait à onduler.

Nous fîmes encore deux lieues dans une plaine dépourvue de bois, où se voyaient çà et là des éminences sableuses qui me produisirent l'effet d'être les débris de rochers de gneiss décomposés par le temps. Il suffit d'une période relativement courte pour faire disparaître ces reliquats de montagnes, parmi lesquels se développe la formation ferro-limoneuse.

Le pays avait totalement changé; au lieu de ces ruisseaux profondément encaissés entre des rives chargées de verdure, que

nous avions trouvés jusque-là chez les Niams-Niams, nous rencontrions des eaux languissantes aux bords mal définis, dévidant leur cours ambigu à travers des marais, dont quelques touffes de scitaminées, vues par hasard, formaient le seul ornement. Pas d'autre moyen de franchir ces bourbiers que de passer aux endroits où la vase, piétinée par les buffles, offrait quelque résistance; mais l'eau noire vous montait au-dessus des épaules, et vous y marchiez dans une boue sans fond. D'énormes grenouilles et des crabes terrestres, des *telphuses d'Aubry*, s'ébattaient dans les mares à demi desséchées des rives. Reste à se figurer les précautions qu'il fallait prendre pour que les bagages pussent arriver sans accident.

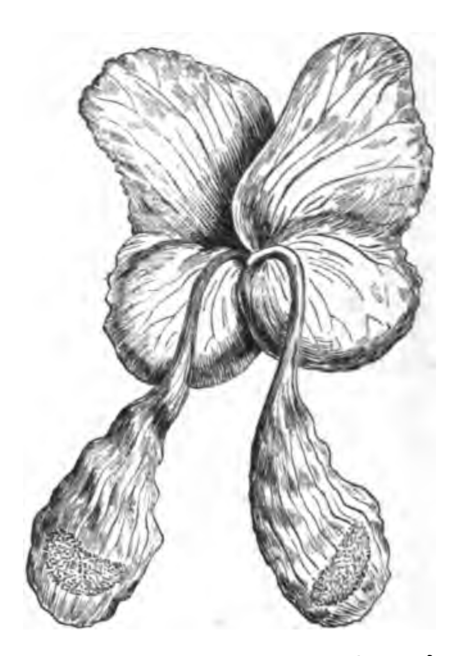
Deux de ces marais avaient été franchis, lorsque des menaces d'orage nous arrêtèrent sur le bord du troisième. Aussi vite que possible, on dressa ma tente où je fis serrer tout ce qu'elle pouvait contenir; mais elle était bien loin d'être assez grande.

Il n'y avait pas là à chercher un morceau de bois; par conséquent nul moyen de faire de hangars; et il fallut passer presque toute la nuit à couvrir les paquets avec de l'herbe. La confusion, le tumulte de la scène, les courses après les ballots emportés, la hâte des travailleurs, les cris et les gestes des autres, le fracas du tonnerre, l'averse tombant des cataractes du ciel, tout cela eût donné à un peintre une idée exacte du déluge.

Contrairement à celle des ruisseaux que nous avions traversés dans les marches précédentes, l'eau de ce bourbier se dirigeait vers l'est. Elle allait rejoindre le Kâpili, rivière de second ordre, dont le flot turbulent va se jeter dans le Kibali, la plus considérable des deux branches de l'Ouellé.

Horriblement affamés par les travaux de la nuit joints aux fatigues de la veille, et toujours à jeun, nous nous disposâmes, dès le point du jour, à prendre un nouveau bain de fange. Il fallut d'abord que des Bongos, habiles nageurs, eussent déposé de grands amas d'herbe et de phrynia dans les endroits les plus creux, de manière à en tapisser le fond. De là, continuant à nous diriger vers le sud, une marche assez longue, toujours en terrain bas, nous fit retrouver un ruisseau bordé de galeries. Le chemin, taillé dans le fourré aussi nettement que si on l'eût paré avec des cisailles, formait un canal vaseux, où il était difficile de garder son équilibre, et où, par endroits l'eau, très-profonde en raison de l'étroitesse de son lit, ne pouvait être passée qu'au moyen d'arbres mouvants, tombés çà et là.

Jamais encore je n'avais vu de pareilles masses de lichen. De même que la *barba española* des forêts du Mississipi, une forme gigantesque de notre usnée fleurissante[1], placée dans les hautes régions du feuillage, suspendait partout ses longues traînes, dont la couleur grise contrastait avec la teinte foncée de la verdure. Encore plus remarquable par son aspect étranger, le *platycerium*, l'une des plantes caractéristiques les plus singulières de la flore des galeries, attachait aux branches ses frondes stériles, réunies par couples, et qui ressemblent à des oreilles d'élé-



Platycère oreille d'éléphant (Sch.). (Huitième de la grandeur naturelle.)

phant. Une autre espèce de cette fougère de l'Afrique tropicale, le *platycerium stemmaria*, que j'avais déjà vu ailleurs, et dont les frondes sont bifurquées, joue également ici un grand rôle.

Toutefois, dans ces forêts primitives, rien n'est plus digne de fixer l'attention du naturaliste que le monde des fourmis, l'inexplicable activité de ses membres, leur travail assidu et les merveilles qui en résultent. Une espèce entre autres, le termite

1. *Usnea florida.*

des arbres, suspend dans ces bois, à des hauteurs vertigineuses, ses villes en forme de tonneau, construites de nombreux milliers de feuilles, cimentées avec de l'argile, et dont l'axe est constitué par une forte branche.

D'après Smeathman, qui les a étudiées dans l'ouest de l'Afrique, les demeures aériennes du *termes arboreum* offrent, ainsi que les châteaux forts du termes belliqueux, une série d'étages, des magasins, des chambres, des nourriceries, dont les cloisons et les planchers sont faits avec des lamelles de bois et des morceaux d'écorce.

De même que la gourde sauvage a fourni aux peuples enfants les premiers modèles de leur poterie, les édifices que les termites construisent avec des feuilles ont enseigné l'art du vannier aux gens de l'Afrique centrale. J'ai déjà cité comme exemple du fait les paniers où les Bongos mettent leur grain, et qui sont la copie exacte des demeures de ces bestioles.

Vint ensuite un espace couvert de bush; puis nous traversâmes deux nouvelles galeries où se déployait dans toute son exubérance la sauvage beauté des forêts vierges; et à midi nous atteignîmes une rivière bordée d'un fouillis inextricable de rotang, d'arbres déracinés, de smilax épineux, de lianes de toute espèce. Au delà de ce cours d'eau fortifié, dont le passage nous prit une demi-heure, commençait le royaume vers lequel nous dirigions nos pas.

Défrichements ou clairières, — il eût été difficile de trancher la question, — la galerie contenait des plantations de bananiers en harmonie parfaite avec la richesse profuse des alentours. Divisée en une multitude de bras où les lianes, baignant leur réseau, empêchaient de passer à la nage, la rivière ne put être franchie qu'au moyen des arbres tombés. A la fin cependant, sortis de ce labyrinthe, nous vîmes apparaître, au milieu d'un épais feuillage, les demeures hospitalières des Mombouttous.

Nous nous arrêtâmes un instant sur cette frontière ombreuse; puis escortés d'une foule compacte, formée de gens des deux sexes, nous nous rendîmes chez Nemmebé, l'un des lieutenants de Degbérra. Celui-ci régnait sur la partie orientale du pays, dont les autres provinces appartenaient à Mounza, chef beaucoup plus puissant.

La résidence de Nemmebé était au bord du Koussoumbo, ruisseau limpide et profondément encaissé qui va rejoindre le Kâpili. Nous traversâmes le Koussoumbo, et nous nous établîmes sur un

terrain légèrement onduleux, entouré de buissons, et où nos hommes construisirent avec de l'herbe des cabanes entièrement à l'épreuve de l'averse. J'étais à peine arrivé que Nemmebé, accompagné de plusieurs de ses épouses, venait dans ma tente me faire une visite, et m'apportait des volailles.

Ancien ami, et de plus allié de Mounza, qui était sur le pied de guerre avec Degbêrra, Abd-es-Sâmate n'aurait trouvé ici que mauvais accueil, si Nemmebé n'avait pas découvert l'avantage qu'il aurait à faire commerce d'ivoire avec lui. Voilà pourquoi la réception qui nous était faite ne laissait rien à désirer, et comment nous pouvions sans crainte errer dans le voisinage.

Les bois des rives du Koussoumbo m'offraient des trésors sans nombre. Parmi les nouveautés caractéristiques de cette flore opulente, se remarquaient l'élaïs, le raphia, l'artocarpus, et un cecropia, premier représentant de ce genre américain trouvé dans l'Afrique continentale. L'élaïs, palmier à huile, est ici à l'extrême limite où, dans cette région, la culture l'ait répandu vers le nord. Il est complétement inconnu dans les pays du Nil; ce n'est qu'après avoir franchi l'Ouellé que nous en avons trouvé des plantations; et celles-ci ne paraissaient avoir été faites que pour servir de champs d'expérience.

Le lendemain de notre arrivée je parcourais tranquillement les bananeraies à demi sauvages qui s'étendent pendant des lieues au bord du Koussoumbo. Une chaîne ininterrompue d'habitations et de cultures suivait la rivière. Partout se voyaient des femmes et des enfants assis devant les portes de leurs jolies maisonnettes, et se livrant à leurs jeux et à leurs travaux.

Le soleil déclinait à l'horizon; nous étions toujours enfouis dans les champs de manioc et les massifs de bananiers, lorsqu'un bruit d'armes à feu — décharges sur décharges — vint frapper notre oreille, et nous faire reprendre en toute hâte le chemin du bivac. Pouvait-il y avoir un autre motif à ces détonations qu'une attaque des indigènes? Le fusil à la main, nous essayâmes de nous orienter d'après les coups de feu; mais nous errions dans les champs sans pouvoir en sortir. Finalement nous atteignîmes les hameaux, d'où le chemin était direct.

Comme nous, les habitants accouraient au bruit : les uns ayant une lance et un bouclier, les autres des arcs et des flèches. Le rappel se battait dans tous les villages; et femmes et enfants sortaient des cases, apportant les armes que leurs maris et leurs pères attendaient impatiemment au dehors. Ne sachant pas si

nous étions amis ou ennemis, nous pressions notre marche, tous sur le même sentier. Fort maladroit, avec mes lourdes chaussures — de grandes bottes de marais, — je trébuchais sur les troncs d'arbres à écorce lisse, jetés en guise de passerelles aux endroits profonds du Koussoumbo. Devant moi, derrière moi, partout des gens en costume de guerre, menaçants comme des Indiens surexcités; et je me disais naturellement que j'étais à leur merci.

Nous sortîmes du fourré pour entrer dans la plaine; un coup d'œil jeté sur le camp nous expliqua l'affaire: une caravane était arrivée, et la poudre avait salué la rencontre des deux bandes. Les nouveau-venus étaient au service de Touhami, secrétaire en chef du divan du gouverneur général de Khartoum. Pour nos soldats, l'arrivée imprévue de cette bande de compatriotes était une véritable fête. Mais pour Abd-es-Sâmate, qui voyait là une question de concurrence, la rencontre n'était rien moins qu'agréable.

Ces gens de Touhami avaient leur territoire sur le Rohl inférieur; la station de Ronga, où les avait établis quelques années avant un Français, M. de Malzac, était leur zèriba principale. Pour venir ils avaient traversé les districts des Mittous et des Madis, ce qui était la route directe. A Diamvonoû, où j'avais reçu tant de crânes de chimpanzé, et où ils étaient arrivés sans défiance, juste au moment où nous venions de partir, ils avaient trouvé les habitants prêts au combat; et c'était sur eux que s'était déchargée la colère d'Ouando. Retranchés derrière des abatis, ils avaient eu à se défendre pendant deux jours et n'avaient pu s'éloigner sans perdre quelques hommes.

Vers minuit il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'au matin; dans l'incertitude du temps qu'il allait faire, on attendit pour lever le camp; et ne voyant pas d'éclaircie on finit par se mettre en marche sous une bruine épaisse. Les gens de Touhami étaient partis de bonne heure, malgré le vent et l'averse. Chacun de nous était anxieux de préserver de l'humidité sa poudre et ses cartouches; pour moi, j'avais encore plus de souci de mes collections. Une halte d'une heure eut lieu dans une ferme qui se trouvait sur le chemin, et dont les vastes hangars, appartenant au chef de la localité, fournirent à nos bagages un asile précieux.

Remis en marche, nous traversâmes quatre ruisseaux qui se dirigeaient vers le sud, et nous atteignîmes le Mâsoroudi, près

duquel se déployaient, en une longue série, les hameaux de Bongoua. Celui-ci, placé entre Mounza et Degbêrra, payait tribut à l'un et à l'autre.

Ayant passé la rivière, nous nous trouvâmes dans une plaine qui, au bord de l'eau, était frangée de buissons et d'arbres à basses tiges, et qui, par une descente d'environ deux cents pieds, nous conduisit à l'endroit où nous devions nous établir. On s'occupa immédiatement de la construction des huttes; et chacun s'arrangea du mieux qu'il put dans ces nids étroits, faits avec de l'herbe humide.

Accompagné de sa femme, Bongoua vint nous voir et m'accorda la faveur peu commune de me laisser faire son portrait et celui de sa noble moitié. La vieille dame prit le siége de son époux; quand elle fut assise, elle posa sur son giron, à la mode du pays, la bande d'étoffe grossière que j'ai mentionnée, et qui, pareille à la sangle d'une selle, était son unique vêtement.

Comme toutes les femmes de sa race, elle était moins brune que son mari, à plusieurs tons près, et avait la peau de la nuance claire du café moulu qu'on a fait peu brûler. Deux sortes de tatouage historiaient sa personne : l'un courant en lignes élégantes sur la poitrine, juste à l'endroit où les corsages décolletés de nos dames sont garnis de dentelles, était composé de points, résultant de nombreuses piqûres, et formait au milieu et sur les épaules de larges croix figurant des nœuds; l'autre couvrait l'abdomen de cicatrices en relief, que l'on avait dû obtenir au moyen d'un fer rouge; cicatrices d'ailleurs très-régulières, disposées en losange, et ressemblant aux anciens ornements des plafonds et des voûtes.

De grandes épingles d'ivoire décoraient son magnifique chignon, que surmontait une plaque de métal, retenue par un peigne dont les cinq dents étaient des piquants de porc-épic.

Malheureusement, étant venue sans cérémonie, Mme Bongoua ne m'offrait pas les dessins peints en noir qui auraient décoré toutes les surfaces plus ou moins sphériques de sa personne, si elle avait été en grande toilette, et qui auraient rendu son portrait beaucoup plus intéressant.

En témoignage de ma gratitude pour la patience avec laquelle elle avait posé, je lui permis de passer les doigts dans ma longue et soyeuse chevelure, ce qui était la plus grande faveur que je pusse accorder aux indigènes.

Les premières heures de la matinée suivante furent consacrées

à des achats de patates et d'ignames ; et quand nous partîmes le soleil brillait déjà depuis longtemps. Plus étroites que jamais



Première femme de Bongoua.

étaient les bandes herbues, dépourvues d'arbres, que les ruisseaux de plus en plus nombreux découpaient dans la plaine. En moins d'une lieue nous passâmes trois cours d'eau, et nous en

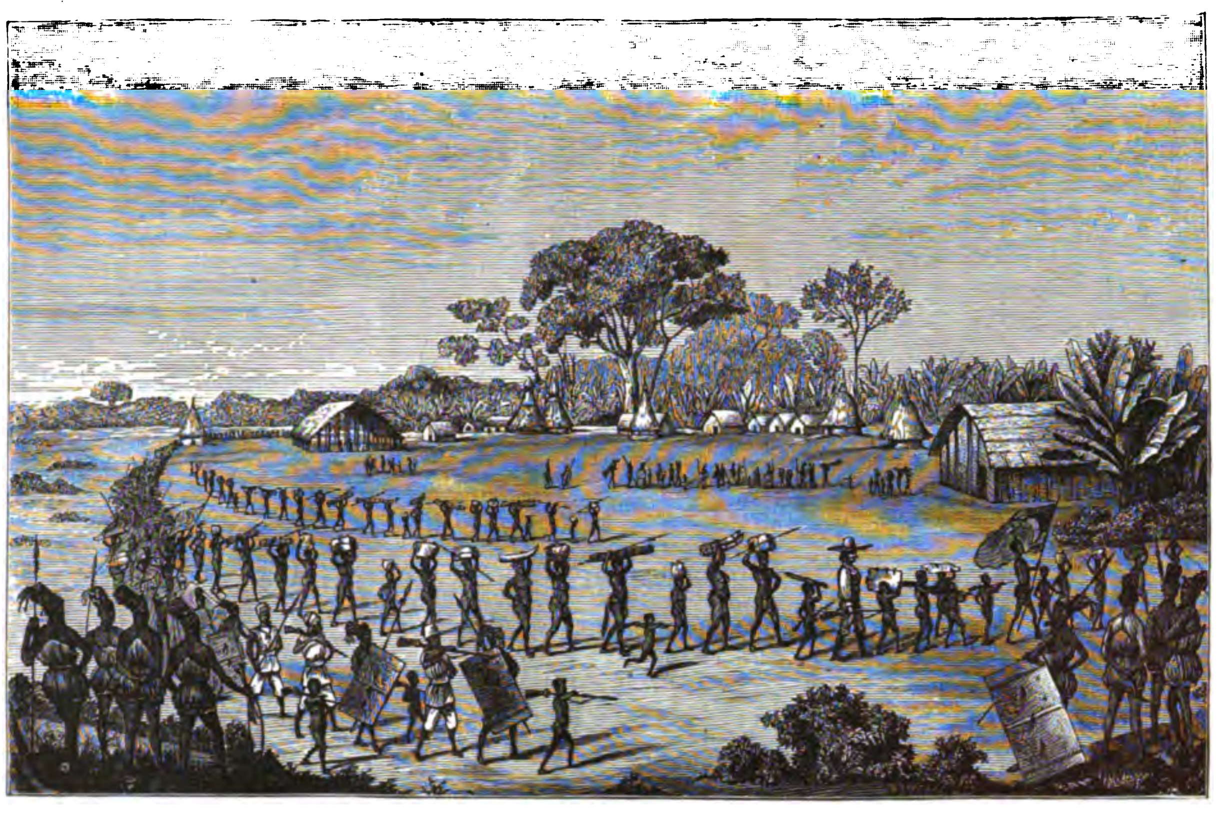
atteignîmes un quatrième, appelé Boumba, qu'il fallut traverser deux fois. Dans tous les fourrés des rives, le raphia jouait un rôle dominant, et rejetait dans l'ombre tous les autres produits du monde des plantes.

Nous arrivâmes bientôt dans un district populeux, commandé par Edîdi, qui relevait d'Isingherria, frère et lieutenant de Mounza. La bande de Touhami y était campée au bord du Boumba. Des vaches — spectacle que nous n'avions pas eu depuis longtemps — paissaient dans la plaine. Nous crûmes d'abord que c'était les gens de Touhami qui les avaient amenées; mais évidemment ce n'était pas le type du bétail des Dinkas : la tête avait une forme différente, le corps était plus gros et plus ramassé, la bosse plus volumineuse. Cela nous fit demander d'où venaient ces animaux. Il nous fut répondu que c'était le roi qui les avait donnés à Edîdi. Mounza lui-même en avait reçu, quelques années avant, un troupeau considérable que lui avait envoyé un puissant monarque résidant au sud-est, et avec lequel il avait conclu un traité d'alliance.

La nation que gouvernait cet ami de Mounza me fut désignée, par mon interprète, sous le nom de *Maôggou;* et je présumai qu'il pouvait y avoir là quelque rapport avec les gens dont Baker a entendu parler comme demeurant dans l'*Oulegga*, situé à l'ouest du Mvoutan, et qu'il appelle *Malegga*.

Prenant alors une direction plus méridionale, la route nous fit passer trois cours d'eau qui se dirigeaient vers l'ouest pour s'unir au Boumba; puis un quatrième sur lequel était située la résidence du vice-roi, où nous arrivâmes dans l'après-midi. Nous fîmes là une entrée solennelle. Des deux côtés du chemin, la foule se pressait pour nous voir. Les gens de la cour en grande tenue, la toque ornée de plumes, avaient derrière eux leurs porte-boucliers, et s'étaient fait suivre de leurs bancs afin de jouir sans fatigue du merveilleux tableau que nous leur offrions, et de pouvoir s'extasier à leur aise.

Notre camp fut établi dans la savane, à côté du ruisseau qui nous séparait du large cercle de cases où logeaient les femmes et les satellites du prince. Dans les éclaircies que le défrichement avait faites au bord de l'eau, on cultivait la canne à sucre. Cette canne atteignait un volume de la grosseur du bras; mais elle me parut beaucoup plus ligneuse et d'une texture moins délicate que celle que l'on voit en Égypte. Ce n'est que pour la mâcher que les Mombouttous en font des plantations; ils ne semblent pas en



Arrivée à la résidence d'Isingherria.

exprimer le jus et le faire bouillir; autrement ils n'auraient pas eu la grande surprise qu'ils témoignaient quand, pour en faire l'épreuve, je leur donnais un morceau de sucre.

La plante se développe à merveille dans les défrichements où elle est copieusement arrosée par des canaux d'irrigation, et où, du reste, elle paraît croître à demi sauvage. Si les indigènes avaient plus le sentiment de l'industrie et du trafic, et s'ils étaient moins en dehors des voies du commerce, ils auraient dans ce présent de la nature une source de richesse incalculable.

Le soir, Abd-es-Sâmate et moi nous nous dirigeâmes vers la demeure d'Isingherria. Nous trouvâmes le chef assis en plein air et entouré d'une douzaine de ses gardes du corps; ces derniers étaient en armes. Sachant que dans le pays il est regardé comme une inconvenance de s'asseoir par terre, à la façon des Turcs et des Arabes, et que tous les gens de bonne famille ne vont jamais nulle part sans être suivis de leurs bancs, j'avais emmené l'un de mes serviteurs qui portait ma chaise de canne. Je la fis placer en face d'Isingherria; et par l'entremise d'un indigène qui pouvait s'entendre avec mon Niam-Niam, nous parvînmes, malgré les inconvénients de ce double canal, à échanger nos paroles jusqu'à une heure avancée de la nuit. De rafraîchissements, il n'en fut pas question. Peut-être l'eût-on regardé comme indigne de l'étiquette d'une première entrevue; mais le cruchon habituel de bière d'éleusine ne fut pas même apporté. En revanche, le tabac fut consommé sans réserve. Je remarquai à ce propos que mes cigares, chose que je ne m'explique pas, n'attiraient nullement l'attention des indigènes, qui pourtant ne fument que la pipe.

Celle-ci, bien que très-primitive, n'en est pas moins excellente. Elle se compose tout uniment de la nervure médiane d'une feuille de bananier, perforée dans toute sa longueur. Les nobles ont souvent à la place de ce tube végétal un tuyau en fer de cinq pieds de long; mais cela ne change rien au système. Dans les deux cas, le bout du tuyau est fermé, une ouverture latérale est pratiquée vers l'extrémité inférieure; un fragment de feuille de bananier, tourné en cornet, s'implante dans l'ouverture et reçoit le tabac. Ce fourneau improvisé est changé toutes les fois qu'il est nécessaire, par un serviteur chargé de cet office. Pour Isingherria, il était renouvelé toutes les deux minutes par un esclave qui se tenait debout derrière le siége du prince. J'ai fumé avec beaucoup de plaisir une pipe de cette nature; elle diminue l'âcreté du tabac et rend la fumée aussi douce

qu'elle pourrait l'être en passant dans un narghilé. De même que tous les peuples de l'Afrique centrale qui ont échappé à l'influence des chrétiens ou des musulmans, les Mombouttous ne connaissent ni la chique, ni la tabatière.

J'allais enfin voir l'Ouellé, toucher le but que je m'étais promis d'atteindre. C'était le 19 mars; une marche d'environ deux lieues, droit au sud, à travers des plantations de bananiers, où s'apercevaient des cases habilement faites avec de l'écorce et du rotang, nous conduisit au bord de la rivière. Jamais je n'oublierai cet instant de ma vie; je ressentais l'émotion qu'éprouva Mungo Park, lorsque, le 20 juillet 1796, il posa le pied pour la première fois sur la rive du Niger, et trancha la grande question géographique d'alors, qui était de savoir si le fleuve mystérieux coulait à l'est ou à l'ouest.

Moi aussi j'étais sur la rive, attestant le cours du fleuve. Depuis mon départ de Khartoum, la même question agitait mon esprit. Quiconque sait le vague des termes qui, en arabe, désignent l'amont ou l'aval d'une rivière, devinera l'incertitude des renseignements qui m'avaient été donnés, et comprendra avec quelle ardeur j'aspirais au moment où je verrais les eaux, dont le bruit frappait mon oreille.

Si elles se dirigeaient vers l'est, le problème, jusqu'alors inexpliqué, de la plénitude du Mvoutan était résolu. Si elles coulaient à l'ouest, ce qui était plus vraisemblable, elles n'appartenaient pas au système du Nil.

Enfin l'Ouellé m'apparut : il envoyait au couchant ses flots sombres et profonds. Son aspect me rappela le Nil Bleu à Khartoum. Bien qu'il fût au plus bas, sa largeur était de huit cents pieds, sa profondeur de douze à quinze. Ses bords, pareils aux guefs du Nil, s'élevaient à vingt pieds au-dessus de la surface de l'eau, et semblaient exclusivement formés d'une alluvion argileuse, mêlée de sable fin et de mica. Aussi loin que j'ai pu en examiner la partie découverte, leurs murailles ne m'ont présenté ni drift, ni galets, et je n'y ai vu que çà et là quelques rares débris de coquilles.

Le pays que traverse la rivière descend rapidement d'une centaine de pieds pour gagner le bois qui surmonte la berge, et les rives n'ont pas de terrain d'inondation. Il en est de même sur la partie supérieure, qui porte le nom de Kibali.

Rien de remarquable dans la vitesse du courant; elle était alors, sur la rive droite, de cinquante-cinq à soixante pieds par

minute : ce qui donnait un débit de dix mille pieds cubes par seconde; mais au moment des crues, en supposant que la rapidité reste la même, ce chiffre doit être presque triplé.

L'Ouellé est formé par la Gadda et par le Kîbali, dont la jonction s'effectue à sept ou huit kilomètres du point où nous étions alors. Le 13 avril 1870, la Gadda avait environ cent cinquante-cinq pieds de large et deux à trois pieds d'eau. A la même date, nous avons trouvé au Kîbali trois cent vingt-cinq pieds de largeur et une profondeur moyenne de douze à treize pieds. La vitesse des deux rivières, un peu au-dessus du confluent, était pour l'une de cinquante-sept pieds par minute, pour l'autre de soixante-quinze. A quatorze milles en amont de cet endroit, le Kîbali rencontre d'innombrables rochers de gneiss, forme une série de rapides, écume et rugit à travers un labyrinthe d'îlots, où il se divise en une infinité de bras, et reprend son cours dans un lit de mille à douze cents pieds de large, entre des rives boisées.

D'après les renseignements que me donnèrent les interprètes qui accompagnaient la caravane, l'Ouellé était encore, le 19 mars, à l'époque où son niveau est le plus bas. La crue s'annonça pour la première fois à la mi-avril, lorsque nous repassâmes la rivière; ce que nous fîmes un peu en amont de l'endroit où nous l'avions traversée d'abord. A en juger par les indices que présentaient les rives, et en y joignant ce qui me fut dit à cet égard, j'estimai que les eaux atteindraient leur maximum deux mois plus tard, c'est-à-dire à la mi-juin.

Calculée d'après mon anéroïde, qui m'inspire toute confiance, l'altitude du point où nous avons passé la rivière le 19 mars est de deux mille cent pieds au-dessus du niveau de la mer : quatre cents pieds au-dessous de la résidence de Mounza. Au Kissangâ, ainsi qu'on appelle le groupe d'îlots qu'il renferme à l'endroit de ses rapides, le Kîbali a une altitude égale, sinon supérieure à celle du Mvoutan, ou lac Albert, dont il est déjà à cent quatre-vingts ou deux cents milles, ce qui suffirait pour démontrer l'indépendance des deux bassins[1].

L'Ouellé offre tous les caractères d'un courant de montagne; nous lui avons trouvé complétement, au mois de mars, la couleur des eaux du Nil-Bleu pendant la saison sèche; et à l'époque des crues, il est sans doute de la nuance café au lait que le Nil-

1. Voy. la carte, où sont marqués les chiffres des différents niveaux.

Bleu présente alors à Khartoum. Une preuve que la rivière a sa source dans une région montagneuse peu lointaine est fournie par le nombre de cours d'eau importants — le Kîbali, la Gadda, le Kâpili, le Nomâyo, le Nalobê — qui se rejoignent dans un espace relativement restreint. Toutes les informations que j'ai pu recueillir établissent clairement qu'au sud-ouest du village de Mounza le pays s'élève d'une manière continue; et l'existence de groupes de collines détachées, groupes notables signalés par les indigènes comme n'étant pas très-loin de ce village, confirme l'idée que je me suis faite de l'orographie de cette partie de l'Afrique. Les collines et les monts détachés auxquels je fais allusion ne sont pas autre chose que les contre-forts occidentaux de la chaîne que Baker a vue au nord-ouest du Mvoutan, chaîne qu'il désigne sous le nom de Montagnes Bleues, et dont il estime la hauteur des sommets à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

De l'endroit de notre passage, on m'indiqua la demeure des Maoggous, qui, d'après la situation désignée, se trouve entre le sud-est et le sud-sud-est de la résidence de Mounza. L'exactitude avec laquelle tous les Africains vous montrent la position d'un lieu est très-remarquable. Dans les vastes plaines découvertes, les déserts de Nubie, par exemple, où le voyage se fait en ligne droite, la sûreté de l'orientation est telle, que si une lance est couchée et fixée sur le sol, le point qu'elle désigne à cent milles de là sera gagné sans déviation aucune. On peut aisément se convaincre de la précision de leur estime en consultant la boussole. Bruce, que le fait avait frappé, en a cité plusieurs exemples; et dans mes nombreuses excursions entre le Nil et la mer Rouge, j'ai pu reconnaître la vérité de ses paroles.

D'après la configuration de cette partie de l'Afrique, et selon les renseignements obtenus sur les routes qui vont du Kordofan au lac Tchad, comme au sud de cette ligne, l'Ouellé ne peut appartenir qu'au bassin du Chari. Qu'il soit en rapport avec le Bahr-el-Ghazal n'est pas seulement contredit par les affirmations des habitants de ses rives, mais par le fait décisif de la quantité d'eau qu'il roule pendant la saison sèche. Tandis que, le 27 avril 1863, le Ghazal ne charriait, suivant Petherick, pas plus de trois mille quarante-deux pieds cubes d'eau par seconde, l'Ouellé, quand nous l'avons vu, en débitait dix mille, également à l'étiage.

Peut-être le lecteur rigoureux, qui sait combien est glissant le terrain des questions géographiques, trouvera-t-il que j'attache trop d'importance aux renseignements qui m'ont été donnés; mais j'appelle son attention sur les lignes suivantes. La région orientale du pays des Niams-Niams, depuis le territoire de Mofio jusqu'à celui de Kanna, a été traversée à plusieurs reprises par les compagnies des trafiquants; j'ai été en rapport avec un grand nombre de ceux qui avaient fait partie de ces bandes, et je n'ai rencontré qu'un seul individu qui m'ait parlé d'une connection quelconque entre le Bahr-el-Ghazal et l'Ouellé. En outre, les Mombouttous et les Niams-Niams du territoire de Kanna, avec une concordance qui ne s'est jamais démentie, donnent à l'Ouellé une direction ouest-nord-ouest. Plusieurs d'entre eux l'ont suivi pendant des jours et des jours, jusqu'à un endroit où il s'élargit au point que les arbres de l'autre rive ne sont plus visibles, et que finalement on n'aperçoit que l'eau et le ciel. A ce témoignage unanime, d'où il résulte que la rivière débouche dans un lac, s'ajoutent des récits détaillés sur les riverains de la partie inférieure; gens vêtus d'une étoffe blanche, et qui se mettent à genoux comme les Turcs pour dire leurs prières. Ce sont donc des musulmans qui habitent les bords du bas Ouellé; ce qui, joint à la direction et à la distance de leur demeure — vingt jours de marche — indique la province sud-occidentale du Baghirmi.

Comparons maintenant l'Ouellé avec le Chari inférieur, tel que nous pouvons le connaître. Le 24 juin 1824, le major Denham a trouvé au Chari, près de son embouchure, une largeur de huit cents mètres, et une vitesse de deux à trois milles anglais par heure, ce qui annonce une rivière trois fois plus forte que l'Ouellé. Si en outre la profondeur est de dix pieds en moyenne, la quantité d'eau que le Chari verse au lac Tchad est au moins de quatre-vingt-cinq mille pieds cubes par seconde, tandis qu'au maximum le débit de l'Ouellé ne serait que de trente mille pieds cubes.

D'autre part, à Mélé, où Barth l'a mesuré le 18 mars 1852, le bras oriental du Chari, bras principal du fleuve, était alors d'une largeur de dix-huit cents pieds et avait, au milieu du chenal, quinze pieds d'eau, avec une vitesse de trois milles anglais par heure; ce qui rend incroyable cette conclusion de Barth, que la force du courant ne lui sembla pas très-grande.

La précocité du gonflement de ses eaux, dont la crue débute au mois de mars, paraît démontrer que le Chari reçoit un affluent sinon plusieurs, d'une latitude plus méridionale que celle de l'Ouellé, et qui prennent leur source dans l'autre hémisphère. Le fait est que pas un cours d'eau d'une certaine importance ne peut venir des terres arides du Darfour et de l'Ouadaï; le sol altéré n'y est pas productif, et absorbe l'eau qui tombe du ciel. Si donc l'Ouellé, qui n'a rien de commun avec le Bahr-el-Ghazal, ne va pas rejoindre le Chari, il ne peut être que tributaire de la Bénoué, à laquelle Barth, qui l'a vue près d'Yola, le 18 juillet 1851, a trouvé douze cents *schritte*[1] de large, onze pieds de profondeur moyenne, une course rapide, et une différence de cinquante pieds de hauteur entre l'étiage et le maximum des crues. Mais alors d'où vient le Chari? et cette question enlève toute valeur à la dernière des deux thèses.

Il est intéressant de rappeler que, selon toute apparence, Barth a connu l'Ouellé par des gens de son entourage qui appelaient cette rivière Koubanda; gens du Darfour, qui depuis 1834 se livraient à des razzias poussées au loin. Le grand voyageur place en effet le Koubanda par 3 degrés de latitude nord, et ajoute que, sur ses rives, on trouve un arbre qui porte le nom de *Koumba*. Or, le *xylope d'Éthiopie* ou malaguette, si commun dans cette région, est appelé Koumba par les Niams-Niams; et j'ai acquis la certitude que les Darfouriens savent que ce poivre est une production du midi[2].

Faire traverser la grande rivière à la caravane n'était pas facile. Néanmoins les bateliers que nous avait envoyés Mounza y déployèrent tant de vigueur et d'activité qu'au bout de trois heures le dernier homme de la bande était sur l'autre rive. Le passage s'était effectué au moyen de grandes pirogues, creusées dans un tronc d'arbre, et qui, pour la solidité, aussi bien que pour la forme, étaient supérieures à tout ce que j'avais vu jusque-là. Quelques-unes n'avaient pas moins de trente pieds de long, sur quatre de large, et auraient porté aisément des chevaux et des bœufs. Grâce à leurs dimensions imposantes, elles ne couraient aucun risque de chavirer et n'oscillaient même pas lorsqu'on

1. Mesure équivalant à deux pieds et demi.

2. Le *malaguette*, qui a fait donner à une partie de la côte de Guinée la désignation de Côte-du-Poivre, a été une épice fort estimée dans le moyen âge, où, sous le nom d'*habb'-el-Sélim* (grains de Sélim), il fut probablement introduit dans le commerce par les gens du Maroc, longtemps avant que le poivre noir fût connu.

y entrait. Chacun des bouts, terminé par un long bec, se trouvait au même niveau que les bords, qui étaient droits et décorés de figures sculptées. Le courant n'ayant pas beaucoup de force, deux bateliers accroupis, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, suffisaient pour faire nager le canot. Leurs rames avaient cinq pieds de long; elles se rétrécissaient vers le bout de manière à ne plus former qu'une étroite palette, et se maniaient à la façon d'une écope.

J'ai vu, sur la mer Rouge, des canots en bois de tek, appelés *houri* en arabe, et dont la forme est une importation de l'Inde; j'en ai vu beaucoup d'autres à Souakine et à Djedda; mais pour la dimension et pour l'élégance, pas un d'eux n'était comparable aux pirogues des Mombouttous. Il est à remarquer que sur la partie inférieure du Chari il n'existe pas d'autre moyen de transport que des embarcations formées de quelques planches liées ensemble et pour ainsi dire cousues l'une avec l'autre. On peut en inférer que les arbres géants, tels qu'on en voit sur les bords de l'Ouellé, manquent dans le pays ; ou bien qu'entre la partie supérieure du fleuve et son embouchure, se trouvent des obstacles qui s'opposent à la navigation.

De l'endroit où nous avons passé, jusqu'au lac Tchad, la rivière aurait une pente de onze cent cinquante à onze cent soixante-quinze pieds, sur une étendue d'un millier de milles[1].

Notre camp fut établi à une demi-lieue au sud de l'Ouellé, parmi les habitations des indigènes qui s'éparpillaient sur le flanc d'un ravin profond et boisé. Les fourrés voisins m'offraient une mine inépuisable de raretés botaniques ; et, le soir, affluaient les habitants qui tenaient ma curiosité en éveil jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Des envoyés extraordinaires vinrent nous souhaiter la bienvenue de la part du roi, qui, en même temps, les avait chargés de s'enquérir des actes et des intentions du merveilleux étranger. Comme ils parlaient couramment le niam-niam, je pus leur donner des détails sur le but de mon voyage; l'explication parut les satisfaire.

Une faible étape nous séparait encore du point où devait s'ar-

1. Nous rappelons que le pied dont il est question dans toutes les mesures données par l'auteur est le pied de France, et que le mille est celui de soixante au degré, le mille marin de dix-huit cent cinquante-deux mètres.

rêter notre course pour l'année présente; et le lendemain nous nous dirigions vers la demeure de Mounza.

Un monde surprenant nous enveloppait de toutes parts, dans ce coin perdu de la terre, situé à égale distance des deux rivages : le noyau même du continent. Tout, dans ce monde-là, paraissait être nouveau; et, en effet, la teinte claire des indigènes, leur costume, leurs armes, leur industrie artistique, le confort de leurs demeures bien ordonnées, enfin la pompe sauvage déployée à la cour de Mounza: tout devait m'y surprendre, et chaque jour renouveler mon étonnement. A l'étrangeté du peuple, s'ajoutait une surabondance de nouveautés végétales, et des cultures nouvelles, où les plantes connues, bananiers, élaïs, canne à sucre, étaient d'un luxuriant inusité. J'étais bien réellement au cœur de l'Afrique, dans tout l'enchantement des rêves de ma première jeunesse.

Rien de plus charmant que la promenade de ce dernier jour de marche. Jusqu'au dernier pas des douze milles que nous avions à franchir, le sentier nous conduisit à travers une région, dont le paysage édénique est à jamais gravé dans ma mémoire. Les plantations de bananiers se mêlaient à des groupes d'élaïs avec une telle harmonie, que la contrée tout entière ressemblait à un jardin. Des fougères sans nombre, couvrant les tiges des palmiers, rehaussaient le charme de ces bosquets des tropiques. Une atmosphère vivifiante — l'eau et le feuillage n'étant jamais loin — ajoutait aux délices de la route. Partout de la fraîcheur; devant chaque maison, d'énormes figuiers déployaient leurs cimes que ne traversait pas un rayon de soleil. Au bord de l'eau, des franges de raphia s'élevaient des jungles; les rotangs et les pandanus emplissaient les galeries, où le sentier montait et descendait, courant sur un terrain fortement ondulé, et nous faisant longer la base de deux coupoles de gneiss, d'une hauteur relative de cent mètres.

Douze ruisseaux furent passés, les uns fuyant à deux cents pieds du sommet de leurs berges, qui étaient drapées de verdure, ainsi que les vallées et les collines; et, dans les plis de ce riche manteau, nichait une série presque ininterrompue d'habitations, dont les maîtres, tous devant leurs portes, nous offraient les meilleurs fruits de leur paradis terrestre.

A l'avant-dernier cours d'eau, nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, sur une grande place ombreuse. Du manioc grillé et des bananes composaient notre repas. Devant la demeure du chef,

érigée sur ce lieu de réunion, s'élevait un *cordia abyssinica* d'une dimension colossale, au pied duquel s'établirent les porteurs, et qui me rappela les villages d'Abyssinie, où cet arbre est l'objet de soins particuliers. Von Beuermann l'a également rencontré dans le Kanem; il y remplit, comme ailleurs, le même rôle que le tilleul dans les villages d'Allemagne, et réunit les habitants, qui, au milieu du jour, vont prendre le frais à l'ombre de son épaisse feuillée. La splendeur de sa large cime, qui survit à de nombreuses générations, en fait l'un des plus beaux ornements des bourgades mombouttoues.

Enfin, dans les profondeurs de la verdure, apparut la résidence royale. Nous avions atteint une large vallée entourée de plantations, et ombragée d'arbres gigantesques, derniers vestiges de l'ancienne solitude. Un ruisseau limpide serpentait dans la vallée; mais nous nous arrêtâmes sur la première pente, dans un endroit dépourvu d'arbres, où le camp fut établi. En face de nous, sur une aire inclinée, dépouillée d'herbe, et dont le sol était rouge, se voyaient des rangs nombreux de huttes soignées, dont les unes portaient des toitures à pignons, les autres des toits coniques. Près de ces cases, et dominant tout le reste d'une grande hauteur, s'élevaient au milieu de cours imposantes, les vastes bâtiments de la demeure royale, qui ne ressemblaient à rien de ce que nous avions vu depuis notre départ du Caire.

Les Bongos, la hache et le couteau à la main, s'étant mis à l'œuvre, rapportèrent bientôt des jungles qui bordaient le ruisseau tout ce qu'il fallait pour construire nos abris, et le camp fut dressé avec la rapidité ordinaire. Une heure après, nous étions installés au centre d'un magnifique paysage. Ma tente, qui commençait à porter les marques trop visibles des intempéries, fut plantée au milieu des huttes de la caravane, non pas sur la terre nue d'une solitude désolée, comme elle l'avait été souvent, mais vis-à-vis d'un palais. Pour la première fois, elle fut décorée de mon drapeau qui flotta au-dessus d'elle, en signe de fête de notre arrivée chez un puissant monarque.

Immédiatement accoururent les indigènes, qui s'efforcèrent d'obtenir une entrevue; mais, pour l'instant, j'étais las de ces visites, qui m'obligeaient à livrer ma tête aux mains des curieux, afin de leur prouver que ma longue chevelure était bien à moi; ou, comme Wallenstein devant ses meurtriers, de me découvrir la poitrine pour en faire admirer la blancheur. Je restai

donc sous ma tente, à l'abri du soleil; tandis que les magnats du pays, assis près de ma porte où ils avaient fait placer leurs bancs, attendaient patiemment ou non qu'il me plût d'apparaître. Toutefois, je persistai dans ma résolution, conservant toute ma force pour le lendemain, où je devais exhiber la merveille de mon existence devant le roi en personne.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

14907. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9





